

phiques), reflétée dans certaines productions de figures rouges étrusques. S. Rafanelli revient sur Vetulonia, avec l'examen d'une tombe particulière contenant trois vases en céramique étrusque à décor surpeint, production rarissime dans les contextes de la cité. Enfin, la quatrième partie rassemble huit articles très intéressants sous l'intitulé *L'époque hellénistique : vers la production en série*. Il s'agit également de la partie proposant le plus de références et de mises en lumières sur les travaux d'A. Del Chiaro, particulièrement centrés sur les productions de figures rouges étrusques (Fr.-H. Massa-Pairault, V. Jolivet, M. Torelli et L. Ambrosini). Ces différentes recherches explorent de manière très convaincante la complexité des échanges et des influences entre différents ateliers de l'Étrurie et la zone falisque (B. Adembri, Fr.-H. Massa-Pairault), le Latium (Fr.-H. Massa-Pairault, D. Briquel) ou les productions apuliennes (V. Jolivet, M. Torelli, L. Ambrosini). L'article de J. Leone montre comment certaines formes de céramique étrusco-méridionale à paroi fine pourraient s'inspirer de formes en verre, en métal et en céramique provenant de Pergame, suite à l'annexion du royaume à la fin de l'époque républicaine. Au sujet de l'influence provenant d'autres formes d'artisanat, M. Torelli évoque la possibilité de certains transferts iconographiques entre les monnaies et les plats du Groupe de Genucilia ; ces transferts seraient ainsi justifiés par la fonction que ces deux types d'objets empruntaient dans des contextes cultuels / funéraires d'Étrurie et du Latium : les monnaies servaient de plus en plus d'offrandes et les plats étaient utilisés comme réceptacles à offrandes. L'ouvrage s'achève par une conclusion de V. Jolivet qui reprend de manière éclairante, et sans prétention d'exhaustivité, les problématiques multiples abordées dans les différentes contributions. Il insiste particulièrement sur l'extrême complexité des échanges culturels, commerciaux et artisanaux qui furent entrepris sur des échelles inter-étrusques, inter-régionales (italiques et italiotes) et méditerranéennes, durant les sept siècles couverts par les recherches proposées dans l'ouvrage. On regrettera la qualité extrêmement médiocre des illustrations en noir et blanc placées en fin de chaque article, ainsi que du cahier couleur situé au milieu du volume. Ce problème s'avère particulièrement gênant pour les nombreux articles proposant de nouvelles attributions de vases à des mains de peintres. Delphine TONGLET

Mary Ann EAVERLY, *Tale Men / Pale Women. Color and Gender in Archaic Greece and Egypt, A Comparative Approach*. Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2013. 1 vol., 192 p., 25 ill. n/b. Prix : 65 \$. ISBN 978-0-472-11911-0.

Toute personne familière de la figure noire attique de l'époque archaïque a noté l'emploi de couleurs différentes pour représenter les chairs des hommes et celles des femmes. La peau masculine est simplement rendue par le vernis noir alors que celle des femmes est généralement rehaussée de blanc. Les exemples connus de peintures murales archaïques ou de sculptures polychromes confirment cette pratique consistant à peindre la peau masculine dans des tons foncés. L'explication usuelle est que les femmes sont confinées à l'intérieur de la maison alors que les hommes travaillent à l'extérieur et ont naturellement la peau plus bronzée ; cette lecture semble généralement acceptée et est relayée comme telle dans les études sur l'iconographie grecque (par ex. M. Robertson, *A History of Greek Art*, Cambridge, 1975, p. 125).

M.A. Eaverly s'appuie sur ce constat pour questionner cette explication somme toute simpliste. N'existe-t-il aucune autre explication à ce besoin de définir la femme comme « autre » dans la société grecque archaïque par l'utilisation de couleurs différenciées, ce qui constitue à la fois un choix artistique et idéologique ? M.A. Eaverly s'attache donc à mettre en lumière cet arrière-plan idéologique en comparant le phénomène à la fois en Égypte et en Grèce, bien que cette pratique artistique soit répandue dans d'autres cultures du bassin méditerranéen, comme par exemple chez les Étrusques. L'auteur justifie cette étude comparative par l'influence de l'art égyptien sur l'art grec ; l'usage de la différenciation sexuée par la couleur étant en effet très ancien en Égypte et les influences égyptiennes sur l'art grec archaïque établies. L'ouvrage est divisé en quatre chapitres, deux établissant les normes et les exceptions en matière d'utilisation sexuée de la couleur en Égypte et deux autres organisés de manière similaire pour la Grèce. Mais cette pratique a-t-elle la même signification en Égypte et en Grèce ? En Égypte, l'emploi de couleurs normatives est clairement lié à l'idéologie pharaonique : l'homme et le femme sont peints dans des couleurs opposées, donc complémentaires, et cet usage met en avant la notion de mélange des contraires, en l'occurrence les principes masculin et féminin, dans la création d'un univers harmonieux dont le pharaon est le garant. Par ailleurs, ces codes de représentations varient au fil des évolutions idéologiques : ainsi, la reine Hatchepsout est à plusieurs occasions représentée dans des couleurs sombres, sans doute pour légitimer son pouvoir comme pharaon en embrassant l'iconographie masculine traditionnelle. De même, la restructuration religieuse qui intervient durant le règne d'Akhénaton modifie tout le système de croyances de la nature de l'univers, et entraîne un abandon des couleurs différenciées selon le sexe. À cette époque, la même couleur sombre est utilisée tant pour les femmes que pour les hommes. En Grèce, on retrouve plusieurs exemples ponctuels de cet emploi dichotomique de la couleur dès l'Âge du Bronze mais aucun de ces usages n'est systématique ou durable. L'emploi des couleurs sert essentiellement à marquer un contraste visuel entre les personnages, parfois du même sexe, le plus souvent pour faciliter la lecture d'une scène comportant plusieurs personnages. Ce n'est qu'avec l'apparition de la céramique attique archaïque que le phénomène semble se généraliser. Le blanc sert à mettre en avant la nature féminine des créatures monstrueuses comme la Gorgone et, surtout, à distinguer l'homme de la femme qui sont vus comme deux espèces différentes, de nature différente, évoluant dans des sphères d'activités différentes. L'auteur explore ensuite plusieurs pistes qui expliqueraient son abandon dans la figure rouge, notamment l'utilisation de thèmes iconographiques qui isolent efficacement le monde des femmes de celui des hommes, sans avoir recours à cette différenciation de la couleur de peau. Il se pourrait également que l'opposition fondamentale entre l'homme et la femme ne soit plus le souci principal des peintres de l'époque classique. La dichotomie dominante est désormais celle qui oppose les Grecs et les étrangers suite aux guerres médiques. En définitive, l'ouvrage est extrêmement intéressant et traite un thème rarement abordé, du moins dans les études sur la Grèce antique, bien que le phénomène puisse être communément observé. Il explore avec nuance des thèmes complexes liés à l'étude du genre en Égypte et en Grèce. On regrettera toutefois l'absence d'illustrations en couleur, également regrettée par l'auteur, mais qui n'enlève cependant rien à l'intérêt de ce livre.

Isabelle ALGRAIN

Florence GHERCHANOC & Valérie HUET (Ed.), *Vêtements antiques. S'habiller, se déshabiller dans les mondes anciens*. Arles, Errance, 2012. 1 vol., 288 p., nombr. ill. Prix : 42 €. ISBN 978-2-87772-498-2.

Ces dernières années ont vu se multiplier les recherches liées au corps humain dans les sociétés anciennes (voir par ex. D.H. Garrison [Ed.], *A Cultural History of the Human Body in Antiquity*, Oxford-New York, 2010 et R. Osborne, *The History Written on the Classical Body*, Cambridge, 2011). Dans cette mouvance, le présent volume s'attache à décrypter l'enjeu idéologique du vêtement ainsi que son rapport avec le corps qu'il cache. Il privilégie une approche globale, basée à la fois sur les documents textuels et archéologiques et sur une approche anthropologique. Ce livre regroupe entre autres des contributions de chercheurs réunis les 26 et 27 novembre 2009 à Paris (INHA), et élargit le débat en faisant intervenir des spécialistes du Moyen Âge et du monde oriental. L'introduction pose les problèmes centraux abordés dans l'ensemble des études : les pratiques vestimentaires correspondent-elles à un genre, une classe d'âge ou d'autres normes sociales, religieuses, politiques ou culturelles ? Quel message ces usages véhiculent-ils ? Comment l'identité s'exprime-t-elle via ces pratiques ? L'ouvrage est divisé en trois parties thématiques. La première traite des « Valeurs et symboliques du vêtement ». Les articles explorent des pièces vestimentaires et les symboles qu'ils véhiculent dans les mondes grec et romain. P. Schmitt-Pantel s'interroge par exemple sur la symbolique de la ceinture ; ceinte ou dénouée, son port implique un changement de statut aussi bien pour la femme (passage de la *parthenos* à la femme mariée, de l'épouse à la mère) que pour l'homme (âge de porter des armes). L'auteur explore brièvement la signification de cette ceinture chez des figures marginales comme les Amazones. B. Wagner-Hasel présente de son côté la réglementation somptuaire solonienne et la limite de trois vêtements imposée aux jeunes filles lors de leur mariage ; il s'agirait selon elle d'une tentative d'établissement d'une norme économique commune pour toutes les catégories de citoyens, tout en mettant l'accent sur la richesse et la compétence de l'épouse. V. Huet s'intéresse à la présence du voile dans les rituels de sacrifices romains et conclut que son port dépend de prescriptions rituelles plutôt que d'une différence entre *Romanus ritus* et *Graecus ritus*. A. Vigourt traite des altérations de vêtements ou d'accessoires vestimentaires lors des présages et de leurs significations dans le monde romain tandis qu'A. Serghidou étudie l'usage et la symbolique des vêtements chez quelques personnages emblématiques de l'œuvre d'Hérodote, en mettant en exergue l'importance non seulement du regard porté sur le corps vêtu ou dénudé mais aussi des vêtements dans l'identification d'un personnage. La deuxième partie, intitulée « Vêtement et identités », regroupe des études relatives à la valeur identitaire du vêtement et à la nudité : travestissement initiatique chez les jeunes gens en Crète lors de la fête des Ekdusia (G. Pironti) ; étude de la figure d'Hipparchia qui abandonne ses vêtements de femme pour revêtir les mêmes habits et accessoires que son compagnon philosophe Cratès (P. Brulé) ; culture vestimentaire à la transition entre l'Antiquité et le Moyen Âge (G. Bartholeyns) ; déshabillage de la déesse Inanna/Ishtar lors de sa visite aux Enfers dans les textes orientaux (C. Bonnet et I. Slobodzianek) ; représentations de femmes parées de bijoux dans l'iconographie attique (B. Cohen) ; rares images de satyres habillés alors qu'ils sont habituellement

dépeints nus (F. Lissarrague). La troisième partie regroupe des articles sur le « Vêtement en contexte », avec une emphase particulière sur l'absence de vêtements. D. Cairns explore l'utilisation des métaphores liées à l'habillement dans les concepts émotionnels en Grèce ancienne. M. Galinier s'intéresse à l'habillement romain normatif et à la représentation des vertus civiques romaines masculines et féminines. M.-Chr. Villanueva-Puig part des représentations de ménades nues dans la céramique attique pour envisager celles d'autres figures féminines dénudées. A. Stähli s'interroge sur l'existence d'une nudité idéale dans l'art grec, sur base des représentations dénudées d'Héraklès dans la céramique attique, et conclut que le nu n'est pas idéalisant mais est une convention iconographique qui permet de distinguer les attributs corporels essentiels dans la réalisation d'actions requérant une aptitude physique. C. Vout se donne pour but de mieux comprendre les conventions artistiques liées à la nudité dans les mondes grec et romain, aussi bien pour la femme que pour l'homme, en étudiant notamment le concept de la « femme athlète » tandis qu'O. van Nijf traite en diachronie la question de la nudité athlétique en Grèce et à Rome. Un article de S. Benoist sur les représentations dénudées d'hommes politiques et d'empereurs romains et leurs diverses exploitations politiques, ainsi qu'une conclusion générale de L. Llewellyn-Jone clôturent l'ouvrage. Le volume est, malgré quelques coquilles, très bien édité et comprend de nombreuses illustrations en couleur de très bonne qualité. Comme le précisent les directrices de la publication, le sujet est loin d'être épuisé, mais la sortie de ce volume offre aux lecteurs de nombreuses pistes de recherche passionnantes et nouvelles sur les thèmes du vêtement et de la nudité.

Isabelle ALGRAIN

Claudia LAMBRUGO, Chiarra TORRE (Ed.), *Il gioco e i giochi nel mondo antico tra cultura materiale e immateriale*. Bari, Edipuglia, 2013. 1 vol., 198 p., nombr. ill. (DOCUMENTI E STUDI, 55). Prix : 40 €. ISBN 978-88-7228-700-2.

Mise en vente à Paris en mai 1911, la « collection théâtrale » du marchand d'art et numismate Jules Sambon échappa à la convoitise du Musée Carnavalet pour prendre la direction de Milan et y constituer dès 1913 le noyau de la collection du *Museo Teatrale alla Scala*. Mise à l'honneur dans l'exposition *L'infanzia e il gioco nel mondo antico* présentée à l'Antiquarium en 2012, cette collection est à l'origine d'un projet de recherche porté par Ch. Torre de l'*Università degli Studi* de Milan. Ce projet résolument « *Altertumswissenschaft* » porte sur le jeu et les jeux dans le monde gréco-romain, sous les angles de la littérature, de la philologie, de la linguistique, de l'iconographie et de l'archéologie. L'initiative rencontre des études fondatrices sur le jeu dans les sociétés humaines (*Homo Ludens* de J. Huizinga, R. Caillois, ...), et un intérêt plus particulier exprimé récemment pour les statuts et les objets de l'enfance, que l'approche soit iconographique (J. Neils & J.H. Oakley, *Coming of Age in Ancient Greece. Images of Childhood from the Classical Past*, Yale, 2003) ou archéologique et anthropologique (*L'Enfant et la mort dans l'Antiquité*, trois volumes parus à Paris, Alexandrie et Arles entre 2010 et 2012). Textes et images antiques témoignent en effet d'innombrables activités ludiques : jeux d'adresse, balles, cerceau, toupie, yo-yo, jeu de noix (*orca*) ou jeu de port (*ephedrismos*) ; jeux de hasard, dés (*kuboi*), osselets

une présentation très complète et nuancée de la céramique protoattique. Son analyse tient compte des contextes d'utilisation, des provenances, des ateliers et des techniques impliqués et offre au lecteur une mise au point jusqu'ici inexistante en langue française pour cette production. Le chapitre se clôture par un aperçu assez bref des autres régions. Dans ce cadre, il faut relever la mention de cruches à haut col à l'iconographie spécifique, déjà attribuées à un seul atelier par Boardman. Ces pièces, dont seulement une quarantaine nous est connue, ont été retrouvées en Béotie et au sanctuaire d'Apollon à Érétie et pourraient attester d'une communauté culturelle entre ces deux régions. Le dernier chapitre rassemble les styles très divers du monde insulaire : les Cyclades, Thasos, la Crète, Skyros. L'auteur réussit à faire le point sur des questions difficiles liées au matériel des Cyclades et à l'identification des centres de production. En tenant compte de la longue historiographie sur le sujet, elle propose une très belle synthèse sur la céramique dite mélienne, qui est en réalité parienne, et adopte une approche très nuancée des apports de l'archéométrie dans la discussion sur la céramique cycladique. Parmi le matériel illustré, on notera les figurines votives du sanctuaire de Kastro à Siphnos et de Despotiko, qui complètent notre vision des ateliers de Paros et de Naxos au VII^e siècle, à la fois producteurs de terre-cuite et de vases. Enfin, une section importante est consacrée à la céramique de Thasos dont A. Coulié est une spécialiste reconnue. On relèvera *in fine* le nombre important et la qualité des illustrations qui accompagnent le texte. Cette richesse documentaire est complétée de plusieurs tableaux d'évolution de formes (p. 36-37, fig. 2 ; p. 109, fig. 83a-f ; p. 170, fig. 161) et de centres de production (p. 49, fig. 15 ; p. 150, fig. 138), extrêmement utiles non seulement aux étudiants et aux céramologues mais aussi aux archéologues de terrain et à tout lecteur intéressé par une vision globale des productions céramiques. Anne Coulié réussit une très belle synthèse sur un sujet difficile. L'auteur propose une analyse structurée et claire d'une longue bibliographie et fait le point sur l'ensemble des productions céramiques du monde grec aux époques géométrique et orientalisante. Il ne fait aucun doute que ce volume deviendra une œuvre de référence.

Athéna TSINGARIDA

Heide MOMMSEN, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland, Band 94. Berlin, Antikensammlung, Band 14. Attisch Schwarzfigurige Amphoren*. Munich, C. H. Beck, 2013. 1 vol., 138 p., 27 p. de fig., 56 pl. n/b, 4 pl. couleur, (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-65335-3.

Ce nouveau volume consacré à la collection de l'Antikensammlung de Berlin a une ambition quasiment monographique puisqu'il traite exclusivement d'amphores attiques archaïques à figures noires ayant appartenu à l'ancienne collection du Pergamonmuseum de Berlin-Est; le reste de ce matériel, notamment des amphores panathénaïques ou de petite taille, est annoncé pour un prochain volume. En vue de leur publication, les vases ont été nettoyés et restaurés ; une série de figures documentent l'état des pièces avant ces traitements. Les deux formes les plus courantes d'amphores – amphores à col et amphores à panse – sont étudiées conjointement. Une

section du volume est consacrée à des couvercles d'amphores, et une autre aux vases de la collection qui ont disparu durant la Seconde Guerre mondiale. La plupart des pièces sont bien connues, ayant été régulièrement publiées et étudiées. H. Mommsen nous offre des analyses fines, érudites, complètes et très détaillées, et un excellent état des débats concernant les pièces les plus controversées. Le volume comprend des amphores appartenant aux principaux ateliers attiques du VI^e siècle, décorées par des figures bien connues telles Amasis et Exékias, ou qui appartiennent à des groupes comme la Botkin Class, le Groupe de Léagros ou le groupe tyrrhénien. Contrairement aux derniers volumes du *CVA* allemand, les planches sont ici majoritairement reproduites en noir et blanc, à l'exception de quatre planches couleurs, qui permettent de saisir la polychromie de quelques exemplaires. Deux planches présentent des photographies de détails des *graffiti* et *dipinti* – généralement apposés sous les pieds – dont le dessin au trait est inséré dans le corps du texte. Les notices sont généralement accompagnées de dessins partiels de profils centrés sur le bord, le pied et la section de l'anse. On regrettera que des profils complets n'aient pas été reproduits car ils permettent une meilleure compréhension des proportions générales du vase et facilitent grandement la comparaison entre les différentes mains de potiers ou les différents ateliers. Le volume est doté de plusieurs index très complets qui fournissent la concordance entre les figures et les planches, la liste des lieux de découverte des vases, les collections anciennes dans lesquelles se trouvaient les pièces, les particularités techniques, les représentations figurées sur les pièces, les inscriptions, les ateliers, la liste des figures et la concordance avec l'inventaire de Furtwängler. Il s'agit d'un volume très bien conçu qui permet de mieux cerner la production des amphores attiques à figures noires du VI^e siècle.

Isabelle ALGRAIN

Angelika SCHÖNE-DENKINGER, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland, Band 95. Berlin, Antikensammlung, ehemals Antiquarium, Band 15. Attisch Rotfigurige und Schwarzgefirnisste Peliken, Loutrophoren und Lebetes Gamikoi*. Munich, C. H. Beck, 2014. 1 vol., 82 p., 16 p. de fig. noir et blanc, 80 pl. couleur (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-66145-7.

Dans ce quinzième volume du *Corpus Vasorum Antiquorum* consacré à la collection de l'Antikensammlung de Berlin, Angelika Schöne-Denkinger présente une série de 51 vases et fragments attiques datés de la période classique, principalement des pélikés à figure rouge et à vernis noir, ainsi que quelques exemplaires de loutrophores et de *lebetes gamikoi* à figure rouge. La fin du catalogue comprend également de courtes notices concernant les exemplaires de ces formes qui ont disparu des collections du musée durant la Seconde Guerre mondiale. La publication du volume a été l'occasion de restaurer et de nettoyer la plupart des pièces. Chaque section consacrée à une forme s'ouvre par un chapeau introductif qui récapitule brièvement les informations que nous possédons sur le lieu de découverte des pièces présentées et, plus généralement, sur la forme présentée, son iconographie, sa fonction et ses usages. Des notices complètes présentent chaque vase de manière détaillée et une série de vases représentatifs des ateliers qui fabriquent et décorent des pélikés, des loutrophores et des *lebetes gamikoi*. Chaque vase est accompagné de photographies d'ensemble et de

détails très utiles et d'excellente qualité. Celles-ci sont en couleur, à l'instar de plusieurs volumes récents du *Corpus Vasorum Antiquorum* allemand, et permettent de mieux apprécier la polychromie de certains décors ou les graffiti présents sous les pieds des vases. Par ailleurs, les planches 46-47 présentent l'ensemble des pélikés déjà étudiées sous forme de petites photographies qui permettent d'appréhender l'évolution morphologique et chronologique de la forme. Des profils de tous les exemplaires complets ou quasi complets ont également été réalisés. Dans le corps du texte, 25 autres figures, pour la plupart des dessins, mettent l'accent sur certains éléments des décors figurés, en particulier les inscriptions. Le volume comporte également de nombreux index établissant une concordance des planches et des figures, les lieux de découverte connus des pièces, leur provenance (anciennes collections privées ou ventes), une série de mesures incluant notamment leur capacité, leurs caractéristiques techniques, une liste de leurs sujets décoratifs, leurs inscriptions et leurs ateliers de production. Il s'agit encore une fois d'une publication exemplaire du *Corpus Vasorum Antiquorum* allemand, extrêmement utile car présentant entre autres des formes rituelles liées aux cérémonies du mariage et au monde funéraire. Isabelle ALGRAIN

Laura AMBROSINI & Vincent JOLIVET (Ed.), *Les potiers d'Étrurie et leur monde. Contacts, échanges, transferts. Hommages à Mario A. Del Chiaro*. Paris, Armand Colin, 2014. 1 vol., 504 p., nombr. ill. Prix : 40 €. ISBN 978-2-200-28769-6.

Ce volume, publié par Laura Ambrosini et Vincent Jolivet, constitue un hommage à la carrière de Mario Del Chiaro, pionnier des études de céramique étrusque. L'ouvrage rassemble trente-deux articles concernant la céramique étrusque ou étrangère en contextes étrusques, sous l'angle particulier des contacts et des problématiques de réception avec d'autres groupes ethniques, entre l'époque orientalisante et la fin de la période hellénistique (fin du VIII^e siècle – ca. 90 av. J.-C.). Le livre se présente comme un bon manuel reprenant soit des études anciennes et récentes, mises à jour et résumées, soit de nouvelles réflexions sur du matériel de fouille ou de musée apparu récemment. L'ensemble donne une bonne idée des multiples approches utilisées par les céramologues pour étudier les contacts interculturels existant entre différentes populations du bassin méditerranéen. Un index géographique et un index des noms d'artisans et d'ateliers facilitent les recherches. Il ne faut pas négliger la bibliographie proposée en fin de chaque article, qui offre une bonne base d'étude au lecteur désireux d'approfondir les différents thèmes abordés. L'ouvrage est divisé en quatre parties, selon les périodes chronologiques et les thèmes qui leur sont propres. La première partie rassemble onze articles traitant des problématiques du banquet chez les Étrusques et leurs voisins proches et lointains à l'époque orientalisante. Ainsi, les articles de M. Harari, de G. Bartoloni *et al.* et de G. Camporeale rappellent les phénomènes d'adoption d'éléments du symposium grec et leur intégration au banquet étrusque, ainsi que les pratiques propres à certaines régions du monde étrusque. Ces textes, ainsi que ceux de M. Micozzi et de J. Gran-Aymerich constituent d'excellents résumés et mises à jour de recherches déjà publiées. On retiendra en particulier les intéressantes réflexions de G. Camporeale sur le canthare, qui soulignent les liens d'échanges morphologiques et iconographiques réciproques entre le domaine de la

S'il s'agissait de son fils, le rédacteur de la pétition aurait sans doute utilisé le mot *υἱός* plutôt que *παῖς*.
Jean A. STRAUS

Henri VAN EFFENTERRE, *Minos et les Grecs. La cité revisitée. Choix d'articles (1937-2005)*. Études rassemblées par Françoise Ruzé. Paris, Publications de la Sorbonne, 2013. 1 vol., 1047 p. (LES CLASSIQUES DE LA SORBONNE, 7). Prix : 19 €. ISBN 978-2-85944-765-6.

Henri van Effenterre (1912-2007) fut à la fois historien et archéologue de la Grèce antique. Il se plaisait aussi bien dans les fouilles minoennes que dans l'édition d'inscriptions alphabétiques crétoises, l'étude des textes juridiques et législatifs archaïques, l'histoire de la Grèce... H. van Effenterre était, en un sens, un touche-à-tout – le premier de sa vingtaine de livres fut une *Histoire du scoutisme*, parue dans la collection *Que sais-je ?* en 1947. Mais ce touche-à-tout avait du talent, de l'érudition, des convictions, de l'humour, de l'inspiration et une grande capacité de travail. Les 74 articles réunis dans ce volume en donnent une belle illustration. Je relève quelques titres représentatifs : *Écrire sur les murs*; *De l'éteoocrétois à la selle d'agneau*; *Un mort parle toujours*; *Homère, la danseuse et le conscrit crétois*; *Éros et sécurité sociale dans la Crète ancienne*, mais aussi *Droit et prédroit en Grèce depuis le déchiffrement du linéaire B*; *Ambiguïté du vocabulaire de la sociabilité*... Françoise Ruzé était bien placée pour sélectionner ces textes, elle qui a cosigné avec Henri van Effenterre les deux volumes de *Nomima. Recueil d'inscriptions politiques et juridiques de l'archaïsme grec*, Rome, 1994-1995. Qu'elle en soit remerciée.

Yves DUHOUX

Wolf-Dietrich NIEMEIER, Oliver PILZ & Ivonne KAISER (Ed.), *Kreta in der geometrischen und archaischen Zeit*. Munich, Hirmer Verlag, 2013. 1 vol., 488 p., 337 fig., (ATHENAIA 2). Prix : 85 €. ISBN 978- 3-7774-4241-9.

L'objectif de ce colloque organisé à l'Institut Archéologique allemand d'Athènes en 2006 était à la fois de rendre compte des recherches récentes sur la Crète des débuts de l'âge du Fer et de donner la parole à de jeunes chercheurs ; les chercheurs confirmés et les grands noms de l'archéologie crétoise ne sont pas absents d'un volume qui rassemble trente-deux contributions. Si la problématique générale traite de l'évolution des structures sociopolitiques de l'âge du Bronze à la société de la *polis* grecque, il n'y avait pas de thématique privilégiée pour les interventions que les éditeurs ont classées en neuf thèmes. Dans l'introduction, A. Chaniotis se met en quête des individus de cette Crète post-minoenne « désincarnée » et propose un voyage imaginaire, à travers les sources littéraires, dans la Crète archaïque. Deux contributions traitent du passé minoen : E. Federico dégage les différentes traditions mythologiques de la Crète fidèles à ce passé ou se rattachant au panhellénisme, et leur succès divers aux époques archaïque et classique ; les Crétois ne se sont pas pensés comme une unité ethnique, malgré leur confrontation avec le reste du monde grec. N. Cucuzza s'interroge sur la place des ruines minoennes en Crète archaïque et sur l'« archéologie

de la mémoire », malgré les lacunes des données matérielles. Cinq chercheurs présentent ensuite le résultat de leurs travaux archéologiques ou de réflexions relatives à l'organisation spatiale de différents sites. À Phaistos (V. La Rosa), Azoria (M.S. Mook & D.C. Haggis) et Prinias (A. Patausso), les fouilles ont permis d'étudier la mise en place des structures de la cité naissante, voies de circulation, architecture civique et religieuse monumentale, de l'âge du Bronze au VII^e siècle. Dans une ambitieuse présentation générale du site d'Axos, E. Tegou propose une mise au point sur le bâtiment Δ situé au nord-ouest de la colline, lieu de découverte d'une inscription archaïque, au nord de la zone : l'auteur doute de l'existence même d'un bâtiment, *a fortiori* d'un temple, en raison de l'exigüité du lieu et des vestiges visibles. La contribution de S. Wallace sur l'apparition de la cité en Crète centrale, de la fin de l'âge du Bronze à l'époque archaïque, fait débat : la terminologie et la méthode employée, des prospections effectuées dans quelques sites, ne contribuent guère à éclairer la réflexion sur la naissance de la *polis*. La partie suivante est consacrée aux nécropoles. Plusieurs catégories de céramique y sont étudiées : les vases du « géométrique étéocrétois » de la grotte de Képhala (à Piskokephalo, près de Sitia) ; le mobilier céramique du cimetière géométrique d'Eltyna, dans la tradition de Cnossos ; les productions non documentées à Cnossos, de l'orientalisant récent d'Aphrati-Arkadès, présentant une technique très originale avec des motifs « a tempera » et un goût marqué pour la polychromie ; enfin la céramique de Tarra avec ses motifs venus de la Grèce de l'Est, Corinthe ou Sparte, qui révèlent des liens étroits avec Gortyne. Les tombes, les modes de sépulture, voire les implications idéologiques sont également évoqués, comme les rituels, décrits par G. Rethemiotakis, autour de la tombe d'un personnage important à Eltyna, ou les tombes à enchytrisme de Tarra, de la fin du géométrique récent et de l'époque orientalisante, étudiées par K. Tzanakaki. C'est un aspect bien différent du monde funéraire qui clôt cette partie : N. Stampolidis et D. Koutsogiannis proposent la restitution de deux monuments du VII^e siècle de la nécropole d'Orthi Petra à Eleutherna : le monument « 4A », décoré de motifs géométriques et de guerriers portant des boucliers, entouré d'un péribole, interprété comme un hérôon-cénotaphe, et la « pierre dressée », Orthi Petra, colonne d'environ 4 m de haut sur une base monolithe d'1,5 m de côté. La contribution est originale, la formation de la cité étant abordée de manière concrète, l'activité archéologique tenant compte de la présentation au public et du respect des règles de la restauration énoncées par C. Brandi. Les éditeurs ont isolé la céramique, déjà largement commentée précédemment, ainsi que la coroplastie et la toreutique. A. Kotsonas offre une mise au point salutaire sur l'orientalisant en Crète, le « Protogéométrique B » de la fin du IX^e et l'orientalisant du VII^e siècle, et les vases imitant le « Black Slip » et le « Black on red » chypriotes, indices de la circulation des modèles venus de l'Orient méditerranéen. Il souligne les limites stylistiques et géographiques de l'« orientalisant » et d'une nomenclature trop générale. On trouve ensuite un large panorama de la céramique de Gortyne du X^e au VI^e siècle (E. Santaniello), qui aboutit à la formation d'un style gortynien caractéristique ; puis la première tentative d'analyse des vestiges de l'habitat géométrique d'Eleutherna, selon N. Tsatsaki, qui identifie un atelier de potier, sans pouvoir le situer précisément, et qui souligne l'homogénéité des assemblages domestique et funéraire. La coroplastie est étudiée d'abord par A. Lebessi, qui reconnaît à Syme le cocher casqué d'un être hybride à corps d'oiseau et tête de

cheval, l'hippalektryon, grâce à un parallèle provenant de Cnossos ; elle envisage sa signification en contexte votif et funéraire où il représente le passage à l'âge adulte. De son côté, P. Muhly souligne la vivacité des échanges régionaux et interrégionaux, à travers l'étude des influences attiques sur les terres cuites zoomorphes crétoises, notamment de Syme. D. Palermo propose enfin l'examen d'un casque de bronze crétois, proche d'un casque d'Aphrati de la fin du VII^e siècle, trouvé dans le riche dépôt d'un sanctuaire sicane, où, prise de guerre ou don entre chefs, il est un indice des échanges nourris entre la Crète et Géla et ses colonies. La genèse de la *polis*, thématique récurrente du colloque, fait l'objet d'une section autonome. Le territoire de la Messara de l'ouest, du MIIIIB au géométrique, est marqué par la continuité (D. Lefèvre-Novaro), car les cités nées au VIII^e siècle n'occupent que des sites fondés ou réoccupés au MIIIIB/C. G. Marginesu propose une réflexion plus théorique sur la place du religieux dans l'organisation urbaine, avec l'exemple de Gortyne. Le modèle aristotélécien de la réunion de villages en une structure politique s'applique mal à la Crète, où une *polis* centralisée essaime dans la campagne environnante, comme à Cnossos. F. Guizzi le montre d'abord à travers une réflexion sur la notion de synœcisme ; puis N. Coldstream conclut ces réflexions sur l'« insaisissable cité » en cherchant les traces archéologiques, aussi valables que la documentation épigraphique, de la mise en place de la cité. Lato, Dréros, Gortyne, Prinias et Azoria partagent l'absence de trace substantielle de passé minoen, tandis que Phaistos et Cnossos sont des exemples de continuité depuis l'âge du Bronze. Dans une section sur le culte et la religion, M. Melfi fait le point sur la topographie et la signification religieuse du port de Phaistos, c'est-à-dire le sanctuaire de Kommos, où elle situe le culte d'Apollon lithesios, dès 800 av. J.-C. Dans un bilan complet des cultes de Praisos à l'époque géométrique et archaïque, O. Pilz fait des propositions d'attribution des sanctuaires de la cité qui soulèvent quelques discussions. La partie suivante sur les « images des mythes » s'ouvre avec les réflexions d'E. Simantoni-Bournia sur l'acclimatation de la figure du minotaure dans les ateliers cycladiques, qui adoptent au VII^e siècle un curieux modèle oriental de taureau à tête d'homme, avant que l'autre version du minotaure, l'homme à tête de taureau, ne s'impose définitivement. K. Sporn s'interroge sur la faible importance des mythes à thématique crétoise en Crète, l'adoption de héros crétois par l'extérieur et l'absence de version crétoise des mythes crétois avant l'époque classique. Les deux dernières parties tentent de replacer la Crète dans l'espace méditerranéen, au sein du monde grec et dans ses relations avec le Proche-Orient. J. Whitley propose, avec une bibliographie essentiellement anglo-saxonne mise à jour, une réflexion sur le très problématique concept d'« orientalisant » : phase, style ou révolution, ce phénomène devant être considéré dans ses développements régionaux et se réalisant en Crète selon des modalités spécifiques. A. Johnston constate des similitudes dans l'usage de l'écrit en Crète et dans le reste de la Grèce, malgré le nombre limité d'inscriptions du VI^e siècle et l'absence quasi totale de textes dédicatoires. Les réflexions d'A. Christophilopoulou sur la maison en Crète au début de l'âge du Fer sont fondées sur des exemples trop spécifiques et problématiques pour que des conclusions fermes puissent être tirées sur la typologie et les fonctions domestiques. La Crète qui reçoit, du XI^e au VIII^e siècle, des objets apportés par les Phéniciens, puis importés par les Grecs eux-mêmes de Syrie, joue un rôle actif dans le commerce en Méditerranée orientale et dans les contacts entre le monde grec

et l'Orient (E. Pappalardo). Enfin, par l'étude de la ceinture et du carquois de Fortetsa, M. d'Acunto souligne l'utilisation des modèles proche-orientaux au profit de l'idéologie héroïque de la société crétoise archaïque : l'image du siège renvoie directement à la cité naissante, sans nécessaire référence à des événements historiques. Les discussions du colloque qui sont autant de pistes de réflexion et de critiques constructives, sont utilement transcrites. Mais l'édition du volume aurait pu être plus aboutie : on regrette l'absence de résumé des articles, que la césure des mots soit souvent fantaisiste, ou que l'illustration ne soit pas plus abondante et de meilleure qualité : une carte générale de la Crète et des plans plus précis auraient été bienvenus. Si l'avant-propos indique les objectifs des organisateurs du colloque, il n'y a pas de conclusion tentant de proposer une synthèse du volume. Des renvois internes, quand des sujets ou des sites sont traités par plusieurs contributeurs, auraient renforcé la cohérence du volume et permis d'éviter nombre de références périmées, sur des thématiques discutées durant la rencontre. La bibliographie n'a pas été mise à jour, alors que la Crète archaïque et les thèmes abordés ont été largement évoqués depuis 2006. Ceci étant, l'importance des recherches sur la Crète du début de l'âge du Fer apparaît nettement dans ce volume qui offre une grande variété de points de vue, de riches analyses et de nombreux exemples du rôle fondamental joué par la Crète dans le monde grec de cette époque.

Hélène AURIGNY

Adrian ROBU, *Mégare et les établissements mégariens de Sicile, de la Propontide et du Pont-Euxin. Histoire et institutions*. Berne, Peter Lang, 2014. 1 vol. xv-544 p. Prix : 79,20 €. ISBN 978-3-0352-0261-8.

Il volume contiene una versione riveduta della tesi di dottorato presentata e discussa da Adrian Robu nel 2008 presso le Università di Neuchâtel e del Maine. Nell'introduzione l'autore, dopo aver esposto brevemente le motivazioni in base alle quali ha scelto la colonizzazione megarese come oggetto di studio ed aver illustrato l'impianto tripartito del volume, espone la storia della ricerca moderna su Megara e passa brevemente in rassegna le fonti letterarie ed epigrafiche sulla città ed il mondo della colonizzazione megarese. La prima parte del volume riguarda alcuni aspetti della storia arcaica della città di Megara ed il loro rapporto con la colonizzazione megarese. Il primo tema ad essere affrontato è quello del sinecismo arcaico della città di Megara e della suddivisione in età arcaica del suo territorio in cinque *mere* secondo una tradizione riportata da Plutarco, *Quaest. Gr.* 16 e probabilmente risalente alla aristotelica *Costituzione dei Megaresi*. Robu, dopo aver a lungo discusso questa tradizione, ritiene che essa non sia storicamente affidabile. Nota infatti la presenza in essa dei *mere* degli *Heraeis* e dei *Kynosureis*, che, secondo lui, possono essere localizzati il primo a Perachora, zona in cui era presente il celebre *Heraion*, e il secondo a Salamina, in quanto *Kynosoura* era il nome di una piccola isola vicino alla più grande Salamina ed un eroe di nome *Kynosouros* era onorato a Megara. La menzione di questi due *mere* mostrerebbe come Plutarco riferisca in questo caso una tradizione di origine megarese, che mira ad inserire a tutti i costi all'interno della Megaride due territori che in età arcaica appartennero invece il primo a sempre a Corinto ed il secondo ora a Megara ed ora ad Atene e che invece i Megaresi volevano presentare

bibliographie du présent ouvrage (en revanche, la n. 776, due à l'Éditeur, renvoie globalement à *Expropriations...*). On doit en déduire qu'Y. Modéran avait sinon rédigé, du moins retouché ce chapitre entre le colloque de Rome (septembre 2009) et le 18 janvier 1010, date d'arrêt de sa rédaction (p. 11). Il avait certes connaissance de la communication de W. Goffart, mais ne devait pas disposer d'un texte écrit, ce qui explique que, dans le présent livre, il fasse référence aux thèses de celui-ci à travers des travaux antérieurs moins développés, W. Goffart n'ayant abordé de façon détaillée la question vandale qu'au colloque de Rome (dans sa contribution « Confiscations ... », Y. Modéran précise, p. 132, n. 15, qu'il n'a pas disposé du texte de W. Goffart au moment de sa propre rédaction). Or, à Rome, autant la confrontation entre Y. Modéran et W. Goffart fut essentielle – c'est dans « Confiscations ... » qu'il faut lire la critique incisive de la théorie « fiscaliste » de W. Goffart –, autant dans ce livre-ci la confrontation qui est au premier plan se fait plutôt avec J. Durliat, qui avait explicitement traité du cas africain, et moins nettement avec W. Goffart. Y. Modéran, se fondant sur une analyse serrée de Victor de Vita, I, 12-15 et de Procope, *Guerre vandale*, I, 5, 11-17, montre de façon convaincante que les Vandales procédèrent à des expropriations massives en Proconsulaire au détriment de l'Église, des sénateurs romains, des curiales de Carthage et de nombre de curiales des autres cités, sans doute plusieurs milliers de familles, surtout si l'on donne, comme Chr. Badel, à *nobiles* un sens large, au-delà des seuls *principales*, ce qui a pu permettre de lotir « la plus grande partie sinon la totalité du peuple vandale » sans séisme social (p. 172). De telles mesures sont inséparables d'une politique religieuse visant à extirper le catholicisme de Proconsulaire, comme le montrent les édits d'Hunéric en 483-484 interdisant le culte catholique *in sortibus Wandalorum* (p. 176-177), si l'on donne – et à bon droit – à *sortes* non pas le sens de revenu fiscal, comme le propose W. Goffart mais celui de lots de terre. Non seulement Yves Modéran maîtrisait les sources et la littérature scientifique, mais encore exposait-il son savoir avec beaucoup de clarté ; ce grand livre sera à la fois un instrument de travail accessible aux débutants et un ouvrage de référence pour les spécialistes.

Alain CHAUVOT

Fabio GUIDETTI & Anna SANTONI (Ed.), *Antiche stelle a Bisanzio. Il codice Vaticano greco 1087*. Pise, Scuola Normale Superiore, 2013. 1 vol. 212 p., nombr. ill. Prix : 20 €. ISBN 978-88-7642-485-4.

F. Guidetti et A. Santoni réunissent dans ce volume les communications qui ont été présentées à l'École Normale Supérieure de Pise, lors d'une journée d'études organisée par le groupe de recherche « Manuscrits d'astronomie illustrés » et portant sur un manuscrit grec – le *Vaticanus graecus* 1087. Ce manuscrit est très important car, produit par le cercle de Nicéphore Grégoras, il permet de mieux connaître les intérêts scientifiques – spécialement en astronomie – du groupe et de sa figure de proue. Le volume offre, après une rapide présentation (p. 7-8), huit études (p. 9-152), suivies d'une bibliographie (p. 153-165), de deux index (manuscrits et *nominum / rerum*, p. 167-176) et de magnifiques illustrations (texte et images, p. 178-208). F. Pontani brosse rapidement (*Il Vat. gr. 1087 e l'astronomia bizantina : cenni introduttiva*, p. 9-15) le cadre chronologique et scientifique – l'astronomie byzantine –

dans lequel prend place le manuscrit. La datation de ce dernier, évaluée dans les années 1320-1326 par F. Pontani, est fixée en revanche autour de 1335 par M. Menchelli (*Struttura e mani del Vat. gr. 1087 (con osservazioni paleografiche sul copista C e il Marc. gr. 330)*, p. 17-49) qui rappelle brièvement le contenu avant de l'étudier sur les plans codicologique et paléographique : lettre introductive de Grégoras à Théodore Métochite (fol. ?) ; fol. 5r-122r et 148r-190r : *Stoicheiosis astronomiké* de Métochite (dont l'antigraphe est le *Marc. Gr. 330*), et, entre les deux parties de ce traité, l'interpolation des livres VIII-XIII du *Commentaire à l'Almageste de Ptolémée* par Théon d'Alexandrie ; fol. 192r-221v : second traité de la *Stoicheiosis* // fol. 176r-203v *Marc. gr.* ; fol. 223r-299v : *Commentaire à la Syntaxis de Ptolémée* de Métochite // fol. 209r-286v *Marc. gr.* ; fol. 300r-312r : *recensio Vaticana* des *Catastérismes* d'Ératosthène ; fol. 312v et *sq.* : différents passages de traités sur l'astrolabe, en grande partie autographes, de Grégoras. L'analyse codicologique très précise des quaternions est suivie de l'étude des différentes mains du *Vat. gr. 1087*, puis des corrélations du manuscrit avec d'autres, à commencer par le *Marc. gr. 330*. À cette étude matérielle approfondie, elle-même complétée par deux appendices sur la tradition « ératosthénienne », fait suite la double hypothèse d'explication par A. Bertolacci du groupe mystérieux « l'honoré l'imposant le lion le lion (synonyme du précédent) l'intrépide » rédigé en arabe, de bas en haut, dans la marge gauche du fol. 319r : soit le copiste aurait utilisé un folio présentant déjà ce groupe de mots dans un document de chancellerie « recyclé », soit ce groupe est postérieur à la copie du texte grec ce qui signalerait au moins un lecteur arabe (*Dall' arabo al greco. Considerazioni su una peculiarità del codice Vat. gr. 1087*, p. 57-62). Dans son étude sur *L'ordine delle figure nel codice Vat. gr. 1087* (p. 63-76), l'ordre inhabituel adopté par le copiste du *Vat. gr. 1087* pour la revue des constellations (fol. 308v-310v) amène A. Iafrate à supposer un dégât matériel qui aurait induit une recomposition dans un ordre non conventionnel. Pointant la même dissymétrie (41 images et 25 descriptions textuelles), L. Ozbek conteste les analyses de J. Martin (*Histoire du texte des Phénomènes d'Aratos*, Paris, 1956) – reprises par A. Iafrate – sans apporter de solutions. J. Pàmias, en s'appuyant successivement sur les catastérismes 5, 24, 14 et 11, met en lumière l'originalité de la *recensio* des *Catastérismes* d'Ératosthène et leur importance dans la tradition textuelle de cette œuvre (*Il testo dei Fragmenta Vaticana nella tradizione dei Catasterismi*, p. 77-90). A. Santini, à partir la représentation de plusieurs constellations, distingue les aspects aratéens et ératosthéniens dans l'ensemble du matériau utilisé dans le manuscrit, corroborant l'hypothèse de J. Martin (1956) d'une source elle-même illustrée (*I Fenomeni di Arato e i Catasterismi di Eratostene nelle illustrazioni del manoscritto Vat. Gr. 1087*, p. 91-111). La longue étude de F. Guidetti (*L'apparato iconografico del codice Vat. Gr. 1087. Per la ricostruzione dell'edizione tardoantica del corpus arateo*, p. 123-152) clôt le volume par une étude approfondie des dessins – centrée sur les représentations de Zeus et de la Vierge – qu'il rapproche du tracé des mosaïques du monastère de Chora d'un côté et de l'autre des illustrations de l'*Aratus latinus* du VIII^e siècle (éd. H. Le Bourdellès, 1985) ou du Germanicus d'Aberystwyth (un *unicum* dans la tradition aratéenne). F. Guidetti peut ainsi dégager, à partir des dessins de la Couronne, du Bouvier, de la Vierge et d'Andromède, trois branches d'une même tradition iconographique, qui s'originerait dans l'édition tardo-antique d'Aratos. Bref, l'ouvrage (qui aurait mérité un dernier

coup de lime, par exemple l'harmonisation de la datation) se polarise autour de deux importantes études de fond – celle du texte par M. Menchelli et celle des images par F. Guidetti – et, dans le contenu du manuscrit étudié, uniquement sur l'héritage aratéen et ératosthénien. Si c'est là une approche intéressante certes qui, à partir d'un manuscrit, nous renseigne sur la circulation des textes et des images, on ne peut que souhaiter que le reste du *Vaticanus gr.* 1087, en particulier le commentaire de Métochitès à l'*Almageste* fasse l'objet d'une publication ultérieure.

Béatrice BAKHOUCHE

Susanna GAMBINO LONGO (Éd.), *Hérodote à la Renaissance. Études réunies par S.G.L.* Turnhout, Brepols, 2012. 1 vol., 272 p., 11 ill. (LATINITATES, 7). Prix : 85 € (broché). ISBN 978-2-503-54121-1.

L'introduction et les treize contributions de ce volume (trois en italien, les autres en français), dont la plupart ont été présentées lors d'un colloque tenu à Paris les 5 et 6 mars 2009, portent sur la réception d'Hérodote durant les ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles et s'inscrivent dans le prolongement des analyses novatrices d'Arnaldo Momigliano. Susanna Gambino Longo, à qui incombe la responsabilité de présenter le livre, dessine les lignes de faite de la fortune (relative) du Père de l'histoire à la Renaissance : il convient en effet, rappelle-t-elle, de s'interroger sur la connaissance et la diffusion du texte ; de prendre la mesure de l'influence exercée par le traité de Plutarque, *De la malignité d'Hérodote*, qui oppose aux mensonges de ce dernier la quête de la vérité, dont Thucydide s'est fait le promoteur ; d'envisager enfin les débats sur la modélisation de l'histoire à travers les deux formes d'écriture du passé mise en œuvre par les deux grands historiens grecs et d'évaluer l'émergence d'un intérêt pour Hérodote, investigateur de l'altérité et utilisateur critique de ses expériences du voyage. Deux contributions enrichissent l'histoire de la transmission du texte hérodotéen : celle de Stefano Pagliaroli, qui fournit l'édition critique, à partir des trois manuscrits conservés, de la préface de la première traduction latine de l'*Enquête* réalisée par Mattia Palmieri et reléguée dans l'ombre par la traduction de Lorenzo Valla ; celle de Dennis Looney, qui publie les notes marginales d'un manuscrit contenant la traduction italienne de Matteo Maria Boiardo réalisée à partir de la traduction latine de Lorenzo Valla. Au domaine philologique appartient en quelque sorte aussi l'étude consacrée par Luigi Alberto Sanchi à l'usage que Guillaume Budé a fait du texte d'Hérodote (Aldine de 1502), pour trouver des informations diverses étayant ses propres travaux : vocabulaire technique, *realia*, exemples grammaticaux. Trois contributions portent sur les arguments développés à la Renaissance pour défendre Hérodote, dont le « retour » s'en trouve facilité. Jean Eudes Girot se penche sur la réhabilitation d'Hérodote entreprise en 1566 par Henri Estienne dans l'*Apologia pro Herodoto* (23 p. in-f.), qui accompagne la traduction latine de l'*Enquête*, et dans *L'introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes. Ou, Traité préparatif à l'apologie pour Hérodote* (572 p. in-8°). L'humaniste y souligne en particulier la nécessité de connaître le grec ancien pour comprendre les auteurs qui se sont exprimés dans cette langue ; par ailleurs, affirme-t-il, il convient de confronter les merveilles anciennes et les merveilles modernes : les unes et les

mausolée du fameux évergète Opramoas. Six contributions traitent des restaurations, des projets de mise en valeur et de l'histoire, y compris médiévale, du théâtre *intra muros* de Hiéropolis, dont le détail est publié dans D. De Bernardi Ferrero *et al.*, *Il teatro di Hierapolis di Frigia. Restauro, architettura ed epigrafia*, Gênes, 2007 et dans F. D'Andria *et al.*, *Hierapolis du Frigia V. Le attività delle campagne di scavo e restauro 2004-2006*, Istanbul, 2012. G. Scardozzi présente de son côté les résultats de prospections menées sur le grand « théâtre nord » et d'une étude de ses remplois dans les murailles byzantines ; ces travaux ont permis de dater le monument de l'époque antonine (sinon flavienne ?), à la suite de la construction du nouveau quartier, au nord de la ville, suite au séisme de 60 de n.è. Ce volume, soigneusement édité, nourrira les réflexions de tous les intervenants impliqués dans la restauration de monuments antiques, en particulier de théâtres que les autorités destinent à être utilisés lors de manifestations publiques.

Laurent THOLBECQ

William AYLWARD (Ed.), *Excavations at Zeugma*. Los Altos California, The Packard Humanities Institute, 2013. 3 vol., XII-279 p., 169 pl., 2 plans en portefeuille, VI-258 p., 109 pl., VI -449 p., nombr. ill. Prix : non communiqué. ISBN 978-1-938325-29-8.

Évoquant, il y a plus de quarante ans maintenant, la publication de l'îlot de la Maison des Comédiens à Délos – publication qui ne saurait cependant être entièrement comparée à celle-ci –, L. Robert (*CRAI*, 1971, p. 525) se demandait s'il n'y avait pas « quelque excès dans la masse des détails livrés au lecteur, soit par la description, soit plus encore par le dessin » et s'il n'y aurait pas eu lieu de « procéder à quelque choix, élimination et, en tout cas, compression », « l'archéologie présentée de cette façon » risquant, en effet, de s'écrouler « sous sa masse même et au point de vue intellectuel et au point de vue financier ». Cette dernière raison l'a assurément emporté depuis lors, qui a généralement conduit à renoncer à tout publier, surtout depuis que l'on dispose de la possibilité d'annexer au livre proprement dit un CD-Rom comportant le catalogue exhaustif des documents mis au jour. Dans le cas présent, le choix de tout étudier dans le détail et de tout reproduire dans ces trois gros volumes tient au fait que le matériel recueilli à Zeugma correspond à celui provenant de la couche de destruction de la ville au moment du raid sassanide de 252-253 et que nombre de ces objets n'auraient pas été datables en eux-mêmes s'ils ne s'étaient précisément trouvés dans un niveau aussi bien daté. C'est, de la sorte, un aperçu très complet de ce que l'on voyait, de ce qui se faisait ou que l'on utilisait à l'époque – et dans bien des domaines – qui nous est ainsi livré et servira à son tour de repère dans d'autres fouilles. Mais il fallait aussi l'intérêt et l'effort financier du Packard Humanities Institute pour que l'étude et la publication de cet abondant matériel puissent être menées à bien de cette façon ; l'exemple restera donc exceptionnel. Il n'en est assurément que plus précieux. C'est de la mi-juin à la fin septembre 2000, alors que le barrage de Birecik venait d'être mis en service et que l'eau montait, prête à recouvrir le flanc nord de la colline sur laquelle se dressait la ville antique, que date la fouille conduite par la firme sous contrat « Oxford Archaeology » et dont il est rendu compte ici, soit treize des dix-neuf tranchées réalisées à ce moment pour tenter

de sauver ce qui pouvait l'être encore et de préciser les étapes de l'occupation du site (quatre autres tranchées furent ouvertes par l'équipe française de l'Université de Nantes, deux par le Musée de Gaziantep). Une vigoureuse synthèse des résultats obtenus constitue le premier chapitre (p. 1-54) ; elle est due à W. Aylward, qui a coordonné les différentes contributions regroupées ici, les a longuement discutées avec leurs auteurs et n'a pas manqué non plus de tenir compte, autant que faire se pouvait, des travaux antérieurs menés par les missions australienne (D. Kennedy) et française (C. Abadie-Reynal), ainsi que par le Musée de Gaziantep, pour inscrire ce bilan dans la perspective la plus large possible. Les tranchées publiées ici n'ont évidemment pas permis de dégager des maisons complètes, mais les ensembles mis au jour durant les années précédentes dans ce même quartier résidentiel établi à une certaine distance déjà du centre urbain, sur un terrain souvent abrupt, au sous-sol rocheux, ayant conduit à construire en terrasses au-dessus du fleuve, permettent d'entrevoir quelques constantes, tant en ce qui concerne le plan ou les méthodes de construction que le décor. Aussi ces fouilles de sauvetage du Packard Humanities Institute constituent-elles, ainsi que l'écrit leur éditeur, « a new benchmark for research on Roman housing and domestic life in the Hellenistic and Roman East » (p. x). Selon les tranchées, réparties sur une longueur d'1,2 km d'ouest en est, la présence ou l'absence de niveaux séleucides donne une première mais superficielle idée de l'étendue de la ville hellénistique. Zeugma ne se développa qu'avec l'installation de la *legio IV Scythica* destinée à protéger à cet endroit la frontière orientale de l'Empire. Mais, contrairement à ce qu'on a longtemps cru et affirmé, elle ne constituait pas avec sa voisine Apamée de l'Euphrate, sur la rive gauche du fleuve, un couple de « twin towns » ; l'une, d'ailleurs, était en Syrie, l'autre en Commagène, et il n'y avait aucun pont de pierre pour les relier, uniquement un bac, au mieux un pont de bateaux – car c'est bien ainsi qu'il faut interpréter les quelques textes qui font allusion à la traversée du fleuve à cet endroit. Les deux villes eurent aussi un cycle de vie très différent l'une de l'autre. On n'y verra donc pas le point de passage d'un grand commerce international ; leur économie apparaît, en effet, au vu des découvertes faites dans ces sondages, tributaire de relations essentiellement locales. Devant la menace sassanide, des soldats semblent avoir été cantonnés dans ce quartier naguère résidentiel : en témoignent divers remaniements architecturaux dans ces maisons, et notamment un compartimentage systématique des grands espaces ainsi que de nombreux objets militaires retrouvés çà et là dans ces pièces. Au-delà du raid de 252-253 (l'éditeur et les fouilleurs adoptent cette formulation commode et ne se prononcent pas en faveur de l'une ou l'autre des deux dates avancées jusqu'ici), la ville ne sera que partiellement et tardivement (à partir du IV^e siècle) réoccupée ; mais elle n'aura plus jamais l'importance qui avait été la sienne depuis le I^{er} siècle. À la présentation, tranchée par tranchée, des vestiges architecturaux, des mosaïques et des peintures, fait suite, catégorie de matériel par catégorie de matériel, l'étude des graffiti relevés sur les parois, des inscriptions sur pierre (dont une nouvelle et importante stèle royale figurant une scène de *dexiosis* entre Antiochus I^{er} et Apollon Hélios et comportant un long texte parallèle à celui d'une autre stèle déjà au musée de Gaziantep, SEG 26, 1623), des fragments de sculpture, de la céramique (avec analyses pétrographiques), des lampes, des figurines de terre cuite, des empreintes de sceaux sur *bullae* de terre cuite (mais que sont ces 21 documents en regard des plus de 140 000 exemplaires mis

au jour entre 1998 et 2000 dans la seule tranchée 3 du Musée de Gaziantep ?), du verre, des monnaies, des objets métalliques (cuivre, bronze, fer, or), des os et ivoires travaillés (parmi les trop rares ouvrages consacrés à la tabletterie antique, on n'oubliera pas les catalogues des musées de Lyon et de Nîmes édités par J.-Cl. Béal, 1983 et 1984 respectivement), du matériel relatif à la meunerie et au tissage, des fragments textiles, des armes et autres objets militaires, des restes de faune et de végétaux, et du charbon de bois. D'excellents dessins complètent très utilement les photographies de tous ces objets, catalogués avec le plus grand soin et replacés dans un très large contexte (pour les grilles de fenêtre IR 269-303, tome III, p. 239-244, les parallèles les plus proches topographiquement se trouvent à Apamée : *Colloque Apamée de Syrie*, I, 1969, fig. 2 p. 108 ; *Guide d'Apamée*, Bruxelles, 1981, fig. 216 p. 197 ; *Colloque Apamée de Syrie*, III, 1984, fig. 4 p. 159) ; mosaïques et peintures, examinées avec beaucoup d'attention également et présentées dans une très juste perspective historique, sont toutes reproduites en couleurs. Un chapitre est consacré aussi à la restauration, *in situ* et en atelier, de ces deux types de documents. L'étude environnementale n'est pas oubliée non plus. Une description des différentes unités stratigraphiques rencontrées complète le tome I (p. 251-279). L'équipe suisse de M. Hartmann et M.A. Speidel, intéressée par les vestiges de l'installation de la *IV Scythica*, s'adjoignit, en 2000, aux fouilleurs sous la bannière du Packard Humanities Institute et poursuivit ses recherches de 2001 à 2003 ; elle dresse ici le bilan de ses travaux (tome III, p. 381-392) et publie une nouvelle inscription funéraire de soldat, appartenant cependant, cette fois-ci, à la *II Adiutrix* qui prit part à plusieurs opérations militaires en Orient aux II^e et III^e siècles et dut rejoindre Zeugma à ce moment. La fondation américaine aura bien mérité de l'archéologie proche-orientale ; mais on n'oubliera pas dans nos remerciements l'impressionnant travail de chantier d'« Oxford Archaeology » qui réalisa la fouille, sous la direction de R. Early, avec un remarquable professionnalisme.

Jean Ch. BALTY

Janine ABDUL MASSIH (Ed.), avec les contributions de Frédéric ALPI, Jean-Claude BESSAC, Sophie BININGER, Zeina FANI & Assaad YOUSSEF, *Le théâtre de Cyrrhus d'après les archives d'Edmond Frézouls*. Beyrouth, Institut français du Proche-Orient, 2012. 1 vol. relié, 522 p., 500 ill. n/b et coul., deux dépliants (BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 196 ; CYRRHUS 1). Prix : 70 € (relié). ISBN 978-2-35159-195-6.

Cet ouvrage, qui inaugure une nouvelle collection consacrée aux fouilles de Cyrrhus (Nébi Hourî), traite du théâtre de cette ville de Syrie du Nord, située à 90 km au nord-est d'Antioche. Il constitue un hommage aux travaux de l'archéologue Edmond Frézouls (1925-1995), qui déploya dès 1952, date de son arrivée à l'Institut français d'Archéologie de Beyrouth, tant d'énergie à l'étude du site et de son théâtre, l'un des plus imposants du Proche-Orient romain. On doit sa mise en œuvre à Janine Abdul Massih et à l'équipe libano-syrienne qu'elle codirige et qui a repris, entre 2006 et 2011, des travaux de fouille et de documentation sur le site. Comme l'indique son titre, l'ouvrage ne prétend pas livrer une publication complète et définitive du monument mais constitue plutôt une mise à jour de la documentation rassemblée par

où il aurait peut-être mieux trouvé sa place. Les articles suivants détaillent l'histoire de la présentation des panneaux et les choix muséographiques actuels. La section s'achève sur la question de la réception : L. Oliva et A. Conato y décrivent l'influence que la villa a eue sur les décors de l'agglomération moderne de Boscoreale où nombre de décorateurs ont copié des scènes ou repris des motifs qui en sont issus. Une très riche bibliographie précède l'album de planches : là encore, l'effort de clarté est à souligner. Les panneaux, tous reproduits à la même échelle, sont localisés sur le plan de la villa qui renvoie par un code couleur à leur lieu de conservation actuel. Cette monographie-recueil constitue une ressource particulièrement riche où se côtoient une grande rigueur d'analyse et une ouverture sur des questionnements originaux, dans un travail toujours précis et documenté, agrémenté d'illustrations nombreuses et de haute qualité. Un modèle à suivre.

Maud MULLIEZ

Alix BARBET, *Peintures romaines de Tunisie*. Paris, Picard, 2013. 1 vol., 336 p., 466 fig. Prix : 79 €. ISBN 978-2-7084-0946-6.

Les mosaïques d'époque romaine en Tunisie sont très nombreuses, on le sait, souvent bien conservées, généralement publiées avec soin (volumes de corpus, luxueux ouvrages « grand public » ou articles savants). Il n'en va pas de même – tant s'en faut – pour les enduits peints qui, parallèlement au décor des sols, recouvraient murs et plafonds des maisons et villas, thermes ou salles de spectacle, temples ou nécropoles. Sans doute, la résistance des tesselles de mosaïque par rapport à la fragilité des surfaces peintes et la destruction plus fréquente de la partie haute des édifices expliquent-elles, partiellement, cette différence dans la conservation. Les vestiges d'éléments de la peinture romaine n'étaient cependant pas totalement absents en Tunisie, ni sur les sites, ni dans les musées, ni dans les archives des fouilleurs ; mais ils étaient assurément bien difficiles à exploiter. Sans se laisser décourager par l'état lacunaire ou par la disparité de cette documentation, Alix Barbet décide alors de faire front, comme à son habitude, pour explorer un riche héritage qui risquait de se perdre. Le présent livre est le résultat de ce long et courageux travail. Partie de quelques tentatives antérieures, très partielles, l'enquête a permis de passer de soixante-huit documents à environ deux cent cinquante ensembles, d'importance variable, répartis sur vingt-quatre sites (voir la carte au début de l'ouvrage). Le livre comporte, après une introduction éclairante sur le but poursuivi et les conditions du travail, six chapitres présentant les sites par régions géographiques : le golfe de Carthage (sans surprise le plus riche en trouvailles, surtout à Carthage même) ; le nord-ouest ; le nord-est sur la Méditerranée et le sud-est sur la Méditerranée ; ensuite, les fragments peints de provenance inconnue et, avant une conclusion générale, une tentative d'« impossible (?) synthèse ». Le terme « impossible » marque peut-être trop de modestie de la part de l'auteure, qui réussit, en dépit du caractère parfois très pauvre de la documentation, à répondre à une série de questions fondamentales. En premier lieu, s'impose celle du répertoire où l'on ne s'étonne pas de retrouver les thèmes habituels de la peinture murale : thèmes marins, sujets mythologiques, représentations de spectacles, image des Muses, scènes de chasse, figures d'animaux, paysages, architectures fictives et imitations de marbres, jonchées de roses (thème favori des tombeaux) et enfin motifs

décoratifs (candélabres, guirlandes, rinceaux, etc.) – sans oublier ce qu'A. Barbet appelle les « thèmes rares pour support exceptionnel » (par exemple, une extraordinaire scène de trophée à Carthage, avec captif barbare et soldat romain au sommet d'un fronton). Le problème du rapport entre mosaïques et peintures ou de l'adaptation des thèmes à l'architecture est également envisagé, sans qu'il soit toujours possible toutefois d'y donner une réponse. Quant à la question de la chronologie, elle ne peut être qu'ébauchée, vu l'absence de parallèles avec la peinture campanienne ; A. Barbet se demande, à cet égard, si les décors non figurés (géométriques ou floraux) n'ont pas été autrefois moins systématiquement conservés que les scènes figurées, ce qui fausserait la valeur de l'échantillon. Au total cependant, l'auteure a obtenu beaucoup de résultats. Mais le meilleur des résultats, à ses yeux, serait que son livre soit le premier d'une longue série et contribue à créer en Tunisie un intérêt nouveau autour de la peinture murale. On le souhaite car, si l'on en juge par l'excellente illustration qui accompagne le texte (figures souvent en couleurs et dessins de restitution), ce travail de pionnier qu'elle a mené annonce un brillant avenir.

Janine BALTÿ

Maria Nicoletta PAGLIARDI & Marina MAGNANI CIANETTI, *Il mosaico di Castel Porziano*. Rome, Giorgio Bretschneider Editore, 2012. 1 vol., 33 p., 7 fig., 25 pl. (MONUMENTI ANTICHI, SERIE MISCELLANEA, XIV [LXVIII della serie generale]. Prix : 85 €. ISSN 0391-8084 ; ISBN 978-88-7689-274-5.

La publication de ce livre marque la fin d'une longue aventure. La mosaïque de Castel Porziano avait été découverte, en effet, entre 1908 et 1910, au cours des fouilles du *Vicus Augustanus Laurentium*, dans un domaine qui appartenait à l'époque au roi d'Italie (aujourd'hui propriété de la Présidence de la République). Dès 1910, ce très grand pavement fut transféré à Rome, à titre de « don du roi à l'État italien », au Musée des Thermes tout récemment créé, pour être remonté dans le petit cloître où seraient présentées aussi les sculptures antiques de la Collection Boncompagni-Ludovisi. La mosaïque antique servait donc en quelque sorte de dallage ; elle devait rester visible jusque dans les années 1950, moment où le « cloître Ludovisi » fut fermé au public pour plusieurs décennies. Après ce long abandon, d'importants travaux de restauration furent entrepris, de mars 2000 à novembre 2002, au terme desquels la mosaïque fut ramenée à Castel Porziano et placée, à l'air libre (en raison de ses dimensions), dans le jardin du domaine présidentiel. Le présent livre rappelle, en trois chapitres rapides, les points principaux de ce parcours peu banal : le lieu de la découverte (identification du site et plan des bâtiments) ; les caractéristiques de la mosaïque (description des thèmes représentés et comparaisons iconographiques) ; enfin l'importance de la restauration en vue de la remise en place actuelle. Les parties relatives au site et à la mosaïque sont rédigées par M.N. Pagliardi, celle concernant la restauration par M. Magnani Cianetti. L'intérêt du pavement justifiait pleinement les travaux engagés : cette mosaïque en *opus tessellatum* noir et blanc, bien conservée, décorait en effet le péristyle d'une grande villa de scènes de thiasse marin et de *venatio*, thèmes dont la juxtaposition est particulièrement rare et originale. La brève étude stylistique de M.N. Pagliardi, reprenant pour l'essentiel les conclusions de G. Becatti, propose une date dans la seconde moitié du II^e siècle de notre ère. Le livre

Michael BLÖMER, *Steindenkmäler römischer Zeit aus Nordsyrien. Identität und kulturelle Tradition in Kyrrhestike und Kommagene*. Bonn, Habelt, 2014. 1 vol., x-416 p., 1 carte, nombr. fig., 97 pl. (ASIA MINOR STUDIEN, 71). Prix : 89 €. ISBN 978-3-7749-3874-8.

Ce 71^e volume de l'excellente collection fondée par la « Forschungsstelle Asia Minor im Seminar für Alte Geschichte der Westfälischen Wilhelms-Universität Münster » mais dont trop peu de volumes sont arrivés jusqu'ici à la revue pour recension n'est autre que la version remaniée d'une thèse présentée dans cette même université en 2008-2009. Son auteur a signé, depuis sa soutenance, une vingtaine d'articles encore sur divers monuments et aspects religieux de ces provinces de Cyrrestique et de Commagène ; rappelons également qu'il est engagé dans la fouille et participe à la publication du sanctuaire de Jupiter Dolichenus à Dülük Baba Tepesi, l'ancienne Doliché. C'est assez dire son intérêt et, déjà, sa compétence pour l'archéologie de cette région. Le présent volume fournit le catalogue de 199 monuments (dont une centaine d'inédits) de marbre, de calcaire et de basalte – statues en ronde bosse, stèles funéraires et reliefs votifs – provenant des principaux centres urbains (Zeugma, Hiéropolis et Doliché ; Samosate a malheureusement disparu, ces dernières années, sous les eaux de l'immense barrage Atatürk ; Cyrrhus n'a fourni jusqu'ici aucune sculpture, si ce n'est une stèle de soldat de la *legio X Fretensis*, non reprise ici, récemment illustrée sur <http://www.livius.org/ct-cz/cyrrhus/cyrrhus.html>) mais aussi d'un très large territoire rural, aujourd'hui à cheval sur la Syrie et la Turquie, compris entre l'Amanus et l'Euphrate. On notera cependant qu'en raison de l'existence d'autres projets de recherche parallèles, les stèles et reliefs funéraires de Zeugma, que J. Rumscheid étudie de son côté, ne sont pas repris ici (pour cette ville, le catalogue se limite donc à la ronde bosse), non plus que les éléments de sculpture mis au jour par les différentes équipes internationales engagées dans les fouilles de sauvetage préalables à la mise sous eau de la zone du barrage de Birecik et encore inédites ; sans pouvoir leur réserver une notice de catalogue, ni les illustrer, M. Blömer en a tenu compte dans ses pages de synthèse ; il est évidemment plus difficile pour le lecteur, voire impossible de les apprécier réellement. Les rares œuvres de marbre sont importées ; elles ornaient l'habitat domestique des grandes villes et le sanctuaire de Doliché, le culte de Jupiter Dolichenus dépassant nettement le cadre régional. La statuaire en calcaire est en grande partie funéraire ; elle n'est pas dépourvue de qualité et se signale notamment par d'intéressantes statues-portraits, masculines et féminines, assises (ce n'est pas un trait exclusivement local puisqu'on en retrouve, en basalte, dans le sud de la Syrie). Dans les zones rurales, le basalte règne en maître et caractérise une très abondante production de stèles funéraires (65 exemplaires pour la seule Cyrrestique, B II. 1-65), surtout au II^e siècle de notre ère, production dont l'auteur dresse la typologie, p. 95-96 et pl. 19.3. L'iconographie de ces monuments est examinée en détail, motif par motif, aux p. 101-136, une attention particulière étant accordée – et c'est un des points forts de ce livre – à l'iconographie des différents dieux représentés, p. 145-182. Un bref chapitre (« Kontinuität und lokale Traditionen », p. 183-185) dresse un bilan que de nouvelles découvertes dans cette région encore trop superficiellement prospectée ne manqueront sans doute pas de compléter. Mais, d'ores et déjà, M. Blömer s'inscrit en faux contre l'opinion, trop souvent encore

exprimée, qu'un hiatus de plusieurs siècles (entre la fin de l'Âge du Fer et le II^e siècle de notre ère) précéderait une véritable renaissance sous l'Empire. L'époque hellénistique, en grande partie absente de ces sites de Syrie durant tant d'années et cependant bien présente dans les textes, ne vient-elle pas d'apparaître sur les bords de l'Euphrate avec des découvertes comme celles du Djebel Khalid ? Comment expliquer aussi un hiatus de ce genre au plan de l'histoire des religions devant toutes ces images de dieux dont l'iconographie s'est si peu modifiée au cours des siècles ? C'est bien l'état même de notre documentation qui est en cause et l'on ne saurait parler d'« amnésie » des habitants de la région en regard de leur passé (cf. F. Millar, *The Roman Near East. 31 BC – AD 337*, Cambridge, Mass. – Londres, 1993, p. 6) alors que les sanctuaires locaux (Ancoz, Boybeypinari, Doliché) ne présentent aucune césure dans leur fréquentation. Dans la montagne syrienne, entre *Epiphaneia*-Hama et Banyas (et non, p. 185, « zwischen Epiphaneia und Tyros », situé à plus de 200 km de là), l'exemple de Qadmous, évoqué par M. Blömer à titre de comparaison en fin de chapitre, n. 1444, est tout à fait significatif, lui aussi, de la permanence de ces paysages sacrés. On saura gré à l'auteur d'avoir insisté sur ce point. Dans le catalogue proprement dit, quelques imprécisions devraient être corrigées : le relief de Tell Arr (B I.19 p. 254) ne date pas des « 2.-3. Jh. n. Chr. », mais plus précisément de la 13^e année du règne d'un *Antōnin(os) Kaisar* qui doit bien être Antonin le Pieux (149/150) plutôt que Caracalla (204/205 ou 210, selon que l'on compte ces années dès le début du règne de Septime Sévère, comme en Égypte, ou à partir de l'élévation de Caracalla à l'augustat et de son *dies imperii* fictif – ce qui tomberait, dans l'un et l'autre cas, pendant le règne de son père et paraît peu vraisemblable) ; la tête masculine A II 60 ne date vraisemblablement pas de l'époque d'Hadrien (p. 64) mais de celle de Marc Aurèle, dont elle a le « Zeitegesicht » caractéristique (cheveux « coquillés » et plus bouffants, paupières supérieures lourdes, moustache et barbe plus importantes) ; le simple tore aplati qui sert de base au buste A II 64 n'est pas « ungewöhnlich [...] ohne *tabula* als Zwischen-glied » (p. 242) ; on le trouve en Grèce et en Asie Mineure (cf. G.M.A. Richter, *The Portraits of the Greeks*, 1965, fig. 2021 [prov. Smyrne], 2034-2037 [prov. Athènes], 2040-2042 [prov. Grèce ?] ; J. Inan et E. Rosenbaum-Alföldi, *Römische und frühbyzantinische Porträtplastik aus der Türkei. Neue Funde*, Mayence, 1979, n^{os} 247 p. 264, pl. 176 [prov. Syedra, Pamphylie] et 251 p. 267, pl. 179 [prov. Aegeae]), mais aussi à Rome (Kl. Fittschen – P. Zanker, *Katalog der römischen Porträts in den Capitolinischen Museen*, III, 1983, n^o 72 p. 55-56, pl. 90-91.1 ; la signification des coiffes en turban portées par les femmes (p. 54-58) et celle de la quenouille et du fuseau comme attributs (p. 116-117) ont une portée plus large et qui dépasse très nettement le seul Proche-Orient (cf. J. Ch. Balty, *Porträt und Gesellschaft in der römischen Welt* = 11. Trierer Winckelmannsprogramm, Mayence, 1993, p. 19-21 et n. 245-246, pl. 18-19). On redressera aisément quelques erreurs dans la transcription du nom de plusieurs auteurs modernes (Sardurska, systématiquement écrit pour Sadurska ; Waage pour Waagé ; de Bellefonds pour Linant de Bellefonds ; Chammay pour Chamay ; Warmebol pour Warmenbol). Mais ce ne sont que d'insignifiants détails en regard de l'excellent travail de catalogue et de la synthèse tout à fait valable qui en est résultée.

Jean Ch. BALTY

Cet ouvrage est consacré à l'étude des relations entre les écrits de Francis Ponge (1899-1988), qui, dès 1933, revendique Lucrèce pour modèle, et le *De rerum natura*. Le but est de « lire Lucrèce avec Ponge et réciproquement, pour tenter d'appréhender quelle "sorte de *De natura reum*" Ponge nous révèle » (p. 11). La première étape consiste à passer en revue les textes qui nous éclairent sur la relation entre la physique de Lucrèce et les vues sur le langage qui apparaissent chez Lucrèce et chez Ponge, explicitement ou à travers leur style. On perçoit la continuité entre le monde physique et le texte. Lucrèce a relevé le défi de transmettre en vers la pensée d'Épicure, qui se méfiait de la poésie. Ponge lit et relit Lucrèce, dont il prend progressivement conscience de l'originalité. Il fait preuve d'une clairvoyance étonnante, puisqu'il anticipe parfois de plusieurs décennies les découvertes des latinistes ou des philosophes. L'ouvrage se poursuit par l'étude de l'évolution de l'engagement de Ponge avec Lucrèce à travers l'influence de deux figures importantes. Tout d'abord, le philosophe et ami Bernard Groethuysen (1880-1946) suggère de corriger le titre de Lucrèce en substituant au *De rerum natura* un *de varietate rerum*, inspiré du titre du traité publié en 1559 par l'humaniste Jérôme Cardan (1501-1576), pour faire mieux correspondre Lucrèce au projet de l'auteur du *Parti pris des choses*. Cette suggestion permettra d'associer à Lucrèce un autre auteur latin, Ovide, dont la *varietas* est bien connue. Ponge placera dès lors son œuvre sous le double patronage de Lucrèce et d'Ovide – l'Ovide des *Métamorphoses*. L'autre influence extérieure viendra du docteur Benjamin-Joseph Logre, auteur d'un essai *L'Anxiété de Lucrèce* (1946), que Ponge lit en 1951. La lecture psychopathologique que donne Logre de Lucrèce provoque chez Ponge une crise. Ponge n'aura dès lors de cesse de répondre à Logre, qui réservait un sort égal à Lucrèce et à Pascal, auteur détesté de Ponge. La partie finale est une discussion de l'essai *Braque ou un méditatif à l'œuvre* (1971), qui est une véritable défense et illustration de la poétique épicurienne de Lucrèce. Dans cet essai profond, qui se termine par le *Suave mari magno*, Ponge « nous livre le résultat de sa longue pratique de Braque et de Lucrèce qu'il fait dialoguer à travers les siècles » (p. 14).

Bruno ROCHETTE

Hélène ERISTOV & Florence MONIER (Éd.), *L'héritage germanique dans l'approche du décor antique*. Actes de la table ronde organisée à l'École normale supérieure le 23 novembre 2012. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol., 160 p., nombr. ill. (COLLECTION DE L'AFPMA, PICTOR 2). Prix : 30 €. ISBN 978-2-35613-5.

On connaissait depuis longtemps le rôle majeur qu'avait joué la recherche allemande, dès le XIX^e siècle au moins, dans le développement des études classiques (philologie, histoire ou histoire de l'art). L'idée d'explicitier ce rôle dans le domaine plus particulier du décor (surtout peinture) en organisant une table ronde qui réunirait des chercheurs sur la peinture antique et des spécialistes de l'« héritage germanique » était donc excellente (voir l'avant-propos de Michel Espagne). Les actes qu'offrent ici de cette réunion H. Eristov et Fl. Monier constituent d'ailleurs un répertoire d'informations qui s'avérera vite indispensable. Dans le contexte helléno-centriste des théories de J.J. Winckelmann, où dominait la blancheur immaculée des marbres (primauté à la sculpture), peu d'espace restait à la peinture murale romaine, qui n'avait guère

conservé de traces de la fameuse « grande peinture » de la Grèce antique (synthèse brossée par A. Allroger-Bedel, p. 19-30) et même les « encyclopédies » des sciences de l'Antiquité, publiées en Allemagne entre 1750 et 1880, ne réservaient que peu de place au décor antique, considéré alors comme le « parent pauvre », relevant de l'histoire de l'art et non des « antiquités » proprement dites (S. Maufroy, p. 31-41). Deux figures cependant se démarquent complètement de ces tendances : l'architecte Gottfried Semper, pour qui la polychromie est primordiale dans l'architecture antique, fondant le marquage même de l'espace (I. Kalinowski, p. 43-53) et l'archéologue August Mau, esprit original lui aussi, seul à reconnaître comme une création autonome la peinture pompéienne, pour laquelle il propose d'ailleurs une classification en quatre types, qui demeure aujourd'hui encore fondamentale (I. Bragantini, p. 9-18). Deux communications seulement sont relatives à la période antérieure à A. Mau, témoignant chacune à sa manière de l'intérêt, déjà soutenu à l'époque, pour la peinture antique (anecdote sur l'activité des faussaires : D. Burlot, p. 87-96 ; récit du débat autour des restitutions proposées pour les peintures de la *Leschè* des Cnidiens à Delphes : E. Decultot, p. 71-85). Tous les autres articles concernent la poursuite, au cours du ^{xx}e siècle, des études sur le décor peint dans la ligne d'A. Mau : la formation, certes russe (Kiev et Saint-Petersbourg) mais souvent en contexte scientifique allemand, de M.I. Rostovtzeff, devenu à Rome et à Pompéi un fervent admirateur de Mau, même s'il n'a pu appliquer le principe des quatre styles à sa propre étude des peintures des tombeaux du Bosphore (I.V. Tunkina, p. 97-114) ; le développement de l'archéologie bulgare dès la fin du ^{xix}e siècle, sous l'influence de la science allemande (J. Valeva, p. 115-130) ; l'importante suite donnée à l'œuvre de Mau sur la peinture campanienne par l'« École hollandaise » (E.M. Moormann, p. 131-137) et les problèmes, plus locaux, relatifs aux peintures (et mosaïques) romaines de Suisse, d'Allemagne et d'Autriche (M.E. Fuchs, p. 139-153). Enfin, les recueils d'images ne sont pas oubliés : N. Blanc et Fr. Gury, naguère collaboratrices au *LIMC* et sensibles à l'iconographie, soulignent le rôle majeur de la photothèque romaine du DAI dans la conservation des archives (p. 55-67). Ce livre, riche et varié, est bien illustré ; il fait honneur à la collection *Pictor* de l'AFPMA à laquelle on souhaite succès et longue vie.

Janine BALTY

Stefan SCHMIDT & Matthias STEINHART (Eds.), *Sammeln und Erforschen, griechische Vasen in neuzeitlichen Sammlungen*. Munich, C.H. Beck, 2014. 1 vol., 174 p., nombr. ill. n/b (BEIHEFTE ZUM CORPUS VASORUM ANTIQUORUM DEUTSCHLAND, 6). Prix : 59,90 €. ISBN 978-3-406-66400-7.

Ce sixième supplément du *CVA* allemand, coordonné par Stefan Schmidt et Matthias Steinhart, rassemble des contributions présentées lors d'un colloque organisé en 2012 à l'Académie bavaroise des sciences de Munich et intitulé « Sammeln – Ordnen – Publizieren. Die Geschichte des Sammelns und der Erforschung griechischer Vasen ». Cette rencontre s'inscrit dans un courant de recherche né il y a quelques décennies et dédié à l'histoire des collections d'objets antiques. Il s'agissait en particulier d'appréhender la naissance des collections de vases grecs et, dans ce cadre, de mieux comprendre l'émergence et le développement de la recherche scienti-

Mairi GKIKAKI, *Die weiblichen Frisuren auf den Münzen und in der Großplastik der klassischen und hellenistischen Zeit. Typen und Ikonologie*. Rahden/Westf., Marie Leidorf, 2014. 1 vol., IX-291 p., nombr. ill., 43 dessins (INTERNATIONALE ARCHÄOLOGIE, 126). Prix : 59,80 €. ISBN 978-3-89646-540-5.

« Haarkranzfrisur », « Schopffrisur », « Scheitelknotenfrisur », « Melonenfrisur » sont aujourd'hui des termes familiers pour tout archéologue classique (on ne les traduit pas aisément en français, la plupart ne pouvant être rendus que par une périphrase puisque ces différentes coiffures se caractérisent par la couronne de cheveux qui ceint les tempes et se noue dans la nuque, par le toupet ramené sur le vertex ou vers l'arrière, par un nœud de tresses sur le sommet du crâne ou par ces côtes qui rappellent celles des courges, des citrouilles et des melons). Mais quand apparaissent ces coiffures et comment se sont-elles imposées dans le monde grec classique, puis hellénistique ? Quelles en sont aussi les principales variantes ? C'est à toutes ces questions, relativement peu étudiées, sinon négligées jusqu'ici par la recherche, que répond cette intéressante thèse soutenue à l'université de Würzburg. Les monnaies fournissent pour cette étude d'indispensables repères, dont l'auteur a tenu le plus grand compte – et c'est assurément un des apports les plus originaux de ce volume. Les reliefs, votifs et funéraires, ne manquent pas non plus d'importance, au plan de la chronologie, puisqu'ils constituent des séries quasi ininterrompues. La statuaire offre une vision souvent plus complète encore pour le détail de l'ordonnement de ces coiffures, du fait même qu'il s'agit de ronde bosse. Terres cuites et vases aident à mesurer leur diffusion dans l'ensemble du monde grec. De nombreux textes littéraires s'y rapportent aussi ; certains permettent même de connaître un de leurs noms antiques : la « Schopffrisur » n'est autre que le *lampadion*, la « petite torche », qu'évoque Héraclide le Critique et que cite l'*Onomastikon* de Pollux. Le *krobylos*, en revanche, souvent associé jusqu'ici à la « Scheitelknotenfrisur », est un terme beaucoup trop général (cf. dans les scholies) qui désignait d'ailleurs, initialement, la coiffure de très jeunes garçons à la fin de l'époque archaïque (p. 118-121). De toutes les coiffures examinées ici, la « Haarkranzfrisur » est la plus ancienne ; attestée dès le deuxième quart du V^e siècle sur les monnaies de Syracuse (pour Arethusa) et dans la statuaire (péplophore du « type Candie »), c'est d'abord la coiffure de déesses (Aphrodite, Déméter, Koré au V^e siècle, Artémis au IV^e) et de nymphes ; mais, dès la fin du V^e siècle, elle sera utilisée pour la représentation de mortelles dans la statuaire honorifique comme sur les reliefs votifs – et ce, qu'il s'agisse de jeunes filles ou de femmes d'âge mûr dont le statut matronal est ainsi affirmé (une variante à cheveux longs retombant sur les épaules, quelque peu plus tardive, paraît exclusivement réservée à la représentation de déesses) –, et sera, pour le reste de l'époque classique et toute l'époque hellénistique, le type de coiffure féminine « par excellence » (p. 38). Les trois autres types n'apparaissent qu'au IV^e siècle. La « Schopffrisur », présente sur les monnaies de Syracuse également vers 434, se retrouve sur les stèles et les monuments votifs dès la fin du siècle ; dans la statuaire de la deuxième moitié du IV^e siècle, elle caractérise plus particulièrement Artémis et de très jeunes filles, mais se fait beaucoup plus rare par la suite. Apparue sur les monnaies de la Ligue achéenne vers 360-350 (Artémis Laphria, plutôt que Déméter), la « Scheitelknotenfrisur » sera, elle aussi, la coiffure de déesses jeunes (dont, au III^e siècle, plusieurs types statuaire

d'Aphrodite) et de jeunes filles en âge de se marier ; elle sera reprise, plus tard, pour plusieurs Apollon. Quant à la « Melonenfrisur » (peut-être la *diakrisis* des auteurs anciens ? p. 173-175), elle est particulièrement en faveur à la haute époque hellénistique : les monnaies d'Amphipolis et d'Orthogoreia (Thrace) en fournissent les premiers exemples dans les années 350-340 avec l'image d'Artémis Tauropole. Sur les émissions d'Alexandrie, durant les deuxième et troisième quarts du III^e siècle, Arsinoé II et Bérénice II la portent également. Dans la sculpture funéraire, ce seront, à nouveau, les jeunes filles, puis, dès la fin du IV^e siècle, des femmes dont on tenait à exalter l'idéale jeunesse ; c'est ici l'occasion, pour M. Gkikaki, de reproduire la belle tête de Michalitsi (p. 216), encore trop peu connue en dehors de deux publications locales, et la stèle inédite de Dionysos / Pendeli (p. 217). Chaque partie du livre est suivie d'un catalogue des documents mis en œuvre et d'une illustration graphique et photographique permettant de saisir commodément ces quatre types et leurs variantes. Un travail méritoire, bien conduit et indiscutablement utile (on ne peut malheureusement toujours en dire autant de ces premiers travaux de jeunes chercheurs), dont la publication soignée a bénéficié, à très juste titre, de l'aide du « DAAD – Dr. Maria Trumpf-Lyritzaki Stipendium ».

Jean Ch. BALTY

Jochen GRIESBACH (Ed.), *Polis und Porträt. Standbilder als Medien der öffentlichen Repräsentation im hellenistischen Osten*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2014. 1 vol., 187 p., nombr. ill., 2 pl. couleurs (STUDIEN ZUR ANTIKEN STADT, 13). Prix : 69 €. ISBN 978-3-95490-009-1.

L'étude de la statuaire honorifique antique, qui s'était longtemps bornée à envisager les œuvres dans leur seul aspect artistique, avait quelque peu étendu son champ d'intérêt, ces dernières décennies, en se préoccupant aussi de la base inscrite de ces statues ; elle envisage aujourd'hui, de façon infiniment plus large encore, leur distribution dans l'ensemble de l'espace urbain, la manière dont elles y sont disposées et les relations qu'elles entretiennent avec les différents monuments qui les entourent. On ne s'étonnera donc pas que ce soit dans la collection *Studien zur antiken Stadt*, fondée par P. Zanker au sein de l'Académie de Bavière, que paraissent les actes de l'excellent colloque tenu du 4 au 6 décembre 2009 à Munich à l'initiative de J. Griesbach qui allait lui-même, en 2011, soutenir une habilitation sur ce type de sujet – habilitation dont on attendra avec impatience la publication annoncée sous le beau titre *Ἐπιφανέστατος τόπος. Untersuchungen zur Topographie antiker Ehrenstatuen im hellenistischen Osten* – et signe l'introduction des actes de cette rencontre : *Porträts als Kommunikationsmittel in der hellenistischen Polis* (p. 11-19). J. Griesbach avait su regrouper autour de lui de jeunes collègues intéressés comme lui par ces problèmes et qui venaient ou allaient à leur tour soutenir une thèse ou une habilitation dans cette même voie de recherche. Fr. Herbin pour le sanctuaire d'Apollon à Délos (p. 21-31), Chr. Leybold pour celui de Zeus à Olympie (p. 33-41), M. Mathys pour celui d'Athéna à Pergame (p. 43-55), G. Biard pour l'agora de Thasos (p. 57-68), M. Trümper pour l'« agora des Italiens » (p. 69-85) et R. Krumreich pour l'Acropole d'Athènes (p. 141-153) présentent autant d'études de cas, dont beaucoup permettent de dépasser les limites de la seule époque hellénistique

d'Aphrodite) et de jeunes filles en âge de se marier ; elle sera reprise, plus tard, pour plusieurs Apollon. Quant à la « Melonenfrisur » (peut-être la *diakrisis* des auteurs anciens ? p. 173-175), elle est particulièrement en faveur à la haute époque hellénistique : les monnaies d'Amphipolis et d'Orthogoreia (Thrace) en fournissent les premiers exemples dans les années 350-340 avec l'image d'Artémis Tauropole. Sur les émissions d'Alexandrie, durant les deuxième et troisième quarts du III^e siècle, Arsinoé II et Bérénice II la portent également. Dans la sculpture funéraire, ce seront, à nouveau, les jeunes filles, puis, dès la fin du IV^e siècle, des femmes dont on tenait à exalter l'idéale jeunesse ; c'est ici l'occasion, pour M. Gkikaki, de reproduire la belle tête de Michalitsi (p. 216), encore trop peu connue en dehors de deux publications locales, et la stèle inédite de Dionysos / Pendeli (p. 217). Chaque partie du livre est suivie d'un catalogue des documents mis en œuvre et d'une illustration graphique et photographique permettant de saisir commodément ces quatre types et leurs variantes. Un travail méritoire, bien conduit et indiscutablement utile (on ne peut malheureusement toujours en dire autant de ces premiers travaux de jeunes chercheurs), dont la publication soignée a bénéficié, à très juste titre, de l'aide du « DAAD – Dr. Maria Trumpf-Lyritzaki Stipendium ».

Jean Ch. BALTY

Jochen GRIESBACH (Ed.), *Polis und Porträt. Standbilder als Medien der öffentlichen Repräsentation im hellenistischen Osten*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2014. 1 vol., 187 p., nombr. ill., 2 pl. couleurs (STUDIEN ZUR ANTIKEN STADT, 13). Prix : 69 €. ISBN 978-3-95490-009-1.

L'étude de la statuaire honorifique antique, qui s'était longtemps bornée à envisager les œuvres dans leur seul aspect artistique, avait quelque peu étendu son champ d'intérêt, ces dernières décennies, en se préoccupant aussi de la base inscrite de ces statues ; elle envisage aujourd'hui, de façon infiniment plus large encore, leur distribution dans l'ensemble de l'espace urbain, la manière dont elles y sont disposées et les relations qu'elles entretiennent avec les différents monuments qui les entourent. On ne s'étonnera donc pas que ce soit dans la collection *Studien zur antiken Stadt*, fondée par P. Zanker au sein de l'Académie de Bavière, que paraissent les actes de l'excellent colloque tenu du 4 au 6 décembre 2009 à Munich à l'initiative de J. Griesbach qui allait lui-même, en 2011, soutenir une habilitation sur ce type de sujet – habilitation dont on attendra avec impatience la publication annoncée sous le beau titre *Ἐπιφανέστατος τόπος. Untersuchungen zur Topographie antiker Ehrenstatuen im hellenistischen Osten* – et signe l'introduction des actes de cette rencontre : *Porträts als Kommunikationsmittel in der hellenistischen Polis* (p. 11-19). J. Griesbach avait su regrouper autour de lui de jeunes collègues intéressés comme lui par ces problèmes et qui venaient ou allaient à leur tour soutenir une thèse ou une habilitation dans cette même voie de recherche. Fr. Herbin pour le sanctuaire d'Apollon à Délos (p. 21-31), Chr. Leybold pour celui de Zeus à Olympie (p. 33-41), M. Mathys pour celui d'Athéna à Pergame (p. 43-55), G. Biard pour l'agora de Thasos (p. 57-68), M. Trümper pour l'« agora des Italiens » (p. 69-85) et R. Krumreich pour l'Acropole d'Athènes (p. 141-153) présentent autant d'études de cas, dont beaucoup permettent de dépasser les limites de la seule époque hellénistique

et de mieux inscrire encore le phénomène dans la continuité de l'histoire pour ces villes et sanctuaires. Sur la base d'exemples d'Athènes, de Priène et d'Oropos, J. Ma insiste de son côté sur la nécessité d'une vision plus différenciée que celle que l'on a parfois donnée de la disposition de ces statues privées dans l'espace public (p. 87-97) : il ne s'agit pas là de la seule auto-célébration d'une classe aristocratique dans les endroits les plus en vue de la ville et l'on ne saurait y voir non plus un fait exclusivement tardif (d'autres auteurs l'ont également remarqué dans leur analyse des différents sites). On notera aussi avec lui que l'érection de statues privées dans l'espace public est en même temps un moyen d'expression collective d'une famille ou d'une communauté exaltant ses valeurs civiques, un aspect dont témoigne aussi, d'une certaine manière, l'« irruption » de cette même statuaire honorifique dans les maisons déliennes alors ouvertes à la réception d'hôtes de marque et aux banquets, et qui prennent à cet égard le relais de l'espace public ; ce phénomène, certes tardif, est bien mis en évidence par J. Griebach dans sa propre communication au colloque (p. 99-116). K. Sporn se penche sur le cas particulier des portraits privés érigés dans les temples depuis l'époque archaïque (p. 117-129), I. Laube sur celui des portraits de stratèges, qui sont, de par leur nature même, « außerhalb der Poliswelt » (p. 131-139). M. Galli étend la problématique à la Grande Grèce hellénistique et romaine en revenant avec bonheur sur la fameuse « scuola dei medici » de Velia (p. 155-169), encore que je ne pense pas que l'ensemble de statues julio-claudiennes mette spécialement l'accent, comme il le suggère, sur C. et L. César (le groupe, qui comporte aussi un portrait plus tardif de Drusus le Jeune, ne se distingue en rien d'autres séries dynastiques qui se sont étoffées au fil des années, voire des règnes, et n'avaient d'autre but que d'honorer toute la *domus Augusta*). D'une communication à l'autre, plusieurs problèmes de détail ont été débattus entre les chercheurs présents (on en trouve la trace jusque dans certaines notes) : celui des déplacements de statues et de leur regroupement en un autre endroit que leur lieu d'installation initial, celui de la récupération d'anciennes statues pour un hommage à de nouveaux dédicataires (hauts fonctionnaires romains notamment), celui encore de la relation à établir éventuellement entre les deux principaux matériaux utilisés pour ces hommages (bronze / marbre) et la signification même qui en résulterait pour la statue (ἄγαλμα / ἀνδριάνς). Un colloque, on le voit, très ciblé et très réussi ; désormais, un riche et bien intéressant volume.

Jean Ch. BALTY

Jean-Christophe COUVENHES (Ed.), *L'Hellénisme, d'une rive à l'autre de la Méditerranée, Mélanges offerts à André Laronde*. Paris, De Boccard, 2012. 1 vol., 570 p., nombr. ill. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE). Prix : 49 €. ISBN 978-2-7018-0334-0.

The volume is a collection of twenty-seven papers presented in honour of André Laronde on the occasion of his seventieth birthday, celebrated with a conference held on 16 October 2010 at the Paris-Sorbonne University. Due to his sudden death on 1st February 2011, the publication became a tribute paid to the memory of this eminent scholar by French academia, friends, colleagues and students. The title and contents accurately reflect A. Laronde's broad research interests; the papers are preceded by personal appreciations by F. Lefèvre and J.-M. Mouton, as well as a

aux commandes impériales, techniquement plus poussées que les autres). Le but est de déceler des groupes / ensembles de productions élaborées dans des ateliers dont les spécificités s'expriment techniquement et stylistiquement en fonction de ce matériau (la recherche notamment de « mains »). En second lieu, l'analyse du contexte de découverte des sculptures permet d'aborder la dimension culturelle et sociale révélée par les œuvres étudiées. Les choix opérés sur les plans technique, stylistique et économique révèlent les relations du commanditaire avec l'atelier de sculpture. La commande d'une œuvre n'est en effet pas uniquement une question de goût, c'est avant tout une affaire de convenance, une dépense effectuée dans l'optique d'exprimer un statut social. Le principal intérêt de ce travail réside dans la méthodologie qui, sans être clairement formalisée, transparaît à la lecture de la table des matières de l'ouvrage. L'opposition entre les deux types d'œuvres analysées met en évidence les particularités de la chaîne opératoire pour chacune d'entre elles. La première question posée concerne la détermination de groupes de sculptures en se fondant sur le principe d'une œuvre originale servant à la reproduction d'un certain nombre de copies plus ou moins raffinées. Les ensembles de sculptures étudiés ont été déterminés au préalable par d'autres chercheurs et leur homogénéité est admise et non discutée. Par contre, ces ensembles sont augmentés de quelques exemplaires jugés comme des œuvres parentes, illustrant d'autres sujets, considérant entre autres, le mode de traitement des parties anatomiques et des drapés. La seconde question porte sur la sélection de critères à retenir, quelle que soit l'œuvre sculptée, pour identifier un atelier de sculpture. Dans ce domaine, l'auteur souligne par ses descriptions et le vocabulaire choisi, la nécessité d'observer très minutieusement non seulement le sujet traité, mais aussi les traces laissées par les outils employés par le sculpteur sur un ensemble de pièces, de manière à identifier une facture, c'est-à-dire une façon tout à fait propre au sculpteur en question, d'utiliser un type d'outil ou d'exécuter tel ou tel détail. L'observation stylistique vient ensuite : la reproduction systématique par exemple de certaines œuvres grecques pour les sculptures des villas suppose l'existence et la transmission de multiples modèles. Ceux-ci peuvent être réalisés dans d'autres matières, telles l'argile et surtout le plâtre, s'avérant d'un usage plus spécifique au domaine des productions funéraires. Au-delà l'analyse fouillée des œuvres, cette approche débouche donc sur une vision sociale de la sculpture durant la période de plein essor des ateliers romains au II^e siècle après J.-C. Elle offre également une méthode d'analyse potentiellement applicable à d'autres collections que celles présentées dans ce passionnant ouvrage, au vu des recherches menées ces dernières années sur l'exploitation de la pierre sous toutes ces formes, notamment en Gaule.

Catherine COQUELET

Kordelia KNOLL & Christiane VORSTER (Ed.), *Skulpturensammlung, Staatliche Kunstsammlungen Dresden. Katalog der antiken Bildwerke*, III. *Die Porträts*. Munich, Hirmer Verlag, 2013, 1 vol., XII-493 p., 16 pl. couleurs, 540 fig. Prix : 71 €. ISBN 978-3-7774-2133-9.

Ce deuxième tome publié (en fait, le tome III de la série) du catalogue des collections de sculptures antiques de Dresde a toutes les qualités – qualités scientifiques des

notices, qualité photographique de l'illustration et qualités éditoriales de la présentation – des deux volumes qui constituaient le tome II et dont il a été rendu compte ici même (*AC* 82 [2013], p. 678-679) et il paraît à deux ans d'intervalle seulement de ceux-ci, ce dont on se réjouira. L'entreprise avait donc été longuement et solidement préparée pour soutenir un pareil rythme de publication. On ne peut que féliciter les différents artisans (auteurs, photographe, éditeur) de ce qui est bien un modèle de catalogue raisonné. Le présent volume concerne les portraits – une bonne centaine d'œuvres (103 très exactement) –, pour la plupart romains. Comme il arrive dans nombre de collections princières, l'accent avait été mis principalement, à Dresde, sur les effigies de personnages que des identifications parfois bien audacieuses – voire tout à fait fantaisistes – permettaient de rattacher à l'histoire romaine. La collection d'Auguste II le Fort, prince électeur de Saxe et roi de Pologne, ne comptait que deux statuettes acéphales de philosophes ou hommes de lettres grecs (dont un soi-disant Cléanthe) et une tête de Socrate ; les têtes et bustes d'Hérodote, d'Euripide, de Sophocle, de Ménandre, d'« Alexandre » (l'« Alexandre Dressel ») et du « pseudo-Sénèque » aujourd'hui présents dans les séries des Staatliche Kunstsammlungen sont tous des acquisitions du XIX^e siècle. Aux portraits qui avaient été offerts, entre 1723 et 1726, par le roi de Prusse Friedrich Wilhelm I^{er} à Auguste le Fort et qui avaient au préalable fait partie de collections constituées entre 1696 et 1698 à partir d'achats effectués dans le commerce d'art italien pour le Grand Électeur de Brandebourg Friedrich III, devenu par la suite roi de Prusse sous le nom de Friedrich I^{er}, et de pièces provenant de la vente de la collection des frères Gerard et Jan Reynst d'Amsterdam – dont certaines issues de la collection vénitienne d'Andrea Vendramin – étaient venus s'ajouter ceux de l'ancienne collection de Flavio Chigi, acquis en 1728. Les étudier et en rechercher l'origine revenaient donc à envisager tout un pan de l'histoire du collectionnisme aux XVII^e et XVIII^e siècles. Ces premiers tomes du catalogue sont déjà importants à ce titre. L'ordre de présentation des œuvres est l'ordre chronologique des personnages figurés, les portraits romains étant toutefois regroupés en cinq périodes successives et les portraits féminins catalogués à la suite des portraits masculins au sein de ces différentes subdivisions de façon quelque peu curieuse, voire contestable, mais qui est aussi celle des catalogues de la Glyptothèque Ny Carlsberg, qu'il s'agisse des volumes de V.H. Poulsen (1962 et 1974) ou de Fl. Johansen (1994-1995). Les notices de ces cinq subdivisions sont précédées par celles de sept statues-portraits funéraires provenant d'une ancienne collection privée romaine du XVII^e siècle et issues, selon toute vraisemblance, d'un même contexte archéologique qu'on ne peut malheureusement plus localiser dans l'*Vrbs* ; il a donc été choisi de ne pas le scinder. Comme dans le tome II, une importante étude de Fr. Martin portant, cette fois-ci, sur les bustes baroques en marbres de couleurs, bustes dans lesquels avaient été insérés la plupart de ces portraits, introduit le catalogue proprement dit ; elle est illustrée de 16 magnifiques planches qui font ressortir la variété de coloris des marbres utilisés et permet d'entrevoir certains regroupements opérés pour la présentation de ces œuvres dans les collections auxquelles elles appartenaient, un même type de buste ayant été choisi pour des pièces se faisant manifestement pendant (cf. notamment pour les n^{os} 51 et 67 ou 72 et 73). Deux de ces planches mettent plus particulièrement en valeur le très beau buste d'albâtre antique utilisé pour la tête de Caracalla n^o 83 ; à titre de comparaison, on songe à celui du Septime

Sévère Imp. 38 de l'ancienne collection Albani au Musée du Capitole, d'un autre type cependant, plutôt qu'au petit buste acéphale du même musée cité n. 16 p. 364. Il ne saurait être question d'énumérer ici les œuvres les plus importantes ou les plus significatives de ce catalogue, ni d'en commenter les notices rédigées avec le plus grand soin, une indiscutable compétence et beaucoup de sensibilité artistique, et toujours parfaitement au courant de la bibliographie la plus récente. Qu'il soit cependant permis d'attirer l'attention sur la splendide statue en marbre de Paros n° 41, malheureusement acéphale, que Chr. Vorster n'hésite pas à considérer comme ayant figuré une des dames de la *domus Augusta* du tout début de l'Empire, œuvre réalisée d'après un modèle de la statuaire honorifique (et non divine) du début de l'époque hellénistique ; ou sur l'étonnante « Halbkörperbüste » n° 86, dont une excellente photo présente enfin l'arrière, entièrement évidé et soutenu par un support analogue à celui des bustes de proportions plus réduites, « Halbkörperbüste » que Fr. Sinn ne manque pas de comparer à ceux qui apparaissent, vers le même moment, en haut relief, sur certains sarcophages (le Commode en Hercule du Palais des Conservateurs, évoqué aussi p. 375, me paraît être d'une autre nature). J.M. Daehner revient sur la découverte, en 1675, d'un buste de Marc Aurèle dans une vigne proche du Latran, buste qui paraît bien être celui que le chapitre de S. Giovanni in Laterano vendit, l'année suivante, à Flavio Chigi et qui se trouve aujourd'hui à Dresde (n° 65), une œuvre quasiment intacte et d'une réelle qualité que l'on imagine aisément provenir de la résidence des Antonins sise, on le sait, dans ce quartier de Rome. On signalera aussi l'important appendice que J. Raeder consacre, aux p. 281-284, au type de cuirasse relativement rare (à un seul rang de ptéryges) offert par la statue d'Antonin le Pieux n° 63. Notons enfin que Fr. Sinn renonce, à juste titre semble-t-il, à voir un portrait impérial dans la fameuse statue de « Lucille » en Vénus, qui ne saurait être qu'une effigie funéraire privée *in formam deorum*. On se réjouira, par ailleurs, de retrouver de bonnes photos de la belle tête de jeune homme d'époque augustéenne (n° 19) qui n'avait plus été reproduite depuis 1933 (R. West, *Römische Porträt-Plastik*, I, Munich, pl. 37 n° 159). Deux brèves notes encore : la comparaison de la tête n° 22, au vérisme exacerbé, avec le vieillard du relief Lansdowne ne fait pas nécessairement du personnage portraituré dans les collections de Dresde un affranchi (p. 132) ; c'est à l'imitation de portraits de la *nobilitas*, ce me semble (cf. J. Ch. Balty, *Porträt und Gesellschaft in der römischen Welt* [11. Trierer Winckelmannsprogramm 1991, Mayence, 1993, p. 10-11, pl. 2-3], que les *libertini* doivent ces traits connotant effectivement *gravitas*, *dignitas*, *moderatio* et *constantia* et la tête de Dresde, dont Chr. Vorster défend ici l'état de surface antique (« wohl neuzeitlich mit Säure gereinigt, aber nicht mechanisch übergangen », p. 131), figure plus vraisemblablement un des membres de l'*ordo senatorius* qu'un des anciens esclaves de celui-ci. Quant à la tête de jeune homme n° 24, ce n'est pas une effigie de Tibère du « type Copenhague 623 » (D. Hertel, *Die Bildnisse des Tiberius*, Wiesbaden, 2013 ne l'a d'ailleurs pas reprise dans son catalogue) ; l'indice capillaire s'en rapproche, certes, mais le dessin des yeux, la lèvre supérieure et la longueur du nez sont tout autres.

Jean Ch. BALTŸ

temples. Saradi with Eliopoulos emphasise the growing archaeological evidence from Greece for domestic cult, particularly at that great redoubt of paganism, Athens. Another context for pagan observance which may have been growing in importance was festivals, processions and games. Sometimes these may have involved temples, though with a declining emphasis on blood sacrifice, sometimes they may have taken place in public spaces or theatres or hippodromes. So perhaps the fixation on temples has been misleading us, and as Lavan points out the re-uses of statues may give us another alternative history. Additionally as several authors point out, archaeologically temples are very difficult monuments at which either to detect abandonment or change of use and also to date any such events because of their monumental nature (and all too often the way in which they have been “excavated”). This is a major difficulty for our understanding of them and for our ability to detect alternative histories for them other than conversion into churches. In sum, this collection of papers should play an important role in unshackling us from long-held but poorly-grounded images of the fates of temples and of “paganism” and force us instead to confront the evidence without a pre-existing agenda fashioned largely from textual tales of opposition, forcible conversion of structures, or violent destruction.

Simon ESMONDE CLEARY

Martin KOVACS, *Kaiser, Senatoren und Gelehrte. Untersuchungen zum spätantiken männlichen Privatporträt*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2014. 1 vol. 304 p., 14 fig., 150 pl. (SPÄTANTIKE – FRÜHES CHRISTENTUM – BYZANZ. KUNST IM ERSTEN JAHRTAUSEND. Série B. STUDIEN UND PERSPEKTIVEN, 40). Prix : 98 €. ISBN 978-3-89500-843-6.

Issu d’une « Dissertation » soutenue en 2010 à Göttingen, ce gros volume, auquel le Reichert Verlag a apporté tout son savoir-faire éditorial – un grand format particulièrement favorable à la reproduction d’une riche et excellente illustration, un texte dense et doublé de très copieuses notes clairement disposé sur deux colonnes et une solide couverture cartonnée –, défend une thèse : la relation entre le portrait privé et le portrait impérial que l’on avait, pour le Principat, considérée comme fondée en grande partie sur le phénomène d’un « Zeitgesicht » né de l’imitation de l’effigie du souverain change radicalement avec le Dominat ; le portrait impérial, de plus en plus « dépersonnalisé » (« entpersonalisiertes Kaiserbild ») et distant, s’isole du reste de la production artistique ; le portrait privé se limite désormais à celui des élites, plus exactement même de la classe sénatoriale qui s’est très sérieusement accrue certes mais au sein de laquelle se manifeste de plus en plus une concurrence, un esprit de compétition analogues à ceux qu’avait connus la République romaine finissante ; et à Athènes – un cas particulier tout à fait digne d’intérêt –, se perpétue un type de portrait d’intellectuel, né à l’époque classique mais auquel la Seconde Sophistique avait déjà donné une nouvelle vie aux II^e et III^e siècles. D’où le titre même de ce livre (*Kaiser, Senatoren und Gelehrte*) qui se concentre essentiellement, comme son sous-titre le fait remarquer, sur le portrait privé masculin – et ce, durant toute la « Spätantike », aux IV^e, V^e et VI^e siècles, successivement envisagés ici par l’auteur. Le portrait féminin n’est envisagé qu’à titre de comparaison ; il y avait déjà, en effet, la

récente thèse de K. Schade, *Frauen in der Spätantike. Status und Repräsentation. Eine Untersuchung zur römischen und frühbyzantinischen Bildniskunst*, Mayence, 2003 (cf. *AC* 74 [2005], p. 639-641), dont ce volume-ci constitue désormais le pendant. Fondée sur d'innombrables lectures, sur une réelle connaissance des textes contemporains qui lui permettent d'inscrire ces portraits dans la société de l'époque et sur l'analyse très détaillée d'un *corpus* de quelque 161 portraits privés confrontés à 21 portraits d'empereurs, les uns et les autres plus spécialement repris dans un catalogue aux p. 259-297, cette synthèse bienvenue ne manquera pas de faire date. Mais réussira-t-elle pour autant à mettre d'accord les nombreux chercheurs qui, depuis H.P. L'Orange, *Studien zur Geschichte des spätantiken Porträts*, Oslo, 1933, se sont penchés sur les problèmes du portrait dans l'Antiquité tardive et ont tour à tour proposé des datations souvent bien divergentes pour ces œuvres ? Je n'en suis pas assuré. Nombre de celles-ci, en effet, M. Kovacs y insiste à juste titre d'entrée de jeu, ont été retaillées dans des portraits plus anciens, ce qui entrave souvent une exacte prise en compte de leurs caractéristiques propres et du véritable style de l'époque à laquelle ils ont été réutilisés. Rares sont aussi celles qui offrent un repère chronologique précis. Sans compter enfin qu'au-delà du III^e siècle, la production est, dans son ensemble, indiscutablement en déclin. Les difficultés ne manquent donc pas pour quiconque en entreprend l'étude ; l'auteur en était parfaitement conscient. Certains se défieront d'une analyse trop souvent marquée par la « Strukturforschung » et cherchant, de ce fait, à mettre en évidence le « Grundaufbau » des œuvres (cf. son analyse, aux p. 170-171 et p. 173, de la belle tête d'Athènes, Musée National 2006, où sont relevés son « streng geometrisches Kompositionsschema », sa « Geometrisierung », la « U-Form » du bas du visage, la courbe « zylindrisch » du front, la « dreieckige Bartfliege », une « Mundpartie vollständig in einem Rechteck zusammengefasst », et ce dessin « fast vollständig waagerecht » des arcades sourcilières qui viennent toucher le contour des ailes du nez « in einem rechten Winkel »...). M. Kovacs tempère, certes, son propos par de très nombreuses notations de détail qui visent à montrer comment une indiscutable recherche d'individualisation, liée à ce climat de compétition entre hauts fonctionnaires de l'Empire qu'il a parfaitement su mettre en évidence, tend à différencier les œuvres les unes des autres en dépit de la permanence qu'il croit observer d'un « reichsübergreifendes Bildmodell ». De là ces « weitere Fassungen » à côté d'un « Grundmodell » dont il souligne souvent la flexibilité (p. 144 ; cf. p. 208, l'« ikonographische Variabilität » des ateliers éphésiens et athéniens du VI^e siècle). L'auteur s'intéresse également, en effet, aux problèmes d'ateliers et établit, à plusieurs reprises, de significatives relations à cet égard entre les œuvres ; mais certaines étonnent quand même (cf., par exemple, entre deux têtes d'Athènes, pl. 88 et 93.1-4 ; ou entre celles de Bruxelles et du Getty Museum, pl. 39.1-4). On comprend mal également qu'il qualifie la coiffure de la tête du Museo Torlonia n° 391, pl. 20.3-4 de « qualitativ voll ausgeführte a penna-Frisur » (p. 73) ; H.P. L'Orange, *Untersuchungen*, cit., n° 38 p. 119, la décrivait plus justement comme « durch kurzen, meist richtungsbestimmten Strich schraffiert ». Mais ce ne sont que détails et le panorama brossé ici de ces trois siècles, que de nouvelles découvertes viendront sans doute préciser un jour, est présenté avec netteté et suffisamment de nuances tout à la fois. Une utilisation systématique des nombreuses épigrammes qui accompagnaient ces statues de l'aristocratie de l'Antiquité tardive et faisaient même intégralement partie de l'hom-

mage rendu à ces gouverneurs ou notables locaux, mettant en avant, de façon si ostentatoire, leurs diverses qualités (du traditionnel *cursus honorum* des dédicaces du Haut-Empire on est passé à une véritable « panegyrische Inszenierung des Geehrten », p. 86), nous vaut un livre qui dépasse très largement le domaine de l'histoire de l'art et inscrit résolument ses conclusions dans une perspective d'histoire sociale de toute la période. Le passage d'un monde païen à un monde chrétien n'est pas oublié non plus, qui voit glisser certains types statuariers du forum à l'église (M. Kovacs n'a pas négligé, en effet, de consacrer un important chapitre, p. 213-231, aux représentations sur sarcophages, sur mosaïques et dans la peinture, qui permettent de pousser la recherche plus avant dans le VI^e et parfois le VII^e siècle). On ne saurait que l'en féliciter. On regrettera, certes, qu'il n'ait pas accordé plus d'attention (seulement quatre brefs paragraphes aux p. 163-164) à l'Afrique du Nord, dont le renouveau à cette époque même – et jusqu'à l'invasion vandale – avait été magnifiquement mis en évidence par Cl. Lepelley voici déjà trente-cinq ans (*Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, Paris, 1979-1981) et pour laquelle la simple consultation du site d'Oxford laststatues.classics.ox.ac.uk, cité cependant à l'une ou l'autre reprise, fournissait au moins, à côté de plusieurs inscriptions en l'honneur de gouverneurs de la province jusqu'à la fin du IV^e, voire le premier quart du V^e siècle, d'intéressantes œuvres comme une tête fragmentaire de Cyrène (LSA-1158) et surtout l'étonnant portrait d'Alger (LSA-2389 ; en dernier lieu, J. Mazard et M. Leglay, *Les portraits antiques du Musée Stéphane Gsell*, Alger, 1958, p. 56, fig. 44), très proche, me semble-t-il, de ceux de la première moitié du VI^e siècle retenus ici, pl. 118.3-4, 119 et 120 ; l'*imago clipeata* de la tombe de Gargaresh eût aussi très utilement complété, pour cette partie de l'Empire, ce qui est dit des portraits peints aux p. 225-231. Dans le catalogue des p. 259-297, le classement par ordre alphabétique des lieux de conservation des œuvres étudiées ne suffit pas à faire très vivement regretter qu'un volume aussi riche (sources antiques tout autant que monuments) soit entièrement dépourvu d'index, voire d'*indices* ; ils étaient vraiment indispensables ici. À la suite, sans doute, d'une ultime modification dans la disposition et l'ordre des illustrations – modification dont le catalogue a cependant tenu compte –, de très nombreuses erreurs de référence aux planches émaillent malheureusement le texte. Les bévues, en revanche, sont rarissimes (W. Ernest, n. 32 p. 37, cache le nom d'Ernest Will ; Laodicée du Lykos n'est pas au Liban, p. 180, mais en Phrygie ; on lira Elne, et non Elme, p. 223. Et Arles ne compte plus, depuis 1995, de Musée d'art chrétien – et non Musée chrétienne, légende de la pl. 141.4 – mais un Musée départemental de l'Arles antique qui regroupe les anciennes collections païennes et chrétiennes distinctes depuis 1936).

Jean Ch. BALTY

Pierfrancesco PORENA & Yann RIVIÈRE (Ed.), *Expropriations et confiscations dans les royaumes barbares. Une approche régionale*. Rome, École Française de Rome, 2012. 1 vol., 350 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 470). PRIX : 40 €. ISBN 978-2-7283-0931-3.

Dédié à la mémoire d'Yves Modéran, ce volume réunit onze contributions issues pour la plupart d'une Table Ronde tenue à l'École française de Rome les 14 et 15

décoratifs (candélabres, guirlandes, rinceaux, etc.) – sans oublier ce qu'A. Barbet appelle les « thèmes rares pour support exceptionnel » (par exemple, une extraordinaire scène de trophée à Carthage, avec captif barbare et soldat romain au sommet d'un fronton). Le problème du rapport entre mosaïques et peintures ou de l'adaptation des thèmes à l'architecture est également envisagé, sans qu'il soit toujours possible toutefois d'y donner une réponse. Quant à la question de la chronologie, elle ne peut être qu'ébauchée, vu l'absence de parallèles avec la peinture campanienne ; A. Barbet se demande, à cet égard, si les décors non figurés (géométriques ou floraux) n'ont pas été autrefois moins systématiquement conservés que les scènes figurées, ce qui fausserait la valeur de l'échantillon. Au total cependant, l'auteure a obtenu beaucoup de résultats. Mais le meilleur des résultats, à ses yeux, serait que son livre soit le premier d'une longue série et contribue à créer en Tunisie un intérêt nouveau autour de la peinture murale. On le souhaite car, si l'on en juge par l'excellente illustration qui accompagne le texte (figures souvent en couleurs et dessins de restitution), ce travail de pionnier qu'elle a mené annonce un brillant avenir.

Janine BALTÿ

Maria Nicoletta PAGLIARDI & Marina MAGNANI CIANETTI, *Il mosaico di Castel Porziano*. Rome, Giorgio Bretschneider Editore, 2012. 1 vol., 33 p., 7 fig., 25 pl. (MONUMENTI ANTICHI, SERIE MISCELLANEA, XIV [LXVIII della serie generale]. Prix : 85 €. ISSN 0391-8084 ; ISBN 978-88-7689-274-5.

La publication de ce livre marque la fin d'une longue aventure. La mosaïque de Castel Porziano avait été découverte, en effet, entre 1908 et 1910, au cours des fouilles du *Vicus Augustanus Laurentium*, dans un domaine qui appartenait à l'époque au roi d'Italie (aujourd'hui propriété de la Présidence de la République). Dès 1910, ce très grand pavement fut transféré à Rome, à titre de « don du roi à l'État italien », au Musée des Thermes tout récemment créé, pour être remonté dans le petit cloître où seraient présentées aussi les sculptures antiques de la Collection Boncompagni-Ludovisi. La mosaïque antique servait donc en quelque sorte de dallage ; elle devait rester visible jusque dans les années 1950, moment où le « cloître Ludovisi » fut fermé au public pour plusieurs décennies. Après ce long abandon, d'importants travaux de restauration furent entrepris, de mars 2000 à novembre 2002, au terme desquels la mosaïque fut ramenée à Castel Porziano et placée, à l'air libre (en raison de ses dimensions), dans le jardin du domaine présidentiel. Le présent livre rappelle, en trois chapitres rapides, les points principaux de ce parcours peu banal : le lieu de la découverte (identification du site et plan des bâtiments) ; les caractéristiques de la mosaïque (description des thèmes représentés et comparaisons iconographiques) ; enfin l'importance de la restauration en vue de la remise en place actuelle. Les parties relatives au site et à la mosaïque sont rédigées par M.N. Pagliardi, celle concernant la restauration par M. Magnani Cianetti. L'intérêt du pavement justifiait pleinement les travaux engagés : cette mosaïque en *opus tessellatum* noir et blanc, bien conservée, décorait en effet le péristyle d'une grande villa de scènes de thiasse marin et de *venatio*, thèmes dont la juxtaposition est particulièrement rare et originale. La brève étude stylistique de M.N. Pagliardi, reprenant pour l'essentiel les conclusions de G. Becatti, propose une date dans la seconde moitié du II^e siècle de notre ère. Le livre

est également intéressant au plan de la restauration : la description minutieuse des différents traitements apportés à la mosaïque se lit aisément à la lumière des illustrations qui l'accompagnent. Les photographies sont de bonne qualité, tant celles qui remontent à 1910 que les plus récentes, faites *in situ*. Au total, même si l'étude iconographique – trop superficielle, pour les animaux des *venationes*, par exemple – déçoit un peu, le livre garde toute sa valeur comme témoignage d'un sauvetage réussi.

Janine BALTU

Janine BALTU, *Les mosaïques des maisons de Palmyre*. Beyrouth, Institut français du Proche-Orient, 2014. 1 vol., 70 p., 45 fig. n/b et 8 pl. couleur (BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 206 ; INVENTAIRE DES MOSAÏQUES ANTIQUES DE SYRIE, 2). Prix : 38 €. ISBN 978-2-35159-702-6.

En 2003 la mission polonaise mettait au jour, à mi-parcours de la grande colonnade, dans un îlot largement remanié à l'époque byzantine, un exceptionnel pavement mosaïqué représentant, selon l'interprétation convaincante de M. Gawlikowski, le triomphe d'Odeinath et de son fils Hairan / Hérodien sur les Perses (260-267). Jusqu'à cette date, le corpus des mosaïques de Palmyre se limitait à quelques tapis géométriques et figurés, découverts lors de travaux de dégagement réalisés par Raymond Duru, entre 1939 et 1941, à une cinquantaine de mètres à l'est du temple de Bél. Deux maisons, peut-être réunies à un moment de leur histoire, dont le plan reste incomplet et qui suivent une orientation différente de celle du temple, présentaient en effet quelques tapis mosaïqués ; ils figurent, d'une part, une version locale du concours de beauté opposant Cassiopée aux Néréides et, d'autre part, l'épisode de la ruse d'Ulysse arrachant au son du cor Achille travesti à la cour de Lycomède. La découverte de la « mosaïque d'Odeinath » et l'apparition de nouveaux parallèles à Nea Paphos et à Zeugma en particulier permettent à Janine Baltu d'améliorer les descriptions et les interprétations avancées en 1977 par Henri Stern dans *Les mosaïques des maisons d'Achille et de Cassiopée à Palmyre*, Paris (BAH 107) ; la recherche relaye ainsi la contribution fondamentale de J. Ch. Baltu « Une version orientale méconnue du mythe de Cassiopée », publiée en 1981 dans L. Khahil et Ch. Augé, *Mythologie gréco-romaine, mythologies périphériques, études d'iconographie*, Paris, p. 95-106, et complète utilement une première réévaluation du dossier présentée en avril 1992 lors du colloque *Palmyra and the Silk Road* (1996). À l'heure où les mosaïques de Syrie subissent la convoitise des pilleurs, des receleurs et des collectionneurs, ce travail permet de rendre vie au projet d'*Inventaire des mosaïques antiques de Syrie*, engagé en 1990 par l'Institut français d'archéologie du Proche-Orient et dont cet ouvrage constitue le deuxième fascicule prometteur. Les panneaux publiés ici ont été très détériorés par l'incendie qui détruisit en 273 les bâtiments dans lesquels ils furent découverts ; partiellement dénaturés par des restaurations maladroites, ils sont répartis entre les musées de Palmyre et de Damas et pour certains perdus ; le fascicule reproduit donc une documentation réunie en son temps par Henri Stern. On regrettera seulement que les mosaïques recomposées graphiquement sur la base de ces documents n'aient pas été intégrées dans le plan général de la villa (fig. 2) et que le panneau figurant l'épisode d'*Achille à Skyros* n'ait pas été reproduit au trait, ce qui en aurait

engagée dans la partie chronologique. Pierre Morizot, avec la collaboration de Géraldine Froger, aborde ainsi la question démographique en tentant d'évaluer la part de la population de l'Afrique « romaine » et celle de l'Afrique « barbare » au II^e siècle ap. J.-C. Tout en insistant sur la limite des méthodes démographiques appliquées à l'histoire ancienne et sur la prudence dont doit faire preuve l'historien dans l'utilisation de données chiffrées fournies par les auteurs antiques, ils nous livrent un remarquable exemple de méthodologie à l'issue duquel apparaît l'idée que, durant la domination romaine, l'ouest du Maghreb, fertile et riche en cours d'eau, a davantage concentré les tribus berbères. L'idée de « Faire la guerre » est plus concrètement abordée dans les autres contributions de cette partie de l'ouvrage. Lluís Pons Pujol revient sur un passage de Dion Cassius (LX, 24, 5) et remet en cause l'implication du proconsul de Bétique, *Umboñius Silio*, dans le ravitaillement des armées durant la conquête de la Maurétanie. C'est également une relecture de source que propose P. Morizot : procédant au réexamen d'une inscription découverte à *Gemellae* dans les années 1950, à partir d'une photographie retrouvée dans les archives de Baradez, il met en lumière la seule attestation de la présence de l'aile des Thraces en Numidie. La communication d'Hager Krimi, malheureusement dépourvue de cartes, évoque la situation des montagnards et des semi-nomades gétules confrontés à l'avancée romaine qui se traduit notamment par l'installation du *limes tripolitanus* et donne lieu à une série de révoltes entre le I^{er} siècle av. et le I^{er} siècle ap. J.-C., tandis que Denis B. Saddington évalue la part des Numides et des Maures dans le recrutement des unités auxiliaires romaines à différentes époques. L'auteur conclut que ces populations n'ont pas été massivement incorporées à l'armée romaine. Enfin, les deux dernières communications concernent la période tardive et portent sur les violences de guerre qui s'exercent sur les chrétiens. Karl Strobel engage, à partir du cas de saint Cyprien, une réflexion sur l'expérience de la guerre, le vécu de la violence et ses répercussions sur la communauté dans le contexte des persécutions menées par Dèce et Valérien. La contribution de Sabine Fialon examine les images de guerre dans les passions donatistes africaines, la *Passio sanctorum Datiui, Saturnini presbyteri et aliorum*, la *Passio sancti Donati aduocati*, la *Passio Isaac et Maximiani* et la *Passio Marculi*. Elle démontre avec force que la métaphore militaire, au centre de l'hagiographie donatiste, est un instrument de propagande politique et religieuse. Le recours aux thèmes du *miles Christi*, du massacre et du combat singulier, ainsi que la théâtralisation de la violence reflètent la mentalité religieuse militante des hagiographes donatistes africains. Par ces riches contributions, l'ouvrage vient donc éclairer plusieurs dimensions de la guerre en Afrique romaine. Malgré la difficulté du sujet imposée non seulement par une documentation souvent fragmentaire et difficile d'interprétation, mais aussi par une tradition historiographique française héritée de l'époque coloniale, les travaux témoignent d'un certain renouvellement des approches et mettent en lumière l'ampleur des travaux qu'il reste à mener sur la question. Zheira KASDI

Yann LE BOHEC (Ed.), *La société de l'Afrique romaine*. Paris, Éditions du CTHS, 2013. 1 vol., 162 p., nombr. ill. (BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES. ANTIQUITÉ, ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE, 37). Prix : 25 €. ISBN 978-2-7355-0804-4.

La dernière livraison du *BCTH* regroupe, sous un titre large, un dossier de huit contributions sur l'Afrique romaine. Ont également été insérés dans ce volume deux articles consacrés à la Gaule, un compte rendu par M. Coltelloni-Trannoy de l'ouvrage de N. Benseddik, *Esculape et Hygie en Afrique*, Paris, 2010 (Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 44), l'hommage de Y. Le Bohec à J.-M. Lassère et A. Laronde (comportant une bibliographie indicative) et enfin, les résumés des communications prononcées lors des séances du Comité, entre 2010 et 2012. En guise d'introduction (p. 7-9), Y. Le Bohec présente quelques remarques de synthèse bibliographique sur les élites africaines et sur les « humbles ». Cl. Briand-Ponsard offre ensuite un tableau de la société de *Cuicul* (Djemila, Algérie) d'après la documentation épigraphique du II^e s. et du début du III^e siècle (p. 11-26). Le tableau des magistrats et des prêtres de la petite cité numide (toujours utile, en l'absence d'index des *Inscriptions latines de l'Algérie*) l'amène à nuancer l'hypothèse exposée par Fr. Jacques d'une fermeture de la classe dirigeante cuiculitaine (*Le Privilège de liberté*, 1984). Les deux articles suivants reviennent sur la question, qui n'échappe pas aisément aux poncifs, des relations entre Rome et les « indigènes » africains : D. B. Saddington (p. 27-38) propose d'éclaircir l'attitude des Romains envers les indigènes africains à travers une suite d'exemples pris en Afrique proconsulaire et en Maurétanie, depuis la destruction de Carthage en 146 à la fin du II^e s. de notre ère ; P. Morizot livre un panorama des « zones de tension » entre Romains et « Berbères », de la mort de Tacfarinas jusqu'à l'invasion vandale (p. 39-62). H. Krimi décrit un hypogée d'époque romaine mis au jour en 2007 dans le quartier de Bou H'ssina, à Sousse, en Tunisie (p. 63-71). Dans ce caveau rectangulaire voûté, au pavement en mosaïque polychrome à motif floral, deux des défunts ont été inhumés : le premier est une femme, ensevelie dans un sarcophage de stuc, disposé contre le mur du fond et représentant un personnage féminin à demi couché ; d'après les photographies illustrant l'article (fig. 5 et 9), le sarcophage est relativement endommagé. Le second est un enfant, enterré dans un caisson sur lequel est gravée une épitaphe (D. M. S. / MVSSIUS IN/GENVS VIX. / ANNIS – le nombre d'années n'a pas été inscrit). Une deuxième épitaphe a été trouvée « sur la marche d'accès » du tombeau (D. M. S. / M. FADIO CLARO VIXIT / ANN. XXXV MENS. IIII / DIEBVS XXV). Dans une phase sans doute postérieure, les défunts ont été incinérés et leurs restes placés dans des urnes, situées dans les niches aménagées dans les murs. Le matériel céramique est daté entre le début du II^e s. et la fin du III^e siècle. On regrettera le petit format des photographies, où ne figure par ailleurs aucune échelle. Le texte de la première épitaphe (fig. 10), notamment, est difficilement lisible. La photographie de la seconde épitaphe (fig. 11) permet d'identifier une coquille dans la transcription du latin (MENS. III au lieu de MENS. IIII ; l'erreur n'est pas reproduite dans la traduction française). J.-P. Laporte s'intéresse, quant à lui, aux notables de *Rusuccuru* (Dellys) et de ses *pagi Iomnium* (Tigzirt) et *Rusippisir* (Taksebt) (p. 73-102). Après une rapide présentation du territoire et des hypothèses concernant le statut de *Rusuccuru*, l'essentiel de la contribution est constitué par un catalogue d'inscriptions, la plupart présentées avec photographie et dessin. Assorti d'une importante bibliographie, l'article de L. Pons Pujol (p. 103-114) présente une mise au point sur les débats historiographiques suscités par le célèbre décret de Sala et par la mission de *M. Sulpicius Felix* dans la cité (*IAM*, 2, 307). L. Pons Pujol soutient l'hypothèse de la fonction militaire

de *M. Sulpicius Felix*. Par ailleurs, le décret serait pris non seulement pour honorer *Sulpicius Felix* mais également pour respecter la loi municipale selon laquelle l'*ordo* doit approuver les ambassades et le nombre d'ambassadeurs (*Lex Ursonensis*, 92 ; *Lex Irnitana*, 45). Prolongeant un article précédent (*Ktèma*, 32, 2007), M. Coltelloni-Trannoy livre une très intéressante étude de la vingtaine d'épigrammes grecques d'Afrique (p. 115-126) et examine la pratique du grec et le bilinguisme des communautés hellénophones en Afrique. L'influence du latin dans la rédaction de ces textes est visible, par exemple dans la mise en page, l'emprunt et l'adaptation des formules latines en grec, ou encore quelques cas de translittérations de mots latins. Alors que les épitaphes d'enfants, qui appartiennent à la sphère privée, sont toujours rédigées en grec uniquement, on compte chez les adultes autant d'inscriptions funéraires monolingues que de bilingues, témoignages d'une insertion sociale dans le milieu latinophone. L'usage exclusif du grec implique un lectorat plus restreint, ce qui invite à considérer que les défunts ne sont pas membres de l'élite locale, comme on a pu l'écrire, mais appartiennent plutôt à une famille hellénophone. En revanche, les bilingues, qui ne sont jamais des traductions d'une langue à l'autre, peuvent provenir aussi bien de familles d'origine grecque que de plébéiens latins ayant à cœur de montrer leur culture hellénique. La maîtrise plus ou moins poussée du grec, et en particulier de la langue littéraire, permet de distinguer les immigrés cultivés de ceux qui appartiennent à des catégories sociales inférieures ou qui sont simplement davantage influencés par le latin et tendent à s'éloigner de la culture grecque. Dans le premier des deux articles concernant la Gaule, S. Alix et Y. Le Bohec (p. 127-132) publient une inscription fragmentaire d'Autun, découverte en remploi dans le dallage d'une rue gallo-romaine lors d'une fouille de l'INRAP en 2010. Les auteurs proposent de lire le texte suivant : *T(iberio) Cl(audio), C(aii) fil(io), Qu(irina)*, *Potito Sa[bi]ni/ano, tribu[no] mil(itum) / legionis XXI[I Primige]ni(ae), / [---]iepr[---] / [---]cat[---]*. D'après la photographie jointe, le I de l'avant-dernière ligne n'est pas sûr et le T de la dernière ligne paraît peu probable. Le personnage mentionné serait un chevalier romain du II^e s. de notre ère. La contribution suivante est l'étude minutieuse par Fl. Blanchard d'un groupe statuaire représentant un cavalier et un anguipède, conservé actuellement au marché aux vins de Beaune (p. 133-149). L'auteur identifie la sculpture, liée au culte jovien, à celle découverte en 1849 à Égliseneuve-près-Billom (Puy-de-Dôme). La comparaison avec d'autres œuvres l'amène à dater ce groupe du dernier quart du II^e siècle, dans le cadre d'un courant artistique gallo-romain influencé par les modèles hellénistiques. La géographie des découvertes semblables en territoire arverne permet également à l'auteur de proposer des hypothèses sur le lieu et le contexte d'érection de cette statue et sur sa fonction, mais aussi des réflexions sur la place du culte jovien dans la région. On ne négligera pas le résumé des communications présentées devant le Comité des travaux historiques et scientifiques (p. 159-162). J. Alexandropoulos apporte des précisions par rapport à ce qu'il avait écrit dans *Les monnaies de l'Afrique antique* (Toulouse, 2007), à propos de deux émissions monétaires de Syphax et d'une série de son fils Verminad : les deux séries de Syphax seraient émises à Siga (et non à Siga et à Cirta) ; les monnaies de Verminad ne seraient pas contemporaines de la seconde série de Syphax mais postérieures. Verminad aurait ainsi succédé à son père, ce qui donnerait raison aux sources littéraires qui font survivre un royaume de Verminad après la mort de Syphax.

Ph. Leveau pose ensuite la question de l'origine des ingénieurs responsables du percement des galeries hydrauliques du nord de la Gaule, généralement rapprochées des techniques observées en Afrique du Nord. J.-P. Laporte attire l'attention sur les mausolées antiques de la Kabylie du Djurdjura et de l'est du Titteri (Algérie). H. Chew signale, dans le mobilier des fouilles (1861-1862) du sanctuaire de Berthouville (Eure), un fragment métallique semblant appartenir à une cuirasse anatomique de *statua lorica*, qui pourrait être celle d'un membre de la famille impériale. Enfin, R. Hanoune souligne l'intérêt et les limites de l'opuscule de Lucien *Hippias ou le bain* pour la connaissance des thermes. Le lecteur trouvera donc dans cet ouvrage aussi bien des synthèses sur l'Afrique romaine que des réflexions et des documents inédits.

Anne-Florence BARONI

Audrey BECKER & Nicolas DROCOURT (Ed.), *Ambassadeurs et ambassades au cœur des relations diplomatiques. Rome-Occident médiéval-Byzance (VIII^e s. avant J.-C.-XII^e après J.-C.)*. Metz, Centre de recherche universitaire lorrain d'histoire, 2012. 1 vol., 436 p., ill. (COLLECTION DU CRULH 47). Prix : 22 €. ISBN 978-2-85730-054-9.

Ce volume imposant constitue les Actes d'un colloque international qui s'est tenu à Metz en 2010. Il traite d'un thème qui a depuis plusieurs années suscité l'intérêt des chercheurs, le rôle des ambassades dans les relations internationales dans l'Antiquité et au Moyen Âge, mais affirme son originalité en se concentrant sur la figure de l'ambassadeur. Son cadre spatio-temporel est volontairement large avec, pour fil conducteur, la question du maintien des pratiques diplomatiques romaines dans l'Occident médiéval et à Byzance, jusqu'au XII^e s. Quatre axes de réflexion ont été privilégiés : les critères qui président, aux différentes époques, au choix de l'ambassadeur ; la prise en charge de celui-ci pendant son voyage et son séjour ; son rôle dans les négociations officielles et officieuses ; la part symbolique de communication dont il est le vecteur. La première piste de recherche a occupé plusieurs contributeurs : F. Battistoni souligne ainsi (p. 127-141) que, d'Hégésias aux *Panegyriques latins*, les compétences oratoires restèrent toujours primordiales pour les Grecs qui envoyaient des rhéteurs les représenter à Rome. On requerrait en revanche d'autres qualités du *legatus* ; G. Stouder (p. 11-29) expose de manière convaincante que celui-ci devait avant tout posséder un rang éminent et une expérience politique le rendant apte à représenter l'autorité romaine et à constituer un *exemplum* pour ses successeurs. À l'époque impériale, le prince constitue la clef de voûte de la diplomatie romaine : S. Benoist rappelle (p. 65-82), en suivant la politique étrangère aux II^e et III^e siècles (notamment à l'égard des Parthes et des Perses), qu'une parenté étroite avec l'empereur constituait un élément décisif pour devenir son porte-parole à l'étranger. R. W. Mathisen détaille (p. 227-238) les éléments pris en compte, entre le V^e et le VII^e s., pour la désignation des envoyés officiels (surtout des évêques et des érudits), aussi bien dans l'Empire romain que dans les royaumes barbares ; il discute le titre de « patrice », souvent porté par les ambassadeurs impériaux, qui pourrait constituer l'indice de cette dignité. B. Dumézil énumère (p. 239-255) les principales caractéristiques de l'ambassadeur barbare et de sa mission, dans les échanges épistolaires du VI^e s. B. Moulet se concentre (p. 333-349) sur le personnel ecclésiastique placé au service de la diplomatie

raires contemporains mais indépendants dans les nécropoles d'Halieis, caractérisés par des pratiques funéraires différentes mais toujours structurées autour d'une tombe prééminente. Gürkan Polat décrit les pratiques et les monuments funéraires d'Antandros, en Troade, et envisage une spécificité régionale de ces pratiques en les comparant à celles des cités voisines d'Assos et de Ténédos. Soulignons enfin l'intérêt considérable de l'article de Maria Tsouli qui présente les fouilles récentes du premier groupe de tombes d'importance de l'époque classique fouillé à Sparte, à l'extérieur des murailles de la ville, à la limite du village du Mésoa. Grâce à un premier aperçu archéologique de pratiques sur lesquelles on savait, jusqu'à présent, très peu de choses, le mythe spartiate véhiculé par les lois de Lycurgue s'éclaire de manière tout à fait frappante. En fin de compte, ces nombreuses études montrent surtout l'extrême variabilité des pratiques relatives aux monuments et aux marqueurs funéraires dans la Grèce classique, non seulement quant aux types des structures observées, mais aussi quant aux défunts qu'elles caractérisent. Si les grands monuments de prestige sont l'apanage des personnages les plus éminents, ils caractérisent aussi bien l'Athènes classique démocratique que les cités hybrides de Macédoine ou de la côte micrasiatique. Les monuments plus modestes peuvent orner les tombes, individuelles ou familiales, d'individus appartenant à toutes les strates sociales, hommes et femmes, adultes et enfants. Le marqueur funéraire dans le monde grec classique apparaît ainsi avant tout comme un marqueur d'individualité, un élément qui sépare plus qu'il ne rassemble des individus qui auraient partagé un certain nombre de caractéristiques communes. On trouvera donc avant tout dans ce recueil un panel particulièrement riche (géographiquement et scientifiquement) d'études de cas, présentant parfois les résultats de fouilles récentes et inédites, ou proposant une approche novatrice de données anciennement connues. On peut cependant regretter la difficulté d'accès à cet ouvrage foisonnant dont cinq communications sont en grec moderne, neuf en allemand et six en anglais – ce qui limite sans doute le nombre de lecteurs qui pourront l'apprécier de bout en bout. Malgré la brève présentation en allemand de chacun des articles proposée par K. Sporn dans l'introduction, on aurait pu souhaiter que la généreuse pratique de certains des auteurs, qui ont fourni un résumé en anglais à la fin de leur article, ait été généralisée à tous. Cela élargirait certainement le public de cet ouvrage dont la diversité des cas envisagés offre matière à réflexion, de fait, à un très grand nombre de chercheurs. Reine-Marie BÉRARD

Marcella PISANI (Ed.), avec la contribution de Vassilis ARAVANTINOS, Margherita BONANNO ARAVANTINOS, Giampaolo LUGLIO, *Avvolti dalla morte: Ipotesi di ricostruzione di un rituale di incinerazione a Tebe*. Athènes, Scuola archeologica di Atene, 2013. 1 vol., 221 p., 47 pl. (MONOGRAFIE DELLA SCUOLA ARCHEOLOGICA ITALIANA DI ATENE E DELLE MISSIONI ITALIANE IN ORIENTE, 21). Prix : 80 €. ISBN 978-960-9559-04-1.

Avec la contribution de plusieurs co-auteurs, Marcella Pisani propose ici l'étude et l'interprétation d'une catégorie particulière d'objets découverts dans les fouilles récentes de la nécropole nord-orientale de Thèbes. Il s'agit de petites plaquettes d'argile moulées, mesurant quelques centimètres carrés et quelques millimètres

d'épaisseur, représentant des types iconographiques variés (figures anthropomorphes, zoomorphes, palmettes, rosettes, marguerites et exceptionnellement motifs géométriques) parmi lesquels les figures féminines dansant prédominent largement. Seules 26 des 850 tombes de la nécropole nord-orientale contenaient ce type d'objets. Au-delà de l'hétérogénéité apparente des contextes (qui s'explique en grande partie par le fort taux de réutilisation des tombes), l'auteur montre qu'il s'agissait toujours de tombes-bûcher (*bustum*), datées entre le troisième quart du V^e siècle et le milieu du IV^e siècle av. J.-C., et contenant chacune plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de plaquettes. Soulignant le lien entre le dépôt de ces plaquettes et la pratique de la crémation, l'auteur s'applique à déterminer la fonction et la signification de ces objets mal connus par ailleurs. À travers une succession de courts chapitres thématiques, M. Pisani et ses collaborateurs exploitent différentes sources archéologiques, anthropologiques, historiques et iconographiques afin de préciser les modalités de constitution du bûcher funéraire dans le monde grec antique et de déterminer à quel moment et de quelle manière ces plaquettes d'argile pouvaient intervenir dans le rituel de la crémation. Le nombre de plaquettes par tombe permet d'emblée à l'auteur d'écarter l'hypothèse, parfois avancée, selon laquelle il pourrait s'agir de bijoux. Les analyses physico-chimiques ayant par ailleurs montré que la résine inégalement répartie au dos des plaquettes avait servi à les coller sur un support probablement en bois, M. Pisani explore différentes options. Elle écarte l'hypothèse du coffret (trop petit pour recevoir un si grand nombre de plaquettes) et celle du sarcophage (contradictoire avec la pratique de l'exposition du mort avant la crémation, bien attestée par les sources) pour retenir finalement celle du lit funéraire. À partir de la reconstitution en 3D de l'une des tombes les mieux documentées de son corpus, et en tenant compte des impératifs liés à la constitution d'un bûcher fonctionnel, M. Pisani propose finalement une restitution technique et graphique du lit funéraire et de son système décoratif, aussi esthétique que convaincante. Peu de comparaisons sont malheureusement possibles, dans la mesure où seuls quelques autres sites de Béotie ont livré des plaquettes en terre cuite du même type, dans des contextes souvent mal documentés ; l'auteur conclut ainsi à une pratique strictement régionale. Le nombre limité des tombes de la nécropole nord-orientale de Thèbes contenant ce type d'ornement et leur faible dispersion chronologique conduisent en outre M. Pisani à supposer que ces lits funéraires devaient être produits par un nombre très limité d'ateliers, peut-être même un seul, probablement situé à Thèbes même. Cette rareté ne doit cependant pas être interprétée comme un signe direct de l'éminence sociale du défunt : les tombes à lit funéraire étaient en effet de simples fosses, sans marqueur monumental ni mobilier d'accompagnement exceptionnel. En réalité, et c'est une conclusion importante, l'auteur montre que ce type de structure n'était pas d'abord un élément saillant du mobilier d'accompagnement, mais bien plutôt un « acteur » primordial de la cérémonie des funérailles. L'auteur propose d'ailleurs de considérer également les milliers de petites billes d'argile non perforées découvertes dans ces mêmes tombes comme des témoins de gestes funéraires spécifiques accomplis au moment des funérailles. Si l'interprétation qu'elle en propose et le lien établi avec la représentation du mythe d'Alcmène et Amphitryon qui figure sur le cratère en cloche de Python nous paraissent sujets à caution, il n'en reste pas moins que M. Pisani parvient, à partir de l'étude de ces deux catégories d'objets atypiques découverts dans les tombes thébaines, à finalement

restituer un certain nombre des gestes funéraires accomplis avant et pendant la crémation, partant du produit (la tombe), pour remonter au processus (les funérailles), une démarche particulièrement intéressante dans le cadre des recherches sur l'archéologie du rite, aujourd'hui en plein développement. L'ouvrage, divisé en quinze chapitres correspondant à chacune des étapes du raisonnement qui conduit de la description des plaquettes décorées à l'interprétation de cette pratique spécifique de la crémation, est clair et accessible. Le résumé en anglais proposé au chapitre 15 sera particulièrement apprécié des non-italophones, et les planches de photographies et de dessins, riches et travaillées, illustrent le propos de manière à la fois utile et agréable. La contribution à cet ouvrage de différents co-auteurs entraîne cependant quelques redites et de menues contradictions, tandis que le caractère fragmenté de la réflexion en chapitres très brefs (certains font à peine deux pages !) nuit parfois à la cohérence d'ensemble, d'autant que certains chapitres auraient peut-être gagné à être regroupés. On peut ainsi s'étonner de voir le chapitre 6, listant les occurrences de plaquettes d'argile dans d'autres nécropoles béotiennes, séparé du chapitre 8, listant les occurrences de ces mêmes plaquettes dans d'autres nécropoles grecques. Le chapitre 7, présentant les sources qui permettent de déterminer les caractéristiques du bûcher funéraire dans le monde grec antique, se trouve ainsi lui-même séparé du chapitre 9, où est étudiée la morphologie des *klinai* funéraires. On peut également regretter que l'auteur propose, à diverses reprises, d'identifier le sexe des défunts à partir du mobilier d'accompagnement, créant ainsi une confusion entre sexe et genre qui n'est nuancée à aucun moment. Malgré ces quelques réserves, l'ouvrage reste néanmoins efficace dans sa démonstration et on sort de sa lecture convaincu, tant par l'hypothèse de restitution graphique, très brillamment illustrée dans les planches, que par les conclusions générales que l'auteur tire de ces analyses pour l'interprétation archéologique, historique et symbolique de cette pratique spécifique de la crémation à Thèbes à l'époque classique.

Reine-Marie BÉRARD

Daniela MARCHIANDI, *I periboloi funerari nell'Attica classica. Lo specchio di una "borghesia"*. Athens-Paestum, Scuola Archeologica Italiana di Athene-Pandemos, 2011. 1 vol., 243 p., 30 pls. + 1 CD ROM (STUDI DI ARCHEOLOGIA E DI TOPOGRAFIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 3). Prix : 100 €. ISBN 978-88-87744-35-4.

Jan BREDER, *Attische Grabbezirke klassischer Zeit*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2013. 1 vol., 389 p., 107 pls. with 275 figs. (PHILIPPIKA. MARBURGER ALTERTUMSKUND- LICHE ABHANDLUNGEN, 60). Prix : 88 €. ISBN 978-3-447-06868-0.

Any reader skeptical about the necessity of two new monographs on Attic funerary *periboloi* of the Late Classical period should, in our view, readily overcome their reservations: first, because the number of the known precincts has increased considerably since the appearance of the two extensive studies by J. Bergemann (*Demos und Thanatos*, Munich, 1997) and W.E. Closterman (*The Self-Presentation of the Family*, Ann Arbor, 2004); and second and most important, because both D. Marchiandi and J. Breder, who completed their doctoral theses on the subject, focus on aspects that had not been previously addressed to their fullest potential: the

du VI^e siècle, les portiques sont reconstruits ; la colonnade corinthienne de façade est remplacée par une colonnade protobyzantine ionique à colonnes lisses et chapiteaux à imposte. L'abandon du site doit dater des premières années du VII^e s. La monnaie la plus récente, associée à la rampe Sud-Est, est de l'empereur Phocas (605-610). Après une étude des techniques de construction (grand appareil et maçonnerie), les auteurs présentent une visite du forum, en commençant par la place haute, mais sans décrire la basilique A sauf les blocs de remploi qui proviennent des monuments romains de cette terrasse haute ; ils passent ensuite à la place basse, avec une excellente illustration et de très bonnes restitutions des façades, de la bibliothèque, des boutiques, de la curie. Au total, ce guide sera très précieux pour les visiteurs désireux de bien découvrir cette zone centrale de la ville romaine ; à n'en pas douter, ils souhaiteront aussi disposer d'un guide de même qualité pour les autres parties de la cité de Philippes.

Pierre CABANES

Katja SPORN (Ed.), avec la collaboration d'Eleni KALOGEROUDI et d'Eva KASUBKE, *Griechische Grabbezirke klassischer Zeit, Normen und Regionalismen. Akten des Internationalen Kolloquiums am Deutschen Archäologischen Institut, Abteilung, Athen, 20.-21. November 2009*. Munich, Hirmer, 2013. 1 vol., 282 p., 165 ill. (ATHENAIA 6). Prix : 60 €. ISBN 978-3-7774-2034-9.

Le volume rassemble les actes d'un colloque organisé en novembre 2009 au *Deutsches Archäologische Institut* d'Athènes par K. Sporn, sur les monuments et les marqueurs funéraires du monde grec à l'époque classique. Comme en témoigne la subdivision de l'ouvrage, l'approche retenue est d'abord géographique, visant à une comparaison régionale des pratiques en matière de monuments funéraires dans les différentes parties du monde grec. Sont ainsi proposées successivement des études de cas concernant l'Attique, la Grèce centrale et la Grèce du Nord, les îles de l'Égée, le Péloponnèse et l'Épire, l'Asie Mineure, enfin les colonies septentrionales et occidentales. À partir de ces études régionales, l'objectif de ce travail était d'abord de parvenir à une définition des différents types de monuments et de marqueurs funéraires, individuels ou collectifs, du monde grec classique (simples pierres dressées, stèles peintes ou inscrites, vases-marqueurs, monuments, périboles, terrasses, etc.), tout en inscrivant cette typologie au sein de problématiques plus vastes. Les auteurs interrogent en effet la possibilité d'existence de normes, panhelléniques ou régionales, dans la mise en œuvre des monuments et des marqueurs funéraires à l'époque classique ; ils envisagent surtout les rapports qui pouvaient exister entre les monuments funéraires et le niveau social des défunts d'une part, les régimes politiques des cités d'autre part, en montrant l'importance des influences ethniques et culturelles variables auxquelles étaient exposés les défunts. Certains auteurs, suivant strictement le thème du colloque, proposent essentiellement une présentation typologique des différents marqueurs et monuments funéraires d'un site ou d'une région en particulier. Jutta Stroszeck aborde ainsi la question des marqueurs de délimitation des espaces funéraires individuels et collectifs dans le cimetière du Céramique et montre que les pierres de délimitation étaient principalement utilisées aux abords des routes et des chemins. Sofia Iliopoulou montre quant à elle qu'à Zônè, colonie de Samothrace, les

monuments funéraires étaient restés rares à l'époque classique, en dépit de la prospérité économique de la cité, et étaient caractéristiques d'une certaine élite qui avait adopté des modèles thraces. Photeini Zappeiropoulou présente les petits monuments funéraires inscrits et parfois ornés de reliefs qui bordaient la route reliant Théra et son port Oia, qu'elle compare aux marqueurs de marbre souvent inscrits de la nécropole de Paroikia, à Paros. Anthi Angeli étudie pour sa part les périboles funéraires de la cité épirote d'Ambracia, en portant une attention toute particulière aux enclos en forme de pi, d'influence attique. Elle présente à cette occasion le cas très intéressant du grand cénotaphe collectif (*polyandrion*) érigé par la cité pour ses soldats disparus, richement sculpté et orné d'une inscription élégiaque. À Cnide, Christof Berns montre la coexistence de deux grands types de monuments funéraires à l'époque classique : l'un prestigieux de type *héroôn*, traduisant des influences culturelles multiples, l'autre, plus modeste et en terrasse, constituant le standard local, tous deux fonctionnant sur une base familiale. Nadin Burkhardt présente un inventaire typologique très complet des monuments et marqueurs funéraires dans les colonies grecques occidentales. Elle montre de manière efficace que les différents types de marqueurs correspondent à différentes logiques (délimitation de la tombe, reconnaissance du lieu, souvenir du défunt) qui ne se superposent pas toujours. Alexandre Baralis et Krastina Panayotova montrent enfin que, selon la tradition mise en évidence par I. Morris à Athènes, les enclos funéraires ne se répandent à Apollonia Pontica qu'à partir du début du IV^e siècle av. J.-C. et jouent dès lors un rôle de premier plan dans l'organisation spatiale des nécropoles. Plusieurs auteurs étudient l'influence du style attique sur différentes cités, plus ou moins proches géographiquement et culturellement d'Athènes : Daniela Marchiandi montre ainsi la très grande proximité des pratiques funéraires des colonies athéniennes hors de l'Attique avec celles d'Athènes, tandis que Stella Katakouta et Maria Stamatopoulou soulignent l'influence très forte des pratiques funéraires athéniennes sur celles de Pharsale. À l'inverse, Juliane Israel met en évidence les influences micrasiatiques dont témoigne un monument funéraire athénien, élevé par un éminent personnage visiblement nourri d'influences multiculturelles. Wendy Closterman est la seule à aborder directement la question des marqueurs funéraires sous l'angle de l'épigraphie : elle étudie en effet la composition des groupes familiaux dans les tombes attiques à périboles à partir des inscriptions funéraires, en comparant le traitement des hommes et des femmes, des adultes et des enfants, des jeunes et des vieux. Le thème des marqueurs funéraires est parfois l'occasion d'une présentation plus globale des pratiques funéraires d'une région ou d'un site donné ; Maria Chidiroglou propose ainsi une approche assez large des pratiques funéraires en Eubée, ouvrant la réflexion au-delà des seuls sites de Chalcis et Éréttrie qui focalisent depuis des décennies la plus grande part de l'attention portée aux nécropoles eubéennes. Maria Nikolaïdou-Patera présente les pratiques funéraires encore peu connues de la Macédoine orientale à partir des résultats des fouilles récentes à Argilos, Tragilos, Amphipolis et Phagres. Dans ces cités, les monuments et marqueurs funéraires étaient rares et peu spectaculaires, à quelques exceptions près traduisant les relations privilégiées d'une certaine élite avec l'Attique. Susanne Bocher présente la situation contrastée de Makistos, où trois groupes funéraires de niveau social différent apparaissent de manière contemporaine à l'essor économique de la cité à l'époque classique. Jenny Schlehofer montre l'existence de noyaux funé-

raires contemporains mais indépendants dans les nécropoles d'Halieis, caractérisés par des pratiques funéraires différentes mais toujours structurées autour d'une tombe prééminente. Gürkan Polat décrit les pratiques et les monuments funéraires d'Antandros, en Troade, et envisage une spécificité régionale de ces pratiques en les comparant à celles des cités voisines d'Assos et de Ténédos. Soulignons enfin l'intérêt considérable de l'article de Maria Tsouli qui présente les fouilles récentes du premier groupe de tombes d'importance de l'époque classique fouillé à Sparte, à l'extérieur des murailles de la ville, à la limite du village du Mésoa. Grâce à un premier aperçu archéologique de pratiques sur lesquelles on savait, jusqu'à présent, très peu de choses, le mythe spartiate véhiculé par les lois de Lycurgue s'éclaire de manière tout à fait frappante. En fin de compte, ces nombreuses études montrent surtout l'extrême variabilité des pratiques relatives aux monuments et aux marqueurs funéraires dans la Grèce classique, non seulement quant aux types des structures observées, mais aussi quant aux défunts qu'elles caractérisent. Si les grands monuments de prestige sont l'apanage des personnages les plus éminents, ils caractérisent aussi bien l'Athènes classique démocratique que les cités hybrides de Macédoine ou de la côte micrasiatique. Les monuments plus modestes peuvent orner les tombes, individuelles ou familiales, d'individus appartenant à toutes les strates sociales, hommes et femmes, adultes et enfants. Le marqueur funéraire dans le monde grec classique apparaît ainsi avant tout comme un marqueur d'individualité, un élément qui sépare plus qu'il ne rassemble des individus qui auraient partagé un certain nombre de caractéristiques communes. On trouvera donc avant tout dans ce recueil un panel particulièrement riche (géographiquement et scientifiquement) d'études de cas, présentant parfois les résultats de fouilles récentes et inédites, ou proposant une approche novatrice de données anciennement connues. On peut cependant regretter la difficulté d'accès à cet ouvrage foisonnant dont cinq communications sont en grec moderne, neuf en allemand et six en anglais – ce qui limite sans doute le nombre de lecteurs qui pourront l'apprécier de bout en bout. Malgré la brève présentation en allemand de chacun des articles proposée par K. Sporn dans l'introduction, on aurait pu souhaiter que la généreuse pratique de certains des auteurs, qui ont fourni un résumé en anglais à la fin de leur article, ait été généralisée à tous. Cela élargirait certainement le public de cet ouvrage dont la diversité des cas envisagés offre matière à réflexion, de fait, à un très grand nombre de chercheurs. Reine-Marie BÉRARD

Marcella PISANI (Ed.), avec la contribution de Vassilis ARAVANTINOS, Margherita BONANNO ARAVANTINOS, Giampaolo LUGLIO, *Avvolti dalla morte: Ipotesi di ricostruzione di un rituale di incinerazione a Tebe*. Athènes, Scuola archeologica di Atene, 2013. 1 vol., 221 p., 47 pl. (MONOGRAFIE DELLA SCUOLA ARCHEOLOGICA ITALIANA DI ATENE E DELLE MISSIONI ITALIANE IN ORIENTE, 21). Prix : 80 €. ISBN 978-960-9559-04-1.

Avec la contribution de plusieurs co-auteurs, Marcella Pisani propose ici l'étude et l'interprétation d'une catégorie particulière d'objets découverts dans les fouilles récentes de la nécropole nord-orientale de Thèbes. Il s'agit de petites plaquettes d'argile moulées, mesurant quelques centimètres carrés et quelques millimètres

Ségo­lène DEMOUGIN & Milagros NAVARRO CABALLERO (Ed.). *Se déplacer dans l'Empire romain. Approches épigraphiques*. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol., 290 p. (SCRIPTA ANTIQUA). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-103-4.

Cet ouvrage est la publication des actes de la XVIII^e rencontre franco-italienne d'épigraphie du monde romain qui s'est tenue à Bordeaux à l'automne 2011. L'orientation choisie est celle de la pratique des voyages dans leur diversité (voyages officiels, déplacements de l'administration impériale, voyages commerciaux, périple de formation ou bien encore fréquentation des sanctuaires et des lieux de pèlerinages). Le deuxième axe retenu correspond à celui des modalités concrètes du voyage (routes, itinéraires, relais de poste, moyens de transport). Le parti pris est celui d'une historiographie résolument tournée vers les mobilités à l'encontre de l'optique relativement statique de l'histoire de l'Empire qui avait jusque-là prévalu. La publication s'organise en deux parties, la première étant consacrée à des dossiers ponctuels exemplaires, et la seconde approchant le sujet par le biais de nouveautés épigraphiques. La mise en relation de l'épigraphie et de l'archéologie des lieux d'hébergements par Ph. Leveau permet d'écrire une nouvelle histoire de la route. Partant de l'étape routière d'*Ambrussum*, au bord de la *via Domitia* entre Nîmes et Montpellier, le rôle de la route comme facteur d'agrégation de l'habitat (habitat aggloméré) est mis en évidence. Cette *statio* possède à la fois des bâtiments permettant d'accueillir le *cursus publicus* et un lieu d'hébergement destiné à tous les voyageurs. À ce titre, il importe de bien différencier deux types d'étapes : les *stationes viarum* de la poste impériale et les auberges (*mansio*) où se restaurent et dorment notamment les commerçants. De la recension du vocabulaire de l'hôtellerie, il ressort une multiplicité de « gîtes d'étapes » et l'existence d'une terminologie spécifique (*meritoria*, *deversorium*, *tabernae*). À l'encontre de l'idée reçue selon laquelle les stations routières de la poste impériale auraient constitué une lourde charge financière pour les villes, les fouilles récentes de Martigny accréditent l'idée qu'elles constituent au contraire une source de revenus importante. Fer de lance des contributions, l'étude de l'accueil et de l'organisation de la *vehiculatio* constitue l'un des apports majeurs de cette entreprise. À partir de l'édit promulgué à Sagalassos par le gouverneur de Galatie Sex. Sotidius Strabo Libuscidianus en 14 ap. J.-C., A.-V. Pont s'interroge sur la liturgie des routes et le degré d'autonomie du chef-lieu sur son territoire. L'intervention directe du gouverneur pour organiser la *vehiculatio* s'apparente à une *formula* qui court-circuite l'échelon civique pour s'adresser directement aux *vici*. Cela conduit à réviser la notion d'autonomie civique qui appelle dans ce cas des nuances. M. Silvestrini propose ensuite une étude sur une nouvelle attestation du *cursus publicus* dans la Sicile tardive. Découverte à Lilibeo (Marsala), l'inscription date du règne de Constance II, vers 340 ap. J.-C. Elle complète ainsi l'itinéraire de la poste impériale déjà établie en Sicile. Enfin, ce sont les tournées et les assises des magistrats qui sont évoquées par Antonio Ibba qui reconstitue les étapes du parcours du gouverneur de Sardaigne. S. Guédon revient sur la formule *hospitium dare et copias deferre* dans un édit impérial de Sidi-Amara, en Tunisie. Cette inscription nous renseigne sur le système des réquisitions remboursées, mis en œuvre en temps de paix pour assurer le ravitaillement et l'hébergement des militaires chargés de la collecte de l'impôt. Selon l'hypothèse retenue, il s'agirait de régler un conflit éventuel entre les cités et les *vici* le long

de l'axe routier passant par *Mactaris* et *Thuburbo Maius*, en direction de Carthage. Il y a là une intervention du pouvoir romain qui répartit, à l'échelon local, les charges des *magistri vici*. A. Filippini et G.L. Gregori mettent en lumière les carrières de deux personnages ayant accompli une mission spéciale : celle de *procurator Augusti* et de *praepositus vexillationibus ab Imperatore missi*. L'association de la procuratèle à une fonction de commandement s'expliquerait par la volonté d'assurer le *dilectus* pour lever les armées dans les provinces bordant le front germanique des guerres marcomanes. Les déplacements dans l'Antiquité tardive sont l'objet de trois communications. R. Descat présente un milliaire inédit dédié par la cité de Bargylia, en Carie, aux empereurs Trébonien Galle et Volusien. Cette borne, située sur la route reliant Mylasa à Halicarnasse, s'inscrit dans la liste déjà longue des milliaires (dix au total) du règne des deux empereurs. L'intérêt de cette inscription réside dans la mention de P. Petronius Polianus, nouveau gouverneur de la province impériale de Carie-Phrygie au milieu du III^e siècle ap. J.-C. L'individu est déjà connu comme légat consulaire de Cappadoce à l'époque de Trajan Dèce. De son côté, S. Destephen vérifie s'il existe un lien entre l'épigraphie et la géographie du pèlerinage chrétien dans la région du Sinaï. L'analyse se fonde sur un corpus d'environ 200 graffites rupestres découvert dans le Wadi Haggag, c'est-à-dire la « vallée des pèlerins ». Selon l'auteur, ces témoignages ne doivent pas être mis en relation avec un pèlerinage particulier mais bien plutôt avec une christianisation progressive de la population sinaïtique. Consacré aux Grecs d'Asie Mineure dans l'Italie de l'Antiquité tardive, l'article de D. Feissel rouvre le dossier de l'immigration orientale dans la péninsule italienne. Cette diaspora de Galates est originaire d'un nombre réduit de villages (Xios, Xita, Piterma) qui permettent d'enrichir la géographie ancienne de l'Asie Mineure. Dans la seconde partie de l'ouvrage, six nouveautés épigraphiques composent une partie constituée de *varia*. Ph. Mauget livre trois nouvelles inscriptions de Volsinii (Bolsena) parmi lesquelles un hommage à Faustine et l'épithaphe d'Aufidena Urbica. La dédicace à C. Rufius Marcellinus (vers 225 ap. J.-C.), enfant clarissime, présente un emploi original du terme de parenté *nepos*. Il est ici utilisé pour replacer l'individu dans une continuité gentilitice (*nepos Rufiorum*) au centre d'une généalogie familiale reconnue. En outre, M.G. Granino Cecere établit un rapprochement entre deux inscriptions, l'une provenant d'Uzès, sur le territoire de *Nemausus* (ILGN, 419) et l'autre inédite découverte à Palestrina, dans le sanctuaire de la *Fortuna Primigenia*. Les deux textes renvoient à un gouverneur anonyme de Gaule Narbonnaise ayant bénéficié de l'*adlectio* claudienne. Dans leur travail sur la colonie de Byllis (Albanie), E. Deniaux, F. Quantin et B. Vrekaj exposent la carrière de L. Domitius Sallentinus, évergète dans la seconde moitié du II^e siècle ap. J.-C. Il a d'abord été curateur des fondations alimentaires puis curateur d'une *pars* du *kalendarium publicum*. Ce parcours est à replacer dans la dynamique d'accroissement de la bureaucratie municipale. Après avoir rappelé les rituels qui président à la délimitation d'une cité, L. Chioffi présente la découverte à Capoue d'une nouvelle borne du *pomerium* de la cité. Elle évoque notamment le sillon tracé par la charrue qui fait écho aux témoignages littéraires sur la délimitation du territoire civique. Deux articles traitent enfin de la sphère des affranchis. D. Nonnis revient sur l'épithaphe d'un affranchi de Trajan découverte à Casole d'Elsa, dans la province de Sienne. L'individu est revêtu de deux fonctions, celle de *procurator praediorum Tiburtinorum* et celles de *procurator rationis*

privatae. La première renvoie à la gestion d'une propriété impériale sur le territoire de Tivoli. Cette inscription permet d'attester que, au II^e siècle ap. J.-C., une distinction administrative est faite entre biens publics et biens privés mais que leur gestion a incombé à un seul affranchi impérial. G. Mennella passe en revue les *augustales* et les sévirs augustaux de la *Regio IX* (Ligurie). De nouvelles inscriptions découvertes à Alba Pompeia et à Pollentia viennent compléter le corpus déjà établi de ce groupe social par R. Duthoy. Battant en brèche l'idée d'un immobilisme de l'Empire romain, ce volume réussit avec succès à réévaluer les motivations et les modalités des déplacements à partir du support épigraphique.

Marianne BERAUD

IPERIDE, *Epitafio per i caduti del primo anno della guerra lamiaca* (P.Lit.Lond. 133v). éd. Luisa PETRUZZIELLO, Pisa-Roma, Fabrizio Serra Editore, 2009, 250 p. + XIII tables n/b. (TESTI E COMMENTI 23). Prix : 170 € (relié), 85 € (broché). ISBN 978-88-6227-020-5.

Acheté à Thèbes, en Égypte, en 1856, avec d'autres papyrus, principalement coptes, et édité dès 1858, le rouleau *P.Lond.Lit. 133* (Brit.Lib. inv. 98 = MP³ 1236) fut le premier papyrus connu de l'orateur Hypéride. À côté des fragments des deux premières colonnes, le fragment principal mesure 95 cm de long et 23 cm de haut. Le papyrus contient, au verso d'un horoscope grec et d'un texte astrologique en vieux-copte, le discours funèbre (ἐπιτάφιος λόγος) prononcé par l'orateur en personne, en l'honneur du général Léosthène et de ses soldats tombés lors de la guerre lamienne (323-319 avant notre ère). Élaboré à partir de la thèse de doctorat de l'auteur, défendue à l'Università degli Studi di Salerno (Italie) en 2005, le livre contient une nouvelle édition de ce texte, avec traduction italienne et commentaire. À la préface (*Premessa*, p. 9) fait suite une ample introduction, divisée en quatre chapitres. Le premier (p. 11-24) est consacré à une description du papyrus. L'auteur détaille l'aspect du papyrus, la disposition des textes qu'il contient l'un par rapport à l'autre et la mise en page du texte hypéridien, qui occupe quatorze colonnes écrites dans une majuscule peu assurée et criblées de fautes. Initialement copié sur deux morceaux distincts de papyrus, joints par la suite, le texte couvre, pour la première partie, le verso transfibral (↓) du premier morceau, au recto duquel sont écrits l'horoscope grec et le texte copte, et, pour la seconde partie, le recto perfibral (→) de l'autre morceau. Écartant l'hypothèse du caractère scolaire de la copie, pourtant défendue par R. Cribiore, *Writing, Teachers, and Students in Graeco-Roman Egypt*, Atlanta, 1996, p. 240-241 (n° 283) (*American Studies in Papyrology* 36), l'auteur date la main de la seconde moitié du II^e siècle de notre ère et, après l'étude des lacunes du papyrus, propose une reconstruction du *volumen*, dont on aurait perdu quatorze ou quinze volutes. Intitulé *La fortuna di Iperide nel medioevo e in età moderna* (p. 25-33), le deuxième chapitre s'intéresse principalement à la tradition indirecte médiévale d'Hypéride et aux éditions modernes qui lui ont été consacrées. En revanche, l'auteur n'aborde guère la réception de l'œuvre d'Hypéride dans l'Antiquité, se limitant à dresser une liste de ses œuvres d'après le Pseudo-Plutarque, Harpocraton, Pollux et la liste de livres *P.Oxy. 47.3360* (MP³ 1236.1), alors que l'on répertorie actuellement treize attestations papyrologiques d'Hypéride (dont cinq attributions et une citation).

Jackie PIGEAUD, *Philostrate. De la Gymnastique, Santé, Beauté... la Guerre*. Présentation et notes par J. P., traduction de Charles Daremberg. Arles, Actes Sud/éditions Errance, 2014. 1 vol., 125 p. (BIBLIOTHECA). Prix : 28 €. ISBN 978-2-87772-511-8.

J. Pigeaud donne une présentation et un commentaire du *De la Gymnastique* de Philostrate dans l'édition et la traduction de Ch. Daremberg (1858, et non pas 1852, comme indiqué par erreur p. 9). La traduction, p. 57-95, précède le texte grec, p. 99-125, disponible sur Internet, comme l'auteur l'indique lui-même p. 99. On peut donc se poser la question de son utilité, d'autant plus qu'il n'est pas en regard de la traduction. Quant à la traduction, elle est pourvue de notes qui, tantôt indiquent qu'elle a été modifiée, tantôt sont censées fournir des éclaircissements. Assez souvent, leur aspect elliptique et synthétique n'éclairera pas un lecteur non helléniste. Par exemple, à la note 124, il faut lire « Africanus » et développer « Joh. Antioch. » ; à la note 127, il y a un renvoi au commentaire, en allemand, de Jüthner, publié en 1909, et donc difficilement disponible, malgré une réédition en 1969 ; la note 187, « futur du verbe », est appelée par le mot « prétendants » dans la phrase « passons aux prétendants lutteurs ». En revanche, comme le sous-titre donné par J. Pigeaud le signale, l'introduction, p. 13-51, offre des considérations intéressantes sur la beauté, telle que Philostrate la conçoit : ainsi, analysant les notions de *kairos* et *symmetria*, notamment à partir du § 25, J. Pigeaud recourt au *Canon* de Polyclète pour aboutir à l'idée que « le texte de Philostrate représente une nouvelle interprétation du *Canon*. Une *symmetria* qui n'est pas tant numérique qu'"esthétique" ; et les parties qui sont mises en rapport ne sont pas les mêmes [...] Il s'agit d'observer la *physis* de chacun et de considérer à quoi elle s'approprie » (p. 29, 34). En conclusion, ce livre, d'accès déroutant, ne touchera sans doute pas le public visé. Et les hellénistes s'irriteront de la négligence dans l'écriture du grec (cf. p. 35).

Patrick ROBANO

Geert ROSKAM, Maarten DE POURCQ & Luc VAN DER STOCKT (Ed.), *The Lash of Ambition: Plutarch, Imperial Greek Literature and the Dynamics of Philotimia*. Louvain-Namur-Paris-Walpole, Peeters / Société des Études Classiques, 2012. 1 vol., 324 p. (COLLECTION D'ÉTUDES CLASSIQUES, 25). Prix : 48 €. ISBN 978-90-429-2539-7.

Comme l'écrit V. Azoulay (*Xénophon et les grâces du pouvoir. De la charis au charisme*, Paris, 2004, p. 100, n. 39), « la bibliographie sur la *philotimia*, qualité tantôt positive – comme chez Xénophon –, tantôt négative – elle se rapproche alors de l'ambition personnelle – est immense ». Néanmoins, si ce concept a déjà fait l'objet d'études comme celles de D. Whitehead (« Competitive Outlay and Community Profit: φιλοτιμία in Democratic Athens », *C&M* 34 [1983], p. 55-74), de S. Ferrucci (« L'ambigua virtù. Philotimia nell'Atene degli oratori », *Parole in Movimento. Linguaggio politico e lessico storiografico nel mondo ellenistico*, AttConv Roma, 21-23 febbraio 2011, a cura di M. Mari e J. Thornton, *SE* 27 [2013], p. 123-135) ou de F. Frazier (« À propos de la « *philotimia* » dans les *Vies* : quelques jalons dans l'histoire d'une notion », *RPh*, 62 [1988], p. 109-127), celles-ci se sont surtout attachées à une époque particulière comme l'Athènes classique, ou à un auteur comme Plutarque.

Ce sont ces deux types d'analyse, par époque et par auteur, que mettent en œuvre les auteurs de cet ouvrage collectif. Comme l'indiquent M. De Pourcq et G. Roskam dans l'introduction, son objectif est de fournir une étude globale de l'emploi du mot *philotimia* au début de la période impériale, plus particulièrement chez Plutarque et chez d'autres auteurs de la seconde sophistique. En confrontant des textes littéraires variés, une telle démarche contribue à mieux comprendre l'environnement culturel, rhétorique et philosophique de l'époque. Concise mais riche, cette introduction montre non seulement que la *philotimia* est un concept central dans la culture grecque, non exclusivement confiné au domaine politique, mais est aussi largement répandu dans de nombreux aspects de la vie grecque ; elle est également profondément ambivalente et ce, dès son apparition dans la littérature, chez Pindare et Eschyle, tantôt très positive, notamment quand elle est symbolisée par Achille et qu'elle se traduit par une volonté de se surpasser pour le bien commun (par exemple par une sorte d'évergétisme, surtout à partir de la période hellénistique), tantôt extrêmement destructrice, lorsque la poursuite des honneurs est exagérée. Suivent les résumés en anglais des quatorze contributions qui constituent le volume, réparties en deux sections. Davantage consacrée à Plutarque, la première section s'ouvre sur les réflexions de H. G. Ingekamp (Bonn) à propos de deux passages du *De E apud Delphos* 385A sq. et du *De laude ipsius* 542B présentant de grandes difficultés textuelles et abordant tous deux la notion de *sumphilotimeisthai*. En étudiant la description de plusieurs personnages des *Vies parallèles*, A. G. Nikolaidis (Rethymnon) détaille les nuances diverses et subtiles que peut revêtir la *philotimia* chez Plutarque, oscillant entre la vertu et le vice, et présentant des visages multiples dont les retombées positives dépendent surtout de la qualité et de la quantité des honneurs recherchés. Étudiant exclusivement la *philotimia* romaine, également à travers les *Vies parallèles*, C. Pelling (Oxford) montre l'importance et les variations de ce concept dans le monde romain. Il soutient que si cette notion a pu mener à des dérives comme la prise de possession du pouvoir par un seul individu potentiellement destructeur (on pense évidemment à la fin de la République), elle a pu, d'une part préparer les Romains à admettre plus facilement que les Grecs le gouvernement d'un seul homme, considéré comme le meilleur d'entre eux, et d'autre part les sauver ainsi de la ruine grâce à l'acceptation du pouvoir impérial, qui devait permettre à l'État romain de se maintenir durant plusieurs siècles. En s'intéressant à la *philotimia* dite « sophistique », très décriée par Plutarque, T. Schmitz (Bonn) montre que le comportement idéal d'un homme éduqué, présenté par l'auteur des *Vies parallèles* et des *Moralia* pour faire pendant à l'attitude « sophistique » définie comme une rivalité exaltée dans les domaines social et politique, n'en diffère pas fondamentalement dans ses fonctions et dans ses conséquences sociales. Pour conclure cette première partie, P. A. Stadter (Chapel Hill) aborde le cas de trois auteurs contemporains de la seconde sophistique, Plutarque, Arrien et Marc-Aurèle, qui, quoique de naissance, richesses et positions sociales différentes, furent soucieux d'allier la philosophie à l'exercice du pouvoir mais ne purent empêcher les tensions nées en eux suite à la confrontation de leur idéal philosophique et de leur propre ambition. Intitulée « Seconde sophistique », la seconde section envisage un cadre plus large. S. Swain (Warwick) étudie le concept de *philotimia* dans l'*Économique* attribué au philosophe pythagoricien Bryson (sur cet auteur mal connu, voir B. Centrone, s.v. Bryson (66), dans R. Goulet (Ed.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, II, Paris,

CNRS Éditions, 1994, p. 141-142), livre de règles et de conseils sur la façon dont chaque particulier devrait gérer ses propres affaires, dont il ne reste que quelques fragments en grec et des versions arabes et hébraïques. M. Trapp (Londres) analyse l'attitude ambiguë de Dion Chrysostome vis-à-vis de la poursuite des honneurs, tandis que P. Desideri (Florence) montre combien l'opinion de cet auteur au sujet de la *philotimia* a évolué suite aux vicissitudes qui l'accablèrent. Lucien de Samosate fait l'objet de deux contributions. H.-G. Nesselrath (Göttingen) souligne, à côté de la compétition effrénée des philosophes mis en scène par Lucien, la quasi-absence, étonnante, du terme *philotimia* dans son œuvre. De son côté, J. Mossman (Nottingham) soutient que, pour Lucien, l'amour des honneurs est constitutif de l'attitude grecque traditionnelle, que par ailleurs les rares emplois du mot *philotimia* par l'auteur de Samosate témoignent de son ironie face à cette attitude et sont souvent destinés à produire un effet comique. J. Lauwers et G. Roskam (Louvain) étudient comment Maxime de Tyr réinterprète les attributs traditionnels du philosophe et comment il représente les philosophes les plus célèbres, plus particulièrement Anaxagore de Clazomènes, finalement bien moins hostile à l'esprit de compétition et à la poursuite des *timai* que bon nombre de ses contemporains. K. Demoen (Gand) examine l'usage du terme *philotimia* et des mots apparentés chez Philostrate : décelant cinq significations différentes, positives ou négatives, il montre notamment comment, à travers la défense de Gorgias d'une part, et celle de Palamède d'autre part, Philostrate assure son autopromotion et exprime ses revendications à la gloire. Dans les œuvres d'Aelius Aristide, E.L. Bowie (Oxford) analyse le concept de *philotimia* et des mots apparentés, qui tendent à s'éloigner de l'idée de compétition, comme dans certaines inscriptions contemporaines du II^e siècle. Enfin, M. Korenjak (Innsbruck) s'intéresse à la personnalité d'Hermogène de Tarse et du même Aelius Aristide lesquels, après avoir perdu la possibilité de briller devant leurs contemporains, reportèrent leurs ambitions sur la postérité de leur œuvre littéraire, à la différence des sophistes de leur temps, uniquement intéressés par la gloire éphémère dont ils pouvaient profiter de leur vivant. L'ouvrage se distingue donc par la remarquable diversité de ses contributions qui intéresseront aussi bien les linguistes que les historiens, les spécialistes de Plutarque et ceux de la seconde sophistique. Contribuant sans nul doute à une meilleure compréhension de la culture grecque du début de l'époque impériale, l'ouvrage présente la *philotimia* comme fil rouge, entraînant dans plusieurs contributions, le lecteur à la découverte d'autres sujets. Ajoutons que M. Aloumpi (Oxford) prépare actuellement une thèse dont le titre – *The concept of philotimia in classical Athens* – montre que l'étude de la *philotimia* continue à soulever l'intérêt des chercheurs.

Tatiana BERG

Hendrik OBSIEGER, *Plutarch: De E apud Delphos. Über das Epsilon am Apollontempel in Delphi. Einführung, Ausgabe und Kommentar*. Stuttgart, Steiner, 2013. 1 vol., 417 p. (PALINGENESIA, 3). Prix 76 €. ISBN 978-3-515-10606-1.

Plutarch's dialogue *On the Delphic E* has always attracted much attention in scholarly research, since it is regarded as an important source about Plutarch's philosophical approach and about his metaphysical thinking of the god. With the present

groupes et sous-groupes fonctionnels définis par l'auteur, sur base de catégories imaginées par l'Américain Stanley South en 1977. Dans le cinquième chapitre (p. 47-56), R.D. Giles passe en revue les rapports de fouilles à sa disposition pour étudier 17 forts ; ils concernent plus de 30 000 objets, parmi lesquels 5 900 sont clairement stratifiés. Tous ces types d'objets sont ensuite classés dans les différents groupes fonctionnels dans les chapitres six et sept (p. 57-73 & 75-78), qui permettent notamment d'approcher la réalité de la présence des femmes des militaires au sein des camps. La synthèse prend fin avec les conclusions de l'auteur dans le huitième chapitre (p. 79-82). Les quatre-vingts pages suivantes présentent des appendices égrenant les tableaux de données statistiques issues des différentes catégorisations. L'intérêt de cette étude est qu'elle permet de faire le point sur l'état des connaissances sur les principaux forts de la Bretagne romaine, à la lumière de données parfois anciennes et de méthodes nouvelles. Mais, parallèlement à cela, la principale réserve que l'on pourrait émettre à l'encontre de cet ouvrage réside précisément dans la méthode, ce qui n'est évidemment pas sans poser question, puisque cela concerne la ligne directrice de cette synthèse. La répartition des différents artefacts dans certaines catégories pourrait effectivement interpeler le lecteur. Pourquoi, par exemple, placer les statues purement et simplement dans les arts décoratifs et non pas dans les choses religieuses ? Les vêtements, le voyage et le militaire forment trois groupes distincts ; mais des artefacts relatifs à l'habillement ou aux voyages pourraient tout aussi bien concerner le monde militaire. Ces questions choisies parmi de nombreuses autres amènent à s'interroger sur la portée et l'utilisation des statistiques chiffrées, livrées abondamment dans l'appendice n° 5. Il conviendra donc, pour le lecteur averti, de faire bon usage des données générales relatives aux connaissances sur les différentes parties de chaque fortification étudiée, mais aussi de traiter avec prudence tout ce qui relève des catégorisations fonctionnelles, car les conclusions qui pourraient en être tirées, seraient dépendantes de classifications subjectives. David COLLING

Raphaël CLOTUCHE (Ed.), *La ville antique de Famars*. Valenciennes, Service archéologique de Valenciennes, 2013. 1 vol., 160 p., 208 fig. n/b et coul. Prix : 30 €. ISBN 978-2-35404-037-6.

Cet ouvrage est le catalogue édité à l'occasion de l'exposition « Aux origines de Valenciennes : la ville antique de Famars », organisée au musée des Beaux-Arts de Valenciennes du 12 avril au 16 septembre 2013. Il présente l'état de la recherche sur l'agglomération de *Fanum Martis*, en synthétisant les données anciennes récoltées dès le XVII^e siècle et les résultats de fouilles menées à partir de 2011 par le service archéologique de Valenciennes et l'INRAP sur le chantier du site Technopôle Transalley. Ces travaux ont permis de circonscrire l'extension de l'agglomération antique qui s'étend sur près de 150 hectares, et de préciser quelques éléments de son organisation interne, intégrant dans le tissu urbain divers ateliers artisanaux. Ces données contribuent à une meilleure compréhension de l'intégration des agglomérations secondaires gallo-romaines dans l'économie de marché artisanale dans le nord de la Gaule, du Haut-Empire à la fin de l'Antiquité. L'ouvrage débute par une introduction contextuelle dans laquelle Raphaël Clotuche, responsable des dernières fouilles et commis-

saire scientifique de l'exposition, lie l'occupation continue du site à son environnement géographique et présente, dans un souci pédagogique, les objectifs de la fouille et les différentes disciplines de l'archéologie. Il dresse ensuite un bref historique des fouilles et évoque les personnalités liées à la redécouverte de *Fanum Martis*. L'auteur amorce le chapitre suivant, consacré aux édifices majeurs de la ville et à son organisation, en traitant de l'abandon progressif de l'agglomération, de l'installation d'un *castrum* et de son système constructif, qui se signale par son étonnante porte septentrionale. Richement illustré, l'ouvrage comprend de nombreux encarts. Ainsi les *militaria* nous sont-elles présentées par B. Fort. P. Néaud aborde ensuite l'aqueduc et précise que l'approvisionnement en eau n'est plus aujourd'hui placé au cœur de la recherche, laquelle s'attache désormais davantage à son utilisation et à son évacuation. R. Clotuche présente ensuite une restitution prudente du plan de thermes encore mal connus et un état des connaissances sur l'organisation de la ville, ses quartiers et ses axes de circulation. Le troisième chapitre est dédié à l'artisanat et de nombreux spécialistes ont été invités à y participer. Au sujet de la métallurgie, abordée par B. Fort et N. Tisserand, les connaissances pour le site se confinent au forgeage, faute d'analyses complémentaires. Néanmoins, la présence de minerai de fer, dont la chaîne opératoire de réduction est présentée en encart par B. Jagou, indique l'existence possible d'une exploitation minière. Les auteurs présentent un four-type et les objets modestes qui y étaient fabriqués, tels les nombreux clous retrouvés sur le site. Ils exposent ensuite les types d'alliages cuivreux et les outils associés à leur travail. Le chapitre se poursuit avec un article de J.-H. Yvinec traitant de l'archéozoologie. Il y présente la faune locale de l'époque gallo-romaine, retrace l'arrivée des premiers animaux domestiques, la présence des nuisibles, la modification des cheptels, et précise les liens existants entre monde animal et pratiques culturelles ou alimentaires. Il détaille davantage l'élevage et l'accès à l'alimentation carnée ; selon son interprétation, la présence d'une activité bouchère est certaine et l'exploitation de l'huile de mandibules est probable. A. Thuet traite ensuite de la production d'objets en matière dure animale : elle en livre une définition, une très courte historiographie et un état de la connaissance à Famars avant de présenter les matériaux un à un : l'os, dont les techniques de production, l'approvisionnement et la localisation des ateliers sont expliqués, le bois de cerf et l'ivoire. S. Willems traite ensuite de la poterie. Elle débute par une description du site justifiant l'implantation des activités de production et traite ensuite de l'approvisionnement en eau ou en terre des potiers et de la circulation des marchandises. S. Willems présente ensuite les structures liées à la production de céramiques, dont les fours ; elle en explique le fonctionnement et leurs particularités à Famars, présente les étapes de cuissons, et décrit les différentes productions céramiques rencontrées sur le site, de la vaisselle culinaire aux vases cultuels, des céramiques dorées au mica aux vases à visages. Dans le dernier article de ce chapitre « Artisanat », S. Willems et R. Clotuche traitent de la production artisanale et de sa diffusion. Ils soulignent premièrement l'importance des matières premières qui sont majoritairement locales, à côté d'une importation de proximité, comme le bétail amené sur pied des campagnes avoisinantes, et d'une importation depuis des territoires plus lointains concernant des produits particuliers comme la pierre bleue ou le calcaire tournaisien. Les auteurs défendent ensuite l'existence d'un commerce actif sur base de nombreux témoignages archéologiques impliquant une activité quoti-

dienne et importante des ateliers ; l'existence de relations commerciales avec le reste de la Gaule est confirmée par l'abondance de céramiques extrarégionales. Cet article est complété par un encart de F. Pilon définissant le faciès monétaire antique de Famars. Le quatrième et dernier chapitre témoigne de la transformation de la vie quotidienne suite à la conquête romaine. Il s'ouvre sur un article de R. Clotuche, dans lequel s'intercale un encart de S. Groetembril traitant des décors peints à Famars, et porte sur les habitations ; il débute par une présentation des matériaux et techniques utilisés pour les fondations et l'élévation des murs, et définit les particularités des habitations découvertes à Famars dont certaines possédaient des bains privés et des caves. L'article suivant, du même auteur, traite précisément des influences du monde romain dans la vie quotidienne, qui donnent naissance à la civilisation gallo-romaine. Cet article, très court, est complété par une série d'encarts portant sur des objets évoquant le quotidien. S'il est dommage que les auteurs ne cherchent pas à lier ces encarts qui sont simplement juxtaposés, ils ont le mérite de compléter la présentation des artefacts retrouvés sur le site (N. Tisserand) et d'aborder le verre jusque-là ignoré (J. Clerget). Le volume se termine donc par un rapide aperçu des pratiques d'hygiène, des instruments de soin et des éléments de parure (B. Fort), ainsi que de la céramique en tant que témoignage de rituels (S. Willems). En conclusion, ce catalogue remplit parfaitement sa mission de diffusion et séduira le grand public tout en offrant également à un public plus averti un excellent état de la question. Meliha BİÇAK

Angelika ABEGG & Dörte WALTER (Ed.), avec la collaboration de Susanne BIEGERT, *Die Germanen und der Limes. Ausgrabungen im Vorfeld des Wetterau-Limes im Raum Wetzlar-Gießen*. Mayence, Philipp von Zabern, 2011. 1 vol., 462 p., 222 fig., 43 tabl., 55 pl. (RÖMISCH-GERMANISCHE FORSCHUNGEN, 67). Prix : 89 €. ISBN 978-3-8053-4385-5.

Cet ouvrage présente les résultats de recherches menées dans le cadre d'un programme de recherches de la *Römisch-Germanische Kommission* du *Deutsches Archäologisches Institut*, portant sur les Celtes, Germains et Romains dans les hautes terres entre Luxembourg et Thuringe. Le projet visait à considérer l'évolution de la culture germanique et à mesurer l'impact de la proximité de l'Empire romain sur cette dernière, à travers des données archéologiques, des derniers siècles avant aux premiers siècles après J.-C. Trois occupations germaniques situées dans la vallée de la Lahn, entre Wetzlar et Gießen, à proximité du camp de Butzbach sur le *limes*, qui firent l'objet de fouilles entre 1995 et 1999, constituent le cœur de l'analyse : Wetzlar-Naunheim, Wetzlar-Dalheim et Wettenberg-Krofdorf-Gleiberg (le site de Lahnau-Atzbach n'a de son côté pas livré de données utilisables). Naunheim a été fouillé de manière extensive, alors que Dalheim et Wettenberg-Krofdorf-Gleiberg ont fait l'objet de décapages limités. À Naunheim, les vestiges de plusieurs maisons (enterrées et sur poteaux) et de greniers ont livré d'importants assemblages de mobilier. Les auteurs consacrent un chapitre introductif important au contexte géologique et environnemental de la région, notamment mis en lumière par des analyses palynologiques. Chaque site fait ensuite l'objet d'une étude très complète des structures archéologiques et du mobilier découvert, suivie d'un catalogue des objets par struc-

poursuit avec « les étoiles du ciel » : Aratos, 79-87, Cicéron, *ND*, 2.109 (= *Aratea* XV Soubiran), Germanicus, 79-84 et Manilius, 1.331-336. On termine avec « la peste d'Athènes », décrite par Thucydide (2.47-54) et adaptée en latin par Lucrèce comme épisode final de son poème sur la nature (6.1138-1286), par Ovide, à peu près au centre de ses *Métamorphoses* (7.501-660), et par Manilius, qui présente un bref récit presque à la fin du premier livre (884-891). La quatrième partie, *Genre*, est consacrée aux genres littéraires. Les chapitres 10 et 11, qui s'attachent à trois genres en prose, la philosophie, la rhétorique et l'histoire, contiennent des considérations générales plus que des remarques sur des passages spécifiques ou sur les relations entre des auteurs particuliers. Les trois chapitres suivants (12-14) étudient plus en profondeur un genre spécifique, la poésie hexamétrique, dans tous les genres littéraires où ce type de vers est en usage. Bibliographie finale, index des passages étudiés et index général.

Bruno ROCHETTE

Marília P. FUTRE PINHEIRO, Judith PERKINS & Richard PERVO (Ed.), *The Ancient Novel and Early Christian and Jewish Narrative: Fictional Intersections*. Groningen, Barkhuis, 2012. 1 vol., xx-230 p. (ANCIENT NARRATIVE SUPPL., 16). Prix : 74, 20 €. ISBN 978-9-491-43121-0.

The sixteenth volume of the *Ancient Narrative Supplementum* series brings together a selection of thirteen papers presented at the fourth International Conference on the Ancient Novel (ICAN IV), *Crossroads in the Ancient Novel: Spaces, Frontiers, Intersections*, held in Lisbon in July 2008. Marília P. Futre Pinheiro is editing a series of volumes, each devoted to another theme addressed at the conference. This volume, which she co-edited with Judith Perkins and Richard Pervo, discusses early Christian and Jewish narratives and focuses on their connections with the novelistic tradition. The lion's share of the contributions deals with non-canonical texts; in his introduction to the volume (p. XIII-XX), Pervo emphasizes the importance of including these texts in the study of ancient fiction. – The papers are organized into four sections. The first section groups five contributions that deal with the *Apocryphal Acts of the Apostles*. In *Why Thekla Does Not See Paul: Visual Perception and the Displacement of Erōs in the Acts of Paul and Thekla* (p. 3-19), Jennifer Eyl discusses the absence of the novelistic love at first sight motif in the *Acts of Paul and Thecla*. Since *erōs* enters the soul through the eyes, Eyl argues, the author replaced the love at first sight by love at first audition in order to excise *erōs* from the text and substitute it by the unerotic *storgē*. Robin Greene too deals with the *Acts of Paul and Thecla* in *(Un)Happily Ever After: Literary and Religious Tensions in the Endings of the Apocryphal Acts of Paul and Thecla* (p. 21-33). Greene compares the original ending of the *Acts* to an alternative fourth or fifth century ending which describes Thecla's martyrdom. Whereas the original ending was inspired by the ancient novel, Greene contends, the alternative ending presents Thecla as conforming better to the suffering martyr stereotype that was prevalent at that time. In *The Two Ephesian Matrons: Drusiana's Story in the Acts of John as a Possible Christian Response to Milesian Narrative* (p. 35-48), Paola Francesca Moretti argues that both Petronius' story of the Ephesian matron and Drusiana's story in the *Acts of John* draw on the Milesian

narrative tradition, albeit with a totally different aim. Vincent Giraudet's contribution *Virginity at Stake: Greek Novels, Apocryphal Acts of the Apostles, and the Dionysiaca of Nonnus Panoplitano* (p. 49-64) deals with the functions and meanings of the virginity motif in the *Dionysiaca*. Giraudet concludes that the work lies at the intersection between the *Apocryphal Acts* and the Greek novels in its treatment of sexuality: on the one hand, the *Dionysiaca* condemns marriage and glorifies virginity, but on the other hand, marriage and love are praised. In the last paper of the first section, entitled *Wild Kingdom: Animal Episodes in the Apocryphal Acts of the Apostles* (p. 65-76), Janet Elizabeth Spittler contends that the animal episodes included in the *Apocryphal Acts* do not function merely as entertainment. They are also used, for instance, to advance the plot or emphasize key themes in the stories. The incorporation of the animal episodes into the narratives, Spittler argues, is yet another element which aligns the *Apocryphal Acts* with the ancient novel. The second section of the volume treats of the Jewish novel and contains only one paper. In her essay *Joseph and Aseneth in Greek Literary History: The case of the "First Novel"* (p. 79-105), Nina Braginskaya discusses the parallels between *Joseph and Aseneth* and both Apuleius' *Metamorphoses* and Chariton's novel *Callirhoe*. She argues that similarities do not necessarily indicate interconnections between *Joseph and Aseneth* and the novelistic tradition: folklore and biblical and Judeo-Hellenistic literature can more convincingly account for each of the parallels. The volume's third section, entitled *Ancient Novel and Early Christian Fictions: Intersections*, contains four contributions. In *Jesus was no Sophist: Education in Early Christian Fiction* (p. 109-131), Judith Perkins contends that Christianity deliberately challenged the contemporary connection between a traditional education and authority by emphasizing the wisdom of the uneducated. She analyses the apocryphal *Infancy Gospel of Thomas* to underpin this claim: in this text, the knowledge of the child Jesus surpasses earthly learning and is accessible to all who desire it. In his short contribution *Reading the Protevangelium Jacobi as an Ancient Novel* (p. 133-138), Oliver Ehlen shows that narrative techniques of the novelistic tradition such as an *extradiegetic narrator* and *internal focalisation* are also employed in this apocryphal text. The two last contributions of section C could also have been included in the first section, as they again treat the connections between the *Apocryphal Acts of the Apostles* and the ancient novel. Rosa M. Andújar's paper *Charicleia the Martyr: Heliodorus and Early Christian Narrative* (p. 139-152) contends that the *Acts of Paul and Thecla* might have inspired Heliodorus for the representation of his heroine: unlike the other novelistic heroines, Andujar argues, Chariclea's beauty does not inspire sexual attention but underlines her chastity. In *Marriages Spoiled: The Deconstruction of Novel Discourse in Early Christian Novel Narratives* (p. 153-167), Martina Hirschberger discusses how novelistic topoi are reused in the *Apocryphal Acts* in order to criticize traditional pagan values. The last three papers of the volume are grouped in the fourth section, which deals with the canonical New Testament and hagiographical texts. Warren S. Smith discusses the canonical book of Acts in his essay *We-Passages in Acts as Mission Narrative* (p. 171-188), where he argues that the we-passages emerge at a decisive moment in *Acts*, namely when the Gospel enters into Europe. He also contends that the passages have a specific function: they embrace the reader in the narrative and thus in the Christian community. In his contribution *Viri mirantur facilius quam*

imitantur: Passio Perpetuae in the Literature of the Ancient Church (Tertullian, acta martyrum, and Augustine) (p. 189-201), Petr Kitzler discusses the reception of the *Passio Perpetuae et Felicitatis* in early Christian literature. He analyses how later authors remodel the text in order to fit their own agendas and take pains to justify its potentially subversive features. Timo Glaser's essay *Telling what's beyond the Known: The Epistolary Novel and the Afterlife of the Apostle Paul in the Pastoral Epistles* (p. 203-213), finally, argues that the *Pastoral Epistles* qualify as an epistolary novel. He analyses how the *Epistles* create their story: they hint at other known stories but at the same time depart from them. They thus encourage the reader to find a way to combine already known material with the content they provide. – Although the balance of the volume would have benefited from more contributions dealing with the Jewish tradition, this book constitutes a valuable addition to the increasing list of works focusing on the interconnections between the ancient novelistic tradition and early Christian and Jewish Narrative. As the contributions to the volume clearly indicate, the study of the fascinating links between these different narrative environments proves to be rewarding.

Annelies BOSSU

Carl DEROUX (Éd.), *Studies in Latin Literature and Roman History*. XVI. Bruxelles, Latomus, 2012. 1 vol., 670 p. (COLLECTION LATOMUS, 338). Prix : 92 €. ISBN 978-2-87031-2841.

Ce seizième volume de *Studies in Latin Literature and Roman History* couvre en trente-deux articles classés chronologiquement toute l'histoire romaine et toute la latinité, depuis les origines troyennes de Rome jusqu'au début de l'époque mérovingienne. L'ouvrage débute par un court article de Chr. Reitz sur le rôle des scènes d'armement dans les épopées et plus spécialement dans l'*Énéide*. Vient ensuite un travail plus important, d'une septantaine de pages, d'A. Koptev dans lequel il s'interroge sur la chute des Tarquins et l'avènement de la République. La version historique que nous en avons aujourd'hui a été recomposée par des auteurs républicains qui semblent y avoir introduit une grande influence grecque. A. Koptev fait par exemple remarquer le parallèle à établir avec la chute des Pisistratides. On passe ensuite à des considérations par R. Cowan sur le seul témoignage de la *Lydia* de Valerius Caton, qui provient de Suétone, avant d'enchaîner avec trois articles consacrés à Catulle. Le premier se focalise sur un mot du vocabulaire sexuel, *passer* (A. Vergados et Sh. O'Bryhim). Le second traite du processus d'échange d'œuvres entre poètes et étudie notamment le passage où Catulle dit avoir reçu de la part de Calvus un livre de poésie de très mauvaise qualité qu'il avait lui-même obtenu de quelqu'un d'autre et dont il semble s'être débarrassé de la sorte (R.J. Starr). Enfin, le troisième analyse la critique littéraire très violente dont Catulle fait preuve dans un passage où il voue les *Annales* de Volusius aux flammes de Vulcain (M.S. Marsilio). Vient alors l'époque impériale avec une contribution de D.A. Phillips sur la notion du pouvoir que possédait tout magistrat (*potestas*) en face de celui dont était revêtu Auguste (*auctoritas*), un pouvoir unique et plus puissant qui donnait à l'empereur une autorité et une influence plus grande que sa *potestas*, égale à celle de ses collègues dans les magistratures. D. Engels étudie l'attitude de Denys d'Halicarnasse face à la religion romaine,

facilité la lecture. Le *Jugement des Néréides* prend place dans un tapis circulaire inscrit dans un carré qui constitue la projection au sol d'une coupole. Cette disposition et la présence dans les écoinçons des *Tropai* saisonnières (solstices et équinoxes) orientent l'étude iconographique vers une interprétation cosmologique : Poséidon qui domine la scène du jugement, symbolise, dans cette version orientale du mythe de Cassiopée, le triomphe du cosmos sur le monde agité des Néréides. L'apparition de nouveaux parallèles iconographiques permet de la même manière d'améliorer la lecture de l'épisode d'Achille à la cour de Lycomède. L'étude stylistique suggère de rapprocher les tapis de ces deux maisons de celui découvert par l'équipe polonaise au centre-ville, de dater en conséquence cette production mosaïquée palmyrénienne des années 260-270, et d'en attribuer la paternité à des ateliers antiochéens plutôt qu'éméséniens, en raison de la mainmise politique de Palmyre sur Antioche à cette date précise. L'intérêt du dossier réside enfin dans la lecture néo-platonicienne des représentations figurées, la victoire de la Beauté (de Cassiopée) et l'épisode d'Achille se dé faisant de ses vêtements féminins symbolisant l'une et l'autre la libération de l'âme de son enveloppe charnelle. J. Balty conclut cette belle démonstration par un tableau particulièrement évocateur du contexte artistique et intellectuel prévalant à cette époque en Syrie, autour des figures d'Amélius Gentilianus, disciple de Plotin installé à Apamée en 269 et de celle de Longin, établi à Palmyre, vers 267/268, à l'appel de la reine Zénobie. On attend avec impatience le troisième fascicule annoncé, consacré au catalogue raisonné des mosaïques de Maarat al-Numan.

Laurent THOLBECQ

Cécile BATIGNE VALLET (Ed.), *Les céramiques communes dans leur contexte régional : faciès de consommation et mode d'approvisionnement*. Actes de la table ronde organisée à Lyon les 2 et 3 février 2009 à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2012. 1 vol., 330 p., 150 ill. n/b, 8 ill. couleur. (TRAVAUX DE LA MAISON DE L'ORIENT, 60) Prix : 38 €. ISBN 978-2-35668-024-2.

Ce livre résulte d'une table ronde tenue en 2009. Outre une préface (p. 9-10), une introduction présentant les objectifs de la rencontre (p. 11-17), et une conclusion de C. Raynaud (p. 321-323), il est riche de seize textes, portant principalement sur la Gaule ; les communications traitent d'un sujet longtemps négligé mais qui est désormais au centre de toutes les attentions, la céramique de cuisine, évidemment moins attrayante que la sigillée, les vases ornés ou inscrits. Pourtant, par son caractère indispensable et universel, elle a de tout temps constitué l'essentiel de l'équipement céramique domestique de chaque maison, qu'elle soit riche ou pauvre. À ce titre, ces objets ouvrent des perspectives nombreuses, non seulement classificatoires et typologiques, mais aussi sur des aspects technologiques, notamment l'étude de la résistance du mobilier aux chocs thermiques lors de leur utilisation culinaire, sur l'évolution des coutumes alimentaires, sur le commerce à courte ou longue distance, sur les questions du stockage des denrées et de leur usage quotidien, sur les transmissions culturelles et alimentaires d'une région et d'une période à une autre, sur les usages différenciés en

imitantur: Passio Perpetuae in the Literature of the Ancient Church (Tertullian, acta martyrum, and Augustine) (p. 189-201), Petr Kitzler discusses the reception of the *Passio Perpetuae et Felicitatis* in early Christian literature. He analyses how later authors remodel the text in order to fit their own agendas and take pains to justify its potentially subversive features. Timo Glaser's essay *Telling what's beyond the Known: The Epistolary Novel and the Afterlife of the Apostle Paul in the Pastoral Epistles* (p. 203-213), finally, argues that the *Pastoral Epistles* qualify as an epistolary novel. He analyses how the *Epistles* create their story: they hint at other known stories but at the same time depart from them. They thus encourage the reader to find a way to combine already known material with the content they provide. – Although the balance of the volume would have benefited from more contributions dealing with the Jewish tradition, this book constitutes a valuable addition to the increasing list of works focusing on the interconnections between the ancient novelistic tradition and early Christian and Jewish Narrative. As the contributions to the volume clearly indicate, the study of the fascinating links between these different narrative environments proves to be rewarding.

Annelies BOSSU

Carl DEROUX (Éd.), *Studies in Latin Literature and Roman History*. XVI. Bruxelles, Latomus, 2012. 1 vol., 670 p. (COLLECTION LATOMUS, 338). Prix : 92 €. ISBN 978-2-87031-2841.

Ce seizième volume de *Studies in Latin Literature and Roman History* couvre en trente-deux articles classés chronologiquement toute l'histoire romaine et toute la latinité, depuis les origines troyennes de Rome jusqu'au début de l'époque mérovingienne. L'ouvrage débute par un court article de Chr. Reitz sur le rôle des scènes d'armement dans les épopées et plus spécialement dans l'*Énéide*. Vient ensuite un travail plus important, d'une septantaine de pages, d'A. Koptev dans lequel il s'interroge sur la chute des Tarquins et l'avènement de la République. La version historique que nous en avons aujourd'hui a été recomposée par des auteurs républicains qui semblent y avoir introduit une grande influence grecque. A. Koptev fait par exemple remarquer le parallèle à établir avec la chute des Pisistratides. On passe ensuite à des considérations par R. Cowan sur le seul témoignage de la *Lydia* de Valerius Caton, qui provient de Suétone, avant d'enchaîner avec trois articles consacrés à Catulle. Le premier se focalise sur un mot du vocabulaire sexuel, *passer* (A. Vergados et Sh. O'Bryhim). Le second traite du processus d'échange d'œuvres entre poètes et étudie notamment le passage où Catulle dit avoir reçu de la part de Calvus un livre de poésie de très mauvaise qualité qu'il avait lui-même obtenu de quelqu'un d'autre et dont il semble s'être débarrassé de la sorte (R.J. Starr). Enfin, le troisième analyse la critique littéraire très violente dont Catulle fait preuve dans un passage où il voue les *Annales* de Volusius aux flammes de Vulcain (M.S. Marsilio). Vient alors l'époque impériale avec une contribution de D.A. Phillips sur la notion du pouvoir que possédait tout magistrat (*potestas*) en face de celui dont était revêtu Auguste (*auctoritas*), un pouvoir unique et plus puissant qui donnait à l'empereur une autorité et une influence plus grande que sa *potestas*, égale à celle de ses collègues dans les magistratures. D. Engels étudie l'attitude de Denys d'Halicarnasse face à la religion romaine,

qui la décrit fortement et en apparence avec excès les rites et autres actes religieux à ceux de l'hellénisme. Virgile est gratifié de trois études. La contribution de L. Rivero García analyse la nouvelle édition Teubner de l'*Énéide* par Gian Biagio Conte, y pointant de nombreux passages où l'auteur explique en quoi il s'accorde ou non avec le point de vue de Conte, qu'il s'agisse du choix des mots, de l'ordre des mots ou des vers, ou encore de la ponctuation. L. Fratantuono et C. Susalla traitent du problème de l'épisode d'Hélène dans l'*Énéide*, passage du livre II omis dans certains manuscrits et par plusieurs commentateurs antiques. N. Adkin conclut la partie consacrée au poète augustéen avec un développement sur l'étymologie du mot « tigre » chez Virgile. C'est ensuite Properce qui est mis à l'honneur avec trois articles également. D'abord, W. Liebeschuetz met en avant l'ironie et l'humour qui se cachent dans la toute première pièce du poète. Ensuite, M.F. Williams apporte de nouveaux éléments pour la compréhension de la géographie hellénistique à travers les problèmes interprétatifs et textuels de l'œuvre du poète. Enfin, B.P. Weinlich s'interroge sur les différentes significations du mot *virtus* chez Properce. B. Buxton propose ensuite une nouvelle interprétation de l'Auguste de Prima Porta. Cette statue, communément considérée comme une effigie destinée à honorer le retour de l'aigle perdu lors de la campagne contre les Parthes, serait plutôt une œuvre contemporaine à l'Ara Pacis destinée à célébrer les exploits d'Auguste en Europe de l'Ouest entre 16 et 13 av. J.-C. La poésie est particulièrement mise à l'honneur dans ce volume, puisque ce ne sont pas moins de quatre articles et presque cent pages qui sont consacrées à Ovide dans la suite : des considérations sur l'humour noir et la subtilité des vers 3.316-338 des *Métamorphoses* (P. Murgatroyd), une analyse en sept points du mythe de Myrrha (G. Mader), un article sur l'exil du poète et la façon dont il nous parle d'Auguste dans ses poèmes de l'exil (L. Fulkerson), et enfin une étude sur la relation qu'Ovide entretenait avec Perilla, une femme à laquelle il s'adresse dans un passage des *Tristes* et dont l'identité exacte fait l'objet d'une recherche détaillée (A.-M. Lewis). R. Edwards examine ensuite comment les documents écrits après la mort de Germanicus sous Tibère se focalisent d'une façon plutôt subtile sur Tibère et le considèrent comme une figure servant de lien entre le règne de son père adoptif Auguste et la dynastie future à travers la lignée de Germanicus, qu'il a dû adopter sur ordre d'Auguste. Plusieurs remarques et constatations sont ensuite faites par B. Levick à propos de l'attribution de l'*imperium* à un empereur par le Sénat. M. Gray-Fow étudie l'inscription I.N.R.I. et la forme réelle qu'elle aurait eue lors de la crucifixion du Christ. Les deux articles suivants ont pour but de rétablir une image plus neutre et moins négative de deux empereurs qui ont été fortement décriés dans les sources : Caligula (D. Woods) et Néron (S. Van Overmeire). J.K. Newman analyse certains aspects ponctuels du poème de Lucain, la *Pharsale*. On passe ensuite à l'époque flavienne avec M.B. Charles et E. Anagnostou-Laoutides, qui étudient la relation qui a uni Vespasien et Caenis, après la mort de sa première épouse. Dans l'article suivant, B. Mulligan met en lumière le biculturalisme présent dans le livre II des *Silves* du poète Stace. À propos du lieu de naissance de l'empereur Hadrien, K. Bradley rappelle qu'il existe deux possibilités laissées par les sources, la ville de Rome ou bien la ville d'Italica en Espagne. Or, les travaux de R. Syme mettant en valeur l'hypothèse de Rome ont fortement influencé les recherches faites après lui. L'auteur tient à rendre à Italica son statut d'hypothèse tout aussi vraisemblable que celle de Rome, aucun élément ne

permettant de mettre l'une ou l'autre plus en avant. On fait ensuite un bond de deux siècles avec deux articles consacrés à Ammien Marcellin. Le premier, par L. Van Abbema, analyse une digression satirique présente dans un passage de ses *Res gestae*. Le deuxième, de M. Vannesse, se concentre sur les détails donnés par l'auteur sur l'approvisionnement en nourriture lors de l'expédition de l'empereur Julien contre les Perses. A. Dupont fait le point sur la question de la datation et de la chronologie des *Sermones ad populum* d'Augustin. Enfin, l'ouvrage se termine par une étude de C. Deroux sur un supposé *hapax* dans la vie de Saint Éloi, *iot(t)icus*, un mot du latin vulgaire qui n'est en réalité qu'une variante d'*idioticus*. Jonathan BREUWER

Claudio FAUSTINELLI, *Dall'inganno di Ulisse all'arco di Apollo. Sul testo e l'interpretazione di Lucil. 836 M.* Turin, Accademia delle Scienze di Torino, 2014. 1 vol., 55 p. (MEMORIE DELL'ACCADEMIA DELLE SCIENZE DI TORINO, Serie V, volume 37, fasc. 1.) Prix : 8 €. ISBN 978-8-89086-691-3.

Ce mémoire est consacré à une question exégétique relative au fragment iambique de Lucilius 836 Marx, connu par Charisius (*GL*, I, 95, 15 Keil), qui l'attribue au livre XXIX. Le texte se présente comme suit : < ∪ – ∪ – ∪ > *Quis tu homo es ? – Nemo sum homo !* D'après la reconstitution de Charpin, ce vers appartiendrait à un ensemble de dix fragments racontant l'attaque d'une maison. À la suite de Marx, les érudits ont vu dans la phrase *Quis tu homo es ?*... une référence à l'épisode mythique dans lequel Ulysse trompe Polyphème, c'est-à-dire une allusion à la fois à *Odyssée* IX, 366-367 et à Aristophane, *Guêpes*, 184, qui avait déjà parodié le passage homérique. L'auteur étudie la structure grammaticale ainsi que l'explication donnée par Charisius et conclut que *nemo* ne peut être compris comme un nom propre, ce qui est une condition nécessaire pour voir dans le vers les allusions littéraires précitées. La solution réside dans l'explication fournie par Charisius, qui présente en réalité un texte plus long. La lacune qui, dans le codex *Neapolitanus* IV.A.8, vient directement après le fragment peut être comblée par une lecture (*arquitenens deus sum*) que l'on trouve dans un *codex deperditus olim Dousae* et que l'on peut lire aujourd'hui dans les *excerpta Cauchiana*. Bien qu'elle soit déjà mentionnée dans les *Addenda et corrigenda* de Keil et adoptée par Barwick dans son édition de Charisius, cette leçon n'a jamais été prise en considération par les éditeurs de Lucilius. Le texte du fragment peut donc s'établir de la sorte : < x – x – x – x – x > *quis tu homo es ? / Nemo sum homo, arquitenens deus sum* < x – ∪ – >. Il s'agit de deux sénaires iambiques incomplets le premier au début, le second à la fin. Lucilius crée un *lusus uerborum* jouant sur la double signification de l'expression *nemo homo*, qui semble avoir le même sens que *nemo* (l'expression qui précède *quis homo* est équivalente à *quis*). *Nemo homo* = *nemo et quis homo* = *quis* sont des tours idiomatiques appartenant au *sermo cottidianus*. Plus loin, l'expression *nemo homo* reprend sa signification habituelle, c'est-à-dire *nullus homo*, par contraste avec le *deus* qui suit. Ainsi établi et interprété, le texte a des conséquences non seulement sur le sens du fragment, mais aussi sur ses liens avec les autres fragments de ce livre de Lucilius. Bruno ROCHETTE

et laisser aux autres le plaisir d'éliminer que d'écarter d'emblée tel ou tel Héracléote identifié pendant la documentation, sous prétexte que rien n'indique qu'il soit pontique » (p. XXI). Le résultat est très impressionnant : avec 1 101 entrées, les Héracléotes constituent à eux seuls un tiers de la prosopographie (p. 106-174, n^{os} 999-2100) ! À ce propos, il aurait été sans doute profitable d'insérer des titres courants, afin de pouvoir repérer plus rapidement les ressortissants d'une cité donnée. Une carte de l'espace pontique et de ses toponymes, certains très peu connus, aurait également été utile. L'impressionnante bibliographie de 35 pages est suivie par de très riches index, par catégories et par sous-catégories, qui s'étalent sur une centaine de pages – entre autres, proxènes, ambassadeurs, marchands, militaires, intellectuels et professionnels du savoir, esclaves, évêques et martyrs – et qui rendent cet instrument de travail maniable. En parallèle avec la constitution du répertoire, A. Avram a déjà offert des aperçus de la manière dont ces riches données peuvent être exploitées avec profit, tel « L'Égypte lagide et la mer Noire : approche prosopographique », dans A. Laronde, J. Leclant (Ed.), *La Méditerranée d'une rive à l'autre : culture classique et cultures périphériques*, Paris, 2007, p. 127-153. Il est évident que le recueil présenté occasionnera de multiples usages pour les antiquisants. Cette prosopographie externe du Pont-Euxin, excellente de tous les points de vue, est désormais un modèle à suivre pour d'autres régions du monde ancien.

Dan DANA

Fabrice DELRIEUX & Olivier MARIAUD (Ed.), *Communautés nouvelles dans l'Antiquité grecque. Mouvements, intégrations et représentations*. Université de Savoie, 2013, 1 vol., 208 p. Prix : 20 €. ISBN 978-2-9199732-16-6.

Cet ouvrage regroupe les premières contributions à un vaste programme de recherche réunissant les universités de Savoie et de Grenoble sur l'étude des communautés nouvelles dans les mondes antiques grecs et romains. Il s'agit d'apprécier comment des groupes d'individus s'insèrent, avec plus ou moins de succès, dans des cadres étrangers. Ce peut être le cas pour des établissements d'émigrants sur une terre étrangère, ou d'une communauté allogène au sein d'une cité grecque ou dans un royaume barbare. N. Mac Sweeney rappelle que la fondation de Chios n'est pas réalisée en une seule étape, elle possède plusieurs *oikistes*, de Chios fils de Poseidon et d'une nymphe, à Oinopion qui introduit la culture de la vigne, puis aux Histiéens, et à Hector qui fit la guerre aux Abantes et aux Cariens établis dans l'île et adhéra à la communauté des Ioniens. Dans le cas de Samos, la tradition de la migration ionienne tient peu de place dans les mythes de fondation que l'auteur interprète comme très liés au territoire et au paysage géographique de la cité. O. Mariaud s'intéresse aux modalités d'installation et aux processus d'intégration des Ioniens et Cariens en Méditerranée archaïque. Et plus précisément, il s'en tient à l'examen des nécropoles de Siris, colonie de Colophon en Grande-Grèce et à celui des stèles funéraires archaïques gréco-cariennes d'Égypte : à Siris, l'auteur met en relation la position contractée ou fléchie du corps inhumé dans onze tombes avec l'origine indigène de ces défunts, probablement esclaves au service de familles grecques. Retenons l'hypothèse qui reste à démontrer. Ce sont les stèles funéraires gréco-cariennes de Saqqarah, qui retiennent l'attention de l'auteur : elles portent la mention d'un ethnique carien, alors

que ces hommes vivaient durablement au service du pharaon Amasis, et que l'iconographie de ces stèles est nettement égyptienne ou grecque. L'auteur veut rejeter les termes d'hellénisation et d'acculturation, pour proposer celui d'interculturalité. B. Eck se tourne vers « Thasos ou l'aventure coloniale en pays thrace » et particulièrement vers la fondation de la colonie : Archiloque, qui appartient à la deuxième génération de colons venus à Thasos pour renforcer une communauté menacée, précise bien que c'est la misère qui provoque l'émigration de Pariens. B. Eck rappelle avec raison que l'onomastique thasienne témoigne de la pénétration de Thraces, assez tôt, dans les élites dirigeantes de l'île, comme on le constate aussi à Épidamne-Dyrrhachion. Après cette étude très classique des relations de Thasos et de sa métropole Paros, G. Larguinat-Turbatte présente un article sur « Colophon au tournant du IV^e et du III^e siècle a. C. : une nouvelle fondation de la ville et de la cité » : la cité de Colophon vote un décret entre c. 311 et c. 306 qui inaugure une refondation de la cité, avec construction d'une nouvelle enceinte et réorganisation du centre urbain ; le dynamisme de cette communauté est brisé par Lysimaque qui ordonne le transfert de la population à Arsinoeia fondée près d'Éphèse en 294. Silvia Bussi présente « une nouvelle communauté indigène ? Les *Choachytai* de Thèbes à Djême » : il s'agit d'Égyptiens, responsables de l'accomplissement de rites funéraires, appelés « *choachytai* », ceux qui versent l'eau purificatrice. Transférée de Thèbes sur la rive occidentale du Nil, à Djême, l'actuelle Medinet Habou, cette communauté est très proche de la nécropole thébaine. L'étude des documents les concernant conduit à voir en eux une communauté autochtone, liée par le mariage, les affaires, la profession et les cultes célébrés et qui garde le démotique comme langue usuelle dans la plupart des contrats. F. Kayser traite des « Communautés ethniques du type *Politeuma* dans l'Égypte hellénistique ». C'est un sujet beaucoup plus large que les précédents, dans la mesure où les immigrants dans l'Égypte hellénistique sont nombreux et très divers : à côté des cités grecques, Alexandrie, Ptolemaïs et sans doute Naucratis, des immigrants s'établissent dans les capitales des *nomes* et dans des villages neufs comme au Fayoum. C'est à partir du règne de Ptolémée VI (180-145) que sont connues des associations pseudo-civiques appelées *politeumata* : Béotiens, Ciliciens, Crétois, Iduméens, Juifs (trois *politeumata*) et à l'époque romaine Lyciens et Phrygiens. Ils sont tous localisés dans la partie septentrionale de l'Égypte et réunissent des soldats ; chaque *politeuma* dispose de ses magistrats élus (politarque, ethnarque ou *prostatès*), et de ses propres cultes. Les chefs des *politeumata* ont des fonctions judiciaires qu'ils exercent lorsqu'un membre du *politeuma* est partie prenante. F. Delrieux présente la dernière communication reprise dans ce volume et consacrée aux « Résidents étrangers dans les cités grecques de l'Ouest de l'Asie Mineure : l'exemple d'Iasos en Carie ». Il s'interroge avec raison sur les différentes manières d'identifier un étranger dans les inscriptions d'Iasos : soit la mention de l'ethnique, soit d'autres formules comme *katoikountes*, *metoikos* avec et sans ethnique. Les textes chorégiques, provenant du théâtre d'Iasos, témoignent de la participation des métèques à l'organisation des fêtes en l'honneur de Dionysos, notamment par des versements de contributions financières. Il dresse un tableau intéressant de tous les ethniques présents dans ces textes du II^e s. av. J.-C., avec la difficulté de choisir parmi les Antioche, Séleucie ou Laodicée. La carte qu'il en dresse montre un rayonnement très vaste du sanctuaire d'Iasos jusqu'en Sicile. À l'époque romaine, les listes éphébiques confirment la

présence de nombreux Romains à Iasos, comme si le port et la ville avaient attiré aux différentes périodes des étrangers nombreux sur leur territoire. La recherche entreprise à Chambéry et Grenoble sur les communautés d'étrangers dans le monde hellénistique et romain est une piste intéressante pour connaître la circulation des personnes dans ce monde méditerranéen. Elle permet, en même temps, d'observer les échanges économiques et culturels que ces communautés peuvent favoriser.

Pierre CABANES

Philippe LAFARGUE, *Cléon, le guerrier d'Athéna*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2013. 1 vol. 354 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 52). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-084-6.

Le premier chapitre, (Histoire « d'une figure noire »), est consacré à une historiographie rapide du traitement de Cléon dans l'Antiquité et dans l'histoire moderne et contemporaine. Il est suivi du développement proprement dit, présenté en deux parties. La première partie (p. 40-82) retrace ce que nous savons des événements qui ont marqué la vie de Cléon : les premières années de la guerre du Péloponnèse (chap. II), son fait de guerre, l'attaque de Pylos et la prise de Lacédémoniens à Sphactérie (chap. III). Les chapitres suivants sont consacrés à son temps de gloire (chap. IV), aux campagnes de Thrace et à sa mort devant Amphipolis (chap. V). La deuxième partie (p. 87-149), s'efforce de cerner la personnalité de Cléon. Le chapitre VI qui tente de restituer sa réalité sociale m'a semblé très intéressant car il montre à la fois la richesse des possibilités et les limites de nos connaissances, même lorsque nous disposons de sources littéraires et épigraphiques. Puisque Thucydide n'a pas jugé utile de nous camper le contexte familial de Cléon, nous sommes renvoyés à des documents fragmentaires et à Aristophane, avec une cruelle incertitude : comment savoir où commence la fantaisie créatrice du poète et où elle s'arrête ? Cléon était-il réellement un « homme nouveau », un artisan, ou la victime de la licence poétique de la comédie ? Les chapitres suivants VII, VIII, et IX traitent de ce qui nous apparaît certain, le démagogue, et tentent d'en définir les termes : Que signifie démagogue ? Du peuple ? Pas sûr. Populaire ? Peut-être. Populiste ? Sûrement. Par certains côtés, le débat semble étonnamment réactualisé, soulignant la coupure entre le peuple et ses élites intellectuelles et sociales, et les rivalités des politiciens, peut-être plus proches sociologiquement qu'ils ne veulent le dire. La conclusion, sans grande originalité, souligne l'ombre portée de la statue du Commandeur, Périclès, sur ses successeurs. Formellement, les pages de notes, p. 157-312, sont plus abondantes que le texte, ce qui aurait pu être évité en ne rejetant pas les notes en fin de livre ; la bibliographie est importante et les cartes de bon aloi. Au final, on est heureux de disposer d'une recherche centrée sur une figure autre que Périclès ou Alcibiade. La présence des notes en bas de pages aurait permis de mieux saisir la richesse de la recherche alors que, tel quel, le texte apparaît parfois squelettique.

Jacqueline CHRISTIEN

époques différentes dans des buts distincts. Tout en montrant ce que chacune a de spécifique, l'auteur explique en quoi elles sont toutes représentatives de la volonté d'Athènes de s'affirmer comme capitale culturelle. *Greek Theatre in the Fourth Century B.C.* est le résultat d'un effort pluridisciplinaire pour réhabiliter le théâtre du IV^e siècle. Excellent état de la question, il constitue une lecture indispensable pour quiconque s'intéresse à ce sujet, quel que soit son angle d'approche.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Michel SÈVE & Patrick WEBER, *Guide du forum de Philippes*. Athènes, École française d'Athènes, 2012. 1 vol. 91 p. (SITES ET MONUMENTS, 18). Prix : 19 €. ISBN 978-2-86958-241-5.

La publication de ce guide consacré au forum de Philippes réjouira bon nombre de visiteurs de ce très beau site, souvent en difficulté pour interpréter par eux-mêmes un enchevêtrement de ruines d'époques différentes. Les auteurs ont travaillé à partir de 1977, durant les trente dernières années sur ce site et ont rédigé un guide précis et fort utile pour comprendre l'organisation du forum. La ville porte le nom de Philippe II qui l'a fondée en 356 à l'emplacement d'un établissement créé par des Thasiens en 360 et appelé Krénides. Bien placée pour assurer le contrôle de la région du Pangée, riche en mines, et sur la route qui reliait la Macédoine à la Thrace égéenne, la ville a été traversée par la *via Egnatia* construite au troisième quart du II^e s. av. J.-C., qui correspond au *decumanus maximus*. Sous ses murs en 42 av. J.-C., Antoine et Octavien sont vainqueurs des armées de Brutus et Cassius et la ville devient colonie romaine, renforcée par Octave en 31 av. J.-C., après la bataille d'Actium. Le passage de l'apôtre Paul, en 49, aboutit à la fondation d'une communauté chrétienne à Philippes. De grandes églises sont édifiées à partir du IV^e s. ; la ville résiste aux Goths en 473, mais le site est progressivement abandonné à partir du début du VII^e siècle. Le forum est traversé par la *via Egnatia*, dont le tracé est suivi par l'ancienne route nationale reliant Cavalla à Drama : il comprend, au Nord, la terrasse haute occupée aujourd'hui par la basilique A et au Sud, la terrasse basse qui a gardé son aspect de place publique et qui est limitée par la *via Egnatia* et par la rue du Commerce qui lui est parallèle. Cet ensemble de 2 hectares constituait le centre de la *Colonia Julia Augusta Philippiensium*. Le premier état monumental du forum est du règne de Claude (41-54), dont ne subsistent que des fondations. Le deuxième état monumental, celui que le visiteur peut le mieux découvrir, a été construit dans le troisième quart du II^e siècle : la dédicace de la curie montre que les travaux ont été prévus sous Antonin le Pieux et terminés sous Marc Aurèle (entre 161 et 175). La place basse mesure 112 m dans le sens Est-Ouest et 62 m dans le sens Nord-Sud : au-dessous de la *via Egnatia*, sont aménagées deux fontaines entre les rampes d'accès de la rue au forum. Sur les trois autres côtés, les bâtiments qui la bordent sont réunis par un portique en pi à deux nefs. Au fond du portique, à l'Est sont disposées quatre grandes pièces, au Sud 21 boutiques qui ouvraient sur la rue du Commerce, à l'Ouest, une basilique entre le *tabularium* (archives) et la curie. Sur la terrasse haute, un ensemble de temples était construit sur les pentes de l'acropole, au Nord de la *via Egnatia*, mais ils ont été démontés vers 500 ap. J.-C. pour laisser place à la basilique A. À la fin du V^e ou début

du VI^e siècle, les portiques sont reconstruits ; la colonnade corinthienne de façade est remplacée par une colonnade protobyzantine ionique à colonnes lisses et chapiteaux à imposte. L'abandon du site doit dater des premières années du VII^e s. La monnaie la plus récente, associée à la rampe Sud-Est, est de l'empereur Phocas (605-610). Après une étude des techniques de construction (grand appareil et maçonnerie), les auteurs présentent une visite du forum, en commençant par la place haute, mais sans décrire la basilique A sauf les blocs de remploi qui proviennent des monuments romains de cette terrasse haute ; ils passent ensuite à la place basse, avec une excellente illustration et de très bonnes restitutions des façades, de la bibliothèque, des boutiques, de la curie. Au total, ce guide sera très précieux pour les visiteurs désireux de bien découvrir cette zone centrale de la ville romaine ; à n'en pas douter, ils souhaiteront aussi disposer d'un guide de même qualité pour les autres parties de la cité de Philippes.

Pierre CABANES

Katja SPORN (Ed.), avec la collaboration d'Eleni KALOGEROUDI et d'Eva KASUBKE, *Griechische Grabbezirke klassischer Zeit, Normen und Regionalismen. Akten des Internationalen Kolloquiums am Deutschen Archäologischen Institut, Abteilung, Athen, 20.-21. November 2009*. Munich, Hirmer, 2013. 1 vol., 282 p., 165 ill. (ATHENAIA 6). Prix : 60 €. ISBN 978-3-7774-2034-9.

Le volume rassemble les actes d'un colloque organisé en novembre 2009 au *Deutsches Archäologische Institut* d'Athènes par K. Sporn, sur les monuments et les marqueurs funéraires du monde grec à l'époque classique. Comme en témoigne la subdivision de l'ouvrage, l'approche retenue est d'abord géographique, visant à une comparaison régionale des pratiques en matière de monuments funéraires dans les différentes parties du monde grec. Sont ainsi proposées successivement des études de cas concernant l'Attique, la Grèce centrale et la Grèce du Nord, les îles de l'Égée, le Péloponnèse et l'Épire, l'Asie Mineure, enfin les colonies septentrionales et occidentales. À partir de ces études régionales, l'objectif de ce travail était d'abord de parvenir à une définition des différents types de monuments et de marqueurs funéraires, individuels ou collectifs, du monde grec classique (simples pierres dressées, stèles peintes ou inscrites, vases-marqueurs, monuments, périboles, terrasses, etc.), tout en inscrivant cette typologie au sein de problématiques plus vastes. Les auteurs interrogent en effet la possibilité d'existence de normes, panhelléniques ou régionales, dans la mise en œuvre des monuments et des marqueurs funéraires à l'époque classique ; ils envisagent surtout les rapports qui pouvaient exister entre les monuments funéraires et le niveau social des défunts d'une part, les régimes politiques des cités d'autre part, en montrant l'importance des influences ethniques et culturelles variables auxquelles étaient exposés les défunts. Certains auteurs, suivant strictement le thème du colloque, proposent essentiellement une présentation typologique des différents marqueurs et monuments funéraires d'un site ou d'une région en particulier. Jutta Stroszeck aborde ainsi la question des marqueurs de délimitation des espaces funéraires individuels et collectifs dans le cimetière du Céramique et montre que les pierres de délimitation étaient principalement utilisées aux abords des routes et des chemins. Sofia Iliopoulou montre quant à elle qu'à Zônè, colonie de Samothrace, les

Carl NYLANDER, Börje BLOMÉ, Lars KARLSSON, Angela BIZZARRO, Giuseppe TILIA, Stefano TILIA & Alessandro TILIA, *San Giovenale*. Vol. V, Fasc. 1. *The Borgo. Excavating an Etruscan Quarter: Architecture and Stratigraphy*. Stockholm, Institutum Romanum egni Sueciae, 2013. 1 vol., 189 p., 43 pl. (ACTA INSTITUTI ROMANI REGNI SUECIAE, Ser. in 4°, 26, 5, 1). Prix : 636 cour. suéd. ISBN 978-91-7042-180-8.

Cet ouvrage collectif complète la série consacrée à l'étude de l'important site étrusque de San Giovenale dont les fouilles ont été débutées dans les années 1950. Le recueil constitue une tentative de synthèse de l'ensemble des données disponibles, parfois reconstituées et/ou réinterprétées. Ceci est dû à l'absence de publication des premières fouilles effectuées sur le site et au caractère lacunaire des informations anciennes. On regrettera d'emblée le manque de cohérence, notamment dans le système stratigraphique utilisé, entre cet ouvrage et le fascicule 2 rédigé par Ingrid Pohl et traitant de la céramique retrouvée sur le Borgo (*San Giovenale*, 5, fasc. 2. *The Borgo. The Etruscan Habitation Quarter on the North West slope. Stratification and Materials*, 2009 ; cf. aussi pour le Vol. II, Fasc. 5, *AC* 83 [2013], p. 659-660). La structure générale de l'ouvrage pourrait se subdiviser en deux parties : une première consacrée à la contextualisation et une seconde à l'étude technique proprement dite. La première section traite essentiellement de l'historique des fouilles. Elle constitue en réalité un hommage aux fouilleurs historiques du site et une présentation de leurs travaux, le tout illustré de nombreuses photos dont l'intérêt documentaire est finalement limité. Deux sujets traités par Sh. Judson concernent la géologie ainsi que les matériaux de construction, locaux ou non, retrouvé sur le site. Bien que d'un intérêt certain, ces textes auraient mérité d'être mieux intégrés à la problématique générale. La seconde partie traite des fouilles en tant que telles. Les éclaircissements et les explications stratigraphiques de L. Karlsson permettent de comprendre le site dans son ensemble. La présentation de matrices et de plans clairs assurent une certaine cohérence à l'ensemble, très appréciable compte tenu des difficultés rencontrées face aux données plus anciennes. La seconde partie présente chronologiquement les zones de fouilles, en commençant par la phase dite « Pre-house I » qui comprend une palissade et des traces de hutte datant de la fin du VIII^e siècle av. J.-C. Bien que se limitant le plus souvent à l'exposition des faits, certains chapitres proposent néanmoins de nouvelles lectures des vestiges et du matériel anciennement étudié. Des réévaluations chronologiques sont également avancées, tant pour l'apparition des premières maisons construites que pour certaines phases clés. En dépit de l'incohérence de la stratigraphie avec celle présentée dans le fascicule 2, l'auteur réussit à intégrer de manière efficace les données relatives à la céramique étudiée par Ingrid Pohl. L'ouvrage est agrémenté d'un grand nombre de plans et de photographies dont la profusion ne facilite pas toujours la compréhension du propos. Les derniers chapitres éclairent certains aspects spécifiques de la problématique. Ainsi de la réouverture du dossier évoquant un probable séisme ayant frappé San Giovenale durant la phase archaïque. L'auteur y renvoie pour justifier certaines destructions et reconstructions. Une brève observation des structures des murs par Barbara Belelli Marchesini souligne l'intérêt du site, du point de vue de l'histoire de l'architecture domestique étrusque archaïque. Un rapport présente les résultats obtenus après l'étude de restes de mortiers, fournissant une base

technique comparative pour des enquêtes futures. Enfin, une note d'Ö. Wikander revient sur la typologie des tuiles. Une synthèse bienvenue qui complète utilement notre image du site et sa compréhension générale. Jean-Christophe CAESTECKER

Laurence MERCURI, *La necropoli occidentale di Castiglione di Ragusa (Sicilia). Scavi 1969-1971*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol., 325 p., 49 fig., 73 pl. (ACCADEMIA NAZIONALE DEI LINCEI, MONUMENTI ANTICHI, serie miscellanea 15 = serie generale 69). Prix : 240,00 €. ISBN 978-88-7689-273-8.

Les fouilles publiées dans cet ouvrage ont été effectuées entre 1969 et 1971, par la Surintendance aux Antiquités de la Sicile Orientale, dans une des nécropoles de l'habitat indigène sicule – jusqu'à présent anonyme, sur la colline de Castiglione di Ragusa, près de Comiso (prov. Ragusa), dans l'arrière-pays de *Camarina*. Furent alors fouillées 122 tombes, 86 tombes « a fossa » creusées dans la roche calcaire dans les parties planes aux abords de l'habitat et 37 tombes « a grotticella » creusées dans le flanc de la montagne, la plupart d'entre elles remontant déjà à l'Âge du Bronze ancien et ayant été réutilisées à l'époque archaïque. Le catalogue descriptif de ces tombes consiste essentiellement en un inventaire des mobiliers funéraires, actuellement conservés au musée archéologique de Ragusa et au dépôt archéologique de Camarina, complété de données sur l'emplacement et la structure des tombes et sur les aspects anthropologiques. Pour la rédaction de ces notices, l'auteur disposait principalement de relevés topographiques, d'une documentation photographique (apparemment assez sommaire) ainsi que des carnets de fouilles des fonctionnaires en charge de ces travaux. L'absence de documentation graphique des tombes est très frappante, mis à part quelques dessins approximatifs provenant des carnets de fouilles. Comme les fouilleurs étaient principalement intéressés dans la récupération du mobilier funéraire, l'étude de ces objets occupe une place importante dans la publication. La composition des mobiliers est semblable dans les deux types de tombes. À côté d'un assortiment de base de céramique indigène à décor géométrique, sont présentes plusieurs catégories de céramique grecque ou de type grec (corinthienne, ionienne, laconienne et attique) ainsi que des productions hybrides, dont une catégorie particulièrement bien représentée d'oinochoès à décor géométrique aux aspects à la fois indigène et grecque, qualifiée à juste titre de « céramique coloniale ». Ces céramiques, en particulier la céramique grecque, permettent de dater les tombes entre la fin du VII^e et le début du V^e siècle av. J.-C. Quelque vingt-cinq coupes, principalement ioniennes ou de type ionien, sont munies de graffiti, une, deux ou trois lettres, dont l'interprétation n'est pas immédiate. Exceptionnellement, sur deux coupes de la grotticella G 111 apparaît un mot entier, Νεῦδαξ, apparemment un anthroponyme sicule grécisé, qui a déjà été commenté à maintes reprises depuis la découverte de cette tombe en 1970. Les données fournies par les tombes de Castiglione et leurs mobiliers permettent tout d'abord d'étudier les pratiques funéraires et l'architecture funéraire qui sont ensuite comparées à d'autres nécropoles, à commencer la nécropole orientale du même site découverte en 1999. Elles offrent aussi une occasion de placer Castiglione di Ragusa dans le contexte élargi de la Sicile sud-orientale. Bien que situé dans l'arrière-pays de Camarine, le site de Castiglione semble également avoir été

λόγος ἐπιτάφιος d'Hypéride et le *P.Lond.Lit.* 133 ont été publiées. Ainsi, la même année que la présente édition, a paru celle de J. Hermann (éd.), *Hyperides. Funeral Oration*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2009 (American Classical Studies 53). D'autre part, le papyrus a fait l'objet d'une étude de R. Otranto, *Reconsidering the Origin and the Acquisition of P.Lond.Lit. 133*, dans P. Schubert (textes réunis par), *Actes du 26^e Congrès international de papyrologie*, Genève, Droz, 2012, p. 581-590, où elle expose les raisons pour lesquelles l'authenticité du papyrus pourrait être mise en doute.

Nathan CARLIG

Papiri filosofici. Miscellanea di Studi VI. Florence, Leo. S. Olschki, 2011. 1 vol., IX-320 p. (STUDI E TESTI PER IL CORPUS DEI PAPIRI FILOSOFICI, 16). Prix : 43 €. ISBN 978-88-222-6115-1.

Depuis les années 1980, le projet du *Corpus dei Papiri Filosofici* (CPF) a donné jour, d'une part, à huit volumes d'éditions, et, d'autre part, à la collection des *Studi e Testi per il Corpus dei Papiri Filosofici* (STCPF). Le seizième volume de cette collection, le dernier paru, rassemble seize contributions, toutes en italien, à l'exception de deux, rédigées en anglais. Dédié à la mémoire de F. Adorno, président du CPF, disparu en septembre 2010, le volume, après un avertissement, les remerciements et la préface, est composé de trois parties. Intitulée *Studi sul papiro di Derveni*, la première est un hommage au regretté G. Pugliese Carratelli et présente quatre études sur le fameux rouleau carbonisé de Derveni (MP³ 2465.1), provenant de la localité de Grèce continentale à laquelle il doit son nom. Daté du IV^e siècle avant notre ère et contenant un texte orphique, ce papyrus, découvert dans les années 1960, est parmi les plus anciens connus à ce jour. Si, avant et depuis la parution de l'édition officielle, en 2005, d'innombrables études ont été publiées à son sujet, il reste cependant de nombreux problèmes à résoudre, dont ceux relatifs à la localisation de fragments, notamment pour les colonnes I à III, particulièrement mal conservées. Ainsi, après un tableau utile présentant les différentes hypothèses à ce sujet (p. 3-4), V. Piano, *Ricostruendo il rotolo di Derveni. Per una revisione papirologica di P.Derveni I-III* (p. 5-37), propose une nouvelle reconstruction de ces trois colonnes, en se fondant notamment sur l'étude des couches de papyrus superposées. La contribution est illustrée par dix-sept planches représentant les fragments concernés. Se fondant plutôt sur l'étude du contenu, F. Ferrari, *Frustoli erranti. Per una ricostruzione di P.Derveni coll. I-III* (p. 39-54), poursuit le même objectif que V. Piano. Il fournit aussi une transcription des trois colonnes ainsi reconstituées, avec traduction italienne et commentaire. Tirée de sa *tesi di laurea*, la contribution de M. Scermino, *P. Derveni coll. XIII-XVI: un mito, due frammenti, un rompicapo* (p. 55-90), se concentre sur les passages des col. XIII 4 et XVI 3-6 où apparaissent l'adjectif αἰδοῖος (vénérable) et le substantif αἰδοῖον (phallus), dont elle tente d'éclaircir le sens, sans pour autant avancer des conclusions définitives. Enfin, L. Lulli, *La lingua del papiro di Derveni. Interrogativi ancora irrisolti* (p. 91-104), identifie trois niveaux de texte dans le papyrus, à savoir le commentaire au poème orphique, les citations du poème et les autres citations littéraires. L'étude fine de ceux-ci, ainsi que de leurs traits linguistiques, permet à l'auteur d'avancer des conclusions prudentes : sans doute composé en Ionie, le texte

a subi des influences attiques importantes, témoins d'une étape de leur transmission orale ou écrite. Quatre éditions de papyrus constituent les *Studi vari* de la seconde partie. S. Azzarà propose *Una rilettura di P.Berol. inv. 17027* (p. 107-136), fragment de codex de papyrus des IV^e/V^e siècles (MP³ 1346), où, après avoir identifié deux nouveaux passages du *Corpus Hermeticum X* (CH X) et une citation de Plutarque, *De sera numinis vindicta*, elle rejette l'attribution du texte à Philon le Juif, proposée dès l'*editio princeps* de 1942, et s'écarte de l'attribution au CH X, proposée par A. Van den Kerchove. Il s'agirait plutôt d'un recueil, inspiré de celui-ci. Le réexamen du fragment de codex mythographique PSI 7.850 (MP³ 2462) par M. Cardin et L. Ozbek, *Orfeo e Dionisio : nuove indagini su un frammento mitografico trascurato* (PSI VII 850) (p. 137-162) permet d'abaisser sa datation au III^e ou au début du IV^e siècle, de proposer de nouvelles lectures et d'identifier des parallèles, qui orientent vers une production en contexte chrétien, en vue de critiquer des rites païens. E. Falaschi, *PSI 152 : una rilettura* (p. 163-182) réédite le papyrus florentin contenant la partie supérieure de deux colonnes d'écriture datées du II^e siècle de notre ère (MP³ 2611). Montrant une forte empreinte stoïcienne, le texte, dont l'éditeur propose de nouvelles lectures et une traduction italienne, porte sur les *technitai* qui ont tendance à se laisser emporter par leur passions. G. Menci, *Frammento di « Vita » illustrata del filosofo Secondo* (P.Lond.Lit. 198) (p. 183-192) identifie un passage de la *Vita Secundi philosophi*, 68, 13-70, 3 (Perry) dans ce coupon de papyrus illustré (MP³ 1541.201), qu'elle date du VI^e ou du début du VII^e siècle, tout en précisant la relation entre le dessin du banquet et le texte. La présence d'un *nomen sacrum* abrégé oriente vers un contexte de production chrétien. Cette hypothèse est renforcée par M. Stroppa, *L'uso di rotuli per testi cristiani di carattere letterario*, dans *APF*, 59 (2013), p. 347-358, spéc. 356-357. La troisième partie, de loin la plus importante du volume, est consacrée à huit *Studi su testi di logica antica*, présentés, à l'exception de la contribution de G. Menci, les 30 et 31 mars 2009, lors d'un séminaire de la Scuola Normale Superiore di Pisa. Huit papyrus littéraires grecs de logique *adespota* sont répertoriés, à savoir, pour l'époque ptolémaïque, 1) *P.Hib.* 2.184 (MP³ 2645), 2) 2.189 (MP³ 2568, et non 2586, comme écrit p. 198), 3) *P.Paris* 2 (MP³ 246) et 4) *P.Daris* inv. 134 (MP³ 2566.01), et, pour l'époque romaine, 5) *P.Mich.* inv. 2906 (MP³ 2568.1), 6) *P.Oxy.* 47.3320 (MP³ 2592.1), 7) *PSI* 9.1095 (MP³ 2567) et 8) *P.Harr.* 1.2 (MP³ 159.1, *antea* 2566). Les contributions de M.S. Funghi, *Paleografia e bibliologia dei testi logici trasmessi su papiro* (p. 195-210) et de W. Cavini, E.V. Di Lascio et M.S. Funghi, *Testi di logica antica* (p. 211-226, avec reproduction de 2 et 4) servent d'introduction. M.S. Funghi leur consacre une étude externe et conclut qu'ils sont tous écrits par des scribes confirmés, pour des érudits, sans cependant exclure un contexte scolaire pour 2. La deuxième contribution introductive présente une nouvelle transcription de 1, 2, 4, 6 et 7, avec appareil critique et commentaire. Les papyrus 1, 8 et 5 font successivement l'objet d'études spécifiques. Dans *P.Hibeh 184 : Platonist Logic in the Third Century BC ?* (p. 227-239), à la suite d'une analyse fine des syllogismes écrits sur le papyrus, D. Sedley propose de changer l'ordre des fragments adopté jusqu'ici et de voir une influence platonicienne dans le contenu. Considéré par son premier éditeur, E. Powell, comme un traité de rhétorique, le coupon de papyrus *P.Harr.* 1.2, daté du II^e ou du III^e siècle de notre ère, est identifié comme un passage d'Aristote, *Catégories X*, 11b17-28 et 36-38 par W. Cavini, *Un nuovo papiro delle « Categorie »* (p. 241-251,

avec planche). G. Menci, *Un nuovo frammento papiraceo dei « Topici »* (p. 253-264, avec planche) identifie, dans le fragment de rouleau *P.Giss.Lit.* 4.8r (= *P.Giss.Univ.* 4.40r = MP³ 164.01) provenant du Fayoum et daté du II^e siècle de notre ère, un passage d'Aristote, *Topiques*, 150b10-14 et 23-26 et démontre qu'il faisait originellement partie du même rouleau que *P.Ryl.* 3.510r, récemment identifié comme un passage de la même œuvre. La contribution d'E.V. Di Lascio, *Papyrus Michigan 2906 : an Afterthought* (p. 265-279) révisé les conclusions d'un article qu'elle avait publié précédemment (*Papyrus Michigan 2906 Revisited : a Fragment of Non-chrysippean Logic ?*, dans *Papiri filosofici. Miscellanea di Studi*, Florence, 2007, p. 187-212 [STCPF, 14]), où elle présentait le contenu du papyrus comme appartenant à une logique stoïcienne non-chrysippéenne. Proposant une nouvelle construction des propositions logiques, elle arrive à la conclusion qu'il s'agirait plutôt de logique stoïcienne chrysippéenne ou post-chrysippéenne. Les deux dernières contributions du volume ne sont pas proprement papyrologiques. Dans *Il principio di bivalenza in Aristotele*, *De interpretazione* 4 (p. 281-296), F. Ademollo tente de concilier les positions apparemment opposées de *De Int.* 4 et 9 sur les locutions déclaratives (λόγοι ἀποφαντικοί). Principalement fondée sur les *Premiers Analytiques* d'Aristote, la contribution de P. Crivelli, *Semantiche per la sillogistica di Aristotele* (p. 297-317) analyse, du point de vue sémantique, les principes des syllogismes aristotéliens et conclut que, des deux interprétations traditionnelles, l'orthodoxe et l'hétérodoxe, la première semble être plus plausible. De belle facture, produit avec grand soin et bien illustré, ce volume foisonne de nouvelles découvertes et témoigne à merveille de la vitalité, trente ans après sa création, du projet de *Corpus dei papiri filosofici*. Le livre, qui illustre parfaitement l'apport de la papyrologie à la connaissance de la philosophie antique, intéressera non seulement les papyrologues, mais aussi les historiens du livre et les philosophes de l'Antiquité.

Nathan CARLIG

Michele FARAGUNA (Ed.), *Archives and Archival Documents in Ancient Societies. Trieste, 30 September – 1 October 2011*. Trieste, Edizioni Università di Trieste, 2013. 1 vol., 379 p., tabl., fig. (LEGAL DOCUMENTS IN ANCIENT SOCIETIES, IV = GRAECA TERGESTINA. STORIA E CIVILTÀ, 1). Prix : 28 €. ISBN 978-88-8303-460-2.

Il aura fallu à M. Faraguna moins de dix-huit mois (l'avant-propos est daté de février 2013, l'achèvement d'imprimerie d'avril de la même année) pour publier les actes du colloque sur les archives anciennes et leurs dépôts qui s'est réuni à Trieste à l'automne de 2011 – en soi, un petit exploit d'archivage. Le sommaire se distribue en quatre sections, comprenant chacune quatre contributions : l'Orient ancien (Mésopotamie) ; la Grèce classique (essentiellement Athènes) ; la tradition perse et le monde hellénistique ; l'empire romain. L'Égypte gréco-romaine occupe la place d'honneur dans les deux dernières sections, tant sont nombreuses les pièces d'archives en provenance de cette région : L. Criscuolo, *Copie, malacopie, copie d'ufficio e il problema della titolarità di un archivio nell'Egitto tolemaico*, p. 245-257 ; M. Depauw, *Reflections on Reconstructing Private and Official Archives*, p. 259-266 ; Th. Kruse, *Bevölkerungskontrolle, Statuszugang und Archivpraxis im römischen Ägypten*, p. 307-332 ; R. Haensch, *Die Statthalterarchive der Spätantike*,

privatae. La première renvoie à la gestion d'une propriété impériale sur le territoire de Tivoli. Cette inscription permet d'attester que, au II^e siècle ap. J.-C., une distinction administrative est faite entre biens publics et biens privés mais que leur gestion a incombé à un seul affranchi impérial. G. Mennella passe en revue les *augustales* et les sévirs augustaux de la *Regio IX* (Ligurie). De nouvelles inscriptions découvertes à Alba Pompeia et à Pollentia viennent compléter le corpus déjà établi de ce groupe social par R. Duthoy. Battant en brèche l'idée d'un immobilisme de l'Empire romain, ce volume réussit avec succès à réévaluer les motivations et les modalités des déplacements à partir du support épigraphique.

Marianne BERAUD

IPERIDE, *Epitafio per i caduti del primo anno della guerra lamiaca* (P.Lit.Lond. 133v). éd. Luisa PETRUZZIELLO, Pisa-Roma, Fabrizio Serra Editore, 2009, 250 p. + XIII tables n/b. (TESTI E COMMENTI 23). Prix : 170 € (relié), 85 € (broché). ISBN 978-88-6227-020-5.

Acheté à Thèbes, en Égypte, en 1856, avec d'autres papyrus, principalement coptes, et édité dès 1858, le rouleau *P.Lond.Lit. 133* (Brit.Lib. inv. 98 = MP³ 1236) fut le premier papyrus connu de l'orateur Hypéride. À côté des fragments des deux premières colonnes, le fragment principal mesure 95 cm de long et 23 cm de haut. Le papyrus contient, au verso d'un horoscope grec et d'un texte astrologique en vieux-copte, le discours funèbre (ἐπιτάφιος λόγος) prononcé par l'orateur en personne, en l'honneur du général Léosthène et de ses soldats tombés lors de la guerre lamienne (323-319 avant notre ère). Élaboré à partir de la thèse de doctorat de l'auteur, défendue à l'Università degli Studi di Salerno (Italie) en 2005, le livre contient une nouvelle édition de ce texte, avec traduction italienne et commentaire. À la préface (*Premessa*, p. 9) fait suite une ample introduction, divisée en quatre chapitres. Le premier (p. 11-24) est consacré à une description du papyrus. L'auteur détaille l'aspect du papyrus, la disposition des textes qu'il contient l'un par rapport à l'autre et la mise en page du texte hypéridien, qui occupe quatorze colonnes écrites dans une majuscule peu assurée et criblée de fautes. Initialement copié sur deux morceaux distincts de papyrus, joints par la suite, le texte couvre, pour la première partie, le verso transfibral (↓) du premier morceau, au recto duquel sont écrits l'horoscope grec et le texte copte, et, pour la seconde partie, le recto perfibral (→) de l'autre morceau. Écartant l'hypothèse du caractère scolaire de la copie, pourtant défendue par R. Cribiore, *Writing, Teachers, and Students in Graeco-Roman Egypt*, Atlanta, 1996, p. 240-241 (n° 283) (*American Studies in Papyrology* 36), l'auteur date la main de la seconde moitié du II^e siècle de notre ère et, après l'étude des lacunes du papyrus, propose une reconstruction du *volumen*, dont on aurait perdu quatorze ou quinze volutes. Intitulé *La fortuna di Iperide nel medioevo e in età moderna* (p. 25-33), le deuxième chapitre s'intéresse principalement à la tradition indirecte médiévale d'Hypéride et aux éditions modernes qui lui ont été consacrées. En revanche, l'auteur n'aborde guère la réception de l'œuvre d'Hypéride dans l'Antiquité, se limitant à dresser une liste de ses œuvres d'après le Pseudo-Plutarque, Harpocraton, Pollux et la liste de livres *P.Oxy. 47.3360* (MP³ 1236.1), alors que l'on répertorie actuellement treize attestations papyrologiques d'Hypéride (dont cinq attributions et une citation).

Les troisième et quatrième chapitres abordent le contexte historico-littéraire. Dans *Storia e politica al tempo della guerra lamiaca* (p. 34-51), l'auteur brosse d'abord le cadre politique troublé de la seconde moitié du IV^e siècle avant notre ère. Se fondant sur les sources antiques, elle décrit ensuite la vie et la carrière d'Hypéride et du général Léosthène et termine en présentant la guerre lamienne, qui, après la mort d'Alexandre, opposa les Grecs confédérés au roi Antipatros. C'est durant celle-ci que mourut le général Léosthène, à qui est dédié le discours funèbre. Ce dernier fait l'objet du quatrième chapitre *Il ΛΟΓΟΣ ΕΠΙΤΑΦΙΟΣ come forma letteraria* (p. 52-92), où l'auteur étudie ce genre littéraire, qu'il faut distinguer du thrène. Il est représenté par cinq autres textes ou fragments, à savoir le discours de Périclès pour les morts de la première année de la guerre du Péloponnèse (Thuc., II, 36-46), un fragment de Gorgias (fr. 6, l. 7-32 D.-K.⁶), le discours II de Lysias, le *Ménexène* de Platon et le discours LX de Démosthène, en l'honneur des morts de la bataille de Chéronée. Elle insiste enfin sur le rôle politique du discours funèbre, destiné à conférer un statut héroïque aux morts. Après avoir daté la composition du texte entre l'hiver 323/2 et le printemps 322, L. Petruzzello détaille la structure de celui-ci, qui comprend un préambule (προοίμιον), une louange (ἔπαινος), une consolation (παράμυθος) et un épilogue (ἐπιλογος), puis en résume le contenu, avant d'examiner les thèmes abordés, comme la vertu de la *polis* et la louange de l'impérialisme athénien. Enfin, elle étudie le style et la technique de composition du texte, mettant en avant la *Ringkomposition* et son style oral, lié à sa déclamation publique. La bibliographie (p. 93-111), répertoriant pas moins de dix-sept éditions ou traductions du texte publiées depuis 1858, ainsi que les études particulières, précède la liste des *Sigla et compendia* (p. 113-114) et celle des signes papyrologiques utilisés (p. 115). L'édition proprement dite occupe moins de vingt-cinq pages (p. 118-141). Sur chaque double page, on trouve, à gauche, le texte grec et, à droite, la traduction italienne. La partie inférieure des pages est occupée par l'apparat papyrologique, qui signale les particularités orthographiques et de mise en texte du papyrus, et, à sa suite, par l'apparat critique, qui recense les variantes proposées dans les éditions précédentes ou celles choisies par l'éditrice. Le texte grec est structuré en chapitre. Les références aux colonnes du papyrus sont signalées dans la marge, tandis que, dans le texte, des traits verticaux simples (|) signalent le passage d'une ligne du papyrus à l'autre et des traits verticaux doubles (||), le passage d'une colonne à l'autre. Or, vu l'étendue limitée du texte, une transcription diplomatique, respectant au plus près l'état du papyrus, aurait été utile, en sorte que le lecteur puisse se rendre compte des particularités orthographiques, de mise en texte et de ponctuation du papyrus. À la suite du texte d'Hypéride, on trouve l'édition et la traduction italienne de la citation d'un passage du discours funèbre par Jean Stobée, IV, 56, 36 (Hense) qui, bien qu'il ne soit pas conservé sur le papyrus, avait permis l'identification du texte par le premier éditeur. Dans le commentaire (p. 143-215), l'éditrice fournit une analyse complète du texte, section par section. Elle recense les passages parallèles, explique les *realia*, discute les restitutions ou corrections proposées dans les éditions précédentes et ajoute des notes grammaticales, stylistiques ou sémantiques. À l'annexe, qui présente les cinq autres textes du corpus des discours funèbres, font suite les index *verborum* (p. 219-229) et *nominum* (p. 231). Treize reproductions du papyrus (p. 235-246), la plupart tirées de l'*editio princeps* de 1858, concluent le volume. Depuis sa parution, de nouvelles études sur le

λόγος ἐπιτάφιος d'Hypéride et le *P.Lond.Lit.* 133 ont été publiées. Ainsi, la même année que la présente édition, a paru celle de J. Hermann (éd.), *Hyperides. Funeral Oration*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2009 (American Classical Studies 53). D'autre part, le papyrus a fait l'objet d'une étude de R. Otranto, *Reconsidering the Origin and the Acquisition of P.Lond.Lit. 133*, dans P. Schubert (textes réunis par), *Actes du 26^e Congrès international de papyrologie*, Genève, Droz, 2012, p. 581-590, où elle expose les raisons pour lesquelles l'authenticité du papyrus pourrait être mise en doute.

Nathan CARLIG

Papiri filosofici. Miscellanea di Studi VI. Florence, Leo. S. Olschki, 2011. 1 vol., IX-320 p. (STUDI E TESTI PER IL CORPUS DEI PAPIRI FILOSOFICI, 16). Prix : 43 €. ISBN 978-88-222-6115-1.

Depuis les années 1980, le projet du *Corpus dei Papiri Filosofici* (CPF) a donné jour, d'une part, à huit volumes d'éditions, et, d'autre part, à la collection des *Studi e Testi per il Corpus dei Papiri Filosofici* (STCPF). Le seizième volume de cette collection, le dernier paru, rassemble seize contributions, toutes en italien, à l'exception de deux, rédigées en anglais. Dédié à la mémoire de F. Adorno, président du CPF, disparu en septembre 2010, le volume, après un avertissement, les remerciements et la préface, est composé de trois parties. Intitulée *Studi sul papiro di Derveni*, la première est un hommage au regretté G. Pugliese Carratelli et présente quatre études sur le fameux rouleau carbonisé de Derveni (MP³ 2465.1), provenant de la localité de Grèce continentale à laquelle il doit son nom. Daté du IV^e siècle avant notre ère et contenant un texte orphique, ce papyrus, découvert dans les années 1960, est parmi les plus anciens connus à ce jour. Si, avant et depuis la parution de l'édition officielle, en 2005, d'innombrables études ont été publiées à son sujet, il reste cependant de nombreux problèmes à résoudre, dont ceux relatifs à la localisation de fragments, notamment pour les colonnes I à III, particulièrement mal conservées. Ainsi, après un tableau utile présentant les différentes hypothèses à ce sujet (p. 3-4), V. Piano, *Ricostruendo il rotolo di Derveni. Per una revisione papirologica di P.Derveni I-III* (p. 5-37), propose une nouvelle reconstruction de ces trois colonnes, en se fondant notamment sur l'étude des couches de papyrus superposées. La contribution est illustrée par dix-sept planches représentant les fragments concernés. Se fondant plutôt sur l'étude du contenu, F. Ferrari, *Frustoli erranti. Per una ricostruzione di P.Derveni coll. I-III* (p. 39-54), poursuit le même objectif que V. Piano. Il fournit aussi une transcription des trois colonnes ainsi reconstituées, avec traduction italienne et commentaire. Tirée de sa *tesi di laurea*, la contribution de M. Scermino, *P. Derveni coll. XIII-XVI: un mito, due frammenti, un rompicapo* (p. 55-90), se concentre sur les passages des col. XIII 4 et XVI 3-6 où apparaissent l'adjectif αἰδοῖος (vénérable) et le substantif αἰδοῖον (phallus), dont elle tente d'éclaircir le sens, sans pour autant avancer des conclusions définitives. Enfin, L. Lulli, *La lingua del papiro di Derveni. Interrogativi ancora irrisolti* (p. 91-104), identifie trois niveaux de texte dans le papyrus, à savoir le commentaire au poème orphique, les citations du poème et les autres citations littéraires. L'étude fine de ceux-ci, ainsi que de leurs traits linguistiques, permet à l'auteur d'avancer des conclusions prudentes : sans doute composé en Ionie, le texte

propriétés, même s'il semble ne pas exclure des transferts fiscaux. P. C. Diaz admet la possibilité de la thèse fiscaliste pour le royaume wisigoth de Tolède, sans qu'il y ait eu nécessité de procéder à des expropriations massives. P. Porena propose avec des arguments solides que l'établissement des Ostrogoths se soit fait, dans le centre et le nord de l'Italie, sur des *sortes* résultant de l'assemblage de plusieurs *praedia* expropriés, ce qui aurait entraîné une « parcellisation » supportable de l'expropriation. Se fondant sur Paul le Diacre mais aussi sur la documentation papyrologique, W. Pohl estime que les Lombards procédèrent en deux temps : d'abord, ils auraient contraint les grands propriétaires à verser le tiers de leurs revenus à leurs *hospites* ; ensuite ce système se serait étendu à tous les contribuables. B. Dumézil s'est situé dans une perspective différente ; il montre comment le roi, dans la Gaule romano-barbare, utilise la confiscation des biens comme un héritier de l'image de la *potestas* impériale. La conclusion de P. Heather, qui doit beaucoup – et le reconnaît – aux travaux de G. Halsall, se tient à mi-chemin des thèses opposées : « mixture », « cocktail » (p. 313). Surtout, elle oppose à bon droit à la vision « administrative » de W. Goffart une vision « politique », qui entend tenir largement compte des différences de contexte. Sans doute aurait-il été fructueux de proposer dans une synthèse une focalisation sur les acteurs des opérations de confiscations : administrateurs anciennement impériaux, cités, évêques, nouveaux venus eux-mêmes. Le dossier est loin d'être clos.

Alain CHAUVOT

Yves MODÉLAN †, *Les Vandales et l'Empire romain*, édité par Michel-Yves Perrin, Arles, Errance, 2014. 1 vol. 302 p., fig. et cartes (COLLECTION « CIVILISATIONS ET CULTURES »). Prix : 35 €. ISBN 978-2-87772-435-7.

Disparu brutalement le 1^{er} juillet 2010, Yves Modéran préparait un ouvrage sur les Vandales, dont une partie était presque achevée. Ce sont ces pages que Michel-Yves Perrin a entrepris d'éditer. Le livre a été divisé en deux parties : *Les Vandales avant l'Afrique* et *L'invasion de l'Afrique et la naissance du royaume vandale* ; de la troisième partie, *La puissance vandale*, n'avait été rédigé qu'un chapitre, *Les Vandales et les autres*. Il faut saluer le travail de l'éditeur, qui nous donne accès à ce qui était déjà une synthèse magistrale. On en exposera ici certains traits saillants. Sur l'origine des Vandales, Y. Modéran ne retient pas l'hypothèse scandinave mais plutôt celto-germanique, avec un lent déplacement du 1^{er} au IV^e siècle et une entrée dans la sphère d'influence romaine à la fin du II^e siècle (p. 24-27). Il estime, avec prudence, que la théorie de l'ethnogenèse, définissant un peuple comme « résultat d'un processus de construction sociale et identitaire » et non comme une « ethnie au sens biologique », pouvait s'accorder avec certains traits de l'histoire vandale (p. 37). Si la migration a mené, au début du V^e siècle, les Vandales, les Alains et les Suèves vers l'Ouest et non vers le Sud, c'est sans doute parce que le passage vers l'Italie était bloqué, soit par Stilicon, si l'on conserve pour la traversée du Rhin la date du 31 décembre 406, soit par Radagaise, si l'on adopte la proposition de M. Kulikowski l'avançant d'un an (p. 57), la menace des Huns ayant pu jouer un rôle. Il s'agit de familles entières et non de simples contingents de guerriers (p. 60). Déjà familiers de la romanité, ces Vandales voulaient avant tout vivre dans l'Empire. Peu de soldats romains station-

naient alors sur le Rhin, et les Vandales se heurtèrent surtout à des Francs, moins des « colons militaires » que des tribus franques de la rive droite peut-être alliées à l'Empire (p. 66-67). Les Vandales ont pratiqué des raids en profondeur, atteignant le sud-ouest de la Gaule dès septembre/octobre 407, avant de refluer et de se disperser (p. 71-72). Mais la légende noire du « vandalisme » est sans doute une rétroprojection opérée ultérieurement par des catholiques suite à l'image de persécuteurs en Afrique, alors que les Vandales avaient jusqu'alors plutôt la réputation d'un peuple faible (p. 72-76). Non assurés d'une résidence stable en Gaule, faute d'avoir un interlocuteur impérial adéquat, les Vandales saisirent l'occasion offerte par la révolte de Géricus en Espagne, qui « dressa contre (le César) Constant les Barbares installés en Gaule » (Zosime, VI, 5, 2, à la suite d'Olympiodore). Or ce ne fut pas une simple armée qui arriva, mais une « horde » (p. 76-79), dont les plus puissants étaient les Alains (p. 84), les Vandales silings obtenant la riche Bétique et les Vandales hasdings se contentant de la pauvre Galice (p. 80). « Convertis à l'araire » d'après Orose, VII, 41, 7, les Vandales procédèrent à une forme d'appropriation des terres ou au moins de détournement de la rente foncière (p. 84-85, *contra* W. Goffart, qui introduit – ici comme ailleurs – l'hypothèse du prélèvement fiscal). C'est sans doute là que les Vandales se seraient convertis à l'arianisme, suite à des missions wisigothiques, Genséric adoptant la religion de son peuple à son avènement en 428. Y. Modéran s'appuie à bon droit sur Salvien, *De gubernatione Dei*, VII, 45-46, pour estimer que les Vandales étaient chrétiens en 422, et estime même que ce texte montre qu'ils étaient déjà ariens, sans doute, selon lui, convertis par des missionnaires wisigoths en Espagne et passés directement du paganisme à l'arianisme (p. 89-90). Quant à l'arrivée en Afrique, elle serait liée à l'intérêt pour une terre riche et isolée, à l'abri des Suèves ou des Wisigoths, mais non point à une « trahison » supposée de Boniface. En revanche celui-ci a dû engager en 427-428 des mercenaires vandales qui, en 429, se rallièrent à Genséric, ce qui contribua à la naissance de cette fable propagée par des sources orientales (p. 97-101). Y. Modéran traite longuement de la question de la faiblesse, à première vue étonnante, de la résistance de l'armée romaine, tant l'impression donnée par la *Notitia Dignitatum* est celle d'une armée puissante. Il propose comme explication les conséquences de la bataille d'Utriculum qui opposa en 413 les forces du comte d'Afrique Héraclien révolté à l'armée d'Honorius (p. 108), ce qui provoqua une saignée des forces venues d'Afrique. Quant au dossier du sac de Carthage, tant disputé, Y. Modéran s'appuie sur Quodvultdeus et sur Victor de Vita, I, 8, tout en expliquant les destructions comme une conséquence de la prise, l'incohérence apparente de la liste de Victor ne faisant que refléter les hasards du sac (p. 127). On insistera pour finir sur la question débattue de l'établissement territorial des Vandales. Ces pages doivent être lues en regard de l'article (posthume) qu'Y. Modéran a consacré à ce sujet et qui est issu de sa communication au colloque de Rome tenu en septembre 2009 (« Confiscations, expropriations et redistributions foncières dans l'Afrique vandale », dans *Expropriations et confiscations dans les royaumes barbares* », Études réunies par P. Poréna et Y. Rivière, École française de Rome, 2012, p. 129-156) et qui complète son article publié dans *Antiquité tardive*, 11, 2002. L'auteur fait référence à ce colloque dans *Les Vandales...*, p. 159, en évoquant la communication de W. Goffart (publiée sous le titre « Le début (et la fin) des *sortes Vandalorum* », dans *Expropriations...* p. 115-128), mais sans citer la sienne, qui n'apparaît pas dans la

bibliographie du présent ouvrage (en revanche, la n. 776, due à l'Éditeur, renvoie globalement à *Expropriations...*). On doit en déduire qu'Y. Modéran avait sinon rédigé, du moins retouché ce chapitre entre le colloque de Rome (septembre 2009) et le 18 janvier 1010, date d'arrêt de sa rédaction (p. 11). Il avait certes connaissance de la communication de W. Goffart, mais ne devait pas disposer d'un texte écrit, ce qui explique que, dans le présent livre, il fasse référence aux thèses de celui-ci à travers des travaux antérieurs moins développés, W. Goffart n'ayant abordé de façon détaillée la question vandale qu'au colloque de Rome (dans sa contribution « Confiscations ... », Y. Modéran précise, p. 132, n. 15, qu'il n'a pas disposé du texte de W. Goffart au moment de sa propre rédaction). Or, à Rome, autant la confrontation entre Y. Modéran et W. Goffart fut essentielle – c'est dans « Confiscations ... » qu'il faut lire la critique incisive de la théorie « fiscaliste » de W. Goffart –, autant dans ce livre-ci la confrontation qui est au premier plan se fait plutôt avec J. Durliat, qui avait explicitement traité du cas africain, et moins nettement avec W. Goffart. Y. Modéran, se fondant sur une analyse serrée de Victor de Vita, I, 12-15 et de Procope, *Guerre vandale*, I, 5, 11-17, montre de façon convaincante que les Vandales procédèrent à des expropriations massives en Proconsulaire au détriment de l'Église, des sénateurs romains, des curiales de Carthage et de nombre de curiales des autres cités, sans doute plusieurs milliers de familles, surtout si l'on donne, comme Chr. Badel, à *nobiles* un sens large, au-delà des seuls *principales*, ce qui a pu permettre de lotir « la plus grande partie sinon la totalité du peuple vandale » sans séisme social (p. 172). De telles mesures sont inséparables d'une politique religieuse visant à extirper le catholicisme de Proconsulaire, comme le montrent les édits d'Hunéric en 483-484 interdisant le culte catholique *in sortibus Wandalorum* (p. 176-177), si l'on donne – et à bon droit – à *sortes* non pas le sens de revenu fiscal, comme le propose W. Goffart mais celui de lots de terre. Non seulement Yves Modéran maîtrisait les sources et la littérature scientifique, mais encore exposait-il son savoir avec beaucoup de clarté ; ce grand livre sera à la fois un instrument de travail accessible aux débutants et un ouvrage de référence pour les spécialistes.

Alain CHAUVOT

Fabio GUIDETTI & Anna SANTONI (Ed.), *Antiche stelle a Bisanzio. Il codice Vaticano greco 1087*. Pise, Scuola Normale Superiore, 2013. 1 vol. 212 p., nombr. ill. Prix : 20 €. ISBN 978-88-7642-485-4.

F. Guidetti et A. Santoni réunissent dans ce volume les communications qui ont été présentées à l'École Normale Supérieure de Pise, lors d'une journée d'études organisée par le groupe de recherche « Manuscrits d'astronomie illustrés » et portant sur un manuscrit grec – le *Vaticanus graecus* 1087. Ce manuscrit est très important car, produit par le cercle de Nicéphore Grégoras, il permet de mieux connaître les intérêts scientifiques – spécialement en astronomie – du groupe et de sa figure de proue. Le volume offre, après une rapide présentation (p. 7-8), huit études (p. 9-152), suivies d'une bibliographie (p. 153-165), de deux index (manuscrits et *nominum / rerum*, p. 167-176) et de magnifiques illustrations (texte et images, p. 178-208). F. Pontani brosse rapidement (*Il Vat. gr. 1087 e l'astronomia bizantina : cenni introduttiva*, p. 9-15) le cadre chronologique et scientifique – l'astronomie byzantine –

mage rendu à ces gouverneurs ou notables locaux, mettant en avant, de façon si ostentatoire, leurs diverses qualités (du traditionnel *cursus honorum* des dédicaces du Haut-Empire on est passé à une véritable « panegyrische Inszenierung des Geehrten », p. 86), nous vaut un livre qui dépasse très largement le domaine de l'histoire de l'art et inscrit résolument ses conclusions dans une perspective d'histoire sociale de toute la période. Le passage d'un monde païen à un monde chrétien n'est pas oublié non plus, qui voit glisser certains types statuariers du forum à l'église (M. Kovacs n'a pas négligé, en effet, de consacrer un important chapitre, p. 213-231, aux représentations sur sarcophages, sur mosaïques et dans la peinture, qui permettent de pousser la recherche plus avant dans le VI^e et parfois le VII^e siècle). On ne saurait que l'en féliciter. On regrettera, certes, qu'il n'ait pas accordé plus d'attention (seulement quatre brefs paragraphes aux p. 163-164) à l'Afrique du Nord, dont le renouveau à cette époque même – et jusqu'à l'invasion vandale – avait été magnifiquement mis en évidence par Cl. Lepelley voici déjà trente-cinq ans (*Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, Paris, 1979-1981) et pour laquelle la simple consultation du site d'Oxford laststatues.classics.ox.ac.uk, cité cependant à l'une ou l'autre reprise, fournissait au moins, à côté de plusieurs inscriptions en l'honneur de gouverneurs de la province jusqu'à la fin du IV^e, voire le premier quart du V^e siècle, d'intéressantes œuvres comme une tête fragmentaire de Cyrène (LSA-1158) et surtout l'étonnant portrait d'Alger (LSA-2389 ; en dernier lieu, J. Mazard et M. Leglay, *Les portraits antiques du Musée Stéphane Gsell*, Alger, 1958, p. 56, fig. 44), très proche, me semble-t-il, de ceux de la première moitié du VI^e siècle retenus ici, pl. 118.3-4, 119 et 120 ; l'*imago clipeata* de la tombe de Gargaresh eût aussi très utilement complété, pour cette partie de l'Empire, ce qui est dit des portraits peints aux p. 225-231. Dans le catalogue des p. 259-297, le classement par ordre alphabétique des lieux de conservation des œuvres étudiées ne suffit pas à faire très vivement regretter qu'un volume aussi riche (sources antiques tout autant que monuments) soit entièrement dépourvu d'index, voire d'*indices* ; ils étaient vraiment indispensables ici. À la suite, sans doute, d'une ultime modification dans la disposition et l'ordre des illustrations – modification dont le catalogue a cependant tenu compte –, de très nombreuses erreurs de référence aux planches émaillent malheureusement le texte. Les bévues, en revanche, sont rarissimes (W. Ernest, n. 32 p. 37, cache le nom d'Ernest Will ; Laodicée du Lykos n'est pas au Liban, p. 180, mais en Phrygie ; on lira Elne, et non Elme, p. 223. Et Arles ne compte plus, depuis 1995, de Musée d'art chrétien – et non Musée chrétienne, légende de la pl. 141.4 – mais un Musée départemental de l'Arles antique qui regroupe les anciennes collections païennes et chrétiennes distinctes depuis 1936).

Jean Ch. BALTY

Pierfrancesco PORENA & Yann RIVIÈRE (Ed.), *Expropriations et confiscations dans les royaumes barbares. Une approche régionale*. Rome, École Française de Rome, 2012. 1 vol., 350 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 470). PRIX : 40 €. ISBN 978-2-7283-0931-3.

Dédié à la mémoire d'Yves Modéran, ce volume réunit onze contributions issues pour la plupart d'une Table Ronde tenue à l'École française de Rome les 14 et 15

septembre 2009. Il est marqué par les controverses suscitées par les conceptions de W. Goffart sur les modalités d'établissement des barbares : non pas, selon celui-ci, par un partage initial des terres, selon la thèse longtemps en vigueur suite aux travaux d'E.-Th. Gaupp sur l'*hospitalitas* (1844), mais par un transfert partiel de l'impôt – il faut ajouter que W. Goffart a toujours considéré que, dans une phase ultérieure, les Barbares ont pu devenir des propriétaires fonciers. Le sous-titre du volume souligne une inflexion apportée à l'enquête par l'accent mis sur l'approche régionale, alors même que l'intention de W. Goffart avait toujours été de proposer une solution unitaire ; on suggérera de commencer par lire l'*Appendice* (p. 126-128) de W. Goffart, *Sommaire d'une interprétation « fiscaliste » des établissements barbares du cinquième siècle*. Ce volume ne couvre pas tous les aspects régionaux, de même que n'y figurent pas les points de vue, entre autres, d'un A. Schwarcz ou d'un G. Halsall, *Barbarian Migrations in the Roman West*, 376-568, Cambridge, 2007, mais il constitue une étape historiographique essentielle. On choisira de faire porter ce compte rendu surtout sur la confrontation capitale entre W. Goffart et Y. Modéran à propos de l'Afrique (également abordée par P. Tedesco). La réflexion de W. Goffart avait jusqu'alors peu abordé ce cas. L'Afrique, depuis les travaux de L. Schmidt et de Chr. Courtois, avait d'ailleurs longtemps été considérée comme ayant fait l'objet d'expropriations massives des aristocrates sans rapport avec le système de l'*hospitalitas*, jusqu'à ce que J. Durliat l'intègre dans une conception fiscaliste globale, dans des travaux dont W. Goffart prend ici soin de se démarquer. Pour la clarté du débat, il n'est pas inutile d'avoir sous la main l'étude d'Y. Modéran, « L'établissement des Vandales en Afrique », *Antiquité Tardive* 10 (2002), p. 87-122, dans laquelle celui-ci avait posé les bases « antifiscalistes » de sa réflexion. Dans la présente confrontation, autant l'argumentation d'Y. Modéran est méticuleuse, autant celle de W. Goffart est tranchée. Alors que dans ses précédents travaux W. Goffart admettait l'idée que Genséric avait installé les Vandales au moyen d'expropriations arbitraires (p. 115, n. 1), tout en « entrevoyant » une division des revenus entre le roi et son armée, il propose désormais une explication totalement fiscaliste. Les *sortes Vandalarum* cités dans Victor de Vita seraient des lots héréditaires tirés du cadastre et porteurs des droits revenant sur la terre, à savoir une rente annuelle (auparavant des impôts) payée par les propriétaires romains aux bénéficiaires vandales : ils auraient donc été distribués à partir des ressources de l'État. Il est dommage que dans son argumentation W. Goffart ne reproduise ni ne commente le texte de Victor de Vita, sans même en donner les références précises, en se contentant d'écrire : « ces lots sont les *sortes Vandalarum* dont Procope nous parlera et que Victor cite deux fois à partir de documents officiels » (p. 118). Y. Modéran s'est au contraire donné cette peine (p. 148, n. 39). Il s'agit des passages II, 39 et III, 1 (en fait 3 citations), mentionnant deux édits d'Hunéric (Hunirix) en 483 et 484 rappelant l'interdiction faite au clergé catholique de tenir des assemblées et de célébrer la messe *in sortibus Vandalarum*. Déjà dans son article de 2002 cité *supra* Y. Modéran avait attiré l'attention sur ces textes (p. 109-110), en précisant – mais c'est essentiellement J. Durliat qu'il visait alors « deux documents qui ont échappé jusqu'à présent aux débats sur les théories de W. Goffart et J. Durliat ... » et en ajoutant « comment ... donner à *sors*, terme qui désigne normalement un lot de terre, la signification de "salaire fiscal" chère à W. Goffart et J. Durliat ? ». Faut-il dès lors considérer qu'il suffise pour W. Goffart

de définir les *sortes Vandalorum* comme des ensembles dont les bornes recouvrent celles des propriétés romaines qui formaient le lot (p. 115), ce qui leur donnerait quelque consistance topographique ? En 2002, Y. Modéran avait posé la question (p. 109) : même si l'on traduisait *sortes* par « unités fiscales » et non par « salaire fiscal », « comment expliquerait-on une telle préoccupation religieuse spécifique, définie par le vocabulaire de la fiscalité (...) ? ». Dans sa contribution, Y. Modéran rapproche (p. 148) ces *sortes* des *klêroi Bandilôn* dans Procope de Césarée, *Guerre vandale*, I, 5, 11-17, qui viennent pour lui des confiscations opérées par Genséric (p. 145-146). Mais W. Goffart (p. 121) estime que ces « Vandals'allotments » rendraient compte chez Procope de l'état *ultérieur* des *sortes* dans les années 530, alors que celles-ci « donnaient l'apparence de propriétés vandales » (p. 124), et sans que Procope comprenne bien leur origine : ce ne serait pas « un témoin fiable du début des *sortes* vandales ». En indiquant que le général byzantin Salomon considérerait ces terres comme des conquêtes de l'État, le texte de Procope, II, 14, 8-10 montrerait que, dès lors que les bénéficiaires vandales avaient disparu, ces terres devaient faire retour au fisc, dont elles provenaient (p. 123), ce qui, selon W. Goffart, confirmerait l'explication fiscaliste. Si Y. Modéran n'est pas revenu ici sur ce texte, il avait estimé, dans son article de 2002 (p. 117), qu'il s'agissait là de confisquer au profit de l'État toutes les terres acquises par les Vandales avant les années 470, en raison d'impératifs fiscaux et au prix d'inévitables injustices. De même, Y. Modéran et W. Goffart comprennent différemment le texte de Victor de Vita, I, 14, évoquant les évêques et les *laici nobiles* chassés de leurs *sedes*, beaucoup étant réduits en esclavage. Pour Y. Modéran, ils ont été victimes d'expropriations, car ils sont qualifiés de *nudos*, « dépouillés » (p. 136) ; Y. Modéran propose de ne pas limiter ce groupe des expropriés à la haute aristocratie mais d'y intégrer les élites des cités de Proconsulaire. Pour W. Goffart, « ce qui importe ici c'est que Victor ne dit jamais que les propriétaires romains non nobles furent chassés et dépossédés » (p. 125), tout en admettant « je ne sais pas bien que faire de ce passage » (p. 124) et en s'interrogeant sur le caractère paisible ou non du processus. Si, pour le dossier africain, les deux conceptions ont chacune une armature cohérente, des « indices graves et concordants » soutiennent plutôt ici, me semble-t-il, la thèse de l'expropriation, à défaut de preuve décisive, alors que la thèse fiscaliste contraint à une lecture assez acrobatique des sources. La conclusion d'Y. Modéran, sans hésitation pour le cas africain, n'est pas complètement fermée pour d'autres situations. Mais, par une sorte de retournement, l'application brutale du schéma fiscaliste à l'Afrique ne vient nullement renforcer un « caractère universel » des conceptions de W. Goffart, dont les travaux trouvent pourtant un assez grand écho dans ce volume. Il faut souligner l'intérêt des autres contributions. W. Liebeschuetz – opposé de longue date aux vues de W. Goffart – s'en prend aux théories de Ph. von Rummel sur l'*habitus barbarus* pour mieux viser W. Goffart : les Barbares qui s'établissent veulent, selon lui, maintenir cohésion et solidarité et entendent bien se différencier des Romains ; ils ne peuvent donc être les mercenaires simples demandeurs de salaire que décrit W. Goffart. S. Esders met en relation, en rapport avec les conceptions de W. Goffart, la notion de *cessio* et les modalités d'intégration des Barbares. I. Wood réintroduit avec précision et subtilité l'histoire événementielle pour comprendre les conditions d'établissement des Burgondes, distinguant six phases aux modalités variées, mais comportant de toute façon des transferts de

propriétés, même s'il semble ne pas exclure des transferts fiscaux. P. C. Diaz admet la possibilité de la thèse fiscaliste pour le royaume wisigoth de Tolède, sans qu'il y ait eu nécessité de procéder à des expropriations massives. P. Porena propose avec des arguments solides que l'établissement des Ostrogoths se soit fait, dans le centre et le nord de l'Italie, sur des *sortes* résultant de l'assemblage de plusieurs *praedia* expropriés, ce qui aurait entraîné une « parcellisation » supportable de l'expropriation. Se fondant sur Paul le Diacre mais aussi sur la documentation papyrologique, W. Pohl estime que les Lombards procédèrent en deux temps : d'abord, ils auraient contraint les grands propriétaires à verser le tiers de leurs revenus à leurs *hospites* ; ensuite ce système se serait étendu à tous les contribuables. B. Dumézil s'est situé dans une perspective différente ; il montre comment le roi, dans la Gaule romano-barbare, utilise la confiscation des biens comme un héritier de l'image de la *potestas* impériale. La conclusion de P. Heather, qui doit beaucoup – et le reconnaît – aux travaux de G. Halsall, se tient à mi-chemin des thèses opposées : « mixture », « cocktail » (p. 313). Surtout, elle oppose à bon droit à la vision « administrative » de W. Goffart une vision « politique », qui entend tenir largement compte des différences de contexte. Sans doute aurait-il été fructueux de proposer dans une synthèse une focalisation sur les acteurs des opérations de confiscations : administrateurs anciennement impériaux, cités, évêques, nouveaux venus eux-mêmes. Le dossier est loin d'être clos.

Alain CHAUVOT

Yves MODÉLAN †, *Les Vandales et l'Empire romain*, édité par Michel-Yves Perrin, Arles, Errance, 2014. 1 vol. 302 p., fig. et cartes (COLLECTION « CIVILISATIONS ET CULTURES »). Prix : 35 €. ISBN 978-2-87772-435-7.

Disparu brutalement le 1^{er} juillet 2010, Yves Modéran préparait un ouvrage sur les Vandales, dont une partie était presque achevée. Ce sont ces pages que Michel-Yves Perrin a entrepris d'éditer. Le livre a été divisé en deux parties : *Les Vandales avant l'Afrique* et *L'invasion de l'Afrique et la naissance du royaume vandale* ; de la troisième partie, *La puissance vandale*, n'avait été rédigé qu'un chapitre, *Les Vandales et les autres*. Il faut saluer le travail de l'éditeur, qui nous donne accès à ce qui était déjà une synthèse magistrale. On en exposera ici certains traits saillants. Sur l'origine des Vandales, Y. Modéran ne retient pas l'hypothèse scandinave mais plutôt celto-germanique, avec un lent déplacement du 1^{er} au IV^e siècle et une entrée dans la sphère d'influence romaine à la fin du II^e siècle (p. 24-27). Il estime, avec prudence, que la théorie de l'ethnogenèse, définissant un peuple comme « résultat d'un processus de construction sociale et identitaire » et non comme une « ethnie au sens biologique », pouvait s'accorder avec certains traits de l'histoire vandale (p. 37). Si la migration a mené, au début du V^e siècle, les Vandales, les Alains et les Suèves vers l'Ouest et non vers le Sud, c'est sans doute parce que le passage vers l'Italie était bloqué, soit par Stilicon, si l'on conserve pour la traversée du Rhin la date du 31 décembre 406, soit par Radagaise, si l'on adopte la proposition de M. Kulikowski l'avançant d'un an (p. 57), la menace des Huns ayant pu jouer un rôle. Il s'agit de familles entières et non de simples contingents de guerriers (p. 60). Déjà familiers de la romanité, ces Vandales voulaient avant tout vivre dans l'Empire. Peu de soldats romains station-

présence de nombreux Romains à Iasos, comme si le port et la ville avaient attiré aux différentes périodes des étrangers nombreux sur leur territoire. La recherche entreprise à Chambéry et Grenoble sur les communautés d'étrangers dans le monde hellénistique et romain est une piste intéressante pour connaître la circulation des personnes dans ce monde méditerranéen. Elle permet, en même temps, d'observer les échanges économiques et culturels que ces communautés peuvent favoriser.

Pierre CABANES

Philippe LAFARGUE, *Cléon, le guerrier d'Athéna*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2013. 1 vol. 354 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 52). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-084-6.

Le premier chapitre, (Histoire « d'une figure noire »), est consacré à une historiographie rapide du traitement de Cléon dans l'Antiquité et dans l'histoire moderne et contemporaine. Il est suivi du développement proprement dit, présenté en deux parties. La première partie (p. 40-82) retrace ce que nous savons des événements qui ont marqué la vie de Cléon : les premières années de la guerre du Péloponnèse (chap. II), son fait de guerre, l'attaque de Pylos et la prise de Lacédémoniens à Sphactérie (chap. III). Les chapitres suivants sont consacrés à son temps de gloire (chap. IV), aux campagnes de Thrace et à sa mort devant Amphipolis (chap. V). La deuxième partie (p. 87-149), s'efforce de cerner la personnalité de Cléon. Le chapitre VI qui tente de restituer sa réalité sociale m'a semblé très intéressant car il montre à la fois la richesse des possibilités et les limites de nos connaissances, même lorsque nous disposons de sources littéraires et épigraphiques. Puisque Thucydide n'a pas jugé utile de nous camper le contexte familial de Cléon, nous sommes renvoyés à des documents fragmentaires et à Aristophane, avec une cruelle incertitude : comment savoir où commence la fantaisie créatrice du poète et où elle s'arrête ? Cléon était-il réellement un « homme nouveau », un artisan, ou la victime de la licence poétique de la comédie ? Les chapitres suivants VII, VIII, et IX traitent de ce qui nous apparaît certain, le démagogue, et tentent d'en définir les termes : Que signifie démagogue ? Du peuple ? Pas sûr. Populaire ? Peut-être. Populiste ? Sûrement. Par certains côtés, le débat semble étonnamment réactualisé, soulignant la coupure entre le peuple et ses élites intellectuelles et sociales, et les rivalités des politiciens, peut-être plus proches sociologiquement qu'ils ne veulent le dire. La conclusion, sans grande originalité, souligne l'ombre portée de la statue du Commandeur, Périclès, sur ses successeurs. Formellement, les pages de notes, p. 157-312, sont plus abondantes que le texte, ce qui aurait pu être évité en ne rejetant pas les notes en fin de livre ; la bibliographie est importante et les cartes de bon aloi. Au final, on est heureux de disposer d'une recherche centrée sur une figure autre que Périclès ou Alcibiade. La présence des notes en bas de pages aurait permis de mieux saisir la richesse de la recherche alors que, tel quel, le texte apparaît parfois squelettique.

Jacqueline CHRISTIEN

traite des honneurs divins rendus à Auguste après son décès (A. Lo Monaco). Seul minime regret, que les masques du théâtre de Marcellus et la douzaine de reliefs historiques distribués entre Budapest et Cordoue et représentant la bataille d'Actium, deux ensembles méconnus que l'exposition contribue précisément à sortir de l'ombre, soient si mal illustrés. Sous les modestes atours d'un catalogue d'exposition, un état de la question, excellent et d'une grande richesse. Laurent THOLBECQ

Marie DEMELENNE & Gilles DOCQUIER, *Trésor ? / Trésor ! Archéologie au cœur de l'Europe*. Bruxelles, Éditions Safran, 2014. 1 vol., 316 p., nombr. ill. Prix : 24 €. ISBN 978-2-87457-073-5.

Ce joli volume a été édité à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la création des services régionaux wallons de l'archéologie, en marge d'une exposition homonyme présentée en 2014 au Musée royal de Mariemont (Morlanwez). Il rassemble une vingtaine de contributions, présentant les résultats de travaux archéologiques menés « au cœur de l'Europe », de part et d'autre de la frontière franco-belge, en l'occurrence dans le Hainaut historique et sur ses territoires adjacents, entre Meuse, Lys, Escaut et Somme. Il témoigne à la fois de la vitalité des recherches archéologiques menées en ces régions et de la richesse de leur patrimoine, des impressionnants bifaces du Paléolithique moyen aux émouvants témoignages de la Grande Guerre. Cet ouvrage grand public fait la part belle à l'artefact, témoin privilégié et médiateur involontaire d'époques révolues, en regard duquel sont exposées diverses méthodes mises en œuvre par l'archéologue et l'historien, et quelques-unes des problématiques que ces sites et objets permettent de rencontrer. Nous limitant ici aux périodes qui intéressent le lecteur de *L'Antiquité Classique*, pointons les contributions de G. Raepsaet et M.-Th. Raepsaet-Charlier (La vie municipale et religieuse dans les cités du Nord de la Gaule), d'A. Thiébaux, I. Jadin et E. Goemaere (Des haches néolithiques à l'époque romaine), et enfin de F. Vilvolder, E. Weinkauff et F. Pigière (Des ZAC, des ZAI et des ZAP dans l'Antiquité, les artisanats de l'agglomération gallo-romaine de Liberchies). Un excellent petit livre qui intéressera l'étudiant comme l'honnête homme ; il fait honneur à la philosophie de Raoul Warocqué (1870-1917), fondateur du Musée de Mariemont, profondément attaché au rapprochement par le savoir des trésors de la terre hennuyère et de ses habitants. Laurent THOLBECQ

Marcell RESTLE & Johannes KODER, *Architekturdenkmäler der spätantiken und frühbyzantinischen Zeit im Hauran 1: Azra'a (Zora)*. Vienne, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2012. 1 CD-ROM. (VERÖFFENTLICHUNGEN ZUR BYZANZFORSCHUNG, 31). Prix : 50 €. ISBN 978-3-7001-7334-2.

Cet ouvrage, présenté sous forme de CD-ROM, constitue la publication de travaux anciennement menés par une équipe autrichienne sur quelques monuments d'Ezra', un village situé à la pointe sud-ouest du Lédjâ (Syrie du Sud). Comme l'indique son titre, il constitue le premier dossier d'une série à venir consacrée à l'architecture hauranaise, de l'Antiquité tardive et du début de la période byzantine. En introduction

(8 p.), Marcell Restle rappelle la grande richesse de la région en vestiges architecturaux de la période traitée, mais aussi les très importantes et irrémédiables dégradations survenues depuis le début du XX^e siècle et les difficultés de compréhension et d'interprétation qui en découlent. Il présente ensuite l'historique de ses recherches, débutées au printemps 1962. À cette époque avait été effectuée une première « autopsie » des principaux monuments du Hauran en vue d'une synthèse régionale, parue dans le *Reallexikon zur Byzantinischen Kunst* en 1969. Après une deuxième visite en 1965 destinée à vérifier les données recueillies sur la *Kaisariyeh* de Shaqqa, M. Restle réalise à quel point la documentation disponible est sommaire et insuffisante. Alerté par les destructions de la guerre des Six Jours et les effets dévastateurs du développement urbanistique moderne, l'Institut allemand du Proche-Orient l'encourage en octobre 1973 à entreprendre un inventaire de tous les monuments hauranais d'époque antique et byzantine. Les byzantinologues Marcell Restle et Johannes Koder décident donc d'engager une campagne de relevés photogrammétriques ; elle démarre en 1978 et porte sur des monuments choisis sur base des publications existantes. Une première campagne d'un mois et demi est menée à l'automne 1978, une seconde à l'automne 1980. Des relevés ponctuels ont également été réalisés en 1984 à Shaqqa, en 1992 à Inkhil, à Breikeh et à Rîmet el-Luhf. P. Waldhäusl expose ensuite le mode opératoire mis en œuvre sur le terrain et les problèmes techniques rencontrés (12 p.). Ces pages sont intéressantes et permettent de se faire une idée des procédés mis en œuvre avant le recours généralisé aux outils informatiques. Clôurant cette partie liminaire, J. Koder retrace l'histoire d'Ezra', l'ancienne *Zorava*, situe la ville dans son contexte historique régional (4 p.) et présente une série d'inscriptions en rapport avec les édifices étudiés (10 p.). La table des matières annonce l'étude architecturale des églises de saint Élias et de saint Georges à Ezra', celle d'un monument apparenté, le martyrium du village voisin de Shaqra, ainsi que l'examen de cinq habitations d'Ezra'. L'église à plan cruciforme de saint Élias est amplement traitée (63 p.). Sa description est très précise et les problèmes d'interprétation, dus aux reconstructions et restaurations successives, sont clairement mis en évidence. Le dossier est richement illustré de photos, de relevés et d'une proposition de restitution du bâtiment original. L'auteur confirme la fonction cultuelle de l'édifice, construit en 542-543 par les habitants d'Ezra' pour conjurer les effets cruels d'une peste bubonique. En guise de comparaison, l'auteur présente l'église également cruciforme du proche village de Shaqra (45 p.). Il discute la fonction des deux édifices, *martyria*, églises paroissiales ou églises conventuelles. Il traite par la même occasion la tour de Shaqra, également relevée à l'époque et qu'il croit être un monument funéraire édifié à 300 m de l'édifice cultuel (12 p.). Suit une longue analyse de l'église Saint-Georges (515-516), également à plan centré (96 p.), accompagnée d'une bonne documentation. Il y est notamment question de l'apparition du *diaconicon* et de la *prothesis*. Dans son étude du dôme, M. Restle aborde un détail architectural intéressant, celui de la relation entre le système des pendentifs et des assises de blocs « à dents », ainsi que la question de l'origine des matériaux de construction, dont beaucoup sont assurément issus d'un ou plusieurs monuments antérieurs. Le dernier volet de l'étude architecturale concerne cinq demeures d'Ezra', très inégalement traitées : la villa A (29 p.), les maisons B1 et B2 qui sont en réalité deux ailes d'un même ensemble (2 p.) ; la maison C (9 p.), l'habitation D n'étant que sommairement abordée

(½ p.). L'auteur fait une rapide allusion aux principes constructifs traditionnels de l'architecture domestique du Hauran et opère quelques rapprochements avec le « palais » d'Inkhil, en Batanée, et la « villa » de Jmarrin, dans la Nuqrah. En annexe, H.E. Messerer présente une brève étude des matériaux de construction qui ont servi à la réalisation des coupes en Syrie du Sud au VI^e siècle (2 p.). Comme pour la coupole du Panthéon à Rome, les bâtisseurs syriens ont eu recours au basalte poreux vernaculaire sous forme de scories, en raison de sa légèreté et de son excellente résistance. Ces scories de lave étaient liées à un mortier de chaux imperméable et de très bonne qualité. Aussi étanche qu'un toit de tuile, ce matériau protégeait également les parties horizontales de la toiture de l'église Saint-Georges. Suivent les résultats des analyses chimiques des matériaux employés dans la coupole de l'église de saint Georges à Ezra', dans celle des saints Serge, Bacchus et Léontos à Bosra et dans le nymphée de Jérash (Jordanie). En définitive, ce travail est méritoire, la matière première de l'ouvrage très intéressante et méritait en effet d'être diffusée. On reprochera cependant à M. Restle de ne pas avoir mis à jour la bibliographie présentée, le titre le plus récent remontant à 1998 en dépit d'un achèvement de rédaction en 2008. Bien qu'il précise dans son introduction que la masse de données nouvelles recueillies était difficile à intégrer dans ce qui était déjà connu et qu'il était dangereux de tenter des interprétations à partir de connaissances qu'elles semblaient remettre en question, une synthèse aurait été bienvenue. Un plan d'Ezra' aurait aussi été utile pour rendre compte de l'étendue de l'agglomération antique et de la situation des monuments étudiés, la vue satellitaire publiée fig. 19 se révélant nettement insuffisante. Au final, le titre de l'ouvrage est quelque peu usurpé, car il n'y a en effet de véritable étude architecturale que de trois monuments d'Ezra', l'agglomération en comptant plusieurs dizaines, alors que deux constructions du village de Shaqra sont tout aussi largement développées. Le titre *Trois églises à coupes de la pointe sud-ouest du Lèjà et quelques autres monuments* répondrait plus justement au contenu du CD-ROM. Enfin, le support et la forme de la « publication » sont scandaleusement médiocres, de la part d'une institution aussi prestigieuse que l'ÖAW. Si M. Restle invoque une documentation trop abondante et des « immensen Druckkosten », lecteurs et institutions devront tout de même s'acquitter de cinquante euros pour acquérir un simple CD sur lequel est enregistré un fichier PDF basse définition, succession de 365 pages, à l'italienne, sans aucune mise en forme et sans couverture. Les pages de texte s'enchaînent en corps 12 au moins, avec un interlignage de 16 points, largement excessif, et les problèmes de polices apparaissent dès la table des matières. Le texte est entrecoupé d'illustrations généralement trop grandes, isolées sur des pages blanches (fig. 29, 30, 33, 35, 36, 37, 38, 40, 41, 24, 45, 46 ... 147, 156, 176, 197), fréquemment mal numérisées et donc floues (fig. 2, 8, 9, 16, 38, 47, 59 ... 167, 177, 192, 208), non redressées, non nettoyées, pour lesquelles ni le contraste ni la balance des couleurs n'ont été retravaillés (fig. 3, 5, 14, 30, 31, 35, 38, 54, 110). Certaines images sont d'ailleurs à la limite de l'abstrait (fig. 62, 87, 99, 101, 145, 157). Celui qui voudrait imprimer ce document obtiendrait un cahier à la pagination erronée, une page vierge ayant été oubliée en page 2, entre l'avertissement et la table des matières. Il est bien dommage que l'Österreichische Akademie der Wissenschaften n'ait pas opté pour une édition en bonne et due forme, susceptible de mettre en valeur ces données scientifiques architecturales, historiques, archéologiques et photographiques

de grande valeur, d'autant plus que les monuments et les sites antiques syriens où elles ont été recueillies risquent fort de disparaître sous les coups de la guerre qui sévit depuis mars 2011.

Pascale CLAUSS-BALTY

Salvatore MONDA (Ed.), *“Ainigma” e “griphos”. Gli antichi e l’oscurità della parola*. Pise, Edizioni ETS, 2012. 1 vol., 228 p. (... ET ALIA. STUDI DI FILOGIA CLASSICA E TARDOANTICA, 2). Prix : 26 €. ISBN 978-8-84673-353-5.

Édité par Salvatore Monda, cet ouvrage comprend neuf communications présentées lors des journées d'études des 24 et 25 novembre 2009, tenues à Isernia et portant sur le thème « Ainigma e griphos ». Les onze contributeurs se sont intéressés aux implications de ces deux termes tant du point de vue linguistique et littéraire que socioculturel. Tous les exposés ne se limitent pas à un seul point de vue, comme la rhétorique ancienne ou l'étude comparative des littératures indo-européennes. Ainsi, dans une démarche assez innovatrice, Gualtiero Calboli étudie les rapports entre la nature de l'ἀνιγμα antique et la machine Enigma d'Arthur Scherbius, notamment en comparant les métaphores utilisées dans une énigme aux rotors de la machine de chiffrement : dans les deux cas, la compréhension d'un message nécessite la maîtrise d'un code dont la connaissance « è direttamente proporzionale alla integrazione nostra nel gruppo » (p. 21) ; cette définition caractérise aussi bien les Grecs initiés à une énigme antique que les officiers allemands, qui pensaient être les seuls à pouvoir décrypter les messages d'Enigma. Gualtiero Calboli mentionne également le cas du déchiffrement du linéaire B, qu'il considère comme un exemple du parallélisme que l'on peut dresser entre une langue humaine et une machine électromagnétique. La communication de Gabriele Costa se situe à la frontière entre étude comparée des littératures indo-européennes et sociologie des religions. Se fondant sur les études de poétique indo-européenne, M. Costa affirme que « nelle culture tradizionali a oralità primaria, quali sono quelle delle popolazioni di lingua indeuropea fino ad epoca storica e oltre » (p. 49), les énigmes permettent de vérifier l'appartenance d'une personne à un groupe culturel, au moyen de références au patrimoine littéraire et mythologique, que seul un membre du groupe est censé posséder. Une place particulière est accordée à la figure du poète qui, dans une culture exclusivement orale, apparaît comme l'héritier d'une tradition ancestrale remontant aux dieux, et donc comme le détenteur d'un savoir secret et ésotérique. D'intéressants parallèles sont dressés entre les textes sanskrits, où le brahmane répond uniquement par des énigmes (p. 51-53), et les textes grecs mettant en scène les affrontements d'Homère et d'Hésiode, ou des devins Calchas et Mopsos. En dehors de ces deux contributions et de celle de Giovanni Paolo Maggioni, consacrée aux énigmes dans la littérature latine du Moyen Âge et dans les littératures vernaculaires de la même époque, la plupart des auteurs se limitent à la période antique. Simone Beta s'intéresse aux rapports entre énigmes et philosophie, et à la distinction effectuée par Cléarque de Soles entre énigmes philosophiques et énigmes de divertissement ; entre ces deux extrêmes, pour M. Beta, les *Propos de Table* de Plutarque semblent correspondre à une position plus équilibrée, qui allie l'intelligence et la brillance à l'agrément. Pietro Cobetto Ghiggia se penche sur l'étymologie du mot ἀνιγμα et sur sa parenté avec le terme ἀνός : pour l'auteur,

αἶνος désigne un récit moral et correspondant à la volonté divine que seul le poète peut transmettre au public, sous forme d'énigme. L'ἀνιγμᾶ est donc une actualisation de l'αἶνος. Salvatore Monda nous parle des énigmes contenues dans la poésie scénique grecque et latine ; par des métaphores et des allusions que seuls les contemporains peuvent comprendre, notamment celles qui concernent l'actualité politique, l'énigme permet d'établir une complicité entre les acteurs qui récitent et donc initient, et les spectateurs qui écoutent et sont initiés. Mais à la différence de ce qui se passe dans la plupart des genres littéraires, les solutions des énigmes sont communiquées au public dans un bref délai, car il est nécessaire que le public ait encore en mémoire la question au moment où il obtient la solution. Gabriella Bevilacqua et Cecilia Ricci dressent un panorama des énigmes sur support épigraphique ; comme elles le reconnaissent elles-mêmes, ces cas sont d'une « extrême rareté » (p. 141). Gilberto Marconi s'intéresse à un sous-genre très particulier de la catégorie des énigmes : les paraboles figurant dans les Évangiles. L'avant-dernière contribution, celle de Roberto Palla et de Marta Marchetti, porte sur une énigme eschatologique figurant chez Grégoire de Nazianze ; selon eux, il s'agirait d'un moyen mnémotechnique destiné à faciliter la mémorisation et la divulgation des préceptes du Christ. Nous avons déjà évoqué la communication de Giovanni Paolo Maggioni. Ces neuf communications portent donc sur des sujets variés, même si la lecture de certains passages peut susciter des réticences. Ainsi, en ce qui concerne les oracles, que Salvatore Monda (p. 9) et Simone Beta (p. 75) considèrent à juste titre comme un type particulier d'énigme, il est dommage de constater l'absence de toute référence à l'édition par Éric Lhôte des tablettes de plomb de Dodone (*Les lamelles oraculaires de Dodone*, Genève, 2007), ou aux travaux récents de Pierre Bonnechère, qui ont remis en cause de nombreuses certitudes sur la divination en Grèce. Ce sont ces mêmes certitudes que nous avons la désagréable impression de retrouver dans l'introduction de Salvatore Monda. En affirmant au sujet des énigmes que « la domanda è chiara, la risposta ambigua sfuggente » (p. 9), S. Monda ne tient pas compte de l'important décalage entre les témoignages littéraires, notamment ceux d'Hérodote, et un autre type d'ἀνιγμᾶτα, qui nous a été transmis par les tablettes de Dodone. Néanmoins, d'une manière générale, ces contributions peuvent intéresser un grand nombre de spécialistes, vu la diversité des sujets abordés ; de plus, elles ont le grand mérite de s'enrichir les unes les autres, voire de faire référence les unes aux autres. Ce livre contribue donc à établir de nombreuses passerelles entre les différentes sous-disciplines de la philologie classique.

Julien DELHEZ

Luke LAVAN & Michael MULRYAN (Ed.), *The Archaeology of Late Antique "Paganism"*. Leyde, Brill, 2011. 1 vol., LXV + 642 p., illus. (LATE ANTIQUE ARCHAEOLOGY, 7). Prix : 191 €. ISBN 978-90-0419-237-9.

The study of religious change in late antiquity has far too often been reduced to a simple opposition of pagan and Christian, leading to the ineluctable triumph of Christianity over the old gods (and goddesses), exemplified by the destruction of the *Serapeum* of Alexandria by the Christian mob. This view was greatly aided by the anti-pagan enactments of the emperors, especially from Theodosius I on, preserved in

the *Codex Theodosianus*. Of recent years there has been a revisionist tendency which neither sees the triumph of Christianity as inevitable nor the traditional religions of the Roman Empire as enervated and senescent. The volume under review here is firmly of this tendency, posing serious questions about the nature of late antique paganism, particularly its material expressions, and making a strong case that these religions were changing rather than dying, so that conversion to Christianity was but one of a number of possible outcomes for pagan temples. It is the temples and other buildings, the archaeology of late antique “paganism”, that will be the focus of this review rather than those papers dealing with the textual sources, though it should be noted that the latter pose uncomfortable questions about the reality as opposed to the rhetoric of Christian opposition to the traditional religions. What is remarkable about the series of contributions undertaking regional surveys is that though written separately they come up with a number of common themes, ones that take us far from simple pagan/Christian opposition. Traditional views of paganism have not surprisingly focused on temples, particularly the large urban temples, because of their scale and the splendour of their architecture. What is becoming clear is that there was a rhythm of modification, change of use, abandonment and spoliation of temples, urban and rural, across the Roman Empire, often pre-dating the rise of Christianity. As Dijkstra in his important paper on Egypt points out, this was something that in the Nile valley went back to Pharaonic times. He also, in his study of the First Cataract area shows that what happened to temples at Elephantine or Philae was at least as much to do with the recovery of building materials as the imposition of any new religious structure. Further west in North Africa, Sears shows from the epigraphy that on the one hand temples continued to be constructed and refurbished through the fourth century, whilst on the other archaeology shows some had been abandoned as early as the second. Talloen and Vercauteren make similar points for Anatolia, noting evidence for the continuation of pagan cult through the third century compared with a dearth of evidence for the fourth. But was Christianity yet in a position to drive such changes, or do they need to be seen more in the perspective of developments within the nature and expression of pagan cult? For Greece, similar points are made both by Deligiannakis for the Aegean islands and by Saradi with Eliopoulos for the Mainland, both papers emphasising how variable histories can be by region, indeed from site to site, and Sears points out for North Africa how much the activities of an individual pagan governor influence our epigraphic profiles. Moreover, these papers show how conversion to Christian churches was only one future for a temple, and often quite a late one. *Codex Theodosianus* Bk. XVI legislated for the maintenance of temple buildings, purged of their “demons” and sacrifices, for reasons of civic utility and pride. They were major civic structures, sometimes the dominant building in a city, and the vessels for generations of municipal evergetism. Across the Mediterranean from Syria to Spain temple buildings remained standing and in new use, and that is partly why they have come down to us. As Arce in his paper on Spain points out, there was a whole range of possible alternative uses for a temple. Another important message that comes across is that by focusing on temples we may be looking in the wrong place for late antique paganism. Time and again the importance of the domestic context for pagan observances in this period is mentioned, a location that may have become more important as anti-pagan legislation suppressed the public rites at

temples. Saradi with Eliopoulos emphasise the growing archaeological evidence from Greece for domestic cult, particularly at that great redoubt of paganism, Athens. Another context for pagan observance which may have been growing in importance was festivals, processions and games. Sometimes these may have involved temples, though with a declining emphasis on blood sacrifice, sometimes they may have taken place in public spaces or theatres or hippodromes. So perhaps the fixation on temples has been misleading us, and as Lavan points out the re-uses of statues may give us another alternative history. Additionally as several authors point out, archaeologically temples are very difficult monuments at which either to detect abandonment or change of use and also to date any such events because of their monumental nature (and all too often the way in which they have been “excavated”). This is a major difficulty for our understanding of them and for our ability to detect alternative histories for them other than conversion into churches. In sum, this collection of papers should play an important role in unshackling us from long-held but poorly-grounded images of the fates of temples and of “paganism” and force us instead to confront the evidence without a pre-existing agenda fashioned largely from textual tales of opposition, forcible conversion of structures, or violent destruction.

Simon ESMONDE CLEARY

Martin KOVACS, *Kaiser, Senatoren und Gelehrte. Untersuchungen zum spätantiken männlichen Privatporträt*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2014. 1 vol. 304 p., 14 fig., 150 pl. (SPÄTANTIKE – FRÜHES CHRISTENTUM – BYZANZ. KUNST IM ERSTEN JAHRTAUSEND. Série B. STUDIEN UND PERSPEKTIVEN, 40). Prix : 98 €. ISBN 978-3-89500-843-6.

Issu d’une « Dissertation » soutenue en 2010 à Göttingen, ce gros volume, auquel le Reichert Verlag a apporté tout son savoir-faire éditorial – un grand format particulièrement favorable à la reproduction d’une riche et excellente illustration, un texte dense et doublé de très copieuses notes clairement disposé sur deux colonnes et une solide couverture cartonnée –, défend une thèse : la relation entre le portrait privé et le portrait impérial que l’on avait, pour le Principat, considérée comme fondée en grande partie sur le phénomène d’un « Zeitgesicht » né de l’imitation de l’effigie du souverain change radicalement avec le Dominat ; le portrait impérial, de plus en plus « dépersonnalisé » (« entpersonalisiertes Kaiserbild ») et distant, s’isole du reste de la production artistique ; le portrait privé se limite désormais à celui des élites, plus exactement même de la classe sénatoriale qui s’est très sérieusement accrue certes mais au sein de laquelle se manifeste de plus en plus une concurrence, un esprit de compétition analogues à ceux qu’avait connus la République romaine finissante ; et à Athènes – un cas particulier tout à fait digne d’intérêt –, se perpétue un type de portrait d’intellectuel, né à l’époque classique mais auquel la Seconde Sophistique avait déjà donné une nouvelle vie aux II^e et III^e siècles. D’où le titre même de ce livre (*Kaiser, Senatoren und Gelehrte*) qui se concentre essentiellement, comme son sous-titre le fait remarquer, sur le portrait privé masculin – et ce, durant toute la « Spätantike », aux IV^e, V^e et VI^e siècles, successivement envisagés ici par l’auteur. Le portrait féminin n’est envisagé qu’à titre de comparaison ; il y avait déjà, en effet, la

et surtout que les frontières entre les deux genres sont souvent perméables. Le second chapitre, « Intellect » (p. 43-57), tout comme le suivant, s'intéresse à un aspect plus ciblé de la femme. Il cherche très pertinemment à montrer que les auteurs latins reconnaissent effectivement des capacités intellectuelles aux femmes pourvu qu'elles se développent dans un cadre strictement privé et sans faire ombrage à celles de leurs époux. Dans « Morals » (p. 59-85), s'ensuit un « catalogue » de vices (avidité-prodigalité, mensonge-dissimulation, meurtre et débauche-adultère) et de vertus (sensibilité, courage) qui met en évidence que ces caractéristiques morales ne sont pas propres à l'un ou l'autre sexe mais bien qu'elles sont partagées par les deux groupes. Malgré une apparente égalité de traitement, la spécialiste détaille finement la préférence des anciens pour que les épouses exercent leur moralité de manière à clairement indiquer leur sexe, évitant ainsi tout mélange des genres aux yeux du public. C.E. Centlivres Challet se concentre ensuite sur la question des relations hommes-femmes au sein même du couple marié. « Within the couple » (p. 87-111) s'interroge donc sur la notion de *concordia*, principe idéal de la vie de couple à Rome assuré par le respect par les deux parties de leurs rôles genrés au sein de la famille. Ce chapitre donne lieu à une analyse des éléments favorables et néfastes pour maintenir le subtil équilibre sur lequel, selon les auteurs latins, devrait reposer tout mariage. Une réflexion sur le sentiment *amor* et sa place au sein du couple marié clôtüre le quatrième chapitre. La dernière section de l'ouvrage, « Juvenal's satire 6 » (p. 113-150), se penche sur une source en particulier, la sixième *Satire* de Juvénal. La nature et le contenu de ce texte offrent un terrain particulièrement favorable pour y appliquer les concepts et les questionnements introduits dans les chapitres précédents. C.E. Centlivres Challet propose alors une nouvelle interprétation de cet extrait déjà largement commenté dans la littérature scientifique. Sur la base d'une étude du double discours sur la femme, l'auteur démontre que le poète latin ne critique pas seulement le sexe féminin ou le mariage mais plutôt qu'il soumet à la satire les dysfonctionnements de l'institution du mariage au I^{er} siècle dans son ensemble : les femmes qui outrepassent leur place au sein de la famille et de la communauté mais aussi les hommes qui n'imposent pas leur autorité légitime de *pater familias*, une union non fondée sur la recherche de *concordia*... Finalement, une citation de Juvénal prise de la bouche d'une épouse – « *homo sum* » (VI, 284) – sert de point de départ pour tirer les conclusions de cet ouvrage intéressant à plus d'un titre. C.E. Centlivres Challet clôtüre ainsi ce travail qui apporte avec succès un nouveau regard à la fois précis et nuancé sur les relations hommes-femmes dans l'Antiquité romaine. On regrettera peut-être que les œuvres de Sénèque ne soient pas exploitées plus largement alors qu'elles viendraient s'ajouter à celles déjà mises en avant pour soutenir et renforcer l'argumentation générale. Une riche bibliographie et un index des passages cités viennent enfin refermer ce travail de qualité.

Marc VANDERSMISSEN

Maëlys BLANDINET, Clément CHILLET & Cyril COURRIER (Ed.), *Figures de l'identité. Naissance et destin des modèles communautaires dans le monde romain*. Lyon, ENS éditions, 2010. 1 vol., 350 p. Prix : 32 €. ISBN 978-2-84788-219-3.

Le volume regroupe les résultats de travaux présentés lors de séminaires, de journées d'étude et surtout d'un colloque, par de jeunes chercheurs ainsi que par des universitaires reconnus. La thématique générale qui réunit les quinze contributeurs est exprimée dans le titre, volontairement assez large : il s'agit de comprendre *les mécanismes de l'identité romaine*, aussi bien dans les questionnements culturels ou historiques que géographiques : fonctionnement de mythes politiques pour créer ou affirmer des communautés, appartenance à des groupes sociaux, exportation de modèles religieux ou culturels, autoreprésentation collective, etc. Les approches sont variées, littéraires, historiques, archéologiques, numismatiques, juridiques. Le livre comprend une préface par A. Laronde, qui résume ces choix ; chacune des trois parties du livre comporte une introduction rédigée par les membres du laboratoire EMCA, qui souligne bien la cohérence des réflexions apportées ; Y. Roman donne une conclusion générale qui met en lumière les pistes ouvertes par l'ouvrage. Des bibliographies sont données par chapitre, un index des noms vaut pour tout l'ouvrage. L'intérêt majeur de ce volume est de montrer la richesse du dialogue entre jeunes chercheurs et chercheurs plus avancés, sur un sujet qui s'est considérablement développé ces dernières années, celui de l'identité et des modèles. L'ouvrage est structuré en trois parties. Dans la première, « grands hommes, héros, empereurs : l'élaboration de modèles politiques, idéologiques et littéraires », sont présentées des réflexions de P.M. Martin sur Brutus ; de St. Kefallonitis sur Aristodème de Cumes, qui mêle tradition de l'île d'Eubée et tradition romaine ; de M. Jacotot sur Cincinnatus chez Tite Live ; de M. Ducos sur Caton l'Ancien ; de R. Baudry sur M. Aemilius Scaurus ; de R. Glinatsis sur Auguste chez Horace ; de L. Lefebvre sur Néron. La variété ici évidente démontre aussi que ces pistes de réflexion s'ouvrent à une chronologie large et que la mise en parallèle des *exempla* de périodes différentes est fertile. La deuxième partie, « pratiques sociales et revendications identitaires », elle aussi diachronique, prend davantage en compte le lien social et le fonctionnement de la cité, en soulignant la façon dont certaines pratiques sociales construisent une identité. C. Baroin sur Mummius Achaicus revient sur le rapport des Romains à l'art grec ; M.-O. Charles-Laforge aborde la question religieuse par le biais des Lares, Génies et Pénates ; J.-P. Guilhembet développe des réflexions sur le lien entre les dirigeants et leur domicile ; A. Suspène présente une étude numismatique sur le sens et les fonctions des représentations de guerriers à cheval. La troisième partie, « figures de l'identité entre perspectives littéraires et génériques », part d'interrogation sur la littérature, « réceptacle privilégié des interrogations identitaires » ; là aussi, on voit qu'il s'agit d'une piste abordée ici et qui peut ouvrir sur de futurs développements. E. Raymond y examine la figure d'Achéménide chez Virgile, entre Grèce, Troie et Rome ; M. Roux fait porter son interrogation sur la figure de Médée dans l'épopée, et B. Bureau donne sur les limites de la conscience gallo-romaine et romaine, une étude comparée du *Querolus* et de Rutilius Namatianus. L'ensemble de l'ouvrage est donc riche de nombreuses approches et ouvertures. Les dialogues qui ont nourri ce livre en aval ont permis une belle synergie et le livre sera utile à tous ceux qui cherchent à élargir leur horizon de lecture de la littérature latine.

Isabelle COGITORE

Rizakis traite de *La diffusion des processus d'adaptation onomastique : les Aurelii dans les provinces orientales de l'Empire* (p. 253-262) ; le cas de la Thrace est à nouveau ici abordé. L'auteur montre qu'après 212, le pourcentage des *Aurelii* varie dans la documentation disponible : le nombre de nouveaux citoyens est évidemment plus important dans les régions où la romanisation avait précédemment moins bien progressé. La communication suivante, d'Anthony R. Birley, est conçue en anglais, mais présente un résumé en français : *Nouveaux et anciens noms de la garnison de Vindolanda, Bretagne : identité et brassage ethnique* (p. 263-274). Il s'avère que la plupart des noms renseignés dans les tablettes sont uniques, qu'ils soient latins ou celtiques, plus rarement germaniques ou grecs. Plusieurs officiers portent un gentilice et un surnom, et un seul les *tria nomina*. La fin du volume est consacrée à la conclusion de Monique Dondin-Payre, à quelques définitions, abréviations, à une importante bibliographie générale, aux tables et aux différents *indices*. Cet ouvrage est essentiellement destiné aux spécialistes en onomastique, qu'ils soient historiens, linguistes ou archéologues, même si un travail pédagogique a été réalisé en sériant les concepts plus compliqués, assez nombreux dans ce domaine. Les étudiants ou un public plus large ne devront donc pas se décourager à l'approche du vocabulaire propre à cette spécialisation, encore trop souvent négligée par les chercheurs de l'Antiquité.

David COLLING

David J. BREEZE, *The Frontiers of Imperial Rome*. Pen & Sword, Barnsley, 2011. 1 vol., 224 p., 48 ill., 28 pl. (Coll. PEN & SWORD MILITARY). Prix : 25 £. ISBN 978-1848844278.

L'étude des frontières de la Rome impériale représente, pour David J. Breeze, des années de recherches, notamment lorsqu'il était professeur des universités de Durham, Édimbourg et Newcastle. Cet ouvrage se place d'ailleurs dans le sillage d'initiatives précédentes, dont certaines de grande ampleur, comme le projet européen Culture 2000, dans le cadre duquel il édita, avec Sonja Jilek, un ouvrage consacré à la constitution d'un réseau de sites archéologiques relatifs aux frontières de l'Empire romain. Ce projet permit à des spécialistes provenant des différents pays traversés par le *limes* de contribuer à la création d'outils promotionnels destinés à un large public, tels que la création d'un label ou d'un site web. La composition du présent ouvrage est tributaire de ces recherches et projets précédents. Ainsi, le spécialiste appréciera la rigueur et l'actualité des références. Et le grand public bénéficiera d'*indices* commodes, de tableaux de balises chronologiques, de listes de sites à visiter dans les différents pays traversés par le *limes*, de photos et de plans explicites. Le langage adopté est d'ailleurs accessible tant aux étudiants qu'à un large public ; ce dernier appréciera d'ailleurs sans doute davantage cet ouvrage que les spécialistes, qui pourraient peut-être parfois lui reprocher de préférer la clarté à la précision. Le livre est divisé en trois parties et vingt chapitres. La première partie est consacrée aux sources. Parmi celles-ci, une bonne place est évidemment accordée aux frontières elles-mêmes, mais également aux sources littéraires, épigraphiques et archéologiques. Dans sa deuxième partie, l'auteur passe en revue les différents types de frontières, qu'elles soient naturelles (rivières, déserts, montagnes, mers, forêts) ou qu'elles soient artifi-

cielles, comme c'est le cas lors de la construction d'ouvrages défensifs. Toutefois, ces différents types de frontières ne sont pas développés de manière égale, et l'on perçoit clairement l'aisance de l'auteur à l'égard des murs d'Hadrien et d'Antonin, qu'il a tant étudiés. Enfin, la troisième partie propose des tentatives d'interprétations au sujet du développement des frontières, des déploiements militaires, des comparaisons des différents types de frontières, des pouvoirs décisionnaires des gouverneurs de provinces au sujet des fortifications, du fonctionnement des zones frontières, en terminant plus globalement par une réflexion sur le succès des frontières de l'Empire. Au final, l'auteur montre toute l'importance d'appréhender les frontières dans un contexte bien plus large que le contexte militaire, et invite à considérer avec toujours plus d'intérêt le résultat sans cesse renouvelé des découvertes archéologiques des chantiers du *limes* ; en ce sens, il apporte un éclairage plus novateur que bon nombre d'historiens des dernières décennies, plus prompts à citer prioritairement les textes. D'un autre côté, il refuse de voir les murailles frontalières comme des ouvrages symboliques, dont la masse serait surtout destinée à impressionner les Barbares se trouvant de l'autre côté. Nous ne pouvons que lui donner raison. En effet, s'il semble évident que les forts et murailles n'ont pas eu pour unique fonction de barrer l'avancée de troupes ennemies venant de l'extérieur de l'Empire, les autres fonctions sont davantage à trouver dans la sphère socio-économique, que dans les sphères symbolique ou esthétique. En effet, il ne faut jamais négliger le rôle de troupes des frontières dans la régulation du commerce à travers la sécurisation des routes, par exemple. Malgré la superficialité du développement de certaines parties de l'ouvrage, nous ne pouvons qu'en recommander la lecture ; sa clarté pédagogique rend agréable une matière savamment étudiée depuis des années par l'auteur.

David COLLING

Patrice FAURE, *L'aigle et le cep. Les centurions légionnaires dans l'empire des Sévères*. Bordeaux, Ausonius, 2013. 2 vol., 1106 p., (SCRIPTA ANTIQUA 54, 1-2). Prix : 50 €. ISBN 978-2-35613-079-2.

Si les centurions des légions romaines ont déjà fait l'objet d'études régionales, comme celle d'O. Richier, *Centuriones ad Rhenum : les centurions légionnaires des armées romaines du Rhin* (2004), ils n'avaient pas encore été abordés dans une démarche synchronique, plus à même de cerner leur place dans l'armée impériale. C'est chose faite avec le livre de Patrice Faure qui s'intéresse aux centurions de la période sévérienne en tant qu'acteurs de l'appareil militaire romain, mais aussi en tant qu'individus pris dans leur contexte social et culturel. S'appuyant sur une importante documentation, P. Faure établit un album prosopographique qui occupe le second volume du livre. Les 424 individus recensés ici comprennent 342 centurions datés avec assurance et 82 centurions dont la datation est moins certaine. Suivant le modèle prosopographique adopté par H.-G. Pflaum et H. Devijver, chaque fiche détaille les sources disponibles pour un centurion donné et reconstitue sa carrière. Quelque 38 figures, photographies ou dessins d'inscriptions et photographies de papyrus, accompagnent ces fiches. La plupart de ces figures sont extraites de bases de données accessibles en ligne. On peut regretter que cette documentation soit peu exploitée et que ne soient pas reproduits ici les bas-reliefs ornant les monuments de ces centurions,

chambre funéraire de la nécropole de Piercastello et les activités de construction datées de la seconde moitié du III^e siècle av. J.-C. semblent corroborer une notice de Velleius Paterculus, souvent mise en doute, relative à l'implantation dès 237 d'une première colonie romaine à Hipponion. De même, la similarité des coutumes funéraires et des pratiques religieuses avant et après la fondation de Vibo Valentia paraît induire que la population ne fut pas radicalement renouvelée. Une surprenante continuité est également notée dans l'occupation du territoire avant, pendant et après la déduction de la colonie latine. Ceci laisse supposer une fidélité d'Hipponion à la cause romaine après la bataille de Cannes (216). En définitive, cette lecture des faits à la lumière des données archéologiques entraîne un renouvellement des perspectives sur la politique coloniale de Rome en Grande Grèce après la seconde Guerre Punique.

Frank VAN WONTERGHEM

Alexandra W. BUSCH, *Militär in Rom, militärische und paramilitärische Einheiten im kaizerzeitlichen Stadtbild*. Wiesbaden, Reichert, 2012. 1 vol., 184 p., 90 fig. n/b, (Collection PALILIA, 20). Prix : 29,90 €. ISBN 978-3-89500-706-4.

Rome était considérée comme une zone démilitarisée durant la période républicaine ; cette pratique bascula à l'avènement d'Auguste, dès le moment où des troupes sont casernées à demeure dans l'Vrbs. Les milliers de soldats affectés à différents services de la capitale s'insérèrent donc dans l'espace urbain, et jouèrent un rôle de plus en plus important dans les affaires civiques. Cet ouvrage propose précisément une synthèse sur la place occupée par l'armée dans la Ville de Rome, entre 27 av. J.-C. et 312 ap. J.-C. Il a été rédigé à partir des résultats des recherches de thèse défendue par l'auteur à l'Université de Cologne en 2004. Les objectifs du livre sont ambitieux, tant la quantité de documents à rassembler semble impressionnante. Car pour bien comprendre la perception que les civils pouvaient avoir de la présence militaire en Ville, les sources à disposition sont très nombreuses : témoignages littéraires, épigraphiques, mais aussi iconographiques, et plus globalement archéologiques sont légion. Dans l'introduction générale (p. 13-16), l'auteur mène une enquête sur l'intégration des bâtiments militaires au sein de l'architecture urbaine de la capitale. Une attention particulière est accordée à la caserne de la garde prétorienne, ainsi qu'à celle des *equites singulares Augusti*. S'ensuit un premier chapitre sous forme d'introduction historique (p. 17-28) dans laquelle sont présentés l'état actuel de la recherche sur le sujet, l'évolution de la présence militaire au sein de la ville de Rome, ainsi que les différents rôles tenus par les soldats au sein d'une cité, étant bien entendu que ces rôles étaient loin d'être tous strictement militaires. Le deuxième chapitre (p. 29-109) est consacré à l'organisation du camp, et plus particulièrement à son rôle d'hébergement pour les militaires. C'est ainsi que sont successivement passés en revue les camps des prétoriens et de la cohorte urbaine, l'ancien et le nouveau camp des *equites singulares Augusti*, et enfin ceux des pérégrins et des vigiles. Viennent ensuite les quelques casernes qui ne sont connues que par les sources épigraphiques ou littéraires, c'est-à-dire celles des *Germani corporis custodes*, des flottes de Misène et de Ravenne, ainsi qu'une possible caserne aurélienne de la cohorte urbaine. Au terme de l'exposé des différentes situations géographiques, l'auteur montre comment les

camps, qui étaient initialement construits dans la périphérie de la Ville, se sont, petit à petit admirablement bien intégrés dans l'architecture urbaine. Le troisième chapitre (p. 111-158) présente une enquête plus spécifique sur les nécropoles et monuments funéraires. L'intérêt de cette approche est multiple. Il permet notamment de dresser une aire de répartition des lieux de découvertes de différentes unités de la garnison de Rome. Il rend également possible l'élaboration d'un début de typologie des inscriptions funéraires de ces catégories sociales particulières que sont les soldats urbains ; en effet, l'auteur constate une répétition manifeste et généralisée des formulaires funéraires simples, aux thèmes iconographiques militaires standardisés. Ces constatations permettent à l'auteur de conclure par une réflexion sur la thématique « Uniformität oder Individualität? ». L'étude est suivie de deux résumés, l'un en allemand (p. 159-162), l'autre en italien (p. 163-166), d'un plan des *castra praetoria* (p. 167), de plusieurs tableaux de données statistiques (p. 168-172) relatives aux troupes, aux cimetières, et aux types des monuments funéraires. Des *indices* (p. 173-175) des noms de personnes, de concepts et de noms de lieux, ainsi qu'un répertoire des sources (p. 176-183) et des illustrations (p. 184) concluent l'ouvrage. L'intérêt de cet ouvrage réside surtout dans l'étude archéologique de l'emplacement et de la composition des différents camps de la Ville, ainsi que de monuments funéraires qui y sont associés. Cet état de la question permet d'établir des comparaisons avec les données disponibles dans les provinces. On regrettera peut-être que l'analyse ne sorte presque pas du cadre strictement militaire ; le lecteur aurait peut-être attendu un lien plus évident entre sphères militaire et civile, d'autant plus que l'introduction annonce une présentation de l'insertion de ces soldats dans l'espace urbain. Une étude étendue à d'autres types de sources aurait peut-être permis de mettre en lumière le rôle de la présence militaire à Rome sur le commerce, les rapports sociaux ou l'artisanat. Étant donné la qualité remarquable de l'enquête de l'auteur sur les camps, il ne fait aucun doute que cette étude pourra servir de base pour des recherches futures sur ces questions.

David COLLING

Mats CULLHED & Karen SLET (Ed.), *The Temple of Castor and Pollux. II. The Finds and Trenches*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2009. 2 vol., 374 + 318 p., nombr. ill. (OCCASIONAL PAPERS OF THE NORDIC INSTITUTES IN ROME, 5). Prix : 375 €. ISBN 978-88-8265-498-6.

Jan ZAHLE (Ed.), *The Temple of Castor and Pollux. III. The Augustan Temple*. Rome, L'Erma di Bretschneider, 2009. 1 vol., 285 p., 12 pl., nombr. ill. (OCCASIONAL PAPERS OF THE NORDIC INSTITUTES IN ROME, 4). Prix : 200 €. ISBN 978-88-8265-497-9.

Ces trois volumes sont consacrés au temple de Castor et Pollux du Forum romain. Le premier tome (en deux volumes, l'un de texte, l'autre de planches) poursuit et achève la publication du matériel et des rapports de fouilles des tranchées, sous la houlette des Instituts scandinaves de Rome. Le matériel est soigneusement présenté

senatus avec une iconographie allégorique spécifique. La cité, surtout nouvelle, ou installée sur de nouvelles bases institutionnelles, peut authentifier son statut et ses prérogatives de diverses façons, par exemple par des marques de fabriques au nom de magistrats. C'est à cette catégorie très particulière d'inscriptions sur briques et tuiles que s'intéresse Monique Dondin-Payre : sceau de collectivité au nom de la *res publica*, duumvirs, quinquennaux, qui agissent en quelque sorte comme magistrats délégués ou mandatés, liés à l'émergence des entités civiques dans le contexte de la mainmise romaine sur l'Italie à la fin de la République. *In cauda venenum...* Comme nous l'avions d'emblée souligné, Frederick Naerebout porte la contradiction et met en cause la validité même du concept « intégration », contestant au passage ce qu'il appelle l'idée sous-jacente d'une *success story*, la vision simplificatrice de processus très complexes, la liaison implicite avec un autre concept tout aussi contestable, celui de romanisation, l'absence de *theoretical background...* pour valoriser un autre concept ethno-culturel celui-là, celui de l'acculturation, ce qui, me semble-t-il, n'est pas vraiment original. Dès les années soixante, Herkovits cassait la dialectique dominant / dominé au profit de l'acculturation. Depuis, on a fait mieux et l'interculturalité balise nos travaux depuis un demi-siècle, avec les dérapages que l'on sait, et qu'Herkovits n'avait pas prévu, l'instrumentalisation par des courants nationalistes contemporains en progression constante, de la résistance ethnique « identitaire » face à des cultures « dominantes » pas toujours très bien identifiées et considérées comme aliénantes. « The Key », pour Naerebout, c'est la « dynamic culture contact », et l'organisation par Rome de la diversité dans une « increased connectivity » pour aboutir à un « Empire as a big machine designed [...] to facilitate movement of people, and thus culture contact and acculturation ». Je ne sais pas si c'est vraiment ainsi qu'Auguste concevait la *Pax Romana*, mais l'idée de Naerebout est belle. J'ai aussi un souci avec les « local cultures integrated into the culture of the migrants », à savoir soldats, commerçants et officiels. Mais qui sont les « migrants » dominateurs dans les cités des Trévires, des Tongres ou des Nerviens, là où, comme ailleurs dans les *civitates* des provinces nord-occidentales, les magistratures sont exercées par les élites locales depuis Auguste ? Là encore, le problème est trop complexe pour être liquidé en quelques sentences qui se veulent provocantes. En fait, les dynamiques interculturelles prônées comme une « impératif catégorique » par Naerebout sont parfaitement mises en œuvre dans la plupart des exposés du volume. Fil conducteur, l'intégration y apparaît tantôt comme une contrainte liée à une conquête militaire et à un programme impérialiste conscient et très organisé, souvent aussi comme une adhésion recherchée, qui l'était parfois déjà avant la conquête, et qui l'est encore après. Le concept d'intégration, comme celui de romanisation, est un élément de mesure et, dans ce volume d'une grande richesse, un fil conducteur qui ouvre les horizons interprétatifs les plus larges.

Georges RAEPSAET

Monique DONDIN-PAYRE (dir.), *Les noms de personnes dans l'Empire romain*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2011. 1 vol., 379 p., 16 fig., 65 tab. (SCRIPTA ANTIQUA, 36). Prix : 30 €. ISBN 978-2-35613-051-8. ISSN : 1298-1990.

Les articles rassemblés dans ce volume donnent la juste mesure de l'importance de l'influence romaine, et plus particulièrement de la diffusion de la citoyenneté romaine, sur l'évolution de l'onomastique dans les provinces, aussi bien avant l'édit de Caracalla qu'après. Leur grand intérêt réside dans le fait qu'ils touchent à la fois des aspects historiques, archéologiques ou linguistiques, permettant d'approcher plus globalement le concept de romanisation. Comme Monique Dondin-Payre signale dans son avant-propos qu'il est insensé d'envisager l'onomastique globalement, les différentes contributions concernent toujours un cadre géographique particulier de l'Empire romain. Après une introduction très utile, rappelant l'histoire de l'onomastique romaine, mais également quelques notions importantes relatives au système nominal, notamment au regard du statut juridique des personnes, arrivent deux volumineux articles de Dan Dana, *L'impact de l'onomastique latine sur les onomastiques indigènes dans l'espace thrace* (p. 37-87) et de Milagros Navarro Caballero, Joaquín Gorrochategui et José María Vallejo Ruiz, *L'onomastique celtibère : de la dénomination indigène à la dénomination romaine* (p. 89-175). Dans le premier, l'espace géographique couvert est relativement étendu, puisque l'étude porte aussi bien sur les provinces de Thrace que de Mésies Inférieure et Supérieure, Dacie, Macédoine et Bithynie. Les personnes se revendiquant d'origine thrace, en particulier les militaires, sont également pris en compte. Au terme de son analyse, D. Dana fait le point sur les exemples de translittération, de noms thraces latinisés, les ethniques, les noms d'assonance thraces ou encore les *supernomina*, pour arriver à la conclusion que l'espace thrace se montre moins influencé par l'onomastique latine que les provinces occidentales. Le deuxième article, sur l'onomastique celtibère, montre qu'il convient d'observer d'importantes différences de pratiques, d'une part entre les parties orientales et occidentales de l'Ibérie, d'autre part entre les périodes républicaine et impériale. Un point important à retenir pour ces régions réside dans le fait que les indigènes recouraient à la polyonymie : un nom suivi de la mention d'une organisation suprafamiliale au génitif pluriel et, de plus en plus avec le temps, de la filiation en ajoutant, à l'extérieur de la cité, l'origine. Les articles suivants sont généralement plus courts. Monique Dondin-Payre propose une contribution sur *La diffusion des processus d'adaptation onomastique : comparaison entre les Gaules et l'Afrique* (p. 177-196), en arrivant à la conclusion que les phénomènes d'adaptation de l'onomastique pérégrine à la nomenclature citoyenne sont relativement similaires en Gaule et en Afrique, alors qu'on a longtemps voulu y trouver des spécificités locales. Élisabeth Deniaux aborde ensuite brièvement *l'Onomastique romaine et l'identité indigène en Illyrie du Sud et en Épire* (p. 197-202), en montrant comment, ces régions d'abord très hellénisées, ont vu une parfaite romanisation des noms de leurs habitants durant la période impériale romaine. Marie-Thérèse Raepsaet-Charlier présente *Les noms germaniques : adaptation et latinisation de l'onomastique en Gaule Belgique et Germanie Inférieure* (p. 203-234), où elle choisit de mettre en évidence quelques spécificités relatives aux cités de ces provinces. Elle y établit les proportions de noms d'origine germanique, par rapport aux noms d'origine celtique ou latine. Il en ressort généralement une faible proportion de noms d'origine germanique ; les populations indigènes adoptent des nomenclatures plus qu'elles n'en créent, sauf lorsqu'elles adoptent abondamment des gentilices en *-inius*. Monique Dondin-Payre expose ensuite quelques *Éléments celtiques dans l'onomastique de Gaule centrale* (p. 235-251), puis Athanase D.

Rizakis traite de *La diffusion des processus d'adaptation onomastique : les Aurelii dans les provinces orientales de l'Empire* (p. 253-262) ; le cas de la Thrace est à nouveau ici abordé. L'auteur montre qu'après 212, le pourcentage des *Aurelii* varie dans la documentation disponible : le nombre de nouveaux citoyens est évidemment plus important dans les régions où la romanisation avait précédemment moins bien progressé. La communication suivante, d'Anthony R. Birley, est conçue en anglais, mais présente un résumé en français : *Nouveaux et anciens noms de la garnison de Vindolanda, Bretagne : identité et brassage ethnique* (p. 263-274). Il s'avère que la plupart des noms renseignés dans les tablettes sont uniques, qu'ils soient latins ou celtiques, plus rarement germaniques ou grecs. Plusieurs officiers portent un gentilice et un surnom, et un seul les *tria nomina*. La fin du volume est consacrée à la conclusion de Monique Dondin-Payre, à quelques définitions, abréviations, à une importante bibliographie générale, aux tables et aux différents *indices*. Cet ouvrage est essentiellement destiné aux spécialistes en onomastique, qu'ils soient historiens, linguistes ou archéologues, même si un travail pédagogique a été réalisé en sériant les concepts plus compliqués, assez nombreux dans ce domaine. Les étudiants ou un public plus large ne devront donc pas se décourager à l'approche du vocabulaire propre à cette spécialisation, encore trop souvent négligée par les chercheurs de l'Antiquité.

David COLLING

David J. BREEZE, *The Frontiers of Imperial Rome*. Pen & Sword, Barnsley, 2011. 1 vol., 224 p., 48 ill., 28 pl. (Coll. PEN & SWORD MILITARY). Prix : 25 £. ISBN 978-1848844278.

L'étude des frontières de la Rome impériale représente, pour David J. Breeze, des années de recherches, notamment lorsqu'il était professeur des universités de Durham, Édimbourg et Newcastle. Cet ouvrage se place d'ailleurs dans le sillage d'initiatives précédentes, dont certaines de grande ampleur, comme le projet européen Culture 2000, dans le cadre duquel il édita, avec Sonja Jilek, un ouvrage consacré à la constitution d'un réseau de sites archéologiques relatifs aux frontières de l'Empire romain. Ce projet permit à des spécialistes provenant des différents pays traversés par le *limes* de contribuer à la création d'outils promotionnels destinés à un large public, tels que la création d'un label ou d'un site web. La composition du présent ouvrage est tributaire de ces recherches et projets précédents. Ainsi, le spécialiste appréciera la rigueur et l'actualité des références. Et le grand public bénéficiera d'*indices* commodes, de tableaux de balises chronologiques, de listes de sites à visiter dans les différents pays traversés par le *limes*, de photos et de plans explicites. Le langage adopté est d'ailleurs accessible tant aux étudiants qu'à un large public ; ce dernier appréciera d'ailleurs sans doute davantage cet ouvrage que les spécialistes, qui pourraient peut-être parfois lui reprocher de préférer la clarté à la précision. Le livre est divisé en trois parties et vingt chapitres. La première partie est consacrée aux sources. Parmi celles-ci, une bonne place est évidemment accordée aux frontières elles-mêmes, mais également aux sources littéraires, épigraphiques et archéologiques. Dans sa deuxième partie, l'auteur passe en revue les différents types de frontières, qu'elles soient naturelles (rivières, déserts, montagnes, mers, forêts) ou qu'elles soient artifi-

nant les outils et concepts dérivés de la *space syntax theory* avec une approche plus classique de l'archéologie fondée sur des relevés à frais neufs et des observations sur le terrain est expliquée en détails (p. 41-49) après un long mais nécessaire état de l'art portant autant sur Ostie (p. 1-18) que sur les études urbaines (p. 19-40) ; les conclusions comportent souvent de véritables apports à l'étude d'Ostie. Tout dans cet ouvrage est fait pour aider le lecteur dans son lent cheminement vers l'appréciation des apports possibles de la *space syntax theory* et de ses outils, sans oublier d'expliquer clairement leurs calculs (p. 51-66). Les médias traditionnels de l'archéologie, plans et photos, sont également présents en grand nombre et d'une grande qualité. Pour tester l'apport de ces outils nombreux et variés, H. Stöger a choisi un plan scalaire, traitant tout d'abord l'îlot IV, ii – rarement étudié – (p. 67-158 et 159-196), puis l'ensemble de la ville à travers son réseau de rues (p. 197-227). Enfin, le dernier essai du volume apparaît comme une combinaison des deux échelles précédentes, à travers l'analyse des sièges de corporations, tant d'un point de vue micro que dans leur répartition au sein du tissu urbain (p. 229-256). Pour bien évaluer la portée de ces expériences, il faudrait en fait discuter longuement les présupposés qui sous-tendent tout ou une partie des outils d'analyses déployés, ce qui ne saurait être fait dans ce cadre. L'auteur de ces lignes ne cachera pas son scepticisme sur l'analyse de l'intérieur des bâtiments : il suffirait d'une ou plusieurs portes fermées – pour ne pas mentionner leur clôture à clés – pour changer considérablement les possibilités de mouvements et de vue qui fondent la compréhension de l'espace. En revanche, l'apport de ces outils à la compréhension de la trame urbaine apparaît comme véritablement prometteur. Cet ouvrage servira, à n'en pas douter, de point de départ aux interrogations que l'on se doit de développer sur cette doctrine ; il doit certainement être considéré comme un pas important dans la domestication des théories, méthodes et outils issus de la *space syntax theory*.

Nicolas MONTEIX

Rikke D. GILES, *Roman Soldiers and the Roman Army. A Study of Military Life from Archaeological Remains*, Oxford, Archaeopress, 2012. 1 vol., x-187 p. (British Archaeological Reports, British Series, 562). Prix : 33 £. ISBN 978-1-4073-1000-8.

Le titre de cet ouvrage omet de préciser qu'il concerne exclusivement l'étude des forts romains situés en Grande-Bretagne. L'analyse de l'auteur consiste à leur appliquer les concepts et les méthodes de l'archéologie processuelle (*New and Processual Archaeology*), dans l'espoir d'en apprendre davantage sur la vie de leurs habitants. Son but premier réside dans la recherche des différentes aires d'activités présentes au sein des forts. Le second objectif inclut les découvertes d'éventuels artefacts utilisés aux alentours des ouvrages fortifiés, et l'utilisation éclairée des données issues de rapports de fouilles anciens. Après un chapitre replaçant brièvement les principales balises chronologiques de la présence de l'armée romaine en province de Bretagne (p. 5-26), et un autre retraçant l'évolution de l'historiographie des études romano-britanniques (p. 27-34), l'auteur explique longuement sa méthode de recherche (p. 35-46) basée sur des considérations spatiales, relatives aux fortifications elles-mêmes, aux bâtiments qu'elles renferment, et aux objets qui gravitent en leur sein ou dans les environs. Chaque artefact est mis en relation avec d'autres et est classé dans des

groupes et sous-groupes fonctionnels définis par l'auteur, sur base de catégories imaginées par l'Américain Stanley South en 1977. Dans le cinquième chapitre (p. 47-56), R.D. Giles passe en revue les rapports de fouilles à sa disposition pour étudier 17 forts ; ils concernent plus de 30 000 objets, parmi lesquels 5 900 sont clairement stratifiés. Tous ces types d'objets sont ensuite classés dans les différents groupes fonctionnels dans les chapitre six et sept (p. 57-73 & 75-78), qui permettent notamment d'approcher la réalité de la présence des femmes des militaires au sein des camps. La synthèse prend fin avec les conclusions de l'auteur dans le huitième chapitre (p. 79-82). Les quatre-vingts pages suivantes présentent des appendices égrenant les tableaux de données statistiques issues des différentes catégorisations. L'intérêt de cette étude est qu'elle permet de faire le point sur l'état des connaissances sur les principaux forts de la Bretagne romaine, à la lumière de données parfois anciennes et de méthodes nouvelles. Mais, parallèlement à cela, la principale réserve que l'on pourrait émettre à l'encontre de cet ouvrage réside précisément dans la méthode, ce qui n'est évidemment pas sans poser question, puisque cela concerne la ligne directrice de cette synthèse. La répartition des différents artefacts dans certaines catégories pourrait effectivement interpeler le lecteur. Pourquoi, par exemple, placer les statues purement et simplement dans les arts décoratifs et non pas dans les choses religieuses ? Les vêtements, le voyage et le militaire forment trois groupes distincts ; mais des artefacts relatifs à l'habillement ou aux voyages pourraient tout aussi bien concerner le monde militaire. Ces questions choisies parmi de nombreuses autres amènent à s'interroger sur la portée et l'utilisation des statistiques chiffrées, livrées abondamment dans l'appendice n° 5. Il conviendra donc, pour le lecteur averti, de faire bon usage des données générales relatives aux connaissances sur les différentes parties de chaque fortification étudiée, mais aussi de traiter avec prudence tout ce qui relève des catégorisations fonctionnelles, car les conclusions qui pourraient en être tirées, seraient dépendantes de classifications subjectives. David COLLING

Raphaël CLOTUCHE (Ed.), *La ville antique de Famars*. Valenciennes, Service archéologique de Valenciennes, 2013. 1 vol., 160 p., 208 fig. n/b et coul. Prix : 30 €. ISBN 978-2-35404-037-6.

Cet ouvrage est le catalogue édité à l'occasion de l'exposition « Aux origines de Valenciennes : la ville antique de Famars », organisée au musée des Beaux-Arts de Valenciennes du 12 avril au 16 septembre 2013. Il présente l'état de la recherche sur l'agglomération de *Fanum Martis*, en synthétisant les données anciennes récoltées dès le XVII^e siècle et les résultats de fouilles menées à partir de 2011 par le service archéologique de Valenciennes et l'INRAP sur le chantier du site Technopôle Transalley. Ces travaux ont permis de circonscrire l'extension de l'agglomération antique qui s'étend sur près de 150 hectares, et de préciser quelques éléments de son organisation interne, intégrant dans le tissu urbain divers ateliers artisanaux. Ces données contribuent à une meilleure compréhension de l'intégration des agglomérations secondaires gallo-romaines dans l'économie de marché artisanale dans le nord de la Gaule, du Haut-Empire à la fin de l'Antiquité. L'ouvrage débute par une introduction contextuelle dans laquelle Raphaël Clotuche, responsable des dernières fouilles et commis-

qu'elle articule autour de deux points : la carotte et le bâton. Sachant se montrer reconnaissante envers ses meilleurs éléments, Rome distribuait généreusement des décorations, et parfois des suppléments d'argents, à l'attention de ses soldats méritants (ou parfois remuants). *A contrario*, les désertions ou mutineries étaient très sévèrement punies, souvent par la mort, pour l'exemple. Les différents cas renseignés ramènent finalement vers une constatation bien connue en guise de conclusion (p. 189-191) : ce qui a fait la force de l'armée romaine fut sa discipline et son entraînement incessant. On pourrait regretter le choix de se limiter aux questions de désertions, transfuges, désobéissances ou mutineries, pour expliquer les faiblesses de l'armée romaine. En effet, il aurait, par exemple, été pertinent d'envisager un chapitre sur les erreurs stratégiques ou tactiques en certaines circonstances. En fait, l'auteur évoque surtout – et avec talent – certains sujets qu'elle développait plus en détails dans son titre de 2009 *Déserteurs et transfuges dans l'armée romaine à l'époque républicaine* (AC 81, 2012, p. 484-485). Le lecteur gardera bien entendu à l'esprit que l'armée romaine pouvait évidemment avoir d'autres défauts que ceux évoqués dans ce livre.

David COLLING

Simon JAMES, *Rom und das Schwert. Wie Krieger und Waffen die römische Geschichte prägten*, traduit de l'anglais par Dieter Prankel. Darmstadt-Mainz, Philipp von Zabern, 2013. 1 vol., 320 p. Prix : 29,99 €. ISBN 978-3-8053-4529-3.

L'ouvrage recensé est la traduction du titre original « Rome & the Sword: How Warriors & Weapons Shaped Roman History », publié à Londres en 2011. Cette traduction rapide dans la langue de Goethe s'explique par un succès fulgurant dans sa version originale, par une réception unanimement positive et par le fait que de nombreux passages évoquent des découvertes d'artéfacts dans les régions germaniques. Simon James déplore le fait que, longtemps durant ces dernières décennies, voire ces derniers siècles, l'histoire de Rome ait été rédigée essentiellement sur base de l'état de nos connaissances sur les élites politiques et militaires, fondé sur la littérature antique. Or, il propose de recentrer l'étude non plus sur ces élites, mais sur les simples soldats, en étudiant les objets qu'ils manipulaient quotidiennement, et plus spécifiquement le glaive. Il analyse ses évolutions, ses modes de fabrication, et les met en relation avec l'histoire romaine qui a influencé ces changements. Après une préface, des remerciements, une introduction et quelques préliminaires, six chapitres présentent l'histoire de Rome selon un canevas chronologique. Le premier chapitre est consacré à la création du glaive tel que nous le connaissons, à une date incertaine de l'époque républicaine, jusqu'à la date de 270 av. J.-C. (p. 42-68). Sur base d'artéfacts, de textes et de représentations iconographiques romaines ou étrusques, l'auteur part à la recherche des plus anciennes attestations de glaives, en considérant les contextes politique et militaire dans lesquels ils furent utilisés. Le deuxième chapitre, intitulé *Obsédé par la victoire : la république impériale*, concerne un important laps de temps allant de 270 à 30 av. J.-C. (p. 69-114). Durant cette période en effet, deux grands ennemis seront finalement soumis par Rome, accélérant l'importance de son étendue : Carthage et les Gaulois. L'étude de l'évolution de l'armement offensif durant cette période ne se limite pas au glaive *stricto sensu*, mais aussi par exemple aux poignards. Le recours

aux sources numismatiques devient aussi plus important. Le troisième chapitre envisage le début de la période impériale, de 30 av. J.-C. à 167 ap. J.-C. (p. 115-165). Durant celle-ci, le nombre d'artéfacts, de représentations iconographiques et de ressources archéologiques provenant des camps explose. La professionnalisation et la sédentarisation des légions favorisent la conservation de structures et d'objets, et des différences locales de production sont mises en évidence. Les chapitres quatre, cinq et six concernent respectivement les périodes allant de 167 à 269 (p. 166-211), 269 à 376 (p. 212-250) et 376 à 565 (p. 251-267). Au cours de ces pages, l'auteur démontre à merveille que la « barbarisation » de l'armée n'a pas provoqué son affaiblissement mais, qu'au contraire, c'est l'ouverture des légions aux étrangers issus des marches de l'empire, qui a permis le salut de l'Empire. Cette ouverture s'est évidemment accompagnée d'une importante évolution de l'armement, notamment sous les Antonins. La critique était unanimement enthousiaste à la sortie du titre anglais, ne dénombrait quasiment aucune erreur, ni aucune hypothèse fantaisiste. Nous n'en avons donc évidemment pas trouvé davantage dans sa traduction allemande. Par ailleurs, l'éditeur allemand a eu la bonne idée de proposer l'ouvrage à un tarif aussi bas que celui de la version originale, ce qui permet à un vaste public d'aborder cette étude qui, bien qu'étant très pointue, est très accessible à la lecture et à la compréhension.

David COLLING

Camilla CAMPEDELLI, *L'amministrazione municipale delle strade romane in Italia*. Bonn, Habelt, 2014. 1 vol., XII + 345 p., 19 pl. (ANTIQUITAS I, ABHANDLUNGEN ZUR ALTEN GESCHICHTE, 62). Prix : 75 €. ISBN 978-3-7749-3858-8.

Il lavoro, originato da una tesi di dottorato discussa presso l'Università di Zurigo, si propone di definire e chiarire il ruolo svolto dalle amministrazioni municipali nella costruzione, nella manutenzione e nella gestione delle strade dell'Italia romana, avvalendosi dei dati forniti pressoché esclusivamente dalla documentazione epigrafica. La prima sezione del volume (p. 5-102) consta di quattro capitoli, dedicati rispettivamente alla tipologia delle *viae publicae*, alla normativa regolante il sistema della viabilità municipale, alle competenze in materia dei senati locali, al finanziamento dell'edilizia stradale, che introducono alla seconda parte, più corposa (p. 103-285), in cui sono state raccolte le iscrizioni suddivise per regione augustea di provenienza. Nel primo capitolo, la classificazione delle strade locali attestate epigraficamente viene risolta mediante una sintetica analisi terminologica della tipologia viaria; altrettanto sbrigativo risulta già il paragrafo iniziale, che in poco più di tre pagine (p. 5-8) tratta le occorrenze di termini relativi alla viabilità municipale nelle fonti giuridiche e agrimensorie. Anche i numerosi e complessi problemi connessi con le disposizioni legislative relative alla gestione del sistema stradale da parte delle municipalità, oggetto del secondo capitolo, sono solo introdotti e accennati, non senza alcuni fraintendimenti e ingenuità (si vedano l'analisi delle XII Tavole, alle p. 20-22, e la traduzione e il commento del *Μονόβιβλος* di Papiniano, alle p. 37-40). Più adeguatamente condotta appare la trattazione delle competenze magistratuali e del finanziamento dell'edilizia stradale, oggetto rispettivamente del terzo e del quarto capitolo (l'esame delle modalità di finanziamento – pubblico, privato o misto – è in realtà anticipato nel

constitutionnelle est une préoccupation permanente des Athéniens. J.-Ch. Couvenhes aborde un point précis de cette préoccupation : la fonction des nomophylakes dans ce contrôle sous Démétrios de Phalère. A. Lanni analyse, dans l'Athènes classique, les sanctions sociales c'est-à-dire les sanctions qui sont imposées de manière unilatérale par des tiers sans implication des institutions étatiques. Mais E. Cantarella réaffirme le fait que « the existence of public coercive apparatus was far from being irrelevant » dans le maintien de l'ordre à Athènes (p. 111). R. W. Wallace dans son exposé et P. Ismard dans sa réponse passent en revue les cas où les Athéniens, dans des circonstances exceptionnelles ou ordinaires, n'ont pas appliqué leurs lois. D. F. Leão et A. C. Scafuro se livrent à une approche légale de l'*Ion* d'Euripide. M. Faraguna et K. Harter-Uibopuu s'attaquent à certains points légaux relatifs aux tombeaux dans l'Athènes classique pour l'un, à Athènes et en Asie Mineure pour l'autre. Étudiant l'intégration de cultes extérieurs dans l'Athènes classique, F. de Polignac reprend l'examen de la manière dont les statuts des différents sanctuaires et célébrations d'Asclépios ont évolué afin de voir « si la chronologie, la répartition spatiale et les modalités de l'intervention civique dans les différents sanctuaires du dieu peuvent nous donner des aperçus sur le contexte et les raisons de l'évolution de leur positionnement à la fois institutionnel et religieux » (p. 200-201). C. Mossé illustre le propos de F. de Polignac par un exemple épigraphique : le décret proposé par Lycurgue qui accorde aux *emporoi* de Kition (Chypre) le droit d'acquérir un terrain sur lequel ils pourront établir un sanctuaire dédié à l'Aphrodite chypriote. E. E. Cohen et A. Dimopoulou s'intéressent au rôle joué par les esclaves dans l'économie athénienne. Ch. Pébarthe analyse la politique monétaire mise en place par les Athéniens pour assurer le bon fonctionnement du marché après la guerre du Péloponnèse. La réponse de G. Pfeifer concerne cette politique au Proche-Orient antique. Un point de terminologie relative à la vente grecque, le mot *périègèta*, est discuté par J. Vélissaropoulos-Karakostas et M. Dreher. G. Thür et M. S. Youni donnent leur avis sur un *pséphisma* de Messène (*SEG* LVII 370) relatif au règlement d'une dispute à propos d'un territoire (182 av. n. è.). L. Rubinstein enquête sur les peines collectives infligées aux conseils de magistrats pour différents types de fautes qu'ils avaient commises en cours de mandat (fin de l'époque classique – début de la période hellénistique). J. Fournier illustre le propos par l'étude des modalités de contrôle des magistrats de Thasos aux époques classique et hellénistique. Les sûretés dans les papyrus font l'objet de la réflexion d'U. Yiftach-Firenko et de H.-A. Rupprecht tandis qu'A. Helmig et A. Jördens réfléchissent sur la problématique de la fiction dans le droit de l'Égypte hellénistique. Une belle bibliographie accompagne chaque contribution. Un index des différentes sources clôture l'ouvrage. Celui-ci commençait par un mot de B. Legras, cheville ouvrière de cette réunion parisienne très intéressante.

Jean A. STRAUS

Christoph SCHMETTERER, *Die rechtliche Stellung römischer Soldaten im Prinzipat*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2012, 1 vol., XI-130 p. (PHILIPPIKA, MARBURGER ALTERTUMSKUNDLICHE ABHANDLUNGEN, 54). Prix : 38,80 €. ISBN 978-3-447-06727-0.

Partant du constat évident que la force de l'empire romain réside notamment dans son armée, l'auteur a jugé intéressant d'étudier le statut juridique des militaires durant l'époque impériale. Le présent ouvrage est le résultat des recherches menées dans le cadre de sa thèse, défendue à la faculté de droit de l'université de Vienne en 2005. Son but est de comprendre ce qui définit juridiquement un soldat, ce qui le différencie des civils, et s'il a vis-à-vis d'eux des avantages ou des désavantages sur ses conditions de vie générales. C'est ce l'auteur explique dans sa courte introduction (p. 1-2). La concision efficace est d'ailleurs une des caractéristiques de cet ouvrage ; le plan présente une succession de chapitres courts allant directement au but, et présentant uniquement des sources ou des exemples parlants. Après un chapitre retraçant les balises fondamentales nécessaires à la compréhension du développement et de l'organisation de l'armée romaine sous le Principat (p. 3-10), Christoph Schmetterer se penche sur la notion de service militaire (p. 11-24). Si, durant la période républicaine, le service dans les armes était un devoir inhérent à la qualité de citoyen, cette situation change avec la professionnalisation de l'armée dès Auguste. L'auteur recense les différentes catégories d'hommes qui pouvaient servir (citoyens ou pérégrins), ceux qui étaient exclus du service (les esclaves, les affranchis, les condamnés) et ceux qui pouvaient être libérés de ce service (les prêtres, certains responsables administratifs dans les cités, les personnes âgées ou celles présentant des inaptitudes physiques), avant d'évoquer les conditions de recrutement, ainsi que la durée du service, d'abord pour les soldats jusqu'au grade de centurion, puis pour les officiers sénatoriaux ou équestres. Sur base de quelques exemples, l'auteur rassemble en un chapitre quelques notions de droit militaire, listant quelques délits avérés, et les peines qui étaient appliquées à leur encontre (p. 25-33). Le chapitre consacré à la situation financière des soldats (p. 34-40) est réellement abordé avec un regard de juriste puisque, outre un état de la question sur les soldes, *donativa* et autres formes de rétributions, c'est également la transmission de ce patrimoine, sous forme d'épargne, de prêts, d'investissements ou de biens immobiliers, qui intéresse l'auteur ; il se penche d'ailleurs plus spécifiquement sur la notion de *peculium castrense* (p. 41-52), représentant l'ensemble des biens acquis par le service militaire, et dont le fils de la famille pouvait *in fine* disposer. S'ensuivent quelques brèves considérations sur les collèges militaires (p. 53-55), avant de développer plus en détails le droit matrimonial (p. 56-75) et le droit de succession (p. 76-82). Ici encore, le choix des sources, notamment papyrologiques et juridiques dénote un angle d'approche propre au juriste. Et pour clore l'analyse des différents cas de figures relatifs aux soldats actifs, Chr. Schmetterer consacre encore un chapitre aux prisonniers de guerre, à leur statut, et à leurs droits (p. 83-87). Il peut enfin alors terminer sur un long chapitre consacré aux vétérans (p. 88-111), puisque ce sont surtout eux qui, après leur libération, doivent se forger une nouvelle place dans la société, après avoir perdu leur statut de militaires. Le statut de vétéran demeure néanmoins difficile à cerner : ce ne sont plus des militaires, mais ils ne sont pas non plus des civils comme les autres. L'auteur choisit de présenter les différents cas de figure constatés au sein des différents types d'unité : légionnaires, auxiliaires, marins, prétoriens, vigiles, soldats des cohortes urbaines à Rome ou ailleurs, des *numeri*, des *equites singulares Augusti*. Le livre se termine par un résumé en allemand (p. 112-114), une intéressante bibliographie (p. 115-122), et des *indices* (p. 123-130) des notions, des noms de personnes et des sources. L'historien de

l'armée romaine recevra avec bienveillance cette synthèse, car elle lui permettra de renvoyer ses propres travaux vers des cadres juridiques plus clairs. David COLLING

Ari Z. BRYEN, *Violence in Roman Egypt. A Study in Legal Interpretation*. Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2013. 1 vol., 363 p., 5 pl. Prix : 59 £. ISBN 978-0-8122-4508-0.

La violence sous ses diverses formes est un phénomène abondamment commenté dans les médias contemporains. Les historiens n'ont pas manqué de se demander ce qu'il en était dans le passé. Les publications, livres mais surtout articles, qui traitent le sujet ne sont pas rares. Pour l'Antiquité, citons seulement les ouvrages collectifs de J.-M. Bertrand, *La violence dans les mondes grec et romain : actes du colloque international (Paris, 2-4 mai 2002)*, Paris, 2005 ; H.A. Drake (Ed.), *Violence in Late Antiquity: Perceptions and Practices*, Aldershot, 2006 et J. Styka (Ed.), *Violence and Aggression in the Ancient World*, Cracovie, 2006. Grâce à sa riche documentation papyrologique, l'Égypte gréco-romaine permet d'aborder diverses facettes du phénomène « violence ». Ainsi, dans un livre récent, B. Kelly a étudié les *Petitions, Litigation, and Social Control in Roman Egypt* (Oxford, 2011). A. Z. Bryen nous donne un essai fondé sur l'étude des pétitions relatives à la violence et adressées à l'administration de l'Égypte romaine et byzantine (cet élément de la chronologie est absent du titre). Il s'intéresse essentiellement aux violences entre personnes. Il montre comment les faits de violence sont rapportés dans les pétitions, comment la loi et ses représentants prennent en compte les revendications des pétitionnaires, qui sont ces derniers, qui sont les fonctionnaires et magistrats auxquels il est fait appel, quels résultats les demandeurs et défenseurs peuvent-ils espérer obtenir. Avant cela, A. Z. Bryen avait étudié le concept de violence, « Modern and Ancient », et le vocabulaire grec et latin désignant la violence (surtout *hybris* et *bia* en grec, *iniuria* et *contumelia* en latin). L'auteur procède volontiers par études de cas, mais ne manque pas d'intégrer celles-ci dans des conclusions plus générales. Il donne très souvent la totalité du texte qu'il utilise soit en texte et traduction, soit en traduction seule. Un appendice regroupe 135 textes en traduction. Cette manière de citer les sources est particulièrement louable. En revanche, l'attention du lecteur doit être attirée sur le fait qu'A. Z. Bryen utilise uniquement les pétitions. Or, des faits de violences sont rapportés aussi dans des lettres privées, des comptes rendus d'audience devant des magistrats, des rapports de médecins publics établis à la suite de violences ayant entraînés des blessures ou même la mort. Ceci n'empêche que l'ouvrage d'A. Z. Bryen donne une vue très équilibrée de la violence et de son traitement par les autorités dans l'Égypte romaine et byzantine. Je termine cette recension par deux remarques dont une bibliographique. On ajoutera à la bibliographie deux contributions personnelles : *Esclaves malfaiteurs dans l'Égypte romaine*, dans G. Tallet et Chr. Zivie-Coche (éd.), *Le Myrte et la rose. Mélanges offerts à Françoise Dunand par ses élèves, collègues et amis*, Montpellier, 2014, p. 23-31 et *Esclaves maltraités ou punis dans l'Égypte romaine*, à paraître dans *Chronique d'Égypte* 90 (2015). À la page 93 du livre, je pense que, dans le *P. Kellis I* 23, l'auteur a raison de considérer le παῖς Thimotheos comme l'esclave de l'accusé.

Provence, 2006, p. 27-40, dans lequel l'auteur présente le siège de Luceria de 320 comme imaginaire. Ou encore le livre de R. Sáez Abad, *Artilleria y poliorcética en el mundo grecorromano*, Madrid, 2005. Il aurait aussi fallu parfois développer et approfondir certains passages, comme celui concernant le siège de Tarente (p. 115) : la version qui est présentée n'est qu'une des versions de l'épisode, et il conviendrait de la discuter. Il n'en reste pas moins que J. Napoli offre ici un livre utile, qui ne peut que susciter des débats stimulants, notamment autour de l'importance qu'elle accorde à l'assaut de vive force.

Catherine WOLFF

Catherine WOLFF, *L'armée romaine. Une armée modèle ?* Paris, CNRS Éditions, 2012. 1 vol., 224 p. (BIBLIS, 31). Prix : 7,90 €. ISBN 978-2-271-07550-5.

En parfait accord avec les objectifs poursuivis par la collection Biblis, l'ouvrage de Catherine Wolff est un essai à destination d'un large public, très accessible, proposant une approche originale d'une institution bien connue, dans l'optique d'en briser quelques clichés. Tout accessible qu'il soit, ce livre n'en demeure pas moins construit sur base de recherches sérieuses, menées par une spécialiste reconnue sur le sujet. Le titre, dont la forme interrogative peut paraître quelque peu provocante, amène le lecteur à s'interroger sur le fait que l'armée romaine n'était peut-être pas aussi parfaite que ce que la propagande impériale nous l'a souvent laissé transparaître à travers les sources. C'est d'ailleurs pour bien comprendre de quelle armée il est question, que le premier chapitre (p. 15-27) retrace les principales balises chronologiques de l'institution militaire, en évoquant les grandes évolutions à travers le temps. La période couverte par l'étude s'étend de l'époque républicaine au règne de Commode. À la lecture de la question formulée dans le titre, il paraît immédiatement évident que la réponse de l'auteur est négative. Pour justifier son point de vue, elle développe trois exemples : les désertions, les passages à l'ennemi et les mutineries. Le deuxième chapitre (p. 29-73) est consacré aux désertions et aux passages à l'ennemi. Il passe en revue les circonstances qui étaient les plus favorables à ces passages à l'acte, tente de définir ce qui motivait les déserteurs et transfuges, et qui ils étaient. L'auteur différencie deux cas de figure : les guerres classiques, opposant les Romains aux Barbares, et les guerres civiles. Les raisons des désertions pouvaient être multiples : peur, problèmes matériels, espoir de meilleures perspectives, problèmes de commandement, ou motifs politiques. Les sources font état de désertions plus manifeste de la part de citoyens romains dans le cadre de guerres civiles, alors que les auxiliaires se retourneraient plus facilement lors des guerres contre les Barbares. Le troisième chapitre (p. 75-115) présente les différentes formes de mutineries et désobéissances constatées dans l'armée romaine, ainsi que les raisons pour lesquelles elles pouvaient survenir. La désobéissance pouvait se manifester dans des cas de figures très différents, mais on repère assez vite des sujets récurrents : des désaccords sur les soldes et butins, ou la dureté des conditions de service. Catherine Wolff termine son essai sur une réflexion dans laquelle elle cherche à expliquer pourquoi, malgré tous ces problèmes constatés au sein de l'armée romaine – mais en réalité inhérents à toute armée, particulièrement en temps de guerre –, celle-ci a connu le succès que l'on sait au fil des siècles. Cette réflexion est l'objet du quatrième chapitre (p. 117-188),

qu'elle articule autour de deux points : la carotte et le bâton. Sachant se montrer reconnaissante envers ses meilleurs éléments, Rome distribuait généreusement des décorations, et parfois des suppléments d'argent, à l'attention de ses soldats méritants (ou parfois remuants). *A contrario*, les désertions ou mutineries étaient très sévèrement punies, souvent par la mort, pour l'exemple. Les différents cas renseignés ramènent finalement vers une constatation bien connue en guise de conclusion (p. 189-191) : ce qui a fait la force de l'armée romaine fut sa discipline et son entraînement incessant. On pourrait regretter le choix de se limiter aux questions de désertions, transfuges, désobéissances ou mutineries, pour expliquer les faiblesses de l'armée romaine. En effet, il aurait, par exemple, été pertinent d'envisager un chapitre sur les erreurs stratégiques ou tactiques en certaines circonstances. En fait, l'auteur évoque surtout – et avec talent – certains sujets qu'elle développait plus en détails dans son titre de 2009 *Déserteurs et transfuges dans l'armée romaine à l'époque républicaine* (AC 81, 2012, p. 484-485). Le lecteur gardera bien entendu à l'esprit que l'armée romaine pouvait évidemment avoir d'autres défauts que ceux évoqués dans ce livre.

David COLLING

Simon JAMES, *Rom und das Schwert. Wie Krieger und Waffen die römische Geschichte prägten*, traduit de l'anglais par Dieter Prankel. Darmstadt-Mainz, Philipp von Zabern, 2013. 1 vol., 320 p. Prix : 29,99 €. ISBN 978-3-8053-4529-3.

L'ouvrage recensé est la traduction du titre original « Rome & the Sword: How Warriors & Weapons Shaped Roman History », publié à Londres en 2011. Cette traduction rapide dans la langue de Goethe s'explique par un succès fulgurant dans sa version originale, par une réception unanimement positive et par le fait que de nombreux passages évoquent des découvertes d'artéfacts dans les régions germaniques. Simon James déplore le fait que, longtemps durant ces dernières décennies, voire ces derniers siècles, l'histoire de Rome ait été rédigée essentiellement sur base de l'état de nos connaissances sur les élites politiques et militaires, fondé sur la littérature antique. Or, il propose de recentrer l'étude non plus sur ces élites, mais sur les simples soldats, en étudiant les objets qu'ils manipulaient quotidiennement, et plus spécifiquement le glaive. Il analyse ses évolutions, ses modes de fabrication, et les met en relation avec l'histoire romaine qui a influencé ces changements. Après une préface, des remerciements, une introduction et quelques préliminaires, six chapitres présentent l'histoire de Rome selon un canevas chronologique. Le premier chapitre est consacré à la création du glaive tel que nous le connaissons, à une date incertaine de l'époque républicaine, jusqu'à la date de 270 av. J.-C. (p. 42-68). Sur base d'artéfacts, de textes et de représentations iconographiques romaines ou étrusques, l'auteur part à la recherche des plus anciennes attestations de glaives, en considérant les contextes politique et militaire dans lesquels ils furent utilisés. Le deuxième chapitre, intitulé *Obsédé par la victoire : la république impériale*, concerne un important laps de temps allant de 270 à 30 av. J.-C. (p. 69-114). Durant cette période en effet, deux grands ennemis seront finalement soumis par Rome, accélérant l'importance de son étendue : Carthage et les Gaulois. L'étude de l'évolution de l'armement offensif durant cette période ne se limite pas au glaive *stricto sensu*, mais aussi par exemple aux poignards. Le recours

plastique comparative montre le rôle des modèles classiques dans l'élaboration et l'usage de la sculpture et de l'iconographie locales. La facture y est bien peu « gallo-romaine », et très italianisante. Et c'est dans le répertoire gréco-romain traditionnel qu'il faut chercher les origines du magnifique Jupiter Capitolin (n° 001) retrouvé aux Thermes de la Porte d'Orée, ou la ronde-bosse de Minerve casquée (n° 186), ou de multiples personnages drapés malheureusement souvent mutilés. Treize bustes hermaïques ont été recensés sur le territoire de *Forum Iulii*. Une place à part doit être réservée au très bel hermès bicéphale de Bacchus et de Pan (n° 002) par sa grande taille et sa qualité de facture. On notera une forte concentration d'œuvres bacchiques au cœur de cet important terroir viticole. Le portrait de Tibère jeune (n° 045) suscite un commentaire approprié. L'œuvre a connu de nombreuses dégradations et restaurations avant d'être identifié comme un Tibère jeune par Jean Charbonneaux en 1955 au moment de sa restauration dans les ateliers du Louvre, identification aujourd'hui admise et précisée par Emmanuelle Rosso comme étant proche du type de l'adoption. Le portrait de Commode (n° 046) a dû être commandité vers 190, mais l'état est fortement dégradé. Au nombre des curiosités, une dalle avec deux pieds en sandales sculptés en méplat, plutôt ex-voto que panneau d'avertissement pour baigneur distrait. Intéressant aussi, le motif des mains entrecroisées sur stèle funéraire, symbolisant l'union du couple, là où dans l'imagerie gallo-romaine, l'on met plutôt en scène un couple en pied. La photographie originale est très bonne et généreuse quant aux nombres de plans proposés. Tant qu'à faire, pour les portraits, il aurait fallu ajouter une prise nadirale. Mais c'est bien peu de chose dans un volume attrayant, documenté, réfléchi, fait pour durer.

Georges RAEPSAET

Françoise DUTHOY, *Sculpteurs et commanditaires au I^{er} siècle après J.-C. : Rome et Tivoli*. Rome, École française de Rome, 2012. 1 vol., 198 p., 82 pl. n/b. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 465). Prix : 68 €. ISBN 978-2-7283-0928-3.

Traitant des sculptures exposées dans certaines villas impériales ainsi que des portraits funéraires provenant des régions mentionnées, l'auteur propose une approche tout à fait originale des œuvres qui s'inscrit dans la même veine que le colloque portant sur les ateliers de sculpture régionaux (V. Gaggadis-Robin, A. Hermary, M. Reddé & Cl. Sintès (Ed.), *Les ateliers de sculpture régionaux : techniques, styles et iconographie. Actes du X^e colloque international sur l'art provincial romain, Arles et Aix-en-Provence, 21-23 mai 2007*, Arles, 2009). L'œuvre sculptée y est traitée avant tout comme un produit artisanal issu d'un atelier particulier, mais aussi comme un bien commercial destiné à un public de consommateurs influant sur les types de productions proposés et sur la diffusion de modèles selon les lois du marché. Les œuvres étudiées sont toutes exécutées dans le même matériau – le marbre blanc, ce qui permet à l'auteur de retracer l'ensemble de la chaîne opératoire de cette production. Dans un très intéressant premier chapitre, elle dresse un état de la question sur l'usage des marbres et leur provenance, en estimant les possibilités d'approvisionnement en fonction de la localisation des carrières, les volumes d'extraction, le prix de la matière, le transport, le coût de la main-d'œuvre, mais aussi de la sélection des qualités en fonction de la nature des commandes (la plus belle qualité étant réservée

aux commandes impériales, techniquement plus poussées que les autres). Le but est de déceler des groupes / ensembles de productions élaborées dans des ateliers dont les spécificités s'expriment techniquement et stylistiquement en fonction de ce matériau (la recherche notamment de « mains »). En second lieu, l'analyse du contexte de découverte des sculptures permet d'aborder la dimension culturelle et sociale révélée par les œuvres étudiées. Les choix opérés sur les plans technique, stylistique et économique révèlent les relations du commanditaire avec l'atelier de sculpture. La commande d'une œuvre n'est en effet pas uniquement une question de goût, c'est avant tout une affaire de convenance, une dépense effectuée dans l'optique d'exprimer un statut social. Le principal intérêt de ce travail réside dans la méthodologie qui, sans être clairement formalisée, transparaît à la lecture de la table des matières de l'ouvrage. L'opposition entre les deux types d'œuvres analysées met en évidence les particularités de la chaîne opératoire pour chacune d'entre elles. La première question posée concerne la détermination de groupes de sculptures en se fondant sur le principe d'une œuvre originale servant à la reproduction d'un certain nombre de copies plus ou moins raffinées. Les ensembles de sculptures étudiés ont été déterminés au préalable par d'autres chercheurs et leur homogénéité est admise et non discutée. Par contre, ces ensembles sont augmentés de quelques exemplaires jugés comme des œuvres parentes, illustrant d'autres sujets, considérant entre autres, le mode de traitement des parties anatomiques et des drapés. La seconde question porte sur la sélection de critères à retenir, quelle que soit l'œuvre sculptée, pour identifier un atelier de sculpture. Dans ce domaine, l'auteur souligne par ses descriptions et le vocabulaire choisi, la nécessité d'observer très minutieusement non seulement le sujet traité, mais aussi les traces laissées par les outils employés par le sculpteur sur un ensemble de pièces, de manière à identifier une facture, c'est-à-dire une façon tout à fait propre au sculpteur en question, d'utiliser un type d'outil ou d'exécuter tel ou tel détail. L'observation stylistique vient ensuite : la reproduction systématique par exemple de certaines œuvres grecques pour les sculptures des villas suppose l'existence et la transmission de multiples modèles. Ceux-ci peuvent être réalisés dans d'autres matières, telles l'argile et surtout le plâtre, s'avérant d'un usage plus spécifique au domaine des productions funéraires. Au-delà l'analyse fouillée des œuvres, cette approche débouche donc sur une vision sociale de la sculpture durant la période de plein essor des ateliers romains au II^e siècle après J.-C. Elle offre également une méthode d'analyse potentiellement applicable à d'autres collections que celles présentées dans ce passionnant ouvrage, au vu des recherches menées ces dernières années sur l'exploitation de la pierre sous toutes ces formes, notamment en Gaule.

Catherine COQUELET

Kordelia KNOLL & Christiane VORSTER (Ed.), *Skulpturensammlung, Staatliche Kunstsammlungen Dresden. Katalog der antiken Bildwerke*, III. *Die Porträts*. Munich, Hirmer Verlag, 2013, 1 vol., XII-493 p., 16 pl. couleurs, 540 fig. Prix : 71 €. ISBN 978-3-7774-2133-9.

Ce deuxième tome publié (en fait, le tome III de la série) du catalogue des collections de sculptures antiques de Dresde a toutes les qualités – qualités scientifiques des

d'urbanisation auxquels sont confrontés les sites occidentaux, en particulier Trèves – *Augusta Treverorum*, et sur un mode moins monumental mais non moins intéressants les agglomérations du Bade-Württemberg. Mêmes qualités et mêmes reproches, pourrait-on dire, que le colloque de Lahr, en dehors du fait qu'il s'agit ici d'un volume destiné à un public très large. C'est un magnifique recueil d'images, de plans, de reconstitutions graphiques, mais la ville et l'agglomération y sont traitées comme des entités modernes, ce qui enlève à l'approche toute la pertinence et l'intérêt du Polis-Model.

Georges RAEPSAET

Regula SCHATZMANN, *Die Spätzeit der Oberstadt von Augusta Raurica. Untersuchungen zur Stadtentwicklung im 3. Jahrhundert*. Augst, Augusta Raurica, 2013. 1 vol., 432 p. 158 fig., 34 pl. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 48). Prix : 92 €. ISBN 978-3-7151-0048-7.

Dans ce volume, R. Schatzmann se propose de réexaminer un dossier fondamental pour la compréhension de l'évolution de la colonie : celui du passage de la ville ouverte du Haut-Empire à la ville fermée du Bas-Empire. Deux aspects majeurs y sont analysés en détail. Le premier est la recherche des facteurs favorisant ces transformations urbaines et notamment l'hypothèse évoquée à maintes reprises, mais jamais argumentée de façon détaillée, d'un séisme survenu dans les années 250 après J.-C., Augst étant d'ailleurs la seule ville du Nord de la Gaule dont les bouleversements urbains ont été imputés à un événement naturel d'aussi grande ampleur. La seconde question aborde les effets de ce passage traditionnellement enregistré dans les villes du Nord de la Gaule, débouchant, dans le cas d'Augst, sur une situation tout à fait inhabituelle : la création de deux réduits fortifiés très différents, un retranchement en ville haute (Kastelen), un castrum en ville basse (Kaiseraugst). Il convient tout d'abord de signaler que la transformation de la ville dans la seconde moitié du III^e siècle est un thème auquel R. Schatzmann s'intéresse depuis plusieurs années déjà, puisqu'elle est à l'origine d'un colloque organisé en 2009 sur ce sujet : R. Schatzmann & S. Martin-Kilcher (Ed.), *L'Empire romain en mutation. Répercussions sur les villes dans la seconde moitié du III^e siècle. Actes du colloque international tenu à Bern/Augst (Suisse), du 3 au 5 décembre 2009*, Montagnac, 2011. À plusieurs égards, cette nouvelle publication centrée sur la ville haute d'Augst peut servir de référence pour qui veut aborder l'étude de cette période particulièrement ingrate à première vue en raison de la carence des témoignages matériels. L'étude proposée s'articule en deux parties : la première est un état de la question sur les théories anciennes concernant cette période. Elle y démontre que la série de critères définis en archéo-sismologie comme les signes visibles d'un tremblement de terre (voir en particulier la fig. 14, p. 32) ne se rencontrent pas dans les constructions d'Augst, ruinant enfin, grâce à une argumentation solide, l'hypothèse d'un séisme expliquant les multiples destructions observées dans la ville durant cette période. Dans la seconde partie de l'ouvrage, R. Schatzmann envisage alors de nouvelles perspectives de recherche. Le raisonnement se construit ici autour d'une vision des événements hiérarchisés selon une terminologie précise se fondant sur leur durée (fig. 154, p. 219). De cette façon, l'auteur donne l'impression de vouloir rester neutre dans son

analyse, loin des débats relatifs à la vision positive ou négative de l'Antiquité tardive. Elle envisage donc aussi bien les événements destructifs comme les incendies, que d'autres aspects liés à ces transformations, comme la gestion des déchets (plus de mise au Bas-Empire), le rythme des chantiers de reconstruction, le recyclage des matériaux et leur origine publique ou non, qui rend la portée de ces activités encore plus significative. Enfin, l'analyse de plusieurs ensembles céramiques représentatifs de l'occupation en différents points cruciaux de la ville fournit de nouveaux repères chronologiques pour aborder cette période transitoire. Pour décortiquer en détail ces transformations, l'auteur s'appuie sur les fouilles menées sur les structures de deux *insulae* périphériques de la ville, situées *extra muros* et non contiguës. Elles ont été choisies pour la richesse des informations qu'elles livrent sur cette période transitoire. Les résultats sont assez novateurs et soulèvent de nouvelles questions sur la ville du Bas-Empire, comme le statut social des populations ou la surestimation des phénomènes démographiques. On regrettera seulement que les questions d'ordre démographique et économique soulevées par cette étude n'aient pas été plus largement approfondies dans le chapitre traitant des relations entre la colonie et son arrière-pays durant cette période de transformations profondes (p. 231). Catherine COQUELET

Michael DONEUS, Christian GUGL & Nives DONEUS, *Die Canabae von Carnuntum. Eine Modellstudie der Erforschung römischer Lagervorstädte. Von der Luftbildprospektion zur siedlungsarchäologischen Synthese*. Vienne, ÖAW Verlag, 2013. 1 vol. 21 x 30 cm, 261 p., 27 pl., 130 fig., 1 plan dépliant (DER RÖMISCHE LIMES IN ÖSTERREICH, 47). Prix : 98 €. ISBN 978-3-7001-7128-7.

Voilà un ouvrage un peu hors norme, et au titre ambigu. Deux cent cinquante pages consacrées aux *canabae* de *Carnuntum* sans archéologie au sol, c'est déjà étonnant, et créer une « Modellstudie der Erforschung » d'un habitat sur base de la seule prospection aérienne peut surprendre. Et pourtant ce volume fera date. Il fait faire un bond à la connaissance de l'implantation de ce vaste ensemble civil et militaire et balise efficacement la recherche à venir. Depuis plus d'un siècle, ce sont les camps légionnaire (siège de la *XV Apollinaris* et de la *XIV Gemina Martia Victrix*) et auxiliaire (notamment l'*Ala I Thracorum*) qui font l'objet de toutes les attentions et de fouilles publiées régulièrement, mais autour et à proximité de ceux-ci se développent d'impressionnantes concentrations d'habitats dont l'importance, la structuration spatiale, le réseau voyer, les connexions, les fonctionnements, la définition institutionnelle en relation ou non avec les *castra* demandaient une clarification. Le terrain étant libre, l'opportunité était belle de croiser systématiquement les prises de vue et de les traiter avec les technologies les plus modernes de restitution. Autour du camp légionnaire ce sont près de 130 hectares d'habitat dense, les *canabae* proprement dites, munies d'un équipement urbain complet, et à l'ouest, une agglomération civile, qui accède au statut municipal en 106 (*Municipium Aelium Carnuntum*), et à celui de colonie sous Septime Sévère (*Colonia Septimia Carnuntum*), qui couvre à elle seule 67 hectares avec enceinte, une parure architecturale et urbanistique remarquable, et gère un vaste territoire rural dont les composantes sont à peine esquissées. Seul les rives et quais antiques du Danube et les installations de la *Classis Flavia Pannonica*

Jacques JOUANNA, Laurent PERNOT & Michel ZINK (Ed.), *Charmer, convaincre : la rhétorique dans l'histoire. Actes du 24^e colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 4 et 5 octobre 2013*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2014. 1 vol., 350 p. (CAHIERS DE LA VILLA « KÉRYLOS », n° 25). Prix : 35 €. ISBN 978-2-87754-318-7.

Issu du vingt-quatrième colloque organisé par l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres à la Villa Kérylos, le volume propose quinze articles portant sur les fonctions de la rhétorique à travers son histoire et les liens que celle-ci entretient avec d'autres domaines, comme la peinture, la philologie, la philosophie, la politique et la théologie ; un premier groupe de contributions est consacré au monde gréco-romain, les autres articles explorent le devenir de l'héritage antique aux époques ultérieures, jusqu'au XVII^e siècle. Dans la contribution inaugurale, Jacques Jouanna rappelle les liens très forts qui unissent rhétorique et médecine dans l'Antiquité : il montre le rôle essentiel de la parole persuasive dans l'exercice de la médecine, mais aussi, réciproquement, l'importance de certains traités du corpus hippocratique et galénique pour notre connaissance de la sophistique. Laurent Pernot montre que la parole publique, et en particulier les concepts d'*isêgoria* et de *parrhêsia*, constituait le cœur du système démocratique athénien ; fierté des citoyens, qui s'y exerçaient quotidiennement, cet art avait aussi ses revers, d'où certaines tentatives philosophiques pour lui donner une coloration plus éthique. Pierre Chiron plaide pour la revalorisation au sein des études classiques de nombreux traités de rhétorique méconnus, conservés en marge des grands théoriciens et orateurs, et actuellement en cours d'exhumation dans la collection des universités de France : ils sont non seulement indispensables au philologue pour comprendre correctement les textes qui sont le produit de la technique, mais ils fournissent aussi, dans leur propre champ, les moyens de nuancer les idées reçues pour mieux apprécier les liens existant entre rhétorique et philosophie, la richesse créatrice des rhéteurs, leur hauteur de vue et leur plaisir du texte. Robert Turcan s'attache à démêler les liens entre rhétorique et sagesse, savoir et savoir-faire, dans la pensée cicéronienne. Rigueur de la pensée et rigueur de la parole y sont étroitement corrélées : la philosophie a recours à l'art oratoire pour être diffusée et mise en pratique, l'art oratoire a besoin de la sagesse pour donner du corps au discours et pour éviter les dérives que l'on craint encore parfois aujourd'hui. Poursuivant sur la question des rapports conflictuels entre philosophie et rhétorique, Carlos Lévy nuance le rejet de cette dernière par l'Académie et par les Stoïciens ; l'auteur se penche plus particulièrement sur le statut de *technè*, que les deux courants philosophiques refusent à la rhétorique. Pierre Laurens dévoile la richesse de la composition de l'épigramme, en relevant les procédés et mécanismes qu'elle partage avec l'enseignement des rhéteurs, comme l'antithèse, la comparaison ou l'anaphore, et surtout la recherche de la *sententia* ; le secret d'une épigramme réussie résiderait dans l'alliance de l'incompatible et du compatible, de l'accord et du désaccord. La contribution s'achève par une présentation du modèle de composition imaginé par Sarbiewski qui, pour artificiel qu'il soit, a le mérite de mettre en avant la complexité technique de l'écriture d'une épigramme. Nicolas Grimal défend quant à lui que la « rhétorique grecque », n'a pas sa place dans le système de pensée égyptien. De façon un peu réductrice, il oppose le modèle grec, dialectique, au modèle égyptien, didactique, et voit dans

l'importance capitale de l'ordre du monde égyptien l'explication de cette antinomie. Jean-Yves Tilliette soutient l'intérêt d'une étude rhétorique de la lettre d'amour. Si son propos porte essentiellement sur ce genre littéraire au Moyen Âge, il ne manque pas de revenir aux sources, avec les *Héroïdes* d'Ovide, en mettant l'accent sur la dimension rhétorique, trop souvent négligée, de cette œuvre. En annexe, on trouve un *status quaestionis* très nuancé sur l'attribution des *Epistolae duorum amantium* à Héloïse et Abélard. Michel Zink illustre l'importance du dialogue dans différents genres littéraires du Moyen Âge, avec une attention plus particulière pour la poésie. Il aborde le statut problématique de cette dernière, considérée comme mensongère car elle ne représente pas la réalité. Ce reproche, dont il situe l'origine dans la religion chrétienne, est éludé dans la fable, qui transmet la vérité par l'intermédiaire de la fiction. Mary Carruthers met en miroir la conception moderne de la lecture et celle qui avait cours au Moyen Âge au travers de diverses représentations picturales et d'un examen des notions d'*intentio auctoris*, de *dispositio* et de *ductus*. Au Moyen Âge, la textualité est avant tout sociale, passe par la performance orale et se construit dans l'interaction avec les auditeurs. En s'appuyant sur les œuvres de Rodolphe Agricola et d'Érasme, Peter Mack met en évidence les innovations de la réflexion rhétorique à la Renaissance : le rapprochement avec dialectique et celui entre narration et confirmation, le rôle central des émotions, l'attention accrue pour la disposition, pour les procédés de style et d'écriture. Lina Bolzoni tire de l'oubli l'entreprise de théâtre de la mémoire de Giulio Camillo Delminio (vers 1480-1544), destiné à conserver le savoir, faciliter l'imitation et la création littéraire : ce théâtre repose sur des machines rhétoriques qui permettent d'isoler par la topique le mécanisme créateur du texte ou de la figure chez les grands auteurs afin de pouvoir les mémoriser et les exploiter à nouveau. Colette Nativel revisite la rhétorique de l'image en étudiant la persuasion mise en œuvre par Rubens dans plusieurs de ses œuvres majeures. Le peintre déploie un art subtil de la *dispositio*, du geste, de la narration, du mouvement et de l'allégorie, qui est mis au service du sujet et de la clarté du message. Jacqueline Lichtenstein remet en question la vision rigide, héritée du XIX^e siècle, de l'époque classique, en précisant la nature et la fonction même des règles de l'art. Loin de constituer les éléments d'un carcan normatif, celles-ci sont davantage comprises au XVII^e siècle comme des outils et des guides pour la pensée de l'artiste ; indissociable de la pratique et de son application même dans les exemples, la règle générale appelle détachement et *phronêsis* pour être adaptée aux circonstances particulières. Elle est également la source du plaisir propre à l'art, qui augmente par la reconnaissance des moyens employés pour produire ses effets. Enfin, Marc Fumaroli convie le lecteur à un parcours historique très détaillé sur la place de la parole persuasive et les transformations de l'ancienne rhétorique dans le cadre des querelles de religion, et en particulier dans le jeu d'influence, d'attaques et de contre-attaques, qui oppose jésuites et jansénistes dans la France des XVI^e et XVII^e siècles : sur fonds d'augustinisme et d'élection divine, les premiers, s'appuyant sur la liberté humaine, apparaissent comme les nouveaux sophistes, voyant dans l'art de persuader qu'ils enseignent un moyen d'inciter à faire les bons choix et d'obtenir la grâce ; les seconds, tirant bientôt parti de la nouvelle science, de la méthode cartésienne et de la logique de Port-Royal, refusent les détours qui encombreraient l'évidence de la vérité. Ainsi, ce volume constitue un florilège cohérent qui reflète à merveille la richesse des recherches en histoire de la rhétorique

et réussit le difficile pari d'offrir, aux spécialistes de l'art oratoire comme aux novices issus d'autres domaines du savoir, une occasion de stimulantes découvertes et une incitation à les poursuivre.

Julie DAINVILLE et Benoît SANS

Christian PIETSCH (Ed.), *Ethik des antiken Platonismus. Der platonische Weg zum Glück in Systematik, Entstehung und historischem Kontext. Akten der 12. Tagung der Karl und Gertrud Abel-Stiftung vom 15.-18. Oktober 2009 in Münster*. Stuttgart, Franz Steiner, 2013. 1 vol., 333 p. (PHILOSOPHIE DER ANTIKE, 32). Prix : 56 €. ISBN 978-3-515-10158-5.

Ce recueil réunit les actes d'un colloque consacré à l'éthique dans le platonisme antique et qui s'est tenu à Münster en 2009. Il comporte seize contributions rédigées en allemand, en anglais et en italien, regroupées en cinq sections et une introduction de C. Pietsch qui coordonne le volume. Il y rappelle que si les études consacrées à l'ontologie ou à la théologie du platonisme impérial ont connu un développement croissant ces dernières années, il n'en a pas été de même pour l'éthique. Si la problématique de l'assimilation au divin a pu susciter l'intérêt, les questions relatives aux fondements de l'éthique philosophique, à la liberté et à la détermination de l'action humaine, aux structures psychiques qui sous-tendent les théories de la vertu, ainsi que les liens entre l'éthique et la politique, ont été relativement occultées. C'est cette lacune que le présent recueil se propose de commencer à combler, en présentant un riche panorama de la réception de l'éthique platonicienne dans le platonisme impérial et tardo-antique, au moment où ses interprètes ont commencé à systématiser la pensée de Platon. Si l'on excepte l'article de C. Horn consacré exclusivement au concept de la volonté dans le *Ménon* et le *Gorgias*, l'enquête générale du livre commence à l'époque hellénistique pour aboutir au néoplatonisme tardif, creusant son sillon jusqu'à l'angéologie de Denys l'Aréopagite (F. Drews). L'introduction de C. Pietsch affiche une volonté de donner un caractère d'unité et de systématisme à toutes ces contributions, mais le regroupement des textes en de nombreuses rubriques a tendance à morceler un peu trop les aspects envisagés. L'introduction aurait peut-être pu souligner davantage certaines questions qui se font écho d'un texte à l'autre. Ainsi deux interrogations essentielles traversent la majorité de ces analyses comme deux lignes de force : comment la construction de l'éthique platonicienne, à partir de l'époque impériale, s'est élaborée en dialogue non seulement avec le stoïcisme, mais surtout avec l'aristotélisme ; comment le passage du médio au néoplatonisme, avec l'affirmation d'un premier dieu au-delà de l'être et de l'intelligible, a modifié la place de l'éthique dans l'économie générale du système en transformant le sens accordé à l'impératif de l'assimilation au dieu. Si l'affirmation de la transcendance divine inaugurée par le médioplatonisme a changé la donne par rapport à l'époque hellénistique dans la manière de concevoir l'union de l'âme avec la divinité, quels sont les points de rupture et de continuité que le néoplatonisme apporta dans cette histoire ? Faut-il vraiment insister, comme le fait S. Lavecchia, sur l'opposition entre le Bien platonicien « relationnel » et l'Un « non relationnel », au-delà même de la rationalité ? J. Dillon pour sa part montre comment les interrogations médioplatoniciennes, consistant à se demander en quel sens la pratique des vertus civiles peut aider l'âme à

più probabilmente tipicamente megaresi come il *basileus* eponimico, gli *aisimnatai* e l'*hekatostys* e quelle, come gli strateghi e gli *mnamonos*, che, seppur attestate sia nella madrepatria che nelle colonie, appaiono troppo comuni nel mondo greco per poter essere considerate come tipicamente megaresi. Interessante appare la discussione sulla presenza dello *hieromnanton* eponimico a Bisanzio, la quale in ciò si differenzia dalle altre colonie megaresi dell'area, in cui è invece attestato il *basileus* con funzione eponimica. Per Robu tale menzione va ascritta ad un influsso argivo, ipotesi che troverebbe la sua conferma nelle tradizioni attestanti una presenza argiva all'interno del gruppo di coloni che fondò Bisanzio. Il volume termina con un capitolo di conclusioni generali, nel quale l'autore ripercorre gli argomenti esposti nel volume. Segue un'ampia bibliografia, delle cartine geografiche e delle tavole con alcune fotografie di epigrafi ed infine l'indice delle fonti, un indice geografico e prosopografico ed un indice tematico. Il volume affronta molti aspetti delle vicende storiche del mondo megarese ed è di sicuro interesse per chi ha intenzione di occuparsi allo studio della storia di Megara e delle sue colonie. Si auspica che esso possa essere foriero di rinnovato interesse per lo studio di questa *polis* e delle sue colonie, le cui vicende meritano ancora di essere approfondite.

Ferdinando FERRAIOLI

Alexandru AVRAM, *Prosopographia Ponti Euxini Externa*. Louvain-Paris-Walpole (Ma.), Peeters, 2013. 1 vol., XXXVI-462 p. (COLLOQUIA ANTIQUA, 8). Prix : 87 €. ISBN 978-90-429-2719-3.

Cet ouvrage épais constitue le fruit attendu d'une enquête menée depuis plusieurs années, annoncée à plusieurs reprises – entre autres, « Pour une prosopographie externe des ressortissants du Pont-Euxin », *Ancient Civilizations from Scythia to Siberia*, 17, 2011, p. 1-23. Des parties du répertoire ont été entre-temps publiées ou esquissées ailleurs par l'auteur. Une brève préface en latin, suivie d'une présentation plus ample en français, retrace l'histoire du projet et expose avec clarté les principes d'organisation. Les auteurs qui se sont essayés aux entreprises similaires ont privilégié des approches partielles, soit par cité (par exemple, L. Ruscu, « Sinopeans Abroad and Foreigners at Sinope », *Ancient West & East* 7 [2008], p. 81-106), soit par région, telle le Nord de la Mer Noire dans un article de Boris N. Grakov (1932) ou dans un projet inachevé mentionné dans l'archive de Louis Robert. A. Avram a naturellement pris pour modèle des répertoires qui font autorité dans le domaine, tels *FRA* (M. J. Osborne, S. G. Byrne, *Foreign Residents of Athens*, 1996) ou la série *Prosopographia Ptolemaica* (notamment *PP X* : Cs. A. La' da, *Foreign Ethnicity in Hellenistic Egypt*, 2002), exploitant aussi, pour l'onomastique grecque, les données de l'incontournable *LGPN*. L'accumulation d'une documentation très variée a amené A. Avram à interroger l'ensemble des sources littéraires, épigraphiques – les plus nombreuses – et papyrologiques, aussi bien grecques que latines. Pour l'Antiquité tardive, la démarche s'est avérée plus difficile : les corpus épigraphiques modernes sont peu nombreux ; en plus, les sources hagiographiques, connues en grande partie par des éditions anciennes, présentent un texte souvent corrompu, davantage pour les anthroponymes et les toponymes. L'auteur a ainsi mis à profit une documentation très dispersée, qui couvre l'ensemble du monde méditerranéen (cités grecques, royaumes

hellénistiques, Empire romain, Empire tardif) et qui s'étend de l'époque archaïque à la fin de l'Antiquité tardive : en tout, 3 358 entrées/personnes, ce qui représente un chiffre considérable. Le critère pour l'insertion d'une personne dans cette prosopographie externe des Pontiques a été celui d'un séjour dans une autre cité, soit-elle pontique (dans le cas d'une mobilité intra-pontique) : les décrets (proxénie et/ou autres honneurs), les dédicaces et les catalogues sont largement dépassés par les inscriptions funéraires qui constituent la majeure partie de la documentation et qui fournissent des ethniques. Il en résulte une image aussi complète que complexe de la mobilité des personnes, entre un espace souvent tenu pour périphérique et le monde méditerranéen, avec lequel les rapports sont ininterrompus dès l'époque de la colonisation grecque. Outre les cités pontiques, le répertoire concerne Byzance et Chalcédoine, situées à l'entrée du Pont-Euxin. A. Avram a également fait le choix d'y inclure les ressortissants des régions pontiques, en absence d'une localisation précise, dans une cité sur la côte ou à l'intérieur des terres : il fait ainsi entrer les Bithyniens, les Paphlagoniens, les Pontiques, les Cappadociens, les Colques, les Scythes, les Sarmates et les Gètes ; en revanche, l'auteur exclut prudemment les Thraces, assez nombreux pour faire à eux seuls l'objet d'une prosopographie, et dont la plupart habitaient des régions non-pontiques. L'ordre suivi est celui alphabétique des ethniques, selon l'orthographe grecque ; quant aux ressortissants originaires d'une cité pontique, les entrées sont disposées d'après l'ordre géographique du *SEG*. Chaque cité est précédée d'une notice introductive, nourrie par des passages édifiants d'Étienne de Byzance, dans le but de vérifier si les formes qu'il fournit pour ces ethniques sont confirmées par les autres sources littéraires, l'épigraphie ou les papyrus. Les changements dans les toponymes sont également notés, car parfois attestés par l'épigraphie : ainsi, Abônoteichos/Iônopolis, les Κρωμνῖται (pour les Amastriens), les Πελοχεῖς (pour les Amisériens), Apollonie du Pont/Sôzopolis, Byzance/Constantinople, Olbia du Pont/Borysthène. Cette nouvelle prosopographie signale les ethniques multiples, ou encore, à l'aide de nombreux renvois internes, des personnes attestées dans plusieurs endroits. Le schéma adopté est le suivant, avec des indications en latin : nom – rapport de parenté – type d'inscription ou papyrus – profession – forme de l'ethnique – date – références et bibliographie supplémentaire, enfin bref commentaire pour les situations ambiguës. La vérification attentive des éditions disponibles, ainsi que les informations inédites, obtenues grâce aux collaborations avec les spécialistes des différentes régions, assurent la pertinence et la richesse des entrées. Il restait à contourner une « difficulté insurmontable » (p. XX), selon les propres termes de l'auteur, à savoir les ethniques ambigus, pour lesquels il n'est pas toujours aisé de choisir entre plusieurs cités homonymes, situées aux quatre coins du monde grec. L'exercice s'avère plus facile pour la petite Dionysopolis et même pour la plus connue Chersonèse Taurique, grâce aux mentions supplémentaires, mais reste délicat pour les très nombreux Apolloniates et Héracléotes. Pour ce qui est des Apolloniates (p. 40-44, n^{os} 383-442), l'auteur a inclus les Apolloniates présents à Athènes et, sans l'ombre d'un doute, les porteurs de cet ethnique attestés dans l'espace pontique, qui ont toutes les chances d'être originaires d'Apollonia du Pont. En revanche, concernant les Héracléotes, A. Avram a choisi de donner une « liste volontairement maximale » (p. XXI), d'autant plus qu'Héraclée du Pont fut la plus célèbre et la plus importante des cités homonymes, tout en précisant : « il vaut mieux recueillir en surnombre

et laisser aux autres le plaisir d'éliminer que d'écarter d'emblée tel ou tel Héracléote identifié pendant la documentation, sous prétexte que rien n'indique qu'il soit pontique » (p. XXI). Le résultat est très impressionnant : avec 1 101 entrées, les Héracléotes constituent à eux seuls un tiers de la prosopographie (p. 106-174, n^{os} 999-2100) ! À ce propos, il aurait été sans doute profitable d'insérer des titres courants, afin de pouvoir repérer plus rapidement les ressortissants d'une cité donnée. Une carte de l'espace pontique et de ses toponymes, certains très peu connus, aurait également été utile. L'impressionnante bibliographie de 35 pages est suivie par de très riches index, par catégories et par sous-catégories, qui s'étalent sur une centaine de pages – entre autres, proxènes, ambassadeurs, marchands, militaires, intellectuels et professionnels du savoir, esclaves, évêques et martyrs – et qui rendent cet instrument de travail maniable. En parallèle avec la constitution du répertoire, A. Avram a déjà offert des aperçus de la manière dont ces riches données peuvent être exploitées avec profit, tel « L'Égypte lagide et la mer Noire : approche prosopographique », dans A. Laronde, J. Leclant (Ed.), *La Méditerranée d'une rive à l'autre : culture classique et cultures périphériques*, Paris, 2007, p. 127-153. Il est évident que le recueil présenté occasionnera de multiples usages pour les antiquisants. Cette prosopographie externe du Pont-Euxin, excellente de tous les points de vue, est désormais un modèle à suivre pour d'autres régions du monde ancien.

Dan DANA

Fabrice DELRIEUX & Olivier MARIAUD (Ed.), *Communautés nouvelles dans l'Antiquité grecque. Mouvements, intégrations et représentations*. Université de Savoie, 2013, 1 vol., 208 p. Prix : 20 €. ISBN 978-2-9199732-16-6.

Cet ouvrage regroupe les premières contributions à un vaste programme de recherche réunissant les universités de Savoie et de Grenoble sur l'étude des communautés nouvelles dans les mondes antiques grecs et romains. Il s'agit d'apprécier comment des groupes d'individus s'insèrent, avec plus ou moins de succès, dans des cadres étrangers. Ce peut être le cas pour des établissements d'émigrants sur une terre étrangère, ou d'une communauté allogène au sein d'une cité grecque ou dans un royaume barbare. N. Mac Sweeney rappelle que la fondation de Chios n'est pas réalisée en une seule étape, elle possède plusieurs *oikistes*, de Chios fils de Poseidon et d'une nymphe, à Oinopion qui introduit la culture de la vigne, puis aux Histiéens, et à Hector qui fit la guerre aux Abantes et aux Cariens établis dans l'île et adhéra à la communauté des Ioniens. Dans le cas de Samos, la tradition de la migration ionienne tient peu de place dans les mythes de fondation que l'auteur interprète comme très liés au territoire et au paysage géographique de la cité. O. Mariaud s'intéresse aux modalités d'installation et aux processus d'intégration des Ioniens et Cariens en Méditerranée archaïque. Et plus précisément, il s'en tient à l'examen des nécropoles de Siris, colonie de Colophon en Grande-Grèce et à celui des stèles funéraires archaïques gréco-cariennes d'Égypte : à Siris, l'auteur met en relation la position contractée ou fléchie du corps inhumé dans onze tombes avec l'origine indigène de ces défunts, probablement esclaves au service de familles grecques. Retenons l'hypothèse qui reste à démontrer. Ce sont les stèles funéraires gréco-cariennes de Saqqarah, qui retiennent l'attention de l'auteur : elles portent la mention d'un ethnique carien, alors

partir des premiers auteurs du V^e siècle, Hérodote puis Thucydide, jusqu'au traité que compose Lucien au II^e siècle de notre ère, *Comment il faut écrire l'histoire*, avec le projet de cerner la manière dont ces prosateurs ont compris l'acte d'*historein*, « d'enquêter » auxquels ils se livrent et plus précisément la manière dont ils ont appréhendé la guerre. P. Payen repère trois traits qui lui semblent caractéristiques : l'interrogation sur le bien-fondé que suscitent de manière répétée les entreprises de conquête, le souci de susciter chez le lecteur, une émotion, une empathie avec les drames liés aux conflits, l'attention systématiquement portée aux formes de violence. Autant d'éléments qui justifient le titre de l'un des chapitres de cette dernière partie : « Réprouver la guerre ». – P. Payen a sans aucun doute fait œuvre utile, et a peut-être dans un certain sens agi en moraliste, en faisant ainsi émerger une forme d'anthropologie de la guerre qui n'avait pas jusqu'alors reçu l'attention globale qu'elle requérait et qui s'appuie sur une connaissance approfondie des textes et une attention extrême portée aux formulations. Le résultat est de forcer l'attention à s'arrêter sur un certain nombre d'aspects inhérents aux conflits et qu'on a eu trop fréquemment tendance à sous-estimer. La dénonciation de la violence, avec les souffrances et les dévastations qu'elle véhicule se trouve ainsi de manière évidente au cœur des deux ouvrages dont il a été question, comme un renvoi aux préoccupations les plus contemporaines. De ce point de vue il n'est peut-être pas totalement saugrenu de rapprocher de ces deux livres, l'ouvrage de Bryan Ward-Perkins : *La chute de Rome. Fin d'une civilisation*, paru en 2005 et que le public francophone découvre dans la traduction de 2014 (Alma éditeur). De manière très révélatrice, l'intention de l'ouvrage est de réévaluer les brutalités et les dégâts qui ont accompagné les invasions barbares dont une historiographie récente a peut-être trop complaisamment minimisé l'impact qu'elles ont pu avoir sur les hommes et sur les choses.

Évelyne SCHEID-TISSINIER

Paul SCHUBERT, Pierre DUCREY & Pascale DERRON (Ed.), *Les Grecs héritiers des Romains : huit exposés suivis de discussions*. Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique, Vandœuvres-Genève, 2013. 1 vol., VIII-380 p. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 59). Prix : 78 CHF. ISBN 978-2-600-00759-7.

Contrairement à la démarche habituelle, qui consiste à s'intéresser à l'apport de la culture grecque à Rome, les organisateurs de cette cinquante-neuvième rencontre des *Entretiens Hardt* ont proposé de s'interroger sur la dette des Grecs envers la langue, la littérature ou l'architecture latines. Au-delà de la nécessité de cette recherche qui vient renouveler le champ des études sur l'Orient grec, cette approche s'inscrit inévitablement dans l'air du temps, où la rencontre entre cultures prévaut sur l'influence ou la domination d'une culture sur l'autre, où les contacts mènent à la naissance de produits culturels qui sont tout aussi tributaires d'une culture que de l'autre. Paradoxalement, après avoir réfuté la logique de la domination politique de conquérants romains, on a longtemps exalté la supériorité de la culture grecque. Il était temps de sortir de cette contradiction en réexaminant les relations entre Rome et les Grecs des cités, à travers précisément des réalités politiques qu'on a consciemment mises de côté pour se concentrer sur les faits culturels. Ces derniers, s'ils sont constitutifs de la création

logique est peut-être justifié, mais n'est jamais explicité. On soulignera aussi l'intérêt des deux appendices et des deux index qui referment l'ouvrage. Le premier appendice synthétise et évalue les différents arguments sur la datation et l'authenticité du *Peri Apiston* de Palaiphatos, tandis que le second fournit une traduction anglaise inédite du *Peri Apiston* de l'auteur anonyme. En somme, il s'agit d'un ouvrage très évocateur pour tous ceux qu'intéressent les questions relatives aux mythes grecs et à la lecture qui en était faite dès l'Antiquité.

Zoé PITZ

Peter FUNKE & Matthias HAAKE (Ed.), *Greek Federal States and their Sanctuaries, Identity and Integration, Proceedings of an International Conference of the Cluster of Excellence « Religion and Politics » Held in Münster, 17.06 - 19.06.2010*. Stuttgart, Franz Steiner, 2013. 1 vol., 244 p., 6 ill. n/b. Prix : 52 €. ISBN 978-3-5151-0307-7.

Le volume que nous présentons, issu d'un projet du Cluster of Excellence de Münster, est consacré au rôle politique de la religion ainsi qu'au discours généré par le système polythéiste dans l'organisation et les relations entre les États grecs. En analysant les sanctuaires inter-régionaux, les auteurs se proposent de mettre en évidence le rapport précis entre religion et politique, étant donné que le même endroit servait à la fois à l'accomplissement des pratiques de culte et aux actes politiques. Ces réflexions ont pour but de nourrir un volume plus vaste consacré au fédéralisme ancien, à paraître sous le titre *Federalism in Greek Antiquity* (Cambridge, 2015), qui se propose de remplacer la monographie de J.A.O. Larsen (1968). Cette initiative s'avère en effet plus que nécessaire, tant la perspective historiographique a changé. Il convient de noter l'intérêt renouvelé pour le sujet, comme le prouve l'ouvrage d'E. Mackil, *Creating a Common Polity: Religion, Economy, and Politics in the Making of the Greek Koinon* (Berkeley-Los Angeles-Londres, 2013). Si cette dernière monographie est en réalité restreinte aux ligues les plus connues (achéenne, béotienne, étolienne), ce volume collectif dirigé par P. Funke et M. Haake offre un point de vue géographique plus vaste, à travers des études de cas, même si tous ne se rapportent pas à des confédérations à proprement parler. On remarque ainsi le souci de couvrir tous les espaces grecs concernés par diverses organisations de type fédéral : la Grèce septentrionale et centrale, le Péloponnèse, le monde égéen, les espaces « outre-mer » atteints par l'essaimage des Grecs, qui a fait par ailleurs exporter l'organisation fédérale (les Achéens d'Italie du Sud). Cependant, les démarches sont variées, situées entre synthèses historiques, études consacrées au rapport entre religion et ethnogenèse et mise en avant des constructions identitaires. Les douze contributions sont précédées d'une préface et d'une brève introduction signée par P. Funke, qui représente une mise en perspective du point de départ et des objectifs attendus. À partir de la prémisse que les sanctuaires exercent de multiples influences (locale et régionale, trans-régionale et panhellénique, voire sur les non-Grecs), l'éditeur s'interroge sur la manière dont la religion participe à la formation, au développement et à l'organisation des structures étatiques ou supra-étatiques, pistes explorées par les participants au volume. En l'absence d'un « centre », certains sanctuaires servent de repère à la fois religieux, symbolique et politique, cadre indispensable pour fédérer les intérêts régionaux dont la conséquence la plus notable reste l'émergence d'une

identité collective. Il suffit, pour ce dernier aspect, de penser au cadre privilégié d'échanges qu'étaient les panégyries et les compétitions liées aux fêtes religieuses. Sans être les seuls centres de pouvoir, les sanctuaires s'avèrent être un des plus importants, grâce à une nouvelle compréhension de ce qu'un centre de pouvoir peut représenter : en plus d'un lieu de fabrication de l'ordre politique, il est aussi un lieu de redistribution, de partage et de construction sans cesse renouvelée et négociée des rôles entre les membres des *koina*. Ce point de vue est illustré par ailleurs dans sa contribution consacrée aux centres anciens et nouveaux de la Ligue Étolienne, où il met en évidence l'identité politique et religieuse construite autour des trois sanctuaires : celui de Thermos où était honoré Apollon *Thermios*, celui de Calydon pour Artémis *Laphria*, enfin celui de Delphes. Les sanctuaires apparaissent ainsi comme des repères d'une géographie du sacré et du politique. Ce même lien apparaît clairement dans le cas du *koinon* thessalien, organisé autour des figures héroïques ou divines qui assurent la cohésion de l'*ethnos*. Selon R. Bouchon et B. Helly, la confédération est caractérisée dans sa première phase par une multipolarité religieuse qui marque en réalité une unité culturelle des plus étonnantes autour du sanctuaire d'Athéna Itônia ; sa seconde période, aux époques hellénistique et romaine, voit l'essor d'abord du culte de Zeus *Olympios*, puis, après 196 av. J.-C., de Zeus *Eleutherios*. La première est donc unitaire et multipolaire, la seconde centralisée et contrôlée à partir de Larisa. En revanche, pour la Macédoine, qui n'est pas une ligue mais un État, M. Hatzopoulos montre, à travers les parallèles avec Dodone et Thermos, que ce n'étaient pas les capitales royales Aigai ou Pella, mais bien Dion qui fonctionnait comme un véritable centre religieux et culturel. Ces approches rappellent les rapports entre sanctuaires et construction d'une identité, qui sont illustrés plus précisément par quatre contributions mais qui se retrouvent à vrai dire dans tous les articles présents dans ce volume, répondant ainsi aux intentions des éditeurs. Ainsi, A. Rizakis, qui s'intéresse à la construction de l'identité achéenne, montre comment celle-ci commence à prendre forme quand Zeus *Homarios* devient le dieu patron des Achéens. Par conséquent, la divinité est intimement liée à l'identité achéenne qu'elle produit et maintient, donnant ainsi à la cité où elle était honorée, Aigion, une prééminence politique indéniable au sein du *koinon*. Si le transfert de Zeus *Homarios* en Italie du Sud assure la cohésion du petit *koinon* achéen à ses débuts, reflétant ainsi l'origine des cités membres, la contribution de M. P. Fronda, consacrée aux sanctuaires, aux panégyries et à l'identité italote, rappelle qu'au moment où la ligue devient panitalote sous la direction de Tarente, elle choisit un autre sanctuaire pour refléter la nouvelle identité. Qu'il s'agisse de celui d'Héra *Lakinia* ou de celui de Déméter d'Héraclée, dans les deux cas on a affaire à un choix qui vise à renforcer l'identité partagée de ses membres. L'exemple le plus célèbre de « sanctuaire identitaire », pris par J. Roy, est offert sans aucun doute par Olympie, qui n'est pas un *koinon stricto sensu*, mais une place symbolique pour tous les Grecs. Les premiers qui en profitent sont les habitants d'Élis, cité qui contrôle le sanctuaire, puis d'autres communautés de l'Élide, enfin tous les Grecs qui projettent de cette façon une identité partagée : les dédicaces, statues ou monuments érigés par les communautés victorieuses participent à cette affirmation identitaire. Plus difficiles à analyser s'avèrent être les rapports entre religion et ethnicité. Ainsi, J. McInerney présente l'identité phocidienne comme dépendante de quelques sanctuaires importants, concentrés dans

une aire par ailleurs restreinte au nord-est de la région. Kalapodi apparaît comme un centre où convergent de nombreux réseaux commerciaux, un lieu de pouvoir et un centre religieux incontestable pour une période allant de l'époque géométrique à l'époque classique, comme le prouvent les riches découvertes archéologiques. Il est le plus ancien lieu de culte, avant Delphes qui a été rapidement contrôlée par l'Amphictionie, et repère essentiel de l'identité phocidienne. A. Ganter et G. Daverio Rocchi démontrent que les cultes représentent le moyen le plus précoce d'intégration des divers peuples, à condition qu'on s'interroge sur ce qu'intégration veut dire. A. Ganter, dans son analyse de la dimension culturelle de l'ethnogenèse béotienne, pose la question de la double perspective, « a Two-Sided Story of Integration » : à travers l'exemple du *Ptoion* d'Akraiphia, où l'ethnique *Boiotoi* est attesté pour la première fois, elle montre, une fois de plus, que l'ethnicité est un concept ambigu. En réalité, ce qui unifie la Béotie est l'aspiration hégémonique de Thèbes. La Béotie triomphante après Leuctres, occasion de créer les *Basileia*, est de fait l'image que Thèbes veut donner d'un grand peuple qu'elle domine, autour d'une divinité que d'autres cités de la ligue revendiquaient avec des arguments plus probants. Cela n'empêche pas l'affirmation d'une identité béotienne autour des repères culturels communs, tels les récits des origines. G. Daverio Rocchi, qui se penche sur le cas des Locriens de l'Est (Épicnémidiens) et de l'Ouest (Ozoles), met en évidence l'existence, malgré les différences – notamment dans le discours – des traditions remarquables dans la construction d'une identité commune : la responsabilité partagée dans l'expiation du crime d'Ajx, réinventé en tant que héros national positif, par l'envoi des jeunes filles locriennes pour desservir le sanctuaire d'Athéna d'Ilion, alors que la réconciliation avec la déesse offensée est achevée par l'institution du culte d'Athéna *Ilias* à Physkeis, sanctuaire fédéral. On voit donc comment les oppositions territoriales et les divergences politiques sont surpassées par les points de convergence symboliques et religieux. L'un des mérites du volume est également de ne pas occulter ce qui n'entre pas dans le cadre établi : les exceptions sont également expliquées. K. Freitag se demande ainsi si les Acarnaniens sont un *ethnos* sans centre religieux et sans fêtes communes, malgré la présence d'une « figure d'identification », le dieu-fleuve Achéloos (dans les récits mythologiques et sur les monnaies), auquel s'ajoute, à l'époque hellénistique, Apollon *Aktios*. En réalité, toute construction identitaire ne passe pas obligatoirement par un sanctuaire commun ou fédéral. La contribution de K. Buraselis, qui porte sur les Nésiotes, Lesbiens et Crétois à l'époque hellénistique, le montre bien : à cette époque, dominée dans sa première partie par les conflits entre diadoques, on assiste à un système fédéral original, caractérisé par une indépendance importante de ses membres. Dans le cas des Nésiotes, Délos peut jouer un rôle de sanctuaire fédérateur, mais pas fédéral, sans parler du fait que cette île n'a jamais été un membre à proprement parler de la Ligue. Les Crétois sont une confédération encore plus atypique, car en réalité il s'agit d'une collaboration des deux cités les plus importantes, Cnossos et Gortyne. Le nom de la confédération (*Kretaieis*, *Koinon ton Kretaieon*) reflète une tradition inventée, à savoir une création au III^e s. d'un *ethnikon* commun. Finalement, un culte ou un lieu de culte n'est pas toujours nécessaire en tant que place centrale pour les activités d'un État grec fédéral. La question est à nuancer dans les cas de Triphylie et d'Arcadie, comme le montre T. H. Nielsen. Pour la première, on note une identité artificielle de la nouvelle ligue, après sa dissolution par

Sparte à la fin de la guerre du Péloponnèse : elle réinvestit le sanctuaire de Poséidon *Samios* de Samikon, qui se trouvait dans le territoire de la petite cité de Makiston. Quant à l'Arcadie, la situation est encore plus complexe : le culte qui semble fédérer la ligue, celui de Zeus *Lykaïos* honoré sur le Mont Lykaion, est en réalité un culte important pour l'identité arcadienne bien avant la constitution de la confédération, récupéré et investi par la Ligue arcadienne d'un rôle religieux central. On voit clairement que ce n'est donc pas la ligue qui a mené à la construction de l'identité, mais que cette identité déjà affirmée représente la base idéologique de la ligue. D'autre part, indique l'auteur, les assemblées de la ligue n'avaient pas lieu sur le Mont Lykaion, tout comme le site ne servait pas pour l'affichage des décisions fédérales selon le modèle achéen ou étolien. Cela n'empêche que le sanctuaire reste important avant et après les années 360 av. J.-C., exploité aussi bien par Tégée et Mantinée, les deux cités concurrentes. Peut-on toutefois lui accorder le statut de « sanctuaire fédéral » ? Cela dépend de l'acception qu'on accorde à ce terme, mais en tout cas pas au même titre que l'Homarion ou Thermos. Pour conclure, on est en présence de contributions originales et érudites, malgré quelques répétitions dues à l'intérêt de longue date des auteurs pour le sujet, qui mettent en avant une véritable problématique. Par le biais de la religion, elles proposent des réflexions concernant l'organisation des États fédéraux, ou bien les rapports entre les *koina* et les cités, tout en s'interrogeant sur les identités locales et régionales. On s'aperçoit ainsi, en reliant ce volume à ceux qui l'ont précédé ou succédé dans le cadre du projet de Münster, que le fédéralisme n'est plus perçu comme un échec – il n'a pas servi aux Grecs pour vaincre la Macédoine –, mais volontairement analysé à des échelles diverses dont celle religieuse. L'attention est dirigée vers les sanctuaires comme espaces structurants du politique, mais aussi vers la naissance d'identités autour des divinités communes, chargées symboliquement. Le mérite principal de cette nouvelle approche, partagée par d'autres études consacrées actuellement à cette question, est de disloquer le modèle de la « pensée unique » fédérale, à la fois des Anciens et des Modernes, pour montrer la diversité des modalités d'action et des stratégies identitaires des cités-membres et des États fédéraux.

Madalina DANA

Christoph LUNDGREEN, *Regelkonflikte in der römischen Republik. Geltung und Gewichtung von Normen in politischen Entscheidungsprozessen*. Stuttgart, Franz Steiner, 2011. 1 vol., 375 p. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 221). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-09901-1.

Dans cet ouvrage issu d'une dissertation doctorale soutenue en cotutelle à Dresden (Fakultät der Technischen Universität) et à Paris (EPHE-Sorbonne), Chr. Lundgreen analyse la question de la validité et de l'évaluation des normes dans les processus de prise de décisions politiques, durant la République romaine. La première partie constitue une approche théorique des normes, basée sur un arsenal conceptuel issu de diverses disciplines, notamment la sociologie. L'auteur en déduit qu'à Rome, « les normes ne peuvent pas être considérées comme des règles fixes » ou rigides mais bien plutôt comme « des principes flexibles ». – Dans la deuxième partie, Chr. Lundgreen propose ensuite une lecture renouvelée de la « constitution » romaine, autour de la

tulatives présentent judicieusement les artefacts, pour lesquels elles fournissent le site, la région, la typologie, la date et la bibliographie y affèrent. Les dix-neuf contributions de cet ouvrage imposant rassemblent de la sorte les renseignements fournis par les fouilles les plus récentes, dont elles interprètent les données en les croisant avec les sources littéraires et historiques. Ce faisant, elles ouvrent de nouvelles perspectives sur les relations entre les colons grecs et les populations indigènes, ces dernières n'ayant pas été aussi hellénisées qu'on le croyait auparavant. C'est pourquoi on souhaite à ce volume un succès qu'il mérite amplement. Monique MUND-DOPCHIE

Annie ALLÉLY, *La déclaration d'hostis sous la République romaine*. Bordeaux, Ausonius, 2013. 1 vol., 320 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 47). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-076-1.

Le présent ouvrage, issu de la thèse d'habilitation d'Annie Allély, aborde une procédure souvent utilisée sous la République romaine et cependant peu étudiée jusqu'à présent : la déclaration d'*hostis*. Votée par le Sénat, cette mesure consistait à déclarer ennemi(s) public(s) un ou plusieurs individu(s) ayant la citoyenneté romaine et considéré(s) par l'autorité en place comme un danger pour cette dernière ; il s'agit notamment de personnages « qui avaient osé prendre les armes contre l'État » (p. 39). Après avoir passé en revue différentes formes de déclarations qui pourraient être considérées comme des « antécédents de la déclaration d'*hostis* » (p. 15), A. Allély s'intéresse au premier cas d'utilisation de cette mesure, en 88 av. J.-C., par Sylla, qui l'aurait inventée « pour donner un fondement légal à sa marche sur Rome » (p. 22). Cette procédure nouvellement instaurée retirait aux *hostes* déclarés le droit de faire appel, la *prouocatio ad populum*, et la possibilité d'être sauvés par le *ueto* des tribuns de la plèbe. Or, selon la tradition littéraire romaine, représentée notamment par Tite-Live, il s'agissait là de dispositions fondamentales de la République romaine, dont le but était la protection « de la liberté du citoyen qui était ainsi à l'abri d'une utilisation arbitraire de l'*imperium* consulaire » (p. 22). Pour A. Allély, une mesure d'exception telle que la déclaration d'*hostis* rappelait aux Romains les dispositions qui avaient cours avant l'instauration de la République ou pendant les premières années de cette dernière. En d'autres termes, « les *optimates* avaient fait un retour au passé » (p. 22). Dans les trois premiers chapitres de l'ouvrage, l'auteur dresse un panorama des déclarations d'*hostis* dont nous avons connaissance, de celle de 88 à celles du second triumvirat, en passant par le cas très particulier de L. Sergius Catilina. Loin de se limiter à un catalogue de procédures, A. Allély décrit très précisément les circonstances de chaque déclaration ; d'autre part, au moyen de deux tableaux figurant dans la conclusion du livre (p. 150-151), elle souligne que cette procédure pouvait être utilisée soit de concert avec le *senatus consultum ultimum*, soit indépendamment de ce dernier. Ainsi, les *hostes* mentionnés, leurs moyens militaires, leurs griefs et les circonstances de leur condamnation variaient considérablement. Aussi peut-on affirmer que nombre d'hommes politiques romains firent preuve d'un réel opportunisme lors de l'usage de cette procédure. Dans le quatrième chapitre, A. Allély tente de se placer du côté des *hostes*, en envisageant les conséquences d'une déclaration d'*hostis*, la réponse qu'ils pouvaient lui apporter, et les possibilités éventuelles d'abrogation de

cette redoutable procédure. Pour Sylla, qui disposait de grandes armées et d'importantes ressources financières au moment d'être désigné comme *hostis* en l'an 87 av. J.-C., la déclaration s'est avérée inefficace et s'est même retournée contre ses instigateurs, puisqu'elle a incité le futur dictateur à revenir à Rome pour chasser les Marianistes et éliminer ses adversaires au moyen de la proscription. Pour les *hostes* ne disposant pas de tels moyens, ladite déclaration constituait une difficulté non négligeable, dans la mesure où elle les privait de tout approvisionnement en hommes ou en ressources provenant de Rome. Dans ces conditions, il était néanmoins possible de recruter des hommes libres se trouvant dans les environs ; c'est ce que firent Octavien et, avant lui, Lépide, consul en 78. Mais de telles troupes étaient généralement peu fiables et inexpérimentées. D'autres *hostes* comme Catilina et Milon recoururent même à des armées d'esclaves, au risque de discréditer leur cause en suscitant la réprobation des Romains. Dans le chapitre intitulé : « La réaction des *hostes* », l'auteur aurait aussi pu analyser le cas de César, qu'elle mentionne cependant en parlant des esclaves : « Certains *hostes* dans la conquête du pouvoir n'eurent jamais recours à leurs services. Ce fut le cas de Sylla ou de César » (p. 140). A. Allély pense-t-elle que la partie intitulée : « La contre-offensive de Sylla » (p. 133) peut aussi servir à analyser l'attitude de César ? Certes, tous deux étaient des généraux expérimentés, commandant de grandes armées, dotés d'importants moyens matériels et tentant de reprendre Rome au parti adverse. Mais tandis que l'un a recouru aux proscriptions et à une déclaration d'*hostis* en réponse à celle des Marianistes (qui eux-mêmes réagissaient à la déclaration d'*hostis* effectuée par Sylla, premier exemple connu de cette procédure), l'autre a fait preuve de *clementia* en intégrant les troupes de Pompée dans ses propres armées, de manière à apaiser le climat politique, avec l'espoir d'être finalement reconnu comme chef suprême de Rome. Il y a donc une différence significative entre les deux situations. A. Allély préfère-t-elle ne pas aborder le cas de César par manque d'informations ? Au début du chapitre consacré aux réactions des différents *hostes*, elle précise en effet : « Nous n'étudierons que les cas pour lesquels il existe suffisamment de sources » (p. 133). Il est vrai que les circonstances entourant certaines déclarations d'*hostis* sont mal connues. Mais en ce qui concerne César, ce n'est probablement pas le cas, étant donné les sources dont nous avons connaissance (Dion Cassius, XLI, 3, 4 ; Appien, II, 31 ; II, 33 ; II, 50 ; Florus, *Epitome* IV, 2). De toute manière, il aurait été préférable que l'auteur fût plus explicite dans son exclusion. Quoi qu'il en soit, en élaborant une liste des cas où cette redoutable procédure a été utilisée, A. Allély dresse un portrait saisissant du déclin de la République romaine. Ses commentaires n'épargnent personne. Elle épingle notamment Octavien-Auguste, qui a utilisé la déclaration d'*hostis* contre un ennemi personnel / *inimicus*, Q. Salvidienus Rufus, alors que ce dernier ne l'avait pas encore trahi ; Sylla, qui a fait décapiter un tribun de la plèbe, P. Sulpicius Rufus, alors que la fonction de cet homme « était particulièrement protégée par la loi » (p. 120) ; et Cicéron, qui a non seulement fait passer des *hostes* pour des ennemis extérieurs afin de recevoir indûment les honneurs réservés aux généraux vainqueurs de guerres externes, mais a aussi fait exécuter, sans jugement, le préteur P. Cornelius Lentulus Sura, un magistrat dans l'exercice de ses fonctions. Le lecteur trouvera ainsi dans la conclusion de l'ouvrage une liste de « dérives » (p. 155) de la déclaration d'*hostis*. Cet ouvrage nous éclaire donc sur un mécanisme essentiel pour comprendre le déroulement des guerres civiles

qui précipitèrent la fin de la République romaine. En fin de compte, les analyses d'A. Allély nous permettent d'entrevoir ce qu'était vraiment la déclaration d'*hostis* : une procédure d'exception archaïsante, contraire aux institutions républicaines romaines et symptomatique du climat délétère que connaissait Rome au premier siècle av. J.-C. À ce titre, l'on pourrait même se poser la question suivante : en refusant d'utiliser ladite procédure à l'encontre de ses adversaires du parti sénatorial/républicain, Jules César n'était-il pas plus « républicain » que les républicains eux-mêmes ?

Julien DELHEZ

Joëlle NAPOLI, *Évolution de la poliorcétique romaine sous la République jusqu'au milieu du II^e siècle avant J.-C.* Bruxelles, Latomus, 2013. 1 vol., 239 p., 40 fig., 8 cartes. (COLLECTION LATOMUS, 340). Prix : 45 €. ISBN 978-2-87031-287-3.

Ainsi que le fait remarquer J. Napoli dans son introduction, il n'y a aucune étude récente concernant la poliorcétique romaine dans son ensemble. Or la poliorcétique est un des instruments de la conquête romaine, et son livre vient donc combler une lacune. L'étude est divisée en cinq chapitres. Les deux premiers sont consacrés aux pratiques de siège avant les guerres puniques à travers l'œuvre de Tite-Live, de 509/508 à 390 tout d'abord, puis de 389 à 293. Durant cette période, les machines de siège ne sont pas utilisées, malgré quelques progrès au IV^e siècle, et le sort d'une ville assiégée se joue lors d'une bataille rangée qui a lieu devant la ville ou lors de l'assaut qui suit une bataille rangée. Le chapitre III est consacré à l'initiation des Romains à la mécanique de siège pendant la première guerre punique. Les Romains connaissent alors de nombreux échecs, mais ils apprennent à se servir de machines et s'initient aux techniques d'investissement. Le chapitre IV présente la poliorcétique romaine pendant la deuxième guerre punique. Les progrès des Romains sont importants, mais ils préfèrent toujours la méthode traditionnelle de l'assaut de vive force. Le dernier chapitre étudie la poliorcétique romaine pendant les guerres de Macédoine et la guerre contre Antiochos. Les pratiques romaines ne connaissent pas beaucoup de modifications : le recours au blocus n'est pas fréquent, ce sont toujours les assauts qui ont la préférence des Romains, même s'ils ont assimilé les techniques de la poliorcétique. Des tableaux concernant les pratiques et les techniques de siège ainsi que les défenses des assiégés et le résultat des sièges complètent chaque fois les chapitres et offrent une synthèse claire. Les chapitres sont construits sur le même modèle : J. Napoli analyse d'abord les moyens techniques à la disposition des assiégeants, le matériel de siège et les travaux de terrassement, puis les choix stratégiques et tactiques des assiégeants, *oppugnatio* (assaut de vive force) et *obsidio* (blocus), et des assiégés et enfin les fortifications urbaines de l'époque étudiée pour voir quel est l'impact de ces fortifications sur les pratiques de siège et vérifier si les témoignages des auteurs anciens sont dignes de foi. Quatre index complètent le livre. Les cartes qui figurent à la fin pourraient être plus lisibles : les villes assiégées ne sont pas suffisamment mises en valeur. On peut regretter également des lacunes dans la bibliographie, par exemple l'article de D. Briquel, « La guerre à Rome au IV^e siècle : une histoire revue et corrigée, remarques sur le livre 9 de Tite-Live », dans E. Caire & S. Pittia (Ed.), *Guerre et diplomatie romaines IV^e-III^e s. av. J.-C. Pour un réexamen des sources*, Aix-en-

des biographies que nous avons conservées, une narration mettant en avant les failles humaines et qui serait apparue chez les héros d'Euripide lui-même. Le chapitre suivant enchaîne tout naturellement avec la comédie. À nouveau, les intrigues mises en scène ainsi que les portraits que les auteurs dressaient les uns des autres, bien que fictifs et exagérés, fournirent aux biographes la matière principale. Ainsi, des passages et des scholies des *Acharniens* et des *Guêpes* permirent au compilateur de sa *Vita* de présenter Aristophane comme un défenseur de la démocratie et de la liberté de parole, s'opposant courageusement bien que prudemment à ses détracteurs, ainsi qu'un innovateur ayant rendu son genre littéraire plus raffiné qu'il ne l'était chez ses prédécesseurs. En ce qui les concerne, les auteurs de la Nouvelle Comédie tels que Ménandre auraient eu une vie et une mort peu remarquables en raison du caractère plus léger de leurs pièces, traitant principalement d'histoires amoureuses. Pour terminer, l'auteure se penche sur les auteurs hellénistiques et plus spécialement sur le cas de Callimaque et d'Apollonios de Rhodes. Pour elle, le « mythe » de la rivalité qui aurait eu lieu entre ces deux poètes, n'apparaissant aucunement dans leurs œuvres, offre une bonne illustration de la méthodologie des commentateurs, voulant retrouver des personnalités précises dans des critiques littéraires volontairement générales, ainsi que de la priorité, pour les biographies, d'expliquer le plus grand succès du premier par rapport au second, diminuant, de ce fait, l'influence qu'eurent les *Argonautiques* sur des œuvres postérieures telles que l'*Énéide*. L'auteure conclut en précisant l'impact que son analyse peut avoir sur la façon dont les chercheurs d'aujourd'hui doivent considérer la biographie antique. S'appuyant principalement sur l'œuvre même du poète, le biographe tente d'en extraire tout ce qu'il peut, prenant les métaphores, les dates et les noms pour des indications sérieuses de ce qu'a dû être l'entourage et la vie de son sujet. À cela s'ajoute parfois une influence des récits mythiques ou des contes populaires qui considèrent le talent du poète comme un signe de l'intérêt que les dieux lui manifestent et en font par là une figure paradoxale, souvent jalouée et marginalisée de son vivant mais richement honorée, voire héroisée, à sa mort. Par conséquent, même si, dans bien des cas, seules les *Vitae* condensées et moins nuancées que celles d'origine sont parvenues entières jusqu'à nous, elles méritent notre attention en ce qu'elles furent, durant de nombreuses générations, et restent encore le témoignage du jugement que leurs contemporains ainsi que les scholiastes portèrent sur les grandes personnalités poétiques du passé, pleinement identifiées à leurs productions. Ne se voulant pas exhaustif, cet ouvrage permet cependant, par des exemples parmi les plus éminents, d'observer les variations apparaissant dans la *Vie* de deux poètes différents ou d'un même poète à travers différentes époques tout en amorçant une réflexion générale sur le rôle que joua la biographie dans l'interprétation qui était faite du processus créatif dans l'Antiquité. Un appendice offre une traduction des *Vies* complètes développées par l'auteure.

Nathalie DENIS

Alain BLANCHARD, *Ménandre, Tome II. Le Héros. L'Arbitrage. La Tondue. La Fabula incerta du Caire*. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol., LXXII-527 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE, SÉRIE GRECQUE, 495). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00578-2.

Ce livre est le cinquième volume des œuvres de Ménandre à paraître dans la Collection des Universités de France ; il ne s'agit pas d'une réédition. Quatre nouvelles pièces sont ainsi ajoutées à la *Samienne*, au *Dyscolos*, au *Bouclier* et aux *Sicyoniens*, œuvres de Ménandre précédemment parues dans la CUF ; il manque encore à cette collection, entre autres, les longs passages du *Haï* (Μισοῦμενος) et de la *Double tromperie* (Δις ἐξαπατῶν), conservés par des papyrus d'Oxyrhynque, ainsi que ceux de la *Nourrice* (Τιτθῆ), récemment retrouvés sur un palimpseste, le *Vat. Gr.* 1209 (voir p. XXXVIII). Par ailleurs, le présent volume est le premier à fournir « une biographie de Ménandre qui manquait au tome I » (p. IX), ainsi qu'une présentation générale de son œuvre et de son art. Cette présentation contient notamment une liste des titres connus de ses pièces (p. XVII-XXII) ; pour chacune d'elles, Alain Blanchard indique si nous en avons des fragments de la tradition indirecte, des papyrus, des parchemins, des adaptations latines ou encore des témoignages. L'éditeur des Belles Lettres fait ainsi le point sur ce que nous possédons aujourd'hui de Ménandre, tout en reconnaissant que « de nouveaux papyrus viennent sans cesse montrer l'extrême diversité du théâtre de Ménandre » (p. XXXVIII). Intitulé « Tome II », le présent volume contient toutes les pièces transmises par le grand papyrus du Caire (*P. Caire inv.* JE 43227), « exception faite de la *Samienne* déjà publiée dans le premier tome par le regretté Jean-Marie Jacques » (p. VII). La première pièce est le *Héros* (Ἡρώς), dont le grand papyrus du Caire n'a conservé qu'une centaine de vers, auxquels il faut ajouter « une *hypothesis* qui n'est pas vraiment fiable » (p. 3). Pour cette œuvre, nous ne possédons pas d'autre témoin de la tradition directe que ledit papyrus ; dès lors, A. Blanchard fait suivre les quelque cent vers conservés sur papyrus des huit fragments de taille réduite (un à deux vers) que la tradition indirecte rattache au *Héros* ; il ajoute également deux fragments de provenance incertaine, que lui-même propose de rattacher à cette comédie, ainsi que le *P. Oxy.* 6.862, « attribué avec hésitation au *Héros* par T.B.L. Webster » (p. 20, note 3). Dans la mesure où le papyrus du Caire comporte lui-même d'importantes lacunes, A. Blanchard propose un certain nombre de restitutions, généralement limitées à quelques lettres, parfois à quelques mots ; il s'agit là d'un exercice délicat qui comporte toujours un certain degré d'incertitude mais les restitutions proposées dans ce volume ne nous semblent ni hasardeuses, ni invraisemblables ; dans la traduction française, ces restitutions sont indiquées au moyen d'italiques. Quoique fragmentaire, le *Héros* apparaît comme une pièce particulièrement pathétique, dans la mesure où l'intrigue « repose en effet sur deux viols » (p. 5), et s'avère donc précieuse pour mieux comprendre l'art de Ménandre ; selon A. Blanchard, « comme Charlie Chaplin, le poète antique allie comique et émotion pathétique et fait ressortir l'un par l'autre » (p. 6). La pièce maîtresse de ce Budé est cependant l'*Arbitrage* (Ἐπιτρέποντες), dont nous avons conservé plus de mille vers, grâce au grand papyrus du Caire et à une douzaine d'autres papyrus (voir p. 62-71). Les vers fournis par le papyrus du Caire sont souvent complets ou presque ; pour les autres, nous sommes parfois réduits à quelques lettres par vers. Lorsque c'est le cas, comme pour le *Héros*, les restitutions d'A. Blanchard sont généralement très parcimonieuses (voir l'exemple du *P. Oxy.* 73.4936, p. 74-77). Comme le souligne l'éditeur des Belles Lettres, l'*Arbitrage* frappe par son réalisme juridique, notamment en raison du soin donné par Ménandre aux discours des personnages : « Dans l'*Arbitrage*, tout respire la procédure. C'est aussi ce qui a valu à la pièce son plus grand succès dans

l'Antiquité » (p. 37). En raison du degré d'élaboration du scénario, qui repose notamment sur l'utilisation d'objets de reconnaissance et sur plusieurs confusions à leur sujet (voir p. 34-37), « tous les commentateurs sont d'accord pour admettre que l'*Arbitrage* est une comédie de la pleine maturité de Ménandre » (p. 59). A. Blanchard, suivant E.W. Handley, considère comme vraisemblable la date de 295 av. J.-C. (voir p. 62 ainsi que E.W. Handley, « The Date of Menander's *Epitrepontes* », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 178 [2011], p. 51-53). La troisième pièce éditée dans ce volume, la *Tondue*, est gravement mutilée, bien que le papyrus du Caire soit heureusement complété par cinq autres témoins de la tradition directe (pour une description de ces derniers, voir p. 161) ; deux fragments de la tradition indirecte sont insérés par A. Blanchard à la fin de la pièce (voir p. 198). À la différence des deux comédies évoquées plus haut, la *Tondue* met en scène un pathétique masculin : à la suite d'une erreur, le personnage principal s'emporte contre sa bien-aimée au point de la tondre, d'où le titre de la comédie. L'éditeur des Belles Lettres souligne l'importance de l'arrière-plan moral : « tondre une femme c'est commettre envers elle un outrage (ὕβρις) tendant à la déshonorer » (p. 143). Comme pour l'*Arbitrage*, l'intrigue repose en partie sur des objets de reconnaissance qui permettront la résolution des malentendus et la réconciliation finale des protagonistes. Ces trois pièces, qui contiennent des éléments de pathétique mais se terminent de manière heureuse, suggèrent à A. Blanchard la réflexion suivante : « avec Ménandre, la comédie est une tragédie surmontée » (p. 37). Le volume contient également une *Fabula incerta*, dont le grand papyrus du Caire nous a conservé quelques dizaines de vers et qui décrit les heurs et malheurs de deux familles athéniennes : celle de Lachès, « beau-père redoutable » (p. 202), et celle de Cléénète, qui a une fille dont le nom n'a pas été conservé. Jusqu'à présent, ni les tentatives de rapprochement avec d'autres papyrus, ni l'étude des noms figurant dans cette pièce n'ont permis une identification certaine. Aussi l'éditeur du texte suggère-t-il de « ne point trop se précipiter » (p. 205). Dans le cas de cette dernière pièce, les restitutions proposées se limitent généralement à quelques lettres par vers. Les seuls témoins de la tradition directe sur lesquels A. Blanchard peut se fonder sont des papyrus incomplets ou fragmentaires. Il est donc nécessaire d'effectuer des recoupements et, dans la mesure du possible, d'insérer dans le texte les citations rapportées par les auteurs postérieurs ; de leur côté, les citations qui ne peuvent être insérées dans le texte sont ajoutées à la fin de chaque pièce. Dans cette situation, la numérotation des vers est incertaine ; l'édition d'A. Blanchard adopte celle de Francis Henry Sandbach (*Menandri Reliquiae Selectae*, Oxford, 1972) tout en tenant compte des « modifications mineures apportées par Arnott et Martina » (p. LI ; pour ces éditions, voir p. LIX et LXVI). Par rapport à ces publications, qui s'étendent de 1976 à 2000, A. Blanchard bénéficie de l'édition de nouveaux papyrus, notamment les P. Oxy. 4641 et 4936 (voir p. 70-71), et de la parution de nouvelles études, dont celle d'E.W. Handley. Cela dit, comme notre éditeur l'écrivait lui-même en 1976, « les découvertes ou publications de papyrus de Ménandre sont si nombreuses qu'aucune édition qui se veut complète n'arrive à être à jour » (« Une nouvelle édition de Ménandre », *Revue des Études Grecques* 89 [1976], p. 95). C'est pourquoi, tout en appréciant à sa juste valeur la présente édition, nous souhaitons que de nouvelles découvertes de papyrus permettent à l'avenir de complé-

ter les lacunes que comportent actuellement les pièces de Ménandre, ce qui nous aidera à mieux encore appréhender l'œuvre de cet auteur. Julien DELHEZ

Jordi PÀMIAS I MASSANA & Arnaud ZUCKER, *Ératosthène de Cyrène. Catastérismes. Édition critique par J. P.I M. Traduction par A.Z. Introduction et notes par J. P.I M. et A. Z.* Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol., CXXII-423 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE, SÉRIE GRECQUE, 497). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-00582-9.

L'ouvrage intitulé *Catastérismes* a connu un grand retentissement durant l'Antiquité, comme l'attestent sa postérité grecque, ses multiples traductions et adaptations latines, avec les gloses et commentaires qui accompagnent souvent celles-ci, ainsi que les réemplois ou réécritures des poètes augustéens. Il s'agit en l'occurrence d'un recueil de notices consacrées à différentes constellations, qui fournissent deux types d'informations : d'une part, elles font l'inventaire des étoiles qui constituent la constellation et déterminent leur position sur la figure, d'autre part, elles racontent le destin héroïque des personnages qui ont été transformés en constellations. Les *Catastérismes* combinent de la sorte deux points de vue : ils synthétisent des données mythographiques et ils opèrent une sélection d'astres lumineux dans le but de permettre un repérage spatial et temporel. Le texte original a été rédigé par Ératosthène de Cyrène, puis remanié à plusieurs reprises avant de se présenter sous la forme de l'épitomé dont nous disposons aujourd'hui et qui est désigné dans le présent volume sous le nom propre *Épitomé*. Conformément aux exigences de la « collection Budé », le volume comporte une longue introduction, en cinq parties, particulièrement dense, qui s'efforce de clarifier un dossier compliqué, qu'il s'agisse du contenu de l'ouvrage, du contexte dans lequel celui-ci a circulé ou de sa survie. La première partie synthétise ce que l'on sait de la biographie d'Ératosthène, de son activité intellectuelle polymorphe et de ses contributions dans le domaine des mathématiques, de la géographie et de la chronologie. La deuxième partie analyse d'abord le contenu de l'*Épitomé* en soulignant : son caractère hybride, à la fois mythologique et astrothétique ; les problèmes suscités par les divers remaniements qu'il a subis ; l'organisation des notices en fonction de six secteurs célestes. Elle évoque ensuite tout ce qui concerne directement l'astrothésie, à savoir : la rédaction de plusieurs catalogues d'étoiles à l'époque alexandrine ; les données astronomiques fournies par l'*Épitomé*, dont l'interprétation est ardue en raison des flottements et des erreurs de la tradition manuscrite ; les supports imagés qu'Ératosthène a certainement utilisés, mais qui n'ont pas été conservés ; l'origine des identifications mythologiques. La troisième partie dresse un panorama des dieux astraux et de la catastérisation de héros dans la culture grecque en général et chez Ératosthène en particulier ; à cette occasion, elle étudie le processus qui transforme des personnages en astres ou en constellations et s'intéresse à la signification précise du mot « catastériser », qui n'est pas évidente, du moins aux yeux de certains. La quatrième partie est consacrée aux traditions entremêlées de l'ouvrage d'Ératosthène dont l'*Épitomé* est issu et des *Phénomènes* d'Aratos de Soles. En ce qui concerne la postérité grecque, l'*Épitomé* constitue un élément essentiel dans une collection astronomique alexandrine, dont le centre est occupé par le poème didac-

mémoire culturelle, appelés à s'enrichir régulièrement. (17) La contribution de Kurt Guckelsberger et de Florian Mittenhuber sur la *Cosmographie* du Ravennate, qui dispose enfin d'une bonne édition depuis 1997 grâce à Louis Dilleman, consiste à illustrer par des graphiques et des cartes la représentation sous-jacente de l'œcoumène et de ses régions. (18) Francis Breyer se penche sur la transmission de renseignements sur le pays de Pount, inaugurée par le *Périple de la mer Érythrée* et poursuivie par d'autres œuvres de la littérature nautique. (19) Sortant largement du cadre des études anciennes, Wolfgang Crom nous rend visible, illustrations à l'appui, la variété des intentions qui ont présidé à la confection des cartes depuis l'Antiquité jusqu'au XXI^e siècle. Signalons, à la suite de ce trop bref parcours des dix-neuf contributions, que cet ensemble de travaux stimulants bénéficie d'un écrin de choix qui les met remarquablement en valeur. Car la réalisation matérielle du volume mérite les plus grands éloges. Les contributions sont précédées de résumés en trois langues (allemand, anglais, français à une exception près en faveur de l'italien) et enrichies, selon les besoins, de graphiques, de tableaux de données, de cartes géographiques en noir et blanc et/ou en couleur, de reproductions d'artefacts, etc. Elles sont complétées par une imposante liste bibliographique (p. 351-387 sur deux colonnes), d'un index des noms de personnes et de lieux et d'une liste de références des sources étudiées. En conclusion, même s'il ne recouvre pas la totalité de l'objet défini par le titre – et il ne peut le faire, le thème étant inépuisable –, le livre édité par Klaus Geus et Michael Rathman offre aux historiens de la géographie, de la cartographie et du voyage, voire au grand public cultivé, un excellent éclairage sur différents aspects revêtus par l'arpentage de la terre durant l'Antiquité et au-delà ; il constitue à cet égard un outil précieux, qui alimentera certainement d'autres recherches et qui mérite à ce titre de figurer dans de nombreuses bibliothèques.

Monique MUND-DOPCHIE

Gilles GORRE & Perrine KOSSMANN (Ed.), *Espaces et territoires de l'Égypte gréco-romaine. Actes des journées d'étude, 23 juin 2007 et 21 juin 2008*. Genève, Droz, 2013. 1 vol. XII-196 p. (HAUTES ÉTUDES DU MONDE GRÉCO-ROMAIN, 48 ; CAHIERS DE L'ATELIER AIGYPTOS, 1). Prix : 54 CHF. ISBN 978-2-600-01366-6.

Ce volume reprend six communications prononcées lors des deux premières journées d'étude de l'atelier Aigyptos. Ce dernier, selon les éditeurs du livre, « a été créé afin de combler le manque avéré d'un groupe de réflexion sur l'Égypte de l'époque saïte à l'époque byzantine » (p. IX). Tel est donc le cadre chronologique dans lequel s'inscrivent les six communications, qui peuvent adopter un point de vue socio-culturel, archéologique ou numismatique. Le domaine de ces études est également délimité du point de vue géographique : toutes concernent l'Égypte et ses frontières, comme l'indique le titre du livre. Frédérique Duyrat exploite les découvertes de monnaies anciennes en Syrie, afin d'affiner notre connaissance de l'évolution et de la nature de la frontière entre Séleucides et Lagides au cours des III^e et II^e siècles av. J.-C. Pour les premières années des deux dynasties, les trésors trouvés en Syrie du Nord permettent de délimiter une frontière assez nettement. Au nord de celle-ci se trouvent les étalons attiques employés par les Séleucides, au sud les tétradrachmes des Ptolémées, qui en avaient fait la seule monnaie autorisée sur leur territoire. Les seuls

cas de trésors « mixtes » peuvent être expliqués par les expéditions militaires lagides menées en terre séleucide (p. 9). Mais après la cinquième guerre de Syrie (202-198), au cours de laquelle « Antiochos III réussit à expulser définitivement les Lagides du Levant » (p. 12), les Séleucides utilisent et battent l'étalon lagide en Syrie-Palestine, tout en y produisant l'étalon attique en quantité moindre. Ainsi, la frontière monétaire se maintient aux environs de Damas, tandis que la frontière politique se déplace vers le sud. F. Duyrat met aussi en évidence, sur le territoire des Ptolémées, le surcroît de valeur des monnaies lagides par rapport à leur masse, en raison de leur statut de seule monnaie officielle : hors d'Égypte, elles perdaient cet avantage et avaient la valeur de leur pesant d'argent, nettement inférieur à celui de l'étalon attique. Pour sa part, Wissam Khalil s'intéresse au rôle que jouèrent, lors des expéditions menées par Antiochos III en 221 et 219 av. J.-C., les défenses mises en place par les Lagides dans les marais de la Béqa' (aujourd'hui asséchés) et au niveau des « défilés que Polybe nomme les passes de Bérytos » (p. 32). Afin de localiser les lieux mentionnés par Polybe, qui est notre principale source sur ces expéditions, W. Khalil recourt non seulement aux témoignages d'auteurs anciens tels que Théophraste, Strabon et Polybe, mais également aux manuscrits de Qumran (p. 34-35), aux mentions figurant dans les textes des auteurs arabes du Moyen Âge et de l'époque moderne, et même aux cartes topographiques dressées par l'armée libanaise en 1963. L'étude de toponymes arabes actuels comme El-Qsaïr, « le château » (voir p. 53), contribue à la localisation des forteresses érigées par les Lagides, ce qui permet de mieux comprendre le rôle qu'elles étaient amenées à jouer en cas d'invasion. En fin d'article, cinq cartes aident le lecteur à localiser les villes et les places fortes mentionnées dans ce brillant exposé. La contribution de Chloé Ragazzoli concerne les rapports entre l'Égyptien et sa ville. Elle se propose notamment « d'établir une définition de la ville égyptienne » (p. 82 ; l'italique est de l'auteur). Dans une section intitulée « Historiographie de la question urbaine pour l'Égypte ancienne » (p. 81), entre autres caractéristiques, elle affirme que « l'interpénétration du rural et de l'urbain reste probablement un trait définitionnel de la ville égyptienne » (p. 82). De plus, afin de mettre en évidence le lien personnel qui unit l'individu et sa ville, elle se fonde sur nombre d'extraits de textes égyptiens du Moyen Empire, du Nouvel Empire et de la Basse Époque, comme elle l'avait fait dans son livre *Éloges de la ville en Égypte ancienne* (Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2008). Enfin, dans sa conclusion, elle souligne que le terme égyptien *niwt*, « ville », peut s'appliquer à des entités urbaines de différents niveaux : « Par un mouvement de systole propre à la pensée égyptienne, de passage incessant du microcosme au macrocosme, la ville s'étend de la communauté villageoise à la capitale royale, elle-même représentant le pays tout entier, l'empire, voire le monde » (p. 101). L'étude de Damien Agut-Labordère porte sur une autre entité d'habitat, le *tmy*, « village », sur lequel les sagesses démotiques nous fournissent nombre de renseignements. En effet, tandis que les textes du Nouvel Empire ne nous donnent accès qu'au point de vue du sommet des élites égyptiennes, les textes démotiques nous renseignent sur celui des élites locales, moins favorisées, qui maîtrisaient uniquement l'écriture démotique. Ce point de vue est résumé dans des recueils de proverbes, où le village est envisagé comme une véritable petite citadelle, vivant en vase clos, très hiérarchisée et solidaire (voir p. 107-113). De manière avisée, D. Agut-Labordère recourt, pour l'étude du *tmy*, à des analogies avec le village du Moyen Âge

occidental, dans la mesure où l'on peut leur « trouver de nombreux points communs » (p. 120). Stéphanie Wackenier étudie l'organisation administrative du nome héracléopolite. Selon l'auteur, qui utilise les informations fournies par les sources papyrologiques (*P. Heid.* VIII 418 & 419), l'on observe une division du nome en plusieurs toparchies, « circonscriptions administratives dont le centre polarise un territoire » (p. 137) et où les contributions fiscales « sont centralisées avant d'être redistribuées » (p. 137). Ces circonscriptions sont désignées par l'expression $\pi\epsilon\rho\acute{\iota}$ + nom de chef-lieu (ex. : $\pi\epsilon\rho\acute{\iota}$ Βούσι(ρ)ιν). En se fondant sur les documents fiscaux, S. Wackenier peut « observer un redécoupage du territoire septentrional de l'Héracléopolite à une date comprise entre le milieu du second siècle et le premier siècle avant notre ère » (p. 133). Elle pense aussi que l'organisation de ce nome a été influencée par le modèle de la cité athénienne, avec le « modèle centre-périphéries qui a perduré à l'époque hellénistique » (p. 124). Particulièrement fouillée, la contribution de Gaëlle Tallet consiste en une description et en une explication d'une tunique d'initié isiaque (conservée au Musée égyptien du Caire, où elle a reçu le numéro d'inventaire JE 59117), probablement produite en milieu memphite au III^e siècle ap. J.-C. Ce vêtement est riche en motifs égyptiens traditionnels, mais aussi gréco-romains. Il est donc probable, selon l'auteur de la contribution, que les concepteurs de la tunique lui aient volontairement donné une coloration « multiculturelle ». Dans sa conclusion, G. Tallet ajoute : « le décor de cette tunique est l'expression d'un véritable hellénisme égyptien, d'un hellénisme vécu par des élites égyptiennes, qui ne sont pas pour autant oubliées de leur passé et de leurs traditions » (p. 188). Ces six contributions portent donc sur des sujets variés. Il serait possible de s'étendre longuement sur chacune d'elles, mais puisque la géographie – et notamment la question de l'interaction entre les humains et leur environnement géographique – occupe une place importante dans la plupart des exposés, nous aimerions aborder un point en particulier, celui du « déterminisme géographique » dénoncé par Chloé Ragazzoli. Cette dernière affirme en effet : « Le développement de la civilisation égyptienne n'est pas déterminé à l'avance par cette géographie – et il faut à toute force se départir du déterminisme géographique – mais était bien plus le résultat du dialogue des hommes avec leur environnement, de l'aménagement de celui-ci par ceux-là » (p. 80). Il est quelque peu surprenant de vouloir appliquer à l'Égypte ancienne le débat ayant opposé, parmi les géographes de l'époque contemporaine, les partisans du « déterminisme » à ceux du « volontarisme ». En effet, dans l'Antiquité, il était bien plus difficile de penser que l'« on peut vaincre la nature à condition d'y mettre le prix » (G. Veyret-Verner, « Aménagement du territoire et géographie. Déterminisme et volontarisme », dans *Revue de géographie alpine*, 61, 1973, p. 8). Cela ne signifie pas que les Égyptiens n'aient eu aucun impact sur leur environnement ; au contraire, ils ont mis en œuvre les moyens nécessaires pour permettre la récolte et l'habitation tout en tenant compte des phénomènes géographiques. Aussi, plutôt que de poser le problème de manière bipolaire en se demandant si, oui ou non, la civilisation égyptienne fut déterminée par la géographie, il vaut mieux envisager la civilisation égyptienne comme le produit d'une interaction entre plusieurs facteurs : social, culturel, politique, économique, biologique, etc. et géographique. Du reste, parmi les égyptologues d'aujourd'hui, bien peu se définiraient aujourd'hui comme pleinement « déterministes » ou comme pleinement « volontaristes » ; l'on ne s'étonnera guère que Chloé Ragazzoli, en s'en pre-

nant au « déterminisme géographique » (p. 80), ne cite aucun auteur à qui cette position puisse être attribuée. Cette première publication de l'atelier Aigyptos est certes disparate, comme le reconnaissent les auteurs eux-mêmes (p. x) mais elle témoigne de la richesse des échanges entre ces chercheurs appartenant à différents domaines des sciences de l'Antiquité. Nous les encourageons donc vivement à poursuivre leurs travaux, et nous espérons voir bientôt paraître de nouveaux volumes des *Cahiers de l'atelier Aigyptos*.

Julien DELHEZ

Sahar BAZZAZ, Yota BATSAKI & Dimiter ANGELOV (Ed.), *Imperial Geographies in Byzantine and Ottoman Space*. Cambridge (MA)-Londres, Center for Hellenic Studies/Harvard University Press, 2013. 1 vol., VIII-274 p., 10 ill. et cartes (HELLENIC STUDIES, 56). Prix : 22,50 € (broché). ISBN 978-0-674-06662-5.

Le présent ouvrage porte sur un espace déterminé, celui de l'Est méditerranéen, qui est considéré dans la longue durée puisqu'il couvre une période s'étendant du règne de Constantin VII Porphyrogénète (913-959) à la deuxième guerre du Golfe en 2003. Il s'agit de vérifier si les analyses des relations entre géographies et empires, telles qu'on les envisage régulièrement à propos de l'Occident, sont également valables pour les aires byzantine et ottomane. C'est pourquoi les éditeurs du livre ont tenu à rassembler onze contributions d'historiens et de critiques littéraires, fondées sur des sources aussi diverses que des textes législatifs, des manuels de chancellerie, des traités sur l'administration impériale, des œuvres de fiction, des récits de voyage, des réécritures de chefs-d'œuvre de la littérature étrangère, etc. Le projet commun est de mieux cerner les stratégies, les contextes idéologiques, les influences qui conditionnent l'élaboration du savoir géographique, tant matériel qu'imaginaire et, inversement, d'évaluer le poids de la géographie dans la constitution et l'évolution des empires byzantin et ottoman. Signalons d'emblée que l'Antiquité est peu présente dans ce recueil (essentiellement à travers quelques brèves mentions de ses géographes) et que l'ère proprement byzantine n'est étudiée que dans deux articles, l'un consacré à deux œuvres de Constantin VII, l'autre au couple d'opposés Est-Ouest, envisagé à travers l'enseignement dispensé à Byzance peu avant 1453. Le sujet abordé, la qualité des contributions, toutes étayées par une bibliographie étoffée, la présence opportune d'un index méritent assurément de retenir l'attention des historiens de la géographie et de ceux qui étudient la fortune des représentations. Ce livre, original du point de vue des spécialistes de ces matières, intéressera également les antiquisants soucieux d'augmenter leur culture générale. Aussi ne paraît-il pas hors de propos de fournir ci-dessous la liste et l'intitulé des contributions : 1. *Constantine VII and the Historical Geography of Empire* (Paul Magdalino) ; 2. *"Asia and Europe Commonly Called East and West": Constantinople and Geographical Imagination in Byzantium* (Dimiter Angelov) ; 3. *Cartography and the Ottoman Imperial Project in the Sixteenth Century* (Pinar Emiralioğlu) ; 4. *Ferīdūn Beg's Münşe'ātü's-Selāṭīn ("Correspondence of Sultans") and Late Sixteenth-Century Ottoman Views of the Political World* (Dimitris Kastritsis) ; 5. *Imperial Geography and War: The Ottoman Case* (Antonis Anastasopoulos) ; 6. *Ambiguities of Sovereignty: Property Rights and Spectacles of Statehood in Tanzimat Izmir* (Sibel Zandi-Sayek) ; 7. *Ottoman Arabs in*

de grande valeur, d'autant plus que les monuments et les sites antiques syriens où elles ont été recueillies risquent fort de disparaître sous les coups de la guerre qui sévit depuis mars 2011.

Pascale CLAUSS-BALTY

Salvatore MONDA (Ed.), *“Ainigma” e “griphos”. Gli antichi e l’oscurità della parola*. Pise, Edizioni ETS, 2012. 1 vol., 228 p. (... ET ALIA. STUDI DI FILOGRAFIA CLASSICA E TARDOANTICA, 2). Prix : 26 €. ISBN 978-8-84673-353-5.

Édité par Salvatore Monda, cet ouvrage comprend neuf communications présentées lors des journées d'études des 24 et 25 novembre 2009, tenues à Isernia et portant sur le thème « Ainigma e griphos ». Les onze contributeurs se sont intéressés aux implications de ces deux termes tant du point de vue linguistique et littéraire que socioculturel. Tous les exposés ne se limitent pas à un seul point de vue, comme la rhétorique ancienne ou l'étude comparative des littératures indo-européennes. Ainsi, dans une démarche assez innovatrice, Gualtiero Calboli étudie les rapports entre la nature de l'ἀνιγμα antique et la machine Enigma d'Arthur Scherbius, notamment en comparant les métaphores utilisées dans une énigme aux rotors de la machine de chiffrement : dans les deux cas, la compréhension d'un message nécessite la maîtrise d'un code dont la connaissance « è direttamente proporzionale alla integrazione nostra nel gruppo » (p. 21) ; cette définition caractérise aussi bien les Grecs initiés à une énigme antique que les officiers allemands, qui pensaient être les seuls à pouvoir décrypter les messages d'Enigma. Gualtiero Calboli mentionne également le cas du déchiffrement du linéaire B, qu'il considère comme un exemple du parallélisme que l'on peut dresser entre une langue humaine et une machine électromagnétique. La communication de Gabriele Costa se situe à la frontière entre étude comparée des littératures indo-européennes et sociologie des religions. Se fondant sur les études de poétique indo-européenne, M. Costa affirme que « nelle culture tradizionali a oralità primaria, quali sono quelle delle popolazioni di lingua indeuropea fino ad epoca storica e oltre » (p. 49), les énigmes permettent de vérifier l'appartenance d'une personne à un groupe culturel, au moyen de références au patrimoine littéraire et mythologique, que seul un membre du groupe est censé posséder. Une place particulière est accordée à la figure du poète qui, dans une culture exclusivement orale, apparaît comme l'héritier d'une tradition ancestrale remontant aux dieux, et donc comme le détenteur d'un savoir secret et ésotérique. D'intéressants parallèles sont dressés entre les textes sanskrits, où le brahmane répond uniquement par des énigmes (p. 51-53), et les textes grecs mettant en scène les affrontements d'Homère et d'Hésiode, ou des devins Calchas et Mopsos. En dehors de ces deux contributions et de celle de Giovanni Paolo Maggioni, consacrée aux énigmes dans la littérature latine du Moyen Âge et dans les littératures vernaculaires de la même époque, la plupart des auteurs se limitent à la période antique. Simone Beta s'intéresse aux rapports entre énigmes et philosophie, et à la distinction effectuée par Cléarque de Soles entre énigmes philosophiques et énigmes de divertissement ; entre ces deux extrêmes, pour M. Beta, les *Propos de Table* de Plutarque semblent correspondre à une position plus équilibrée, qui allie l'intelligence et la brillance à l'agrément. Pietro Cobetto Ghiggia se penche sur l'étymologie du mot ἀνιγμα et sur sa parenté avec le terme ἀνός : pour l'auteur,

αἶνος désigne un récit moral et correspondant à la volonté divine que seul le poète peut transmettre au public, sous forme d'énigme. L'ἀνίγμω est donc une actualisation de l'αἶνος. Salvatore Monda nous parle des énigmes contenues dans la poésie scénique grecque et latine ; par des métaphores et des allusions que seuls les contemporains peuvent comprendre, notamment celles qui concernent l'actualité politique, l'énigme permet d'établir une complicité entre les acteurs qui récitent et donc initient, et les spectateurs qui écoutent et sont initiés. Mais à la différence de ce qui se passe dans la plupart des genres littéraires, les solutions des énigmes sont communiquées au public dans un bref délai, car il est nécessaire que le public ait encore en mémoire la question au moment où il obtient la solution. Gabriella Bevilacqua et Cecilia Ricci dressent un panorama des énigmes sur support épigraphique ; comme elles le reconnaissent elles-mêmes, ces cas sont d'une « extrême rareté » (p. 141). Gilberto Marconi s'intéresse à un sous-genre très particulier de la catégorie des énigmes : les paraboles figurant dans les Évangiles. L'avant-dernière contribution, celle de Roberto Palla et de Marta Marchetti, porte sur une énigme eschatologique figurant chez Grégoire de Nazianze ; selon eux, il s'agirait d'un moyen mnémotechnique destiné à faciliter la mémorisation et la divulgation des préceptes du Christ. Nous avons déjà évoqué la communication de Giovanni Paolo Maggioni. Ces neuf communications portent donc sur des sujets variés, même si la lecture de certains passages peut susciter des réticences. Ainsi, en ce qui concerne les oracles, que Salvatore Monda (p. 9) et Simone Beta (p. 75) considèrent à juste titre comme un type particulier d'énigme, il est dommage de constater l'absence de toute référence à l'édition par Éric Lhôte des tablettes de plomb de Dodone (*Les lamelles oraculaires de Dodone*, Genève, 2007), ou aux travaux récents de Pierre Bonnechère, qui ont remis en cause de nombreuses certitudes sur la divination en Grèce. Ce sont ces mêmes certitudes que nous avons la désagréable impression de retrouver dans l'introduction de Salvatore Monda. En affirmant au sujet des énigmes que « la domanda è chiara, la risposta ambigua sfuggente » (p. 9), S. Monda ne tient pas compte de l'important décalage entre les témoignages littéraires, notamment ceux d'Hérodote, et un autre type d'ἀνίγμωτα, qui nous a été transmis par les tablettes de Dodone. Néanmoins, d'une manière générale, ces contributions peuvent intéresser un grand nombre de spécialistes, vu la diversité des sujets abordés ; de plus, elles ont le grand mérite de s'enrichir les unes les autres, voire de faire référence les unes aux autres. Ce livre contribue donc à établir de nombreuses passerelles entre les différentes sous-disciplines de la philologie classique.

Julien DELHEZ

Luke LAVAN & Michael MULRYAN (Ed.), *The Archaeology of Late Antique "Paganism"*. Leyde, Brill, 2011. 1 vol., LXV + 642 p., illus. (LATE ANTIQUE ARCHAEOLOGY, 7). Prix : 191 €. ISBN 978-90-0419-237-9.

The study of religious change in late antiquity has far too often been reduced to a simple opposition of pagan and Christian, leading to the ineluctable triumph of Christianity over the old gods (and goddesses), exemplified by the destruction of the *Serapeum* of Alexandria by the Christian mob. This view was greatly aided by the anti-pagan enactments of the emperors, especially from Theodosius I on, preserved in

drinum, œuvre hétérogène, composée de morceaux divers mais tous intéressants et séduisants si l'on accepte qu'ils sont rédigés selon des normes épistémologiques et esthétiques diverses.

Emmanuel DUPRAZ

Yoneko NURTANTIO, *Le silence dans l'Énéide*. Bruxelles, EME Éditions, 2014. 1 vol., 165 p. (DIVIN ET SACRÉ). Prix : 22 €. ISBN 978-2-8066-2928-9.

Ce livre est issu du mémoire de maîtrise en langues et littératures classiques de Yoneko Nurtantio, « défendu en mai 2013 à l'Université libre de Bruxelles » (p. 8). L'objectif de l'auteur est d'étudier les occurrences du silence que contient l'épopée virgilienne, en accordant une attention particulière à la descente aux Enfers d'Énée. En effet, selon Y. Nurtantio, « c'est à ce moment que se tient un passage initiatique crucial, propre à métamorphoser le héros » (p. 7). La première partie, l'introduction (p. 11-24), contient principalement des remarques sur les limites du champ d'investigation de l'auteur et sur les précautions à prendre : Y. Nurtantio, qui évoque le risque de « spéculer à tort et à travers sur ce que l'auteur aurait voulu dire » (p. 12), précise notamment qu'elle s'intéresse surtout « à tel silence plutôt qu'à tel autre, selon l'intérêt que chacun présente » (p. 16), et que son étude se limite à l'épopée virgilienne (p. 17). La deuxième partie de l'ouvrage (p. 25-39) est principalement consacrée à « la notion d'initiation » (p. 25) : Y. Nurtantio y fait ainsi appel au concept de *regressus ad uterum*, « retour à l'état prénatal, pour vivre une forme de seconde naissance et devenir ainsi un être nouveau » (p. 25). Par ailleurs, elle met en évidence les silences qui, chez Énée, peuvent être suscités par une entité surnaturelle, alors que ce dernier n'a pas encore été initié. Enfin, elle souligne l'ambivalence du langage, à la fois puissant en raison de la possibilité « d'exprimer un *infandum*, un objet couvert de tabou linguistique » (p. 34), et faible dans la mesure où, pour exprimer certains malheurs ou pour décrire l'indicible, « nos mots humains sont trop faibles et font défaut » (p. 39). La troisième partie de l'ouvrage (p. 41-70) concerne l'initiation proprement dite : Y. Nurtantio y aborde notamment la « *quête du nom* » (p. 42 ; l'italique est de l'auteur), qui consiste, pour le héros, à « rendre son nom immortel par tous les moyens, en particulier en allant au-devant d'une belle mort, afin de survivre dans la mémoire d'autrui » (p. 42). Puis l'auteur s'intéresse à la préparation à l'initiation qui, selon ses termes, nécessite « une forme de purification » (p. 47) ; cette dernière passe par un processus sélectif en trois étapes : premièrement, « l'élection des meilleurs éléments de son armée, qui s'opère par le biais des concours » (p. 47) ; ensuite, le moment où « les Troyennes purifient la flotte par le feu : seuls quelques navires réchapperont de leur bûcher frénétique » (p. 47) ; selon l'auteur, cette destruction est « un signe qui autorise indirectement Énée à laisser derrière lui les vieillards et les femmes épuisées (c'est le troisième épurement) [...] ». Cette triple purification permet à Énée de se présenter comme candidat à fouler le seuil de l'Averne » (p. 47). De manière analogue, par leur mort, Misène et Palinure « ont tenu un rôle important dans la progression d'Énée, en incarnant le bruit auquel le héros devait mettre un terme » (p. 49). Puis Y. Nurtantio analyse « l'univers acoustique infernal » (p. 51), où vivent les *umbræ silentiæ*, et elle s'intéresse au « silence de Virgile-narrateur »

d'autres épigrammes retrouvées sur le site, mettant en évidence l'oscillation dont joue Honestus entre épigramme gravée et épigramme écrite, entre pierre et livre. C'est à ce jeu que V. Garulli s'intéresse également : quels rapports entretiennent texte et contexte lorsque le poème gravé adopte les caractéristiques du poème écrit ? L'étude de cinq inscriptions relevées dans les territoires marginaux des royaumes hellénistiques, ainsi que de *L'orgueil d'Halicarnasse* et de deux « anthologies de pierre » porte à penser que, dans la plupart des cas, l'aspect visuel des textes gravés est le signe de l'ambition littéraire de leur auteur.

Claire-Emmanuelle NARDONE

Frédérique WOERTHER, *Apollodore de Pergame. Théodore de Gadara. Fragments et témoignages*. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol. XLVIII-220 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE, SÉRIE GRECQUE, 493). Prix : 39 €. ISBN 978-2-251-00575-5.

En février 2012, Frédérique Woerther éditait les fragments et les témoignages relatifs aux trois Hermagoras (Hermagoras de Temnos, Hermagoras de Temnos disciple de Théodore et Hermagoras le Jeune). Elle vient d'ajouter à la collection des Belles Lettres un autre volume de fragments et témoignages, consacré à deux figures majeures de la rhétorique grecque du I^{er} siècle av. et du I^{er} siècle ap. J.-C. : Apollodore de Pergame, professeur de rhétorique d'Auguste, et Théodore de Gadara, qui enseigna l'art oratoire à Tibère. Comme pour sa publication précédente, l'auteur doit composer avec un matériel de dimension très réduite. En effet, pour Apollodore, nous ne possédons que deux fragments et dix-huit témoignages ; pour Théodore, nous disposons de deux fragments et de vingt-six témoignages. Qui plus est, étant donné la subtilité des enseignements des deux rhéteurs, les témoignages des auteurs antiques doivent être utilisés avec précaution, car ceux qui nous parlent d'Apollodore et de Théodore n'ont pas toujours compris toutes les nuances de leurs doctrines respectives (par exemple, pour les témoignages qui proviennent du *De Rhetorica* d'Augustin, voir p. 110-111). Dès lors, Fr. Woerther se montre critique à l'égard des travaux de ses prédécesseurs des XIX^e et XX^e siècles, dont certains considéraient qu'Apollodore et Théodore étaient avant tout des rivaux (voir par exemple M. Schanz, « Die Apollodoreer und die Theodoreer », *Hermes* 25 [1890], p. 36-54), tandis que selon d'autres auteurs modernes, ils « ne s'opposaient que sur des questions de détail » (p. XV ; voir notamment Fr. Blass, *Die griechische Beredsamkeit in dem Zeitraum von Alexander bis auf Augustus*, Berlin, 1865, p. 157). Pour sa part, l'éditrice des Belles Lettres préfère envisager les deux rhéteurs comme « deux individualités indépendantes » (p. XXV) et tente dans le présent ouvrage de « donner les bases d'une reconstruction objective, en privilégiant les sources et en acceptant qu'une grande partie des informations sur Apollodore et Théodore demeure à jamais ignorée » (p. XXVI). Après une brève introduction présentant le contexte littéraire de l'œuvre des deux rhéteurs, les travaux antérieurs portant sur ceux-ci et les principes adoptés par Fr. Woerther dans son édition, les fragments et témoignages sont répartis en deux sections : d'abord ceux qui concernent Apollodore, puis ceux qui se rapportent à Théodore. Par ailleurs, chacun de ces deux ensembles est lui-même suivi d'une liste de témoignages portant sur les disciples des deux rhéteurs. Le cas échéant, la comparaison des fragments des maîtres avec ceux de leurs disciples permet de constater des différences de conceptions, par

exemple lorsqu'il incombe à Théodore et aux Théodoriens « de diviser les parties de la rhétorique » (p. 106) telles que l'*inuentio*, la *dispositio*... À la lecture du fragment F1 et du témoignage T2 de Théodore, « il faut donc reconnaître que les Théodoriens se sont passablement éloignés – en la complétant – de la doctrine de Théodore » (p. 107). Ces divergences de vue permettent de mieux évaluer les approximations d'auteurs anciens, qui ont pu confondre les points de vue des maîtres avec ceux de leurs disciples, mais aussi de corriger les « hypothèses proposées par Spengel et Kowalski pour faire coïncider les parties de la rhétorique mentionnées dans la définition de Théodore avec celles que Quintilien attribue aux Théodoriens » (p. 107). À leur propos, Fr. Woerther n'hésite pas à parler de « contorsions intellectuelles » (p. 107). Le texte grec ou latin est muni d'un appareil critique lorsque les manuscrits divergent. En raison de la faible importance du corpus repris dans la présente édition, les variantes sont cependant peu nombreuses. Les quelque trente pages de texte sont suivies d'une quinzaine de pages de notes complémentaires, qui nous renseignent notamment sur les termes techniques utilisés dans les fragments et sur les rhéteurs que des auteurs anciens, comme Quintilien, comparent à Apollodore et à Théodore (voir par exemple p. 38-39). Vient ensuite un abondant commentaire (p. 51-137), fragment par fragment, qui, selon les termes de l'auteur même, « se contente de situer le passage dans le contexte de l'œuvre dont il est tiré, d'évaluer son degré de fiabilité et, le cas échéant, de proposer des rapprochements et des comparaisons avec d'autres témoignages en dégageant et en mettant en perspective l'information qu'il renferme » (p. XXXV). Le commentaire est lui-même suivi de nombreux outils de recherche : un répertoire biobibliographique des sources, où les auteurs anciens sont classés par ordre alphabétique sans qu'il soit fait de distinction entre les auteurs grecs et latins (p. 139-158) ; deux index des témoignages – ceux d'Apollodore sont séparés de ceux de Théodore (p. 159-162) ; des tables de concordances permettant d'obtenir le numéro attribué à un fragment / témoignage dans une édition précédente (p. 163-169 ; sur l'édition précédente, cf. *infra*) ; un index des noms propres grecs (p. 171) et un index des noms propres latins (p. 173-174) ; enfin, un index des termes techniques grecs (p. 175-177) suivi d'un index des termes techniques latins (p. 179-183). Compte tenu de l'impressionnante quantité des informations rassemblées par Fr. Woerther, sans doute au prix d'investigations très longues, l'on aurait souhaité que l'auteur rédigeât une synthèse de ce que les fragments et témoignages d'Apollodore et de Théodore, ainsi que ceux de leurs disciples, nous apprennent sur leurs doctrines. À cet égard, la section de cinq pages intitulée « bref aperçu du noyau doctrinal » (introduction, p. XXXVI-XL) aurait gagné à être étoffée, par exemple en traitant des différences constatées entre les deux rhéteurs et leurs élèves. Pour expliquer son choix, Fr. Woerther dit se démarquer de la seule autre édition (moderne ou non) des fragments d'Apollodore et de Théodore, celle de Rosella Granatelli (*Apollodori Pergameni ac Theodori Gadarei testimonia et fragmenta. Accedunt Apollodoreorum ac Theodoreorum testimonia et fragmenta*, Rome, 1991). Selon Fr. Woerther, cette édition est précédée « d'une introduction présentant le noyau doctrinal des deux rhéteurs où la volonté interprétative, cédant à la tentation d'accorder l'ensemble des sources, prend souvent le pas sur la signification que renferme chaque témoignage » (Fr. Woerther, p. 91) ; pour éviter de tels écueils, l'auteur a donc choisi de ne pas rédiger de synthèse du même type. Il est vrai que l'édition de R. Granatelli, en plus

d'appeler « fragments » des extraits qui sont en réalité des témoignages, ne contient ni traduction ni commentaire de chaque témoignage et de chaque fragment (R. Granatelli, p. 2-28), ce qui obère inévitablement l'introduction figurant en tête du livre. Cette dernière est, au demeurant, fort brève (12 pages), bien que riche en conjectures. Les apports de l'édition de Fr. Woerther sont donc très importants ; mais cela ne diminue pas l'utilité qu'il y avait de proposer, en lieu et place de l'introduction de R. Granatelli, une nouvelle synthèse de grande ampleur, bénéficiant des investigations menées sur chaque témoignage. Loin d'être inutilement redondante, une telle section aurait donné une vision d'ensemble du sujet traité et, ainsi, grandement facilité la lecture du texte ; qui plus est, étant donné le petit nombre de spécialistes d'Apollodore et de Théodore, Fr. Woerther était probablement l'une des rares personnes à être en mesure de rédiger une telle synthèse. Dans un précédent volume de la CUF (*Corpus rhetoricum, Tome IV*, Paris, Les Belles Lettres, 2012), Michel Patillon avait écrit, avant le texte du *De Ideis* d'Hermogène, une introduction d'environ cent cinquante pages décrivant la théorie d'Hermogène de manière circonstanciée. *A fortiori*, dans le cadre d'une édition de fragments et témoignages difficiles à interpréter et riches en termes techniques, la présence d'une telle section nous paraîtrait largement justifiée. Ces quelques remarques ne doivent pas éclipser les indéniables mérites de l'ouvrage de Fr. Woerther ; ce livre n'est pas seulement, avec celui de R. Granatelli, l'une des deux seules éditions des fragments et témoignages d'Apollodore et de Théodore : c'est aujourd'hui, incontestablement, l'édition de référence, et ses commentaires sont d'une grande valeur. Spécialiste de la rhétorique aristotélicienne et hellénistique, Fr. Woerther a désormais une grande expérience dans le domaine de l'édition de fragments et témoignages de rhéteurs grecs et latins dont l'œuvre ne nous est pas entièrement parvenue. Ses travaux pourraient inspirer la publication d'autres ouvrages du même type, par exemple une édition de « fragments et témoignages » de Caecilius de Calè-Actè, ou encore une édition de « fragments et témoignages » d'Asinius Pollion. Souhaitons donc qu'à l'instar de cet excellent travail, soient publiés de nombreux nouveaux ouvrages contribuant à la connaissance de la rhétorique grecque de la fin de l'époque hellénistique et du début de l'époque impériale.

Julien DELHEZ

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique. Fragments, T. IV: livres XXXIII-XL*. P. GOUKOWSKY éd., Paris, Belles Lettres, 2014 ; 1 vol., XLII-552 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE, 502). Prix : 59 €. ISBN 978-2-251-00586-7.

Composée au I^{er} siècle av. J.-C., la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile constituait une histoire universelle de quarante livres, dont seuls quinze nous sont parvenus dans leur intégralité. Les autres livres, qui formaient la deuxième pentade (VI-X) ainsi que les troisième et quatrième décades (XXI-XL), ne subsistent plus qu'à l'état de fragments, depuis qu'a été détruit, en 1453, le dernier témoin manuscrit comprenant le texte complet. La tradition indirecte est par conséquent de première importance pour se faire une idée du contenu des livres perdus. Une grande partie des fragments est transmise par les *Excerpta Constantiniana*, vaste collection d'extraits rassemblés sur l'ordre de l'empereur byzantin Constantin VII Porphyrogénète au milieu

Anne-Catherine GILLIS (Ed.), *Corps, travail et statut social, l'apport de la paléo-anthropologie funéraire aux sciences historiques*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2014. 1 vol., 209 p. nombr. ill. Prix : 24 €. ISBN 978-2-7574-0767-7.

Cet ouvrage qui rassemble onze articles, fait suite à une table-ronde organisée à Villeneuve d'Ascq en 2010 qui a réuni plusieurs chercheurs autour du thème « Corps, travail et statut social ». Le but de cette réunion était de rapprocher plusieurs disciplines relevant des sciences humaines et de l'archéométrie et, plus spécifiquement, de développer une méthode d'identification des statuts socioprofessionnels d'individus du passé, en recourant à la paléoanthropologie. En guise d'introduction, A.-C. Gillis discute les données traditionnellement exploitées pour définir le statut socioprofessionnel des défunts en exploitant, à titre d'exemple, l'étude de tombes d'artisans grecs. Elle souligne le peu d'indices disponibles (marqueurs de tombe, mobilier funéraire), les difficultés d'interprétation et, partant, l'intérêt de compléter ces indices par l'approche anthropologique. La première partie, intitulée « Travail et médecine » s'ouvre sur un article d'E. Felsenheld qui discute les perceptions du sport et du travail chez Galien, sans établir de lien avec l'anthropologie biologique. A. Caubet traite ensuite des maladies ostéo-articulaires de travailleurs des XIX^e et XX^e siècles, sur base de documents peints ou photographiques qui livrent des informations et un inventaire certes partiel mais néanmoins intéressant de lésions liées au travail. Dans la deuxième partie de l'ouvrage « Corps et statut social », A. Chatzidimitriou évoque, à travers les représentations de vases peints, le monde du travail dans le domaine athénien. Elle conclut que les peintres ne cherchaient à rendre que certains aspects caractéristiques de l'activité de l'individu. Ici aussi, le lien avec l'anthropologie biologique n'apparaît qu'en miroir. À l'inverse, la contribution d'A. Lagia répond parfaitement à la thématique du livre. L'auteure y étudie des indicateurs de stress dans deux cimetières athéniens de l'époque classique, hellénistique et romaine. Elle établit ainsi que, quels que soient la période et le statut des individus, les femmes sont plus touchées par l'anémie que les hommes ; de leur côté, des différences s'observent entre les hommes en fonction de leur statut social et s'atténuent pour les périodes plus récentes. Clôturant ce chapitre, V. Delattre et R. Sallem traitent des apports des archéo-anthropologues et des historiens dans la discussion sur le statut des personnes handicapées dans l'histoire. Ils concluent, de manière prudente, que ces individus n'étaient généralement pas exclus des sociétés anciennes. Dans la dernière partie « Corps et travail », Ph. Charlier nous livre quelques clés permettant de reconstituer l'activité physique d'un individu à l'aide de l'anthropologie médico-légale et de l'ostéo-archéologie. On regrettera que les figures de cet article guère lisibles pour un public peu familier de l'anthropologie physique ne soient pas plus explicitement légendées (flèches ?). A. Agelarakis, Y.C. Serpanos, E. Papadopoulos, S. Tsoutsoubi et M. Sgourou étudient les exostoses de l'oreille externe dans la nécropole de Thasos, parallèlement à une étude ethnographique d'un groupe d'artisans thasiens spécialisés dans la construction de bateaux. Ils mettent ainsi en évidence la spécificité des traumas liés à l'artisanat naval. P. Catalano, V. Benassi, C. Caldarini, F. De Angelis, S. Di Giannantonio, R. Mosticone et W. Pantano mettent ensuite en évidence une répartition significative des marqueurs paléoanthropologiques d'activité,

selon les statuts d'individus de nécropoles romaines du I^{er} au III^e s. ap. J.-C. Ph. Charlier et A.-C. Gillis concluent ce chapitre en proposant une liste de marqueurs spécifiques observables sur les squelettes, en lien avec l'activité professionnelle des défunts et livrent ainsi quelques premiers éléments discriminants permettant d'identifier certaines activités spécifiques. En conclusion, W. Van Andringa souligne, avec raison, l'intérêt de la réunion qui fournit de nouvelles réflexions sur le travail dans l'Antiquité et l'apport de l'anthropologie biologique dans ce domaine spécifique. On regrettera seulement que certaines contributions ne répondent pas *stricto sensu* à la thématique de l'ouvrage dès lors qu'elles n'établissent pas de lien spécifique entre leurs sources propres et cette approche anthropologique. Nathalie DELHOPITAL

Michaela ZAVADIL, *Monumenta. Studien zu mittel-und späthelladischen Gräbern in Messenien*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2014. 1 vol., 698 p., 93 ill. (MYKENISCHE STUDIEN, 33) Prix : 147,70 €. ISBN 978-3-7001-7264-2.

Le livre de Michaela Zavadil fait partie de ces ouvrages essentiels récemment parus qui serviront de référence pour tout chercheur s'intéressant à la Messénie de l'Âge du Bronze. Cette région a été largement explorée pendant le XX^e siècle, mais c'est principalement sur la région de Pylos, en Messénie de l'Ouest, connue pour son palais mycénien, que s'est jusqu'ici concentrée l'attention. L'historique de la recherche proposé en début d'ouvrage met en évidence la multitude des opérations de terrain, dont les résultats n'ont été, pour la plupart, publiés que dans des rapports. Un recueil des rapports de fouille de S. Marinatos portant sur les années 1952 à 1966 vient ainsi d'être édité par la Société archéologique d'Athènes (*Ανασκαφαί Μεσσηνίας. 1952-1966*, Athènes, 2014). L'ouvrage de M. Zavadil se réfère en outre aux découvertes de G. Korres en Messénie, qui font suite à celles de S. Marinatos, ainsi qu'aux résultats de prospections publiés par la *Minnesota Messenia Expedition*, des découvertes qui n'ont pas été intégrées par O. Pelon dans son ouvrage fondamental *Tholoi, tumuli et cercles funéraires* publié à Athènes en 1976. Trois thèmes sont développés : la position géographique des tombes, leur architecture et leur mobilier. Dans son approche topographique, l'auteur démontre que les tombes à tholos n'ont pas toutes été édifiées en un lieu bénéficiant d'une vue imprenable sur les étendues environnantes, mais que certaines d'entre elles, au contraire, occupent un point qui n'offre qu'une vue limitée. Le critère de visibilité dans le paysage n'a donc vraisemblablement pas toujours joué un rôle décisif dans le choix de leur emplacement. L'auteur se penche aussi sur la position des tombes au sein des cimetières et leur rapport avec le tracé éventuel de routes, notamment dans la région d'Englianos. L'ouvrage de M. Zavadil comprend huit plans de cimetières ou de sites, dont deux réalisés par l'auteur et trois autres complétés par cette dernière, ainsi que deux cartes de répartition de *tholoi* sur deux régions messéniennes différentes, qui constituent de nouveaux documents. Les illustrations réparties sur 60 pages sont pour la plupart des reproductions de plans de tombes, mais une carte indique l'emplacement des 93 sites de l'Helladique Moyen et de l'Helladique Récent examinés par l'auteur jusqu'en 2011. La distribution régionale de ces sites aurait toutefois pu donner lieu à une étude

impérial, avant d'intégrer le roi de Judée dans la mosaïque des royaumes et principautés contemporaines et dépendant de Rome. On l'a dit, l'ouvrage est agrémenté de nombreuses nouvelles aquarelles de J.-Cl. Golvin pour certaines basées sur les travaux de E. Netzer : vues obliques embrassant des villes antiques d'un seul regard (Babylone, Antioche, Jérusalem, Césarée au II^e s.), focales resserrées sur des ensembles architecturaux distincts (forum de Béryte, palais de Césarée, palais de Jéricho, temple d'Auguste à Sébastè et à Césarée) ou monuments (temple de Jérusalem, *Augusteum* de Panias) offrent autant de vues à la fois spectaculaires et dûment réfléchies. Seul regret, la publication, sans doute inévitable, de certaines planches en double page. Suit une bibliographie limitée à une dizaine de titres.

Laurent THOLBECQ

Martin GALINIER & François BARATTE (Ed.), *Iconographie funéraire romaine et société. Corpus antique, approches nouvelles ?* Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2013. 1 vol., 271 p., nombr. ill. (HISTOIRE DE L'ART 3). Prix : 28 €. ISBN 978-2-35412-175-4.

La collection « Histoire de l'art », forte d'une originalité transfrontalière puisqu'elle est portée par les Universités de Gérone et de Perpignan Via Domitia, accueille les Actes d'un colloque international tenu à Perpignan en 2010 et consacré à l'iconographie des sarcophages romains. Depuis plus de soixante ans, *Les Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains* de Franz Cumont ont suscité les débats entre tenants d'une signification symbolique et tenants d'une signification réaliste des décors de sarcophages tant païens que chrétiens. En soixante ans, le corpus disponible est passé de 1 500 à 6 000 pièces ; les temps étaient venus de présenter un nouvel état de la question. C'était là l'objectif fixé par les organisateurs, et ils y ont parfaitement réussi. Le volume est structuré en deux parties. La première, *Contextes archéologique et iconographique*, regroupe sept textes qui reviennent sur un thème (Phèdre, la vie quotidienne) ou qui s'interrogent sur l'autoreprésentation funéraire ou sur la polysémie de l'image mythologique (*Achille à Skyros*). Dans la deuxième partie, *Contextes provinciaux et christianisme*, sont plus particulièrement étudiés les cuves de l'Afrique romaine et de la Gaule narbonnaise, et quelques thèmes des sarcophages chrétiens (représentation des défunts, analyse comparée des images des catacombes, assez traditionnelles alors que celles des sarcophages attestent une réelle capacité créatrice, images de Pierre, de l'orante). Faute de pouvoir tout citer, retenons plus particulièrement trois contributions d'un grand intérêt méthodologique. En ouverture, J. Ch. Balty dans « Franz Cumont et l'interprétation symbolique des sarcophages romains, à près de soixante ans des Recherches » (p. 7-28), repart du texte même de Fr. Cumont pour souligner avec beaucoup de rigueur combien certaines formulations ont été sur- ou mal interprétées. Mais il souligne bien aussi que le savant belge a exagéré l'importance du mysticisme astral dans la société romaine. M. Galinier se préoccupe à juste titre dans « À vendre. Les sarcophages romains dans les ateliers, suggestions méthodologiques » (p. 85-115) des conditions de production des cuves, conformément aux rituels, aux comportements et aux valeurs attachées à la *memoria*, sachant que les achats dans le stock pré-sculpté du marbrier l'emportaient largement

sur les commandes plus ou moins personnalisées. Il assortit sa réflexion, qui fait utilement appel à la documentation épigraphique, d'un schéma opératoire d'analyse (ill. 11). Pour terminer, dans « En somme, et sans vraiment conclure » (p. 259-271), R. Turcan met l'accent sur la « sociologie » évolutive des sarcophages en lien avec la diversification de la société romaine, avec les courants commerciaux, avec l'émergence de « faits de société » comme l'intérêt porté à l'enfant, ou avec l'influence du théâtre. Ce volume aurait mérité des illustrations de bien meilleure qualité et, toutes les contributions ouvrant des perspectives de nouvelles recherches, des résumés bienvenus, mais les objectifs des organisateurs ont été atteints. La démarche de Fr. Cumont était à la fois philologique et archéologique. Ce colloque rappelle combien il importe, non de vouloir à tout prix retrouver dans l'iconographie une « illustration » des textes mais de ne pas refuser systématiquement l'apport du texte pour décrypter l'image.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Stephan BERKE & Torsten MATTERN (Ed.), *Römische Gräber augusteischer und tiberischer Zeit im Westen des Imperiums*. Akten der Tagung vom 11. bis 14. November 2010 in Trier. Wiesbaden, Harrassowitz, 2013. 1 vol., v-228 p., nombr. ill. (PHILIPPIKA, 63). Prix : 72 €. ISBN 978-3-447-06994-6.

Pour les régions rhénanes, moyennes et inférieures, de Mayence aux estuaires, la période augustéenne est particulièrement lourde sur le plan historique et dense sur le plan archéologique : après la longue préparation sur le terrain, vers 16 av.n.è., par Auguste lui-même, de l'organisation civile du Nord de la Gaule et de la conquête militaire de la Germanie, Drusus lance en 12 ses offensives au départ de Xanten et de la Lippe, et de Mayence et du Main, vers la Weser et l'Elbe. Jusqu'à la fin du règne d'Auguste, peut-être jusqu'au début du règne de Tibère, avec les dernières opérations de Germanicus au-delà du Rhin, existe et fonctionne la province de la Grande Germanie, autour de Cologne comme capitale, avec des installations civiles et militaires importantes à l'est du Rhin. La période de la Grande Germanie est courte, dense, riche et les découvertes étonnantes en matière funéraire autour du camp de Haltern, sur la Lippe, réalisées ces dernières années, jusqu'en 2009, méritaient incontestablement un premier bilan et une première évaluation comparative, ce qui fut fait à Trèves en 2010. Quels sont les rites funéraires pratiqués dans ces régions sous Auguste ? Quels sont les signes reconnaissables de la romanité, en particulier à l'est du Rhin ? Quelle est la part des cultures et pratiques indigènes, et l'influence des cultures importées autour des sites militaires et civils romains ? Quelques contributions relatives à l'Italie sont destinées à mieux mesurer les parentés et différences, mais ne simplifient pas le questionnement dans la mesure où en Italie même des changements s'opèrent à la même période et qu'un objet, même typiquement romain, n'est pas nécessairement signe de romanité. La Gräberstrasse de Haltern, à proximité et le long de voies d'accès au Hauptlager et au Feldlager, présente une double configuration de tombes (68 et 40) avec ou sans construction structurée, sous petits *tumuli* ou en enclos carrés, plus ou moins riches, mais dans tous les cas, un mobilier primaire ou secondaire (urnes, lampes, balsamaires, clinés) renvoyant aux traditions romaines. Cette nécropole augustéenne qui doit correspondre à la phase de construction ferme

VI^e s., période intermédiaire de l'histoire des relations entre Rome et la Perse, une lecture inspirée de la théorie des systèmes-monde d'I. Wallerstein, dont il démontre à la fois l'intérêt et les limites. Parmi les études ponctuelles, relevons encore l'article que G. Traina (p. 203-209) consacre à l'ambassade de l'arménien Narsès en 552, et la relecture proposée par A. Chauvot (p. 143-166) d'un épisode célèbre d'Ammien Marcellin (26, 5, 7), mettant en scène, au début du règne de Valentinien, des *legati* coupables d'avoir refusé des *munera* reçus *ex more* et d'avoir fomenté une guerre à leur retour. Enfin, H. Huntzinger donne (p. 211-226) une interprétation stimulante de l'étonnante négociation menée en 443 entre la place-forte d'Anasamos et Attila, au cours de laquelle les habitants d'Anasamos jouèrent un rôle plus important que l'émissaire de Théodose II, lecture articulée sur une redéfinition précise du *ius gentium* dans l'Antiquité tardive. – La matière du livre est si ample que l'on peine quelquefois à cerner les continuités ou discontinuités envisagées entre les périodes. L'ouvrage présente quelques lacunes dans la trame chronologique (le début de la période est ainsi peu traité) et certains articles sont redondants. On lira néanmoins avec profit ce livre qui traite de textes rhétoriques et de sources d'abord difficile (*collectio Avellana*, livre X des *Variae* de Cassiodore, *Epistulae Austrasicae* ...). Les contributeurs y sont amenés à s'interroger sur l'évolution de la terminologie diplomatique et sur les connotations partisans qu'elle prit à certaines époques. De manière générale, on soulignera l'effort des contributeurs pour isoler des aspects originaux de la diplomatie antique et médiévale (cas de diplomatie parallèle ou « spontanée », interventions au niveau local...) ou pointer la portée symbolique d'une ambassade ou de l'ambassadeur. Il s'agit donc d'une somme précieuse tant pour les historiens que pour les philologues de l'Antiquité gréco-latine, du Moyen Âge occidental et de l'Empire byzantin.

Agnès MOLINIER ARBO

Ekaterina NECHAEVA, *Embassies, Negotiations, Gifts. Systems of East Roman Diplomacy in Late Antiquity*. Stuttgart, Franz Steiner, 2014, 306 p. (ALTE GESCHICHTE, GEOGRAPHICA HISTORICA, 30). Prix : 54 €. ISBN 978-3-515-10632-0.

Devant l'austère couverture de ce livre sans cartes ni illustrations, le regard est attiré par le bandeau du titre qui s'étire sur deux lignes en une longue succession de termes choisis qui justifient la parution dans une collection d'histoire ancienne et de géographie historique. Au milieu d'une dizaine de mots disposés et imprimés de manière hiérarchisée et réfléchie, le plus important, sinon le plus caractéristique de l'esprit de ce livre, est sans doute celui de « systèmes » avec un « s » pour annoncer la pluralité des objectifs. Ici nulle récapitulation savante des relations diplomatiques de l'Empire romain finissant, nulle reconstitution détaillée de l'histoire politique de cet État, nulle énumération chronologique des conflits et des traités : l'événementiel est évacué au profit du structurel, le récit est supplanté par la synthèse, la conjoncture est effacée par le concept, peut-être au risque d'une étude désincarnée, intemporelle, presque théorique. La notion de système revêt son importance fondamentale dès le premier chapitre consacré aux « mécanismes de la diplomatie » du monde romain tardif. Il s'agit en réalité de l'Empire protobyzantin dans la mesure où l'auteur prône le temps long dans une perspective évolutionniste faisant de l'Antiquité tardive la

genèse du monde byzantin, et privilégie le témoignage des sources grecques relatives au VI^e siècle (Procopé, Malalas, Agathias, Ménandre le Protecteur, Théophylacte Simocatta), voire postérieures, comme le *Livre des cérémonies* compilé au X^e siècle à la demande de l'empereur Constantin VII Porphyrogénète. Cette orientation se justifie par la répartition chronologique des sources conservées, en particulier des florilèges réalisés sous le même souverain, les *Excerpta de legationibus* que Carl de Boor a édités en 1903. Par souci d'efficacité, l'auteur utilise les commodités *Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, t. 2, Liverpool, 1983, mais l'ouvrage de R. C. Blockley propose un simple réagencement des fragments accompagnés d'une traduction et de commentaires sans offrir une édition à nouveaux frais. Dans ces circonstances, il convient de se tourner encore vers l'édition ancienne et non remplacée de Ludwig Dindorf, *Historici Graeci minores*, ou celle de Karl Müller, *Fragmenta historicorum Graecorum*, publiées respectivement à Leipzig et Paris dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Les sources grecques étudiées orientent vers la fin de l'Antiquité et marquent un intérêt particulier pour la relation byzantino-perse considérée comme un « paradigme » de la diplomatie impériale, au point que des passages du *Livre des cérémonies* sur l'accueil d'un ambassadeur perse sont traduits. Tributaire de ses sources comme tout historien documenté, l'auteur examine avec attention cet échange devenu unilatéral par la disparition des sources de l'Empire sassanide. Si les rouages administratifs de l'État byzantin ne suscitent guère plus d'intérêt et sont expédiés en une dizaine de pages, en revanche l'échange diplomatique sous forme de réceptions d'émissaires, de lettres officielles et de cadeaux variés retient l'attention de l'auteur, comme il apparaît dans la suite du livre. Le deuxième chapitre, le plus long, est occupé par la sémantique et la symbolique de la diplomatie du pouvoir byzantin en majesté et en position de suprématie avérée ou affirmée vis-à-vis de ses voisins, rivaux ou vassaux. Il est ici question de hiérarchiser ces relations selon l'intérêt prêté par Constantinople à la puissance étrangère, l'importance protocolaire accordée par la chancellerie impériale à l'interlocuteur officiel désigné par l'autre partie, enfin la taille et la distinction de l'ambassade envoyée ou reçue, sa dimension plénipotentiaire ou représentative. Pour donner un peu de corps à cet examen, le troisième chapitre enquête sur le personnel diplomatique, sa formation, sa position, son statut, son degré assez relatif de professionnalisation, sans omettre les interprètes et les membres de la suite, l'organisation matérielle et les finalités du voyage. Histoire et territoire, prosopographie et ethnographie charpentent et ornent cet examen suggestif. Le chapitre suivant étudie la tradition du don ou de l'échange de cadeaux diplomatiques et la nature de ces présents personnels ou solennels. Une fois encore, les données sont classées en catégories matérielles et réparties en niveaux symboliques selon leur nature, leur provenance, leur destinataire et leur finalité, au risque de l'énumération et de la répétition avec le dernier chapitre qui examine les insignes du pouvoir conférés par l'Empire byzantin à ses voisins du Caucase, des steppes, d'Afrique du Nord et d'Occident placés dans un rapport de subordination réelle ou formelle. L'esprit de système aboutit à un ouvrage original et schématique, presque structuraliste dans ses deux ou trois premiers chapitres qui contrastent avec le reste d'un livre qui témoigne d'une remarquable érudition et d'une belle polyglossie.

Sylvain DESTEPHEN

S'il s'agissait de son fils, le rédacteur de la pétition aurait sans doute utilisé le mot *υἱός* plutôt que *παῖς*.
Jean A. STRAUS

Henri VAN EFFENTERRE, *Minos et les Grecs. La cité revisitée. Choix d'articles (1937-2005)*. Études rassemblées par Françoise Ruzé. Paris, Publications de la Sorbonne, 2013. 1 vol., 1047 p. (LES CLASSIQUES DE LA SORBONNE, 7). Prix : 19 €. ISBN 978-2-85944-765-6.

Henri van Effenterre (1912-2007) fut à la fois historien et archéologue de la Grèce antique. Il se plaisait aussi bien dans les fouilles minoennes que dans l'édition d'inscriptions alphabétiques crétoises, l'étude des textes juridiques et législatifs archaïques, l'histoire de la Grèce... H. van Effenterre était, en un sens, un touche-à-tout – le premier de sa vingtaine de livres fut une *Histoire du scoutisme*, parue dans la collection *Que sais-je ?* en 1947. Mais ce touche-à-tout avait du talent, de l'érudition, des convictions, de l'humour, de l'inspiration et une grande capacité de travail. Les 74 articles réunis dans ce volume en donnent une belle illustration. Je relève quelques titres représentatifs : *Écrire sur les murs*; *De l'éteoocrétois à la selle d'agneau*; *Un mort parle toujours*; *Homère, la danseuse et le conscrit crétois*; *Éros et sécurité sociale dans la Crète ancienne*, mais aussi *Droit et prédroit en Grèce depuis le déchiffrement du linéaire B*; *Ambiguïté du vocabulaire de la sociabilité*... Françoise Ruzé était bien placée pour sélectionner ces textes, elle qui a cosigné avec Henri van Effenterre les deux volumes de *Nomima. Recueil d'inscriptions politiques et juridiques de l'archaïsme grec*, Rome, 1994-1995. Qu'elle en soit remerciée.

Yves DUHOUX

Wolf-Dietrich NIEMEIER, Oliver PILZ & Ivonne KAISER (Ed.), *Kreta in der geometrischen und archaischen Zeit*. Munich, Hirmer Verlag, 2013. 1 vol., 488 p., 337 fig., (ATHENAIA 2). Prix : 85 €. ISBN 978- 3-7774-4241-9.

L'objectif de ce colloque organisé à l'Institut Archéologique allemand d'Athènes en 2006 était à la fois de rendre compte des recherches récentes sur la Crète des débuts de l'âge du Fer et de donner la parole à de jeunes chercheurs ; les chercheurs confirmés et les grands noms de l'archéologie crétoise ne sont pas absents d'un volume qui rassemble trente-deux contributions. Si la problématique générale traite de l'évolution des structures sociopolitiques de l'âge du Bronze à la société de la *polis* grecque, il n'y avait pas de thématique privilégiée pour les interventions que les éditeurs ont classées en neuf thèmes. Dans l'introduction, A. Chaniotis se met en quête des individus de cette Crète post-minoenne « désincarnée » et propose un voyage imaginaire, à travers les sources littéraires, dans la Crète archaïque. Deux contributions traitent du passé minoen : E. Federico dégage les différentes traditions mythologiques de la Crète fidèles à ce passé ou se rattachant au panhellénisme, et leur succès divers aux époques archaïque et classique ; les Crétois ne se sont pas pensés comme une unité ethnique, malgré leur confrontation avec le reste du monde grec. N. Cucuzza s'interroge sur la place des ruines minoennes en Crète archaïque et sur l'« archéologie

Jan Felix GAERTNER & Bianca HAUSBURG, *Caesar and the Bellum Alexandrinum. An Analysis of Style, Narrative Technique, and the Reception of Greek Historiography*. Göttingen-Bristol (CT), Vandenhoeck & Ruprecht, 2013. 1 vol., 372 p. (HYPOMNEMATA – UNTERSUCHUNGEN ZUR ANTIKE UND ZU IHREM NACHLEBEN, 192). Prix : 89,99 €. ISBN 978-3-525-25300-7.

Jan Felix Gaertner et Bianca Hausburg proposent une synthèse extrêmement fouillée à propos du *Bellum Alexandrinum*. Cet ouvrage du corpus césarien, qui rapporte non seulement les combats soutenus par César à Alexandrie et en Égypte de novembre 48 à juin 47 avant notre ère (chapitres 1 à 33), mais aussi des événements intervenus en Arménie d'août à décembre 48 (chapitres 34 à 41), en Illyrie de l'été 48 à mars 47 (chapitres 42 à 47), en Espagne d'octobre 49 à février 47 (chapitres 48 à 64) et enfin la brève campagne victorieuse de César contre Pharnace de juillet à septembre 47 (chapitres 65 à 78), a été peu étudié dans le passé, et la recherche s'est surtout portée sur la question de l'auteur ou des auteurs de cet ouvrage. Si l'attribution de l'ouvrage dans son ensemble à César lui-même est impossible, en revanche il a été proposé d'identifier son auteur à Aulus Hirtius ou bien à un amateur anonyme, mais, depuis le XIX^e siècle, divers chercheurs ont aussi soutenu l'hypothèse qu'il s'agissait d'un ouvrage hétérogène, issu de la compilation de rapports et récits composés par différents auteurs. J.F. Gaertner et B. Hausburg proposent une étude à la fois plus complète et plus large que leurs devanciers. Après une brève introduction (p. 13-14) et un premier chapitre faisant le bilan des données connues sur la rédaction du corpus césarien (« The *Bellum Alexandrinum* and the *Corpus Caesarianum* », p. 15 à 30, avec les appendices A à D, p. 169-214), ils reprennent dans un deuxième chapitre l'étude des éléments linguistiques qui permettent de rapprocher le texte du *Bellum Alexandrinum* des œuvres de César ou du livre VIII de la Guerre des Gaules, écrit par Hirtius, ou au contraire de l'en distinguer (« Language and Style of the *Bellum Alexandrinum* », p. 31 à 73 avec les appendices E à K, p. 215 à 290). Dans un troisième chapitre (« Literary Technique and Historiographical Method », p. 74 à 154 avec l'appendice L, p. 291 à 302), ils examinent la conception de la narration historique qui était celle du ou des auteurs, les modèles épistémologiques et littéraires suivis par celui-ci ou ceux-ci, et l'homogénéité ou hétérogénéité de l'ouvrage eu égard à ces critères non plus linguistiques, mais liés à l'organisation même du récit. Des cartes, une bibliographie et des index complètent l'ouvrage (p. 303 à 372). Des témoignages antiques sur le corpus césarien, en particulier de la lettre de Hirtius à Balbus au début du livre VIII du *Bellum Gallicum*, les auteurs concluent que Hirtius, après la mort de César, a pris la responsabilité d'éditer le *Bellum ciuile*, de rédiger le livre VIII du *Bellum Gallicum*, et de prolonger le *Bellum ciuile* en faisant composer les deux ouvrages connus sous le titre de *Bellum Africum* et *Bellum Hispaniense*, c'est-à-dire en réunissant dans un seul corpus toutes les campagnes de César de 58 avant notre ère à sa mort – le *Bellum Hispaniense*, incomplet, peut s'être poursuivi originellement jusqu'à raconter rapidement le retour de César d'Espagne. La démonstration, telle qu'elle est fournie dans le premier chapitre avec ses appendices, nous paraît convaincante. Le *Bellum Alexandrinum* quant à lui, qui rapporte les événements advenus entre la fin du *Bellum ciuile* et le début du *Bellum Africum*, pose des problèmes spécifiques, parce que Hirtius mentionne dans la lettre à Balbus un commentaire *nouissi-*

mum (...) imperfectum de César, complété par ses soins, et qui peut coïncider avec le début du *Bellum Alexandrinum* ou avec la fin du *Bellum ciuile*, et que l'homogénéité linguistique du *Bellum Alexandrinum*, l'identification et même l'unicité de son auteur font débat. Le second chapitre prolonge la discussion en exploitant lui aussi un matériau déjà employé par la recherche antérieure, en l'occurrence les usages linguistiques attestés dans le texte du *Bellum Alexandrinum*. Mais les données recueillies systématiquement ici sont bien plus nombreuses que celles sur lesquelles se basait encore par exemple Jean Andrieu dans son édition de la Collection des Universités de France de 1954. Approfondissant ainsi des hypothèses déjà anciennes, les auteurs montrent que, dans les chapitres 1 à 21 du *Bellum Alexandrinum*, de nombreux usages linguistiques, en particulier, ce qui est fort significatif, ceux des termes grammaticaux, connecteurs et subordonnants notamment, sont très proches de ceux des ouvrages authentiques de César. Au contraire, dans les chapitres 22 à 78, les termes et emplois attestés, y compris pour les termes grammaticaux, ne sont plus comparables à ceux du *Bellum Gallicum*, livres I à VII, ni du *Bellum ciuile*. Fait important également, Jan Felix Gaertner et Bianca Hausburg indiquent que le *Bellum Alexandrinum* contient fort peu de traits linguistiques comparables à ceux qui caractérisent le livre VIII du *Bellum Gallicum*, écrit par Hirtius. Leur conclusion est que ces données étayent l'hypothèse que le commentaire inachevé de César auquel fait allusion la lettre à Balbus incluait les chapitres 1 à 21 du *Bellum Alexandrinum*, qui sont substantiellement césariens, mais que la suite de l'ouvrage n'est ni de César ni de Hirtius. Le chapitre 3 analyse au contraire un matériau neuf, dont l'intérêt dépasse la simple identification de l'auteur du *Bellum Alexandrinum*. Les auteurs montrent que le modèle épistémologique et littéraire suivi dans le récit historique des chapitres 1 à 21 est très différent de celui des chapitres 22 à 78. Dans les chapitres que leurs traits linguistiques permettent par ailleurs d'attribuer à César, est suivi un modèle que les auteurs qualifient de thucydéen : les personnages et les actions ne sont pas évalués positivement ou négativement, les motivations des personnages sont indiquées explicitement avec une focalisation interne, le narrateur n'anticipe pas les événements et laisse à chaque instant l'avenir ouvert, il n'admet pas d'intervention directe des divinités, en particulier de la Fortune, il tente de faire la part des différentes causalités qui interviennent dans la trame des événements, notamment les facteurs psychologiques liés au moral des troupes. Les chapitres suivants renvoient nettement à un modèle différent, celui de l'histoire dite tragique d'époque hellénistique telle que développée par exemple par Phylarque ou Douris de Samos. Les jugements de valeur sur les agents historiques, la mise en scène pour elle-même des émotions spectaculaires des personnages, les anticipations d'événements à venir, les renvois à l'intervention de la déesse Fortune, le passage au second plan de la volonté d'explication causale, sont des traits qui apparaissent clairement dans les chapitres 22 à 78 du *Bellum Alexandrinum*, en particulier dans l'épisode long et détaillé consacré à la haine mutuelle entre Quintus Cassius Longinus et ses administrés d'Espagne ultérieure (chapitres 48 à 64), qui s'achève par la mort de ce personnage. Cette étude de l'épistémologie implicite de l'œuvre et de ses principes de composition confirme l'hétérogénéité du *Bellum Alexandrinum*, de manière encore plus convaincante que de simples emplois linguistiques toujours discutables, en même temps qu'elle l'inscrit dans l'histoire du genre historique à Rome. Le dernier chapitre est consacré aux circonstances dans lesquelles Hirtius a fait com-

poser le corpus césarien et à la fonction qu'il attribuait à la publication de celui-ci. Ici Jan Felix Gaertner et Bianca Hausburg font un lien entre l'histoire tragique telle qu'illustrée par la fin du *Bellum Alexandrinum* et la lettre à Lucceius où Cicéron développe sa conception du genre historique (*Familiares* V, 12). Ils rappellent que Hirtius a été l'élève de Cicéron. Selon eux, le corpus césarien, quoique composé avec une mise en forme littéraire nette et selon les règles du genre historique, relevait, comme la réponse déjà publiée par Hirtius en 46 avant notre ère face à l'éloge de Caton d'Utique par Cicéron, d'une défense de César, destinée avant tout à une efficacité politique à très court terme. Dans l'ensemble l'ouvrage de Jan Felix Gaertner et Bianca Hausburg est une démonstration convaincante, très riche de détails, étayée par des données nombreuses et précises, et cependant il nous semble y trouver des tensions internes, d'ailleurs intéressantes en elles-mêmes. Jan Felix Gaertner et Bianca Hausburg indiquent (p. 53) que les chapitres 22 à 78 eux-mêmes ne renvoient probablement pas à une rédaction unitaire, en mentionnant rapidement des usages linguistiques divergents entre les différentes sections de cette partie de l'œuvre. Cependant ils montrent dans tout le reste de leur étude, aussi bien sur le plan linguistique que sur le plan littéraire, que ces chapitres partagent de nombreux traits communs. Il est particulièrement significatif que ces chapitres renvoient, selon les auteurs, au même modèle littéraire, celui de l'histoire tragique. D'autre part, après avoir affirmé avec force que Hirtius n'était pas l'auteur du *Bellum Alexandrinum*, parce que l'ouvrage contenait seulement un petit nombre de passages comportant des traits linguistiques caractéristiques de Hirtius, concentrés vers la toute fin de l'œuvre (p. 31-35, en particulier p. 34), les auteurs affirment (p. 155-159) que Hirtius a rédigé lui-même les chapitres 22 à 78 en complétant l'esquisse césarienne allant jusqu'au chapitre 21 et en utilisant des rapports de lieutenants de César. L'ouvrage ne comporte pas d'étude détaillée sur le modèle historiographique suivi par Hirtius dans le livre VIII du *Bellum Gallicum*, qui puisse éclairer la discussion basée sur les usages linguistiques. Il nous semble difficile de résoudre ces deux tensions internes. Si, comme l'étude le montre à notre avis de manière convaincante, il y a un changement linguistique et littéraire passé le chapitre 21, que les chapitres 22 à 78 ont été rédigés par une seule et même personne, à partir de rapports de lieutenants, et que dans l'ensemble cette personne n'a pas les mêmes usages linguistiques que Hirtius, en dehors de passages que celui-ci a pu revoir, alors il nous semble que le plus simple est de supposer que Hirtius a confié la rédaction du *Bellum Alexandrinum* à un anonyme, tout comme il l'a fait par ailleurs pour le *Bellum Africum* et le *Bellum Hispaniense*. Cet anonyme, en l'occurrence non dépourvu de culture, mais amateur d'histoire tragique, contrairement à César, a complété les chapitres 1 à 21, repris d'une esquisse césarienne, par un récit composé par lui, à savoir les chapitres 22 à 78. Mais il s'agit là d'une simple hypothèse à la lumière de l'étude présentée ici. Quoi qu'il en soit, la richesse de l'ouvrage de ces derniers nous paraît considérable. Au-delà de l'identification de l'auteur du *Bellum Alexandrinum* et de l'histoire du corpus césarien, l'étude de Jan Felix Gaertner et Bianca Hausburg intéressera deux catégories de lecteurs au moins. Les linguistes et littéraires qui s'intéressent aux idiolectes des écrivains anciens, à la variété de leurs préférences individuelles en matière d'usages linguistiques, y trouveront un ample matériau. Les spécialistes du genre historique à Rome et dans le monde hellénistique pourront tirer parti d'une analyse qui montre la richesse littéraire du *Bellum Alexan-*

drinum, œuvre hétérogène, composée de morceaux divers mais tous intéressants et séduisants si l'on accepte qu'ils sont rédigés selon des normes épistémologiques et esthétiques diverses.

Emmanuel DUPRAZ

Yoneko NURTANTIO, *Le silence dans l'Énéide*. Bruxelles, EME Éditions, 2014. 1 vol., 165 p. (DIVIN ET SACRÉ). Prix : 22 €. ISBN 978-2-8066-2928-9.

Ce livre est issu du mémoire de maîtrise en langues et littératures classiques de Yoneko Nurtantio, « défendu en mai 2013 à l'Université libre de Bruxelles » (p. 8). L'objectif de l'auteur est d'étudier les occurrences du silence que contient l'épopée virgilienne, en accordant une attention particulière à la descente aux Enfers d'Énée. En effet, selon Y. Nurtantio, « c'est à ce moment que se tient un passage initiatique crucial, propre à métamorphoser le héros » (p. 7). La première partie, l'introduction (p. 11-24), contient principalement des remarques sur les limites du champ d'investigation de l'auteur et sur les précautions à prendre : Y. Nurtantio, qui évoque le risque de « spéculer à tort et à travers sur ce que l'auteur aurait voulu dire » (p. 12), précise notamment qu'elle s'intéresse surtout « à tel silence plutôt qu'à tel autre, selon l'intérêt que chacun présente » (p. 16), et que son étude se limite à l'épopée virgilienne (p. 17). La deuxième partie de l'ouvrage (p. 25-39) est principalement consacrée à « la notion d'initiation » (p. 25) : Y. Nurtantio y fait ainsi appel au concept de *regressus ad uterum*, « retour à l'état prénatal, pour vivre une forme de seconde naissance et devenir ainsi un être nouveau » (p. 25). Par ailleurs, elle met en évidence les silences qui, chez Énée, peuvent être suscités par une entité surnaturelle, alors que ce dernier n'a pas encore été initié. Enfin, elle souligne l'ambivalence du langage, à la fois puissant en raison de la possibilité « d'exprimer un *infandum*, un objet couvert de tabou linguistique » (p. 34), et faible dans la mesure où, pour exprimer certains malheurs ou pour décrire l'indicible, « nos mots humains sont trop faibles et font défaut » (p. 39). La troisième partie de l'ouvrage (p. 41-70) concerne l'initiation proprement dite : Y. Nurtantio y aborde notamment la « *quête du nom* » (p. 42 ; l'italique est de l'auteur), qui consiste, pour le héros, à « rendre son nom immortel par tous les moyens, en particulier en allant au-devant d'une belle mort, afin de survivre dans la mémoire d'autrui » (p. 42). Puis l'auteur s'intéresse à la préparation à l'initiation qui, selon ses termes, nécessite « une forme de purification » (p. 47) ; cette dernière passe par un processus sélectif en trois étapes : premièrement, « l'élection des meilleurs éléments de son armée, qui s'opère par le biais des concours » (p. 47) ; ensuite, le moment où « les Troyennes purifient la flotte par le feu : seuls quelques navires réchapperont de leur bûcher frénétique » (p. 47) ; selon l'auteur, cette destruction est « un signe qui autorise indirectement Énée à laisser derrière lui les vieillards et les femmes épuisées (c'est le troisième épurement) [...] ». Cette triple purification permet à Énée de se présenter comme candidat à fouler le seuil de l'Averne » (p. 47). De manière analogue, par leur mort, Misène et Palinure « ont tenu un rôle important dans la progression d'Énée, en incarnant le bruit auquel le héros devait mettre un terme » (p. 49). Puis Y. Nurtantio analyse « l'univers acoustique infernal » (p. 51), où vivent les *umbrae silentiae*, et elle s'intéresse au « silence de Virgile-narrateur »

Aaron JOHNSON, *Eusebius*. London-New York, I.B. Tauris, 2014. 1 vol., xv-231 p. (UNDERSTANDING CLASSICS SERIES). Prix : 24 \$. ISBN 978-9-78076-556-3.

Eusebius of Caesarea is still an underestimated author. His commentaries are largely unread, his controversial writings after Nicaea are not translated into English, his voluminous *Preparation for the Gospel* is valued only for what it preserves from the books of others. Even his *Ecclesiastical History* has seldom received its due as a work of scholarly excavation, though in method it is the most modern specimen of historiography to survive from the ancient world. Few scholars are so well equipped to repair this neglect as Aaron Johnson, whose recent monographs on both Eusebius and Porphyry combine wide learning with literary tact. The opening offers a concise account of the “intellectual culture” that Eusebius inherited as Bishop of Caesarea, and goes on to collect the few biographical facts that can be gleaned from his reticent works and the writings of others. Too little is said, perhaps about the Christian culture of the late third century, but we are introduced to Porphyry, the pagan Neoplatonist who furnishes Eusebius with an arsenal of Greek fire against the Greeks in his *Preparation for the Gospel*. In his astute second Chapter, Johnson advises us to read this chapter pedagogically rather than historiographically: that is to say, it implies that this work is a preface to a future forthcoming *Demonstration of the Gospel*, not that pagan literature foreshadows the divine revelation of truth. On the contrary, the marshalling of texts from Egypt, Phoenicia and Israel exposes the crudity of Greek thought and its dependence on the wisdom of other peoples; for Eusebius Christianity is not, as its first apologists had boasted, the philosophy of barbarians but the canon of rational piety against which even Athens can be measured and found wanting. Johnson uncharacteristically surrenders his judgment to the prevailing fashion on p. 12, where he says that those who distinguish the Christian Origen from his pagan namesake have fallen prey to a “modern proclivity” for dividing the ancient world into rigid categories. The one point on which Porphyry and Eusebius agree in their conflicting accounts of Origen’s career is that he cannot have been a Christian and a Platonist at the same time. The existence of two Origenes is assumed rather than asserted in the extant works of Porphyry, but his statement that the pagan Origen dedicated one of his two publications to the Emperor Gallienus proves that this man cannot have been the prolific Christian author who died in the previous reign (cf. p. 200 n. 49). Johnson himself points out in chapter 3 that every teacher of philosophy in the Roman world professed allegiance to a distinct tradition. Eusebius in his commentaries follows Origen in applying to scripture the tools that had been devised for the exposition of classical thinkers by their own disciples. He is not abusing these tools when he attributes a latent meaning to the text that is at odds with its superficial application. It need hardly be said that Eusebius is no despiser of history, and such readings, though we are all too ready to call them allegorical, are in fact adopted only because a reading which limits the import of the text to the author’s own time would be less faithful to the letter. The premiss that the future is providentially adumbrated in the past informs the writing of the *Ecclesiastical History*, which is the subject of the fourth chapter. Giving due weight to his diligence and precision in the synchronization of dates, Johnson admits that Eusebius may have embellished his material where he could not find suitably edifying data, and his silence about the Jews after the

third book betrays not only his lack of a source to compare with Josephus but his desire to prove that Judaism was a superannuated religion. The chapter concludes with a succinct though detailed review of the manuscripts and a defence of the view that the work which we now possess is an integral whole rather than a product of incompetent redaction. In chapter 5 Johnson argues that the postulates of Eusebian Christology, as expounded with maturity and precision in his writings against Marcellus, are the pre-existence of Christ as the Word or Logos of God, his ubiquitous action in history, his dependence on the Father and his perfect revelation of the Godhead in his capacity as the Father's image and wisdom – two terms which cannot be applied to him only (as Marcellus imagines) during his sojourn in the flesh. The Christ of Marcellus could not have functioned as the invisible archetype of Constantine, whom Eusebius represents, both in his hagiographic *Life* and in his *Tricennial Oration* of 336, as the all-seeing viceroy of God on earth. The purpose of philosophic biography, as Johnson observes, is to paint the inner man: to this end tacit parallels are drawn in the *Life* between Constantine and Moses, while in the speech of 336 a Christian turn is given to the traditional assumption that triumph in war bespeaks the favour of the gods. Johnson's synopses of the many texts that he examines in this volume are clear and accurate, and he never fails to offer a persuasive account of the circumstances in which Eusebius undertook a particular work and his reasons for the choice of a certain literary form. Compendious in scope and copious in its references to scholarship in a number of modern languages, this book will be equally useful to historians needing assistance in theology and to theologians seeking a closer acquaintance with the most eminent signatory to the Nicene Creed.

Mark J. EDWARDS

Daniel L. SCHWARTZ, *Paideia and Cult: Christian Initiation in Theodore of Mopsuestia*. Washington, DC, Center for Hellenic Studies, 2013. 1 vol., XII-170 p. (HELLENIC STUDIES, 57). Prix : \$ 24.95 (broché). ISBN 978-0-674-06703-5.

Le livre explore le rôle de l'éducation chrétienne et du culte dans le processus de conversion et de christianisation dans l'Antiquité tardive. L'étude analyse les *Homélies catéchétiques* de Théodore de Mopsueste comme un guide pour ceux qui souhaitent se convertir aux mystères de l'Église. On peut affirmer que les *Homélies catéchétiques* ont été adressées à un public très cultivé formé à une *paideia* classique et qui pouvait saisir le sens de l'enseignement de Théodore de Mopsueste. Son enseignement catéchétique a situé l'instruction des idées chrétiennes dans le contexte de la communauté religieuse et de la participation rituelle. Pour ce faire, il a cherché à produire une vue christianisée du monde et de la place de la conversion dans une communauté de culte. L'attention de Théodore aux composantes communes, cognitives et rituelles, d'initiation suggère une compréhension substantielle de la conversion religieuse, mais qui permet d'éviter une trop grande importance sur la transformation intellectuelle et psychologique. Tout au long de cette étude, la catéchèse apparaît comme une valeur inestimable pour comprendre la capacité des membres du clergé de former un nombre toujours croissant de nouveaux adeptes du christianisme. Schwartz aborde trois aspects importants de la catéchèse : l'immersion dans la structure sociale

et l'Orient (E. Pappalardo). Enfin, par l'étude de la ceinture et du carquois de Fortetsa, M. d'Acunto souligne l'utilisation des modèles proche-orientaux au profit de l'idéologie héroïque de la société crétoise archaïque : l'image du siège renvoie directement à la cité naissante, sans nécessaire référence à des événements historiques. Les discussions du colloque qui sont autant de pistes de réflexion et de critiques constructives, sont utilement transcrites. Mais l'édition du volume aurait pu être plus aboutie : on regrette l'absence de résumé des articles, que la césure des mots soit souvent fantaisiste, ou que l'illustration ne soit pas plus abondante et de meilleure qualité : une carte générale de la Crète et des plans plus précis auraient été bienvenus. Si l'avant-propos indique les objectifs des organisateurs du colloque, il n'y a pas de conclusion tentant de proposer une synthèse du volume. Des renvois internes, quand des sujets ou des sites sont traités par plusieurs contributeurs, auraient renforcé la cohérence du volume et permis d'éviter nombre de références périmées, sur des thématiques discutées durant la rencontre. La bibliographie n'a pas été mise à jour, alors que la Crète archaïque et les thèmes abordés ont été largement évoqués depuis 2006. Ceci étant, l'importance des recherches sur la Crète du début de l'âge du Fer apparaît nettement dans ce volume qui offre une grande variété de points de vue, de riches analyses et de nombreux exemples du rôle fondamental joué par la Crète dans le monde grec de cette époque.

Hélène AURIGNY

Adrian ROBU, *Mégare et les établissements mégariens de Sicile, de la Propontide et du Pont-Euxin. Histoire et institutions*. Berne, Peter Lang, 2014. 1 vol. xv-544 p. Prix : 79,20 €. ISBN 978-3-0352-0261-8.

Il volume contiene una versione riveduta della tesi di dottorato presentata e discussa da Adrian Robu nel 2008 presso le Università di Neuchâtel e del Maine. Nell'introduzione l'autore, dopo aver esposto brevemente le motivazioni in base alle quali ha scelto la colonizzazione megarese come oggetto di studio ed aver illustrato l'impianto tripartito del volume, espone la storia della ricerca moderna su Megara e passa brevemente in rassegna le fonti letterarie ed epigrafiche sulla città ed il mondo della colonizzazione megarese. La prima parte del volume riguarda alcuni aspetti della storia arcaica della città di Megara ed il loro rapporto con la colonizzazione megarese. Il primo tema ad essere affrontato è quello del sinecismo arcaico della città di Megara e della suddivisione in età arcaica del suo territorio in cinque *mere* secondo una tradizione riportata da Plutarco, *Quaest. Gr.* 16 e probabilmente risalente alla aristotelica *Costituzione dei Megaresi*. Robu, dopo aver a lungo discusso questa tradizione, ritiene che essa non sia storicamente affidabile. Nota infatti la presenza in essa dei *mere* degli *Heraeis* e dei *Kynosureis*, che, secondo lui, possono essere localizzati il primo a Perachora, zona in cui era presente il celebre *Heraion*, e il secondo a Salamina, in quanto *Kynosoura* era il nome di una piccola isola vicino alla più grande Salamina ed un eroe di nome *Kynosouros* era onorato a Megara. La menzione di questi due *mere* mostrerebbe come Plutarco riferisca in questo caso una tradizione di origine megarese, che mira ad inserire a tutti i costi all'interno della Megaride due territori che in età arcaica appartennero invece il primo a sempre a Corinto ed il secondo ora a Megara ed ora ad Atene e che invece i Megaresi volevano presentare

come appartenenti in origine alla loro *polis*. Per Robu il passo di Plutarco, unitamente alla lista dei *choria* della Megaride presente in un passo di Strabone (IX.1.10) e risalente ad una interpolazione megarese al *Catalogo delle Navi* omerico, sarebbe una tradizione elaborata in età classica o ellenistica per « faire appel aux mythes dans le contexte des conflits de voisinage » (p. 37). Ampio spazio viene dato al conflitto tra Atene e Megara per l'isola di Salamina, esponendo l'uso delle tradizioni mitiche elaborate da Megara ed Atene per rivendicare l'originario possesso dell'isola e il carattere in parte "rituale" (secondo gli studi di Brelich) della guerra combattuta tra Ateniesi e Megaresi per il possesso dell'isola. Ultimo tema trattato nella prima parte del volume è quello relativo alle lotte civili megaresi del VI sec. a.C. e Robu, dopo un'attenta analisi delle fonti tra cui i versi della silloge teognidea, considera anacronistica la tradizione secondo cui si sarebbe sviluppata in questo periodo a Megara una democrazia, ritenendo piuttosto che si tratti di conflitti tra diversi gruppi aristocratici. E proprio nei conflitti tra i diversi gruppi aristocratici piuttosto che nella *stenochoria* Robu vede la causa principale del movimento colonizzatore megarese, che avrebbe poi avuto ulteriore impulso dopo la definitiva perdita di Salamina. La seconda parte del volume studia più direttamente le colonie megaresi, sia quelle di Sicilia che quelle della Propontide e del Ponto Eusino. In relazione ad ogni insediamento vengono trattati vari punti importanti come la cronologia e le tradizioni sulla fondazione, il rapporto con gli indigeni e la possibile presenza di rincalzi colonari (*epoikoi*). Particolarmente degna di nota appare la cura che Robu mette nel cercare di mostrare le caratteristiche peculiari del movimento colonizzatore megarese che cercò sia in Sicilia che nella Propontide e nel Ponto Eusino di stabilire un denso reticolo di interconnessioni socio-economico-istituzionali che riguardarono non solo le fondazioni propriamente megaresi, ma anche gli altri insediamenti greci presenti sul territorio. Per quanto riguarda Megara Hyblaea Robu, dopo aver trattato i problemi riguardanti la cronologia della fondazione, si sofferma sui rapporti con gli indigeni, evidenziando come debba ritenersi degna di fede la tradizione sul ruolo importante che il re Hyblon ebbe nella fondazione della città e sulle caratteristiche dell'impianto urbano della città. Robu reputa priva di fondamento la tesi di alcuni studiosi che ritengono che il tessuto urbano fosse diviso originariamente in cinque *komai*, in quanto tale ipotesi sarebbe a suo parere priva di concreti riscontri archeologici e basata sulla tradizione dei cinque *mere* riportata da Plutarco, che, come si è già accennato sopra, egli non giudica fededegna. Per quel che riguarda la sezione su Selinunte interessante è la discussione sui rapporti che legarono la colonia megarese ai suoi vicini non solo greci, ma anche indigeni e punici. Si passa poi alle colonie megaresi della Propontide e del Ponto Eusino. Particolarmente sviluppato è il discorso sugli *epoikoi*, cioè dei sui gruppi di coloni supplementari che troviamo ad esempio a Bisanzio e sulla funzione che questi gruppi hanno nello sviluppo sociale della nuova *polis* coloniale. Interessante è anche l'analisi, sempre per quel che concerne Bisanzio ed anche Eraclea Pontica, delle tradizioni sulla presenza di gruppi di coloni non megaresi, come i Beoti ad Eraclea Pontica. Ampio spazio è dato inoltre al complesso rapporto con le popolazioni indigene, come i Traci a Bisanzio ed i Mariandini ad Eraclea Pontica. Nella terza parte del volume vengono passate in rassegna le principali istituzioni attestate da fonti epigrafiche e letterarie sia a Megara che nelle colonie di Sicilia, della Propontide e del Ponto Eusino. Una opportuna distinzione viene fatta tra le istituzioni che sono

più probabilmente tipicamente megaresi come il *basileus* eponimico, gli *aisimnatai* e l'*hekatostys* e quelle, come gli strateghi e gli *mnamonés*, che, seppur attestate sia nella madrepatria che nelle colonie, appaiono troppo comuni nel mondo greco per poter essere considerate come tipicamente megaresi. Interessante appare la discussione sulla presenza dello *hieromnanton* eponimico a Bisanzio, la quale in ciò si differenzia dalle altre colonie megaresi dell'area, in cui è invece attestato il *basileus* con funzione eponimica. Per Robu tale menzione va ascritta ad un influsso argivo, ipotesi che troverebbe la sua conferma nelle tradizioni attestanti una presenza argiva all'interno del gruppo di coloni che fondò Bisanzio. Il volume termina con un capitolo di conclusioni generali, nel quale l'autore ripercorre gli argomenti esposti nel volume. Segue un'ampia bibliografia, delle cartine geografiche e delle tavole con alcune fotografie di epigrafi ed infine l'indice delle fonti, un indice geografico e prosopografico ed un indice tematico. Il volume affronta molti aspetti delle vicende storiche del mondo megarese ed è di sicuro interesse per chi ha intenzione di occuparsi allo studio della storia di Megara e delle sue colonie. Si auspica che esso possa essere foriero di rinnovato interesse per lo studio di questa *polis* e delle sue colonie, le cui vicende meritano ancora di essere approfondite.

Ferdinando FERRAIOLI

Alexandru AVRAM, *Prosopographia Ponti Euxini Externa*. Louvain-Paris-Walpole (Ma.), Peeters, 2013. 1 vol., XXXVI-462 p. (COLLOQUIA ANTIQUA, 8). Prix : 87 €. ISBN 978-90-429-2719-3.

Cet ouvrage épais constitue le fruit attendu d'une enquête menée depuis plusieurs années, annoncée à plusieurs reprises – entre autres, « Pour une prosopographie externe des ressortissants du Pont-Euxin », *Ancient Civilizations from Scythia to Siberia*, 17, 2011, p. 1-23. Des parties du répertoire ont été entre-temps publiées ou esquissées ailleurs par l'auteur. Une brève préface en latin, suivie d'une présentation plus ample en français, retrace l'histoire du projet et expose avec clarté les principes d'organisation. Les auteurs qui se sont essayés aux entreprises similaires ont privilégié des approches partielles, soit par cité (par exemple, L. Ruscu, « Sinopeans Abroad and Foreigners at Sinope », *Ancient West & East* 7 [2008], p. 81-106), soit par région, telle le Nord de la Mer Noire dans un article de Boris N. Grakov (1932) ou dans un projet inachevé mentionné dans l'archive de Louis Robert. A. Avram a naturellement pris pour modèle des répertoires qui font autorité dans le domaine, tels *FRA* (M. J. Osborne, S. G. Byrne, *Foreign Residents of Athens*, 1996) ou la série *Prosopographia Ptolemaica* (notamment *PP X* : Cs. A. La' da, *Foreign Ethnicity in Hellenistic Egypt*, 2002), exploitant aussi, pour l'onomastique grecque, les données de l'incontournable *LGPN*. L'accumulation d'une documentation très variée a amené A. Avram à interroger l'ensemble des sources littéraires, épigraphiques – les plus nombreuses – et papyrologiques, aussi bien grecques que latines. Pour l'Antiquité tardive, la démarche s'est avérée plus difficile : les corpus épigraphiques modernes sont peu nombreux ; en plus, les sources hagiographiques, connues en grande partie par des éditions anciennes, présentent un texte souvent corrompu, davantage pour les anthroponymes et les toponymes. L'auteur a ainsi mis à profit une documentation très dispersée, qui couvre l'ensemble du monde méditerranéen (cités grecques, royaumes

placé sous l'influence de Géla. Toutefois, c'est avec Syracuse et Camarine que se sont développés les rapports les plus étroits. Ainsi, le début de l'habitat historique de Castiglione semble coïncider avec celui de l'implantation syracusaine à Camarine. L'intérêt particulier du site de Castiglione di Ragusa réside dans le fait qu'il s'agit d'un des rares établissements indigènes de la région dont les nécropoles et l'habitat sont connus. Une mise à jour, par Giovanni Di Stefano, des phases de construction dans différentes parties de cet habitat, réalisée à la suite de recherches menées à plusieurs reprises entre 1977 et 2000, complète cet ouvrage qui constitue un bel exemple de récupération et de publication de données provenant de fouilles anciennes.

Frank VAN WONTERGHEM

Olivier DE CAZANOVE, Sophie FÉRET, Anna Maria CAVARELLI, avec la collaboration de Stéphane BOURDIN, Michael H. CRAWFORD & Martine DEWAILLY, *Civita di Tricarico II. Habitat et artisanat au centre du plateau*. Rome, École française de Rome, 2014. 1 vol., 262 p., nombr. ill. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 483). Prix : 50 €. ISBN 978-2-7283-1044-9.

Située au cœur de l'ancienne Lucanie, l'agglomération italique de Civita Tricarico (prov. de Matera) a été fouillée de 1988 à 2005 par l'équipe de Olivier de Cazanove, sous les auspices du Centre Jean Bérard de Naples, puis de l'École française de Rome. Objet de comptes rendus réguliers, l'exploration archéologique du site a débouché sur un premier rapport de synthèse paru en 2008. Cette publication – *Civita di Tricarico I* – qui réservait une large place aux fortifications et à deux maisons, dites D et E, avait déjà défini les lignes directrices de la topographie et de l'occupation : trois lignes défensives, l'acropole, une enceinte externe délimitant un plateau de 47 ha et un rempart « intermédiaire » réduisant l'espace à 29 ha ; quatre phases d'occupation, s'échelonnant du milieu du IV^e s. au début du I^{er} s. av. J.-C. La phase III, vers les années 220, coïncide avec l'édification de l'enceinte intermédiaire et amorce le déclin de l'établissement. Le présent volume s'attache plus particulièrement à un groupe de trois habitations, Q, M et I, fouillées à l'intérieur du rempart intermédiaire, de 1996 à 2002. Le bâtiment I, le plus récent, a reçu le nom de « maison aux moules », suite à la découverte d'un exceptionnel lot de terres cuites, en réalité un fonds d'atelier de coroplaste, constitué de moules et, en plus petite part, de tirages semi-finis. L'édition et l'analyse de ces découvertes prennent place dans un ensemble de chapitres qui, au total, permettent de croiser bien des problématiques liées à ce site et de suivre la réflexion des archéologues au rythme de leur progression sur le terrain. Données de fait, questions, interprétations, parallèles, discussions et synthèses progressives s'enchaînent avec une grande clarté au fil des exposés. Nous y avons trouvé une forme de pédagogie, rarement rencontrée dans des rapports de fouilles et témoignant d'une volonté de creuser les problèmes sans occulter ni les difficultés, ni les limites de toute interprétation. Le texte est assorti d'une illustration de premier ordre, en couleur pour l'essentiel, et l'ensemble est servi par une impeccable mise en page. Après une introduction replaçant l'exploration des trois bâtiments dans l'historique des fouilles (p. 1-6), O. de Cazanove revient sur la question du nom et du statut du site antique (p. 7-28). Sollicitant la toponymie, la cartographie ancienne et moderne ainsi que

l'épigraphie, ce premier chapitre explore diverses hypothèses en vue d'extraire Civita di Tricarico de l'anonymat dans lequel l'ont laissé les sources littéraires antiques. Un timbre sur tuile en osque *vhe.kar*, qui désignerait une *res publica Car(...)* ouvre une piste séduisante mais il faut bien conclure, provisoirement en tout cas, à l'incertitude. Si le débat reste donc ouvert, nous en retenons surtout qu'il soulève au passage de stimulantes questions sémantiques et institutionnelles à propos des *ignobilia oppida Lucanorum*, sites « sans renom et sans nom » et, en apparence, sans statut. Les trois chapitres suivants (p. 29-122), également dus à O. de Cazanove et incluant un appendice de S. Bourdin sur un manche de bronze (étrusque ?) à masque d'Achéloos (p. 85-89), forment le corps de la publication du bâti, découvert ici comme ailleurs sur le site, complètement arasé, avec les débris des murs et des toits de tuiles – les *crolli* – couvrant les sols d'occupation. Les trois maisons Q, M, I sont d'abord replacées dans leur contexte topographique et urbanistique, somme toute assez insolite pour qui est familier des plans en échiquier grecs et romains. Des photographies aériennes et d'importantes prospections électriques, réalisées entre 2007 et 2010 sur le site aujourd'hui couvert de prairies et de cultures, apportent un éclairage précieux. Elles confortent actuellement l'idée que l'habitat antique – du moins l'habitat en dur – ne se déployait pas au-delà du rempart intermédiaire et qu'entre celui-ci et l'acropole alternaient de manière assez libre des espaces non bâtis et des zones construites. Et l'on peut même parler de zone lotie si l'on considère la bande d'habitations le long de la « rue méridionale », dans laquelle s'insèrent les maisons D et E ainsi que les trois maisons étudiées ici. Toutes les constructions de ce secteur, mis à part un petit temple, s'échelonnent du côté nord de la rue qui, avec une série d'impasses perpendiculaires, dessine une voirie en dents de rateau. Les maisons, bâties sur un module à peu près carré de 11 m environ, s'alignent face au sud, le cas échéant sur deux, peut-être trois rangs. Elles relèvent du même type à *pastas* ou vestibule transversal, pourvu d'une large ouverture en portique vers l'extérieur, et donnant à l'arrière sur des pièces situées côte à côte. Devant la *pastas* s'étendait une avant-cour ou esplanade, de superficie souvent équivalente à la maison et qui, pour la plupart, furent dans un second temps occupées par une annexe au corps principal. Chronologiquement, les maisons Q et M se situent dans la première phase du lotissement (2^e moitié du IV^e s.). Leurs annexes correspondent à la phase IIa (fin IV^e – première moitié du siècle suivant). La construction de la « maison aux moules », édifiées à cheval sur les vestiges arasés – pour raison inconnue – de Q et M, se place vers le milieu du III^e s. ou peu avant (phase IIb), tout comme une maison S, qui n'a été que partiellement fouillée. Devant la « maison aux moules », détruite dès la seconde moitié du III^e s., un puits alimenté par une source et aménagé très tôt, encore avant Q et M, demeure en service tout au long de la vie de ce quartier et même au-delà, après les destructions de la seconde guerre punique, quand l'occupation se ramasse pour quelque temps sur l'acropole. L'étude des différents bâtiments passe systématiquement en revue les aspects planimétriques, fonctionnels et chronologiques. Le matériel associé, issu du décapage des couches et de sondages ponctuels en profondeur est présenté en parallèle, maison après maison et pièce par pièce. Deux dépliants hors texte complètent l'illustration : un relevé général des murs des trois bâtiments et leurs annexes, et un photomontage de la bande bâtie le long de la « rue méridionale ». Ces documents, précieux mais spartiates car dépourvus de toute indication, auraient pu être accompagnés d'un troi-

sième dépliant, correspondant à la fig. 28 dans le texte (p. 36) et présentant le plan des phases de cette bande bâtie avec l'identification des constructions, en somme un document de synthèse essentiel et indispensable pour une lecture suivie. La deuxième partie de ce *Tricarico II* est dédiée au catalogue de deux importants ensembles de matériel : les terres cuites de la « maison aux moules » (S. Féret et M. Dewailly, p. 123-194) et la céramique extraite du puits cité plus haut (A.M. Cavarelli, p. 195-212). En appendice, M. H. Crawford identifie les monnaies trouvées sur le site. Les terres cuites représentent des outils d'une production locale et intermittente, à usage funéraire. Mises au rebut avant la fin du III^e s., elles se composent de bijoux (9 moules et 64 positifs) et de statuettes (61 fragments de moules, renvoyant à des types courants en Italie du Sud, divinités, femmes drapées, acteurs, enfants, animaux...). Il s'agit d'une production nettement distincte de celle des deux fours de céramique domestique et de tuiles découverts par ailleurs sur le plateau. Des conclusions au volume, signées encore par O. de Cazanove, proposent une synthèse des acquis et problèmes touchant l'habitat et l'artisanat sur le site, et entrouvrent déjà le contenu de *Tricarico III*. Au total, un fort beau volume, bien mûri, qui fait attendre le suivant. Paul FONTAINE

Maurizio CANNATÀ, *La Colonia Latina di Vibo Valentia*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2013. 1 vol., XXVI-236 p., 34 fig., 31 pl. (ARCHAEOLOGICA, 171). Prix : 145,00 €. ISBN 978-88-7689-281-3.

Afin de compenser quelque peu la pénurie des sources écrites, M. Cannatà entame son étude de la colonie latine de *Vibo Valentia* – fondée en 192 av. J.-C. à l'endroit de la colonie locrienne *Hipponion* – par un recensement du matériel archéologique attribuable à l'époque de la déduction coloniale. Divers contextes archéologiques sont pris en considération. Tout d'abord, une nécropole explorée en 1977-1978 et en 1986-1987 à l'ouest de l'habitat, au lieu-dit Piercastello, en usage de la fin du IV^e siècle av. J.-C. jusqu'au I^{er} siècle ap. J.-C., et qui comptait principalement des tombes des III^e et II^e siècles. Ensuite quelques riches dépôts votifs de deux sanctuaires urbains de *Hipponion*, dont les débuts remontent à l'époque archaïque ; du réexamen du matériel de ces dépôts votifs, il semble que, contrairement à l'opinion généralement admise, la fréquentation de ces lieux de culte ne s'est pas brusquement arrêtée suite à la disparition d'*Hipponion*, mais s'est poursuivie aux III^e et II^e siècles av. J.-C. Par ailleurs, l'analyse stratigraphique des fouilles menées en 1987 d'un quartier urbain de *Vibo Valentia*, révèle différentes phases d'occupation, allant du IV^e siècle av. J.-C. aux II^e et III^e siècles ap. J.-C. La seconde partie de l'ouvrage consiste en un catalogue des différentes classes de matériel archéologique provenant de ces divers contextes, datables des III^e et II^e siècles av. J.-C., époque de fondation de *Vibo Valentia* : céramique à vernis noir, lampes, *unguentaria*, *alabastra*, céramique à parois fines, amphores, céramique commune, coroplastie, verres et métaux. Une importance particulière est accordée aux productions locales et aux importations de céramique à vernis noir. La troisième partie du livre, intitulée « la storia archeologica », retrace l'histoire mouvementée du sud de la péninsule italienne de la fin du IV^e au début du II^e s. av. J.-C. Pour l'histoire d'*Hipponion* / *Vibo Valentia*, la documentation archéologique jette une nouvelle lumière sur certains épisodes décisifs. Ainsi, et à titre d'exemple, une

derait une longue analyse, c'est l'usage du modèle de la *polis* grecque ou méditerranéenne comme s'il était unitaire. Le Polis-Model est fondateur et, malgré ses détracteurs, on ne peut pas comprendre la « Cité antique » sans en comprendre la structure et la dynamique. Mais l'espace territorial qu'il génère et régule n'est pas homogène et les cultes poliades ne fonctionnent pas tous selon un même schéma. Roland Martin l'a montré de longue date, autant pour les villes auto-générées que pour les colonies et *emporia*. Moins clair aussi, le rapport de l'oppidum de plus en plus urbain et économiquement dynamique et la campagne environnante. Le pouvoir des nouvelles aristocraties urbaines est-il indépendant de la propriété du sol rural ? Sans doute que non. Dominique Garcia est passé maître dans l'art de poser les bonnes questions historiques au départ d'une connaissance très précise du terrain, bousculant les idées reçues, ouvrant de nouvelles perspectives qui baliseront... la prochaine édition.

Georges RAEPSAET

François MICHEL & Dominique PASQUALAGGI (Ed.), *La Corse, 2A-2B*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2014. 1 vol., 315 p., 600 fig. (CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA GAULE, 2 A-B). Prix : 31 €. ISBN 978-2-87754-315-6.

Quatre-vingts ans après la carte archéologique de la Corse publiée par Ambroise Ambrosi, ce volume offre un panorama, raisonné et actualisé, des connaissances relatives à l'archéologie de l'île. Il constitue aussi l'une des dernières pièces d'un véritable monument documentaire : la *Carte archéologique de la Gaule* ou *C.A.G.* Publiée sous l'égide de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, cette collection, qui avait vu le jour en 1933, a connu un rythme de parution soutenu depuis 1988, sous la direction de M. Provost. Elle a pour objet de dresser à l'échelle de chaque département français et dans l'ordre alphabétique des communes le catalogue des monuments et trouvailles couvrant la période allant de 800 av. J.-C. à 700 ap. J.-C. Ce cadre chronologique, qui débute avec l'Âge du Fer, amène ainsi à délaisser dans le cas de la Corse les manifestations locales de mégalithisme, attestées du Néolithique final à l'Âge du Bronze. Comme pour les autres livraisons de la *C.A.G.*, la rédaction de ce volume associe aux auteurs principaux, en l'occurrence F. Michel et D. Pasqualaggi, une dizaine d'autres spécialistes de terrain et l'économie générale de l'ouvrage s'apparente à celle d'un guide archéologique régional puisque plusieurs contributions de synthèse précèdent la carte archéologique proprement dite. La typographie est serrée mais les pages bénéficient d'une abondante illustration en couleur. Le volume comprend d'abord une ample bibliographie (p. 7-37). Viennent ensuite une série de chapitres introductifs (p. 38-81) concernant successivement la géographie de l'île (A. Gauthier), la recherche archéologique depuis le XVII^e s. (F. Michel et D. Pasqualaggi), l'Âge du Fer (M. Lechenault et K. Pêche-Quilichini), la présence grecque, étrusque et carthaginoise, et la Corse romaine (F. Michel), enfin l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge (D. Istria). La carte archéologique constitue évidemment la principale section du livre (p. 82-284). Découpée en deux parties, 2A correspondant à la Corse-du-Sud et 2B à la Haute-Corse, elle fournit une excellente présentation résumée de la documentation archéologique, avec subdivision en notices par commune et par lieu de découverte. Plusieurs index, également organisés sur base

départementale, clôturent l'ensemble : un index thématique très détaillé, un index *locorum* – communes d'une part, lieux-dits, hameaux et lieux divers d'autre part, enfin un index des 525 figures enrichissant le texte – cartes, plans, dessins et photographies en noir et blanc et couleur. On trouve aussi une carte des limites des communes de l'île (p. 234) mais on regrette l'absence d'une carte localisant les communes par leur numéro attribué dans la carte archéologique. Une telle carte, assortie de listes mettant en correspondance les noms et la numérotation des 729 (!) communes aurait permis de situer aisément celles-ci. Mais il est vrai qu'aujourd'hui une application informatique comme Google Map rend cette lacune moins sensible. Au demeurant, le défaut est mineur en regard de la qualité et de la quantité de l'information archéologique désormais mise à disposition des chercheurs, spécialistes comme non-spécialistes. Et les progrès réalisés dans ce domaine, en l'espace de moins de deux siècles, apparaissent gigantesques si l'on se réfère à ce qu'écrivait en 1840 P. Mérimée, Inspecteur général des Monuments Historiques, au terme d'une tournée dans l'île : « Je n'ai guère eu qu'à constater la rareté et le peu d'importance des monuments de ce pays ... » (citation p. 49). Dans l'ensemble des fouilles et découvertes opérées depuis cette époque, deux sites de la côte nord-est, historiquement les plus importants de l'île à l'époque classique, se distinguent par la richesse des vestiges et du matériel mis au jour : *Aleria*, colonie grecque, puis étrusque et enfin romaine, et *Mariana* (auj. Lucciana), fondation coloniale de Marius. Le contenu des pages qui leur sont consacrées dépassent, et de très loin, le cadre d'une simple carte archéologique. Pour ces sites majeurs, la revue des vestiges est en effet précédée d'une introduction sur la topographie, l'histoire et l'exploration archéologique de l'établissement. La description des monuments est d'autre part complétée par une section épigraphique extrêmement intéressante, comprenant un aperçu de l'apport du *corpus* local sous différents angles (statut de la cité, religion, société...) et une présentation des principales inscriptions (support, transcription, traduction, commentaire, bibliographie). La place ainsi réservée à l'épigraphie (p. 163-183 pour *Aleria* et p. 232-237 pour *Mariana*) est tout à fait considérable et mérite d'être saluée. Dans le même ordre d'idées, on apprécie la mise en valeur des diplômes militaires d'*honesta missio* trouvés à Aregno et à Prunelli-di-Fiurmorbo, également en Haute-Corse. L'intérêt du volume, qui, rappelons-le, intègre l'archéologie de l'Âge du Fer et du haut Moyen Âge, réside aussi dans le regard qu'il permet de poser à une autre échelle, celle de l'histoire de l'île dans la longue durée et dans le contexte plus large de la Méditerranée. La chaîne de reliefs qui divise obliquement la Corse, du nord-ouest au sud-est, définit deux versants, correspondant aux deux départements actuels mais aussi à deux trajectoires culturelles distinctes, l'une « tyrrhénienne », l'autre « méditerranéenne », bien soulignées par les auteurs de la carte. La Corse se profile ainsi comme un champ potentiellement très fécond pour suivre dans un milieu insulaire les échos d'une histoire complexe, impliquant successivement Sardes, Grecs, Étrusques, Romains et « barbares ». Relevons *in fine* la grande utilité des index thématiques accrochés à la carte archéologique ; ils en font un instrument irremplaçable pour toute recherche sur une catégorie de monuments ou d'objets.

Paul FONTAINE

d'appeler « fragments » des extraits qui sont en réalité des témoignages, ne contient ni traduction ni commentaire de chaque témoignage et de chaque fragment (R. Granatelli, p. 2-28), ce qui obère inévitablement l'introduction figurant en tête du livre. Cette dernière est, au demeurant, fort brève (12 pages), bien que riche en conjectures. Les apports de l'édition de Fr. Woerther sont donc très importants ; mais cela ne diminue pas l'utilité qu'il y avait de proposer, en lieu et place de l'introduction de R. Granatelli, une nouvelle synthèse de grande ampleur, bénéficiant des investigations menées sur chaque témoignage. Loin d'être inutilement redondante, une telle section aurait donné une vision d'ensemble du sujet traité et, ainsi, grandement facilité la lecture du texte ; qui plus est, étant donné le petit nombre de spécialistes d'Apollodore et de Théodore, Fr. Woerther était probablement l'une des rares personnes à être en mesure de rédiger une telle synthèse. Dans un précédent volume de la CUF (*Corpus rhetoricum, Tome IV*, Paris, Les Belles Lettres, 2012), Michel Patillon avait écrit, avant le texte du *De Ideis* d'Hermogène, une introduction d'environ cent cinquante pages décrivant la théorie d'Hermogène de manière circonstanciée. *A fortiori*, dans le cadre d'une édition de fragments et témoignages difficiles à interpréter et riches en termes techniques, la présence d'une telle section nous paraîtrait largement justifiée. Ces quelques remarques ne doivent pas éclipser les indéniables mérites de l'ouvrage de Fr. Woerther ; ce livre n'est pas seulement, avec celui de R. Granatelli, l'une des deux seules éditions des fragments et témoignages d'Apollodore et de Théodore : c'est aujourd'hui, incontestablement, l'édition de référence, et ses commentaires sont d'une grande valeur. Spécialiste de la rhétorique aristotélicienne et hellénistique, Fr. Woerther a désormais une grande expérience dans le domaine de l'édition de fragments et témoignages de rhéteurs grecs et latins dont l'œuvre ne nous est pas entièrement parvenue. Ses travaux pourraient inspirer la publication d'autres ouvrages du même type, par exemple une édition de « fragments et témoignages » de Caecilius de Calè-Actè, ou encore une édition de « fragments et témoignages » d'Asinius Pollion. Souhaitons donc qu'à l'instar de cet excellent travail, soient publiés de nombreux nouveaux ouvrages contribuant à la connaissance de la rhétorique grecque de la fin de l'époque hellénistique et du début de l'époque impériale.

Julien DELHEZ

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique. Fragments, T. IV: livres XXXIII-XL*. P. GOUKOWSKY éd., Paris, Belles Lettres, 2014 ; 1 vol., XLII-552 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE, 502). Prix : 59 €. ISBN 978-2-251-00586-7.

Composée au I^{er} siècle av. J.-C., la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile constituait une histoire universelle de quarante livres, dont seuls quinze nous sont parvenus dans leur intégralité. Les autres livres, qui formaient la deuxième pentade (VI-X) ainsi que les troisième et quatrième décades (XXI-XL), ne subsistent plus qu'à l'état de fragments, depuis qu'a été détruit, en 1453, le dernier témoin manuscrit comportant le texte complet. La tradition indirecte est par conséquent de première importance pour se faire une idée du contenu des livres perdus. Une grande partie des fragments est transmise par les *Excerpta Constantiniana*, vaste collection d'extraits rassemblés sur l'ordre de l'empereur byzantin Constantin VII Porphyrogénète au milieu

du ^e siècle ; les autres fragments proviennent des résumés du patriarche Photios et d'ouvrages de divers érudits tardo-antiques et byzantins. Dans la continuité de son édition des fragments des livres XXI-XXVI (T. II, CUF, 2006) et XXVII-XXXII (T. III, CUF, 2012), Paul Goukowsky, membre de l'Institut, achève la publication des livres fragmentaires de Diodore dans la Collection des Universités de France avec l'édition des livres XXXIII-XL (T. IV, CUF, 2014). L'ensemble de ces fragments (livres XXI-XL) traite de l'histoire du monde méditerranéen après la mort d'Antigone le Borgne à Ipsos en 301 jusqu'à 61/60 av. J.-C. La dernière édition complète des fragments des livres XXI-XL était celle de F.R. Walton pour la Loeb Classical Library, qui remontait aux années 1957-1967. Cette dernière reposait largement, pour le texte et la numérotation des fragments, sur celle de Dindorf⁴ (Collection Teubner 1866-1868). Édités et traduits dans les T. XI et XII de la *Library of History*, les fragments étaient accompagnés d'une courte introduction générale (p. VII-XXIV), et d'un appareil de notes succinct. L'édition de P. Goukowsky pour la CUF, tout en s'appuyant sur l'important travail philologique de ses prédécesseurs, se distingue de celle de Dindorf⁴/Walton par la méthode de présentation et la succession des fragments : au lieu de regrouper en chapitres des fragments d'origine et de valeur diverses donc hétérogènes, elle choisit d'isoler les différentes branches de la tradition et de ranger les fragments livre par livre, en respectant l'ordre primitif du récit, autant qu'on peut le rétablir, et d'indiquer le degré de fiabilité de chaque fragment. Cette nouvelle approche a le mérite, outre d'intégrer les problématiques liées aux textes fragmentaires, d'envisager Diodore, non comme un simple compilateur de faits, mais comme un historien dont le récit témoigne de son analyse des événements. Pratiquement, elle nécessite une table de concordance entre les éditions (p. XXXIX à XLII du T. IV). – Ce T. IV et dernier volume des fragments diodoreens (livres XXXIII-XL) présente la même organisation que les T. II et III, avec notice d'introduction, texte et traduction des huit livres, précédés chacun d'un examen, notes complémentaires. La période couverte commence en 145 av. J.-C. Sa fin pose la question controversée du terme fixé par Diodore à son histoire universelle. Cette question est d'emblée abordée au début de la notice (p. VII-X), puis reprise dans l'examen du livre XL (p. 280-283). Le débat provient de deux *terminus* contradictoires annoncés dans le livre I (5, 1 et 4, 7) : la datation haute de 61/60, début de la guerre des Gaules, et la datation basse de 46/45. Contre la datation haute la plus souvent défendue en tant que seuil de la fortune de César, et justifiée par une erreur de calcul de Diodore de quatorze ans, P. Goukowsky argumente longuement en faveur de la datation basse, qu'il justifie en partie lui aussi par une erreur de Diodore (un *lapsus calami*) : ce terme serait le résultat, selon lui, d'une modification effectuée par l'historien lui-même que les changements politiques auraient conduit à remplacer, comme terme de sa *B.H.*, le triomphe de Pompée, en 61/60 justement, par les triomphes de César en 46/45. L'éloge de Pompée aurait prudemment fait place à celui de César. L'argumentation fournie et étayée de l'auteur nourrit le débat et ouvre des perspectives ; malheureusement, en l'absence de toute nouvelle pièce définitive à joindre au dossier, elle reste une hypothèse. La seconde partie de la notice, pour l'essentiel consacrée au dossier des sources des livres XXXIII-XL, s'emploie à dénoncer et démontrer avec vigueur les constructions de la *Quellenforschung* qui, sans élément tangible, a désigné Posidonios, ou Rutilius Rufus *via* Posidonios, comme la source ou l'influence littéraire essentielle de

l'historien (p. x : "Posidonios, un mythe germanique"). S'agissant des sources documentaires, s'il admet que, pour les faits anciens, le Sicilien a vraisemblablement pu consulter les bibliothèques publiques ou privées de Rome, ou, pour l'histoire récente, tirer profit des inscriptions, P. Goukowsky réfute comme anachronique, car trop moderne, la représentation devenue traditionnelle depuis K. S. Sacks d'un Diodore en quête de matériaux de recherche travaillant dans la Grande Bibliothèque d'Alexandrie ou compulsant des archives nationales. Selon lui, la plupart des documents cités sont empruntés à ses sources. – Les huit livres, que l'on ne peut présenter ici dans le détail, présentent un nombre inégal de fragments (de 4 à 40), les plus riches étant les livres XXXIII à XXXV et XXXVII. L'examen précédant chacun d'entre eux vise à proposer les réponses les plus sûres aux trois problématiques fragmentaires : délimitation de la période couverte, reconstitution du contenu global, sources. Définir le *spatium* temporel couvert participe, de fait, de la reconstruction de l'architecture chronologique primitive de la *B.H.* Le soin général apporté par Diodore à l'équilibre des proportions à tous les niveaux de son œuvre se vérifie là aussi puisque, à l'exception du livre XXXV couvrant six Olympiades (128-105 av. J.-C.), les autres couvrent globalement deux Olympiades. La restitution du contenu est d'autant plus difficile que les périodes envisagées sont denses et complexes sur le plan événementiel dans le monde méditerranéen. Le livre XXXIV, par exemple, devait relater les années 138-129 av. J.-C., riches en événements importants tant en Orient qu'en Occident (reconstitution p. 43-45), tandis que les fragments transmis ne concernent principalement que l'un d'entre eux, la première guerre servile de Sicile (139-132 av. J.-C.). Quant à la question des sources, sans revenir ici au « mythe posidonien » déjà évoqué, P. Goukowsky montre qu'elle n'est plus guère pertinente à partir du livre XXXIX (78-73 av. J.-C.) : en effet, l'historien, traitant alors d'une période contemporaine, peut fonder son récit sur son propre contact avec les événements, sans avoir recours à une source extérieure. – En conclusion, la nouvelle édition critique des fragments des livres XXXIII-XL de la *B.H.* réalisée par P. Goukowsky pour la CUF est un volume important à la fois pour notre connaissance de l'entreprise diodoréenne et pour notre compréhension de la période 301-60 av. J.-C. dans le monde méditerranéen. Assortie d'un vaste commentaire philologique et historique, cette somme stimulante traduit le texte des fragments au plus près, l'éclaire, et rediscute tout ce qu'elle juge être une idée reçue (par ex. p. IX n.12 et p. X, critiques contre K. S. Sacks et son ouvrage fondamental, *Diodorus Siculus and the First Century*, Princeton, 1990). Toutefois, compte tenu de la matière embrassée, il eût été utile d'ajouter au volume un index *Nominum* et une bibliographie générale récapitulative. Cette mince critique mise à part, cette nouvelle édition des fragments de Diodore constitue indéniablement un instrument scientifique complet et précieux.

Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA

Philostratus. Heroicus, Gymnasticus, Discourses 1 and 2. Edited and translated by Jeffrey RUSTEN & Jason KÖNIG. Cambridge (Ma)-Londres, Harvard University Press, 2014. 1 vol., 532 p. (THE LOEB CLASSICAL LIBRARY, 521). Prix : 26 \$. ISBN 978-0-674-99674-8.

serait nécessaire de recourir à un éventail de sources plus variées. Si le domaine de l'histoire se joint ici à celui de la philosophie littéraire, la perspective de la philosophie stoïcienne, que Horst expose avec conviction, est elle-même mise en perspective.

Tine SCHEIJNEN

Joseph GEIGER, *Hellenism in the East. Studies on Greek Intellectuals in Palestine*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol., 177 p. (HISTORIA-EINZELSCHRIFTEN, 229). Prix : 49 €. ISBN 978-3-515-10617-7.

La question de l'hellénisme dans l'Orient hellénistique et romain a été abordée dans des synthèses générales – citons F. Millar, *The Roman Near-East 31 BC-AD 337* (1993) ou M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie, Histoire du Levant antique, IV^e siècle av. J.-C. – III^e siècle ap. J.-C.* (2001) – et dans une abondante bibliographie portant sur des centres intellectuels majeurs comme Antioche et Alexandrie. Le très riche ouvrage de Joseph Geiger, en partie fondé sur ses publications antérieures, entend étudier la question en Palestine gréco-romaine, en recensant les intellectuels hellénophones attestés dans cette région. L'auteur entend donc étudier la présence d'intellectuels grecs dans les centres secondaires et, partant, cherche à savoir si l'hellénisme en Palestine présente des caractéristiques propres, qui s'expliqueraient notamment par le contexte juif, ou s'il s'apparente à la culture grecque telle qu'elle s'illustre dans les autres parties de l'Orient gréco-romain. J. Geiger donne d'emblée sa réponse en affirmant, dans la préface, que les auteurs grecs venant de Palestine (ou actifs dans cette région) ne se distinguent guère des auteurs grecs du reste du monde grec. En réalité, il s'agit là d'un postulat qui appelle une discussion approfondie. L'ouvrage est constitué de trois parties. La première consiste dans une prosopographie des intellectuels grecs de Palestine (parmi lesquels se distinguent le philosophe Antiochus d'Ascalon et l'orateur Choricus de Gaza). La deuxième est centrée sur Ascalon, une ville qui offre une riche documentation sur la vie culturelle grecque. La troisième est consacrée à la place de la latinité en Palestine. La prosopographie donne la liste alphabétique de tous les intellectuels connus originaires de la Palestine (à l'ouest du Jourdain donc, mais l'auteur élargit son corpus à Gadara, en raison de l'importance des personnalités concernées, par exemple les rhéteurs Théodore et Apsinès). Sont ainsi répertoriés des auteurs et des rhéteurs, mais aussi des *pepaideumenoï* au sens large. Les informations disponibles sont rassemblées sous chaque entrée, mais pour les personnages bien connus et étudiés par ailleurs (et marqués d'un astérisque), J. Geiger renvoie aux publications qui leur sont consacrées (c'est le cas, par exemple, pour Méléagre ou Philodème). S'agissant des auteurs chrétiens, n'ont été retenus que ceux dont l'œuvre ne traite pas que de sujets chrétiens. De même, les auteurs de la tradition judéo-hellénique ont été *a priori* exclus. Ces choix paraissent étranges, dans la mesure où chrétiens, juifs et païens fréquentent les mêmes écoles, vivent dans les mêmes cités, et partagent un monde commun. Le corpus rassemble des rhéteurs, des sophistes, des grammairiens, des juristes, des philosophes, un acteur, des historiens, des poètes et des médecins. Cette prosopographie est assortie de cinq appendices. Le premier (A) dresse la liste des visiteurs ayant fait un court séjour dans la région : on y trouve ainsi, et à titre d'exemple, Hérodote ou Strabon (qui, en réalité, comme le signale J. Geiger,

n'aurait jamais séjourné en Palestine), Auguste et M. Vipsanius Agrippa (à propos desquels le lecteur est renvoyé à des ouvrages d'E. Malcovati et de J.-M. Roddaz, qui n'apparaissent pas dans la bibliographie finale), ou encore Aelius Aristide, dont le témoignage précis n'est pas cité (mais dont la visite à Scythopolis paraît en fait plus que douteuse, si l'on s'en tient à ce que l'orateur affirme lui-même au § 82 de son *Discours égyptien*). Les autres appendices sont consacrés au cercle d'Hérode (B), aux juifs et samaritains dont les sujets d'ouvrage ne sont pas spécialement juifs (C), aux intellectuels de Pétra, parmi lesquels se distinguent le fameux sophiste Callinicos et son rival Genethlios (D), et aux inscriptions versifiées de Palestine. La deuxième partie traite des intellectuels grecs originaires d'Ascalon. Un premier chapitre rappelle que l'hellénisme a connu une certaine globalisation qui se vérifie dans la langue et les genres littéraires utilisés, tout comme dans l'art et l'architecture. Dans ce contexte, Ascalon se distingue par la richesse de la documentation disponible depuis la fin de la République jusqu'à la conquête arabe ; elle est aussi, avec Acre, la seule ville de Palestine occidentale à n'avoir jamais été placée sous domination juive. Le chapitre 2 présente deux témoignages : le premier (IG² 8388) consiste dans un monument des IV^e-III^e siècles découvert au Céramique d'Athènes (avec un relief représentant un homme gisant, une inscription bilingue en grec et phénicien et une épigramme grecque) et érigé en l'honneur d'un certain Antipatros (ou Shem) fils d'Aphrodisios (ou d'Abdashtart) d'Ascalon ; le second, plus tardif, consiste dans des inscriptions de Délos (cf. ID 1718-1724, 2628) honorant un certain Philostratos (un banquier) et célébrant sa générosité pour l'île. Le chapitre 3 est consacré à l'épanouissement de la culture grecque à Ascalon entre la fin du II^e siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle ap. J.-C. L'auteur part d'une citation de Stéphane de Byzance qui, sous le lemme « Ascalon », cite huit personnages d'importance représentant trois branches du savoir : la philosophie (Antiochus, Sosus, Antibius, Eubius), la grammaire (Ptolémée, Dorothée) et l'histoire (Apollonius, Artémidore). Il y en aurait d'autres à citer, suggère Stéphane, et l'on notera l'absence de la poésie et de la rhétorique dans cette liste. Le chapitre 4 est entièrement consacré au poète Euenus d'Ascalon, peut-être un *grammaticus* émigré à Athènes, lequel est probablement l'auteur unique des onze épigrammes qui lui sont attribuées. Le chapitre 5 porte sur l'Antiquité tardive et sur les intellectuels d'Ascalon qui se sont illustrés à cette époque, par exemple ce Craterus (membre important de la cité et avocat, qui accueille un soldat thrace nommé Eutocius), le sophiste Ulpien ou l'architecte Julien d'Ascalon, auquel est consacré tout le chapitre 6. Le chapitre 7 aborde l'élément religieux de l'hellénisme palestinien (un domaine bien balisé par les travaux de Nicole Belayche), avec deux sanctuaires d'Ascalon attestés dans la documentation : le premier est consacré à Asclépios *Leontoukhos* (l'épiclèse est attestée par Marinus et désigne un dieu tenant un serpent) ; le second, désigné comme le *Tsrif* d'Ascalon (parmi les cinq lieux d'idolâtrie qui sont cités dans le *Talmud* babylonien), est peut-être à mettre en rapport avec un contexte égyptien, voire avec le dieu Sarapis. Un appendice est consacré au poète Marianus d'Eleutheropolis, contemporain de l'empereur Anastase (491-518). La troisième partie traite non plus de l'hellénisme à proprement parler, mais de la diffusion du latin et de la littérature latine en Palestine. S'il est acquis que le latin est la langue de l'armée et de l'administration, la présence du latin en Orient, comme en Palestine, s'avère un phénomène plus complexe. En témoignant plusieurs faits et plusieurs

documents : citons à titre d'exemple, l'épigraphie latine qui atteste l'importance du latin et dont la présence a été rafferme par l'établissement de colonies, le rôle du droit et de ses nécessaires écoles de traducteurs (l'école de Beyrouth), les papyrus de Nessana qui comportent des morceaux de l'*Énéide* avec un glossaire, l'afflux de pèlerins chrétiens qui a joué un rôle certain dans la diffusion du latin, saint Jérôme établi à Bethlehem... ; tous ces témoignages prouvent que le latin s'est assez largement diffusé en Palestine et que cette diffusion a partie liée avec la culture hellénique de l'Orient. Dans l'ensemble, le plan de l'ouvrage et l'absence de conclusions partielles ou générale surprennent. Les études rassemblées dans cet ouvrage sont toutefois utiles pour qui s'intéresse à la Palestine antique ou à l'Orient romain, mais aussi à la *paideia* gréco-latine, voire à la seconde et à la troisième sophistiques.

Johann GOEKEN

Claude-Emmanuelle CENTLIVRES CHALLET, *Like Man, Like Woman: Roman Women, Gender Qualities and Conjugal Relationships at the Turn of the First Century*. Oxford, Peter Lang, 2013. 1 vol., 201 p. Prix : 54,80 €. ISBN 978-3-03911-912-7.

Consacré aux rapports de genres dans la Rome du I^{er} siècle ap. J.-C., l'ouvrage de C.-E. Centlivres Challet, publié en 2013, offre aux chercheurs ainsi qu'à un public plus large une importante synthèse sur ce sujet complexe. Depuis le début du xx^e siècle, la question des relations hommes-femmes à l'époque romaine a déjà fait l'objet de plusieurs études fondamentales apportant chacune un nouvel éclairage sur cette problématique complexe. Malgré les nombreux travaux antérieurs (voir : A.-M. Vérilhac, C. Vial et L. Darmezín, *La femme dans le monde méditerranéen, II : La femme grecque et romaine : bibliographie*, Paris, de Boccard, 1990), C.-E. Centlivres Challet a réussi à proposer une approche originale fondée sur une réflexion théorique solide. Après un *status quaestionis* très éclairant sur l'évolution des études – dites de genre – elle introduit la recherche (p. 1-19) en définissant son champ d'exploration, ses concepts méthodologiques et les lignes directrices qui régissent la suite de son exposé. Notons plus particulièrement la mise en place de sa principale grille d'analyse des sources réunies dans le volume. Pour l'historienne, les textes latins du I^{er} siècle présenteraient deux discours parallèles (« *dual discourse* », p. 3-4) sur la femme à la fois différents, mais complémentaires : l'un, vecteur de la conception traditionnelle et idéalisée de la société romaine et l'autre, indicateur des réalités vécues et ressenties plus personnellement par les auteurs latins. Dans le parcours introductif, elle insiste également, à juste titre et de manière assez novatrice par rapport à ses prédécesseurs, sur l'importance de ne pas se concentrer uniquement sur les différences entre les mondes masculins et féminins mais aussi de mettre en évidence leurs points de contact : *same and other*. C'est donc sur la base de ce fondement interprétatif que s'ouvre le premier chapitre, « Within the Family » (p. 21-42), dédié à la place et aux interactions des hommes et des femmes au sein de la famille romaine. À travers un examen des relations intrafamiliales (père, mère, père-fils, fille-père, fils-mère...), on découvre que les rôles ne sont pas clairement répartis selon le sexe des acteurs examinés comme le discours « officiel » le présente le plus souvent

trième chapitre sont étudiés les centurions comme membres d'un groupe plus large, celui des militaires, conçu comme une communauté. S'écartant de l'histoire institutionnelle, politique et militaire, le livre tire parti de l'historiographie la plus récente en abordant la question des représentations et des hiérarchies sociales des centurions. Ce chapitre met en avant les idéaux esthétiques et moraux des centurions et, partant, des militaires sévériens dont la *virtus* s'exprime sous la forme d'une virilité maîtrisée, faite de corps vigoureux, de barbe soignée et de cicatrices honorables. L'auteur analyse également les gestes qui accompagnent la détention du cep de vigne, à la fois bâton de commandement et instrument de correction, dont la remise et l'abandon font l'objet de rituels militaires. Le cinquième et dernier chapitre porte sur les aspects biographiques du dossier prosopographique. P. Faure y aborde les origines géographiques et sociales, la famille et la vie intime des individus qui constituent son groupe d'étude. On ne connaît les compagnes que de 55 des 424 centurions étudiés. Revenant sur la question du mariage des soldats, l'auteur conclut que les centurions bénéficient du *matrimonium iustum* et signale l'importance relative des mariages entre des centurions et des filles de militaires, mais aussi des notables municipaux. Les pratiques religieuses, patrimoniales et funéraires des centurions sont ensuite évoquées. Si les sources disponibles ne permettent pas de conclusions définitives sur ces questions, ces pages ont le mérite de synthétiser les théories et les débats qu'elles suscitent. Dans son ensemble, ce volume représente un bel exercice d'analyse historique. P. Faure aborde tous les éléments que sa démarche prosopographique lui permet d'étudier. Cette exhaustivité a sa propre valeur scientifique puisqu'elle fait le tour des connaissances disponibles en l'état actuel de la documentation. De fait, *L'aigle et le cep* est un ouvrage d'histoire totale qui intéressera plus que les prosopographes et les historiens.

Vincent N'GUYEN-VAN

Clare ROWAN, *Under Divine Auspices. Divine Ideology and the Visualisation of Imperial Power in the Severan Period*. Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2012. 1 vol., xvi-303 p., 93 fig. Prix : 84 €. ISBN 978-1-107-02012-2.

Dans cette monographie, révision d'une thèse de doctorat soutenue en 2009 à l'université de Macquarie (Sydney), Clare Rowan s'intéresse à l'image publique des empereurs sévériens, et plus particulièrement à la manière dont ces derniers justifient et appuyèrent leur pouvoir par l'expression d'un support divin. Le chapitre d'introduction expose les grandes lignes de la thèse de l'auteur : lorsque la nouvelle dynastie succéda aux Antonins par la force et non par héritage et qu'elle dut, par conséquent, légitimer son accession au pouvoir, un changement survint dans l'image impériale, avec l'abandon progressif de l'exaltation des vertus impériales au profit d'une emphase croissante sur le patronage divin. Afin de mesurer les caractéristiques et l'ampleur de ce phénomène, Rowan s'appuie en premier lieu sur l'iconographie monétaire sévérienne et s'interroge sur la signification idéologique des types adoptés. L'originalité de l'étude réside dans l'approche statistique du corpus numismatique. En effet, l'auteur procède à une analyse quantitative des types sévériens compris dans cinquante-six trésors issus de toutes les régions de l'Empire ; cette méthode lui permet de mettre en évidence la répartition territoriale et la fréquence de diffusion des diffé-

rents types, et ainsi de réfléchir sur le sens attaché à la continuité, la rupture ou la reprise d'un usage, dans telle région de l'Empire. Si les frappes monétaires, considérées par l'auteur comme le principal média de l'idéologie officielle et de sa réception par les sujets de l'Empire, constituent la principale source étudiée, d'autres supports visuels tels que l'iconographie statuaire et l'architecture monumentale sont envisagés au cours de l'enquête. Examinant successivement l'image associée à chacun des empereurs sévériens, depuis le fondateur de la dynastie, Septime Sévère, jusqu'à son dernier représentant, Sévère Alexandre, Clare Rowan tempère, voire corrige un certain nombre de poncifs transmis notamment par les auteurs anciens (principalement Dion Cassius, Hérodien, et l'*Histoire Auguste*), qui font l'objet d'amples discussions dans cet ouvrage. Ainsi, l'auteur s'oppose à la tradition selon laquelle Septime Sévère, soupçonné d'« orientalisme », aurait imposé l'introduction dans l'iconographie monétaire romaine de divinités étrangères, les dieux tutélaires de sa patrie, Hercule et Liber Pater. S'il est vrai que l'association de ces deux figures divines faisait manifestement référence aux dieux de Leptis Magna, et que la légende DIS AVSPICIB(VS) qui accompagnait les frappes était jusqu'alors inconnue à Rome, les deux divinités étaient en réalité familières aux Romains. L'auteur, qui étudie le contexte (historique, architectural) dans lequel furent invoqués Hercule et Liber Pater, ainsi que les épithètes qui leur furent associées (*defensor*, *inuictus*...), montre que le recours à ces deux divinités visait avant tout à exprimer la valeur et la légitimité militaires de Septime Sévère lors des guerres civiles qui marquèrent le début de son règne, en particulier contre Pescennius Niger en Orient. À partir du décor de l'arc sévérien de Leptis Magna, objet d'une longue étude détaillée, Clare Rowan suggère que le monument doit être perçu non pas comme la commémoration d'un événement qui aurait véritablement eu lieu au sein de la cité (tel qu'un triomphe parthique ou l'*aduentus* de l'empereur), mais comme la transposition iconographique de l'idéologie impériale, intégrée à son propre espace architectural par une cité provinciale. C'est là l'un des arguments fondamentaux de la thèse de Rowan, repris de manière tout à fait convaincante tout au long de l'ouvrage, à savoir la démonstration de la manière dont les élites provinciales ont su adapter et exploiter l'idéologie officielle afin de promouvoir leur statut ou de marquer les liens privilégiés les unissant au pouvoir central. Le chapitre consacré à Septime Sévère se clôt sur l'évocation du dieu Neptune, qui apparaît sur des émissions monétaires principalement dans les années 209-211. Rowan, soulignant la coïncidence entre cette chronologie et les campagnes en Bretagne, explique l'adoption de cette divinité par l'assistance navale qu'elle était susceptible d'apporter à l'empereur. Le chapitre dédié au successeur de Septime Sévère illustre l'influence qu'un événement impérial eut sur les émissions monétaires à la fois romaines et provinciales. Le monnayage de Caracalla, après la mort de Septime Sévère et l'assassinat de Géta, servit la promotion appuyée d'Apollon, d'Esculape et de Sérapis, trois divinités liées à la notion de santé et de guérison. Si la volonté de mettre en avant de manière appuyée un soutien divin s'explique sans peine par la nécessité de légitimer un règne marqué dès le début par un fratricide, il est en revanche moins aisé d'interpréter l'intérêt porté par Caracalla à des divinités « guérisseuses ». Clare Rowan ne souscrit pas entièrement à la thèse de Dion Cassius, qui invoque une maladie physique et mentale de l'empereur, mais soutient plutôt que, si celui-ci put avoir quelque préoccupation d'ordre médical, l'iconographie monétaire

retint ces trois figures divines avant toute chose en raison des divinités tutélaires des grands centres culturels situés dans les régions ou les cités que traversa Caracalla lors de ses campagnes. L'auteur examine ainsi divers témoignages relatifs à la visite du temple d'Apollon Grannus en Germanie, à une possible consultation de l'oracle de Claros ou encore à un séjour dans l'*Aesculapium* de Pergame et dans le *Serapeum* d'Alexandrie. L'étude de l'iconographie monétaire permet ici de souligner clairement comment des modèles locaux purent être transférés et adaptés dans les monnaies romaines. Ensuite, Rowan confronte les sources numismatiques et archéologiques à la théorie, fondée en partie sur le portrait stéréotypé de l'empereur syrien donné par les auteurs anciens, selon laquelle l'empereur Élagabal aurait prétendu évincer les dieux traditionnels du panthéon romain, au premier rang desquels Jupiter, au profit du dieu émézien homonyme. Au contraire, l'auteur attribue la construction d'un temple du dieu Élagabal sur le Palatin, aujourd'hui identifié très probablement sur le site de la *Vigna Barberini*, à la volonté de l'empereur d'assimiler la divinité au sein des rites et du panthéon existants, notamment par son rapprochement avec le dieu Sol, familier aux Romains. En ce qui concerne les provinces, l'enquête menée par Rowan conclut qu'il n'y eut vraisemblablement pas d'ambition centralisée de répandre le culte du dieu Élagabal à l'ensemble de l'Empire, mais seulement qu'un nombre limité de cités, principalement en Orient, adaptèrent dans leur monnaie et leur architecture monumentale une réponse iconographique à l'idéologie officielle, une fois encore dans le but de solliciter ou de célébrer des faveurs impériales. Enfin, l'étude de la documentation relative au dernier empereur de la dynastie, Sévère Alexandre, révèle des choix idéologiques en nette opposition avec ceux de son prédécesseur, à savoir la *damnatio* du dieu émézien et la réhabilitation de la figure jovienne, dont la transformation de l'*Elagabalium* sur le Palatin en temple de Jupiter Vltor fournit une illustration explicite. Clare Rowan montre comment cette promotion de Jupiter, associée à celle de Mars, s'inscrivit dans une idéologie plus large axée sur la refondation de Rome et sur le rétablissement de la religion traditionnelle. La connotation militaire et providentielle de ces deux divinités fut également exploitée dans les circonstances plus spécifiques des campagnes persiques menées par Sévère Alexandre à partir de 231. L'auteur constate que, dans les provinces, notamment orientales, la notion de renouveau fut nettement moins exprimée dans les émissions monétaires qu'à Rome, sans doute parce que l'empreinte d'Élagabal y fut moins marquée et que, par conséquent, il n'y eut pas de réelle nécessité d'effacer la mémoire de l'empereur syrien. En conclusion, Clare Rowan note une grande flexibilité dans la politique sévérienne en matière de représentation de la figure impériale et d'expression du support divin. Contrairement à ce que l'on a pu affirmer dans ce domaine, les Sévères ne firent pas nécessairement preuve d'une audace particulière, mais s'inscrivirent plutôt dans une tradition idéologique ancrée à Rome depuis Auguste. En définitive, peu de types strictement commémoratifs, c'est-à-dire en lien direct avec la célébration d'un événement spécifique, furent émis ; en revanche, nombreuses sont les frappes qui reprisent des motifs employés par les empereurs précédents, témoignant ainsi d'une très probable pratique d'archivage des monnaies par le centre du pouvoir.

Gaëlle JOUVE

chapitre 7 (p. 345-359), qui résume tous les acquis des parties précédentes, souligne, en guise de conclusion, que les années 193-235 ne furent pas à l'origine du déclin mis en scène par E. Gibbons et ses émules : les relations entretenues par les Sévères avec les couches supérieures de la société romaine voulaient s'inscrire dans la lignée des dynasties précédentes et les transformations que connut la cour à cette époque furent la conséquence de circonstances extérieures, guerres civiles, absences répétées du prince ou même âge de celui-ci. Les véritables mutations doivent être recherchées plus tard dans le III^e siècle, à la cour des empereurs soldats, dont la description reste encore à faire. On ne peut que saluer la parution d'un ouvrage qui se situe à la pointe de la recherche actuelle sur l'Empire romain et est d'une remarquable qualité scientifique : chaque chapitre commence par des mises au point terminologiques, envisage tous les types de sources à la disposition de l'auteur et l'ensemble est assorti d'une bibliographie complète. Tout au plus peut-on quelquefois regretter qu'une des sources principales, la peu fiable *Histoire Auguste*, soit à propos de certains règnes, peut-être faute d'autres matériaux, trop prise au sérieux. Mais cette remarque n'enlève globalement rien aux multiples mérites d'un ouvrage dont la lecture est à notre sens indispensable aux spécialistes des II^e et III^e siècles de l'Empire. Agnès MOLINIER-ARBO

Michèle COLTELLONI-TRANNOY & Yann LE BOHEC (Ed.), *La guerre dans l'Afrique romaine sous le Haut-Empire (Actes du CXXXVI^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques « Faire la guerre, faire la paix », Perpignan, 2011)*. Paris, Éditions du CTHS, 2014. 1 vol., 252 p., nombr. ill. (COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES. HISTOIRE, 54). Prix : 22 €. ISBN 978-2-7355-0802-0.

Sont ici publiés les actes du 136^e Congrès des sociétés historiques et scientifiques qui s'est réuni en mai 2011 à Perpignan, consacré à l'Afrique romaine, du I^{er} au IV^e siècle ap. J.-C., autour du thème « Faire la guerre, faire la paix ». Les sources anciennes relatives aux conflits et aux troubles qui ont opposé Romains et Africains, plus ou moins abondantes selon les périodes et les événements, ont conduit les intervenants à privilégier la guerre comme champ d'étude lors de cette rencontre. Néanmoins, et c'est là un des intérêts de cet ouvrage, les communications se démarquent par un effort de relecture des sources, un renouvellement des interrogations et des modes d'investigation. Il en ressort des communications aux approches originales qui, comme l'a souligné Mireille Corbier dans la conclusion, font cependant trop de place aux études de cas, au détriment d'une analyse plus globale sur la guerre. L'ouvrage se compose de deux grandes parties : l'une chronologique, l'autre thématique. Après un bref avant-propos consacré à la mémoire de Jean-Marie Lassère, disparu en 2011 et à qui la rencontre fut dédiée, Y. le Bohec fait, en guise d'introduction, un bilan historiographique sur la guerre romaine. C'est l'occasion pour l'historien de revenir rapidement sur la définition de notions et de thèmes centraux tels que la guerre, l'Afrique et la romanisation. Dans la communication qui ouvre la première partie de l'ouvrage, Y. Le Bohec brosse un tableau chronologique des guerres qu'a connues l'Afrique sous le Haut-Empire, sur base des sources littéraires et épigraphiques. En distinguant la vraie guerre, relevant du conflit patriotique ou ethnique, des actes de brigandage et des troubles à l'ordre public, l'auteur conclut à la rareté des guerres dans cette région

de l'Empire. À partir de la documentation numismatique, Jacques Alexandropoulos aborde les aspects financiers de la guerre en Afrique, en s'intéressant aux liens qui existaient entre monnayage et conflit, sous les principats d'Auguste et de Tibère. Ce sont les émissions de la province de Proconsulaire, notamment les monnaies de la *colonia Iulia Pia Paterna* frappées entre 21 et 24 ap. J.-C., et du royaume de Maurétanie de Juba II et Ptolémée, en rapport avec la guerre de Tacfarinas, qui retiennent l'attention. Pour J. Alexandropoulos, la faiblesse des rythmes et des volumes des émissions locales prouve que les monnaies frappées durant le conflit, en Proconsulaire, n'ont pas servi au financement des troupes. Elles ont davantage constitué un apport numéraire dans un contexte où l'activité militaire était plus forte, et ont également permis aux proconsuls d'affirmer leur autorité. Quant aux monnaies émises dans le royaume de Maurétanie, l'auteur nuance les interprétations des thèmes iconographiques traditionnellement associés à la victoire des rois, et précise que ce sont essentiellement les monnaies de bronze qui rappellent leur triomphe. Catherine Wolff évoque également la guerre de Tacfarinas mais à partir des sources littéraires, et plus précisément les *Annales* de Tacite. La guerre est abordée de façon globale. L'objectif est d'insister sur la particularité de cet événement. L'auteur revient sur les raisons et les étapes de ce conflit en insistant sur les moments clé et les acteurs. À ses yeux, le récit que fait Tacite de la guerre de Tacfarinas tend à dresser une image négative de Tibère et de son règne, au regard d'une République jadis glorieuse qui n'est plus qu'un souvenir. C'est également à partir des textes anciens qu'Ouiza Aït Amara aborde les circonstances de la conquête de la Maurétanie entre 39 et 42 ap. J.-C. et notamment les raisons qui ont poussé à l'annexion du royaume et ses conséquences : la révolte menée par l'affranchi impérial Aedemon et l'organisation du royaume en deux provinces équestres sous Claude. Michèle Coltelloni-Trannoy s'intéresse plus particulièrement à la guerre qui opposa les forces romaines à l'armée royale menée par Aedemon en proposant une nouvelle interprétation. Selon l'auteur, il faut nuancer les clivages généralement admis entre les acteurs maures engagés dans le conflit, à savoir les Maures des cités alliés des Romains d'un côté et les Maures des tribus menés par Aedemon de l'autre. Si Aedemon a perdu la guerre, ce n'est pas parce que l'affranchi était désavantagé en tactique militaire mais bien parce que le réseau d'alliance était déséquilibré et ne jouait pas en sa faveur : isolées, les cités du royaume dont les élites avaient peu d'intérêt à entrer en conflit avec Rome ne l'avaient pas suivi dans sa lutte. Une rupture apparaît dans cette première partie chronologique de l'ouvrage, la communication suivante étant consacrée aux deux vagues de conflits qui ont frappé l'ouest de la Maurétanie césarienne, et peut-être la Numidie entre 253 et 260. L'étude d'Agnès Gros Lambert repose essentiellement sur les inscriptions, ainsi que sur la lettre LXII de saint Cyprien et la *Passion des saints Marien et Jacques*. Selon l'auteur, au III^e siècle de notre ère en Afrique, ce sont les montagnards regroupés en ligue qui représentent une menace et non plus les semi-nomades. La dernière communication de ce premier groupe de contributions porte sur la guerre de Firmus qui secoua la Maurétanie césarienne entre 370 et 375. Reprenant le récit d'Ammien Marcellin, Jean-Pierre Laporte rappelle les acteurs de ce conflit, retrace les étapes et les enjeux religieux et socio-économiques de la révolte, notamment en insistant sur l'importance des *fundi*, *praedia* et *praesidia*. La deuxième partie de ce volume privilégie les études thématiques qui viennent prolonger la réflexion

engagée dans la partie chronologique. Pierre Morizot, avec la collaboration de Géraldine Froger, aborde ainsi la question démographique en tentant d'évaluer la part de la population de l'Afrique « romaine » et celle de l'Afrique « barbare » au II^e siècle ap. J.-C. Tout en insistant sur la limite des méthodes démographiques appliquées à l'histoire ancienne et sur la prudence dont doit faire preuve l'historien dans l'utilisation de données chiffrées fournies par les auteurs antiques, ils nous livrent un remarquable exemple de méthodologie à l'issue duquel apparaît l'idée que, durant la domination romaine, l'ouest du Maghreb, fertile et riche en cours d'eau, a davantage concentré les tribus berbères. L'idée de « Faire la guerre » est plus concrètement abordée dans les autres contributions de cette partie de l'ouvrage. Lluís Pons Pujol revient sur un passage de Dion Cassius (LX, 24, 5) et remet en cause l'implication du proconsul de Bétique, *Umboñius Silio*, dans le ravitaillement des armées durant la conquête de la Maurétanie. C'est également une relecture de source que propose P. Morizot : procédant au réexamen d'une inscription découverte à *Gemellae* dans les années 1950, à partir d'une photographie retrouvée dans les archives de Baradez, il met en lumière la seule attestation de la présence de l'aile des Thraces en Numidie. La communication d'Hager Krimi, malheureusement dépourvue de cartes, évoque la situation des montagnards et des semi-nomades gétules confrontés à l'avancée romaine qui se traduit notamment par l'installation du *limes tripolitanus* et donne lieu à une série de révoltes entre le I^{er} siècle av. et le I^{er} siècle ap. J.-C., tandis que Denis B. Saddington évalue la part des Numides et des Maures dans le recrutement des unités auxiliaires romaines à différentes époques. L'auteur conclut que ces populations n'ont pas été massivement incorporées à l'armée romaine. Enfin, les deux dernières communications concernent la période tardive et portent sur les violences de guerre qui s'exercent sur les chrétiens. Karl Strobel engage, à partir du cas de saint Cyprien, une réflexion sur l'expérience de la guerre, le vécu de la violence et ses répercussions sur la communauté dans le contexte des persécutions menées par Dèce et Valérien. La contribution de Sabine Fialon examine les images de guerre dans les passions donatistes africaines, la *Passio sanctorum Datiui, Saturnini presbyteri et aliorum*, la *Passio sancti Donati aduocati*, la *Passio Isaac et Maximiani* et la *Passio Marculi*. Elle démontre avec force que la métaphore militaire, au centre de l'hagiographie donatiste, est un instrument de propagande politique et religieuse. Le recours aux thèmes du *miles Christi*, du massacre et du combat singulier, ainsi que la théâtralisation de la violence reflètent la mentalité religieuse militante des hagiographes donatistes africains. Par ces riches contributions, l'ouvrage vient donc éclairer plusieurs dimensions de la guerre en Afrique romaine. Malgré la difficulté du sujet imposée non seulement par une documentation souvent fragmentaire et difficile d'interprétation, mais aussi par une tradition historiographique française héritée de l'époque coloniale, les travaux témoignent d'un certain renouvellement des approches et mettent en lumière l'ampleur des travaux qu'il reste à mener sur la question. Zheira KASDI

Yann LE BOHEC (Ed.), *La société de l'Afrique romaine*. Paris, Éditions du CTHS, 2013. 1 vol., 162 p., nombr. ill. (BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES. ANTIQUITÉ, ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE, 37). Prix : 25 €. ISBN 978-2-7355-0804-4.

du -s final dans la langue littéraire durant l'époque classique paraît être le résultat d'un mouvement de standardisation parmi les gens lettrés. Si nous pouvons conclure, d'après les documents non littéraires de l'époque impériale, que la restauration a aussi pris place dans le *sermo plebeius*, alors il est possible de supposer qu'une prononciation de prestige recommandée par les puristes lettrés s'est étendue jusqu'au bas de l'échelle sociale. Il faut toutefois reconnaître que l'identification des changements venant d'en haut peut être problématique. Salluste et Tacite utilisent occasionnellement *de* dans des contextes dans lesquels un génitif objectif aurait été attendu. Cet usage anticipe *de* comme substitut du génitif objectif dans des textes tardifs. Pourrions-nous dire que l'équivalent du génitif objectif est d'abord apparu dans le latin littéraire, puis s'est répandu à partir du haut ? Il est plus probable que les phrases isolées chez Salluste et Tacite soient des créations appropriées au contexte sans lien avec les extensions des fonctions de *de* à une date tardive et un niveau socio-éducatif différent. Pour conclure à un changement venant d'en haut, il faut une continuité de témoins sur une longue période suggérant la direction du changement. C'est le cas pour *uado* et pour un cas non traité dans ce livre, à savoir l'utilisation quasi adverbiale de *mente* avec des adjectifs. Cet emploi anticipe le rôle de *mente* dans les langues romanes comme suffixe adverbial. De telles phrases avec *mente* apparaissent dans le latin littéraire classique et s'étendent ensuite plus tard à différents types de textes. – Ce travail impressionnant, qui met en lumière des caractéristiques du latin considéré comme un moyen dynamique de communication utilisé par des locuteurs de tous les jours plutôt que comme document littéraire fossilisé, montre qu'un grand nombre de constructions considérées habituellement comme représentatives du latin parlé ont en réalité de profondes racines historiques et bien souvent ne sont pas aussi « vulgaires » qu'on pourrait le penser. Bruno ROCHETTE

Frédérique BIVILLE, Marie-Karine LHOMME & Daniel VALLAT (Ed.), *Latin vulgaire – latin tardif IX. Actes du IX^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif* (Lyon, 2-6 septembre 2009). Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2012. 1 vol., Prix : 86 €. ISBN 978-2-35668-030-3.

En septembre 2009 s'est tenu à Lyon le IX^e colloque « Latin vulgaire – latin tardif » au cours duquel quatre-vingts communications ont été présentées. Il fut l'occasion, pour des chercheurs de différents horizons et spécialités, de se rencontrer et de rendre compte de l'avancée de leurs travaux autour du thème de la latinité parlée et de différents domaines touchant l'état de la langue antérieure au roman et postérieure au latin classique. Les actes regroupent soixante-dix-sept contributions en anglais, en français, en allemand, en italien et en espagnol. Ils sont dédiés à J. André, ancien Directeur d'Études à l'École pratique des Hautes Études et responsable de la *Revue de Philologie*, que Fr. Biville présente en préface comme un précurseur dans le domaine du latin parlé tardif. Quatre pages sont consacrées à la présentation par P. Flobert de son apport au sujet concerné : outre ses nombreuses éditions de textes latins tardifs, J. André a consacré deux contributions à la typologie linguistique et a étudié le vocabulaire botanique et anatomique. Les premières communications sont celles de R. Wright et de M. Banniard. Le premier, s'appuyant sur des données phonétiques,

morphosyntaxiques, lexicales et sémantiques, explique que la langue parlée par les Africains venus dans la péninsule ibérique aux huitième et neuvième siècles de notre ère est issue du latin et a contribué au développement de l'ibéro-roman. Le second remet en question le bien-fondé de la dénomination « latin classique », notamment dans une perspective sociolinguistique. Les éditeurs se sont efforcés de faciliter la consultation des exposés en les organisant en quatre thèmes. Nous trouvons d'abord les études relatives à la variation linguistique en latin (envisagée selon ses trois catégories traditionnelles : langue classique, tardive, vulgaire), adjointes aux questions de l'évolution vers les langues romanes et des diversifications régionales. Est ensuite traitée l'évolution du système linguistique latin et roman, dans ses « aspects morpho-syntaxiques et pragmatiques ». Le groupe « lexiques latin et roman » reprend les communications abordant les approches informatiques ainsi que les examens ponctuels de mots (sous diverses perspectives, notamment morphologiques et sémantiques) et d'éléments de formation. Un grand nombre d'exposés (vingt-huit) abordent les sources : ils touchent à des traités de grammaire et de médecine, ainsi qu'à d'autres textes et documents de la latinité tardive ou médiévale. Ce classement comporte un inconvénient que reconnaît Fr. Biville dans la préface : il ne tient pas compte d'aspects (même importants) de certains articles et masque la présence de domaines pourtant bien exploités. On ne distingue pas au premier coup d'œil des approches linguistiques telles que l'onomastique, la phonétique et la phonologie. Il en est de même pour les contacts de langues, qui sont traités à de nombreuses reprises, sous toutes leurs formes (traductions, interférences, emprunts) et leur pluralité (le bilinguisme gréco-latin et, dans l'article de R. Wright, l'influence du latin d'Afrique sur les langues ibéro-romanes). L'utilité d'un tel classement est néanmoins indéniable : en plus de constituer une évidente commodité bibliographique, il rend compte des domaines qu'ont favorisés les chercheurs et des secteurs qui, à l'inverse, ont été négligés. Les études traditionnelles sur la morphologie et le lexique restent nombreuses, mais l'on peut également constater que plusieurs communications ont été consacrées à la syntaxe. L'adoption d'approches récentes se révèle de la même manière dans l'intérêt manifesté pour la lemmatisation. Il faut aussi souligner que plus d'un tiers des contributions relèvent de l'étude de sources et que peu d'entre elles traitent de textes épigraphiques. Enfin, comme le remarque Fr. Biville, « le système des prépositions [...] et son renouvellement en latin tardif et en roman, qui représentent pourtant un aspect fondamental de l'évolution de la langue, ne sont évoqués que ponctuellement, mais de manière significative, à propos de la grammaticalisation de *latus* et de *praeterpropter* ». Outre le sommaire présentant les articles selon leur thème et le « classement alphabétique par noms d'auteurs », qui se trouvent tous deux au début, quatre index clôturent le volume. Ils reprennent respectivement les auteurs anciens et les textes, les références aux diverses langues et peuples évoqués, les formes latines et, enfin, les notions linguistiques et grammaticales. Cette attention facilite considérablement l'approche des thèmes et des sujets développés dans l'ouvrage. Il faut d'autant plus la louer que ce n'est pas une démarche systématique dans les *Actes* des colloques « Latin vulgaire – latin tardif ».

Alexandre LIBIOUL

Paola CECCARELLI, *Ancient Greek Letter Writing. A Cultural History (600 BC-150 BC)*. Oxford, Oxford University Press, 2013. 1 vol., 464 p. Prix: 95 £. ISBN 978-0-19-967559.

The aim of this monumental study is not only to contextualise Greek letter writing between 600 and 150 BC within communicative practices, but also to look at documentary letters and letters embedded in a narrative. An important part of Ceccarelli's bibliography focuses on letters of the Classical and Hellenistic period. The book starts with discussing some problems related with ancient epistolography, such as typology of letters, or ancient Greek terminology (p. 1-19). The author points out in the second chapter (p. 23-58) that letter writing, as a communication across a spatial distance was not among the earliest uses of Greek writing. Examining the oldest extant documentary letters (she counts 42 letters that have been preserved), the author argues that for the fifth and even partly the fourth century BC it is impossible to speak of a codified epistolary style. A survey of (contemporary) curses shows the original affinity between both curses and letters. In the next chapter (p. 59-99), Ceccarelli analyses the traditions on the invention of writing. The early narratives that represent writing as an import from outside the Greek world, did not focus on the function of this new art, whereas the traditions that attributed the invention to a Greek hero, pointed to the ability of the written word to preserve information or to its potential for creativity. Further, the author goes on to discuss stories that date from the classical period and deal with the difficulties of epistolary communication. She suggests on the base of these narratives that letter writing remained until the fifth century a relatively limited activity. The same uneasiness with letter writing can still be found in a small treatise by Lucian who discusses how oral and written greeting formulae have evolved. Ceccarelli argues in the fourth chapter (p. 101-179) that the Greek historians of the fifth and the early fourth century connect letter writing rather with an oriental milieu and secretive connotations. The infrequent use of letters for official communication is proved by the fact that these documents do not have a fully developed formulary. Further, a contrastive analysis of oral and written communication in Herodotus' *Histories* shows that in both cases the messages are couched in the same terms. Most letters are mentioned because they have a peculiar external element, like means of conveyance or material support. From a formal point of view the letters in Thucydides function in the same way as oral communication. These letters are either private letters by individuals seeking power or official dispatches to cities. The work of Xenophon does not mark any important change in the treatment of written communication. A development fully operative in the fourth century is that historians now write letters that enter into public circulation. These letters either engage in intellectual disputes or are used as pamphlets to address political issues. Finally, the ubiquity of letters in Polybius' *Histories* reflects the understanding by the historian of the important role of written communication. The very fact that interest in the material support of letters has disappeared, indicates an increasing awareness of the possibilities letters have as a means of communication. The author concludes that Polybius highlighted not only the treacherous purpose that can be served by a letter, but also the authenticity and power that is guaranteed by the same instrument. In the fifth chapter (p. 183-264), Ceccarelli discusses in great detail the references to the activity

of writing and the written document in tragedians' and comedians' works to (finally) arrive at the treatment of letters. Although it is necessary –as the author puts it in the preface– to “contextualize letter writing within communicative practices, as well as more generally within the larger field of writing” (p. v), it is a little disappointing that the main attention in this chapter remains focused on writing and written documents that do not belong to the epistolary domain. As for the tragedians, it is only in Euripides' works that references to letters begin to appear. Here letters constitute a central element in the plot. The author highlights that in the majority of cases, the epistolary exchange is seen from a negative angle. Also in comedy, letters become an important element of the plot, moreover they refer to reflections about public speaking and writing within the polis. The letters present in the speeches of the Athenian orators are analysed in the following chapter (p. 265-295). Ceccarelli stresses the fact that very few private letters are mentioned in (forensic) speeches. On the other hand, official letters do abound in the deliberative genre. These letters were used for public service and interstate diplomacy. The author also argues that the letters of Isocrates are at the beginning of what will become a tradition of prose treatises in epistolary form. Finally, the official communication consisting of letters and decrees sent by *poleis* and kings in the Hellenistic period is explored (p. 297-330). Comparing the language of Hellenistic Greek royal letters and civic decrees, Ceccarelli argues that the royal letters intentionally avoided some important terms used in the decrees of the *poleis*. The two forms of diplomatic language could have coexisted as long as the city states preserved their independence. As for the letters sent by *poleis*, the author distinguishes two basic categories: official letters conveying a decision or specific information and “covering” letters meant to accompany a decree. A rather limited number of *poleis* wrote letters used for official communication (the author counts 69 letters preserved on stone). She points out that the relatively high number of letters connected with Sparta, sorts well with the picture that emerges from literary sources. The chapter terminates with the challenging interpretation that “the use of letters for official communication has to be explained by the use in a non-democratic regime of formats typical of private communication also for the sphere which we should rather define as public” (p. 330). One of attractive elements of this book is that it wants to examine how letter writing defines itself with regard to other writing practices. Moreover the author explains convincingly that the literary form of the letter form evolves with the broader historical context in which it is set. Another interesting point that emerges from this book is that it clearly examines how a letter is determined by the choice ancient society made between oral and written communication. However, it might have been interesting to examine how personal letters do correspond with ancient epistolary theory. It is generally admitted that instructions how to write letters have been around from the Hellenistic age. The first extensive discussion on epistolary theory appears in Demetrius, *De Elocutione*, 223-238. The oldest extant handbook Ps. Demetrius, *Formae epistolicae* is partly situated in the Hellenistic period. Nevertheless, this minor point of criticism does not detract from the overall quality of the work. In conclusion, this book is impressive in its chronological range and, moreover, in the texts it treats. The study gives a thorough overview of an overall domain that until now has been treated in rather detailed studies. Undoubtedly this book

represents a useful complement to studies that deal with the later periods of Greek epistolography.

Bruno MARIEN

Annette HARDER, Remco REGTUIT & Gerry WAKKER (Ed.), *Hellenistic Poetry in Context*. Louvain, Peeters, 2014. 1 vol., 349 p., nombr. ill. Prix : 64 €. ISBN 978-90-429-2985-2.

En 2010, le « Workshop on Hellenistic Poetry » organisé par l'Université de Groningen fut consacré au rôle que joue la poésie hellénistique dans le contexte social et culturel de sa création, cette dernière se révélant particulièrement liée aux changements et aux nouveaux développements que connut le monde au III^e siècle av. J.-C. Les articles de K. Cheshire, A. Regan et I. Schaaf traitent du rapport qu'entretiennent les textes avec la religion telle qu'elle est perçue et pratiquée dans les nouveaux royaumes hellénistiques. K. Cheshire étudie la fonction religieuse et civique de l'hymne 5 de Callimaque : le poète, en remodelant pour le public alexandrin un rituel ancien d'Argos, cité qui constitue une part importante de l'héritage culturel et religieux de la ville, utilise un élément mythologique cyrénéen, l'histoire de Chariclo, pour proposer un modèle de responsabilité civique et de piété. S'intéressant à un autre personnage féminin, A. Regan analyse les pratiques magiques de la Médée des *Argonautiques* en les comparant successivement à celles de la Médée d'Euripide, de Pindare, et aux enchantements de la Circé homérique : héritant de ces personnages antérieurs quelques traits essentiels, Médée chez Apollonios de Rhodes est enrichie d'éléments propres au monde hellénistique, se situant au carrefour de plusieurs types de personnes et de personnages appartenant au contexte et à l'imaginaire alexandrins. C'est en revanche à une inscription de la fin du IV^e siècle av. J.-C. découverte dans l'enceinte du temple d'Apollon d'Érétrie, l'*Hymne aux Dactyles érétriens*, qu'I. Schaaf consacre son étude. Situant l'œuvre dans le contexte religieux grec, égyptien et eubéen du début de l'époque hellénistique, il analyse le rôle attribué dans le récit aux trois personnages principaux – Apollon, Eurythéos et les Dactyles –, ainsi que les liens qu'ils entretiennent avec d'autres figures mythologiques. Le rôle croissant des femmes dans la société et, notamment, la modification du rôle des reines dans l'idéologie politique est un autre aspect historique dont la poésie hellénistique se fait le miroir : S. Caneva éclaire le rôle des femmes et d'*éros* dans la poésie de cour et, plus particulièrement, dans la représentation du couple royal dans les dynasties ptolémaïque et séleucide. Textes poétiques et documents épigraphiques témoignent de l'importance accordée à la coopération des époux, à leur complémentarité et à la réciprocité du sentiment amoureux ; en devenant ainsi la source personnifiée de la légitimation et de la continuité de la maison royale, cette figure de reine proche d'Aphrodite sert l'idéologie ptolémaïque. C'est également à la figure de la reine que s'intéresse D.L. Clayman, faisant écho à Stefano Caneva : il propose pour deux poèmes de Callimaque, « Acontios et Cydippe » et « Phrygius et Piéria », une datation entre 279 et 274 ; comme la « Boucle de Bérénice », ils feraient allusion à l'histoire de la reine Bérénice II et plus particulièrement à ses deux mariages, avec Démétrios puis avec Ptolémée III Evergète. Tout en réhabilitant la reine, ils attribuent à son expérience politique et personnelle des aspects poétiques, mythologiques et

dienne et importante des ateliers ; l'existence de relations commerciales avec le reste de la Gaule est confirmée par l'abondance de céramiques extrarégionales. Cet article est complété par un encart de F. Pilon définissant le faciès monétaire antique de Famars. Le quatrième et dernier chapitre témoigne de la transformation de la vie quotidienne suite à la conquête romaine. Il s'ouvre sur un article de R. Clotuche, dans lequel s'intercale un encart de S. Groetembril traitant des décors peints à Famars, et porte sur les habitations ; il débute par une présentation des matériaux et techniques utilisés pour les fondations et l'élévation des murs, et définit les particularités des habitations découvertes à Famars dont certaines possédaient des bains privés et des caves. L'article suivant, du même auteur, traite précisément des influences du monde romain dans la vie quotidienne, qui donnent naissance à la civilisation gallo-romaine. Cet article, très court, est complété par une série d'encarts portant sur des objets évoquant le quotidien. S'il est dommage que les auteurs ne cherchent pas à lier ces encarts qui sont simplement juxtaposés, ils ont le mérite de compléter la présentation des artefacts retrouvés sur le site (N. Tisserand) et d'aborder le verre jusque-là ignoré (J. Clerget). Le volume se termine donc par un rapide aperçu des pratiques d'hygiène, des instruments de soin et des éléments de parure (B. Fort), ainsi que de la céramique en tant que témoignage de rituels (S. Willems). En conclusion, ce catalogue remplit parfaitement sa mission de diffusion et séduira le grand public tout en offrant également à un public plus averti un excellent état de la question. Meliha BİÇAK

Angelika ABEGG & Dörte WALTER (Ed.), avec la collaboration de Susanne BIEGERT, *Die Germanen und der Limes. Ausgrabungen im Vorfeld des Wetterau-Limes im Raum Wetzlar-Gießen*. Mayence, Philipp von Zabern, 2011. 1 vol., 462 p., 222 fig., 43 tabl., 55 pl. (RÖMISCH-GERMANISCHE FORSCHUNGEN, 67). Prix : 89 €. ISBN 978-3-8053-4385-5.

Cet ouvrage présente les résultats de recherches menées dans le cadre d'un programme de recherches de la *Römisch-Germanische Kommission* du *Deutsches Archäologisches Institut*, portant sur les Celtes, Germains et Romains dans les hautes terres entre Luxembourg et Thuringe. Le projet visait à considérer l'évolution de la culture germanique et à mesurer l'impact de la proximité de l'Empire romain sur cette dernière, à travers des données archéologiques, des derniers siècles avant aux premiers siècles après J.-C. Trois occupations germaniques situées dans la vallée de la Lahn, entre Wetzlar et Gießen, à proximité du camp de Butzbach sur le *limes*, qui firent l'objet de fouilles entre 1995 et 1999, constituent le cœur de l'analyse : Wetzlar-Naunheim, Wetzlar-Dalheim et Wettenberg-Krofdorf-Gleiberg (le site de Lahnau-Atzbach n'a de son côté pas livré de données utilisables). Naunheim a été fouillé de manière extensive, alors que Dalheim et Wettenberg-Krofdorf-Gleiberg ont fait l'objet de décapages limités. À Naunheim, les vestiges de plusieurs maisons (enterrées et sur poteaux) et de greniers ont livré d'importants assemblages de mobilier. Les auteurs consacrent un chapitre introductif important au contexte géologique et environnemental de la région, notamment mis en lumière par des analyses palynologiques. Chaque site fait ensuite l'objet d'une étude très complète des structures archéologiques et du mobilier découvert, suivie d'un catalogue des objets par struc-

ture. Un accent particulier est mis sur l'analyse de la céramique germanique et de la faune animale. Plusieurs études de synthèse sont rassemblées dans le chapitre suivant, portant sur l'assemblage de formes céramiques romaines, l'évolution chronologique de la céramique germanique, l'analyse physico-chimique de la céramique, les restes archéo-botaniques, les vestiges de production métallurgique et l'étude des traces d'occupation romaines dans la région de la vallée de la Lahn. Une étude de la répartition des découvertes monétaires sur le *limes* et une réflexion sur la nature et l'intensité des contacts entre Romains et Germains complètent ce chapitre. La mise en perspective pluridisciplinaire des données archéologiques et environnementales a permis d'éclairer de manière significative et novatrice la nature des contacts entre les Germains et les Romains. Malgré la proximité de ces sites germains avec la frontière de l'Empire, les objets romains y sont relativement peu nombreux, ainsi que les imitations locales de céramique romaine. La tradition locale est prépondérante dans l'acquisition et le façonnage des céramiques communes. Outre des différences avec les pratiques agricoles de l'âge du Fer, les plantes cultivées restent également peu touchées par des influences romaines. Les études archéo-métallurgiques ont permis, par ailleurs, de mettre en évidence l'importance des activités liées au travail du fer, dont les Germains auraient pu faire commerce avec l'Empire. Ainsi, il semble que malgré des échanges répétés, les populations germaniques aient conservé un mode de vie traditionnel peu influencé par la culture romaine. L'ouvrage est une brillante démonstration alliant la qualité et le détail des données archéologiques avec l'intérêt des études de synthèse et de la mise en perspectives des résultats.

Fanny MARTIN

Wilhelm REUSCH †, Marcel LUTZ † & Hans-Peter KUHNEN, *Die Ausgrabungen im Westteil der Trierer Kaiserthermen 1960-1966. Der Stadtpalast des Finanzprocurators der Provinzen Belgica, Ober- und Niedergermanien*. Rahden, Marie Leidorf, 2012. 1 vol., XIV-365 p., 28 pl., 179 fig., 8 plans dépliant + 1 CD-Rom. (ARCHÄOLOGIE AUS RHEINLAND-PFALZ, 1). Prix : 69,80 €. ISBN 978-3-89646-651-2.

Le « Procuratorenpalast » de Trèves dégagé par Wilhelm Reusch dans les années soixante, partiellement sous les « Kaiserthermen », fait partie non seulement des monuments classiques de l'urbanisme de la capitale des Trévires, future capitale d'Empire à partir de la Tétrarchie, mais de la typologie de référence des édifices palatiaux de l'administration de l'Empire. À tort ou à raison. En tout cas, la surface de cet édifice, plus de 6 000 m², qui semble partir d'un projet unitaire dans la trame cadastrale fondatrice de la ville et garder durant plus de deux siècles un fonctionnement homogène dans un développement structuré, est considérable et son emplacement, remarquable, dans l'axe et à proximité du forum. Même avec un décalage dans le temps assez important, la publication du rapport de fouille et son analyse s'imposaient. La fouille de Reusch bénéficie déjà dans les années soixante d'une archéologie de terrain assez technique et analytique au niveau des relevés et de la définition des unités de fouille, ce qui permet aujourd'hui à Hans-Peter Kuhnén et à ses collaborateurs et infographistes de réaliser un phasage de l'évolution de l'édifice assez convaincant. Mais c'est aussi l'époque du règne de la sigillée comme élément datant privilégié. On parlait peu d'assemblages et de fonctionnalité ; la connaissance des

consacrées au rhéteur (essentiellement p. 95-99), pourtant un des pivots de l'éducation supérieure dans le monde gréco-latin, alors que la documentation ne manque pas en ce domaine : l'auteur a volontairement opté pour une focalisation sur le grammairien auquel, à l'inverse, de nombreuses pages sont consacrées. Le dernier chapitre, centré sur les recommandations pédagogiques de Quintilien, clôt de façon fort heureuse cet ouvrage, en replaçant le théoricien latin dans son rôle d'enseignant, et en montrant aussi bien son ancrage dans la société de son temps, que ses idées novatrices. Sur ce dernier point, cependant, il conviendrait peut-être de nuancer par rapport à son originalité, d'autres auteurs des premiers siècles de notre ère s'étant également dressés contre la violence à l'école en préconisant des pratiques pédagogiques plus douces, Plutarque, que l'auteur cite, mais aussi Aelius Théon (72, 4-9), auteur de *progymnasmata*, exercices préparatoires en usage à l'école du rhéteur, ou Libanios parmi bien d'autres. Quintilien reflète en ce sens, un mouvement qui, bien que largement minoritaire, dessine une sorte de maître idéal, bien éloigné des pratiques quotidiennes de son époque et il conviendrait de faire la somme de ces témoignages, étude qui, bien entendu, ne pouvait être concevable dans le cadre de l'ouvrage présent. Il faut saluer la parution de ce livre, excellente synthèse, sérieuse, bien documentée et embrassant de nombreux points sur l'éducation dans le monde romain ancien. À ce titre, l'ouvrage de K.W. Weeber est une réussite et donnera la possibilité à des lecteurs germanophones d'avoir une idée relativement complète de nos connaissances à l'heure actuelle dans ce domaine.

Jean-Luc VIX

Roger S. BAGNALL, *Eine Wüstenstadt. Leben und Kultur in einer ägyptischen Oase im 4. Jahrhundert n.Chr.* Stuttgart, Franz Steiner, 2013. 1 vol., 96 p., 14 pl. n./b. et coul. (SPIELRÄUME DER ANTIKE, 2). Prix : 29 €. ISBN 978-3-515-10373-2.

R.S. Bagnall est un pèlerin infatigable de la papyrologie. Il y a quelques années, un petit livre érudit nous avait restitué les conférences prononcées en français par notre collègue à l'École pratique des hautes Études en mai 2006 : *Livres chrétiens antiques d'Égypte* (Genève, 2009) – A. Delattre en a rendu compte ici ; cf. *AC* 80 (2011), p. 336-337 ; le travail a paru conjointement en version anglaise : *Early Christian Books in Egypt* (Princeton-Oxford, 2009). Ce sont cette fois trois exposés présentés en allemand à Heidelberg en 2010, dans le cadre des « Margarete Häcker-Vorlesungen », qui sont mis à notre disposition. Le propos est peut-être un peu moins érudit que dans le travail précédent (moins polémique aussi à certains égards), mais il captive autant le lecteur, car il offre une synthèse sur les fouilles que les archéologues américains ont menées depuis 2001, sous la direction de l'auteur et de P. Davoli, à Amheida, l'antique Trimithis, dans l'oasis de Dakhleh ; cf. < www.amheida.org >. Le site est passé en revue sous trois angles, de manière traditionnelle, mais efficace : les dieux ; les aspects économiques et sociaux ; la culture. Dans le dernier volet, R.S. Bagnall fait bien sûr une place particulière (p. 53-60) à la belle demeure du IV^e siècle, voisine d'une salle de cours, dont les murs sont décorés de vers inédits. Cette découverte extraordinaire – une école antique, prête à recevoir ses étudiants – a déjà fait l'objet de plusieurs publications : cf. notamment, R. Cribiore *et al.*, « A Teacher's Dipinto from Trimithis (Dakhleh Oasis) », *JRA* 21 (2008), p. 170-191 (cf.

SEG LVIII 1810) ; « New Literary Texts from Amheida, Ancient Trimithis (Dakhla Oasis, Egypt) », *ZPE* 187 (2013), p. 1-14. R.S. Bagnall attire l'attention (p. 47-48) sur une autre découverte, certes moins spectaculaire, mais qui résout l'énigme posée par la *Notitia Dignitatum* (p. 65, 56 Seeck) : celle-ci situe à Trimithis les quartiers de l'*ala I Quadorum* ; or, aucun fort n'a été identifié sur le terrain à Amheida. L'auteur annonce qu'un collègue néerlandais, Fr. Leemhuis, a maintenant repéré une construction *ad hoc* dans le hameau voisin (et, en l'occurrence, bien nommé) de El-Qasr. Des étudiants, des soldats : le petit monde de Trimithis et de ses environs prend ainsi vie sous nos yeux, grâce à la plume alerte de R.S. Bagnall. Le livre paraîtra-t-il en version anglaise, comme son prédécesseur ? Dans l'index (p. 77), *sub* « Bingen, Jean », renvoyer à la p. 62, non 63.

Alain MARTIN

Klaus GEUS & Michael RATHMANN (Ed.), *Vermessung der Oikumene*. Berlin-Boston, Walter De Gruyter, 2013. 1 vol., vi-410 p., nombr. ill. (TOPOI. BERLINER STUDIES OF THE ANCIENT WORLD, 14). Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-029092-9.

Le présent volume est issu d'un colloque international qui a été organisé à Berlin les 28-29 et 30 octobre 2010 par le groupe de recherche « Historische Geographie des Antike Mittelmeerraumes » de l'Université libre de Berlin, en collaboration avec le Service des cartes de la Staatsbibliothek. Il entend fournir un état des recherches dans un domaine dont les frontières ne cessent de reculer. L'introduction rédigée par Klaus Geus et Michael Rathmann en explicite l'intitulé : elle montre que celui-ci recouvre des notions beaucoup plus complexes qu'il n'y paraît à première vue. En effet, le sens du nom « œcoumène » a varié au cours de l'histoire : loin d'être liée au mouvement de colonisation grecque, qui n'a pas rencontré des territoires vides d'hommes, l'expression « terre habitée » se réfère sans doute, dans ses premiers emplois géographiques, à la division de la sphère terrestre en cinq zones telle qu'elle a été conçue par Parménide ; par la suite, elle a également désigné l'empire d'Alexandre et l'empire romain, désignant ainsi non seulement un espace du globe, mais aussi un ensemble culturel et politique. Quant aux mesures des dimensions de l'œcoumène, elles ont été le résultat de calculs effectués à partir d'observations astronomiques tout en intégrant et extrapolant des mesures effectuées sur le terrain dans les régions habitées ou fréquentées par les Grecs et les Latins. Les dix-neuf contributions rassemblées dans le livre révèlent les multiples facettes de l'arpentage de la terre dans un temps long puisqu'elles couvrent une période allant du VI^e siècle av. J.-C. (avec Hécatee de Milet) jusqu'aux VII^e-VIII^e siècles de notre ère (avec la *Cosmographie* du Ravennate), voire au-delà. Elles sont présentées dans l'ordre chronologique, la diversité de leurs points de vue rendant impossible tout autre mode de classement, y compris dans cette recension. (1) Alexander V. Podossinov démontre que la relation couramment établie entre les prépositions et préverbes grecs et latins signifiant « en haut » et « en bas » et les points cardinaux est erronée ; les uns et les autres indiquent en réalité, dans les textes géographiques tout au moins (sauf dans celui de Ptolémée), la position « au-delà de » ou « avant / en deçà » d'un objet géographique par rapport à celui qui a été précédemment évoqué ou encore la direction vers les côtes ou l'intérieur des terres quand on vient du large. (2) Konstantin Boshnakov étudie, à travers les œuvres d'Hécatee de

avec planche). G. Menci, *Un nuovo frammento papiraceo dei « Topici »* (p. 253-264, avec planche) identifie, dans le fragment de rouleau *P.Giss.Lit.* 4.8r (= *P.Giss.Univ.* 4.40r = MP³ 164.01) provenant du Fayoum et daté du II^e siècle de notre ère, un passage d'Aristote, *Topiques*, 150b10-14 et 23-26 et démontre qu'il faisait originellement partie du même rouleau que *P.Ryl.* 3.510r, récemment identifié comme un passage de la même œuvre. La contribution d'E.V. Di Lascio, *Papyrus Michigan 2906 : an Afterthought* (p. 265-279) révisé les conclusions d'un article qu'elle avait publié précédemment (*Papyrus Michigan 2906 Revisited : a Fragment of Non-chrysippean Logic ?*, dans *Papiri filosofici. Miscellanea di Studi*, Florence, 2007, p. 187-212 [STCPF, 14]), où elle présentait le contenu du papyrus comme appartenant à une logique stoïcienne non-chrysippéenne. Proposant une nouvelle construction des propositions logiques, elle arrive à la conclusion qu'il s'agirait plutôt de logique stoïcienne chrysippéenne ou post-chrysippéenne. Les deux dernières contributions du volume ne sont pas proprement papyrologiques. Dans *Il principio di bivalenza in Aristotele*, *De interpretazione* 4 (p. 281-296), F. Ademollo tente de concilier les positions apparemment opposées de *De Int.* 4 et 9 sur les locutions déclaratives (λόγοι ἀποφαντικοί). Principalement fondée sur les *Premiers Analytiques* d'Aristote, la contribution de P. Crivelli, *Semantiche per la sillogistica di Aristotele* (p. 297-317) analyse, du point de vue sémantique, les principes des syllogismes aristotéliens et conclut que, des deux interprétations traditionnelles, l'orthodoxe et l'hétérodoxe, la première semble être plus plausible. De belle facture, produit avec grand soin et bien illustré, ce volume foisonne de nouvelles découvertes et témoigne à merveille de la vitalité, trente ans après sa création, du projet de *Corpus dei papiri filosofici*. Le livre, qui illustre parfaitement l'apport de la papyrologie à la connaissance de la philosophie antique, intéressera non seulement les papyrologues, mais aussi les historiens du livre et les philosophes de l'Antiquité.

Nathan CARLIG

Michele FARAGUNA (Ed.), *Archives and Archival Documents in Ancient Societies. Trieste, 30 September – 1 October 2011*. Trieste, Edizioni Università di Trieste, 2013. 1 vol., 379 p., tabl., fig. (LEGAL DOCUMENTS IN ANCIENT SOCIETIES, IV = GRAECA TERGESTINA. STORIA E CIVILTÀ, 1). Prix : 28 €. ISBN 978-88-8303-460-2.

Il aura fallu à M. Faraguna moins de dix-huit mois (l'avant-propos est daté de février 2013, l'achèvement d'imprimerie d'avril de la même année) pour publier les actes du colloque sur les archives anciennes et leurs dépôts qui s'est réuni à Trieste à l'automne de 2011 – en soi, un petit exploit d'archivage. Le sommaire se distribue en quatre sections, comprenant chacune quatre contributions : l'Orient ancien (Mésopotamie) ; la Grèce classique (essentiellement Athènes) ; la tradition perse et le monde hellénistique ; l'empire romain. L'Égypte gréco-romaine occupe la place d'honneur dans les deux dernières sections, tant sont nombreuses les pièces d'archives en provenance de cette région : L. Criscuolo, *Copie, malacopie, copie d'ufficio e il problema della titolarità di un archivio nell'Egitto tolemaico*, p. 245-257 ; M. Depauw, *Reflections on Reconstructing Private and Official Archives*, p. 259-266 ; Th. Kruse, *Bevölkerungskontrolle, Statuszugang und Archivpraxis im römischen Ägypten*, p. 307-332 ; R. Haensch, *Die Statthalterarchive der Spätantike*,

p. 333-349. Il faudrait ajouter à cette liste un cinquième titre, car I. Kottsieper, *Aramäische Archive aus achämenidischer Zeit und ihre Funktion*, p. 175-200, traite en particulier d'ensembles archivistiques découverts sur l'île d'Éléphantine. Si l'Égypte est bonne pourvoyeuse en documents d'archives, ses sites archéologiques ne sont guère éclairants en la matière : je ne sache pas que l'on y ait identifié avec assurance, à ce jour, un dépôt d'archives ou γραφείον. On aimerait pourtant pouvoir se représenter l'organisation de locaux de ce genre. Je signale que l'hypothèse d'un grand ensemble officiel, incluant donc à peu près nécessairement un dépôt d'archives, a été lancée à propos de l'« edificio I », du I^{er} siècle de notre ère, dégagé en 1967 à Narmouthis (Médinat Madi) : cf. E. Bresciani, *Missione di scavo a Medinet Madi (Fayum-Egitto). Rapporto preliminare delle campagne di scavo 1966 e 1967* (Milan-Varese, 1968), p. 37-47 (en part., p. 47, avec la n. 17, qui renvoie à des parallèles possibles à Théadelphie et à Soknopaiou Nèsos), avec plan et illustrations de qualité. Toujours dans le Fayoum, S. Bucking, « On the Training of Documentary Scribes in Roman, Byzantine, and Early Islamic Egypt: A Contextualized Assessment of the Greek Evidence », *ZPE* 159 (2007), p. 229-247, en part. p. 230-231, s'est interrogé plus récemment sur la destination d'un édifice de Karanis (« structure 5002 », en part. « room G ») où a été découvert un petit ensemble archivistique sur tessons : maison privée ou bureau public ?

Alain MARTIN

Bernard LEGRAS & Gerhard THÜR (Ed.), *Symposion 2011. Études d'histoire du droit grec et hellénistique* (Paris, 7-10 septembre 2011). *Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte* (Paris, 7.-10. September 2011). Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2012. 1 vol., x-434 p. (AKTEN DER GESELLSCHAFT FÜR GRIECHISCHE UND HELLENISTISCHE RECHTSGESCHICHTE, 23). Prix : 58 €. ISBN 978-3-7001-7370-0.

Le dix-huitième symposion de la Société d'histoire du droit grec et hellénistique a réuni à Paris trente-trois participants – juristes et historiens – venus de neuf pays. Conformément aux usages de la Société aucun thème général ne leur était imposé. Les auteurs des quinze conférences, chacune suivie d'une réponse, ont donc débattu de sujets très divers relatifs à leur discipline. Le problème insoluble de la grande *rhêtra* spartiate d'abord au sujet duquel Françoise Ruzé écrit : « Certaines sources antiques posent des problèmes qui semblent insolubles, mais elles sont assez perverses pour nous obliger à revenir sans cesse vers elles dans l'espoir d'aboutir enfin à une solution qui, à défaut d'être absolument évidente, serait largement acceptée. En vain » (p. 5). En vain, oui. Car, dans sa réponse, M. Gagarin n'est que partiellement convaincu par les propositions avancées par la savante française. A. Maffi étudie l'origine et l'application du principe de majorité dans la Grèce ancienne. Il cerne deux questions fondamentales pour l'histoire de la cité grecque : « Quel est le rapport entre la conception "unanimiste" et le principe majoritaire dans la décision collective ? Comment la volonté de la majorité des citoyens peut-elle devenir la volonté de tous, c'est-à-dire la volonté étatique ? » (p. 30). S. C. Todd apporte des précisions sur le sujet en analysant la publication du résultat des votes au moyen des données contenues dans les inscriptions. A. Banfi démontre combien le contrôle de la légitimité

une nouvelle interprétation des scènes représentées dans la basilique souterraine de Porta Maggiore), de M. Goodman (sur l'usage que le judaïsme et le christianisme font de la mémoire, autour de la figure d'Abraham, durant le Haut-Empire), de W. Van Andringa (sur les statues des temples de Pompéi, révélant des combinaisons divines et, ce faisant, une définition locale des cultes autour d'une mémoire civique). La deuxième partie porte sur l'élaboration d'identités religieuses : comment des civilisations qui se considèrent comme homogènes entrent-elles en dialogue avec leur passé, tout en opérant des sélections et des choix ? B. Dignas s'intéresse à la construction d'une identité dans la politique des Attalides ; R. Gordon, aux questions de « mémoire et d'autorité dans les papyrus magiques » ; L. Nixon, à la construction d'une mémoire par le biais de structures formant un paysage religieux à Sphakia ; J. Scheid propose une nouvelle lecture d'une inscription se rapportant au vœu d'un légionnaire de Sulmo (*AE* 1981, 283). La troisième partie explore la commémoration et l'oblitération du passé. D. Levene présente des exemples d'oubli délibéré du passé, tels qu'ils sont mis en scène par les historiens romains. A. Busine étudie la question de la découverte d'inscriptions, prétendues authentiques, pour légitimer l'établissement de nouveaux cultes, à Cyzique et Athènes notamment. P. Thonemann se penche sur le processus de christianisation de l'Asie Mineure, tel qu'il est présenté par Abercius de Hiérapolis. R.R.R. Smith examine le martelage de visages de statues divines à Aphrodisias. – Index.

Françoise VAN HAEPEREN

Anne JACQUEMIN, Dominique MULLIEZ & Georges ROUGEMONT, *Choix d'inscriptions de Delphes, traduites et commentées*. Athènes, École française d'Athènes, 2012. 1 vol., 563 p., 7 pl. (ÉTUDES ÉPIGRAPHIQUES, 5). Prix : 50 €. ISBN 978-2-86958-248-4.

L'épigraphie de Delphes est un océan. On compterait plus de trois mille inscriptions en provenance du site. En l'absence des *IG VIII* (un sigle mort-né, victime collatérale des événements de 1914-1918), un bon nombre d'entre elles ont trouvé place dans le tome III des *FD* (ou *Fouilles de Delphes*, 1909-1985) et/ou dans le *CID* (*Corpus des inscriptions de Delphes*, 1977-). Un échantillon représentatif de ce matériel – environ trois cents textes – nous est ici proposé, dans une mise en page irréprochable (si ce n'est la taille des caractères : la loupe s'impose notamment dans les informations bibliographiques). Les inscriptions, toutes traduites, sont généralement pourvues d'un commentaire et de notes d'appoint, le tout sans excès ni bavardage. Pour de nombreux textes (plus de deux tiers du total, si je compte bien), qui ne figurent pas encore dans le *CID* et ne sont donc connus le plus souvent que dans la présentation brute des *FD*, le présent *Choix* offre une véritable édition, qu'il serait désormais dommageable d'ignorer. Considéré dans son ensemble, le volume constitue une excellente introduction à l'épigraphie. Toutes les classes d'inscriptions sont représentées ; les auteurs ont veillé à inclure dans leur sélection quelques séries, de manière à permettre aux lecteurs de mettre à l'épreuve l'une des règles d'or de l'épigraphie : « Une inscription isolée ne livre qu'une partie de son enseignement ; elle ne prend son vrai sens qu'au sein d'une série » (L. Robert). Les dimensions des blocs sont précisément notées, ainsi que la hauteur des lettres et même des interlignes. On reconnaîtra dans ce souci de la mesure exacte la femme et les hommes de terrain que sont les

auteurs. Quelques détails, plus philologiques, ont quelquefois échappé à leur attention. Ainsi, dans le pilier hermaïque n° 255 (p. 446), en l'honneur de Plutarque (*CID* IV 151, hélas le portrait manque), il n'est pas signalé que le texte consiste en un distique élégiaque et que le lapicide est allé à la ligne en respectant les limites non seulement des vers, mais aussi des hémistiches. Dans l'édition du *Choix*, les quatre lignes du texte sont alignées à gauche ; en réalité, les lignes paires, qui portent le second hémistich des deux vers, commencent un peu plus à droite que les lignes impaires. La disposition du texte sur la pierre aide donc à sa lecture métrique. Ce reproche ponctuel n'enlève rien au jugement très positif que mérite le bel instrument mis à notre disposition.

Alain MARTIN

Kristina MILNOR, *Graffiti and the Literary Landscape in Roman Pompeii*. Oxford, University Press, 2014. 1 vol., xvii-311 p., 8 pl., 39 fig. Prix : 70 £. ISBN 978-0-19-968461-8.

Le travail est bien ciblé. Il s'agit d'analyser les graffiti pompéiens à vocation littéraire, et plus spécifiquement poétique. Non pas comme une sous-littérature de rue de caractère anecdotique et populaire, mais bien comme un genre propre, avec ses règles et ses ambitions. La citation peut relever de l'emprunt correct sur un support spécifique et dans un lieu original qui génèrent une interrogation sur la genèse du graffiti, mais souvent, il s'agit d'un texte retravaillé, paraphrasé, trafiqué, parodié. Il peut s'agir aussi d'un texte original dont il importe de saisir le rapport à la culture littéraire, les qualités et la vocation. Quelle culture véhicule l'épigramme, de qui émane-t-elle, et à qui est-elle destinée ? Culture d'adhésion ou culture de résistance ? Partant de l'idée que les graffiti littéraires constituent une production culturelle non canonique au niveau des milieux sociaux et des contenus, Milnor s'interroge sur les rapports entre culture des élites et cultures « populaires », mais aussi sur la parenté de message avec les inscriptions funéraires, ou avec l'oralité. « Graffiti poetry represents a meeting point between epigraphic and canonical literature... ». L'épigramme de paraphrase ou de transposition est riche sémantiquement et l'auteur en explore les nombreuses ouvertures. L'*Énéide* est citée de toutes les façons, elle l'est aussi dans l'image pompéienne, présente dans la décoration murale de nombreuses maisons. Durant le début du Principat, Virgile apparaît comme un réservoir de citations. On devait en apprendre par cœur des passages entiers en famille ou à l'école, avant de s'en jouer. Mais qui se cache réellement derrière le graffiti ? Entre culture des élites et sous-culture populaire, il y a place pour beaucoup de gens pour lesquels ce mode d'expression peut répondre à des motivations bien différentes. Il est dommage que Milnor n'ait pas pu lire le livre intéressant d'E. Mayer, *The Ancient Middle Classes* (Cambridge, 2012) paru trop récemment (voir mon compte rendu dans *AC* 83 [2014], p. 194-195), qui propose une interrogation sur les choix et valeurs esthétiques des milieux urbains. Comment sont reçues et transposées les œuvres de premier niveau de la culture dominante dans les milieux « bourgeois » qui ont les moyens de l'acquisition, mais n'en ont pas nécessairement la même lecture ou le même usage ? Peut-être y avait-il aussi dans certains graffiti se référant aux grands textes une forme de « Parvenükunst ».

Georges RAEPSAET

et réussit le difficile pari d'offrir, aux spécialistes de l'art oratoire comme aux novices issus d'autres domaines du savoir, une occasion de stimulantes découvertes et une incitation à les poursuivre.

Julie DAINVILLE et Benoît SANS

Christian PIETSCH (Ed.), *Ethik des antiken Platonismus. Der platonische Weg zum Glück in Systematik, Entstehung und historischem Kontext. Akten der 12. Tagung der Karl und Gertrud Abel-Stiftung vom 15.-18. Oktober 2009 in Münster*. Stuttgart, Franz Steiner, 2013. 1 vol., 333 p. (PHILOSOPHIE DER ANTIKE, 32). Prix : 56 €. ISBN 978-3-515-10158-5.

Ce recueil réunit les actes d'un colloque consacré à l'éthique dans le platonisme antique et qui s'est tenu à Münster en 2009. Il comporte seize contributions rédigées en allemand, en anglais et en italien, regroupées en cinq sections et une introduction de C. Pietsch qui coordonne le volume. Il y rappelle que si les études consacrées à l'ontologie ou à la théologie du platonisme impérial ont connu un développement croissant ces dernières années, il n'en a pas été de même pour l'éthique. Si la problématique de l'assimilation au divin a pu susciter l'intérêt, les questions relatives aux fondements de l'éthique philosophique, à la liberté et à la détermination de l'action humaine, aux structures psychiques qui sous-tendent les théories de la vertu, ainsi que les liens entre l'éthique et la politique, ont été relativement occultées. C'est cette lacune que le présent recueil se propose de commencer à combler, en présentant un riche panorama de la réception de l'éthique platonicienne dans le platonisme impérial et tardo-antique, au moment où ses interprètes ont commencé à systématiser la pensée de Platon. Si l'on excepte l'article de C. Horn consacré exclusivement au concept de la volonté dans le *Ménon* et le *Gorgias*, l'enquête générale du livre commence à l'époque hellénistique pour aboutir au néoplatonisme tardif, creusant son sillon jusqu'à l'angéologie de Denys l'Aréopagite (F. Drews). L'introduction de C. Pietsch affiche une volonté de donner un caractère d'unité et de systématisme à toutes ces contributions, mais le regroupement des textes en de nombreuses rubriques a tendance à morceler un peu trop les aspects envisagés. L'introduction aurait peut-être pu souligner davantage certaines questions qui se font écho d'un texte à l'autre. Ainsi deux interrogations essentielles traversent la majorité de ces analyses comme deux lignes de force : comment la construction de l'éthique platonicienne, à partir de l'époque impériale, s'est élaborée en dialogue non seulement avec le stoïcisme, mais surtout avec l'aristotélisme ; comment le passage du médio au néoplatonisme, avec l'affirmation d'un premier dieu au-delà de l'être et de l'intelligible, a modifié la place de l'éthique dans l'économie générale du système en transformant le sens accordé à l'impératif de l'assimilation au dieu. Si l'affirmation de la transcendance divine inaugurée par le médioplatonisme a changé la donne par rapport à l'époque hellénistique dans la manière de concevoir l'union de l'âme avec la divinité, quels sont les points de rupture et de continuité que le néoplatonisme apporta dans cette histoire ? Faut-il vraiment insister, comme le fait S. Lavecchia, sur l'opposition entre le Bien platonicien « relationnel » et l'Un « non relationnel », au-delà même de la rationalité ? J. Dillon pour sa part montre comment les interrogations médioplatoniciennes, consistant à se demander en quel sens la pratique des vertus civiles peut aider l'âme à

se rapprocher d'un dieu qui lui-même ne les pratique pas, trouveront leur solution dans le traité 19 (I, 2) de Plotin, et D. O'Meara veut souligner le rôle indispensable joué par les vertus civiles dans le processus d'intériorisation de la politique qui se dessine à partir de Porphyre et qui est à relier aux mutations sociales que traverse alors l'Empire. La première section est consacrée à l'analyse de la construction de l'éthique comme discipline philosophique et M. Bonazzi, suivant les différentes mises en système de la pensée platonicienne d'Antiochus à Alcinoos, met en lumière les influences du stoïcisme et de l'aristotélisme dans la structuration du platonisme impérial. La seconde s'intéresse aux conditions de possibilité de l'action humaine, la constitution de l'âme et la possibilité de la liberté. La troisième section examine les théories du bien et du bonheur : F. Karfik met en évidence la présence chez trois auteurs du II^e siècle, Stobée, Apulée et Alcinoos, d'une tripartition des biens héritée d'Antiochus, les biens humains (corporels), divins (les vertus cardinales) et le premier dieu (le bien) ; la contribution d'A. Linguiti s'intéresse au néoplatonisme où cette tripartition médioplatonicienne fait long feu et analyse la récupération par les néoplatoniciens de la bi-partition aristotélicienne qui subordonne les vertus politiques aux vertus intellectives. Il insiste notamment sur la modification apportée à la théorie plotinienne par Porphyre qui considère les Formes paradigmatiques des vertus dans l'Intellect comme étant elles-mêmes des vertus. Il apporte ainsi un élément supplémentaire au tableau qui accorde une place singulière à Plotin dans l'histoire du néoplatonisme : tandis que Plotin rappelle la différence entre les vertus civiles et purificatrices, les néoplatoniciens ultérieurs ont cherché, à travers la longue liste des niveaux de vertus, à en souligner les correspondances et les continuités. Les deux dernières contributions de cette section analysent l'impact de la réception d'Aristote dans la construction de l'éthique médioplatonicienne. C. Tornau suit l'évolution de choix que firent les interprètes de Platon, oscillant entre un ralliement de l'éthique platonicienne au stoïcisme considérant que la vertu seule suffit à assurer le bonheur (Atticus) ou au contraire qu'une adaptation à l'aristotélisme est possible, comme c'est le cas chez Plutarque (cf. F. Ferrari). La quatrième section expose plus spécialement les questions relatives à la volonté et à la liberté humaines. C. Pietsch montre comment l'exigence de transcendance qui caractérise la renaissance du platonisme dogmatique se construit en opposition avec le stoïcisme (et le déterminisme qui l'accompagne) et recherche les fondements de la libre détermination de l'action. L'article de C. Helmig interroge ensuite les liens entre action humaine et intervention divine dans le cadre de la thématique de la providence et de l'aide que les dieux peuvent accorder aux hommes. La dernière section, qui comporte deux articles, est longuement intitulée « Concurrence et interaction. Intégration d'éléments doctrinaux étrangers à l'éthique du platonisme et retentissement de l'éthique platonicienne dans la pensée politique et sociale ». Elle correspond en réalité à une sorte de rubrique conclusive composée de deux *varia* car le lien entre les deux contributions n'est pas très clair. Alors qu'il est manifeste que l'éthique du platonisme impérial s'est construite dans un débat permanent avec le stoïcisme et l'aristotélisme, M. Erler montre l'utilisation inattendue d'un mode de raisonnement emprunté à l'épicurisme, l'*epilogismos*, le raisonnement fondé sur la base de constatations empiriques, dans l'éthique de Plutarque. La dernière contribution du recueil, celle de D. O'Meara, se propose de montrer « en amont » de son travail déjà réalisé dans son ouvrage *Platonopolis*, la manière dont le médioplatonisme a

tracé la voie au néoplatonisme dans sa manière d'interpréter la politique platonicienne. Ce volume a le grand mérite de compléter par son approche la liste des études consacrées exclusivement à l'ontologie ou à la théologie médioplatoniciennes et de mettre en lumière les implications pratiques découlant du théocentrisme du platonisme de l'époque impériale. Il constitue une pièce importante dans le dossier de l'éthique platonicienne dans l'Antiquité, tant par la qualité de ses articles que par la variété de ses approches et la longue période historique qu'il couvre.

Alexandra MICHALEWSKI

Marina BERZINS MCCOY, *Wounded Heroes. Vulnerability as a Virtue in Ancient Greek Literature and Philosophy*. Oxford, Oxford University Press, 2013. 1 vol., 256 p. Prix : 50 £. ISBN 978-0-19-967278-3.

This monograph presents a philosophical analysis of “vulnerability” in ancient Greek literature. Marina Berzins McCoy defines this concept in the broad sense of the word, as both “the capacity to be wounded” and the victim’s ensuing self-awareness of that fact, both individually and on the level of the community. In various case studies taken from Homer, Sophocles, Plato and Aristotle, several kinds of vulnerability are identified and interpreted in relation to personal and political virtue. In this, the crucial role of the narrative medium is recurrently stressed. – Chapter 1, *Woundedness, Narrative, and Community in the Iliad*, focusses on the physical vulnerability of heroes and gods and the understanding of their (im)mortality. The passage about Menelaus’ wounding and his brother’s subsequent reaction in *Iliad* 6 is opposed to the unconvincing complaints of the injured Aphrodite and Ares in book 5. McCoy’s main argument is that death gives meaning to the life of human warriors: how heroes endure their own wounds is an indication of their virtue on the battlefield. Following Nagy, McCoy then turns to the case of Achilles and analyses how he must come to terms with his own vulnerability to eventually fulfill his fate. Chapter 2, *Œdipus and Theseus at the Crossroads*, deals with the Sophoclean tragedies about Œdipus. McCoy argues that both plays present a different view on ignorance and exile, Œdipus’ crucial forms of vulnerability. In *Œdipus Rex*, Œdipus’ harshly polar belief in the just and the unjust fails to understand the imperfections of human life. In *Œdipus Coloneus*, a suffering Œdipus is opposed to the compassionate and hospitable Theseus. His charitable acceptance of the weak exile eventually results in mutual protection for the victim and the city of Athens. The next chapter, *Pity as a Civic Virtue in Sophocles’ Philoctetes*, analyzes the vulnerable position of Philoctetes on the edge of society. His physical wound represents a deeper social trauma he has to overcome before his return to community. Moreover, his only strength, the bow, is of political importance for Odysseus and Neoptolemus. Both heroes react differently to the challenge of obtaining it. Whereas Odysseus excludes all compassion, Neoptolemus struggles to combine pity and piety and eventually develops a real bond of friendship with Philoctetes. This turns out to be a suiting answer to both the political and the personal challenge Philoctetes’ situation poses. After the analysis of three epic and tragic narratives, McCoy turns to philosophical literature. In chapter 4, *Wounding and Wisdom in Plato’s Gorgias*, she broaches the subject of our limited self-knowledge.

aux sources numismatiques devient aussi plus important. Le troisième chapitre envisage le début de la période impériale, de 30 av. J.-C. à 167 ap. J.-C. (p. 115-165). Durant celle-ci, le nombre d'artéfacts, de représentations iconographiques et de ressources archéologiques provenant des camps explose. La professionnalisation et la sédentarisation des légions favorisent la conservation de structures et d'objets, et des différences locales de production sont mises en évidence. Les chapitres quatre, cinq et six concernent respectivement les périodes allant de 167 à 269 (p. 166-211), 269 à 376 (p. 212-250) et 376 à 565 (p. 251-267). Au cours de ces pages, l'auteur démontre à merveille que la « barbarisation » de l'armée n'a pas provoqué son affaiblissement mais, qu'au contraire, c'est l'ouverture des légions aux étrangers issus des marches de l'empire, qui a permis le salut de l'Empire. Cette ouverture s'est évidemment accompagnée d'une importante évolution de l'armement, notamment sous les Antonins. La critique était unanimement enthousiaste à la sortie du titre anglais, ne dénombant quasiment aucune erreur, ni aucune hypothèse fantaisiste. Nous n'en avons donc évidemment pas trouvé davantage dans sa traduction allemande. Par ailleurs, l'éditeur allemand a eu la bonne idée de proposer l'ouvrage à un tarif aussi bas que celui de la version originale, ce qui permet à un vaste public d'aborder cette étude qui, bien qu'étant très pointue, est très accessible à la lecture et à la compréhension.

David COLLING

Camilla CAMPEDELLI, *L'amministrazione municipale delle strade romane in Italia*. Bonn, Habelt, 2014. 1 vol., XII + 345 p., 19 pl. (ANTIQUITAS I, ABHANDLUNGEN ZUR ALTEN GESCHICHTE, 62). Prix : 75 €. ISBN 978-3-7749-3858-8.

Il lavoro, originato da una tesi di dottorato discussa presso l'Università di Zurigo, si propone di definire e chiarire il ruolo svolto dalle amministrazioni municipali nella costruzione, nella manutenzione e nella gestione delle strade dell'Italia romana, avvalendosi dei dati forniti pressoché esclusivamente dalla documentazione epigrafica. La prima sezione del volume (p. 5-102) consta di quattro capitoli, dedicati rispettivamente alla tipologia delle *viae publicae*, alla normativa regolante il sistema della viabilità municipale, alle competenze in materia dei senati locali, al finanziamento dell'edilizia stradale, che introducono alla seconda parte, più corposa (p. 103-285), in cui sono state raccolte le iscrizioni suddivise per regione augustea di provenienza. Nel primo capitolo, la classificazione delle strade locali attestate epigraficamente viene risolta mediante una sintetica analisi terminologica della tipologia viaria; altrettanto sbrigativo risulta già il paragrafo iniziale, che in poco più di tre pagine (p. 5-8) tratta le occorrenze di termini relativi alla viabilità municipale nelle fonti giuridiche e agrimensorie. Anche i numerosi e complessi problemi connessi con le disposizioni legislative relative alla gestione del sistema stradale da parte delle municipalità, oggetto del secondo capitolo, sono solo introdotti e accennati, non senza alcuni fraintendimenti e ingenuità (si vedano l'analisi delle XII Tavole, alle p. 20-22, e la traduzione e il commento del *Μονόβιβλος* di Papiniano, alle p. 37-40). Più adeguatamente condotta appare la trattazione delle competenze magistratuali e del finanziamento dell'edilizia stradale, oggetto rispettivamente del terzo e del quarto capitolo (l'esame delle modalità di finanziamento – pubblico, privato o misto – è in realtà anticipato nel

terzo): la fase decisionale, di responsabilità esclusiva dell'*ordo decurionum*, viene opportunamente segnalata e distinta rispetto a quelle esecutive, delegate ai vari collegi magistratuali locali. Dall'analisi dei dati epigrafici relativi alle modalità del finanziamento emergono alcuni spunti di particolare interesse, senz'altro meritevoli di approfondimento: innanzitutto, l'impiego sostanzialmente equivalente di fondi pubblici e privati (la lieve preponderanza di questi ultimi è plausibilmente ricondotta alla volontà autocelebrativa della committenza privata, incline a pubblicizzare le proprie iniziative evergetiche); la concentrazione degli interventi fra I secolo a. C. e I d. C., a conferma del fervore edilizio connesso con il processo di municipalizzazione; la centralità delle infrastrutture viarie nell'urbanistica municipale, rivelata da un numero di attestazioni di gran lunga superiore rispetto alle opere pubbliche di altra tipologia. Nella seconda sezione del volume sono catalogate le iscrizioni attestanti opere di costruzione o di restauro di infrastrutture connesse con la viabilità municipale, raccolte in un repertorio esaustivo che potrebbe costituire uno strumento di grande interesse e utilità. Tuttavia, le modalità di schedatura e di edizione adottate non rendono piena giustizia ai testi epigrafici: anche per quelli di notevole importanza e complessità il commento appare non di rado frettoloso, con scarsa attenzione per la connessa problematica storico-giuridica; la traduzione italiana, non distinta tipograficamente all'interno delle note a piè pagina in cui è confinata, presenta in diversi casi inesattezze e travisamenti, quando non veri e propri errori. Per citare solo alcuni esempi: a p. 140 (e a p. 218), *honoris causa* di *ILLRP* 116 (e di *AE* 1990, 328) diventa "a causa della magistratura" (e "a causa dello *honoris*"), anziché "in conseguenza/in occasione della magistratura"; a p. 143, nota 158, *tribunal* è tradotto con "tribunale"; a p. 156, nel sintagma *cuius dedic(at)ione* di *ILS* 6290 il relativo al genitivo viene riferito al luogo individuato dai decurioni per l'erezione della statua del benefattore (nota 219: "All'inaugurazione di questo (sott. luogo)..."), anziché alla stessa statua inaugurata; a p. 211, *post capitolium* di *ILS* 5364 è reso come "dopo il campidoglio" (anziché "dietro il tempio della triade capitolina"); a p. 218, nota 1, la traduzione "disposti ... i tardivi olivi" per *seris ole(a)g[in(eis) conloc(at)is]* alla linea 11 di *AE* 1990, 328, appare del tutto improbabile; a p. 237, *ex inde via publica* di *CIL* XI 5042 non significa che a partire da un determinato punto la strada da privata "diventava pubblica", bensì, come indicato dal commento di Mommsen peraltro puntualmente riportato alla nota 54, che confluiva in una *via publica*; a p. 240, la proposizione *tam singulis quam rei p(ublicae) n(ostrae) ... multum praestitisse* di *CIL* XI 5694 è erroneamente tradotta come "eccelse di molto rispetto al singolo individuo quanto alla nostra intera collettività", invece di "si adoperò/si prestò assai, tanto per i singoli (concittadini) quanto per l'(intera) nostra comunità"; a p. 254, *castella* di *CIL* XI 1062 è tradotto con "pozzi" (anziché con "serbatoi"); a p. 255, *contulerunt* di *CIL* XI 948 è inteso come "raccolsero", anziché "versarono", e *Caesareum* è tradotto "cesareo" (*sic*). Per epigrafi di cui già è disponibile una traduzione in una lingua moderna, quando la versione italiana fornita dall'autrice se ne discosta, con esiti non sempre felici, le divergenze spesso non sono segnalate (è il caso della *Tabula Heracleensis*: p. 196-199, note 14-18) né giustificate (così, a p. 212, la traduzione di *ILS* 5353 fornita alla nota 28). L'impressione che il volume non abbia fruito di alcuna attenta revisione editoriale è rafforzata dalla presenza di numerosi errori (ad es., a p. 163: collegialità; a p. 167, nota 1: "dal lungo tempo" anziché "da lungo tempo"; a p. 216:

“un enclave”; a p. 257: Susuni anziché Susini), anche di contenuto (si veda ad es., a p. 256: “incidere un’iscrizione in caratteri bronzei”), nonché da un’eccessiva disinvoltura nell’uso della punteggiatura e nelle scelte lessicali, che a tratti rende faticosa la lettura del testo. L’intento di raccogliere e studiare una serie completa di documenti a tema comune ma in precedenza mai considerati nel loro insieme, benché siano evidentemente di importanza assoluta per la definizione delle competenze delle élites municipali italiane e del loro diretto coinvolgimento in quello che risulta essere stato un settore primario dell’edilizia pubblica, era, e resta, davvero meritorio, così come di estremo interesse appaiono gli esiti dell’esame complessivo della documentazione; è pertanto motivo di sincero rammarico il dover rilevare come uno studio maldestro degli stessi documenti rischi di compromettere la qualità potenzialmente notevole del lavoro.

Elvira MIGLIARIO

Gerda DE KLEIJN et Stéphane BENOIST (Ed.), *Integration in Rome and in the Roman World. Proceedings of the Tenth Workshop of the International Network Impact of Empire (Lille, June 23-25, 2011)*. Leyde, Brill, 2014. 1 vol., xv-302 p., 7 fig. (IMPACT OF EMPIRE, 17). Prix : 114 €. ISBN 978-90-04-25598-2.

Le 10^e workshop du groupe de recherches Impact s’est tenu à Lille sur le thème de l’« Integration » : plus particulièrement, les processus d’intégration et leur liens éventuels avec des dynamiques interactives plus larges au niveau de l’Empire, et une réflexion plus spécifique sur les aspects juridiques, sociaux, religieux et politiques par lesquels les particularismes et pouvoirs régionaux se sont inclus dans le contrôle centralisé de Rome. L’intégration est analysée comme « multifaceted processes taking place at various levels in society and at different places over a long period of time ». Le sujet n’est pas neutre et le concept, lourd de sens au point de susciter un débat quant à sa pertinence même. Le risque serait d’en faire un présupposé épistémologique mais, contrairement à ce que sous-entend Frederick Naerebout dans sa contribution un peu provocatrice, le thème n’est pas traité ici avec une directivité contraignante. C’est un fil conducteur que les intervenants abordent avec beaucoup de lucidité, à charge et à décharge. Clifford Ando situe d’emblée le débat au meilleur niveau par l’analyse juridique des mécanismes d’accès à la citoyenneté, clef du droit positif, dont le pouvoir intégrateur est fondamental, et de la manière dont s’opère la relation entre le droit positif de Rome et celui des communautés provinciales. Les collectivités indigènes peuvent gérer un certain nombre de questions selon des usages qui leur sont propres, mais cela génère des difficultés multiples. Comment dire le droit romain dans une cité pérégrine ? Comment protéger ou juger le citoyen romain de plein droit dans une structure qui dispose d’un certain degré d’autonomie dans l’application de « sa » norme locale. Cliff Ando montre la pression du droit romain, sa tendance à s’imposer dans ce relatif pluralisme institutionnel, le rôle aussi du gouverneur, instance de référence, ou les mécanismes de délégation de pouvoir, ou d’appel à l’empereur, juge suprême. La force du droit romain, sa technicité et sa cohérence, créent un appel à la codification « à la romaine » des pratiques communautaires locales et à l’usage d’un vocabulaire et de concept admis par toutes les parties. Hannah Cotton prolonge la question en y introduisant la notion de « droit privé inter-

Ph. Leveau pose ensuite la question de l'origine des ingénieurs responsables du percement des galeries hydrauliques du nord de la Gaule, généralement rapprochées des techniques observées en Afrique du Nord. J.-P. Laporte attire l'attention sur les mausolées antiques de la Kabylie du Djurdjura et de l'est du Titteri (Algérie). H. Chew signale, dans le mobilier des fouilles (1861-1862) du sanctuaire de Berthouville (Eure), un fragment métallique semblant appartenir à une cuirasse anatomique de *statua loricata*, qui pourrait être celle d'un membre de la famille impériale. Enfin, R. Hanoune souligne l'intérêt et les limites de l'opuscule de Lucien *Hippias ou le bain* pour la connaissance des thermes. Le lecteur trouvera donc dans cet ouvrage aussi bien des synthèses sur l'Afrique romaine que des réflexions et des documents inédits.

Anne-Florence BARONI

Audrey BECKER & Nicolas DROCOURT (Ed.), *Ambassadeurs et ambassades au cœur des relations diplomatiques. Rome-Occident médiéval-Byzance (VIII^e s. avant J.-C.-XII^e après J.-C.)*. Metz, Centre de recherche universitaire lorrain d'histoire, 2012. 1 vol., 436 p., ill. (COLLECTION DU CRULH 47). Prix : 22 €. ISBN 978-2-85730-054-9.

Ce volume imposant constitue les Actes d'un colloque international qui s'est tenu à Metz en 2010. Il traite d'un thème qui a depuis plusieurs années suscité l'intérêt des chercheurs, le rôle des ambassades dans les relations internationales dans l'Antiquité et au Moyen Âge, mais affirme son originalité en se concentrant sur la figure de l'ambassadeur. Son cadre spatio-temporel est volontairement large avec, pour fil conducteur, la question du maintien des pratiques diplomatiques romaines dans l'Occident médiéval et à Byzance, jusqu'au XII^e s. Quatre axes de réflexion ont été privilégiés : les critères qui président, aux différentes époques, au choix de l'ambassadeur ; la prise en charge de celui-ci pendant son voyage et son séjour ; son rôle dans les négociations officielles et officieuses ; la part symbolique de communication dont il est le vecteur. La première piste de recherche a occupé plusieurs contributeurs : F. Battistoni souligne ainsi (p. 127-141) que, d'Hégésias aux *Panegyriques latins*, les compétences oratoires restèrent toujours primordiales pour les Grecs qui envoyaient des rhéteurs les représenter à Rome. On requerrait en revanche d'autres qualités du *legatus* ; G. Stouder (p. 11-29) expose de manière convaincante que celui-ci devait avant tout posséder un rang éminent et une expérience politique le rendant apte à représenter l'autorité romaine et à constituer un *exemplum* pour ses successeurs. À l'époque impériale, le prince constitue la clef de voûte de la diplomatie romaine : S. Benoist rappelle (p. 65-82), en suivant la politique étrangère aux II^e et III^e siècles (notamment à l'égard des Parthes et des Perses), qu'une parenté étroite avec l'empereur constituait un élément décisif pour devenir son porte-parole à l'étranger. R. W. Mathisen détaille (p. 227-238) les éléments pris en compte, entre le V^e et le VII^e s., pour la désignation des envoyés officiels (surtout des évêques et des érudits), aussi bien dans l'Empire romain que dans les royaumes barbares ; il discute le titre de « patrice », souvent porté par les ambassadeurs impériaux, qui pourrait constituer l'indice de cette dignité. B. Dumézil énumère (p. 239-255) les principales caractéristiques de l'ambassadeur barbare et de sa mission, dans les échanges épistolaires du VI^e s. B. Moulet se concentre (p. 333-349) sur le personnel ecclésiastique placé au service de la diplomatie

mésobyzantine : il souligne, notamment à travers les exemples éclairants de Michel de Synada au IX^e s., de Philothée d'Euchaïta et de Léon de Synada au X^e s., que l'implication systématique de prêtres dans les affaires étrangères byzantines procédait d'un travail plus vaste d'intégration du clergé dans les rouages de l'État. A. Beihammer a pour sa part étudié (p. 371-400) les stratégies diplomatiques mises en œuvre par Byzance aux X^e et XI^e s. à l'égard des Musulmans ; cette intéressante étude tâche entre autres de déterminer jusqu'à quel point les cours recouraient à des interprètes et à des fonctionnaires bilingues. Le deuxième thème a été privilégié par A. Bérenger (p. 83-100) qui, à partir de la documentation littéraire et épigraphique, s'interroge sur les risques courus par l'ambassadeur, et la charge financière supportée par le représentant de la cité. Le troisième axe de réflexion, comprenant notamment le problème des négociations officieuses doublant généralement la mission officielle, a attiré l'attention d'E. Nechaev (p. 183-202) qui s'est ainsi penchée sur les activités secrètes des ambassadeurs dans l'Antiquité tardive, pour parler à huis clos mais aussi espionnage, sabotage et conspirations. A. Gillett présente (p. 257-285), à l'aide de différents dossiers épistolaires, plusieurs exemples de ce qu'il appelle la « communication diplomatique latérale » entre l'Occident barbare et l'Empire byzantin, à savoir le développement de réseaux d'influence dans les diverses cours, ou de contacts pris dans l'entourage du prince auprès de personnes susceptibles de l'influencer. J. Sheperd (p. 351-369) étudie de son côté les représentants informels de l'Empire byzantin, individus qui, sans être formellement investis, avaient la confiance du prince et se chargeaient de régler dans l'urgence et avec un grand talent d'improvisation, de délicats problèmes diplomatiques, ou jouaient officieusement le rôle de représentants culturels de Byzance. Cette dernière communication relève donc déjà du domaine de la communication symbolique. De fait, l'ambassade et la personne de l'ambassadeur ont toujours été chargées de fortes connotations connexes : F. Hurllet (p. 101-126), soulignant que les freins mis par le pouvoir officiel n'empêchèrent pas la multiplication des ambassades envoyées par les cités au Haut-Empire, en déduit qu'elles constituèrent rapidement un rituel d'allégeance au prince et un moyen pour les cités de conserver leur visibilité et une certaine initiative en matière de politique étrangère. On lit avec intérêt l'étude d'A.-M. Sanz (p. 31-63), qui, à partir d'un dossier de quarante-sept ambassades espagnoles attestées dans les sources historiographiques pour la fin du III^e et le II^e s. av. J.-C., fait émerger la figure de l'ambassadeur barbare : incarnant souvent la résistance face à la force brutale, il trahit la mauvaise conscience d'un Empire violant sans cesse ses principes fondamentaux de *fides* et de *iustitia*. Un volume aussi ambitieux ne pouvait que difficilement se cantonner à ses thématiques initiales, d'où quelques synthèses plus larges relatives aux diplomaties antique et médiévale. Citons l'article de M. Lebbar (p. 287-301), consacré à trois événements du V^e s., l'invasion vandale en 421, l'expédition byzantine de 441 et celle de Rome en 456, révélatrices selon lui de l'efficacité des services de renseignement de Genséric et de la finesse diplomatique du roi vandale, passé maître dans l'art d'instrumentaliser les autres peuples. C. Delaplace s'intéresse (p. 167-181) à l'adaptation, au bas-Empire, de la diplomatie romaine à ses nouveaux interlocuteurs, et s'interroge sur l'évolution des notions de *pax*, *amicitia*, *deditio in fidem* et *foedus*. T. Lounghis analyse (p. 303-316) les systèmes d'alliance contractés, à l'Ouest et à l'Est, par Byzance entre le V^e et le XIII^e s. Enfin, H. G. Ziche (p. 317-331) propose du

VI^e s., période intermédiaire de l'histoire des relations entre Rome et la Perse, une lecture inspirée de la théorie des systèmes-monde d'I. Wallerstein, dont il démontre à la fois l'intérêt et les limites. Parmi les études ponctuelles, relevons encore l'article que G. Traina (p. 203-209) consacre à l'ambassade de l'arménien Narsès en 358, et la relecture proposée par A. Chauvot (p. 143-166) d'un épisode célèbre d'Ammien Marcellin (26, 5, 7), mettant en scène, au début du règne de Valentinien, des *legati* coupables d'avoir refusé des *munera* reçus *ex more* et d'avoir fomenté une guerre à leur retour. Enfin, H. Huntzinger donne (p. 211-226) une interprétation stimulante de l'étonnante négociation menée en 443 entre la place-forte d'Anasamos et Attila, au cours de laquelle les habitants d'Anasamos jouèrent un rôle plus important que l'émissaire de Théodose II, lecture articulée sur une redéfinition précise du *ius gentium* dans l'Antiquité tardive. – La matière du livre est si ample que l'on peine quelquefois à cerner les continuités ou discontinuités envisagées entre les périodes. L'ouvrage présente quelques lacunes dans la trame chronologique (le début de la période est ainsi peu traité) et certains articles sont redondants. On lira néanmoins avec profit ce livre qui traite de textes rhétoriques et de sources d'abord difficile (*collectio Avellana*, livre X des *Variae* de Cassiodore, *Epistulae Austrasicae* ...). Les contributeurs y sont amenés à s'interroger sur l'évolution de la terminologie diplomatique et sur les connotations partisans qu'elle prit à certaines époques. De manière générale, on soulignera l'effort des contributeurs pour isoler des aspects originaux de la diplomatie antique et médiévale (cas de diplomatie parallèle ou « spontanée », interventions au niveau local...) ou pointer la portée symbolique d'une ambassade ou de l'ambassadeur. Il s'agit donc d'une somme précieuse tant pour les historiens que pour les philologues de l'Antiquité gréco-latine, du Moyen Âge occidental et de l'Empire byzantin.

Agnès MOLINIER ARBO

Ekaterina NECHAEVA, *Embassies, Negotiations, Gifts. Systems of East Roman Diplomacy in Late Antiquity*. Stuttgart, Franz Steiner, 2014, 306 p. (ALTE GESCHICHTE, GEOGRAPHICA HISTORICA, 30). Prix : 54 €. ISBN 978-3-515-10632-0.

Devant l'austère couverture de ce livre sans cartes ni illustrations, le regard est attiré par le bandeau du titre qui s'étire sur deux lignes en une longue succession de termes choisis qui justifient la parution dans une collection d'histoire ancienne et de géographie historique. Au milieu d'une dizaine de mots disposés et imprimés de manière hiérarchisée et réfléchie, le plus important, sinon le plus caractéristique de l'esprit de ce livre, est sans doute celui de « systèmes » avec un « s » pour annoncer la pluralité des objectifs. Ici nulle récapitulation savante des relations diplomatiques de l'Empire romain finissant, nulle reconstitution détaillée de l'histoire politique de cet État, nulle énumération chronologique des conflits et des traités : l'événementiel est évacué au profit du structurel, le récit est supplanté par la synthèse, la conjoncture est effacée par le concept, peut-être au risque d'une étude désincarnée, intemporelle, presque théorique. La notion de système revêt son importance fondamentale dès le premier chapitre consacré aux « mécanismes de la diplomatie » du monde romain tardif. Il s'agit en réalité de l'Empire protobyzantin dans la mesure où l'auteur prône le temps long dans une perspective évolutionniste faisant de l'Antiquité tardive la

Danuta OKON, Imperatores Seueri et senatores, *The History of Imperial Personnel Policy*. Szczecin, 2013. 1 vol., 210 p. Prix : 23 €. ISBN 978-83-7241-918-7.

Le livre, qui est la continuation d'un précédent ouvrage de l'auteur (Septimius Severus et Senatores. *Septimius Severus' Personal Policy Towards Senators in the Light of Prosopographic Research (193-211 A.D.)*, Szczecin, 2012), aborde un thème déjà balisé par la recherche récente, les relations des princes avec l'élite sénatoriale sous la dynastie des Sévères, période qui focalise les intérêts des chercheurs depuis quelques années. Il se divise en cinq chapitres, chacun consacré à un empereur de cette famille. Après une introduction qui présente la manière dont le *corpus* a été délimité (ne sont pris en compte que l'élite des sénateurs, ceux qui ont joui de la familiarité de l'empereur (*amici* ou *comites*), de sa faveur (*adlecti* ou *candidati*) ou ont exercé les fonctions de légats, consuls ou proconsuls), parcourt la bibliographie antérieure (qui gagnerait sans doute à être enrichie, notamment de certaines parutions récentes) et les sources utilisées, le bref chapitre I (p. 19-21) fait le bilan du règne de Septime Sévère (déjà traité par le volume précédent de l'auteur) à l'aide de deux tableaux qui montrent sans surprise que, malgré les épurations du début du règne ou la montée en puissance des Africains, l'*ordo senatorius* ne subit pas alors de mutations majeures. Les pages consacrées à Caracalla (23-58) sont plus denses : l'auteur passe d'abord en revue la liste des sénateurs victimes de Caracalla après l'élimination de Géta, et en infère que le fils aîné de Septime Sévère a ainsi consolidé son pouvoir à la manière de son père. Les deux sous-parties suivantes abordent la question de la *Constitutio Antoniniana* et des voyages du prince dans l'Empire, mais sans que ces développements n'apparaissent de prime abord clairement en lien avec la thématique de l'ouvrage. La suite du chapitre présente, selon les catégories définies dans l'introduction, les sénateurs connus du règne de Caracalla pour souligner que, en dépit du témoignage des sources, frappée par l'épuration qui suivit l'assassinat de Géta, l'élite de l'Assemblée a été marquée pendant le court règne de Caracalla par une grande continuité avec le règne de son père. Le chapitre 3 aborde ensuite le règne de Macrin (p. 59-75) : il montre que la bonne volonté témoignée dès son accession par le nouveau prince au Sénat a permis, malgré l'éviction de quelques-uns et la montée de proches du nouveau prince, une certaine stabilité du personnel sénatorial. Le quatrième chapitre (p. 77-105) passe au règne d'Élagabal : après avoir montré que le jeune prince eut au début de son règne une politique répressive qui renoua avec celle des premiers Sévères contre le Sénat, il conclut que si les conseillers du prince virent une montée en puissance des *homines noui* – ce qui confirmerait les assertions des sources accusant l'adolescent d'avoir promu des gens d'humble naissance – le sénat de cette époque ne subit globalement pas de changements majeurs. La dernière partie (p. 116-143) est peut-être la plus intéressante car c'est la seule qui traite d'un règne assez long pour en tirer des conclusions significatives : l'analyse d'un *corpus* relativement important de noms fait ressortir que, comme l'impliquait le discours unanime des sources, Sévère Alexandre, qui a fondé son règne sur sa bonne entente avec le Sénat, a eu la politique la plus conservatrice de la dynastie, en promouvant les descendants de vieilles familles de l'*ordo senatorius*. Mais il eut aussi un règne assez long pour assurer la carrière d'*homines noui* qui furent à leur tour à l'origine de nouvelles familles de sénateurs. La conclusion (p. 155-168) propose une synthèse, éclairée par

plusieurs tableaux comportant des données chiffrées, des acquis à propos de chaque règne et conclut que dans la lignée de Septime Sévère, ses successeurs Caracalla et Macrin, mais, surtout Élagabal, ont favorisé la promotion d'*homines noui* aux postes clefs du pouvoir de l'administration impériale tandis que l'on note la prédominance des descendants des vieilles familles sénatoriales dans les rangs des consuls ordinaires ou dans ceux des *adlecti* ou des *candidati*. Comme on pouvait s'y attendre, le plus traditionnaliste de tous a été le faible Sévère Alexandre qui a redressé le déséquilibre dont étaient victimes les anciens nobles dans les deux premières catégories. L'auteur note encore que la période est également marquée par une baisse progressive du nombre de sénateurs africains et une montée en puissance de ceux de l'Est. Ce travail, qui est le fruit d'un important dépouillement des sources historiographiques ou épigraphiques ainsi que de la littérature secondaire, met en valeur les qualités d'historienne de l'auteur. Mais, comme celle-ci le reconnaît elle-même, les lacunes du *corpus* sénatorial dont nous disposons, ainsi que la courte durée des règnes de la plupart des empereurs traités, interdisent de parvenir à des résultats aussi complets que définitifs et ne permettent fréquemment que des ajustements à la marge. On regrette en outre parfois le caractère un peu trop descriptif d'un ouvrage qui consacre beaucoup de pages au récit des règnes. La valeur des sources utilisées n'est en outre sans doute pas assez discutée : Dion Cassius, Hérodien et l'*Histoire Auguste* ne sont ainsi jaugés qu'aux pages 15 et 16 de l'introduction, alors que la partialité du premier, l'imprécision du deuxième et surtout le manque de fiabilité du troisième, notamment à propos des règnes d'Élagabal et de Sévère Alexandre, auraient mérité d'être beaucoup plus longuement développés. Il reste que l'œuvre, qui rassemble et met à jour des données jusque-là éparpillées dans de nombreuses publications et les rassemble au sein de nombreux tableaux d'une commodité certaine, sera d'une grande utilité pour les spécialistes de cette période de l'Empire.

Agnès MOLINIER-ARBO

Björn SCHÖPE, *Der römische Kaiserhof in severischer Zeit (193-235 n. Chr.)*. Stuttgart, Franz Steiner, 2014. 1 vol., 401 p. (HISTORIA-EINZELSCHRIFTEN, 231). Prix : 72 €. ISBN 978-3-515-10695-5.

Ce volume imposant constitue une nouvelle illustration de l'intérêt qu'a suscité ces dernières années l'organisation du Palais et de sa cour à l'époque sévérienne, communément considérée comme une période cruciale de transition dans l'histoire de l'Empire. L'ouvrage se divise en sept parties, dont la première est en fait l'introduction (p. 13-23) : l'auteur, après avoir fait le point des différentes caractéristiques de l'Empire sévérien qui, depuis le célèbre essai d'E. Gibbons, seraient à l'origine de ce qu'on a appelé « la crise du III^e siècle » et du passage à l'Empire tardif, présente les trois sources principales (Dion Cassius, Hérodien et l'*Histoire Auguste*) dont on dispose sur ces années, et en analyse les qualités mais aussi les limites. Le chapitre 2 propose ensuite une bibliographie critique de tous les ouvrages qui, depuis Mommsen jusqu'à nos jours, se sont penchés sur le thème et fait ressortir l'intérêt du biais par lequel il souhaite aborder l'histoire de la cour impériale : il s'inscrit dans la continuité des études qui, depuis quelques années, ont commencé à envisager celle-ci comme une véritable entité sociale révélatrice de l'évolution du régime impérial. Il l'aborde

l'intégration dans l'Empire. Comme il ressort de la contribution d'E. Thomas, ce mouvement comprend aussi l'empreinte romaine dans la monumentalisation des cités grecques. L'auteur mène une réflexion sur la place et la signification que les Grecs de Milet ou d'Athènes ont accordées aux édifices dont des bienfaiteurs romains ont fait don aux cités. Quatre autres contributions portent sur les échanges, littéraires et linguistiques, inévitables dans l'Empire. Dans son article, U. Gärtner aborde la question de l'influence qu'a pu exercer la littérature latine sur quelques poètes grecs admirateurs de Virgile, Ovide ou Sénèque. Dans quelle mesure, se demande l'auteur, ces Grecs réputés insensibles aux autres références que celles qu'offraient leur propre culture et leur langue, se sont inspirés de la culture latine ? En absence de citations directes, il est difficile de retrouver des échos romains dans l'œuvre des écrivains grecs d'époque impériale, tels Quintus de Smyrne ou Oppien, auteur des *Halieutiques*. Entre les difficultés soulevées par l'identification de passages précis et la proximité des thèmes poétiques grecs et romains antérieurs à la conquête, il est plus prudent, conclut l'auteur, d'éviter toute forme de généralisation. Quelle place revient à la langue latine, s'interroge par la suite P. Schubert dans son étude sur l'apport des papyrus grecs et latins d'Égypte romaine, dans un pays trilingue, où l'égyptien est épichorique et le grec reste la langue de l'administration et de la communication écrite ? Bien que minoritaires et pratiquant la langue avec difficulté, des latinophones existaient en Égypte. La preuve est la découverte non seulement des documents relevant de la vie quotidienne, mais aussi des fragments d'auteurs latins de référence, tels Virgile, Cicéron, Tite-Live et Salluste. Le latin occupe toutefois une place insignifiante dans l'éducation des Grecs, comme le montre H.-G. Nesselrath. La première personnalité à s'y être intéressée est l'historien Polybe, en raison de son destin personnel qui l'a conduit à Rome au lendemain de la bataille de Pydna. Il est évident qu'à l'exception d'historiens intéressés à concilier les intérêts des deux parties, on trouvait bien moins de Grecs qui maîtrisaient le latin que de Romains qui parlaient le grec, symbole de la civilisation que les élites romaines ont toujours cultivée. Cet état de choses ne change qu'à la fin de l'Antiquité, quand l'on voit Claudien, Alexandrin auteur d'une *Gigantomachie*, se présenter à la cour d'Honorius en tant que poète latin. Selon J.-L. Charlet, Claudien, parfait maître d'une langue qui longtemps ne fut pas celle de la culture, a dû vite comprendre que l'avenir de l'Empire était dans la latinité. Comme lui, Ammien Marcellin, Grec d'Antioche, avait rédigé son histoire en latin. Si les Grecs n'ont pas emprunté aux Romains l'essentiel de leur culture et de leur mode de vie, il ressort de cet ouvrage qu'ils ne furent pas hermétiques aux contacts culturels avec le pouvoir dominant. Ils ont peut-être continué de vivre leur « supériorité culturelle » maintes fois mise en exergue par les études sur la Seconde Sophistique, sans pourtant hésiter à tirer profit, sur tous les plans, de la présence des Romains. Qui plus est, le regard que les Romains eux-mêmes portaient sur les Grecs nourrissait et entretenait l'identité grecque dans l'Empire.

Madalina DANA

Anton POWELL (Ed.), *Hindsight in Greek and Roman History*. Swansea, The Classical Press of Wales, 2013. 1 vol., xv-228 p. Prix : 50 £. ISBN 978-1-905125-58-6.

Ce beau livre rassemble des communications qui ont été présentées en juillet 2010 à la *Sixth Celtic Conference in Classics*. Il se propose, en transposant à l'histoire ancienne une problématique jusqu'ici plutôt explorée par les modernistes, de montrer jusqu'à quel point les reconstructions *post euentum* falsifient l'histoire, en faisant perdre à la succession des événements son caractère foncièrement aléatoire. Son objectif est double : il s'attache d'abord à relire certains épisodes du passé gréco-romain en soulignant que leur issue, devenue inéluctable aux yeux de la postérité, fut en fait plutôt inattendue pour les contemporains. Et, au-delà, il veut faire prendre conscience à l'historien de l'Antiquité des idées préconçues avec lesquelles il aborde souvent sa matière. L'ouvrage est divisé en neuf chapitres, tous confiés à un contributeur différent, et qui font la part belle à l'histoire grecque. Le premier, rédigé par C. Pelling (« Historical Explanation and what didn't happen: the Virtues of Virtual History », p. 1-24) est une brillante démonstration sur l'intérêt de l'extrapolation historique pour dévoiler tous les éléments (chaînes de causes et d'effets, perception de la succession historique sous forme de syllogisme, etc.) qui amènent *a posteriori* un historien à abusivement considérer un événement comme inévitable. Et il montre, notamment grâce aux exemples d'Hérodote et de Polybe, que, contrairement à une idée fréquemment admise, les Anciens avaient déjà couramment recours à ce procédé dans leurs explications historiques. Cet exposé introductif, qui pose les premiers jalons du débat, trouve d'intéressants prolongements dans les études suivantes : E. Baragwanath (« Herodotos and the Avoidance of Hindsight », p. 25-48) met elle aussi en évidence, à partir d'une étude des réflexions conclusives des *Histoires*, mais également des épisodes bien connus de Marathon (déjà abordé par C. Pelling) et de Salamine, que le goût d'Hérodote pour ce qu'elle appelle « the roads not taken » de l'histoire recèle de nombreuses potentialités littéraires (dramatisation du récit ou focalisation sur des personnages-clefs) et critiques car l'écrivain réussit de cette manière à battre en brèche des opinions reçues sur le passé. R. Brock (« Athen's Sicilian Expedition : Contemporary Scenarios of its Outcome », p. 49-70) se consacre quant à lui au récit donné par Thucydide de l'expédition de Sicile de 415-413 et notamment aux moments où l'invasion fut très proche d'une issue contraire à celle qui fut finalement la sienne. Après avoir fait ressortir que Thucydide cède parfois à la tentation de la reconstruction historique après coup, il se lance lui-même dans l'histoire virtuelle en se demandant quel aurait été le destin d'Athènes si elle avait vaincu en Sicile et conclut de façon surprenante que sa défaite a peut-être été la condition de sa survie ultérieure. Dans le chapitre 4 (« The shadow of what might have been: sideshadowing in Thucydides and Xenophon », p. 71-90), L. I. Hau recherche des applications de la technique du « sideshadowing » (l'art de mettre en avant dans un récit toutes les potentialités susceptibles de se réaliser dans le futur, pour rapprocher le récit de la réalité) élaborée par le narratologue G. S. Morson chez Thucydide et Xénophon pour en inférer que ceux-ci l'ont plus pratiquée que d'autres historiens antiques, entre autres parce que leur qualité de contemporains des faits les rendait plus sensibles au caractère contingent de l'histoire. Helen Roche (« Spartan Supremacy: "a Possession for ever" ? Early-Fourth-Century Expectations of Enduring Ascendancy », p. 91-112) étudie quant à elle le cas de la chute de Sparte après la défaite de Leuctres pour démontrer que les historiens modernes, à la suite de leurs sources antiques, ont tendance à mettre en valeur les causes qui auraient rendu cette perte d'hégémonie inévi-

table et à stigmatiser l'aveuglement des Lacédémoniens, en oubliant que rien dans le passé spartiate ne permettait aux contemporains d'anticiper la défaite. A. Meeus (« Confusing Aim and Result ? Hindsight and the Desintegration of Alexander the Great's Empire », p. 113-147) s'appuie sur le témoignage des sources pour affirmer de manière convaincante que notre vision de la dislocation de l'Empire d'Alexandre est souvent déformée par le présupposé qu'un si grand empire ne pouvait pas survivre et l'idée que les Diadoques avaient des ambitions séparatistes, alors qu'en fait aucun d'entre eux ne réussit à s'imposer comme unique successeur d'Alexandre. Avec le chapitre 7 commence l'histoire romaine : F. K. Maier (« How to Avoid Being a Backward-looking Prophet – Counterfactuals in Polybius », p. 149-170) cherche, à ébranler le postulat, déjà remis en question par d'autres travaux ces dernières décennies, qui veut que, pour Polybe, la domination de Rome était prévisible et même prédestinée, par l'analyse de nombreux passages où l'historien introduit la contingence dans son œuvre. Dans le chapitre 8, A. Powell (« Anticipating Octavian's Failure: from Tauromenium to the Death of Cleopatra », p. 171-191) insiste quant à lui sur l'importance de considérer l'histoire d'un point de vue aussi bien prospectif que rétrospectif et en veut pour exemples aussi bien l'histoire du jeune Octavien (sur le succès duquel personne ne devait parier après Tauromenium en 39), et que l'épisode du suicide de Cléopâtre (dont il suggère de façon stimulante qu'il fut sans doute, contrairement à ce que l'on croit communément depuis l'Antiquité, programmé par Octave, désireux de faire disparaître la reine d'Égypte et son fils, indésirables représentants d'un césarisme hellénistique). Dans le dernier chapitre, K. Low (« *Memoriae eximere*: AD 41 and the Survival of Republicanism under the Principate », p. 201-221) passe en revue les faits qui suivirent l'assassinat de Caligula en 41 et les sources qui les rapportent pour conclure que la restauration de la République fut alors une éventualité bien réelle, mais que cette tentative avortée a été occultée par les sources (à l'exception de la plus proche des faits, Flavius Josèphe) ainsi que par les historiens modernes, aveuglés par l'impression de continuité donnée par le principat. Ce n'était pas *a priori* une tâche facile de repérer de la « *virtual history* » dans l'historiographie antique, généralement subordonnée à des desseins idéologiques ou moraux : à cet égard, l'ouvrage est une réussite et on ne peut que regretter que l'historiographie romaine n'ait pas été plus amplement sondée. Et il sera pour ses lecteurs d'un grand profit méthodologique car il met à mal les préjugés rationalisants avec lesquels nous envisageons souvent à notre insu le passé gréco-romain. Les contributeurs ont eu en outre l'habileté d'envisager les textes d'un double point de vue, historique et littéraire, démarche à notre sens rendue indispensable par la nature du matériau envisagé. Et comme chaque chapitre est bien documenté et assorti d'une bibliographie à jour, nous ne pouvons que vivement en recommander la lecture aux spécialistes de l'histoire et de l'historiographie antiques.

Agnès MOLINIER ARBO

Antoine HERMARY & Gocha R. TSETSKHLADZE (Ed.), *From the Pillars of Hercules to the Footsteps of the Argonauts*. Louvain-Paris-Walpole (MA), Peeters, 2012. 1 vol., xx-384 p., nombr. ill. (COLLOQUIA ANTICA, 4). Prix : 78 €. ISBN 978-90-429-2432-1.

plusieurs tableaux comportant des données chiffrées, des acquis à propos de chaque règne et conclut que dans la lignée de Septime Sévère, ses successeurs Caracalla et Macrin, mais, surtout Élagabal, ont favorisé la promotion d'*homines noui* aux postes clefs du pouvoir de l'administration impériale tandis que l'on note la prédominance des descendants des vieilles familles sénatoriales dans les rangs des consuls ordinaires ou dans ceux des *adlecti* ou des *candidati*. Comme on pouvait s'y attendre, le plus traditionnaliste de tous a été le faible Sévère Alexandre qui a redressé le déséquilibre dont étaient victimes les anciens nobles dans les deux premières catégories. L'auteur note encore que la période est également marquée par une baisse progressive du nombre de sénateurs africains et une montée en puissance de ceux de l'Est. Ce travail, qui est le fruit d'un important dépouillement des sources historiographiques ou épigraphiques ainsi que de la littérature secondaire, met en valeur les qualités d'historienne de l'auteur. Mais, comme celle-ci le reconnaît elle-même, les lacunes du *corpus* sénatorial dont nous disposons, ainsi que la courte durée des règnes de la plupart des empereurs traités, interdisent de parvenir à des résultats aussi complets que définitifs et ne permettent fréquemment que des ajustements à la marge. On regrette en outre parfois le caractère un peu trop descriptif d'un ouvrage qui consacre beaucoup de pages au récit des règnes. La valeur des sources utilisées n'est en outre sans doute pas assez discutée : Dion Cassius, Hérodien et l'*Histoire Auguste* ne sont ainsi jaugés qu'aux pages 15 et 16 de l'introduction, alors que la partialité du premier, l'imprécision du deuxième et surtout le manque de fiabilité du troisième, notamment à propos des règnes d'Élagabal et de Sévère Alexandre, auraient mérité d'être beaucoup plus longuement développés. Il reste que l'œuvre, qui rassemble et met à jour des données jusque-là éparpillées dans de nombreuses publications et les rassemble au sein de nombreux tableaux d'une commodité certaine, sera d'une grande utilité pour les spécialistes de cette période de l'Empire.

Agnès MOLINIER-ARBO

Björn SCHÖPE, *Der römische Kaiserhof in severischer Zeit (193-235 n. Chr.)*. Stuttgart, Franz Steiner, 2014. 1 vol., 401 p. (HISTORIA-EINZELSCHRIFTEN, 231). Prix : 72 €. ISBN 978-3-515-10695-5.

Ce volume imposant constitue une nouvelle illustration de l'intérêt qu'a suscité ces dernières années l'organisation du Palais et de sa cour à l'époque sévérienne, communément considérée comme une période cruciale de transition dans l'histoire de l'Empire. L'ouvrage se divise en sept parties, dont la première est en fait l'introduction (p. 13-23) : l'auteur, après avoir fait le point des différentes caractéristiques de l'Empire sévérien qui, depuis le célèbre essai d'E. Gibbons, seraient à l'origine de ce qu'on a appelé « la crise du III^e siècle » et du passage à l'Empire tardif, présente les trois sources principales (Dion Cassius, Hérodien et l'*Histoire Auguste*) dont on dispose sur ces années, et en analyse les qualités mais aussi les limites. Le chapitre 2 propose ensuite une bibliographie critique de tous les ouvrages qui, depuis Mommsen jusqu'à nos jours, se sont penchés sur le thème et fait ressortir l'intérêt du biais par lequel il souhaite aborder l'histoire de la cour impériale : il s'inscrit dans la continuité des études qui, depuis quelques années, ont commencé à envisager celle-ci comme une véritable entité sociale révélatrice de l'évolution du régime impérial. Il l'aborde

lui-même sous cinq angles différents : le cérémonial de la cour, les membres de celle-ci, le Palais en tant qu'édifice en devenir et l'environnement immédiat de la cour. Le chapitre 3 (« Der Hof als Handlungskomplex », p. 37-82) envisage, à travers les rituels de la *salutatio* et du banquet, lieux privilégiés d'interaction entre le Prince et l'aristocratie, les changements qui affectent la proximité du prince et des couches supérieures de la société : il note, par une étude des différents règnes sévériens, qu'à cette époque, entre autres à cause des fréquentes et longues absences du prince de Rome, c'est de moins en moins le rang social qui détermine l'ordre et la facilité d'accès au prince, mais les relations personnelles avec celui-ci. Le très dense chapitre 4 (« Der Hof als Gesellschaft », p. 83-217) veut explorer, par deux biais principaux, les Amis du Prince et les femmes de sa famille, quelles catégories de personnes lui étaient physiquement le plus proches et quelles conséquences cela impliquait pour ses relations avec les élites traditionnelles. Après des réflexions terminologiques préliminaires, il passe ainsi en revue les *amici* attribués par les sources aux différents Sévères, pour noter que si tous les aristocrates sont par définition amis du Prince, la mise en scène de cette amitié devient de plus en plus formelle, alors que les vrais familiers des Sévères sont souvent, au-delà des distinctions traditionnelles entre les ordres, les personnes en qui il a le plus confiance, souvent des chevaliers, voire des affranchis et des eunuques. Le rôle des princesses sévériennes, sur lequel on a récemment beaucoup écrit, est ensuite abordé : l'auteur souligne de manière attendue que, si celles-ci ont joué un rôle central dans la propagande dynastique contemporaine, elles ne se sont trouvées qu'épisodiquement au cœur des intrigues de pouvoir à la cour : aucune n'a en tout cas possédé une influence politique déterminante. Le chapitre 5 (« Der Hof als Ort », p. 218-268) s'inscrit à la croisée de thèmes déjà abordés par deux publications récentes, *Palast und Stadt im severischen Rom* (hg. N. Sojc, A. Winterling et U. Wulf-Rheidt, Stuttgart, Franz Steiner Verlag — B. Schöpe en fut un des contributeurs ; AC 84 [2015], p. 516-518) et *Les voyages des empereurs dans l'Orient romain. Époques antonine et sévérienne* (éd. A. Hostein et S. Lalanne, Paris, Errance, 2012 ; AC 83 [2014], p. 452-454) et dont B. Schöpe rejoint de manière générale les conclusions : après avoir montré qu'au début du III^e siècle, *Palatium* commence à désigner, en plus de la Colline et des édifices qui la recouvrent, plus généralement le séjour du prince, il énumère, en tenant compte des dernières découvertes archéologiques, les transformations que connut le Palais sous la dynastie, avec un intérêt particulier pour les jardins (*horti Spei ueteris* et *Lamiani*) : il met en évidence le relatif désintérêt des empereurs pour les villas situées aux alentours de Rome ou en Italie, et démontre de manière intéressante que les années 193-235 constituent une période de transition où les Romains, tout en continuant à considérer la Ville comme le séjour par excellence des Césars, commencent à s'habituer aux absences de ses princes et au caractère mobile de la cour. Dans le brillant chapitre 6 (« Der Hof und seine Umwelt », p. 269-344), l'auteur envisage les interactions et les conflits discernables pendant cette période entre les différentes instances de la cour et les hautes magistratures traditionnelles : l'étude d'une part, de l'octroi des *ornamenta consularia*, du consulat, des préfectures de la Ville et du prétoire, et, de l'autre, de la composition du *consilium principis* et la revue des différents *principes officiorum* connus met en évidence que les deux structures, auparavant incompatibles, deviennent de plus en plus poreuses et les passages de l'une à l'autre de plus en plus fréquents. Le

chapitre 7 (p. 345-359), qui résume tous les acquis des parties précédentes, souligne, en guise de conclusion, que les années 193-235 ne furent pas à l'origine du déclin mis en scène par E. Gibbons et ses émules : les relations entretenues par les Sévères avec les couches supérieures de la société romaine voulaient s'inscrire dans la lignée des dynasties précédentes et les transformations que connut la cour à cette époque furent la conséquence de circonstances extérieures, guerres civiles, absences répétées du prince ou même âge de celui-ci. Les véritables mutations doivent être recherchées plus tard dans le III^e siècle, à la cour des empereurs soldats, dont la description reste encore à faire. On ne peut que saluer la parution d'un ouvrage qui se situe à la pointe de la recherche actuelle sur l'Empire romain et est d'une remarquable qualité scientifique : chaque chapitre commence par des mises au point terminologiques, envisage tous les types de sources à la disposition de l'auteur et l'ensemble est assorti d'une bibliographie complète. Tout au plus peut-on quelquefois regretter qu'une des sources principales, la peu fiable *Histoire Auguste*, soit à propos de certains règnes, peut-être faute d'autres matériaux, trop prise au sérieux. Mais cette remarque n'enlève globalement rien aux multiples mérites d'un ouvrage dont la lecture est à notre sens indispensable aux spécialistes des II^e et III^e siècles de l'Empire. Agnès MOLINIER-ARBO

Michèle COLTELLONI-TRANNOY & Yann LE BOHEC (Ed.), *La guerre dans l'Afrique romaine sous le Haut-Empire (Actes du CXXXVI^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques « Faire la guerre, faire la paix », Perpignan, 2011)*. Paris, Éditions du CTHS, 2014. 1 vol., 252 p., nombr. ill. (COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES. HISTOIRE, 54). Prix : 22 €. ISBN 978-2-7355-0802-0.

Sont ici publiés les actes du 136^e Congrès des sociétés historiques et scientifiques qui s'est réuni en mai 2011 à Perpignan, consacré à l'Afrique romaine, du I^{er} au IV^e siècle ap. J.-C, autour du thème « Faire la guerre, faire la paix ». Les sources anciennes relatives aux conflits et aux troubles qui ont opposé Romains et Africains, plus ou moins abondantes selon les périodes et les événements, ont conduit les intervenants à privilégier la guerre comme champ d'étude lors de cette rencontre. Néanmoins, et c'est là un des intérêts de cet ouvrage, les communications se démarquent par un effort de relecture des sources, un renouvellement des interrogations et des modes d'investigation. Il en ressort des communications aux approches originales qui, comme l'a souligné Mireille Corbier dans la conclusion, font cependant trop de place aux études de cas, au détriment d'une analyse plus globale sur la guerre. L'ouvrage se compose de deux grandes parties : l'une chronologique, l'autre thématique. Après un bref avant-propos consacré à la mémoire de Jean-Marie Lassère, disparu en 2011 et à qui la rencontre fut dédiée, Y. le Bohec fait, en guise d'introduction, un bilan historiographique sur la guerre romaine. C'est l'occasion pour l'historien de revenir rapidement sur la définition de notions et de thèmes centraux tels que la guerre, l'Afrique et la romanisation. Dans la communication qui ouvre la première partie de l'ouvrage, Y. Le Bohec brosse un tableau chronologique des guerres qu'a connues l'Afrique sous le Haut-Empire, sur base des sources littéraires et épigraphiques. En distinguant la vraie guerre, relevant du conflit patriotique ou ethnique, des actes de brigandage et des troubles à l'ordre public, l'auteur conclut à la rareté des guerres dans cette région

(et richement illustré) par types (notamment céramique commune, *dolia*, céramique de cuisine ; céramique attique ; amphores de transport ; lampes ; terres cuites votives et architectoniques d'époque archaïque et post-archaïque, tuiles ; briques estampillées). Soulignons l'importance de la tâche entreprise, puisque certaines catégories de matériel couvrent un laps de temps extrêmement large, avec par exemple des amphores datables depuis le VII^e s. av. n.è. jusqu'au VII^e s. – L'autre tome s'attache à la publication du temple, dans sa reconstruction d'époque augustéenne. Après une présentation des matériaux, des techniques et appareils de construction sont analysés la fondation et le noyau du podium et de la tribune ; le système de mesure et les proportions ; les parements du podium et du tribunal ; les « superstructures » du temple (colonnes, pilastres, chapiteaux ; architraves ; frise ; tympan ; *sima* ; *cella*). Suit un catalogue des fragments trouvés durant les fouilles. Les trois derniers chapitres s'attachent au style, à l'atelier et à la tradition, et enfin à la reconstruction graphique du temple augustéen. Trois appendices enfin envisagent quelques thématiques connexes : d'une part la question de savoir si le temple augustéen constitue une reconstruction de celui édifié par Metellus, d'autre part les graffiti modernes sur les superstructures du temple ; enfin un catalogue des dessins, reconstitutions et moulages faits à partir du temple, dans le « Sir John Soane's Museum » de Londres.

Françoise VAN HAEPEREN

Natascha SOJC, Aloys WINTERLING & Ulrike WULF-RHEIDT (Ed.), *Palast und Stadt im severischen Rom*. Stuttgart, Franz Steiner, 2013. 1 vol., XVI-306 p. ill. Prix : 58 €. ISBN 978-3-515-10300-8.

Ce beau livre constitue les Actes d'une table ronde internationale organisée par le DAI de Berlin les 1^{er} et 2 octobre 2009. Son sujet est à la fois bien calibré et ambitieux puisqu'il se propose de dresser un état de la question des recherches archéologiques sur le palais impérial de Rome à l'époque des Sévères et analyse les transformations intervenues en cette période charnière, comme reflet de l'évolution des rapports entretenus entre le prince et la ville de Rome. Ces ambitions sont présentées dans l'étude introductive d'A. Winterling (« Hof und Stadt im interkulturellen Vergleich », p. 9-21) ; ayant défini les notions de « ville », de « cour » ou « Palais », et les formes d'interaction existant entre l'une et l'autre, A. Winterling cadre les débats en se demandant jusqu'à quel point l'existence, à l'époque impériale, d'une cour à Rome à côté des structures préexistantes (on pense notamment au Sénat) a permis l'intégration de l'ancienne société aristocratique romaine à l'intérieur de la nouvelle monarchie. Le livre alterne ensuite présentations des dernières découvertes archéologiques sur le Palatin et essais désireux d'inscrire le palais sévérien, son organisation et les structures qu'il abritait, dans la perspective des innovations idéologiques, politiques, militaires et religieuses des successeurs des Antonins. Les deux premiers articles sont consacrés à l'époque pré-sévérienne : D. Palombi (« Roma. La città imperiale prima dei Severi », p. 23-60) retrace une vaste fresque des innovations architecturales, infrastructurelles, administratives et religieuses qui concoururent, aux I^{er} et II^e s., à faire de Rome le centre de l'Empire. M. A. Tomei (« Le residenze sul Palatino dell'età repubblicana all'età antonina », p. 61-83) s'intéresse aux construc-

tions qui se sont succédé sur le Palatin, des prestigieuses *domus* républicaines à celles de l'époque antonine, en soulignant les moments clefs de l'édification du palais, sous les Julio-Claudiens et les Flaviens. Les études suivantes sont consacrées au palais et à la cour des Sévères : P. Eich (« Politik und Administration unter den Severen », p. 85-104) montre que, sans remettre en cause, comme en témoignent les constructions qu'ils y entreprirent, la primauté de Rome, les réformes administratives menées par Septime Sévère et Caracalla et poursuivies dans leurs grandes lignes par leurs successeurs (renforcement de la préfecture du prétoire ou des chancelleries impériales, importance des juristes, liens accrus avec les provinciaux, etc.) permirent aux Sévères de se doter des moyens de gouverner hors de Rome. A. Busch (« Militär im severischen Rom. Bärtige Barbaren? », p. 105-121) définit la présence militaire dans l'*Vrbs* et ses environs sous le règne de Septime Sévère. Énumérant les principales mesures prises à Rome par celui-ci (renvoi de la vieille garde prétorienne et création d'un nouveau corps par la modification du mode de recrutement, non plus en Italie mais essentiellement dans les provinces du nord, et installation d'une nouvelle légion à Albano), elle souligne, par une étude des textes mais aussi de la documentation archéologique et épigraphique, le renforcement de la présence militaire dans le paysage urbain et périurbain. B. Schöpe (« Die Entwicklung des Hofes von Pertinax bis Alexander Severus », p. 123-156) se focalise sur le fonctionnement et les rituels de la cour dans ses liens avec l'*Vrbs* à la même époque : la *salutatio*, l'octroi des *ornamenta*, le *conuiuium* impérial ou le choix des *amici*, témoignent à la fois d'une grande continuité avec les époques antérieures et d'un ébranlement grandissant des structures romaines préexistantes en faveur de celles du Palais. F. Villedieu (« La *Vigna Barberini* à l'époque sévérienne », p. 159-180) dresse le bilan des fouilles menées par l'École française de Rome et la Soprintendenza Archeologica di Roma sur la grande terrasse artificielle occupant l'angle nord-est du Palatin et émet l'hypothèse qu'un temple précéda peut-être sur le site celui d'Élagabal. J. Pflug (« Die bauliche Entwicklung der Domus Augustana im Kontext des südöstlichen Palatin bis in severische Zeit », p. 181-211) retrace le développement de la *Domus Augustana* dans l'angle sud-est du Palatin, du début de l'Empire jusqu'à l'époque sévérienne ; il note en particulier que les travaux de restauration et d'agrandissement effectués après l'incendie de 192 s'inscrivent clairement dans la continuité des ouvrages antérieurs. N. Sojc (« Der severische Palast im urbanen Kontext », p. 213-230) étudie les travaux entrepris par les Sévères au nord-ouest et au sud-est du Palatin (zone de la *domus Tiberiana*, *domus Seueriana* ou Septizodium). Pour elle, il ne s'agit pas seulement d'effacer les conséquences de l'incendie de 192, mais de mettre en œuvre un vaste programme destiné à donner au palais plus d'unité et à le distinguer clairement de l'espace urbain. A. Grüner (« Die kaiserlichen Villen in severischer Zeit. Ein Bestandsaufnahme », p. 231-286) recense toutes les demeures impériales connues dans le *suburbium*, à l'est de Rome et en bord de mer, pour montrer que le système des résidences impériales est marqué à l'ère sévérienne par la continuité, voire la stagnation : la plupart de ces demeures, en majorité héritées de la dynastie antonine, firent l'objet d'aménagements mineurs ou furent abandonnées, en raison des absences répétées des princes, ou tout simplement de leur désintérêt. Dans le dernier article du recueil, U. Wulf-Rheidt (« Die Bedeutung der severischen Paläste auf dem Palatin für spätere Residenzbauten », p. 287-306) élargit la perspective aux époques ultérieures et

étudie la postérité du palais sévérien : il démontre de manière convaincante son influence déterminante sur certains traits *a priori* propres aux résidences tétrar-chiques. Voilà donc un ouvrage précieux, en ce qu'il réunit commodément les résultats de fouilles récentes sur le Palatin ; l'ensemble est soigneusement documenté et agrémenté de nombreux plans et illustrations. La constante mise en relation des résidences impériales – et, plus généralement de l'œuvre édilitaire – des Sévères et des caractéristiques de leur cour avec leur action, conduit les contributeurs à des conclusions intéressantes. Le mot qui revient le plus souvent est « continuité » ; mais, en même temps, si le palais et la cour des Sévères affichent le désir de la dynastie régnante de s'inscrire dans la lignée des précédentes, ils portent déjà en germe ce qui, aux générations futures, distinguera le principat tardif de celui des I^{er} et II^e s. : la séparation plus nette du palais et de l'*Vrbs*, la multiplication des bâtiments militaires ou l'attitude ambivalente des Sévères qui, d'un côté, se sont efforcés de fixer dans la pierre la prééminence de l'antique capitale et ont en même temps multiplié les gestes à l'égard des provinciaux, font du tournant des II^e et III^e s. une période de transition décisive vers un principat de moins en moins indissociable de Rome et de sa vieille aristocratie. On ne peut que recommander vivement la lecture de cet ouvrage aux historiens spécialistes de l'Empire romain.

Agnès MOLINIER ARBO

Hanna STÖGER, *Rethinking Ostia. A Spatial Enquiry into the Urban Society of Rome's Imperial Port-Town*. Leyde, Leiden University Press, 2011. 1 vol., 330 p. (ARCHAEOLOGICAL STUDIES LEIDEN UNIVERSITY, 24). Prix : 45 €. ISBN 978-9-0872-8150-2.

Geoff W. ADAMS, *Living in the Suburbs of Roman Italy. Spatial and Social Contact*. Oxford, Archaeopress, 2012. 1 vol., XVIII + 330 p., nombr. ill. (BAR, IS, 2449). Prix : 48 £. ISBN 978-1-4073-1053-4.

Formulée entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, la *space syntax theory*, qui est à l'origine un outil au service des architectes contemporains, est mise en pratique dans les études archéologiques, en particulier anglo-saxonnes, depuis le milieu des années 1990. Les deux livres objets de cette recension tendent à participer de ce mouvement, l'un montrant le pire de ce que l'application d'une telle théorie peut produire, l'autre réussissant au contraire à semer un puissant doute dans tout esprit réfractaire à cette « syntaxe spatiale ». Dans son volume, au titre si peu évocateur, G.W. Adams utilise la *space syntax theory* pour étudier le plan de villas situées autour de Rome ou des villes ensevelies par le Vésuve. L'auteur considère certainement la théorie fondement de ce livre comme acquise et ses applications au monde antique comme naturelles, vu la faible place (p. 9-13) qu'il consacre à sa discussion. Rien n'est fait pour aider le lecteur dans la difficile compréhension des graphiques constituant la seule illustration au fil du texte. Pire encore, un problème évident de mise en page interdit de comparer les *justified graphs* – diagrammes montrant les relations entretenues par les pièces d'un bâtiment – avec les plans d'une qualité indigente dont ils sont issus (p. 259-330). Quant aux conclusions, toutes auraient pu être bâties sans le recours à ce vaste arsenal statistique. Aux antipodes, le livre d'H. Stöger présente en revanche une double réussite : sa méthodologie, combi-

vision, son et silence dans le « drame du mot » (A. Heil), le chœur : Sénèque comme poète lyrique (G. Mazzoli), la rhétorique du rationnel et de l'irrationnel (G. Mader), les personnages et les thèmes (G.W.M. Harrison), les éléments grecs et latins dans le drame de Sénèque (S.M. Goldberg), tragédie philosophique ? (F.-R. Chaumartin). L'*Apocolocyntosis* (R. Roncalli) fait l'objet de la quatrième partie, tandis que les autres œuvres sont traitées dans la cinquième : les épigrammes (J. Dingel) et *De vita patris* (M. Winterbottom). Deux contributions générales terminent l'ouvrage : la langue et le style de Sénèque (M. von Albrecht) et, ce qui fait la spécificité de cet ouvrage, les liens systématiques entre les ouvrages philosophiques et les tragédies (S.E. Fischer). La bibliographie finale a été rassemblée par A. Balbo et E. Malaspina. Un appendice répertorie les éditions des œuvres de Sénèque depuis les *Opera omnia* de Haase (1853). L'ouvrage, qui constitue une somme de connaissances très importante, est pourvu d'un index général.

Bruno ROCHETTE

Mark THOMSON, *Studies in the Historia Augusta*. Bruxelles, Latomus, 2012. 1 vol., 155 p. (COLLECTION LATOMUS, 337). Prix : 27 €. ISBN 978-2-87031-2780.

Le titre générique de cet ouvrage ne rend qu'imparfaitement justice aux ambitions de l'auteur, qui se propose, en un nombre de pages somme toute limité, d'exposer l'état actuel de la recherche sur l'*Histoire Auguste* et de lancer de nouvelles pistes de réflexion. On s'en aperçoit dès l'introduction (*Structure, Sources and Theories*, p. 5-19) où, à partir d'une rapide récapitulation des théories contemporaines relatives à l'œuvre et à ses sources, il pose en principe et avec raison qu'aucune d'entre elles n'a encore été à ce jour complètement à même de rendre compte des motivations du mystificateur, et suggère de reprendre l'ensemble du dossier sur des bases strictement herméneutiques (p. 19). C'est ce qu'il fait dans les six chapitres du livre, tous consacrés à des points importants du débat relatif à l'*Histoire Auguste*. Le premier (*Authorship*, p. 20-36) examine le problème posé par les six noms auxquels sont attribuées les biographies du recueil : M. Thomson énumère les principaux arguments avancés par H. Dessau et par ses continuateurs jusqu'à nos jours pour souligner à quel point il est désormais devenu impossible de douter que l'œuvre a été rédigée par un unique mystificateur anonyme. Mais il tente ensuite un rapprochement avec les *Panegyrici latini* qui n'est guère convaincant : notant (p. 28) que les *Vies* de l'*Histoire Auguste* comblent une lacune temporelle entre les *Douze Césars* de Suétone et les *Panégyriques*, il émet l'hypothèse que ces derniers ont pu d'autant plus inspirer à l'Anonyme la forme de son œuvre que, selon lui, la frontière entre biographie et panégyrique avait tendance à s'estomper au IV^e siècle. On se permettra d'en douter. Certaines *Vies* comportent certes des dédicaces à des empereurs censés être contemporains du recueil, mais elles appartiennent à un genre, celui de la biographie impériale suétonienne, qui restait, même au Bas-Empire, bien distinct de celui du panégyrique. L'auteur énumère ensuite les explications possibles du choix des différents pseudonymes et en propose une nouvelle à Lampridius (p. 30-32), ingénieuse mais discutable, car il fait dériver le nom de ce biographe d'empereurs luxueux et amateurs de bonne chère de **lampreda* (lamproie), non attesté dans la littérature antique. Il conclut en réaffirmant la thèse désormais couramment admise que l'écrivain était un

lettré familier des écoles. Les deux chapitres suivants constituent, comme le premier, une utile récapitulation des acquis de la recherche. Dans *Date* (p. 37-53), après avoir souligné que l'écrivain, comme ses contemporains, avait une conception foncièrement synchronique de l'histoire et pouvait ne pas considérer, contrairement à nous, ses anachronismes comme tels, il rassemble tous les indices les plus significatifs permettant de situer la rédaction de l'ouvrage dans les premières années du règne d'Honorius, sans exclure une datation plus basse, postérieure à 400. Dans *Context* (p. 54-69), il s'intéresse au milieu social et culturel dans lequel l'*Histoire Auguste* a vu le jour. Sa réflexion vient ici aussi confirmer les conclusions de la plupart de ses prédécesseurs : l'écrivain, lié à l'aristocratie sénatoriale romaine, en fait son lectorat privilégié. Les faux documents qui émaillent le recueil ont pour but de magnifier l'ordre sénatorial en lui faisant jouer un rôle primordial aux II^e et III^e s., et de flatter ses membres contemporains (p. 59-63). Ce chapitre s'achève sur le contexte littéraire de l'époque de rédaction du texte (*Panegyriques latins*, Ammien, Ausone, réédition d'Apicius, vogue de Juvénal et Marius Maximus...) qui montre que les goûts étaient, à l'extrême fin du IV^e s., favorables à la naissance d'un recueil de biographies impériales. Le quatrième chapitre (p. 70-83) est plus aventureux : consacré au poète Naucellius de Syracuse, principalement connu par les *Epigrammata Bobiensia* et sept lettres de Symmaque, il tente de préciser les points de contact entre ce dernier et l'Anonyme, et notamment l'un de ses prête-noms les plus intrigants, Vopiscus le Syracusain. Le rapprochement des deux écrivains est indéniablement intéressant, car ils étaient l'un et l'autre liés au « cercle » des Symmaque-Nicomaque. Il est en outre étayé par un faisceau d'arguments la plupart du temps séduisants, même si certains apparaissent à la réflexion un peu trop raffinés (on pense par exemple, p. 73-74, aux convergences établies entre la date de naissance de Naucellius, le préfet de la Ville Iunius Tiberianus apparaissant dans la Préface de la *Vita Aureliani* (I, 1) et le pseudonyme Vopiscus) ou fragiles – les analogies textuelles relevées p. 80-82 entre les *Epigrammata Bobiensia* (37, 20-24) et l'*Histoire Auguste* (Pref. *Vita Cari, Carini et Numeriani*) ne sont certainement en fait que des réminiscences indépendantes d'illustres modèles communs : cf. par exemple *Car.*, *Carin.*, *Num.* III, 2 (*extulit caput*) / *Ep. Bob.* 37, 20-21 (*extulit... caput*) = Virgile, *Buc.* I, 24 (*caput extulit*). L'auteur admet ces incertitudes et a la prudence louable de ne pas identifier Naucellius avec l'Anonyme. On consulte avec intérêt, en appendice de ce chapitre (p. 85-87), la citation de la *Sulpiciae conquestio de statu rei publicae et temporibus Domitiani*, faisant partie des *Epigrammata Bobiensia*. Suit le problème de la composition de l'œuvre (*Redaction*, p. 89-102). Ce chapitre est certainement le plus stimulant de tous, car il émet l'hypothèse que le désordre chronologique dans lequel se suivent les *Vies* dans le manuscrit *P*, le plus ancien que nous possédions, ne serait pas dû à un accident dans la transmission du texte de l'*Histoire Auguste*, mais refléterait l'ordre initial des biographies voulu par l'Anonyme. Il simplifie ensuite la classification traditionnelle en répartissant les *Vitae* en trois grands groupes séparés par des discontinuités (*Hadrien-Géta* ; *Héliogabale-Maxime et Balbin* ; *Valériens-Carus, Carin et Numérien*), selon lui révélatrices de l'architecture complexe sous-tendant l'œuvre : le biographe aurait rassemblé ses textes par sources, pseudonymes, ou encore dédicaces. L'idée est intéressante, mais demanderait peut-être à être approfondie ou nuancée sur certains points. Il ne faut ainsi pas oublier que les déplacements chronologiques des *Vies* d'Avidius Cassius, Didius Iulianus, Clodius

Albinus, Macrin, Antonin Diadumène et Héliogabale ne sont pas les seuls « défauts » apparents affectant *P* (de nombreux chapitres de la *Vie de Sévère Alexandre* ont par exemple eux aussi été indûment déplacés dans les *Maximins*). Et les manuscrits de la famille Σ , qui descendent de manière indépendante de l'archétype de *P*, ne reproduisent globalement pas le désordre chronologique propre à ce dernier manuscrit. Il reste que ce chapitre relance à juste titre le débat sur les anomalies apparentes de *P* et cherche par un biais original à renouveler les thèses actuelles sur la genèse de l'*Histoire Auguste*. Le sixième chapitre (*Reception*, p. 103-114) traite de la fortune du recueil, entre 400 et 800 ap. J.-C. Il reprend les principales étapes de la transmission établies précédemment, en insistant sans surprise sur le rôle clef de Symmaque ou de Bobbio. Il y ajoute un point de contact nouveau, en décelant une réminiscence possible de la *Vita Hadriani* dans la *Vita Karoli Magni* d'Einhard (p. 108-109). La conclusion (p. 115-120) dresse le bilan des acquis : l'auteur serait un petit sénateur, d'origine obscure, ayant fait carrière dans l'ombre des grands nobles de l'aristocratie sénatoriale. On ne peut que souscrire à ces conclusions, qui ne sont pas nouvelles, mais très clairement développées tout au long de l'ouvrage (avec quelquefois, il est vrai, des longueurs et des répétitions : la dernière partie de l'introduction (p. 14-16), qui résume le reste du livre, est ainsi déjà étonnement conclusive). – Cet ouvrage a le grand mérite d'établir une étroite relation entre l'*Histoire Auguste* et le poète Naucellius, qui appartenait indéniablement au même milieu socioculturel que l'Anonyme. Il vient en outre opportunément nous rappeler que, plus la distance temporelle qui nous sépare d'un écrit est grande, plus il devient difficile de saisir et d'interpréter l'humour ou l'ironie qui peuvent l'imprégner. Il souligne également de manière salutaire que les Anciens avaient une vision foncièrement synchronique de l'histoire : ce qui nous apparaît aujourd'hui comme d'impudents anachronismes pouvait être alors perçu comme le désir louable de combler par des anticipations les lacunes de l'histoire. Peut-être l'auteur pousse-t-il quelquefois le raisonnement trop loin, car l'enseignement de R. Syme sur la fantaisie du *rogue scholar* qu'est l'Anonyme reste à notre sens globalement valide : l'apologie du mensonge en histoire de la Préface de la *Vita Aureliani* (II, 1-2), ou encore les nombreuses plaisanteries qui émaillent indéniablement le recueil, font par exemple douter que l'Anonyme ait eu le dessein, comme l'avance l'auteur (p. 13), d'écrire un grand ouvrage historique. On ne voit pas non plus pourquoi, comme il l'affirme (p. 12), une œuvre destinée à un public limité ne pourrait pas malgré tout être polémique. Ces quelques audaces et contradictions internes ne diminuent cependant pas l'intérêt global du livre : sa lecture sera d'un grand profit aux spécialistes de la littérature tardo-impériale. Agnès MOLINIER ARBO

Luis BALLESTROS PASTOR, *Pompeyo Trogo, Justino y Mitridates. Comentario al Epítome de las Historias Filípicas* (37, 1, 6 - 38, 8, 1). Hildesheim, Olms, 2013. 1 vol., XVI-368 p. (SPUDASMATA, 154). Prix : 58 €. ISBN 978-3-487-15070-3.

Come dichiara lo stesso L. Ballesteros Pastor nella prefazione (p. XIII), questo corposo volume rappresenta la *summa* di studi e riflessioni che, iniziati con la tesi di dottorato su Mitridate VI Eupatore (1993), si protraggono ormai da vent'anni, nel corso dei quali è stato pubblicato dall'autore un considerevole numero di articoli e

étudie la postérité du palais sévérien : il démontre de manière convaincante son influence déterminante sur certains traits *a priori* propres aux résidences tétrar-chiques. Voilà donc un ouvrage précieux, en ce qu'il réunit commodément les résultats de fouilles récentes sur le Palatin ; l'ensemble est soigneusement documenté et agrémenté de nombreux plans et illustrations. La constante mise en relation des résidences impériales – et, plus généralement de l'œuvre édilitaire – des Sévères et des caractéristiques de leur cour avec leur action, conduit les contributeurs à des conclusions intéressantes. Le mot qui revient le plus souvent est « continuité » ; mais, en même temps, si le palais et la cour des Sévères affichent le désir de la dynastie régnante de s'inscrire dans la lignée des précédentes, ils portent déjà en germe ce qui, aux générations futures, distinguera le principat tardif de celui des I^{er} et II^e s. : la séparation plus nette du palais et de l'*Vrbs*, la multiplication des bâtiments militaires ou l'attitude ambivalente des Sévères qui, d'un côté, se sont efforcés de fixer dans la pierre la prééminence de l'antique capitale et ont en même temps multiplié les gestes à l'égard des provinciaux, font du tournant des II^e et III^e s. une période de transition décisive vers un principat de moins en moins indissociable de Rome et de sa vieille aristocratie. On ne peut que recommander vivement la lecture de cet ouvrage aux historiens spécialistes de l'Empire romain.

Agnès MOLINIER ARBO

Hanna STÖGER, *Rethinking Ostia. A Spatial Enquiry into the Urban Society of Rome's Imperial Port-Town*. Leyde, Leiden University Press, 2011. 1 vol., 330 p. (ARCHAEOLOGICAL STUDIES LEIDEN UNIVERSITY, 24). Prix : 45 €. ISBN 978-9-0872-8150-2.

Geoff W. ADAMS, *Living in the Suburbs of Roman Italy. Spatial and Social Contact*. Oxford, Archaeopress, 2012. 1 vol., XVIII + 330 p., nombr. ill. (BAR, IS, 2449). Prix : 48 £. ISBN 978-1-4073-1053-4.

Formulée entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, la *space syntax theory*, qui est à l'origine un outil au service des architectes contemporains, est mise en pratique dans les études archéologiques, en particulier anglo-saxonnes, depuis le milieu des années 1990. Les deux livres objets de cette recension tendent à participer de ce mouvement, l'un montrant le pire de ce que l'application d'une telle théorie peut produire, l'autre réussissant au contraire à semer un puissant doute dans tout esprit réfractaire à cette « syntaxe spatiale ». Dans son volume, au titre si peu évocateur, G.W. Adams utilise la *space syntax theory* pour étudier le plan de villas situées autour de Rome ou des villes ensevelies par le Vésuve. L'auteur considère certainement la théorie fondement de ce livre comme acquise et ses applications au monde antique comme naturelles, vu la faible place (p. 9-13) qu'il consacre à sa discussion. Rien n'est fait pour aider le lecteur dans la difficile compréhension des graphiques constituant la seule illustration au fil du texte. Pire encore, un problème évident de mise en page interdit de comparer les *justified graphs* – diagrammes montrant les relations entretenues par les pièces d'un bâtiment – avec les plans d'une qualité indigente dont ils sont issus (p. 259-330). Quant aux conclusions, toutes auraient pu être bâties sans le recours à ce vaste arsenal statistique. Aux antipodes, le livre d'H. Stöger présente en revanche une double réussite : sa méthodologie, combi-

nant les outils et concepts dérivés de la *space syntax theory* avec une approche plus classique de l'archéologie fondée sur des relevés à frais neufs et des observations sur le terrain est expliquée en détails (p. 41-49) après un long mais nécessaire état de l'art portant autant sur Ostie (p. 1-18) que sur les études urbaines (p. 19-40) ; les conclusions comportent souvent de véritables apports à l'étude d'Ostie. Tout dans cet ouvrage est fait pour aider le lecteur dans son lent cheminement vers l'appréciation des apports possibles de la *space syntax theory* et de ses outils, sans oublier d'expliquer clairement leurs calculs (p. 51-66). Les médias traditionnels de l'archéologie, plans et photos, sont également présents en grand nombre et d'une grande qualité. Pour tester l'apport de ces outils nombreux et variés, H. Stöger a choisi un plan scalaire, traitant tout d'abord l'îlot IV, ii – rarement étudié – (p. 67-158 et 159-196), puis l'ensemble de la ville à travers son réseau de rues (p. 197-227). Enfin, le dernier essai du volume apparaît comme une combinaison des deux échelles précédentes, à travers l'analyse des sièges de corporations, tant d'un point de vue micro que dans leur répartition au sein du tissu urbain (p. 229-256). Pour bien évaluer la portée de ces expériences, il faudrait en fait discuter longuement les présupposés qui sous-tendent tout ou une partie des outils d'analyses déployés, ce qui ne saurait être fait dans ce cadre. L'auteur de ces lignes ne cachera pas son scepticisme sur l'analyse de l'intérieur des bâtiments : il suffirait d'une ou plusieurs portes fermées – pour ne pas mentionner leur clôture à clés – pour changer considérablement les possibilités de mouvements et de vue qui fondent la compréhension de l'espace. En revanche, l'apport de ces outils à la compréhension de la trame urbaine apparaît comme véritablement prometteur. Cet ouvrage servira, à n'en pas douter, de point de départ aux interrogations que l'on se doit de développer sur cette doctrine ; il doit certainement être considéré comme un pas important dans la domestication des théories, méthodes et outils issus de la *space syntax theory*.

Nicolas MONTEIX

Rikke D. GILES, *Roman Soldiers and the Roman Army. A Study of Military Life from Archaeological Remains*, Oxford, Archaeopress, 2012. 1 vol., x-187 p. (British Archaeological Reports, British Series, 562). Prix : 33 £. ISBN 978-1-4073-1000-8.

Le titre de cet ouvrage omet de préciser qu'il concerne exclusivement l'étude des forts romains situés en Grande-Bretagne. L'analyse de l'auteur consiste à leur appliquer les concepts et les méthodes de l'archéologie processuelle (*New and Processual Archaeology*), dans l'espoir d'en apprendre davantage sur la vie de leurs habitants. Son but premier réside dans la recherche des différentes aires d'activités présentes au sein des forts. Le second objectif inclut les découvertes d'éventuels artefacts utilisés aux alentours des ouvrages fortifiés, et l'utilisation éclairée des données issues de rapports de fouilles anciens. Après un chapitre replaçant brièvement les principales balises chronologiques de la présence de l'armée romaine en province de Bretagne (p. 5-26), et un autre retraçant l'évolution de l'historiographie des études romano-britanniques (p. 27-34), l'auteur explique longuement sa méthode de recherche (p. 35-46) basée sur des considérations spatiales, relatives aux fortifications elles-mêmes, aux bâtiments qu'elles renferment, et aux objets qui gravitent en leur sein ou dans les environs. Chaque artefact est mis en relation avec d'autres et est classé dans des

Alix BARBET, Annie VERBANCK-PIÉRARD (Ed.), *La villa romaine de Boscoreale et ses fresques*. Arles, Éditions Errance – Morlanwelz, Musée royal de Mariemont, 2013. 2 vol. sous coffret, 109 p. et 419 p., 34 et 18 pl. coul., nombr. ill. coul. dans le texte. Prix : 69 €. ISBN 978-2-87772-469-2.

Ce bel ouvrage, en deux volumes rassemblés en un coffret, est consacré à la Villa de Publius Fannius Synistor découverte en 1899 et située sur le territoire de l'actuelle commune de Boscoreale, à quelques kilomètres au nord de Pompéi. Dispersées à Paris dès 1903, à la suite d'une vente aux enchères, les fresques de la villa sont éparpillées entre cinq pays au moins ... six panneaux étant aujourd'hui perdus. Elles retrouvent, à travers cette publication, une part de leur unité originelle. Le premier volume, réalisé par Éva Dubois-Pelerin, s'ouvre sur la passionnante épopée de la découverte de la villa jusqu'à la vente des panneaux peints. Une présentation générale permet ensuite de se familiariser avec le plan réalisé en 1901 par F. Barnabei. Sous le titre « Programme décoratif » sont ensuite présentées les fiches détaillées de chaque panneau conservé. Les panneaux sont rassemblés par pièces, qui font elles-mêmes l'objet d'une description où les informations disponibles concernant les décors de sol et de plafond n'ont pas été omises (ce qui est hélas fréquent dans les ouvrages sur la peinture). Dans la description minutieuse des panneaux peints, outre les détails attendus de situation, dimensions, lieu de conservation..., sont également répertoriés des éléments de bibliographie précis, relevés et observations variées. Des renvois vers le second volume offrent une fluidité et une efficacité de recherche remarquables ; des illustrations permettent d'établir des parallèles significatifs et les détails liés à la proposition de restitution sont exposés avec précision, mentionnant tous les éléments de déduction, sources et analogies. L'ultime section est dédiée aux précieuses planches de restitution : là encore, le soin apporté à la clarté doit être salué : échelle, situation du panneau dans la pièce, situation de la pièce sur le plan général ; seule l'orientation fait défaut mais on la trouve sur le plan général (p. 14). On regrette seulement, bien que cela soit annoncé dès le début du volume (p. 19), que le *cubiculum* M soit exclu de ce travail sous prétexte qu'il est remonté au Metropolitan Museum of Art de New York dans une salle qui reprend ses proportions exactes. Le second volume réunit les actes du colloque international organisé en avril 2010 aux Musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles et au Musée royal de Mariemont. Il s'articule autour de six thèmes étayés dès la riche introduction d'Annie-Verbanck-Piérard. Le premier, « Découverte et fouilles de la villa : questions de topographie », ne se limite en réalité pas à cet aspect. En effet, s'appuyant sur une série de documents d'archives, G. Stefani relate l'historique de la découverte de la villa, d'une manière plus détaillée que ne l'a fait E. Dubois-Pelerin dans le volume 1. Elle y détaille le rôle des différents protagonistes, le contexte de la mise au jour des peintures et le scandale de la vente des panneaux qui provoqua une révision de la législation alors en vigueur en Italie. M. Grimaldi quant à lui inscrit son propos dans une démarche topographique, démontrant que la villa se trouvait dans le *Pagus felix suburbanus* fondé par Sylla. Associant les résultats de fouilles récentes et de relevés géo-électriques à une analyse du programme décoratif (en particulier du salon H lié semble-t-il à l'idéologie de la victoire), il propose de voir dans la prestigieuse bâtisse la résidence d'un colon syllanien (ou de l'un de ses descendants). B. Bergmann établit quant à elle des parallèles

entre les objets peints sur les fresques de la villa et les objets réels qui y ont été découverts, réinscrivant ainsi l'édifice de manière tout à fait unique dans sa dimension matérielle. Le deuxième thème, dévolu aux « Questions iconographiques », permet de situer le programme décoratif de la villa, par l'intermédiaire de quelques morceaux choisis, dans les productions d'exception de l'époque, à rapprocher par le style de la Villa A d'Oplontis et par la qualité de la Villa des Mystères (comme cela est déjà proposé dans la conclusion du volume 1). I. Bragantini interroge la scène de chasse peinte au-dessus de la porte fictive du *triclinium* G : de petite dimension et d'une facture remarquable, cette scène sur fond noir montre la continuité de traditions iconographiques et artisanales dont l'origine peut remonter au contexte macédonien (Lefkadia). G. Sauron reprend sous un nouvel angle l'analyse du salon H après avoir proposé une historiographie des nombreuses exégèses consacrées à cette mégalographie. A. Rouveret s'attarde sur la « rhétorique de l'image » du décor du *cubiculum* M à travers un parallèle avec la littérature (notamment les épigrammes du poète hellénistique Posidippe de Pella) et liée à une composition en abyme par des motifs dédoublés à échelle variable, alternant entre miniature et monumentalité. Le troisième thème, « Propositions de restitution du décor », se consacre aux différents supports de « récréation » possibles : maquette, restitution graphique ou modèle en trois dimensions. A. Barbet présente les principes mis en œuvre pour la restitution du péristyle de la villa : elle distingue la reconstitution qui est, selon elle, fondée sur des éléments réels, de la restitution qui s'appuie sur le vraisemblable. L'article suivant expose le remarquable travail de modélisation 3D de la villa réalisé par R. Beacham (*et al.*), en le resituant par rapport à celui réalisé pour la villa A d'Oplontis dont les structures sont conservées. Le thème suivant offre une « Comparaison avec d'autres villas de la région pompéienne » : J. R. Clarke explore la villa d'Oplontis où des esquisses ont été retrouvées et lui compare certains motifs qui apparaissent dans les décors de notre villa et dont les schémas sont très similaires. Il propose par ailleurs le recours par les ateliers à un système de reproduction des motifs à différentes échelles grâce à un procédé de quadrillage. D. Esposito présente les fresques de la villa des Papyrus à Herculaneum et un état de lieux de nos connaissances résultant des fouilles anciennes et récentes ; le sujet des mégalographies est traité par E.M. Moormann à partir de celle de Terzigno : l'auteur s'oppose aux surinterprétations auxquelles conduit une volonté trop systématique de déceler un message politique dans ces peintures. Le cinquième thème aborde la « Restauration des panneaux » : les constats d'état, les analyses scientifiques, les étapes des opérations de conservation et de restaurations nécessitant parfois une « re-dépose » de l'enduit peint (ainsi des trois panneaux de la villa de Kérylos par exemple) sont décrits en détail par B. Amadei-Kwifati pour ceux du Musée d'Amiens, J.-M. Vallet (*et al.*) pour ceux de la villa de Kérylos, B. Amadei-Kwifati et C. Talon pour ceux de Mariemont, R. Meyer pour les fresques conservées au Metropolitan Museum et A. Barbet pour les peintures du Louvre. Le sixième thème, intitulé « La vente de 1903 et la dispersion : fresques et musées », regroupe deux thématiques, l'une muséographique et l'autre liée à la fortune des fresques. Il s'ouvre sur un précieux travail mené à partir des différents documents d'archives disponibles liés à la vente des peintures dans l'espoir de retrouver un jour la trace des six panneaux disparus. Cette recherche menée par D. Roger et N. Mathieux fait pendant à l'article de G. Stefani, dans la première section du volume

où il aurait peut-être mieux trouvé sa place. Les articles suivants détaillent l'histoire de la présentation des panneaux et les choix muséographiques actuels. La section s'achève sur la question de la réception : L. Oliva et A. Conato y décrivent l'influence que la villa a eue sur les décors de l'agglomération moderne de Boscoreale où nombre de décorateurs ont copié des scènes ou repris des motifs qui en sont issus. Une très riche bibliographie précède l'album de planches : là encore, l'effort de clarté est à souligner. Les panneaux, tous reproduits à la même échelle, sont localisés sur le plan de la villa qui renvoie par un code couleur à leur lieu de conservation actuel. Cette monographie-recueil constitue une ressource particulièrement riche où se côtoient une grande rigueur d'analyse et une ouverture sur des questionnements originaux, dans un travail toujours précis et documenté, agrémenté d'illustrations nombreuses et de haute qualité. Un modèle à suivre.

Maud MULLIEZ

Alix BARBET, *Peintures romaines de Tunisie*. Paris, Picard, 2013. 1 vol., 336 p., 466 fig. Prix : 79 €. ISBN 978-2-7084-0946-6.

Les mosaïques d'époque romaine en Tunisie sont très nombreuses, on le sait, souvent bien conservées, généralement publiées avec soin (volumes de corpus, luxueux ouvrages « grand public » ou articles savants). Il n'en va pas de même – tant s'en faut – pour les enduits peints qui, parallèlement au décor des sols, recouvraient murs et plafonds des maisons et villas, thermes ou salles de spectacle, temples ou nécropoles. Sans doute, la résistance des tesselles de mosaïque par rapport à la fragilité des surfaces peintes et la destruction plus fréquente de la partie haute des édifices expliquent-elles, partiellement, cette différence dans la conservation. Les vestiges d'éléments de la peinture romaine n'étaient cependant pas totalement absents en Tunisie, ni sur les sites, ni dans les musées, ni dans les archives des fouilleurs ; mais ils étaient assurément bien difficiles à exploiter. Sans se laisser décourager par l'état lacunaire ou par la disparité de cette documentation, Alix Barbet décide alors de faire front, comme à son habitude, pour explorer un riche héritage qui risquait de se perdre. Le présent livre est le résultat de ce long et courageux travail. Partie de quelques tentatives antérieures, très partielles, l'enquête a permis de passer de soixante-huit documents à environ deux cent cinquante ensembles, d'importance variable, répartis sur vingt-quatre sites (voir la carte au début de l'ouvrage). Le livre comporte, après une introduction éclairante sur le but poursuivi et les conditions du travail, six chapitres présentant les sites par régions géographiques : le golfe de Carthage (sans surprise le plus riche en trouvailles, surtout à Carthage même) ; le nord-ouest ; le nord-est sur la Méditerranée et le sud-est sur la Méditerranée ; ensuite, les fragments peints de provenance inconnue et, avant une conclusion générale, une tentative d'« impossible (?) synthèse ». Le terme « impossible » marque peut-être trop de modestie de la part de l'auteure, qui réussit, en dépit du caractère parfois très pauvre de la documentation, à répondre à une série de questions fondamentales. En premier lieu, s'impose celle du répertoire où l'on ne s'étonne pas de retrouver les thèmes habituels de la peinture murale : thèmes marins, sujets mythologiques, représentations de spectacles, image des Muses, scènes de chasse, figures d'animaux, paysages, architectures fictives et imitations de marbres, jonchées de roses (thème favori des tombeaux) et enfin motifs

nant au « déterminisme géographique » (p. 80), ne cite aucun auteur à qui cette position puisse être attribuée. Cette première publication de l'atelier Aigyptos est certes disparate, comme le reconnaissent les auteurs eux-mêmes (p. x) mais elle témoigne de la richesse des échanges entre ces chercheurs appartenant à différents domaines des sciences de l'Antiquité. Nous les encourageons donc vivement à poursuivre leurs travaux, et nous espérons voir bientôt paraître de nouveaux volumes des *Cahiers de l'atelier Aigyptos*.

Julien DELHEZ

Sahar BAZZAZ, Yota BATSAKI & Dimiter ANGELOV (Ed.), *Imperial Geographies in Byzantine and Ottoman Space*. Cambridge (MA)-Londres, Center for Hellenic Studies/Harvard University Press, 2013. 1 vol., VIII-274 p., 10 ill. et cartes (HELLENIC STUDIES, 56). Prix : 22,50 € (broché). ISBN 978-0-674-06662-5.

Le présent ouvrage porte sur un espace déterminé, celui de l'Est méditerranéen, qui est considéré dans la longue durée puisqu'il couvre une période s'étendant du règne de Constantin VII Porphyrogénète (913-959) à la deuxième guerre du Golfe en 2003. Il s'agit de vérifier si les analyses des relations entre géographies et empires, telles qu'on les envisage régulièrement à propos de l'Occident, sont également valables pour les aires byzantine et ottomane. C'est pourquoi les éditeurs du livre ont tenu à rassembler onze contributions d'historiens et de critiques littéraires, fondées sur des sources aussi diverses que des textes législatifs, des manuels de chancellerie, des traités sur l'administration impériale, des œuvres de fiction, des récits de voyage, des réécritures de chefs-d'œuvre de la littérature étrangère, etc. Le projet commun est de mieux cerner les stratégies, les contextes idéologiques, les influences qui conditionnent l'élaboration du savoir géographique, tant matériel qu'imaginaire et, inversement, d'évaluer le poids de la géographie dans la constitution et l'évolution des empires byzantin et ottoman. Signalons d'emblée que l'Antiquité est peu présente dans ce recueil (essentiellement à travers quelques brèves mentions de ses géographes) et que l'ère proprement byzantine n'est étudiée que dans deux articles, l'un consacré à deux œuvres de Constantin VII, l'autre au couple d'opposés Est-Ouest, envisagé à travers l'enseignement dispensé à Byzance peu avant 1453. Le sujet abordé, la qualité des contributions, toutes étayées par une bibliographie étoffée, la présence opportune d'un index méritent assurément de retenir l'attention des historiens de la géographie et de ceux qui étudient la fortune des représentations. Ce livre, original du point de vue des spécialistes de ces matières, intéressera également les antiquisants soucieux d'augmenter leur culture générale. Aussi ne paraît-il pas hors de propos de fournir ci-dessous la liste et l'intitulé des contributions : 1. *Constantine VII and the Historical Geography of Empire* (Paul Magdalino) ; 2. *"Asia and Europe Commonly Called East and West": Constantinople and Geographical Imagination in Byzantium* (Dimiter Angelov) ; 3. *Cartography and the Ottoman Imperial Project in the Sixteenth Century* (Pinar Emiralioğlu) ; 4. *Ferīdūn Beg's Münşe'ātü's-Selāṭīn ("Correspondence of Sultans") and Late Sixteenth-Century Ottoman Views of the Political World* (Dimitris Kastritsis) ; 5. *Imperial Geography and War: The Ottoman Case* (Antonis Anastasopoulos) ; 6. *Ambiguities of Sovereignty: Property Rights and Spectacles of Statehood in Tanzimat Izmir* (Sibel Zandi-Sayek) ; 7. *Ottoman Arabs in*

Istanbul, 1860-1914: Perceptions of Empire, Experiences of the Metropole through the Writings of Aḥmad Fāris al Shidyāq, Muḥammad Rashīd Ridā, and Jirjī Zaydān (Ilham Khuri-Makdisi) ; 8. *Evading Athens: Versions of Post-Imperial, National Greek Landscape around 1830* (Constanze Güthenke) ; 9. *Translation as Geographical Relocation: Nineteenth-Century Greek Adaptations of Molière in the Ottoman Empire* (Anna Stavrakopoulou) ; 10. In *“Third Space”: Between Crete and Egypt in Rhea Galanaki’s The Life of Ismail Ferik Pasha* (Yota Batsaki) ; 11. *The Discursive Mapping of Sectarianism in Iraq: The Sunni Triangle in the Pages of The New York Times* (Sahar Bazzaz).

Monique MUND-DOPCHIE

Patrick GAUTIER DALCHÉ (dir.), *La Terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge. Contributions de Christiane Deluz, Patrick Gautier Dalché, Nathalie Bouloux, Emmanuelle Vagnon, Christine Gadrat, Paul Fermon et Armelle Querrien*. Turnhout, Brepols, 2013. 1 vol., 710 p., 29 fig. et planches (L’ATELIER DU MÉDIÉVISTE, 13). Prix : 65 €. ISBN 978-2-503-54753-4.

Le titre de ce treizième volume publié dans la collection « L’Atelier du Médiéviste » précise d’emblée la perspective dans laquelle se situe le nouveau livre. Patrick Gautier Dalché et ses co-auteurs n’entendent pas nous informer sur la géographie médiévale, parce que celle-ci ne constitue pas encore une discipline autonome au Moyen Âge et ne correspond pas à la définition moderne de la géographie, explicitement ou implicitement utilisée comme base de comparaison. Ils consacrent leur manuel aux représentations de l’espace (textuelles et imagées) véhiculées entre le V^e siècle et le XV^e siècle, dont ils analysent les évolutions liées aux différents contextes culturels qui se sont succédé ; s’ils continuent à employer les termes « géographie » et « cartographie », c’est uniquement en tant que commodités de langage. L’introduction générale, due à Patrick Gautier Dalché, commence par expliciter le choix de l’intitulé en donnant un aperçu bref et fondamental de l’historiographie du domaine ; elle précise ensuite les buts et le plan poursuivis ; elle fournit enfin une courte liste d’ouvrages généraux et de sites Internet qui permettent une première initiation à l’étude des réflexions médiévales sur l’espace géographique. Cet exposé permet à l’éminent chercheur de dénoncer une fois de plus, avec la vigueur qu’on lui connaît, les préjugés qui influencent régulièrement les analyses consacrées aux savoirs médiévaux en général et à ceux qui sont envisagés ici. Le premier *a priori* épinglé est issu de l’idéologie des Lumières, qui, à cause de l’exaltation des progrès de la raison et de l’accent mis sur le développement des connaissances, entraîne la dépréciation d’une géographie soi-disant handicapée par des croyances naïves et une théologie envahissante ; le second provient de généralisations abusives, inspirées par l’histoire des mentalités et par les travaux sur l’imaginaire, qui font souvent surgir de façon réductrice un Moyen Âge porté au fabuleux et privilégiant un héritage livresque au détriment de l’expérience. La première partie du manuel, rédigée par Christiane Deluz, synthétise en les contextualisant les informations fournies par les documents qui, dans l’Occident latin, établissent une nomenclature des lieux, décrivent le monde à la manière d’un miroir – la terre ne pouvant être dissociée du cosmos – et tentent d’expliquer les phénomènes les plus frappants d’ordre climatique, hydrographique et orographique. Le corpus sur

Antarctique prouvent que les informations fournies par le Père de l'histoire sont toujours pertinentes, car elles relèvent d'un témoin oculaire, comme l'est Thevet lui-même. Vilaine Giacomotto-Charra fait état d'une recherche montrant que Conrad Gesner et Pierre Belon citent Hérodote plutôt comme figure tutélaire de la science naturelle que comme source de renseignements zoologiques, devenus progressivement inutilisables. Eu égard à la fascination pour les rites funéraires des peuples exotiques à la Renaissance, Susanna Gambino Longo étudie la marque d'Hérodote sur cinq planches, encadrées par un texte, des *Funerali antichi* de Tommaso Porcacchi, qui reprend, sinon plagie, le livre *De sepulchris et de vario sepeliendi ritu* de Lilio Gregorio Giraldi (1556), également illustré. Enfin, Antonio Guzman offre une belle synthèse sur le destin d'Hérodote en Espagne (xv^e-xvi^e siècles), à travers la circulation de manuscrits du texte grec et de la traduction latine de Valla et à travers les références faites au Père de l'histoire dans la littérature espagnole à propos de personnages historiques et d'éléments géographiques et ethnographiques. Même si elles sont loin d'en épuiser la matière, les treize contributions répondent donc bien aux attentes évoquées dans la remarquable introduction de Susanna Gambino Longo. Elles font de cet ouvrage un ensemble cohérent et structuré, ce qui n'est hélas pas toujours le cas dans les volumes d'Actes et de Mélanges. De cette manière, elles augmentent notre connaissance de la fortune contrastée d'Hérodote à la Renaissance et complètent l'étude fondatrice de Momigliano. De plus, on appréciera la clarté des exposés qui suivent un schéma identique : ils fournissent une bibliographie succincte (une seule exception) et des notes abondantes, dans lesquelles on trouve les traductions des textes latins cités, les références des sources utilisées et les renvois aux livres et articles traitant du point précis auquel elles se rapportent. Enfin, la plupart des contributions inspirent des questionnements qui peuvent être appliqués à d'autres périodes de l'histoire et à d'autres ensembles de textes. On ne regrettera dès lors que davantage l'absence d'index qui auraient permis une meilleure exploitation des richesses abondantes offertes si généreusement par le présent volume aux travaux des chercheurs et à la curiosité du public cultivé.

Monique MUND-DOPCHIE

Francesco CITTI & Alessandro IANNUCCI (Ed.), *Edipo classico e contemporaneo*. Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms, 2012. 1 vol. LIV-450 p., 52 ill. (SPUDASMATA, 149). Prix : 78 €. ISBN 978-3-487-14872-4.

Pour comprendre la perspective envisagée par le présent volume, il convient de se reporter à la longue introduction de Francesco Citti et Alessandro Iannucci. Les dix-neuf contributions rassemblées ici reflètent les travaux d'un colloque tenu les 24 et 25 mars 2010 à Ravenne sous les auspices d'un groupe de recherche de l'Université de Bologne, « La Permanenza del Classico », et de la Fondation Flaminia de Ravenne. Il s'agit d'examiner la survie de deux œuvres fondatrices dans la culture occidentale, à savoir l'*Œdipe-Roi* et l'*Œdipe à Colonne* de Sophocle, à travers leurs réécritures littéraires et artistiques et à travers les lectures critiques qui leur sont consacrées et qui, selon Genette, sont, elles aussi, des formes de réécritures ; il s'agit en même temps de rendre compte des méandres et des entrelacements de cette survie, car les réécritures peuvent à leur tour servir de modèles pour des évolutions ultérieures et fournir des

nouvelles grilles de lecture pour interpréter les tragédies de Sophocle. Les deux auteurs illustrent d'emblée la richesse du sujet par des exemples choisis : similarités entre le destin de l'Œdipe sophocléen et celui de Tamura Kafka, personnage central dans un roman de Murakami ; symbolisme, fondamentalement terrien, mais surtout négatif de la boiterie d'Œdipe, que l'on retrouve chez des personnages diaboliques tels le Richard III de Thomas More et de Shakespeare, relectures de la Sphinge, primitivement sanguinaire, par Cocteau (*La machine infernale*), rapport d'Œdipe à la vérité et à la royauté (Sénèque, Corneille), au doute (Voltaire, Dryden), à l'amour maternel et à l'inceste (Berkoff). Les contributions se succèdent dans un ordre essentiellement chronologique. Trois chapitres traitent de l'Œdipe sophocléen, qu'il s'agisse de dénoncer les diktats de représentations canoniques du héros, qui influencent les traductions et biaisent les interprétations (Chap. 1 : Frederick Ahl), d'analyser les thèmes de la cécité, de la dimension politique et de l'ironie tragique dans l'*Œdipe-Roi*, de l'adieu du héros et de l'auteur dans l'*Œdipe à Colonne* (Chap. 2 : Guido Avezù) ou encore de faire ressortir les significations premières et sous-jacentes de l'édit adressé aux Thébains par leur roi dans le plein exercice de sa fonction (Chap. 4 : Lowell Edmunds). Il est encore question de l'Œdipe sophocléen dans l'étude des visions de l'inceste répandues par Freud et par Vernant, visions qui, dans certaines réécritures, ont occulté d'autres aspects de la tragédie grecque (Chap. 3 : Federico Condello). Deux chapitres s'intéressent à la première réécriture du mythe littéraire créé par Sophocle : l'un met en évidence les traits qui, chez Sénèque, romanisent la tragédie grecque (Chap. 5 : Rita Degl'Innocenti Pierini), l'autre montre la modernité de l'Œdipe latin en épinglant les aspects qui nous parlent aujourd'hui encore, essentiellement la puissance et l'impuissance tragiques du pouvoir politique, le poids du destin et du hasard (Chap. 6 : Paolo Mantovanelli). Les treize chapitres qui suivent examinent des œuvres ou des ensembles d'œuvres qui s'inspirent, à des degrés divers, de l'Œdipe grec et/ou de l'Œdipe latin. La tradition littéraire y occupe une place prépondérante avec huit contributions : sont ainsi abordés le théâtre italien du XVI^e siècle (Chap. 7 : Gianni Guastella) ; l'*Œdipe* de John Dryden et Nathaniel Lee, seule œuvre d'importance consacrée au héros entre le XVI^e et le XX^e siècle en Angleterre (Chap. 8 : Antonio Ziosi) ; l'Œdipe français du XVIII^e siècle à travers la tragédie de Voltaire, la parodie *Œdipe travesti* de Dominique (*alias* Pierre-François Biancolelli) et le livret *Œdipe à Colonne* de François Nicolas Guillard pour la tragédie lyrique d'Antonio Sacchini, représentée pour la première fois à Versailles en 1786 (Chap. 9 : Maria Paola Funaioli) ; *Œdipe et le Sphinx* de Joséphin Péladan, imprimé en 1897 (Chap. 10 : Giorgio Ieranò) ; l'Œdipe tragicomique, vision contemporaine qui n'est pas sans parenté avec le drame satyrique des Grecs (Chap. 11 : Martina Treu) ; Œdipe revisité par Pirandello et par Gide (Chap. 13 : Sebastiana Nobili) ; les représentations du héros dans le théâtre espagnol d'après-guerre à travers quatre œuvres qui se distinguent les unes des autres dans leur approche du mythe : *Edipo. Versión nueva y libre de un mito antiguo* (1953) de José María Pemán, *La Esfinge sin secreto* (1958) de Ricardo López Aranda, *Edipo aceptado, los sueños* (1971) de Rafael Pérez Estrada et *El retorno de Edipo* (1980) de José Vega González (Chap. 14 : Andrés Pociña) ; les thématiques « œdipiennes » dans un destin contemporain mis en scène dans le drame *Incendies* de l'écrivain libanais Wajdi Mouawad (Chap. 18 : Andrea Rodighiero). Un chapitre bien illustré s'intéresse aux métamor-

phases d'Œdipe dans l'art figuratif entre le XIX^e et le XX^e siècle (Néo-Classicisme, Impressionnisme, Pop Art, Éclectisme etc.), soulignant l'influence déterminante de la grille freudienne sur différentes œuvres qui donnent à voir des épisodes de la vie d'Œdipe (Chap. 12 : Gian Luca Tusini). Trois chapitres analysent le traitement du mythe d'Œdipe dans le cinéma : le lecteur dispose ainsi d'une étude consacrée à l'*Œdipe* de Pasolini (Chap. 15 : Marco Antonio Bazzocchi), d'une autre démontrant l'influence exercée par les deux tragédies de Sophocle sur le film *Les funérailles des roses* de Toshio Matsumoto, dont le personnage central est un jeune travesti qui tue sa mère et couche avec son père (Chap. 16 : Roberto Mario Danese) et d'une contribution plus générale qui porte sur la nécessaire distanciation du « faire voir et entendre », propre au cinéma, face à l'art de dire et d'écrire de la tragédie ancienne et de ses adaptations littéraires (Chap. 17 : Giacomo Manzoli). Le survol de la fortune d'Œdipe s'achève sur des remarques formulées peu avant sa mort par le poète Edoardo Sanguineti lors du colloque de Ravenne et de la table ronde qui avait été organisée à cette occasion (Chap. 19 : transcription de Federico Condello). L'ensemble de ces contributions atteste de la sorte l'abondance et la diversité des œuvres qui, à partir des textes fondateurs consacrés par Sophocle au mythe d'Œdipe et à partir de son relais latin, devenu lui aussi un classique, ont réécrit ou représenté le héros antique, ou des personnages qui présentent des points communs avec lui (destin, manière d'être ou expériences semblables). Tel qu'il est intitulé, l'ouvrage annonce une confrontation entre l'Œdipe « classique » et l'Œdipe contemporain ; en réalité, il englobe une période plus large, puisque trois de ses chapitres concernent la survie d'Œdipe entre le XVI^e et le XIX^e siècle. La diversité des œuvres abordées va de pair avec la diversité des interprétations du mythe, dont les complémentarités ne sont pas aisément discernables au fil des pages, même si l'introduction offre quelques pistes. On peut du reste se demander si la succession des chapitres est totalement adéquate : n'aurait-il pas été plus judicieux de regrouper en un même ensemble les contributions relatives aux arts figuratifs et au cinéma et de présenter l'article envisageant le cinéma en général avant ceux qui traitent de films particuliers, ceux de Pasolini et de Matsumoto ? Notons également que le volume, eu égard à l'ampleur de la matière et à la multiplicité des points de vue susceptibles de lui être associés, n'en fournit inévitablement que des échantillons, dont on aimerait savoir s'ils reflètent des tendances profondes de la fortune d'Œdipe. Nonobstant ces réserves, au demeurant mineures, on recommandera vivement la lecture de cet ouvrage foisonnant aux philologues classiques, qui mesureront davantage encore la richesse des tragédies sophocléennes et leur aptitude à susciter questions et réponses face aux enjeux actuels, et à tous ceux qu'intéressent l'émergence et l'évolution d'un mythe littéraire. Espérons que Francesco Citti et Alessandro Iannucci continueront à inspirer des études sur ces sujets en resserrant peut-être davantage le champ temporel ou thématique de celles-ci. L'intérêt de leur démarche en sera décuplé.

Monique MUND-DOPCHIE

Sylvie BALLESTRA-PUECH, *Templa serena. Lucrèce au miroir de Francis Ponge*. Genève, Droz, 2013. 1 vol., 274 p. (HISTOIRE DES IDÉES ET CRITIQUE LITTÉRAIRE, 470). Prix : 70 CHF. ISBN : 978-2-600-01748-0.

coup de lime, par exemple l'harmonisation de la datation) se polarise autour de deux importantes études de fond – celle du texte par M. Menchelli et celle des images par F. Guidetti – et, dans le contenu du manuscrit étudié, uniquement sur l'héritage aratéen et ératosthénien. Si c'est là une approche intéressante certes qui, à partir d'un manuscrit, nous renseigne sur la circulation des textes et des images, on ne peut que souhaiter que le reste du *Vaticanus gr.* 1087, en particulier le commentaire de Métochitès à l'*Almageste* fasse l'objet d'une publication ultérieure.

Béatrice BAKHOUCHE

Susanna GAMBINO LONGO (Éd.), *Hérodote à la Renaissance. Études réunies par S.G.L.* Turnhout, Brepols, 2012. 1 vol., 272 p., 11 ill. (LATINITATES, 7). Prix : 85 € (broché). ISBN 978-2-503-54121-1.

L'introduction et les treize contributions de ce volume (trois en italien, les autres en français), dont la plupart ont été présentées lors d'un colloque tenu à Paris les 5 et 6 mars 2009, portent sur la réception d'Hérodote durant les ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles et s'inscrivent dans le prolongement des analyses novatrices d'Arnaldo Momigliano. Susanna Gambino Longo, à qui incombe la responsabilité de présenter le livre, dessine les lignes de faite de la fortune (relative) du Père de l'histoire à la Renaissance : il convient en effet, rappelle-t-elle, de s'interroger sur la connaissance et la diffusion du texte ; de prendre la mesure de l'influence exercée par le traité de Plutarque, *De la malignité d'Hérodote*, qui oppose aux mensonges de ce dernier la quête de la vérité, dont Thucydide s'est fait le promoteur ; d'envisager enfin les débats sur la modélisation de l'histoire à travers les deux formes d'écriture du passé mise en œuvre par les deux grands historiens grecs et d'évaluer l'émergence d'un intérêt pour Hérodote, investigateur de l'altérité et utilisateur critique de ses expériences du voyage. Deux contributions enrichissent l'histoire de la transmission du texte hérodotéen : celle de Stefano Pagliaroli, qui fournit l'édition critique, à partir des trois manuscrits conservés, de la préface de la première traduction latine de l'*Enquête* réalisée par Mattia Palmieri et reléguée dans l'ombre par la traduction de Lorenzo Valla ; celle de Dennis Looney, qui publie les notes marginales d'un manuscrit contenant la traduction italienne de Matteo Maria Boiardo réalisée à partir de la traduction latine de Lorenzo Valla. Au domaine philologique appartient en quelque sorte aussi l'étude consacrée par Luigi Alberto Sanchi à l'usage que Guillaume Budé a fait du texte d'Hérodote (Aldine de 1502), pour trouver des informations diverses étayant ses propres travaux : vocabulaire technique, *realia*, exemples grammaticaux. Trois contributions portent sur les arguments développés à la Renaissance pour défendre Hérodote, dont le « retour » s'en trouve facilité. Jean Eudes Girot se penche sur la réhabilitation d'Hérodote entreprise en 1566 par Henri Estienne dans l'*Apologia pro Herodoto* (23 p. in-f.), qui accompagne la traduction latine de l'*Enquête*, et dans *L'introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes. Ou, Traité préparatif à l'apologie pour Hérodote* (572 p. in-8°). L'humaniste y souligne en particulier la nécessité de connaître le grec ancien pour comprendre les auteurs qui se sont exprimés dans cette langue ; par ailleurs, affirme-t-il, il convient de confronter les merveilles anciennes et les merveilles modernes : les unes et les

autres sont vraies dans la mesure où elles visent essentiellement des comportements humains étranges dont on ne peut nier *a priori* la réalité ; lui-même se considère d'une certaine façon comme un nouvel Hérodote, qui a eu l'occasion de constater personnellement l'existence de telles singularités, notamment au cours de ses séjours chez des nouveaux « barbares », en l'occurrence les Italiens. Carlo Varotti, de son côté, analyse la représentation d'Hérodote en tant qu'auteur de *fabulae*. Il démontre, d'une part, que la découverte du Nouveau Monde apporte un éclairage différent sur celles-ci, puisque les conquistadors ont découvert d'autres merveilles, dont la réalité n'a pas été remise en cause, mais était perceptible malgré les ruses de l'écriture ; les singularités américaines ont ainsi permis de valoriser la démarche ethnographique du Père de l'histoire et de voir en celui-ci un modèle alternatif par rapport à Thucydide. D'autre part, Hérodote a été un modèle de référence, utilisé de façon diverse, dans les ouvrages consacrés à l'origine des cités (Florence, Venise). Quant à Pascal Payen, il étudie le rôle joué par la réception de l'*Enquête* dans les réflexions élaborées à la Renaissance sur la nature et sur les méthodes de l'histoire. Il commence par dresser un tableau synthétique des instruments de la résurrection d'Hérodote entre 1400 et 1550 : traductions en latin et en langues vernaculaires, éditions du texte grec, réactions suscitées par les unes et les autres à propos de la crédibilité d'Hérodote, celles-ci étant particulièrement favorables dans les cercles qui réfléchissent sur les bouleversements des connaissances suscités par les Grandes Découvertes et dans le milieu de la Réforme. Il décrit ensuite deux évolutions importantes de la méthode historique : celle qui dissocie vérité et vraisemblance et qui, en outre, ne limite pas l'objet de l'histoire au domaine politique et au temps présent ou au passé proche, mais lui fait au contraire recouvrir tout ce qui concerne les humains, y compris dans les temps anciens ; celle qui renonce à la contrainte de l'exemplarité à laquelle beaucoup de textes historiques ont été soumis depuis Thucydide et Plutarque. Enfin, il étudie la médiation du sujet historien et de l'écriture qui s'interpose entre ce qui a été et ce qui est mis en texte et il illustre ce propos par une brève comparaison entre Hérodote, voyageur-ethnographe et Jean de Léry, qui a peut-être été subi son influence. Ici aussi, on peut joindre à ces trois contributions une étude qui s'en rapproche indirectement : sans entrer dans le débat « Hérodote vs Thucydide », Alice Lamy signale en effet que l'esthétique, les méthodes de confrontation et l'art de l'autopsie manifestés dans les textes géographiques de Pétrarque et de Boccace ont peut-être contribué à préparer la résurrection d'Hérodote. Les autres contributions envisagent des aspects plus ciblés de la survie de l'*Enquête*. Jean Boulègue croit retrouver dans un récit recueilli et mis en forme par le Capverdien André Donelha, une information fournie par Hérodote – à travers la médiation de la mappemonde d'Idrīsī – à propos d'une source occidentale du Nil. Brigitte Cauvin pose la question du modèle hérodotéen chez Pierre Martyr d'Anghiera, modèle qui se révèle de peu de poids dans la *Legatio Babylonica*, traitant cependant de l'Égypte, mais qui est davantage perceptible dans le *De Orbo Novo*, où l'écrivain des Découvertes se présente à son tour comme un nouvel Hérodote. Frank Lestringant détermine la place occupée par Hérodote dans les ouvrages d'André Thevet : les *Vrais Portraits et Vies* construisent la biographie de l'historien à partir de la notice de la *Souda* et d'allusions effectuées par les Anciens ; *La Cosmographie du Levant* emprunte à Hérodote, en même temps qu'à d'autres sources, des informations sur l'ethnographie et la nature de l'Égypte ; *Les Singularitez de la France*

Antarctique prouvent que les informations fournies par le Père de l'histoire sont toujours pertinentes, car elles relèvent d'un témoin oculaire, comme l'est Thevet lui-même. Vilaine Giacomotto-Charra fait état d'une recherche montrant que Conrad Gesner et Pierre Belon citent Hérodote plutôt comme figure tutélaire de la science naturelle que comme source de renseignements zoologiques, devenus progressivement inutilisables. Eu égard à la fascination pour les rites funéraires des peuples exotiques à la Renaissance, Susanna Gambino Longo étudie la marque d'Hérodote sur cinq planches, encadrées par un texte, des *Funerali antichi* de Tommaso Porcacchi, qui reprend, sinon plagie, le livre *De sepulchris et de vario sepeliendi ritu* de Lilio Gregorio Giraldi (1556), également illustré. Enfin, Antonio Guzman offre une belle synthèse sur le destin d'Hérodote en Espagne (xv^e-xvi^e siècles), à travers la circulation de manuscrits du texte grec et de la traduction latine de Valla et à travers les références faites au Père de l'histoire dans la littérature espagnole à propos de personnages historiques et d'éléments géographiques et ethnographiques. Même si elles sont loin d'en épuiser la matière, les treize contributions répondent donc bien aux attentes évoquées dans la remarquable introduction de Susanna Gambino Longo. Elles font de cet ouvrage un ensemble cohérent et structuré, ce qui n'est hélas pas toujours le cas dans les volumes d'Actes et de Mélanges. De cette manière, elles augmentent notre connaissance de la fortune contrastée d'Hérodote à la Renaissance et complètent l'étude fondatrice de Momigliano. De plus, on appréciera la clarté des exposés qui suivent un schéma identique : ils fournissent une bibliographie succincte (une seule exception) et des notes abondantes, dans lesquelles on trouve les traductions des textes latins cités, les références des sources utilisées et les renvois aux livres et articles traitant du point précis auquel elles se rapportent. Enfin, la plupart des contributions inspirent des questionnements qui peuvent être appliqués à d'autres périodes de l'histoire et à d'autres ensembles de textes. On ne regrettera dès lors que davantage l'absence d'index qui auraient permis une meilleure exploitation des richesses abondantes offertes si généreusement par le présent volume aux travaux des chercheurs et à la curiosité du public cultivé.

Monique MUND-DOPCHIE

Francesco CITTI & Alessandro IANNUCCI (Ed.), *Edipo classico e contemporaneo*. Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms, 2012. 1 vol. LIV-450 p., 52 ill. (SPUDASMATA, 149). Prix : 78 €. ISBN 978-3-487-14872-4.

Pour comprendre la perspective envisagée par le présent volume, il convient de se reporter à la longue introduction de Francesco Citti et Alessandro Iannucci. Les dix-neuf contributions rassemblées ici reflètent les travaux d'un colloque tenu les 24 et 25 mars 2010 à Ravenne sous les auspices d'un groupe de recherche de l'Université de Bologne, « La Permanenza del Classico », et de la Fondation Flaminia de Ravenne. Il s'agit d'examiner la survie de deux œuvres fondatrices dans la culture occidentale, à savoir l'*Œdipe-Roi* et l'*Œdipe à Colonne* de Sophocle, à travers leurs réécritures littéraires et artistiques et à travers les lectures critiques qui leur sont consacrées et qui, selon Genette, sont, elles aussi, des formes de réécritures ; il s'agit en même temps de rendre compte des méandres et des entrelacements de cette survie, car les réécritures peuvent à leur tour servir de modèles pour des évolutions ultérieures et fournir des

Istanbul, 1860-1914: Perceptions of Empire, Experiences of the Metropole through the Writings of Aḥmad Fāris al Shidyāq, Muḥammad Rashīd Ridā, and Jirjī Zaydān (Ilham Khuri-Makdisi) ; 8. *Evading Athens: Versions of Post-Imperial, National Greek Landscape around 1830* (Constanze Güthenke) ; 9. *Translation as Geographical Relocation: Nineteenth-Century Greek Adaptations of Molière in the Ottoman Empire* (Anna Stavrakopoulou) ; 10. In *“Third Space”: Between Crete and Egypt in Rhea Galanaki’s The Life of Ismail Ferik Pasha* (Yota Batsaki) ; 11. *The Discursive Mapping of Sectarianism in Iraq: The Sunni Triangle in the Pages of The New York Times* (Sahar Bazzaz).

Monique MUND-DOPCHIE

Patrick GAUTIER DALCHÉ (dir.), *La Terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge. Contributions de Christiane Deluz, Patrick Gautier Dalché, Nathalie Bouloux, Emmanuelle Vagnon, Christine Gadrat, Paul Fermon et Armelle Querrien*. Turnhout, Brepols, 2013. 1 vol., 710 p., 29 fig. et planches (L’ATELIER DU MÉDIÉVISTE, 13). Prix : 65 €. ISBN 978-2-503-54753-4.

Le titre de ce treizième volume publié dans la collection « L’Atelier du Médiéviste » précise d’emblée la perspective dans laquelle se situe le nouveau livre. Patrick Gautier Dalché et ses co-auteurs n’entendent pas nous informer sur la géographie médiévale, parce que celle-ci ne constitue pas encore une discipline autonome au Moyen Âge et ne correspond pas à la définition moderne de la géographie, explicitement ou implicitement utilisée comme base de comparaison. Ils consacrent leur manuel aux représentations de l’espace (textuelles et imagées) véhiculées entre le V^e siècle et le XV^e siècle, dont ils analysent les évolutions liées aux différents contextes culturels qui se sont succédé ; s’ils continuent à employer les termes « géographie » et « cartographie », c’est uniquement en tant que commodités de langage. L’introduction générale, due à Patrick Gautier Dalché, commence par expliciter le choix de l’intitulé en donnant un aperçu bref et fondamental de l’historiographie du domaine ; elle précise ensuite les buts et le plan poursuivis ; elle fournit enfin une courte liste d’ouvrages généraux et de sites Internet qui permettent une première initiation à l’étude des réflexions médiévales sur l’espace géographique. Cet exposé permet à l’éminent chercheur de dénoncer une fois de plus, avec la vigueur qu’on lui connaît, les préjugés qui influencent régulièrement les analyses consacrées aux savoirs médiévaux en général et à ceux qui sont envisagés ici. Le premier *a priori* épinglé est issu de l’idéologie des Lumières, qui, à cause de l’exaltation des progrès de la raison et de l’accent mis sur le développement des connaissances, entraîne la dépréciation d’une géographie soi-disant handicapée par des croyances naïves et une théologie envahissante ; le second provient de généralisations abusives, inspirées par l’histoire des mentalités et par les travaux sur l’imaginaire, qui font souvent surgir de façon réductrice un Moyen Âge porté au fabuleux et privilégiant un héritage livresque au détriment de l’expérience. La première partie du manuel, rédigée par Christiane Deluz, synthétise en les contextualisant les informations fournies par les documents qui, dans l’Occident latin, établissent une nomenclature des lieux, décrivent le monde à la manière d’un miroir – la terre ne pouvant être dissociée du cosmos – et tentent d’expliquer les phénomènes les plus frappants d’ordre climatique, hydrographique et orographique. Le corpus sur

lequel se fonde ce panorama recouvre un millénaire pour lequel il a fallu déterminer de façon quelque peu arbitraire un début et un terme. Les jalons retenus s'imposent par leur richesse symbolique : au commencement, il y a, au V^e siècle, la rédaction des *Histoires contre les païens* d'Orose, élaborant une représentation multiséculaire de la terre, à la fin il y a, en 1492, la découverte du Nouveau Monde modifiant progressivement et radicalement « l'image du monde » médiévale. L'analyse d'un corpus étendu, rassemblant des cosmographies et images du monde, des répertoires toponymiques, des ouvrages de géographie régionale, des traités de philosophie naturelle, des encyclopédies, des ouvrages historiques, des schémas et des cartes, entraîne une autre démarche de l'auteur, elle aussi arbitraire mais pédagogiquement indispensable, à savoir la périodisation des mille ans envisagés. Christiane Deluz distingue de la sorte : (1) le temps des *auctoritates*, s'inscrivant dans la continuité de l'Antiquité tardive et construisant les bases du savoir géographique entre le V^e siècle et la fin du XI^e siècle ; (2) le temps des questionnements suscités par l'arrivée de traductions de textes grecs et arabes au début du XII^e siècle ; (3) le temps des voyageurs, inauguré par l'ouverture des routes d'Asie au milieu du XIII^e siècle et marqué par une connaissance élargie du monde ; (4) le temps des humanistes du XV^e siècle, qui interrogent de façon nouvelle les textes antiques retrouvés dans leur intégralité et bénéficient simultanément de renseignements originaux apportés par l'entreprise de circumnavigation de l'Afrique. La deuxième partie rassemble 110 documents souvent inédits ou peu connus, qui illustrent différents aspects des représentations médiévales de l'espace. Sont ainsi abordés : la place de la terre dans le cosmos et l'influence exercée par les cieux sur celle-ci (chapitre 1 : Patrick Gautier Dalché) ; la représentation des espaces terrestres et de leur habitabilité (chapitre 2 : Nathalie Bouloux) ; la représentation des espaces maritimes et l'étude des cartes marines (chapitre 3 : Emmanuelle Vagnon) ; le voyage en tant que vecteur d'informations et d'images à propos d'espaces proches et lointains (chapitre 4 : Christine Gadrat-Ouerfelli) ; l'établissement et l'utilité des cartes à grande échelle (chapitre 5 : Paul Fermon) ; les techniques et pratiques de la mesure du sol (chapitre 6 : Armelle Querrien). Les six chapitres adoptent un canevas semblable. Chaque auteur introduit le thème abordé en décrivant le contexte dans lequel les documents sont produits, les défis et les enjeux dont ceux-ci témoignent et auxquels ils apportent éventuellement une réponse ; viennent ensuite les extraits regroupés selon des affinités définies préalablement : chaque document est publié dans la version originale dont la source est précisée, puis traduit et accompagné d'un commentaire qui fournit des informations précieuses sur l'identité de l'auteur, sur le milieu intellectuel dans lequel celui-ci travaille et sur les significations patentes et/ou sous-jacentes du texte sélectionné. On trouve également des illustrations qui, tantôt éclairent le contenu des textes dont elles constituent le complément, tantôt reproduisent l'objet même de l'étude quand il s'agit de cartes marines ou terrestres. Le volume comporte enfin un index bibliographique, contenant les titres abrégés de la littérature secondaire avec un renvoi aux pages où figurent les descriptions bibliographiques complètes, une liste des 110 documents étudiés et une liste des figures et planches. L'ouvrage est remarquablement conçu et exécuté. On ne peut qu'admirer la logique de sa structure, la précision et la qualité de ses synthèses et analyses, ainsi que la richesse et la variété des textes retenus pour former une anthologie dans laquelle chercheurs, enseignants et étudiants trouveront matière à butiner. Il répond assurément

ment aux attentes des médiévistes auquel il est prioritairement destiné. Mais on recommandera également sa lecture aux philologues classiques et aux historiens de l'Antiquité. Car la géographie antique est présente dans toutes les périodes envisagées par Christiane Deluz et dans l'anthologie, où elle constitue un point de référence autour duquel s'organisent l'étude et la réinterprétation d'un héritage et l'intégration plus ou moins aisée de savoirs issus de l'expérience. En outre, les réflexions sur les préjugés épistémologiques et interprétatifs sont également valables pour les études de textes anciens. C'est pourquoi on souhaite à ce livre porté par une belle équipe un succès qu'il mérite amplement.

Monique MUND-DOPCHIE

Philippe BORGEAUD & Doralice FABIANO (Ed.), *Perception et construction du divin dans l'Antiquité*. Genève, Droz, 2013. 1 vol., 358 p., 60 fig. (RECHERCHES ET RENCONTRES, 31). Prix : 49,58 €. ISBN 978-2-600-01644-5.

Les articles de ce volume furent présentés lors du colloque *Perception des dieux, émotions, maîtrise rituelle : corps divins, corps humains* qui eut lieu du 24 au 26 mars 2011 à l'Université de Genève, dans le cadre des programmes de recherche *FIGVRA*, *La représentation du divin dans les mondes grec et romain* et *Myth and Rite as a Cultural Expression of Emotions*. Les différentes contributions présentées par les éditeurs dans l'introduction, s'intéressent aux façons dont la présence divine pouvait être perçue à travers les sens ou ressentie, aux manières de favoriser une telle proximité avec le divin et aux bénéfices que les individus et les communautés pouvaient en tirer. Une première partie est consacrée au rapport entre les dieux et leurs représentations figurées. Anne Dubourdieu s'intéresse à deux façons de voir les dieux à Rome, d'une part grâce à leurs apparitions pendant le sommeil ou la veille, afin de communiquer ou d'interagir avec les mortels, et d'autre part à travers leurs représentations statuariques. Dans les deux cas, le vocabulaire indique que ce n'est pas le dieu lui-même qui est vu, mais une image du dieu, ce dernier étant alors à la fois absent et présent. C'est justement parce que les statues sont des représentantes de la divinité que leur enlèvement par l'ennemi en contexte de guerre peut être assimilé à un deuil et déclenche des réactions violentes, comme le montre l'article de Corinne Bonnet et Adeline Grand-Clément qui traite en particulier de deux exemples siciliens. Après leur *godnapping*, les statues peuvent constituer le centre d'un culte chez les Barbares : tout se passe en effet comme si c'était le dieu lui-même qui se déplaçait contre son gré. Mais la distinction entre le dieu et sa statue est bien visible sur un corpus de vases attiques et italiotes, où la divinité apparaît à côté de son effigie, notamment lors d'épisodes mythologiques. Hélène Collard montre que les deux figures sont complémentaires : dans la sphère des hommes, la statue se réfère à l'objet cultuel, qui peut être au centre du récit ou qui peut servir à signifier la localisation de ce dernier dans un sanctuaire, tandis que, dans la sphère divine, les dieux assistent en personne à la scène et peuvent approuver ou condamner l'action dont ils sont témoins. Anne-Catherine Gillis présente un autre contexte dans lequel la représentation figurée sert d'intermédiaire entre la sphère divine et la sphère terrestre : il s'agit des représentations, dans des ateliers de métallurgie et de céramique, d'Héphaïstos et de personnages aux traits grotesques dont l'iconographie rappelle celle de « démons » mythiques associés en

SEG LVIII 1810) ; « New Literary Texts from Amheida, Ancient Trimithis (Dakhla Oasis, Egypt) », *ZPE* 187 (2013), p. 1-14. R.S. Bagnall attire l'attention (p. 47-48) sur une autre découverte, certes moins spectaculaire, mais qui résout l'énigme posée par la *Notitia Dignitatum* (p. 65, 56 Seeck) : celle-ci situe à Trimithis les quartiers de l'*ala I Quadorum* ; or, aucun fort n'a été identifié sur le terrain à Amheida. L'auteur annonce qu'un collègue néerlandais, Fr. Leemhuis, a maintenant repéré une construction *ad hoc* dans le hameau voisin (et, en l'occurrence, bien nommé) de El-Qasr. Des étudiants, des soldats : le petit monde de Trimithis et de ses environs prend ainsi vie sous nos yeux, grâce à la plume alerte de R.S. Bagnall. Le livre paraîtra-t-il en version anglaise, comme son prédécesseur ? Dans l'index (p. 77), *sub* « Bingen, Jean », renvoyer à la p. 62, non 63.

Alain MARTIN

Klaus GEUS & Michael RATHMANN (Ed.), *Vermessung der Oikumene*. Berlin-Boston, Walter De Gruyter, 2013. 1 vol., vi-410 p., nombr. ill. (TOPOI. BERLINER STUDIES OF THE ANCIENT WORLD, 14). Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-029092-9.

Le présent volume est issu d'un colloque international qui a été organisé à Berlin les 28-29 et 30 octobre 2010 par le groupe de recherche « Historische Geographie des Antike Mittelmeerraumes » de l'Université libre de Berlin, en collaboration avec le Service des cartes de la Staatsbibliothek. Il entend fournir un état des recherches dans un domaine dont les frontières ne cessent de reculer. L'introduction rédigée par Klaus Geus et Michael Rathmann en explicite l'intitulé : elle montre que celui-ci recouvre des notions beaucoup plus complexes qu'il n'y paraît à première vue. En effet, le sens du nom « œcoumène » a varié au cours de l'histoire : loin d'être liée au mouvement de colonisation grecque, qui n'a pas rencontré des territoires vides d'hommes, l'expression « terre habitée » se réfère sans doute, dans ses premiers emplois géographiques, à la division de la sphère terrestre en cinq zones telle qu'elle a été conçue par Parménide ; par la suite, elle a également désigné l'empire d'Alexandre et l'empire romain, désignant ainsi non seulement un espace du globe, mais aussi un ensemble culturel et politique. Quant aux mesures des dimensions de l'œcoumène, elles ont été le résultat de calculs effectués à partir d'observations astronomiques tout en intégrant et extrapolant des mesures effectuées sur le terrain dans les régions habitées ou fréquentées par les Grecs et les Latins. Les dix-neuf contributions rassemblées dans le livre révèlent les multiples facettes de l'arpentage de la terre dans un temps long puisqu'elles couvrent une période allant du VI^e siècle av. J.-C. (avec Hécatee de Milet) jusqu'aux VII^e-VIII^e siècles de notre ère (avec la *Cosmographie* du Ravennate), voire au-delà. Elles sont présentées dans l'ordre chronologique, la diversité de leurs points de vue rendant impossible tout autre mode de classement, y compris dans cette recension. (1) Alexander V. Podossinov démontre que la relation couramment établie entre les prépositions et préverbes grecs et latins signifiant « en haut » et « en bas » et les points cardinaux est erronée ; les uns et les autres indiquent en réalité, dans les textes géographiques tout au moins (sauf dans celui de Ptolémée), la position « au-delà de » ou « avant / en deçà » d'un objet géographique par rapport à celui qui a été précédemment évoqué ou encore la direction vers les côtes ou l'intérieur des terres quand on vient du large. (2) Konstantin Boshnakov étudie, à travers les œuvres d'Hécatee de

Milet (quelques fragments) et d'Hérodote (essentiellement IV, 17-23 et 47-57) les modes d'écriture propres aux *périégèses* et aux *periodoi*, en rapport avec le désir ou l'absence de désir de cartographier les lieux décrits. (3) Veronica Bucciattini s'intéresse aux mesures des distances maritimes attestées dans le « Périple de Néarque », l'amiral d'Alexandre s'étant préoccupé, lors de la rédaction définitive, de transformer les *nuchthemeriai* traditionnelles en stades. (4) Serena Bianchetti analyse l'usage (non systématique) qu'Ératosthène de Cyrène fait des récits de voyage dans sa description de l'Inde. (5) Johannes Engels traite de l'accueil réservé aux œuvres historiques et géographiques par les érudits alexandrins et augustéens et en particulier de la réception d'Ératosthène et de Posidonios dans la *Géographie* de Strabon. (6) Silvia Panichi examine la géographie empirique d'Artémidore d'Éphèse, analysée à travers le calcul de la distance qui sépare les Colonnes d'Héraclès de l'Inde, calcul qui est fondé uniquement sur des *Itinéraires*. (7) Anne Kolb met en évidence une singularité des Romains, qui, d'une part, ne se sont guère préoccupés de fournir une représentation mathématique et astronomique du monde, d'autre part, ont été soucieux de structurer et de mesurer leurs territoires, comme l'attestent différentes sources épigraphiques. (8) Klaus Grewe souligne les compétences techniques et les connaissances mathématiques des ingénieurs qui ont construit les aqueducs et les routes de l'empire romain. (9) Ekaterina Ilyushechkina se penche sur la manière dont Denys le Périégète décrit la terre habitée et ses régions en adoptant deux points de vue différents, celui du voyageur aérien et celui qui s'oriente de manière hodologique. (10) De façon très originale, Richard J.A. Talbert s'efforce, à travers les documents fournis, à la fin de leur service, aux auxiliaires et aux marins qui n'étaient pas citoyens romains, de cerner la carte mentale du monde à laquelle se réfèrent des catégories d'habitants de l'Empire romain, qui n'appartenaient pas à l'élite (I^{er}-III^e siècle ap. J.-C.). (11) Klaus Geus et Irina Tupikova illustrent les avantages d'une recherche interdisciplinaire entre la géographie et l'astronomie en montrant de quelle manière Ératosthène, Posidonios et l'auteur anonyme cité par Ptolémée ont pu déterminer la circonférence de la terre grâce à la méthode dite de l'étoile au zénith, en l'occurrence Pollux, qui atteignait son zénith à un endroit situé à 1° au sud d'Alexandrie. (12) Kai Brodersen réhabilite Solin, qui ne mérite pas sa réputation de singe de Plin et de copieur de Pomponius Mela, mais qui, contrairement à ceux-ci, permet à ses lecteurs, grâce à ses innovations, de se représenter une carte de la terre habitée. (13) Michael Rathmann corrige une vision trop simpliste de la *Tabula Peutingeriana*, considérée essentiellement comme un itinéraire imagé conçu à l'époque impériale, alors que cette carte juxtapose des informations remontant à différentes périodes, y compris la période hellénistique. (14) Jan Stenger fait apparaître les raisons qui poussent Eusèbe de Césarée à fournir dans son *Onomasticon* de nombreux – quoique non systématiques – renseignements relatifs à la topographie antique et actuelle de la Palestine : il s'agit de donner l'impression que la Palestine biblique est un pays réel, qui existe toujours, ce qui contribue à renforcer l'historicité des récits scripturaires. (15) Ulrich Huttner étudie les mesures des distances – essentiellement des distances courtes par rapport à des centres urbains – mentionnées dans l'hagiographie grecque. (16) Silke Diederich se penche sur les *Étymologies* d'Isidore de Séville, qui tantôt juxtaposent tantôt entremêlent différentes représentations (géographiques, mythologiques, bibliques) de l'espace : l'œcoumène y devient dès lors un paysage du souvenir et un réservoir de la

mémoire culturelle, appelés à s'enrichir régulièrement. (17) La contribution de Kurt Guckelsberger et de Florian Mittenhuber sur la *Cosmographie* du Ravennate, qui dispose enfin d'une bonne édition depuis 1997 grâce à Louis Dilleman, consiste à illustrer par des graphiques et des cartes la représentation sous-jacente de l'œcoumène et de ses régions. (18) Francis Breyer se penche sur la transmission de renseignements sur le pays de Pount, inaugurée par le *Périple de la mer Érythrée* et poursuivie par d'autres œuvres de la littérature nautique. (19) Sortant largement du cadre des études anciennes, Wolfgang Crom nous rend visible, illustrations à l'appui, la variété des intentions qui ont présidé à la confection des cartes depuis l'Antiquité jusqu'au XXI^e siècle. Signalons, à la suite de ce trop bref parcours des dix-neuf contributions, que cet ensemble de travaux stimulants bénéficie d'un écrin de choix qui les met remarquablement en valeur. Car la réalisation matérielle du volume mérite les plus grands éloges. Les contributions sont précédées de résumés en trois langues (allemand, anglais, français à une exception près en faveur de l'italien) et enrichies, selon les besoins, de graphiques, de tableaux de données, de cartes géographiques en noir et blanc et/ou en couleur, de reproductions d'artefacts, etc. Elles sont complétées par une imposante liste bibliographique (p. 351-387 sur deux colonnes), d'un index des noms de personnes et de lieux et d'une liste de références des sources étudiées. En conclusion, même s'il ne recouvre pas la totalité de l'objet défini par le titre – et il ne peut le faire, le thème étant inépuisable –, le livre édité par Klaus Geus et Michael Rathman offre aux historiens de la géographie, de la cartographie et du voyage, voire au grand public cultivé, un excellent éclairage sur différents aspects revêtus par l'arpentage de la terre durant l'Antiquité et au-delà ; il constitue à cet égard un outil précieux, qui alimentera certainement d'autres recherches et qui mérite à ce titre de figurer dans de nombreuses bibliothèques.

Monique MUND-DOPCHIE

Gilles GORRE & Perrine KOSSMANN (Ed.), *Espaces et territoires de l'Égypte gréco-romaine. Actes des journées d'étude, 23 juin 2007 et 21 juin 2008*. Genève, Droz, 2013. 1 vol. XII-196 p. (HAUTES ÉTUDES DU MONDE GRÉCO-ROMAIN, 48 ; CAHIERS DE L'ATELIER AIGYPTOS, 1). Prix : 54 CHF. ISBN 978-2-600-01366-6.

Ce volume reprend six communications prononcées lors des deux premières journées d'étude de l'atelier Aigyptos. Ce dernier, selon les éditeurs du livre, « a été créé afin de combler le manque avéré d'un groupe de réflexion sur l'Égypte de l'époque saïte à l'époque byzantine » (p. IX). Tel est donc le cadre chronologique dans lequel s'inscrivent les six communications, qui peuvent adopter un point de vue socio-culturel, archéologique ou numismatique. Le domaine de ces études est également délimité du point de vue géographique : toutes concernent l'Égypte et ses frontières, comme l'indique le titre du livre. Frédérique Duyrat exploite les découvertes de monnaies anciennes en Syrie, afin d'affiner notre connaissance de l'évolution et de la nature de la frontière entre Séleucides et Lagides au cours des III^e et II^e siècles av. J.-C. Pour les premières années des deux dynasties, les trésors trouvés en Syrie du Nord permettent de délimiter une frontière assez nettement. Au nord de celle-ci se trouvent les étalons attiques employés par les Séleucides, au sud les tétradrachmes des Ptolémées, qui en avaient fait la seule monnaie autorisée sur leur territoire. Les seuls

table et à stigmatiser l'aveuglement des Lacédémoniens, en oubliant que rien dans le passé spartiate ne permettait aux contemporains d'anticiper la défaite. A. Meeus (« Confusing Aim and Result ? Hindsight and the Desintegration of Alexander the Great's Empire », p. 113-147) s'appuie sur le témoignage des sources pour affirmer de manière convaincante que notre vision de la dislocation de l'Empire d'Alexandre est souvent déformée par le présupposé qu'un si grand empire ne pouvait pas survivre et l'idée que les Diadoques avaient des ambitions séparatistes, alors qu'en fait aucun d'entre eux ne réussit à s'imposer comme unique successeur d'Alexandre. Avec le chapitre 7 commence l'histoire romaine : F. K. Maier (« How to Avoid Being a Backward-looking Prophet – Counterfactuals in Polybius », p. 149-170) cherche, à ébranler le postulat, déjà remis en question par d'autres travaux ces dernières décennies, qui veut que, pour Polybe, la domination de Rome était prévisible et même prédestinée, par l'analyse de nombreux passages où l'historien introduit la contingence dans son œuvre. Dans le chapitre 8, A. Powell (« Anticipating Octavian's Failure: from Tauromenium to the Death of Cleopatra », p. 171-191) insiste quant à lui sur l'importance de considérer l'histoire d'un point de vue aussi bien prospectif que rétrospectif et en veut pour exemples aussi bien l'histoire du jeune Octavien (sur le succès duquel personne ne devait parier après Tauromenium en 39), et que l'épisode du suicide de Cléopâtre (dont il suggère de façon stimulante qu'il fut sans doute, contrairement à ce que l'on croit communément depuis l'Antiquité, programmé par Octave, désireux de faire disparaître la reine d'Égypte et son fils, indésirables représentants d'un césarisme hellénistique). Dans le dernier chapitre, K. Low (« *Memoriae eximere*: AD 41 and the Survival of Republicanism under the Principate », p. 201-221) passe en revue les faits qui suivirent l'assassinat de Caligula en 41 et les sources qui les rapportent pour conclure que la restauration de la République fut alors une éventualité bien réelle, mais que cette tentative avortée a été occultée par les sources (à l'exception de la plus proche des faits, Flavius Josèphe) ainsi que par les historiens modernes, aveuglés par l'impression de continuité donnée par le principat. Ce n'était pas *a priori* une tâche facile de repérer de la « *virtual history* » dans l'historiographie antique, généralement subordonnée à des desseins idéologiques ou moraux : à cet égard, l'ouvrage est une réussite et on ne peut que regretter que l'historiographie romaine n'ait pas été plus amplement sondée. Et il sera pour ses lecteurs d'un grand profit méthodologique car il met à mal les préjugés rationalisants avec lesquels nous envisageons souvent à notre insu le passé gréco-romain. Les contributeurs ont eu en outre l'habileté d'envisager les textes d'un double point de vue, historique et littéraire, démarche à notre sens rendue indispensable par la nature du matériau envisagé. Et comme chaque chapitre est bien documenté et assorti d'une bibliographie à jour, nous ne pouvons que vivement en recommander la lecture aux spécialistes de l'histoire et de l'historiographie antiques.

Agnès MOLINIER ARBO

Antoine HERMARY & Gocha R. TSETSKHLADZE (Ed.), *From the Pillars of Hercules to the Footsteps of the Argonauts*. Louvain-Paris-Walpole (MA), Peeters, 2012. 1 vol., xx-384 p., nombr. ill. (COLLOQUIA ANTICA, 4). Prix : 78 €. ISBN 978-90-429-2432-1.

Le livre édité par Antoine Hermary et par Gocha R. Tsetskhladze ne nous fait pas voyager dans le monde héroïque depuis les Colonnes d'Héraclès jusqu'en Colchide, comme son intitulé pourrait le faire croire, mais nous invite à un parcours synthétisant une série de recherches archéologiques centrées sur le sud grec et celtique de la France (Provence et Languedoc) et sur la mer Noire, avec une étape intermédiaire en Étrurie. Ce regroupement de résultats produits par deux équipes françaises, le centre Camille Jullian d'Aix-en-Provence et le centre de Montpellier-Lattes, et par leurs collègues travaillant dans les pays riverains de la mer Noire, entend honorer Jean-Paul Morel, dont le vaste champ d'activités porte précisément sur l'archéologie ancienne de ces deux régions. Cet hommage nous vaut des contributions de qualité, enrichies de graphiques et d'illustrations et accompagnées d'une riche bibliographie, avec, en fin de volume, un index général des noms et notions. La première partie est consacrée à la Provence et au Languedoc, la seconde, à une incursion en Étrurie et aux pays riverains de la Mer Noire. Le premier chapitre, traitant des relations entre Grecs et indigènes dans le sud de la Gaule (Marseille et sa région) s'interroge sur le degré d'acculturation de ces derniers. Michel Bats y évoque les moyens et les lieux de rencontres (amicales ou hostiles) et délimite, à partir des renseignements fournis par la poterie et la sculpture, les transformations culturelles des populations locales, particulièrement en ce qui concerne les pratiques alimentaires, les rites funéraires et les affirmations identitaires. Dans le deuxième chapitre, Sophie Collin Bouffier et Dominique Garcia consacrent une nouvelle synthèse, fondée sur les sources textuelles et archéologiques, aux peuples du sud-est de la Gaule, en inscrivant celle-ci dans une perspective anthropologique : sont ainsi passés en revue les Celtes et les Galates, les Liguriens, les Segobriges, les Salyens et les Celto-Liguriens. Le troisième chapitre nous livre une analyse démographique des populations préromaines dans la colonie grecque de Marseille. Comme le souligne son auteur, Delphine Isoardi, le lien entre les données archéologiques et les fluctuations de la population n'est pas facile à établir pour l'âge du Fer ; c'est pourquoi l'exposé accorde une place essentielle à la méthodologie utilisée et utilisable afin de parvenir à des conclusions satisfaisantes. Le quatrième chapitre, rédigé par Adolfo J. Domínguez, revient sur la période la plus ancienne de l'histoire marseillaise, que les données archéologiques contribuent à éclairer. Il démontre que la fondation de la cité a eu lieu vers 600 av. J.-C., que Marseille a connu deux vagues de migrants, qui ont chacune présenté leur « mythe d'origine », et qu'il est permis aujourd'hui de retracer une histoire cohérente de la cité depuis son intégration dans l'entreprise coloniale de Phocée jusqu'à son indépendance complète à l'égard de cette dernière. Henri Tréziny consacre le cinquième chapitre à la topographie et à l'urbanisme de l'antique Massalia. Dans le sixième chapitre, Antoine Hermary s'interroge sur l'identité de Lacydon, personnage, assurément non grec, figurant sur des monnaies antérieures au IV^e siècle av. J.-C., et qui est aussi, selon les témoignages de Pomponius Mela et de Denys le Périégète, le nom du port de Marseille. Le septième chapitre, rédigé par Loup Bernard, envisage les guerres qui opposèrent les Marseillais aux autochtones pendant les trois derniers siècles de l'indépendance de la cité en adoptant le point de vue des Celtes, très souvent occulté dans les études antérieures sur le sujet. Il semble que ceux-ci aient peu à peu accentué leur pression sur le territoire et acculé les Marseillais à demander l'aide des Romains. Les huitième et neuvième chapitres sont consacrés à la présence grecque en Languedoc.

Thierry Janin et Michel Py font le point sur les contacts entre Grecs et Celtes en Languedoc, qui sont moins marqués qu'on ne l'a cru par la fondation et le développement de Massalia (à travers ses colonies d'Agde et de Rhodanousia). Les populations indigènes occupant le littoral méditerranéen entre le Rhône et les Pyrénées ont importé des produits grecs avant le VI^e siècle et ont eu de multiples partenaires commerciaux : Phéniciens, Étrusques, Ibères et Grecs d'Emporion et de Marseille ; de même, l'acculturation des autochtones a été limitée et tardive. Pour sa part, Daniela Ugolini, s'appuyant sur les données fournies par des fouilles à Agde, Béziers et dans des sites complémentaires du Languedoc occidental, élabore dans le neuvième chapitre les critères qui sont « traceurs d'hellénisme » dans la civilisation matérielle. Le dixième chapitre introduit l'Étrurie dans l'espace couvert par le volume : David Ridgway s'intéresse au récit, peu attesté dans la littérature antique, qui attribue à un exilé corinthien, Démarate, l'hellénisation des Étrusques et qui fait de celui-ci le père de Tarquin l'Ancien. Il démontre que, selon les données archéologiques, l'Étrurie disposait de raffinements qui n'étaient pas d'origine grecque, contrairement à ce qu'affirme le mythe créé par les Romains pour occulter leur dette culturelle à l'égard de leur puissante voisine. Dans le onzième chapitre, feu Petre Alexandrescu formule plusieurs remarques sur l'urbanisme mis en œuvre dans la colonie d'Istros (dans le delta du Danube), en particulier sur l'orientation de deux temples, dont les soubassements ont été dégagés, orientation qui atteste une organisation ancienne de l'espace civil et funéraire par les colons. Le douzième chapitre analyse le décor d'une hydrie conservée à Prague dans la collection du professeur Antonin Salač (Inv. N° 60), où Jan Bouzek distingue une femme debout tenant une épée de la main droite et un personnage couché, dont on ne peut déterminer à coup sûr s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, d'un vivant ou d'un défunt ; la scène pourrait représenter Clytemnestre face à Cassandre assassinée. Le treizième chapitre, rédigé par Antoine Hermary, constitue une synthèse des découvertes anciennes et récentes de céramiques à figures rouges à Apollonia du Pont (aujourd'hui Sozopol) : il fournit une typologie des vases et décrit les scènes qui y sont présentées et qui sont en rapport avec l'usage pour lequel les ustensiles étaient destinés. Dans le quatorzième chapitre, Pierre Dupont et Vasilica Lungu reviennent sur la question des ateliers d'où proviennent les coupes ioniennes trouvées dans l'aire géographique de la Mer Noire. Disposant d'échantillons plus nombreux (plus de 19) que ceux qui avaient servi de fondement à la synthèse précédente, ils confirment le rôle important de Milet et le caractère problématique du rayonnement attribué à Samos et situent en Propontide un troisième centre, auparavant non identifié, dans lequel ils voient un comptoir dépendant de Milet. Ils fournissent à la fin de leur texte un inventaire des échantillons analysés tel qu'il se présentait le 15 juin 2009 et treize illustrations. Le quinzième chapitre, rédigé par Alexandru Avram, contient un nouveau catalogue d'habitants des cités grecques et indigènes, qui sont originaires du nord et de l'est de la Mer Noire, fournissant ainsi des informations sur la mobilité des personnes provenant des cités pontiques au cours d'une période allant jusqu'au VI^e siècle ap. J.-C. Le seizième article prolonge l'étude consacrée en 2007 par Gocha Tsetschladze aux difficultés de datation des premiers exemplaires de la poterie grecque orientale, retrouvés dans les régions du nord de la Mer Noire, et aux conclusions trop hâtives qui en ont été tirées à propos de la colonisation grecque et des relations commerciales qui s'en sont suivies. Des tables récapitu-

tulatives présentent judicieusement les artefacts, pour lesquels elles fournissent le site, la région, la typologie, la date et la bibliographie y affèrent. Les dix-neuf contributions de cet ouvrage imposant rassemblent de la sorte les renseignements fournis par les fouilles les plus récentes, dont elles interprètent les données en les croisant avec les sources littéraires et historiques. Ce faisant, elles ouvrent de nouvelles perspectives sur les relations entre les colons grecs et les populations indigènes, ces dernières n'ayant pas été aussi hellénisées qu'on le croyait auparavant. C'est pourquoi on souhaite à ce volume un succès qu'il mérite amplement. Monique MUND-DOPCHIE

Annie ALLÉLY, *La déclaration d'hostis sous la République romaine*. Bordeaux, Ausonius, 2013. 1 vol., 320 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 47). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-076-1.

Le présent ouvrage, issu de la thèse d'habilitation d'Annie Allély, aborde une procédure souvent utilisée sous la République romaine et cependant peu étudiée jusqu'à présent : la déclaration d'*hostis*. Votée par le Sénat, cette mesure consistait à déclarer ennemi(s) public(s) un ou plusieurs individu(s) ayant la citoyenneté romaine et considéré(s) par l'autorité en place comme un danger pour cette dernière ; il s'agit notamment de personnages « qui avaient osé prendre les armes contre l'État » (p. 39). Après avoir passé en revue différentes formes de déclarations qui pourraient être considérées comme des « antécédents de la déclaration d'*hostis* » (p. 15), A. Allély s'intéresse au premier cas d'utilisation de cette mesure, en 88 av. J.-C., par Sylla, qui l'aurait inventée « pour donner un fondement légal à sa marche sur Rome » (p. 22). Cette procédure nouvellement instaurée retirait aux *hostes* déclarés le droit de faire appel, la *prouocatio ad populum*, et la possibilité d'être sauvés par le *ueto* des tribuns de la plèbe. Or, selon la tradition littéraire romaine, représentée notamment par Tite-Live, il s'agissait là de dispositions fondamentales de la République romaine, dont le but était la protection « de la liberté du citoyen qui était ainsi à l'abri d'une utilisation arbitraire de l'*imperium* consulaire » (p. 22). Pour A. Allély, une mesure d'exception telle que la déclaration d'*hostis* rappelait aux Romains les dispositions qui avaient cours avant l'instauration de la République ou pendant les premières années de cette dernière. En d'autres termes, « les *optimates* avaient fait un retour au passé » (p. 22). Dans les trois premiers chapitres de l'ouvrage, l'auteur dresse un panorama des déclarations d'*hostis* dont nous avons connaissance, de celle de 88 à celles du second triumvirat, en passant par le cas très particulier de L. Sergius Catilina. Loin de se limiter à un catalogue de procédures, A. Allély décrit très précisément les circonstances de chaque déclaration ; d'autre part, au moyen de deux tableaux figurant dans la conclusion du livre (p. 150-151), elle souligne que cette procédure pouvait être utilisée soit de concert avec le *senatus consultum ultimum*, soit indépendamment de ce dernier. Ainsi, les *hostes* mentionnés, leurs moyens militaires, leurs griefs et les circonstances de leur condamnation variaient considérablement. Aussi peut-on affirmer que nombre d'hommes politiques romains firent preuve d'un réel opportunisme lors de l'usage de cette procédure. Dans le quatrième chapitre, A. Allély tente de se placer du côté des *hostes*, en envisageant les conséquences d'une déclaration d'*hostis*, la réponse qu'ils pouvaient lui apporter, et les possibilités éventuelles d'abrogation de

ter les lacunes que comportent actuellement les pièces de Ménandre, ce qui nous aidera à mieux encore appréhender l'œuvre de cet auteur. Julien DELHEZ

Jordi PÀMIAS I MASSANA & Arnaud ZUCKER, *Ératosthène de Cyrène. Catastérismes. Édition critique par J. P.I M. Traduction par A.Z. Introduction et notes par J. P.I M. et A. Z.* Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol., CXXII-423 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE, SÉRIE GRECQUE, 497). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-00582-9.

L'ouvrage intitulé *Catastérismes* a connu un grand retentissement durant l'Antiquité, comme l'attestent sa postérité grecque, ses multiples traductions et adaptations latines, avec les gloses et commentaires qui accompagnent souvent celles-ci, ainsi que les réemplois ou réécritures des poètes augustéens. Il s'agit en l'occurrence d'un recueil de notices consacrées à différentes constellations, qui fournissent deux types d'informations : d'une part, elles font l'inventaire des étoiles qui constituent la constellation et déterminent leur position sur la figure, d'autre part, elles racontent le destin héroïque des personnages qui ont été transformés en constellations. Les *Catastérismes* combinent de la sorte deux points de vue : ils synthétisent des données mythographiques et ils opèrent une sélection d'astres lumineux dans le but de permettre un repérage spatial et temporel. Le texte original a été rédigé par Ératosthène de Cyrène, puis remanié à plusieurs reprises avant de se présenter sous la forme de l'épitomé dont nous disposons aujourd'hui et qui est désigné dans le présent volume sous le nom propre *Épitomé*. Conformément aux exigences de la « collection Budé », le volume comporte une longue introduction, en cinq parties, particulièrement dense, qui s'efforce de clarifier un dossier compliqué, qu'il s'agisse du contenu de l'ouvrage, du contexte dans lequel celui-ci a circulé ou de sa survie. La première partie synthétise ce que l'on sait de la biographie d'Ératosthène, de son activité intellectuelle polymorphe et de ses contributions dans le domaine des mathématiques, de la géographie et de la chronologie. La deuxième partie analyse d'abord le contenu de l'*Épitomé* en soulignant : son caractère hybride, à la fois mythologique et astrothétique ; les problèmes suscités par les divers remaniements qu'il a subis ; l'organisation des notices en fonction de six secteurs célestes. Elle évoque ensuite tout ce qui concerne directement l'astrothésie, à savoir : la rédaction de plusieurs catalogues d'étoiles à l'époque alexandrine ; les données astronomiques fournies par l'*Épitomé*, dont l'interprétation est ardue en raison des flottements et des erreurs de la tradition manuscrite ; les supports imagés qu'Ératosthène a certainement utilisés, mais qui n'ont pas été conservés ; l'origine des identifications mythologiques. La troisième partie dresse un panorama des dieux astraux et de la catastérisation de héros dans la culture grecque en général et chez Ératosthène en particulier ; à cette occasion, elle étudie le processus qui transforme des personnages en astres ou en constellations et s'intéresse à la signification précise du mot « catastériser », qui n'est pas évidente, du moins aux yeux de certains. La quatrième partie est consacrée aux traditions entremêlées de l'ouvrage d'Ératosthène dont l'*Épitomé* est issu et des *Phénomènes* d'Aratos de Soles. En ce qui concerne la postérité grecque, l'*Épitomé* constitue un élément essentiel dans une collection astronomique alexandrine, dont le centre est occupé par le poème didac-

tique d'Aratos, qui connut un grand succès aux époques romaine et médiévale ; l'organisation des chapitres de l'*Épitomé* s'aligne du reste sur celle des *Phénomènes*. Cette dépendance éditoriale ne correspond sans doute pas au projet initial d'Ératosthène, pourtant féru de l'œuvre de son prédécesseur ; il n'empêche qu'elle est responsable de la remarquable survie de son travail sur les catastérismes. Un deuxième élément est fourni par les *Scholies à Aratos*. Cette compilation de gloses et de commentaires juxta-linéaires contient des extraits de l'œuvre qui circulait encore sous le nom d'Ératosthène, et des fragments d'un second épitomé, de facture proche de l'*Épitomé*. Un dernier élément de cette postérité grecque est connu sous le nom de *Fragmenta Vaticana*. Il s'agit d'un troisième épitomé, plus court, attesté par trois manuscrits présentant d'importantes variantes entre eux. Quant à la postérité latine, elle compte parmi les documents les plus importants trois traductions latines d'Aratos : une version poétique de Cicéron, qui est une œuvre de jeunesse, une adaptation libre de Germanicus de la première partie des *Phénomènes* (jusqu'au v. 732), une version poétique de Rufus Festus Avienus, amplifiée et enrichie d'extraits relevant de la littérature « ératosthénienne » ; cette dernière constitue un témoin important pour certains chapitres de l'*Épitomé*. À ces traductions s'ajoutent les *Scholies à Germanicus*, contenant entre autres éléments, une traduction latine d'une partie des *Phénomènes* – celle qui intègre précisément l'*Épitomé* – et l'*Aratus latinus*, qui rassemble plusieurs états d'un dossier concernant Aratos. Le chapitre se termine sur une évocation d'Hygin, qui s'est largement inspiré du legs d'Ératosthène dans son *Astronomie*. La cinquième partie évoque les éditions qui se sont succédé depuis l'*editio princeps* de 1672 et présente des renseignements utiles sur les dix manuscrits de l'*Épitomé* et sur les cinq manuscrits des *Fragmenta Vaticana*. Elle expose ensuite les principes sur lesquelles la présente édition est fondée. Renonçant à restituer les *Catasterismes* originaux à partir de ses échos et remodelages divers tant grecs que latins, déjà rassemblés par Carl Robert en 1878, Jordi Pàmias i Massana fournit, chapitre par chapitre, les textes provenant de l'*Épitomé* et des *Fragmenta Vaticana*, en complétant le cas échéant les uns et les autres par des éléments puisés dans le reste de la tradition, après confrontation critique des données. La première traduction française des deux états du texte de l'*Épitomé*, due à Arnaud Zucker, est claire et fidèle au ton de l'exposé ; elle marque la différence entre les deux recensions en adoptant les caractères italiques pour ce qui concerne les *Fragmenta Vaticana*. Enfin, les deux auteurs ont consacré leur érudition respective à développer des explications astronomiques et mythologiques, à fournir des références aux textes grecs et latins, qui permettent au lecteur de mesurer la place occupée par la constellation ou l'étoile dans la culture antique, et à donner la parole aux travaux antérieurs, qui éclairent le point abordé ou qui alimentent des débats dans lesquels eux-mêmes n'hésitent pas à s'engager. Grâce au précieux volume de Jordi Pàmias i Massana et d'Arnaud Zucker, les spécialistes de l'Antiquité et les historiens des sciences peuvent désormais suivre plus aisément le parcours complexe d'un texte, qu'ils ont soigneusement balisé, et lire le contenu de la seule œuvre conservée, sous une forme abâtardie il est vrai, de l'illustre savant alexandrin.

Monique MUND-DOPCHIE

quali compaiono Valerio Massimo, Floro, Frontino, Plutarco e Orosio. L'ultimo capitolo di questa prima parte del volume, l'ottavo (p. 99-102), offre una sintesi delle ipotesi avanzate dall'autore, tratteggiando un complesso e innovativo quadro circa l'opera di Trogo/Giustino. La seconda parte della monografia contiene il testo e il commento ai *Prologi* dei libri 37 e 38 e ai passi dell'*Epitome* riguardanti il lungo regno di Mitridate VI (Iust. 37.1.6-38.8.1). Il commento storico, vero centro della monografia, è notevole per puntualità e accuratezza. Seguono, in calce al volume, l'amplissima e aggiornata bibliografia e l'indice dei nomi propri e di alcune cose notevoli che agevola molto la consultazione dell'opera. Le conclusioni raggiunte da L. Ballesteros Pastor sono particolarmente originali a proposito della possibile fonte di Pompeo Trogo e del ruolo di Giustino nella costruzione dell'*Epitome*. Per quanto riguarda la prima questione, l'autore propone in parte un ritorno alla "teoria della fonte unica" da cui negli ultimi decenni la critica ha preso le distanze; in merito alla seconda, l'autore ritiene che Giustino non avrebbe solo riassunto o epitomato con criteri che ancora oggi sfuggono le *Historiae Philippicae*, ma avrebbe selezionato e organizzato i passi da riproporre nella sua *Epitome*, tenendo conto di quanto conservato dal resto della tradizione dipendente da Pompeo Trogo e accentuando la critica all'*imperium* romano, secondo un sentire diffuso nella regione periferica da cui, a detta dello studioso, proveniva. Che si condividano o meno tali conclusioni, di certo la monografia di L. Ballesteros Pastor si presenta come un imprescindibile strumento di consultazione, di cui quanti vorranno in futuro occuparsi di Trogo/Giustino dovranno necessariamente tenere conto.

Eloisa PAGANONI

Wiebke VERGIN, *Das Imperium Romanum und seine Gegenwelten. Die geographisch-ethnographischen Exkurse in den "Res Gestae" des Ammianus Marcellinus*. Berlin-Boston, Walter De Gruyter, 2013. 1 vol., X-316 p., 7 ill. (MILLENNIUM-STUDIEN ZU KULTUR UND GESCHICHTE DES ERSTEN JAHRSTAUSENDS N. CHR. 41). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-029693-8.

Issu d'une dissertation doctorale présentée à Rostock, le livre de Wiebke Vergin cherche à établir des liens entre les digressions contenues dans les *Res gestae* d'Ammien Marcellin et la narration des faits rapportés par l'historien. Le premier chapitre, qui introduit l'ouvrage, commence par situer le travail par rapport à ceux qui l'ont précédé : au XIX^e siècle, on s'est surtout penché sur la question des sources utilisées par Ammien ; en 1947, E.A. Thompson s'est intéressé, dans un ouvrage fondateur, à la place occupée par les digressions dans la structure générale de l'œuvre ; une troisième approche, dans laquelle s'inscrit précisément Wiebke Vergin, consiste à définir la raison d'être des digressions dans le déroulement de l'action. Le deuxième chapitre fournit le cadre théorique de l'ouvrage en analysant la signification et le rôle attribués à la digression par les Anciens, notamment par Quintilien. Le troisième chapitre présente la vision globale du monde à laquelle se réfère Ammien Marcellin en mettant l'accent sur la problématique de l'identité et de l'altérité. Avec les quatre chapitres qui suivent, nous entrons dans le vif du sujet : ceux-ci entreprennent en effet de démontrer que les digressions illustrent différentes facettes de l'altérité, considérées du point de vue romain, et expliquent certains événements importants qui

impriment leur marque sur le IV^e siècle et qui annoncent l'effacement de Rome. Le quatrième chapitre traitant des Germains et des Gaulois, tels qu'ils apparaissent dans les *Res gestae*, analyse les digressions consacrées au Rhin, au lac de Constance et à la Gaule, digressions qui soulignent la sauvagerie de ces populations, directement dans le cas de la Gaule, sous une forme métaphorique dans les deux autres digressions, où le caractère attribué aux Germains est semblable à celui de leur environnement. Il s'agit sans doute aussi d'utiliser l'aptitude des digressions à susciter l'émotion pour réveiller la peur des Germains répandue chez le public d'Ammien Marcellin et peut-être aussi pour valoriser indirectement la victoire du futur empereur Julien sur les Alemanni à Strasbourg en 357. Le cinquième chapitre analyse la digression portant sur la Perse, orbe lointain et étranger du point de vue romain, mais, contrairement à la Germanie, siège d'une grande civilisation et pays doté d'armées disciplinées et bien équipées, ce qui expliquerait la défaite de Julien et sa mort lors de la bataille de Ctésiphon en 363. Le sixième chapitre, consacré à l'*Orbis romanus*, étudie les digressions relatives aux territoires qui marquent une transition entre l'Empire romain et les territoires qui en constituent l'antithèse, à savoir les provinces orientales, le défilé de Succi, les pays riverains de la mer Noire et l'Égypte. Ici s'entremêlent le message politique sous-jacent – l'exaltation de la puissance impériale – et le plaisir de la description, notamment en ce qui concerne la digression sur l'Égypte, qui aurait été suggérée par les artefacts égyptiens amenés à Rome. Le septième chapitre rassemble la digression sur les Thraces et les digressions sur les Huns, les Alains, les Saracènes et les Goths, qui ont en commun le nomadisme, dont la face négative est la bestialité des populations et l'ignorance de l'écriture (donc de la conservation de la mémoire), la face positive, la frugalité du mode de vie. Toutes ces populations représentent également une menace pour Rome et pourraient avoir été évoquées pour expliquer, conjointement avec la dégénérescence de l'*Vrbs*, le désastre d'Andrinople en 378. Un appendice est consacré aux fleuves qui marquent une frontière physique et culturelle entre Rome et les mondes qui lui sont antithétiques. Enfin, une conclusion générale synthétise la représentation du monde qui se dégage des digressions d'Ammien Marcellin ; elle est suivie d'une ample bibliographie et de trois index, dressant respectivement une liste d'entités géographiques et ethnographiques, une liste des noms et des notions et une liste de références aux textes anciens mentionnés dans le volume. La somme de travail et d'érudition que constitue cet ouvrage vaudra assurément à son auteur l'admiration de ses lecteurs, lesquels apprécieront en même temps la structure claire de l'exposé et la richesse de l'angle sous lequel les digressions d'Ammien Marcellin sont abordées. Wiebke Vergin pose de bonnes questions ; elle y répond par des interprétations, dont les fondements apparaissent parfois discutables, mais qui, en tout état de cause, ouvrent des perspectives stimulantes aux chercheurs qui s'intéressent aux *Res gestae* et aux représentations de l'œcoumène circulant au IV^e siècle, à un moment où « les autres » envahissent l'imaginaire gréco-romain avant de s'imposer dans la réalité de l'Empire. Saluons donc la publication de ce livre qui offre un terreau propice à l'émergence de nouveaux travaux sur ces sujets.

Monique MUND-DOPCHIE

represents a useful complement to studies that deal with the later periods of Greek epistolography.

Bruno MARIEN

Annette HARDER, Remco REGTUIT & Gerry WAKKER (Ed.), *Hellenistic Poetry in Context*. Louvain, Peeters, 2014. 1 vol., 349 p., nombr. ill. Prix : 64 €. ISBN 978-90-429-2985-2.

En 2010, le « Workshop on Hellenistic Poetry » organisé par l'Université de Groningen fut consacré au rôle que joue la poésie hellénistique dans le contexte social et culturel de sa création, cette dernière se révélant particulièrement liée aux changements et aux nouveaux développements que connut le monde au III^e siècle av. J.-C. Les articles de K. Cheshire, A. Regan et I. Schaaf traitent du rapport qu'entretiennent les textes avec la religion telle qu'elle est perçue et pratiquée dans les nouveaux royaumes hellénistiques. K. Cheshire étudie la fonction religieuse et civique de l'hymne 5 de Callimaque : le poète, en remodelant pour le public alexandrin un rituel ancien d'Argos, cité qui constitue une part importante de l'héritage culturel et religieux de la ville, utilise un élément mythologique cyrénéen, l'histoire de Chariclo, pour proposer un modèle de responsabilité civique et de piété. S'intéressant à un autre personnage féminin, A. Regan analyse les pratiques magiques de la Médée des *Argonautiques* en les comparant successivement à celles de la Médée d'Euripide, de Pindare, et aux enchantements de la Circé homérique : héritant de ces personnages antérieurs quelques traits essentiels, Médée chez Apollonios de Rhodes est enrichie d'éléments propres au monde hellénistique, se situant au carrefour de plusieurs types de personnes et de personnages appartenant au contexte et à l'imaginaire alexandrins. C'est en revanche à une inscription de la fin du IV^e siècle av. J.-C. découverte dans l'enceinte du temple d'Apollon d'Érétrie, l'*Hymne aux Dactyles érétriens*, qu'I. Schaaf consacre son étude. Situant l'œuvre dans le contexte religieux grec, égyptien et eubéen du début de l'époque hellénistique, il analyse le rôle attribué dans le récit aux trois personnages principaux – Apollon, Eurythéos et les Dactyles –, ainsi que les liens qu'ils entretiennent avec d'autres figures mythologiques. Le rôle croissant des femmes dans la société et, notamment, la modification du rôle des reines dans l'idéologie politique est un autre aspect historique dont la poésie hellénistique se fait le miroir : S. Caneva éclaire le rôle des femmes et d'*éros* dans la poésie de cour et, plus particulièrement, dans la représentation du couple royal dans les dynasties ptolémaïque et séleucide. Textes poétiques et documents épigraphiques témoignent de l'importance accordée à la coopération des époux, à leur complémentarité et à la réciprocité du sentiment amoureux ; en devenant ainsi la source personnifiée de la légitimation et de la continuité de la maison royale, cette figure de reine proche d'Aphrodite sert l'idéologie ptolémaïque. C'est également à la figure de la reine que s'intéresse D.L. Clayman, faisant écho à Stefano Caneva : il propose pour deux poèmes de Callimaque, « Acontios et Cydippe » et « Phrygius et Piéria », une datation entre 279 et 274 ; comme la « Boucle de Bérénice », ils feraient allusion à l'histoire de la reine Bérénice II et plus particulièrement à ses deux mariages, avec Démétrios puis avec Ptolémée III Évergète. Tout en réhabilitant la reine, ils attribuent à son expérience politique et personnelle des aspects poétiques, mythologiques et

romantiques qui en font une figure idéale de femme grecque et de dirigeant. Plus largement, c'est à la manière dont la poésie reflète des enjeux idéologiques à travers des motifs et des images, que sont consacrés les articles de J. Murray, A. Fountoulakis, R. Strootman et A.R. Looijenga. J. Murray propose une nouvelle datation de la publication des *Argonautiques*, en s'appuyant sur les indications astronomiques dont l'œuvre est émaillée. Après avoir relevé quelques exemples de traitement des données astronomiques chez Homère, Alcman, Pindare, Théocrite et Plaute, elle analyse les phénomènes évoqués dans les *Argonautiques*, dont le paysage stellaire correspond à celui de l'an 238 av. J.-C., moment clef du règne de Ptolémée Évergète. À l'idéologie de la dynastie ptolémaïque l'*Alexandra* de Lycophron, selon A. Fountoulakis, tend un miroir fidèle : la voix prophétique de Cassandre, lieu d'émergence de la parole du poète *vates*, transmet avec l'autorité qu'avait acquise le genre de la poésie oraculaire à l'époque hellénistique une vision du monde et de l'histoire dans laquelle les motifs grecs empruntés aux historiens et aux tragiques servent les desseins politiques des souverains alexandrins. L'évocation d'images de paix et d'abondance et, à travers elles, de l'âge d'or dans la littérature hellénistique, étudiée par R. Strootman, est liée à la même idéologie : la dynastie ptolémaïque, et après elle les souverains séleucides, mais aussi Marc-Antoine et Auguste, justifieront par l'avènement d'une nouvelle ère de paix et de prospérité l'expansion de leur empire, donnant du souverain l'image d'un vainqueur sauveur, qui combat et conquiert pour diffuser la civilisation et la paix. C'est le cas également du motif de la lance, analysé par A.R. Looijenga, et tout particulièrement du soldat armé d'une lance : chez Théocrite, Lycophron, Apollonios de Rhodes ainsi que dans la poésie épigrammatique, ce motif étroitement lié à la figure d'Alexandre est un symbole du roi guerrier dont Achille offre le modèle, mais également de la conquête légitime et de la continuité dynastique. Enfin, J. Kwapisz, P. Bing, R. Hörschele et V. Garulli mettent en lumière la manière dont interagissent les épigrammes et le contexte de leur composition ou de leur écriture, et le jeu instauré entre auteur et lecteur par ces données et ces modifications contextuelles. C'est à la composition de l'épigramme que J. Kwapisz consacre son article : il voit dans les changements que connaît à l'époque hellénistique l'espace du banquet, l'*andron*, le signe d'une modification de la structure spatiale et sociale du *symposium* sous l'influence de la cour macédonienne. La performance poétique dont le banquet était le lieu aux époques archaïque et classique en est affectée : le traditionnel jeu du *skolion* disparaît et l'improvisation poétique devient non plus la règle, mais l'exception. Peter Bing se penche sur l'influence qu'exerce un changement de contexte, physique et littéraire, sur le sens et la réception des épigrammes. Analysant trois exemples – une inscription découverte à Pharsale et également présente, légèrement modifiée, à Delphes dans un ensemble postérieur de six poèmes, une série de cinq épigrammes de Dioscoride et trois inscriptions figurant dans l'agora d'Athènes citées par Eschine –, il met en lumière la double vie de l'épigramme, qui, apparaissant seul ou en groupe, sert un effet esthétique différent, et la manière dont le poète en joue. R. Hörschele s'intéresse, comme P. Bing, à un ensemble épigraphique constitué de neuf épigrammes composées par Honestus, poète d'époque augustéenne, et figurant sur les socles d'un ensemble statuaire monumental représentant les neuf Muses, érigé dans le sanctuaire du Mont Hélicon. Après avoir discuté l'ordre dans lequel elles étaient disposées et lues, elle analyse les liens qui les unissent et les rapports qu'elles entretiennent avec

d'autres épigrammes retrouvées sur le site, mettant en évidence l'oscillation dont joue Honestus entre épigramme gravée et épigramme écrite, entre pierre et livre. C'est à ce jeu que V. Garulli s'intéresse également : quels rapports entretiennent texte et contexte lorsque le poème gravé adopte les caractéristiques du poème écrit ? L'étude de cinq inscriptions relevées dans les territoires marginaux des royaumes hellénistiques, ainsi que de *L'orgueil d'Halicarnasse* et de deux « anthologies de pierre » porte à penser que, dans la plupart des cas, l'aspect visuel des textes gravés est le signe de l'ambition littéraire de leur auteur.

Claire-Emmanuelle NARDONE

Frédérique WOERTHER, *Apollodore de Pergame. Théodore de Gadara. Fragments et témoignages*. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol. XLVIII-220 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE, SÉRIE GRECQUE, 493). Prix : 39 €. ISBN 978-2-251-00575-5.

En février 2012, Frédérique Woerther éditait les fragments et les témoignages relatifs aux trois Hermagoras (Hermagoras de Temnos, Hermagoras de Temnos disciple de Théodore et Hermagoras le Jeune). Elle vient d'ajouter à la collection des Belles Lettres un autre volume de fragments et témoignages, consacré à deux figures majeures de la rhétorique grecque du I^{er} siècle av. et du I^{er} siècle ap. J.-C. : Apollodore de Pergame, professeur de rhétorique d'Auguste, et Théodore de Gadara, qui enseigna l'art oratoire à Tibère. Comme pour sa publication précédente, l'auteur doit composer avec un matériel de dimension très réduite. En effet, pour Apollodore, nous ne possédons que deux fragments et dix-huit témoignages ; pour Théodore, nous disposons de deux fragments et de vingt-six témoignages. Qui plus est, étant donné la subtilité des enseignements des deux rhéteurs, les témoignages des auteurs antiques doivent être utilisés avec précaution, car ceux qui nous parlent d'Apollodore et de Théodore n'ont pas toujours compris toutes les nuances de leurs doctrines respectives (par exemple, pour les témoignages qui proviennent du *De Rhetorica* d'Augustin, voir p. 110-111). Dès lors, Fr. Woerther se montre critique à l'égard des travaux de ses prédécesseurs des XIX^e et XX^e siècles, dont certains considéraient qu'Apollodore et Théodore étaient avant tout des rivaux (voir par exemple M. Schanz, « Die Apollodoreer und die Theodoreer », *Hermes* 25 [1890], p. 36-54), tandis que selon d'autres auteurs modernes, ils « ne s'opposaient que sur des questions de détail » (p. XV ; voir notamment Fr. Blass, *Die griechische Beredsamkeit in dem Zeitraum von Alexander bis auf Augustus*, Berlin, 1865, p. 157). Pour sa part, l'éditrice des Belles Lettres préfère envisager les deux rhéteurs comme « deux individualités indépendantes » (p. XXV) et tente dans le présent ouvrage de « donner les bases d'une reconstruction objective, en privilégiant les sources et en acceptant qu'une grande partie des informations sur Apollodore et Théodore demeure à jamais ignorée » (p. XXVI). Après une brève introduction présentant le contexte littéraire de l'œuvre des deux rhéteurs, les travaux antérieurs portant sur ceux-ci et les principes adoptés par Fr. Woerther dans son édition, les fragments et témoignages sont répartis en deux sections : d'abord ceux qui concernent Apollodore, puis ceux qui se rapportent à Théodore. Par ailleurs, chacun de ces deux ensembles est lui-même suivi d'une liste de témoignages portant sur les disciples des deux rhéteurs. Le cas échéant, la comparaison des fragments des maîtres avec ceux de leurs disciples permet de constater des différences de conceptions, par

cielles, comme c'est le cas lors de la construction d'ouvrages défensifs. Toutefois, ces différents types de frontières ne sont pas développés de manière égale, et l'on perçoit clairement l'aisance de l'auteur à l'égard des murs d'Hadrien et d'Antonin, qu'il a tant étudiés. Enfin, la troisième partie propose des tentatives d'interprétations au sujet du développement des frontières, des déploiements militaires, des comparaisons des différents types de frontières, des pouvoirs décisionnaires des gouverneurs de provinces au sujet des fortifications, du fonctionnement des zones frontières, en terminant plus globalement par une réflexion sur le succès des frontières de l'Empire. Au final, l'auteur montre toute l'importance d'appréhender les frontières dans un contexte bien plus large que le contexte militaire, et invite à considérer avec toujours plus d'intérêt le résultat sans cesse renouvelé des découvertes archéologiques des chantiers du *limes* ; en ce sens, il apporte un éclairage plus novateur que bon nombre d'historiens des dernières décennies, plus prompts à citer prioritairement les textes. D'un autre côté, il refuse de voir les murailles frontalières comme des ouvrages symboliques, dont la masse serait surtout destinée à impressionner les Barbares se trouvant de l'autre côté. Nous ne pouvons que lui donner raison. En effet, s'il semble évident que les forts et murailles n'ont pas eu pour unique fonction de barrer l'avancée de troupes ennemies venant de l'extérieur de l'Empire, les autres fonctions sont davantage à trouver dans la sphère socio-économique, que dans les sphères symbolique ou esthétique. En effet, il ne faut jamais négliger le rôle de troupes des frontières dans la régulation du commerce à travers la sécurisation des routes, par exemple. Malgré la superficialité du développement de certaines parties de l'ouvrage, nous ne pouvons qu'en recommander la lecture ; sa clarté pédagogique rend agréable une matière savamment étudiée depuis des années par l'auteur.

David COLLING

Patrice FAURE, *L'aigle et le cep. Les centurions légionnaires dans l'empire des Sévères*. Bordeaux, Ausonius, 2013. 2 vol., 1106 p., (SCRIPTA ANTIQUA 54, 1-2). Prix : 50 €. ISBN 978-2-35613-079-2.

Si les centurions des légions romaines ont déjà fait l'objet d'études régionales, comme celle d'O. Richier, *Centuriones ad Rhenum : les centurions légionnaires des armées romaines du Rhin* (2004), ils n'avaient pas encore été abordés dans une démarche synchronique, plus à même de cerner leur place dans l'armée impériale. C'est chose faite avec le livre de Patrice Faure qui s'intéresse aux centurions de la période sévérienne en tant qu'acteurs de l'appareil militaire romain, mais aussi en tant qu'individus pris dans leur contexte social et culturel. S'appuyant sur une importante documentation, P. Faure établit un album prosopographique qui occupe le second volume du livre. Les 424 individus recensés ici comprennent 342 centurions datés avec assurance et 82 centurions dont la datation est moins certaine. Suivant le modèle prosopographique adopté par H.-G. Pflaum et H. Devijver, chaque fiche détaille les sources disponibles pour un centurion donné et reconstitue sa carrière. Quelque 38 figures, photographies ou dessins d'inscriptions et photographies de papyrus, accompagnent ces fiches. La plupart de ces figures sont extraites de bases de données accessibles en ligne. On peut regretter que cette documentation soit peu exploitée et que ne soient pas reproduits ici les bas-reliefs ornant les monuments de ces centurions,

comme celui qui figure en couverture du volume 1. Il est vrai cependant que l'analyse iconographique ne fait pas partie du champ de cette recherche, déjà très fournie, et que la question de la représentation des centurions est abordée dans le volume 1. En fin de volume, un index des sources long de 65 pages rend compte de la riche documentation littéraire, épigraphique, papyrologique et numismatique mobilisée par cette prosopographie. Il est suivi d'un index des noms, d'un index des lieux et des peuples, ainsi que d'un index des termes militaires et administratifs. Ce dernier index est, en soi, une ressource pour l'épigraphiste qui pourra y trouver des occurrences de termes techniques dans leur contexte documentaire. Clair et solidement construit, ce volume constitue un précieux outil de travail et justifie, à lui seul, la fréquentation de *L'aigle et le cep*. Le premier volume synthétise et analyse les informations fournies par ces fiches prosopographiques. Le premier chapitre est consacré à la carrière et aux fonctions des centurions. Ici aussi, P. Faure s'inscrit dans la continuité de travaux plus anciens, apportant par exemple une précieuse mise au point sur la *Rangordnung* de la période. Il s'en distingue cependant par des conclusions nuancées qui mettent notamment en doute l'application de la structure des légions parthiques à toutes les autres légions. Avec la même prudence, le livre évoque les éléments essentiels d'une étude d'histoire militaire romaine, de l'entraînement des soldats à l'ordre de bataille de l'armée sévérienne, en passant par le rôle des centurions dans les vexillations et le maintien de la discipline, thème cher aux auteurs de la période. La question du primipilat et de ses évolutions est ensuite étudiée de manière systématique, chaque élément abordé faisant l'objet d'une mise à jour documentaire. Le rôle des centurions dans la domination romaine occupe la fin du chapitre. Il est détaillé avec le même souci d'exhaustivité que les points précédents, mais, à l'inverse des questions de *Rangordnung*, de déroulement de carrière ou de discipline, les thèmes abordés ici s'inscrivent dans une historiographie résolument moderne, celle de la maîtrise des territoires, de leurs ressources et populations. Ces pages démontrent, si besoin était, l'utilité de la démarche prosopographique qui met en avant les acteurs de la domination romaine et permet d'éviter les généralités simplistes. Le dossier papyrologique utilisé par P. Faure prouve, par exemple, que les centurions sont perçus en Égypte comme des intermédiaires entre les populations et les instances judiciaires, transmettant les pétitions des uns et réalisant des enquêtes pour les autres. Le deuxième chapitre porte sur l'analyse des carrières présentées dans le volume 2. P. Faure ne s'épargne aucune difficulté et aborde les aspects les plus épineux de ces carrières qui ont beaucoup occupé les spécialistes de la *Rangordnung*. Les théories héritées de ses prédécesseurs sont exposées avec clarté et l'auteur fait la part des choses entre ce que la documentation permet d'affirmer et ce qui relève de la reconstruction moderne. Le tableau des différents transferts de centurions d'une unité à l'autre, qui occupent les pages 208-210, est un document de travail précieux pour qui veut réfléchir à l'organisation de l'armée romaine sous les Sévères. Le troisième chapitre concerne les rapports entre empereurs et centurions. Sa valeur historique est évidente lorsque l'on connaît le rôle joué par l'armée dans la construction de la dynastie sévérienne. Les centurions sont ici considérés comme des acteurs politiques, à mi-chemin entre les demandes des soldats et les exigences des officiers et gouverneurs issus des ordres supérieurs de l'Empire. La démarche prosopographique fait ressortir la variété des attitudes et des interventions des centurions dans la politique impériale. Dans le qua-

trième chapitre sont étudiés les centurions comme membres d'un groupe plus large, celui des militaires, conçu comme une communauté. S'écartant de l'histoire institutionnelle, politique et militaire, le livre tire parti de l'historiographie la plus récente en abordant la question des représentations et des hiérarchies sociales des centurions. Ce chapitre met en avant les idéaux esthétiques et moraux des centurions et, partant, des militaires sévériens dont la *virtus* s'exprime sous la forme d'une virilité maîtrisée, faite de corps vigoureux, de barbe soignée et de cicatrices honorables. L'auteur analyse également les gestes qui accompagnent la détention du cep de vigne, à la fois bâton de commandement et instrument de correction, dont la remise et l'abandon font l'objet de rituels militaires. Le cinquième et dernier chapitre porte sur les aspects biographiques du dossier prosopographique. P. Faure y aborde les origines géographiques et sociales, la famille et la vie intime des individus qui constituent son groupe d'étude. On ne connaît les compagnes que de 55 des 424 centurions étudiés. Revenant sur la question du mariage des soldats, l'auteur conclut que les centurions bénéficient du *matrimonium iustum* et signale l'importance relative des mariages entre des centurions et des filles de militaires, mais aussi des notables municipaux. Les pratiques religieuses, patrimoniales et funéraires des centurions sont ensuite évoquées. Si les sources disponibles ne permettent pas de conclusions définitives sur ces questions, ces pages ont le mérite de synthétiser les théories et les débats qu'elles suscitent. Dans son ensemble, ce volume représente un bel exercice d'analyse historique. P. Faure aborde tous les éléments que sa démarche prosopographique lui permet d'étudier. Cette exhaustivité a sa propre valeur scientifique puisqu'elle fait le tour des connaissances disponibles en l'état actuel de la documentation. De fait, *L'aigle et le cep* est un ouvrage d'histoire totale qui intéressera plus que les prosopographes et les historiens.

Vincent N'GUYEN-VAN

Clare ROWAN, *Under Divine Auspices. Divine Ideology and the Visualisation of Imperial Power in the Severan Period*. Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2012. 1 vol., xvi-303 p., 93 fig. Prix : 84 €. ISBN 978-1-107-02012-2.

Dans cette monographie, révision d'une thèse de doctorat soutenue en 2009 à l'université de Macquarie (Sydney), Clare Rowan s'intéresse à l'image publique des empereurs sévériens, et plus particulièrement à la manière dont ces derniers justifiaient et appuyèrent leur pouvoir par l'expression d'un support divin. Le chapitre d'introduction expose les grandes lignes de la thèse de l'auteur : lorsque la nouvelle dynastie succéda aux Antonins par la force et non par héritage et qu'elle dut, par conséquent, légitimer son accession au pouvoir, un changement survint dans l'image impériale, avec l'abandon progressif de l'exaltation des vertus impériales au profit d'une emphase croissante sur le patronage divin. Afin de mesurer les caractéristiques et l'ampleur de ce phénomène, Rowan s'appuie en premier lieu sur l'iconographie monétaire sévérienne et s'interroge sur la signification idéologique des types adoptés. L'originalité de l'étude réside dans l'approche statistique du corpus numismatique. En effet, l'auteur procède à une analyse quantitative des types sévériens compris dans cinquante-six trésors issus de toutes les régions de l'Empire ; cette méthode lui permet de mettre en évidence la répartition territoriale et la fréquence de diffusion des diffé-

Albinus, Macrin, Antonin Diadumène et Héliogabale ne sont pas les seuls « défauts » apparents affectant *P* (de nombreux chapitres de la *Vie de Sévère Alexandre* ont par exemple eux aussi été indûment déplacés dans les *Maximins*). Et les manuscrits de la famille Σ , qui descendent de manière indépendante de l'archétype de *P*, ne reproduisent globalement pas le désordre chronologique propre à ce dernier manuscrit. Il reste que ce chapitre relance à juste titre le débat sur les anomalies apparentes de *P* et cherche par un biais original à renouveler les thèses actuelles sur la genèse de l'*Histoire Auguste*. Le sixième chapitre (*Reception*, p. 103-114) traite de la fortune du recueil, entre 400 et 800 ap. J.-C. Il reprend les principales étapes de la transmission établies précédemment, en insistant sans surprise sur le rôle clef de Symmaque ou de Bobbio. Il y ajoute un point de contact nouveau, en décelant une réminiscence possible de la *Vita Hadriani* dans la *Vita Karoli Magni* d'Einhard (p. 108-109). La conclusion (p. 115-120) dresse le bilan des acquis : l'auteur serait un petit sénateur, d'origine obscure, ayant fait carrière dans l'ombre des grands nobles de l'aristocratie sénatoriale. On ne peut que souscrire à ces conclusions, qui ne sont pas nouvelles, mais très clairement développées tout au long de l'ouvrage (avec quelquefois, il est vrai, des longueurs et des répétitions : la dernière partie de l'introduction (p. 14-16), qui résume le reste du livre, est ainsi déjà étonnement conclusive). – Cet ouvrage a le grand mérite d'établir une étroite relation entre l'*Histoire Auguste* et le poète Naucellius, qui appartenait indéniablement au même milieu socioculturel que l'Anonyme. Il vient en outre opportunément nous rappeler que, plus la distance temporelle qui nous sépare d'un écrit est grande, plus il devient difficile de saisir et d'interpréter l'humour ou l'ironie qui peuvent l'imprégner. Il souligne également de manière salutaire que les Anciens avaient une vision foncièrement synchronique de l'histoire : ce qui nous apparaît aujourd'hui comme d'impudents anachronismes pouvait être alors perçu comme le désir louable de combler par des anticipations les lacunes de l'histoire. Peut-être l'auteur pousse-t-il quelquefois le raisonnement trop loin, car l'enseignement de R. Syme sur la fantaisie du *rogue scholar* qu'est l'Anonyme reste à notre sens globalement valide : l'apologie du mensonge en histoire de la Préface de la *Vita Aureliani* (II, 1-2), ou encore les nombreuses plaisanteries qui émaillent indéniablement le recueil, font par exemple douter que l'Anonyme ait eu le dessein, comme l'avance l'auteur (p. 13), d'écrire un grand ouvrage historique. On ne voit pas non plus pourquoi, comme il l'affirme (p. 12), une œuvre destinée à un public limité ne pourrait pas malgré tout être polémique. Ces quelques audaces et contradictions internes ne diminuent cependant pas l'intérêt global du livre : sa lecture sera d'un grand profit aux spécialistes de la littérature tardo-impériale. Agnès MOLINIER ARBO

Luis BALLESTROS PASTOR, *Pompeyo Trogo, Justino y Mitridates. Comentario al Epítome de las Historias Filípicas* (37, 1, 6 - 38, 8, 1). Hildesheim, Olms, 2013. 1 vol., XVI-368 p. (SPUDASMATA, 154). Prix : 58 €. ISBN 978-3-487-15070-3.

Come dichiara lo stesso L. Ballesteros Pastor nella prefazione (p. XIII), questo corposo volume rappresenta la *summa* di studi e riflessioni che, iniziati con la tesi di dottorato su Mitridate VI Eupatore (1993), si protraggono ormai da vent'anni, nel corso dei quali è stato pubblicato dall'autore un considerevole numero di articoli e

contributi, che hanno come minimo comune denominatore l'interesse per la figura del sovrano pontico, acerrimo nemico di Roma. La prima parte dell'opera, intitolata semplicemente *Introducción*, è costituita da un'ampia e ben articolata trattazione suddivisa in capitoli che affrontano diverse questioni riguardanti l'opera di Trogo/Giustino. Nel primo capitolo (p. 1-20), che contiene una puntuale discussione delle testimonianze su Pompeo Trogo e Giustino, l'autore rivolge particolare attenzione alla figura e all'opera di quest'ultimo, ipotizzando una sua provenienza dall'area del Ponto Eusino. A quella che può essere definita come la più originale tra le supposizioni avanzate da L. Ballesteros Pastor è dedicato il secondo capitolo (p. 20-46). Essa riguarda la fonte primaria usata da Pompeo Trogo per la redazione delle *Historiae Philippicae*, che, secondo l'autore, sarebbe identificabile con un'opera iniziata alla corte di Tigrane II di Armenia e terminata o rimaneggiata qualche anno più tardi alla corte di Archelao I di Cappadocia. Meritano particolare attenzione le osservazioni proposte sia nel primo che nel secondo capitolo a riguardo del rapporto tra Trogo/Giustino, Appiano e Memnone di Eraclea, per spiegare due situazioni apparentemente inconciliabili: da un lato, la presenza in questi tre autori di notizie totalmente ignorate dal resto della tradizione, dall'altro, la frequente assenza nell'*Epitome* di notizie ricordate invece sia da Appiano che da Memnone. Secondo L. Ballesteros Pastor, Appiano e Memnone avrebbero largamente attinto alle *Historiae Philippicae* di Trogo e Giustino sarebbe stato a conoscenza di ciò e anche ben consapevole della diffusione dei testi di questi ultimi due autori: per questo avrebbe deciso di dare maggior spazio nella sua *Epitome* a quei passi delle *Historiae Philippicae* non conservati né da Appiano né da Memnone. Con il terzo capitolo l'approccio di L. Ballesteros Pastor muta da generale, cioè rivolto all'intera opera di Trogo/Giustino e al suo rapporto con il resto della tradizione, a particolare, cioè focalizzato su spunti di riflessione offerti dai passi commentati. Dopo aver proposto un confronto tra le notizie su Mitridate VI conservate dai *Prologi* e dall'*Epitome*, ipotizzando che le incongruenze tra i due testi siano da attribuire all'autore dei *Prologi* (p. 47-48), L. Ballesteros Pastor dedica il quarto capitolo (p. 48-61) al passo più famoso della sezione dell'opera di Trogo/Giustino commentata: il discorso di Mitridate (Iust. 38.4-7). L'autore condivide l'opinione che in tempi recenti sta prendendo progressivamente piede tra gli studiosi, secondo cui questo passo, al contrario di quanto asserito dallo stesso Giustino, non sarebbe un estratto dalle *Historiae Philippicae*, ma una rielaborazione dell'epitomatore. Su queste basi e sulla scorta di un attento esame della struttura del passo, L. Ballesteros Pastor suppone che esso sia il risultato del rimaneggiamento operato da Giustino di cinque diversi discorsi che erano pronunciati da Mitridate nelle *Historiae Philippicae*. Il quinto capitolo (p. 61-76) riguarda un tema caro alla critica: l'approccio anti-romano che caratterizza l'*Epitome* e che la *communis opinio* ritiene presente già in Trogo, ma di cui l'autore della monografia considera responsabile Giustino. Il sesto capitolo (p. 76-95) precisa la cronologia ancora dibattuta di alcuni eventi cui fa riferimento la sezione commentata delle *Historiae Philippicae*, come le date di nascita e di morte di Mitridate VI e la durata del suo regno, la questione della Frigia, l'estinzione della dinastia degli Ariaratidi di Cappadocia, i limiti cronologici del regno di Ariobarzane I ed infine la durata delle guerre intraprese da Mitridate VI contro Roma. Nel settimo capitolo (p. 95-98), L. Ballesteros Pastor presenta quegli autori che, a suo avviso, dipendono da Trogo per le notizie su Mitridate VI, autori tra i

quali compaiono Valerio Massimo, Floro, Frontino, Plutarco e Orosio. L'ultimo capitolo di questa prima parte del volume, l'ottavo (p. 99-102), offre una sintesi delle ipotesi avanzate dall'autore, tratteggiando un complesso e innovativo quadro circa l'opera di Trogo/Giustino. La seconda parte della monografia contiene il testo e il commento ai *Prologi* dei libri 37 e 38 e ai passi dell'*Epitome* riguardanti il lungo regno di Mitridate VI (Iust. 37.1.6-38.8.1). Il commento storico, vero centro della monografia, è notevole per puntualità e accuratezza. Seguono, in calce al volume, l'amplissima e aggiornata bibliografia e l'indice dei nomi propri e di alcune cose notevoli che agevola molto la consultazione dell'opera. Le conclusioni raggiunte da L. Ballesteros Pastor sono particolarmente originali a proposito della possibile fonte di Pompeo Trogo e del ruolo di Giustino nella costruzione dell'*Epitome*. Per quanto riguarda la prima questione, l'autore propone in parte un ritorno alla "teoria della fonte unica" da cui negli ultimi decenni la critica ha preso le distanze; in merito alla seconda, l'autore ritiene che Giustino non avrebbe solo riassunto o epitomato con criteri che ancora oggi sfuggono le *Historiae Philippicae*, ma avrebbe selezionato e organizzato i passi da riproporre nella sua *Epitome*, tenendo conto di quanto conservato dal resto della tradizione dipendente da Pompeo Trogo e accentuando la critica all'*imperium* romano, secondo un sentire diffuso nella regione periferica da cui, a detta dello studioso, proveniva. Che si condividano o meno tali conclusioni, di certo la monografia di L. Ballesteros Pastor si presenta come un imprescindibile strumento di consultazione, di cui quanti vorranno in futuro occuparsi di Trogo/Giustino dovranno necessariamente tenere conto.

Eloisa PAGANONI

Wiebke VERGIN, *Das Imperium Romanum und seine Gegenwelten. Die geographisch-ethnographischen Exkurse in den "Res Gestae" des Ammianus Marcellinus*. Berlin-Boston, Walter De Gruyter, 2013. 1 vol., X-316 p., 7 ill. (MILLENNIUM-STUDIEN ZU KULTUR UND GESCHICHTE DES ERSTEN JAHRSTAUSENDS N. CHR. 41). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-029693-8.

Issu d'une dissertation doctorale présentée à Rostock, le livre de Wiebke Vergin cherche à établir des liens entre les digressions contenues dans les *Res gestae* d'Ammien Marcellin et la narration des faits rapportés par l'historien. Le premier chapitre, qui introduit l'ouvrage, commence par situer le travail par rapport à ceux qui l'ont précédé : au XIX^e siècle, on s'est surtout penché sur la question des sources utilisées par Ammien ; en 1947, E.A. Thompson s'est intéressé, dans un ouvrage fondateur, à la place occupée par les digressions dans la structure générale de l'œuvre ; une troisième approche, dans laquelle s'inscrit précisément Wiebke Vergin, consiste à définir la raison d'être des digressions dans le déroulement de l'action. Le deuxième chapitre fournit le cadre théorique de l'ouvrage en analysant la signification et le rôle attribués à la digression par les Anciens, notamment par Quintilien. Le troisième chapitre présente la vision globale du monde à laquelle se réfère Ammien Marcellin en mettant l'accent sur la problématique de l'identité et de l'altérité. Avec les quatre chapitres qui suivent, nous entrons dans le vif du sujet : ceux-ci entreprennent en effet de démontrer que les digressions illustrent différentes facettes de l'altérité, considérées du point de vue romain, et expliquent certains événements importants qui

ment aux attentes des médiévistes auquel il est prioritairement destiné. Mais on recommandera également sa lecture aux philologues classiques et aux historiens de l'Antiquité. Car la géographie antique est présente dans toutes les périodes envisagées par Christiane Deluz et dans l'anthologie, où elle constitue un point de référence autour duquel s'organisent l'étude et la réinterprétation d'un héritage et l'intégration plus ou moins aisée de savoirs issus de l'expérience. En outre, les réflexions sur les préjugés épistémologiques et interprétatifs sont également valables pour les études de textes anciens. C'est pourquoi on souhaite à ce livre porté par une belle équipe un succès qu'il mérite amplement.

Monique MUND-DOPCHIE

Philippe BORGEAUD & Doralice FABIANO (Ed.), *Perception et construction du divin dans l'Antiquité*. Genève, Droz, 2013. 1 vol., 358 p., 60 fig. (RECHERCHES ET RENCONTRES, 31). Prix : 49,58 €. ISBN 978-2-600-01644-5.

Les articles de ce volume furent présentés lors du colloque *Perception des dieux, émotions, maîtrise rituelle : corps divins, corps humains* qui eut lieu du 24 au 26 mars 2011 à l'Université de Genève, dans le cadre des programmes de recherche *FIGVRA*, *La représentation du divin dans les mondes grec et romain* et *Myth and Rite as a Cultural Expression of Emotions*. Les différentes contributions présentées par les éditeurs dans l'introduction, s'intéressent aux façons dont la présence divine pouvait être perçue à travers les sens ou ressentie, aux manières de favoriser une telle proximité avec le divin et aux bénéfices que les individus et les communautés pouvaient en tirer. Une première partie est consacrée au rapport entre les dieux et leurs représentations figurées. Anne Dubourdieu s'intéresse à deux façons de voir les dieux à Rome, d'une part grâce à leurs apparitions pendant le sommeil ou la veille, afin de communiquer ou d'interagir avec les mortels, et d'autre part à travers leurs représentations statuariques. Dans les deux cas, le vocabulaire indique que ce n'est pas le dieu lui-même qui est vu, mais une image du dieu, ce dernier étant alors à la fois absent et présent. C'est justement parce que les statues sont des représentantes de la divinité que leur enlèvement par l'ennemi en contexte de guerre peut être assimilé à un deuil et déclenche des réactions violentes, comme le montre l'article de Corinne Bonnet et Adeline Grand-Clément qui traite en particulier de deux exemples siciliens. Après leur *godnapping*, les statues peuvent constituer le centre d'un culte chez les Barbares : tout se passe en effet comme si c'était le dieu lui-même qui se déplaçait contre son gré. Mais la distinction entre le dieu et sa statue est bien visible sur un corpus de vases attiques et italiotes, où la divinité apparaît à côté de son effigie, notamment lors d'épisodes mythologiques. Hélène Collard montre que les deux figures sont complémentaires : dans la sphère des hommes, la statue se réfère à l'objet cultuel, qui peut être au centre du récit ou qui peut servir à signifier la localisation de ce dernier dans un sanctuaire, tandis que, dans la sphère divine, les dieux assistent en personne à la scène et peuvent approuver ou condamner l'action dont ils sont témoins. Anne-Catherine Gillis présente un autre contexte dans lequel la représentation figurée sert d'intermédiaire entre la sphère divine et la sphère terrestre : il s'agit des représentations, dans des ateliers de métallurgie et de céramique, d'Héphaïstos et de personnages aux traits grotesques dont l'iconographie rappelle celle de « démons » mythiques associés en

particulier à la production artisanale. Ces êtres surveillaient le feu et pouvaient aussi bien garantir le bon déroulement de la cuisson que détruire la production. Leur aspect avait une fonction apotropaïque mais renvoyait également aux artisans eux-mêmes, dont le corps était ruiné par le travail et qui pouvaient se reconnaître dans ces figures marginales. Une deuxième partie du volume est consacrée aux mises en scènes et aux cadres particuliers qui permettent de ressentir la présence des dieux. Sophie Montel s'intéresse ainsi à la mise en valeur des statues de divinités, depuis l'époque minoenne jusqu'à l'époque hellénistique. Au-delà de leur taille, de leur exposition sur une base ou encore de leur axialité au sein d'un temple, c'est leur environnement architectural lui-même qui est conçu de façon à faire ressortir la présence divine à l'intérieur de l'espace religieux. Le cadre architectural est également important dans les sanctuaires d'Asclépios, comme le montre Lorenz Baumer qui met en évidence le lien visuel entre les espaces destinés à l'incubation et l'autel du dieu, qui favoriserait la perception de ce dernier à travers les rêves. Le patient entretiendrait donc un rapport personnel à la divinité, ce qui, comme dans le cadre des cultes à mystères, contribuerait à expliquer la localisation de la plupart des Asclépieia à l'écart des centres urbains. C'est un autre type d'espace extra-urbain qui est au cœur de l'article de Doralice Fabiano, celui où les Nymphes sont susceptibles de se manifester et de prendre possession des hommes. L'auteur montre le rôle du paysage naturel dans lequel ont lieu les épisodes nympholeptiques, et d'autre part celui du paysage construit par le nympholepte, où un autel, des représentations figurées ou encore un jardin permettent de matérialiser la présence de ces divinités qui n'est que ressentie par un homme, favorisant ainsi la permanence du culte à la mort de ce dernier. Anne-Caroline Rendu Loisel présente une modalité particulière de la perception du divin dans les mondes akkadien et sumérien, à savoir la perception auditive. La voix divine se retrouve dans tous les bruits de la nature, notamment le tonnerre qui renvoie au dieu Adad, mais, dans un contexte rituel, c'est aussi à travers la voix humaine ou le bruit d'objets construits par les humains que se manifeste la divinité. Enfin, l'article d'Athanasia Zografou présente les recettes transmises par les papyrus magiques de l'Antiquité tardive qui visent à faciliter la rencontre avec la divinité à travers le rêve dans un contexte privé et non médical. Les plantes aromatiques ou encore les jeux de lumières créent les conditions favorisant le demi-sommeil qui permet la perception du dieu, mais interviennent également en raison de leurs propriétés religieuses et symboliques, tout comme l'écriture et la parole. La troisième partie du recueil porte sur la perception potentiellement collective de la divinité et en particulier sur l'utilisation politique des épiphanies. À travers l'exemple de trois cultes hellénistiques d'Artémis en Asie Mineure, Stéphanie Paul montre qu'en contexte conflictuel, des épiphanies peuvent être invoquées pour renforcer le rôle d'une divinité au sein du panthéon local, en lui accordant une place primordiale dans la protection de la cité, mais également une visibilité internationale. Marie-Christine Villanueva-Puig s'intéresse quant à elle à la possession des femmes par Dionysos, qui les entraîne aux limites de la civilisation, et suggère qu'à Athènes, de tels rituels ménadiques étaient organisés par la cité elle-même dans le but d'accueillir en son sein Dionysos même sous son aspect le plus sauvage. Pour finir, Anne-Françoise Jaccottet étudie la divinisation des empereurs romains au moment de leur mort, et montre en particulier comment la contradiction entre le statut de dieu et l'existence d'une dépouille humaine était résolue en faisant

intervenir un témoin oculaire qui assurerait avoir vu l'âme du défunt monter au ciel. Le volume s'achève par les résumés des communications, des index des noms, des notions fondamentales et des sources anciennes, et une table des illustrations.

Alaya PALAMIDIS

Pierre BONNECHÈRE & Renaud GAGNÉ (Ed.), *Sacrifices humains, perspectives croisées et représentations. Human Sacrifice, Cross-cultural Perspectives and Representations*. Liège, Presses universitaires de Liège, 2013. 1 vol., 266 pages, ill. (RELIGIONS, 2). Prix : 33 €. ISBN 978-2-87562-021-7.

Le sacrifice humain est un thème à la mode : à peine classé dans les rayons des bibliothèques, *The Strange World of Human Sacrifice*, édité par J. Bremmer (Louvain, 2007) fut suivi par les études réunies par S. Dubel et A. Montandon dans *Mythes sacrificiels et ragoûts d'enfants* (Clermont-Ferrand, 2012) et par les actes du colloque organisé par A. Nagy et F. Prescendi, *Sacrifices humains. Dossiers, discours, comparaisons* (Turnhout, 2013). Le livre recensé ici est issu d'une table ronde qui s'est tenue à Montréal en novembre 2008, suite à un regain d'intérêt pour, nous disent les éditeurs, « un phénomène au fil d'Ariane évanescant » projeté sur le devant de la scène scientifique et médiatique de notre époque. Historiens et anthropologues, notent-ils, se divisent sur le bien-fondé de la documentation, sur l'historicité du phénomène et sur l'expérience concrète de ce rite. Il arrive aussi que, pour justifier des aspirations actuelles, le bricolage des données remette en cause des définitions et des catégorisations déjà acquises. Le schéma de base reste en tout cas souvent évolutionniste, selon l'axiome du progrès cher à l'Antiquité classique et à l'Occident libéral du XIX^e siècle : la civilisation émergerait ainsi d'un environnement naturel primitif où abondent des divinités assoiffées de sang exigeant des sacrifices humains, d'une société où les rapports de force ne sont pas encore normalisés ; la civilisation tendrait à les abolir peu à peu. Pour sortir de cette logique, P. Bonnechère et R. Gagné se proposent de traiter la manière dont les cultures se représentent l'immolation d'une victime humaine, leur usage ou celui des autres, fut-il réel ou symbolique ; en d'autres termes, d'étudier les valeurs et perceptions de ce rite, dans les sociétés qui l'ont pratiqué, imaginé, évoqué. Ont répondu à leur appel six antiquisants, une anthropologue spécialiste des cultures mésoaméricaines et deux historiens de la Chine ancienne. P. Bonnechère analyse comment l'imaginaire grec définit la victime humaine. Selon les mythes, elle doit être parfaite de corps, de lignée, d'âme, d'âge et de statut social ; cette perfection au superlatif, soulignant l'importance de la perte, met en évidence l'immensité du don et la gravité de la crise qui nécessite cette offrande exceptionnelle (« Victime humaine et absolue perfection dans la mentalité grecque »). J. Mylonopoulos souligne la rareté des représentations du sacrifice humain dans l'iconographie grecque ; pour une société qui s'est acharnée à en parler autant, la cristallisation figurée de la mort héroïque de la victime sacrificielle ne paraît pas exactement corrélée aux sources littéraires ; ainsi, des personnages comme Iphigénie et Polyxène répondent aussi à d'autres exigences idéologiques liées, entre autres, aux rites de l'initiation et du mariage (« Gory Details ? The Iconography of Human Sacrifice in Greek Art »). J.N. Bremmer revient lui aussi sur le mythe d'Iphigénie, mais dans les tragé-

des crapauds et des grenouilles, réellement déposés ou représentés sous diverses formes, en contextes funéraires, ou associés à des rituels liés à la mort. La présence des batraciens dans ces contextes est, somme toute, assez rare et l'inventaire proposé concerne un vaste spectre chronologique et géographique. En définitive, la symbolique complexe de l'animal, lié à la mort, à la renaissance, à des aspects chtoniens, paraît assez universelle. Le recueil ici présenté offre un panorama instructif qui nous plonge au cœur de la recherche actuelle, menée, pour la plupart des contributions, par de jeunes chercheurs.

Delphine TONGLET

Gunnel EKROTH & Jenny WALLENSTEN (Ed.), *Bones, Behaviour and Belief. The Zooarchaeological Evidence as a Source for Ritual Practice in Ancient Greece and Beyond*. Stockholm, Svenska Institutet i Athen, 2013. 1 vol., 272 p., 145 fig., 6 cartes (ACTA INSTITUTI ATHENIENSIS REGNI SUECIAE. Ser. in 4°, 55). Prix : 530 cour. suéd. ISBN 978-91-7916-062-3.

Les articles réunis dans ce volume ont été présentés, pour la plupart d'entre eux, lors d'un colloque qui s'est tenu en septembre 2009 à l'Institut suédois d'Athènes. Il s'agissait d'insister, dans l'étude des pratiques rituelles anciennes, sur l'importance de la prise en compte du matériel archéozoologique, négligé jusqu'il y a peu, en fournissant des exemples concrets des apports et des limites de cette approche. Les différentes contributions, qui rassemblent des cas issus principalement du monde grec, mais aussi de la Scandinavie, de l'empire hittite, de la France méridionale ou du Nord de l'Espagne préromains, sont présentées dans l'introduction des éditrices. Des cartes localisant les sites étudiés, des index des sources littéraires, des inscriptions et des sources iconographiques, ainsi qu'un index général, referment le volume. La méthodologie est au centre de plusieurs articles du recueil. À l'aide d'exemples grecs allant du Néolithique à l'époque romaine, Katerina Trantalidou retrace les différentes étapes de l'étude du matériel archéozoologique : l'étude stratigraphique et la prise en compte d'éventuelles intrusions ou altérations postérieures ; la reconnaissance de la fonction culturelle, domestique ou encore artisanale à l'aide du contexte archéologique ; la récolte systématique des ossements ; la détermination de l'espèce, du sexe, de l'âge ou encore des parties du corps des individus étudiés ; la reconstitution des gestes humains comme les modalités de mise à mort et de cuisson éventuelle. C'est sur la question de l'interprétation du matériel archéozoologique que revient Armelle Gardeisen, qui rappelle que de telles informations ne peuvent pas toujours être déterminées et qui montre à travers des exemples provenant majoritairement du Sud de la France la difficulté d'associer un caractère culturel aux assemblages osseux. Maria Vretemark établit elle aussi une liste de critères pour répondre à ce dernier problème dans le cas de la Scandinavie de l'Âge du Fer. Une telle identification s'avère particulièrement délicate dans le cas des rituels domestiques du fait de la présence prédominante d'animaux utilisés dans la vie quotidienne mais aussi parce que les textes mentionnant des sacrifices décrivent uniquement des rituels « officiels » dans lesquels l'aristocratie occupe une place importante. Ola Magnell et Peter Popkin montrent tous deux, le premier pour le haut Moyen Âge Viking, le second pour l'empire hittite, que des variations régionales permettent également d'expliquer les différences entre les

sacrifices présentés dans les sources écrites et ceux qui peuvent être reconstitués par l'étude des ossements. Valasia Isaakidou et Paul Halstead s'intéressent quant à eux aux participants de banquets du Néolithique et de l'Âge du Bronze : les modes de préparation et de répartition de la nourriture, que l'on peut reconnaître grâce au matériel archéozoologique mais aussi céramique, reflètent en effet l'évolution vers une société plus ouvertement inégalitaire entre ces deux périodes. Gerhard Forstenpointner, Alfred Galik, Gerald E. Weissengruber rappellent l'importance ainsi que les limites, pour l'étude de la religion grecque, de l'expérimentation, qui apporte par exemple une meilleure compréhension des scènes sacrificielles représentées sur des vases, qui permet d'étudier les effets de l'action du feu sur les ossements ou encore de reconstituer l'apparence d'autels construits à partir de cornes de caprinés. Une deuxième série d'articles présente l'étude de sites particuliers qui peuvent révéler des pratiques cultuelles inattendues. Michael Mackinnon étudie le cas du sanctuaire de Zeus à Némée, où les assemblages osseux indiquent une différence de traitement entre les animaux sacrifiés à ce dieu et ceux destinés au jeune héros Opheltès : en effet, ce dernier recevait principalement les membres gauches des animaux, ce qui s'explique peut-être par son lien avec le monde des morts. Dimitra Mylona présente le contenu d'une citerne du sanctuaire de Poséidon de Kalaureia, remplie à l'époque romaine d'ossements d'animaux variés qui ne se retrouvent habituellement pas dans les sanctuaires. Les chiens, serpents et autres animaux qui semblent avoir été consommés ont tous en commun leur lien avec les sphères sociales marginales, la magie, la divination ou la médecine, et pourraient révéler un aspect méconnu du culte. À Délos, l'assemblage faunique de deux autels successifs du Sarapieion C étudié par Hélène Brun et Martine Leguilloux permet de souligner l'absence de norme dans le domaine du sacrifice : on note en effet une légère évolution dans la sélection des victimes et des parties animales entre les deux autels, des pratiques sacrificielles qui varient selon l'espèce, et, malgré la prédominance des poules et des coqs, des différences avec les autres cultes isiaques connus. Les auteures rappellent l'importance des contraintes techniques et économiques dans le choix des victimes et des modalités de mise à mort. Deborah Ruschillo étudie quant à elle les restes d'ossements de porcelets retrouvés dans une fosse sacrificielle du sanctuaire de Déméter et Koré à Mytilène. Elle suggère d'y voir un indice de la présence de Thesmophories à cet endroit, et propose une nouvelle interprétation des textes concernant le déroulement de ce rituel : ce dernier ferait intervenir des serpents qui avaleraient des porcelets et recracheraient leurs restes putréfiés, ce qui renverrait au rapt de Perséphone et à son retour sur terre. À Kythnos, les nombreux restes de coquillages retrouvés dans un temple dédié à une divinité non identifiée pourraient, selon Tatiana Theodoropoulou, constituer des prémices offertes par des pêcheurs ou des restes de repas rituels, mais la décoration de certains de ces coquillages montre qu'une partie d'entre eux au moins avait une fonction votive. Par l'étude des tumuli funéraires de la fin de l'Âge du Fer en Suède, Sabine Sten présente les fonctions diverses que pouvaient avoir les animaux enterrés avec les défunts. Ainsi sont seuls présents les restes des parties les plus riches en viande des animaux de consommation courante tels que les bovins, les moutons et les chèvres, tandis que les autres animaux étaient déposés entiers. Les oiseaux de proie et le gibier, en particulier, qui renvoient à la chasse, témoignent du statut aristocratique du défunt. Gunnel Ekroth et Scott Scullion s'intéressent, chacun de manière diffé-

rente, à la façon dont l'archéozoologie peut enrichir notre connaissance du sacrifice grec, et notamment à la question du caractère nécessairement sacré ou non de la viande dans la Grèce antique : les témoignages de la consommation, dans des sanctuaires, d'animaux qui ne sont généralement pas considérés comme propres à être sacrifiés, comme le chien, invitent par exemple à accorder une plus grande importance au matériel archéozoologique dans les recherches sur les notions de sacré et de profane. En guise de conclusion, Stella Georgoudi, Véronique Mehl et Francis Prost rappellent que l'archéozoologie nous offre une vision différente des autres sources, qui taisent certaines pratiques rituelles, et que cette discipline est par là même la seule susceptible d'apporter des contributions nouvelles à notre connaissance du sacrifice grec, à condition qu'une telle étude se fasse d'une manière pluridisciplinaire. On ne peut qu'espérer que l'appel collectif que constitue ce volume sera entendu et que l'archéozoologie trouvera la place qu'elle mérite au sein de l'étude des cultures antiques.

Alaya PALAMIDIS

Elizabeth P. BAUGHAN, *Couched in Death: Klinai and Identity in Anatolia and Beyond*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2013. 1 vol., xvii-487 p., 11 pl. coul., 168 fig. n/b, (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 65 \$ (relié). ISBN 978-0-299-29180-8.

A stone or rock-cut couch for burial is a common installation of monumental tombs in the ancient Mediterranean world throughout antiquity. The design and arrangement of such couches often recall the actual luxurious wooden couches (*klinai*) used by the living for banqueting and/or sleeping, two activities that feature prominently in ancient conceptions of death and the rituals surrounding it. In this book, Elizabeth Baughan explores why, when and how *klinai* came to be used in tombs and what meaning they held, based on her systematic study – the first of its kind – of the earliest occurring *kline*-tombs in sixth- and fifth-century BC Anatolia. Since this burial type was so popular during the period of Achaemenid rule in Anatolia, and commonly assumed to have been introduced to the region by the Persians, study of the funerary *klinai* naturally leads Baughan into investigating what they can reveal about the cultural identity of the tomb owners and Persian-Anatolian social and cultural interaction. Furthermore, the study necessarily requires an examination of actual *klinai* used in non-funerary contexts (e.g. feasting, sleeping, etc.), in which Baughan employs and masters a wide range of iconographical, archaeological and literary evidence. For this reason, the volume is useful to a scholarly audience with wide-ranging interests, whether they be ancient furniture, banqueting, funerary art and architecture or Anatolian-Persian cultural relations. The book is divided into five chapters, preceded by a substantial introduction that outlines the aims of the study, sets the geographical and cultural contexts, synthesises previous scholarship and explains the theoretical approaches. Baughan highlights the novelty of her interpretative approach, in which spatial and visual representations are associated and the funerary context of the couches brought to the fore. Chapter 1 provides a comprehensive introduction to Archaic and Classical Greek *klinai*, determining their many functions and tracing their stylistic development through archaeological remains and

third book betrays not only his lack of a source to compare with Josephus but his desire to prove that Judaism was a superannuated religion. The chapter concludes with a succinct though detailed review of the manuscripts and a defence of the view that the work which we now possess is an integral whole rather than a product of incompetent redaction. In chapter 5 Johnson argues that the postulates of Eusebian Christology, as expounded with maturity and precision in his writings against Marcellus, are the pre-existence of Christ as the Word or Logos of God, his ubiquitous action in history, his dependence on the Father and his perfect revelation of the Godhead in his capacity as the Father's image and wisdom – two terms which cannot be applied to him only (as Marcellus imagines) during his sojourn in the flesh. The Christ of Marcellus could not have functioned as the invisible archetype of Constantine, whom Eusebius represents, both in his hagiographic *Life* and in his *Tricennial Oration* of 336, as the all-seeing viceroy of God on earth. The purpose of philosophic biography, as Johnson observes, is to paint the inner man: to this end tacit parallels are drawn in the *Life* between Constantine and Moses, while in the speech of 336 a Christian turn is given to the traditional assumption that triumph in war bespeaks the favour of the gods. Johnson's synopses of the many texts that he examines in this volume are clear and accurate, and he never fails to offer a persuasive account of the circumstances in which Eusebius undertook a particular work and his reasons for the choice of a certain literary form. Compendious in scope and copious in its references to scholarship in a number of modern languages, this book will be equally useful to historians needing assistance in theology and to theologians seeking a closer acquaintance with the most eminent signatory to the Nicene Creed.

Mark J. EDWARDS

Daniel L. SCHWARTZ, *Paideia and Cult: Christian Initiation in Theodore of Mopsuestia*. Washington, DC, Center for Hellenic Studies, 2013. 1 vol., XII-170 p. (HELLENIC STUDIES, 57). Prix : \$ 24.95 (broché). ISBN 978-0-674-06703-5.

Le livre explore le rôle de l'éducation chrétienne et du culte dans le processus de conversion et de christianisation dans l'Antiquité tardive. L'étude analyse les *Homélies catéchétiques* de Théodore de Mopsueste comme un guide pour ceux qui souhaitent se convertir aux mystères de l'Église. On peut affirmer que les *Homélies catéchétiques* ont été adressées à un public très cultivé formé à une *paideia* classique et qui pouvait saisir le sens de l'enseignement de Théodore de Mopsueste. Son enseignement catéchétique a situé l'instruction des idées chrétiennes dans le contexte de la communauté religieuse et de la participation rituelle. Pour ce faire, il a cherché à produire une vue christianisée du monde et de la place de la conversion dans une communauté de culte. L'attention de Théodore aux composantes communes, cognitives et rituelles, d'initiation suggère une compréhension substantielle de la conversion religieuse, mais qui permet d'éviter une trop grande importance sur la transformation intellectuelle et psychologique. Tout au long de cette étude, la catéchèse apparaît comme une valeur inestimable pour comprendre la capacité des membres du clergé de former un nombre toujours croissant de nouveaux adeptes du christianisme. Schwartz aborde trois aspects importants de la catéchèse : l'immersion dans la structure sociale

de l'Église, l'enseignement de la théologie chrétienne, et la performance rituelle de la conversion. Il soutient que l'impact social, intellectuel et physique de la catéchèse s'élevait à quelque chose de proche de la *paideia* classique. Comme l'éducation gréco-romaine, qui socialisait des élites via une instruction complète de la grammaire et de la rhétorique, la catéchèse contribuait à modeler une culture chrétienne propre. Le seul défaut réel dans l'interprétation de Schwartz de la catéchèse concerne le titre du livre. L'usage du mot *Paideia* dans *Paideia and Cult* se réfère à la supposition de l'auteur selon laquelle Théodore a offert dans ses homélies une *paideia* chrétienne distincte. La formation de Théodore, sans aucun doute, a influencé ses sermons catéchétiques. Il a utilisé sa formation rhétorique à bon escient lorsque, par exemple, il a employé la technique de l'*ekphrasis* pour inculquer un sentiment de crainte chez ses élèves. Pourtant, Théodore n'avait aucune intention de former ses catéchumènes à employer le même dispositif rhétorique. L'*ekphrasis* était simplement un outil utilisé par Théodore pour transmettre mieux son message. Schwartz a raison d'affirmer que la *paideia* signifiait « culture » ainsi que « éducation ». Pour résumer, le livre offre une introduction claire et concise à l'initiation chrétienne dans son contexte classique (romain), mais aussi pour le fonctionnement d'une communauté chrétienne primitive, celle d'Antioche à la fin du IV^e siècle. Plus généralement, le livre fournit de nouvelles perspectives sur l'Église chrétienne tardo-antique, et une approche originale du processus de la christianisation et de la conversion de l'Empire romain à travers le prisme de la pédagogie, plutôt que celui des lois, des institutions ou de la démographie. Schwartz reconnaît correctement l'influence de la *paideia* sur les homélies de Théodore, et son livre est très utile pour comprendre la pédagogie catéchétique de Théodore ainsi que, de façon plus générale, l'importance de la catéchèse.

Spyros P. PANAGOPOULOS

Abrégé de la Grammaire de saint Augustin, texte établi, traduit et commenté par Guillaume Bonnet. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol., LII-94 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-01465-4.

L'école française de linguistique ancienne manifeste, depuis quelques années, un regain d'intérêt pour les traités grammaticaux que nous a laissés l'Antiquité tardive. On doit s'en réjouir, car, s'il faut reconnaître que leur valeur et leur originalité sont inégales, ces textes restent des sources fort précieuses pour appréhender une dimension souvent négligée de la culture scolaire de l'époque et, surtout, pour mettre en lumière la conception que Latins et Grecs avaient de leur propre langue et de son système. Au sein de ce corpus, l'*Abrégé de la Grammaire de saint Augustin* occupe une place à part, non tant pour son contenu – marqué par une grande banalité – que pour sa transmission exclusivement indirecte (la version longue étant perdue) et pour l'identité de son auteur présumé qui, pour une fois, n'est pas un maître d'école obscur, mais le prince des pères de l'Église latine. On pouvait donc regretter que cet opuscule ne fût accessible qu'à travers les éditions vieilles et parfois peu fiables de Mai (1852) et de Weber (1861), cette dernière étant la mieux diffusée puisqu'elle fut reprise par Keil (*GL*, 5, 1868, p. 494-496, 12). Cette lacune est désormais comblée grâce à l'édition procurée, dans la Collection des Universités de France, par notre collègue

Paul JOHNSON & Martin MILLETT (Ed.), *Archaeological Survey and the City*. Oxford, Oxbow Books, 2012. 1 vol., 357 p., 275 illus. (UNIVERSITY OF CAMBRIDGE MUSEUM OF CLASSICAL ARCHAEOLOGY MONOGRAPH NO. 2). Prix : 36 £. ISBN 978-1-8421-7509-5.

Cet ouvrage consacré à la prospection archéologique est le fruit d'un colloque organisé en mai 2010 par la *Faculty of Classics* de l'Université de Cambridge. Ce dernier rassemblait des chercheurs menant des projets de recherches faisant appel à des méthodes non-intrusives de détection de vestiges archéologiques. Ce colloque visait à confronter les avancées techniques et les apports méthodologiques de la prospection archéologique urbaine antique. Il s'agissait en particulier de réévaluer la pertinence de sa mise en œuvre en contexte urbain. Cet ouvrage collectif s'organise autour de plusieurs thèmes. Tout d'abord, les auteurs s'interrogent sur l'augmentation du nombre de prospections menées à grande échelle produisant des résultats suffisamment importants pour qu'émergent de nouveaux modèles analytiques. L'évolution technologique des trente dernières années engendre par ailleurs l'apparition de nouveaux types de données qui permettent d'aborder désormais des questions spécifiques à certains domaines de la vie urbaine. Enfin, le troisième thème abordé est l'intégration et l'application des différentes techniques et méthodologies permettant de synthétiser de nouveaux aspects de l'information archéologique et dès lors d'en exploiter plus efficacement le potentiel. Dans une première partie, P. Johnson, *Conceptualising Townscapes: Perceptions of Urbanism and their Influence on Archaeological Survey Strategies* (p. 8-23), M. Millett, *Understanding Roman Towns in Italy: Reflections on the Role of Geophysical Survey* (p. 24-44) et G. J. Verhoeven, *Understanding Roman Towns in Italy: Reflections on the Role of Geophysical Survey* (p. 45-67) consacrent quelques pages aux approches et méthodes de la prospection archéologique. P. Johnson s'attache à exposer différentes utilisations nouvelles des données issues de prospections géophysiques. Pour l'auteur, la prospection constitue certes un outil de contextualisation géographique et topographique d'un site mais doit par ailleurs garder une pertinence au sein de l'évolution de la discipline et du discours en archéologie romaine. Les travaux de M. Millett en Italie centrale révèlent, quant à eux, l'importance de la conception tridimensionnelle du travail de prospection et, partant, souligne l'importance du développement d'outils spécifiques permettant l'exploitation de ce type de données. Enfin, les réflexions de G. J. Verhoeven démontrent l'intérêt de la combinaison de nouvelles méthodes et techniques liées à l'utilisation d'appareils digitaux en photographie aérienne. L'auteur soulève par ailleurs les nombreux problèmes méthodologiques rencontrés mais aussi les perspectives nouvelles offertes à la discipline. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à la prospection de surface. T. Whitelaw, *Collecting Cities: some Problems and Prospects* (p. 70-106) tente de mettre en évidence les problèmes, les perspectives et les limites de la prospection de surface en Méditerranée. Il insiste sur la nécessité de repenser l'approche ainsi que la méthodologie d'acquisition et de traitement des données. E. Vaccaro, *Re-Evaluating a Forgotten Town using Intra-Site Surveys and the GIS Analysis of Surface Ceramics: Philostrate-Sofiana (Sicily) in the Longue Durée* (p. 107-145) présente une méthodologie intéressante de traitement des données de ramassage de céramique en surface. Celle-ci combinée à d'autres méthodes de recherche a permis de resituer le

rôle économique de la *statio* de Philosophiana, de la fin de la période romaine au début du haut Moyen Âge. On lira avec intérêt les résultats présentés par J. Poblome, *et al.*, *Tinkering with Urban Survey Data: How Many Sagalassos-es do we Have?* (p. 146-174), s'intéressant également aux limites et enjeux du ramassage céramique de surface. La dernière partie de l'ouvrage consacrée à la prospection géophysique présente plusieurs études de cas. N. Spencer et S. Hay, *Amara West: Remote Sensing at a Pharaonic Town in Northern Sudan* (p. 176-201) mettent en évidence les possibilités mais aussi les limites de la magnétométrie sur un site de la vallée du Nil. Les nouvelles perspectives envisagées par W. Neubauer, *et al.*, *Long-term Integrated Archaeological Prospection at the Roman Town of Carnuntum/Austria* (p. 202-221), concernent le développement de nouveaux outils de traitement et d'analyse des données de prospection ; ils donnent bon espoir de voir un jour la discipline devenir plus accessible à l'archéologue lambda. Dans *Integrating Aerial Photography, Historical Cartography, Archeological Excavations and Geophysical Survey on the Roman Colony of Mariana (Corsica, France)* (p. 222-240), C. Corsi souligne la nécessaire complémentarité entre les techniques de prospections non-intrusives et les techniques classiques de recherche archéologiques, dans l'étude d'un site urbain romain. L. Verdonck, *Fluxgate Gradiometer and GPR Survey to Locate and Characterize the Perimeter, Early Imperial Centre and Street Network of the Roman Town Mariana (Corsica)* (p. 241-260) souligne l'apport essentiel des techniques de prospection géophysiques dans l'étude et la reconstitution du paysage urbain du site romain de Mariana. F. Vermeulen, *et al.*, *Surveying the Townscape of Roman Trea (Picenum)* (p. 261-282), insistent sur l'importance du choix et de l'adaptation des techniques de prospection au terrain et aux caractéristiques spécifiques de chaque site urbain. L'étude du site urbain de Gabii par S. Kay dans *Geophysical Survey of the City of Gabii, Italy* (p. 283-302), a démontré l'efficacité du déploiement des analyses géophysiques de grande échelle sur des sites ouverts en permettant la cartographie de nouveaux grands ensembles de structures urbaines jusqu'alors inconnus. La dernière contribution de l'ouvrage présente le développement d'une stratégie de prospection à grande échelle du *Portus Romae*. S. Keay, *et al.*, *Challenges of Port Landscapes. Integrating Geophysics, Open Area Excavation and Computer Graphic Visualisation at Portus and the Isola Sacra* (p. 303-357) donnent un aperçu des très nombreuses nouvelles technologies mises en œuvre permettant d'affronter l'ensemble des défis posés par l'étude d'un complexe urbain aussi important que l'ancien port de Rome. On y appréciera les nombreuses illustrations de grande qualité qui témoignent du travail titanesque déjà réalisé par les membres du Portus Project. Ouvrage théorique avant tout, *Archeological Survey and the City* donnera au lecteur un état de la question sur les stratégies de traitement des données des différents types de prospections non-intrusives réalisables aujourd'hui. L'ensemble des contributions confirme à nouveau l'efficacité et l'importance de la discipline dans la recherche archéologique actuelle. En définitive, l'ouvrage ouvre de nombreuses perspectives sur l'avenir de la prospection comme discipline distincte, les nouvelles technologies qui se développent et les possibilités de démocratisation d'accès à des techniques qui restent encore aujourd'hui très onéreuses.

Nicolas PARIDAENS

Pierre CAYE, Florence MALHOMME, Gioia M. RISPOLI & Anne-Gabrièle WERSINGER (Ed.), *L'Harmonie, entre Philosophie, Science, et Arts, de l'Antiquité à l'âge moderne*. Naples, Giannini, 2011. 1 vol., 410 p. (ATTI DELL'ACCADEMIA PONTANIANA, NUOVA SERIE, 59, SUPPLEMENTO 2010). Prix : 60 €. ISSN : 1121-9238 ; ISBN 978-88-7431-542-0.

Cet ouvrage, particulièrement dense, regroupe vingt-cinq articles, avec un avant-propos et une postface, consacrés à l'harmonie dans toute son étendue. Le livre s'ouvre sur une introduction aux harmonies des anciens Grecs, et plus particulièrement des présocratiques, par A.-G. Wersinger, qui complète sa réflexion par un second article consacré à ce qu'elle appelle la subversion hénologique de l'harmonie chez Aristote. Dans le premier article, l'auteur explique qu'avant Platon, les schèmes dominants de l'harmonie sont le cercle et l'intervalle. Dans le second article, l'auteur montre que le sens de jointure qu'on a originellement dans la notion d'harmonie se perd chez Aristote, qui y substitue le sens d'ordre, de tout organisé. La contribution de M. Tortorelli Ghidini porte sur l'harmonie orphique, entre étymologie et théogonie. Elle part de la mention de l'harmonie dans le célèbre papyrus de Derveni et remarque à juste titre que cette figure d'Harmonie est étroitement associée à Aphrodite, qui porte aussi les épiclèses d'Ourania et Peithô. En analysant le rapport de ces trois compétences d'Aphrodite, l'auteur montre que, dans la conception orphique, l'harmonie joue un rôle cosmogonique essentiel. U. Criscuolo étudie les rapports entre âme et harmonie à la lumière de l'*Oracle chaldaïque* 97. Dans ce fragment, l'âme est opposée au corps en ce qu'elle a en elle le divin et l'harmonie, ce qui justifie différents parallèles, en particulier le *Phédon* de Platon. M.-A. Zagdoun consacre son propos à l'harmonie telle qu'elle est conçue dans la philosophie stoïcienne, du kosmos à l'homme. En dehors de Cléanthe, il n'y a pas à proprement parler de sens musical du concept d'harmonie. G.M. Rispoli aborde la distinction entre harmonie (*harmonia*) et composition (*synthesis*), en lisant trois traités en particulier, celui sur l'interprétation de Démétrios, celui sur la composition stylistique de Denys d'Halicarnasse et celui sur les poèmes de Philodème de Gadara. M. Briand se concentre sur le corpus pindarique pour voir de quelle manière l'harmonie fonctionne à la fois comme liaison poétique et comme alliance rituelle, c'est-à-dire sur le plan esthétique et idéologique. L'harmonie est à la fois sonore et visuelle : la composition pindarique repose sur l'accord et la symétrie. Ce style est une représentation de l'harmonie comme pacte entre les hommes et les dieux, dans une alliance rituelle dont le mariage est une figure. On regrettera toutefois dans cet article la méconnaissance du sens technique d'*harmonia* chez Pindare, puisqu'est faite la confusion entre harmonies antiques et modes modernes. S. Perceau étudie quant à elle Euripide, plus précisément dans ses *Phéniciennes*, pour voir si les figures de l'harmonie tragique ne peuvent pas être interprétées comme un manifeste poétique. Remarquant que cette pièce est riche en innovations et qu'elle s'ouvre sur un prologue où domine le contraste entre dysharmonie et harmonie, elle s'interroge sur manière dont la déesse Harmonie est présentée. Elle émet ainsi l'hypothèse que la Muse d'Euripide est d'abord une Muse paradoxale, fille d'Harmonie, elle-même fille des contraires Aphrodite et Arès. Il y a donc à la fois de l'harmonie et de la dysharmonie dans la manière d'Euripide, comme en témoigneraient aussi les chromatismes de sa musique. G. Massimila explore

l'usage que font les poètes hellénistiques du terme *harmonia*. Le sens musical est dominant ; il y a parfois une certaine ambiguïté avec le nom propre. Certaines expressions font problème, comme « harmonie italienne », qui pourrait être comprise comme la locrienne. Y. Lehmann rapproche quant à lui les harmonies médicales et musicales. Il s'agit essentiellement du commentaire d'un fragment du dialogue philosophique *Tubéron* de Varron, où il est tout particulièrement question de la durée de la gestation humaine. La manière dont les différentes phases fœtales sont présentées montre clairement un héritage musical pythagoricien, puisque les nombres sollicités sont ceux qui permettent de penser les rapports mathématiques présidant aux intervalles. A.M. Ieraci Bio poursuit sur cette réflexion médicale, en voyant comment s'articulent médecine et théologie dans le corps humain dans l'œuvre des médecins, de Galien aux Pères de l'Église. Deux sens dominant dans le lexique médical : l'harmonie comme suture et comme proportion. L'auteur montre que Grégoire de Nysse s'inspire de Galien dans une analogie entre l'âme et le corps qui repose sur l'harmonie. G. Matino apporte un éclairage très original sur le rapport entre ordre et harmonie dans les textes juridiques. Le code de Justinien semble en effet puiser dans la médecine galénique l'idée d'un équilibre originaire mis à mal par l'intervention de la nature. L'urbanisme est également concerné par l'harmonie, comme le montre G. Greco, qui étudie celle des espaces dans les cités de l'Occident grec, et tout particulièrement dans la relation que les espaces publics entretiennent avec les espaces privés. C'est une région privilégiée puisqu'elle a vu l'installation de nombreuses colonies pratiquant un plan des plus réguliers. C'est dans les Psaumes 111 et 112 que R. Maeynet essaie de mettre en évidence une harmonie qui repose essentiellement sur des reprises lexicales. Les échos internes et d'un psaume à l'autre sont importants, mais il faudrait pouvoir étudier plus en détails le texte hébreu. La dimension théologique de l'harmonie musicale, importante chez saint Augustin, fait l'objet d'une analyse très fouillée de P. Magnard, une « cascade d'harmonie » selon ses termes. Saint Augustin distingue cinq niveaux de musique (son, voix, mémoire, jugement, éternité). L'harmonie trouve son ultime degré dans l'accord de l'âme humaine avec Dieu, dans la musique des anges. Dans un second temps du livre, on passe à l'harmonie telle qu'elle est enseignée à la Renaissance et dans le monde classique. C'est ainsi que A. Angelini fait porter sa réflexion sur l'harmonie du monde et millénarisme dans l'œuvre de Francesco Zorzi, auteur d'un *De harmonia mundi*. P. Caye établit le lien entre Antiquité et Renaissance par l'exploration de l'harmonie dans la philosophie morale. L'auteur examine un apparent paradoxe : comment une morale de l'harmonie et de l'ordre qui veut d'abord atteindre une perfection intérieure peut-elle changer le monde ? Si la philosophie aristotélicienne pousse l'homme à se mettre au rythme du monde, la morale de l'harmonie renaissante invite l'homme à se mouvoir dans l'inertie et par ce mouvement à en déplacer le centre de gravité. Montaigne est à l'honneur également, par la contribution de T. Gontier qui confronte l'harmonie du monde à celle de l'homme dans les *Essais*. Le monde de Montaigne n'est pas à proprement parler harmonieux, en ce qu'il est particulièrement illisible et la musique ne permet pas de passer de l'intelligence humaine à celle des choses. Elle abaisse plutôt l'intellect vers les émotions, sur leur diversité, et c'est précisément dans l'unité de cette diversité que résident l'harmonie et la cohérence de l'homme. J. Seidengart présente la conception de l'harmonie universelle dans la cosmologie infinitiste de

Giordano Bruno. F. Malhomme est très soucieuse de la musique du verbe dans les *Prose della volgar lingua* de Pietro Bombo. L'harmonie verbale repose sur un paradigme musical, que ce soit dans l'élection ou la disposition des mots, mais aussi dans le son et le rythme. Mais plus encore, il y a une pensée philosophique du style, qui repose sur le mélange, le tempérament et le juste milieu. C'est ainsi que dans le concept d'harmonie l'esthétique rejoint la morale. S. Trottein explore le rapport entre harmonie et *disegno* de Varchi, dans ses *Lezzione della maggioranza delle arti*, à Zuccaro, dans son *Idée des peintres, sculpteurs et architectes*. L'auteur montre que si l'harmonie est une condition nécessaire de la beauté, elle ne suffit pas : le goût et le jugement occupent une part de plus en plus importante, ce qui procède d'une réflexion menée à partir du sensible. G. Trottein considère l'harmonie dans l'œuvre du peintre Raphaël, comme précédant la chute. Dans les œuvres de Vasari et de Cellini se manifeste un tournant dans la conception des maîtres italiens, qui s'opère entre Raphaël et Michel-Ange. Si l'harmonie domine dans le portrait de Raphaël, celui de Michel-Ange est bien moins harmonieux et plus conflictuel. La réflexion sur l'harmonie en peinture est poursuivie par D. Dauvois qui prend pour corpus la seconde moitié du XVII^e siècle français. Il explore l'analogie entre la musique et le coloris qu'on trouve dans le discours des peintres. L'harmonie des couleurs n'est pas une science formelle des proportions, c'est bien plutôt l'harmonie des compositions réalisés par le bon ordre des figures qui importe. De la peinture on va à l'esthétique du jardin classique, où C. Fricheau interroge la part des valeurs enseignées par la musique, partant des ouvrages du R.P. Mersenne consacrés à l'harmonie universelle, où il y a une théorie physique du son qui éclipse la mathématique des proportions. Ce qui compte, c'est le mouvement suscité dans l'âme, qui se retrouve dans le plaisir des jardins. L'auteur invite à une nouvelle manière de ressentir le jardin : plutôt qu'en y voyant rigidité et symétrie, il s'agit surtout de s'y promener, de se mettre en mouvement. Enfin, M. Groult considère l'*Encyclopédie* en ce qu'elle met en rapport harmonie et systématique. Définissant l'harmonie comme le rapport entre le tout et les parties, il estime que l'*Encyclopédie* traite essentiellement d'harmonie. C'est évidemment l'article « Harmonie » qui constitue le point de départ de la réflexion, qui vise à montrer que l'étude de l'harmonie suppose l'analyse des éléments, en ce qu'ils forment système. En somme, cet ouvrage aborde l'harmonie dans toutes ses dimensions, ce qui constitue une contribution essentielle à la compréhension de ce concept fondamental.

Sylvain PERROT

Greek and Roman Musical Studies. 1 (2013). Leyde – Boston, Brill. 1 vol., 259 p. Prix : 61 €. ISSN 2212-974X.

Greek and Roman Musical Studies est le premier périodique consacré spécifiquement à l'étude de la musique grecque et romaine. Il est le fruit de la décision de l'association MOISA en 2012 de créer une tribune pour les travaux sur ce sujet qui connaît aujourd'hui un bel essor. Pour sa première livraison, cette revue propose un dossier essentiel, la publication de la tombe dite « du poète », fouillée dans le quartier de Daphni à Athènes au début des années 1980 et dont le matériel exceptionnel est exposé au Musée archéologique du Pirée. Cette tombe – il s'agit de la « tombe II » de

Giordano Bruno. F. Malhomme est très soucieuse de la musique du verbe dans les *Prose della volgar lingua* de Pietro Bombo. L'harmonie verbale repose sur un paradigme musical, que ce soit dans l'élection ou la disposition des mots, mais aussi dans le son et le rythme. Mais plus encore, il y a une pensée philosophique du style, qui repose sur le mélange, le tempérament et le juste milieu. C'est ainsi que dans le concept d'harmonie l'esthétique rejoint la morale. S. Trottein explore le rapport entre harmonie et *disegno* de Varchi, dans ses *Lezzione della maggioranza delle arti*, à Zuccaro, dans son *Idée des peintres, sculpteurs et architectes*. L'auteur montre que si l'harmonie est une condition nécessaire de la beauté, elle ne suffit pas : le goût et le jugement occupent une part de plus en plus importante, ce qui procède d'une réflexion menée à partir du sensible. G. Trottein considère l'harmonie dans l'œuvre du peintre Raphaël, comme précédant la chute. Dans les œuvres de Vasari et de Cellini se manifeste un tournant dans la conception des maîtres italiens, qui s'opère entre Raphaël et Michel-Ange. Si l'harmonie domine dans le portrait de Raphaël, celui de Michel-Ange est bien moins harmonieux et plus conflictuel. La réflexion sur l'harmonie en peinture est poursuivie par D. Dauvois qui prend pour corpus la seconde moitié du XVII^e siècle français. Il explore l'analogie entre la musique et le coloris qu'on trouve dans le discours des peintres. L'harmonie des couleurs n'est pas une science formelle des proportions, c'est bien plutôt l'harmonie des compositions réalisés par le bon ordre des figures qui importe. De la peinture on va à l'esthétique du jardin classique, où C. Fricheau interroge la part des valeurs enseignées par la musique, partant des ouvrages du R.P. Mersenne consacrés à l'harmonie universelle, où il y a une théorie physique du son qui éclipse la mathématique des proportions. Ce qui compte, c'est le mouvement suscité dans l'âme, qui se retrouve dans le plaisir des jardins. L'auteur invite à une nouvelle manière de ressentir le jardin : plutôt qu'en y voyant rigidité et symétrie, il s'agit surtout de s'y promener, de se mettre en mouvement. Enfin, M. Groult considère l'*Encyclopédie* en ce qu'elle met en rapport harmonie et systématique. Définissant l'harmonie comme le rapport entre le tout et les parties, il estime que l'*Encyclopédie* traite essentiellement d'harmonie. C'est évidemment l'article « Harmonie » qui constitue le point de départ de la réflexion, qui vise à montrer que l'étude de l'harmonie suppose l'analyse des éléments, en ce qu'ils forment système. En somme, cet ouvrage aborde l'harmonie dans toutes ses dimensions, ce qui constitue une contribution essentielle à la compréhension de ce concept fondamental.

Sylvain PERROT

Greek and Roman Musical Studies. 1 (2013). Leyde – Boston, Brill. 1 vol., 259 p. Prix : 61 €. ISSN 2212-974X.

Greek and Roman Musical Studies est le premier périodique consacré spécifiquement à l'étude de la musique grecque et romaine. Il est le fruit de la décision de l'association MOISA en 2012 de créer une tribune pour les travaux sur ce sujet qui connaît aujourd'hui un bel essor. Pour sa première livraison, cette revue propose un dossier essentiel, la publication de la tombe dite « du poète », fouillée dans le quartier de Daphni à Athènes au début des années 1980 et dont le matériel exceptionnel est exposé au Musée archéologique du Pirée. Cette tombe – il s'agit de la « tombe II » de

la fouille qui a mis au jour deux sépultures contemporaines –, présente en effet la particularité d'avoir accueilli trois instruments de musique différents, un *aulos*, une lyre et, cas jamais documenté par ailleurs, une harpe. Il reste très exactement un tuyau de l'*aulos* en bois, la carapace de tortue qui constituait la caisse de résonance de la lyre et deux montants de la harpe, eux aussi en bois. Mais la fouille devait réserver deux autres surprises de taille : un des rares papyrus trouvés en Grèce et des tablettes en bois inscrites, accompagnées d'un nécessaire à écrire comportant une boîte, un stylet et un pot à encre. Le bon état de ces objets, construits en matériaux périssables, s'explique par leur conservation dans un terrain humide. Deux communications préliminaires de cette trouvaille ont été présentées en 2012 à Salerne, au congrès de MOISA et à Athènes quelques mois plus tard. Cet ensemble se trouve donc publié par sept articles explorant chacun un aspect particulier. Le premier, écrit par E. Pöhlmann, est une présentation de la fouille des deux tombes trouvées conjointement à Daphni, de l'historique des travaux de mise au jour et de restauration, et de leur réception dans la presse grecque et internationale. La tombe I a accueilli la dépouille d'un adulte d'une quarantaine d'années, la tombe II celle d'un individu d'une vingtaine d'années, de sexe indéterminé. A. Alexopoulou et A.-A. Kaminari présentent les principaux résultats de l'analyse par imagerie multispectrale de certains artefacts, recourant notamment aux rayons infrarouges. Cette méthode non invasive a permis d'améliorer considérablement la lecture des lettres sur le papyrus et les tablettes, de même que la compréhension des dessins et des pigments sur les lécythes retrouvés dans la tombe I. L'étude de ces lécythes permet à E. Simon et I. Wehgartner de dater les inhumations de 430-425 avant notre ère. M.L. West édite les lettres conservées sur les fragments de papyrus et sur les planchettes de bois ; on y reconnaît des fragments métriques écrits en alphabet ionien mais qui ne peuvent être rapprochés de textes connus. L'*aulos* est publié par St. Psaroudakes qui en présente une étude organologique très poussée. Un seul tuyau a été conservé, ce qui rend la restitution de l'instrument incomplète. L'auteur produit des parallèles bienvenus avec les autres *auloi* conservés, et aboutit à une tentative de reconstitution et d'identification de l'échelle. Un appendice est consacré à la lyre. Les vestiges de la harpe sont analysés par Ch. Terzis, qui met en évidence qu'il s'agit d'un *trigonon* dont il ne reste que la caisse de résonance et un montant. L'instrument est situé dans son contexte, par comparaison avec les sources littéraires et iconographiques. Il faut aussi saluer le recours à l'archéologie expérimentale pour la reconstitution de l'*aulos* et du *trigonon*. Enfin, S. Hagel propose une hypothèse sur la tessiture et l'accord de l'*aulos* et de la harpe, sur la base de modélisations informatiques qu'il a mises au point depuis plusieurs années, et compare les résultats obtenus à ses analyses d'autres artefacts conservés, pour situer les trouvailles de Daphni dans les échelles utilisées habituellement à cette époque en musique. C'est donc là un dossier des plus précieux et le travail accompli est considérable ; l'on peut cependant regretter quelques manques, en particulier l'étude anthropologique et celle des rituels funéraires. Rien n'est dit en effet de la position du squelette, de la présence ou non d'un linceul, ce qui est un point important dans la mesure où les jus de décomposition ont pu déplacer les instruments, voire détruire certains éléments par leur acidité. Il faut donc appeler de nos vœux quelques compléments à cette publication qui est déjà très avancée. Le reste du numéro comporte des articles variés, qui témoignent de la variété des sources dispo-

nibles pour les spécialistes de musique antique. M. Bettini, à qui l'on doit plusieurs études majeures sur le rôle de la voix dans le monde romain, propose un article sur la langue des discours dans la Rome archaïque, sous un angle anthropologique. C'est la question de l'autorité s'exprimant au moyen du style et de la musique de la langue qui l'intéresse tout particulièrement. Sont ainsi examinés les parallélismes, les échos phoniques et les répétitions syllabiques, qui permettent de conduire le public à croire ce qu'il entend par le biais de la *delectatio*. L'effet obtenu par ces jeux de langage est donc proche de celui que la musique peut provoquer, comme le montre l'emploi en latin du verbe *canere*. La contribution de C. Vendries est consacrée à l'iconographie musicale des terres cuites fabriquées en Égypte hellénistique et romaine, corpus d'une richesse largement sous-estimée ; il y présente le cadre épistémologique d'une monographie en préparation, soulignant l'absence ou la médiocrité des informations contextuelles qui sont attachées au corpus, les incertitudes qui en découlent (datation) et la nécessaire attention à porter à la représentation des instruments qui n'est ni réaliste ni organologiquement exacte. De tous les supports, les terres cuites sont sans doute celui où l'on trouve la plus grande variété d'instruments : *aulos*, *aulos* traversier, orgue hydraulique, syrinx, cithare, lyre... C. Vendries démontre enfin l'intérêt de ces « bibelots » qui illustrent les échanges entre différentes cultures qui se côtoient dans le delta du Nil. P. Le Ven adopte une approche synesthésique dans un article portant sur les couleurs du son, en explorant le concept de *poikilia* et son contexte esthétique, cette notion recouvrant aussi bien des effets visuels que musicaux. L'auteur apporte ici une contribution réelle à l'archéologie des sens, et tente de comprendre l'utilisation par les Grecs des couleurs pour qualifier certains sons, qu'il faut toutefois parvenir à identifier. Il rappelle que les mondes sonore et visuel grecs s'inscrivent dans des cadres sociaux, culturels et religieux spécifiques. Le terme de *poikilia* connaît sa grande fortune à l'époque archaïque et porte en germe une évolution qui se manifeste à l'époque classique : l'introduction du mot abstrait *chrôma* pour subsumer l'ensemble des couleurs, qui devient rapidement un terme technique dans le lexique des musicographes. Enfin, M. Raffa étudie le débat entre *logos* (au sens de rapport mathématique) et *diastema* (au sens d'intervalle) dans le *Commentaire aux Harmoniques de Ptolémée* fait par Porphyre. L'auteur s'intéresse d'abord à l'usage que Porphyre fait de ses sources, au point de faire de ces deux notions des synonymes. C'est ainsi qu'il se sert d'Archytas et de Platon pour défendre sa propre conception. Le volume s'achève sur trois comptes rendus de livres. C'est donc là un périodique des plus précieux pour les spécialistes de musique antique, et une excellente vitrine des études qui peuvent être faites en la matière. Sylvain PERROT

COMPTES RENDUS – RECENSIES – BOOK REVIEWS

Gérard LAMBIN, *Timothée de Milet. Le poète et le musicien*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013. 1 vol., 212 p. Prix : 16 €. ISBN 978-2-7535-2306-7.

Il était temps qu'une monographie fût consacrée à ce grand compositeur que fut le « rouquin de Milet ». Le travail n'était pas simple, tant cette personnalité de la musique antique, malgré sa célébrité, est malaisée à cerner. Le premier mérite de cet ouvrage est donc de rassembler l'ensemble des sources disponibles, selon l'habitude philologique consistant à distinguer les témoignages sur l'auteur de ses productions. Mais à procéder ainsi, Gérard Lambin ne peut éviter certaines redites : l'on aurait ainsi préféré voir réunies les réflexions sur l'esthétique de Timothée et celles sur sa pratique des genres musicaux, nomes et dithyrambes. On pourrait en effet reprocher à l'auteur de ne pas avoir posé de véritable problématique à résoudre sur l'œuvre de Timothée. De fait, ce livre constitue davantage une synthèse de la documentation antique et moderne sur Timothée, mais qui propose des remarques tout à fait pertinentes, qui ont le grand mérite de revenir sur une vulgate trop suivie par les hellénistes, notamment sur l'histoire de ce qu'on appelle bien vite le « nouveau dithyrambe », sans finalement avoir réfléchi à ce que pouvait être l'« ancien ». Il est regrettable que si l'auteur cite bien le recueil de D.F. Sutton, *Dithyrambographi Graeci* (1989), il ne fasse aucun renvoi au livre de référence de B. Zimmermann, *Dithyrambos. Geschichte einer Gattung*, qui a fait l'objet d'une seconde édition en 2008. Il faudra enfin compléter cette monographie sur Timothée par l'ouvrage collectif qui vient d'être publié à Oxford par B. Kowalzig et P. Wilson, *Dithyramb in Context* (2013). Dans une première partie, G. Lambin présente Timothée et son œuvre, avec les quelques éléments donnés par les anciens sur sa vie et la liste de ses compositions. Partant de la notice de la *Souda*, l'auteur explore chacun des témoignages, en insistant à bon droit sur deux points. Le premier est que Timothée a vécu à une époque faste en innovations musicales : il se trouve être le contemporain d'Euripide et d'Agathon, grands noms du théâtre, mais aussi de Philoxène de Cythère et Téléstès de Sélinonte qui se sont illustrés dans le dithyrambe. Mais si les originalités peuvent séduire, elles sont souvent condamnées et, comme tous ces compositeurs, Timothée fut fustigé, notamment dans le célèbre fragment du *Chiron* de Phérécrate, au point de trouver plus de succès auprès du roi de Macédoine. Le second point est la difficulté de faire le départ entre les témoignages authentiques et ceux qui relèvent de la légende : l'épisode des éphores de Sparte tranchant les cordes de la cithare en est la meilleure preuve, puisque les sources hésitent entre Terpandre et Timothée. Il est certain que Timothée fut un grand novateur qui a contribué à mêler nome et dithyrambe. G. Lambin mobilise des textes essentiels sur l'esthétique de Timothée et en livre souvent un juste commentaire. Ce qu'il faut retenir, c'est l'usage du mètre libre dans le nome, alors que ce dernier était écrit depuis l'origine en mètre héroïque : le vers libre

est un emprunt au dithyrambe et se prête mieux à l'utilisation d'une langue un peu ampoulée, le « style dithyrambique ». Comme le rappelle l'auteur, c'est ce qui fait la difficulté de reconnaître dans les fragments transmis des extraits de nomes ou de dithyrambes, en l'absence de mention précise (sont sûrs pour les nomes : *Perses*, *Nauplios* et *Niobè* ; pour les dithyrambes : *Elpènor*, *Ajax furieux*, *Scylla*, *Enfantement de Sémélé*). Il est curieux que l'auteur ait consacré sa deuxième partie à Timothée musicien et les deux suivantes à Timothée poète, dans une civilisation qui se garde bien de distinguer les mots de leur mise en musique, car la langue de Timothée ne saurait être étudiée indépendamment de ses audaces rythmiques et mélodiques. Il est tout aussi surprenant qu'il ait partagé ses remarques sur les *Perses* entre deux parties, l'une consacrée aux fragments divers et au papyrus d'Abousir, et l'autre au fragment 791. Ces quatre parties sont donc autant de développements sur la manière de Timothée, sous tous ses aspects. G. Lambin part de ce que Timothée dit lui-même de son art, dans le fragment 796, hommage au jeune Zeus qui chasse la vieille Muse de son père Kronos. Partisan d'une nouvelle Muse, comme la plupart des grands compositeurs contemporains, il se heurte à la levée de boucliers des traditionalistes, dont Phérécrate, qui reproche à Timothée de violer la Muse. Ce texte du *Chiron* mérite toujours d'être relu, même si D. Restani en avait donné une interprétation de référence. Il est probable que nous n'en avons pas encore compris toutes les subtilités, en ce que ce texte propose un véritable condensé de l'histoire du dithyrambe, avec des termes dont l'auteur indique à bon droit qu'ils trouvent des échos notamment chez Aristophane (*strephein*, *kampè*). Sans approfondir malheureusement ces questions, l'auteur produit quelques analyses métriques bienvenues, mais le parti qu'il en tire n'est pas toujours assuré. Ainsi écrit-il qu'Aristoxène appelait crétique le ditrochée, ce qui n'est nullement attesté (p. 41). Suit une réflexion sur la pratique harmonique de Timothée, et l'auteur a raison de rappeler le passage de Denys d'Halicarnasse qui explique que les dithyrambographes de l'époque aimaient à mêler les harmonies (dorienne, phrygienne, lydienne) et les genres (diatonique, enharmonique, chromatique). Timothée était passé maître dans l'art de la métabole, sachant que, comme l'auteur le développe à juste titre, il existe dans la théorie musicale grecque une éthique des harmonies, comme une des rythmes. Cette deuxième partie se clôt sur la reprise de l'analyse qu'A. Bélis a donnée de ce qu'elle a identifié comme un extrait de l'*Ajax furieux* sur le papyrus de Berlin 6870. Dans la troisième partie, l'auteur considère les genres musicaux dans lesquels Timothée s'est illustré. Dans les hymnes, il fait un sort à celui créé en l'honneur d'une Artémis dont il faut remarquer les traits archaïques de déesse liée à la fécondité et à la fertilité. Dans le passage qu'il consacre au dithyrambe, l'auteur a raison de revenir sur le sens d'*anabolè* comme « prélude », car si ce sens a été bien démontré par G. Comotti, le dossier mérite d'être repris et approfondi. La synthèse est bienvenue, mais le manque de problématisation ne permet pas de dépasser certains lieux communs sur le « nouveau dithyrambe » qu'il convient de revoir à la lumière de nouveaux critères. On pourra faire le même constat sur le nome : pour bien comprendre les innovations de Timothée, il aurait fallu reposer les origines du genre. L'auteur se trouve donc tributaire de certaines idées qu'il faudrait nuancer à la lumière d'autres sources que purement philologiques. Les *Perses* font l'objet de la quatrième partie, pour les fragments connus par la tradition indirecte et le papyrus d'Abousir, et de la cinquième partie, consacrée spécifiquement au fragment

791. Pour tous ces textes, il est curieux de ne pas avoir conservé la notation musicale, mais l'auteur rappelle à juste titre que ces papyrus étaient destinés davantage à la lecture qu'à l'interprétation, laquelle suppose en outre des compétences assez avancées pour déchiffrer les notes. Il est en outre fort probable que certaines mélodies se soient transmises par tradition orale, comme aujourd'hui certains arias célèbres. L'auteur commente avec justesse la plupart des vers de Timothée, en fournissant régulièrement une analyse métrique très utile, mais certains commentaires manquent de précision, comme la lecture en six temps du crétique (p. 120). En fin de partie, l'auteur donne une édition allégée du papyrus d'Abousir avec traduction, au sens où il n'a pas jugé utile de donner d'apparat critique avec toutes les conjectures non retenues, mais les notes sont suffisamment nombreuses pour justifier de tous les choix. Il est certain que la mise en perspective du texte avec les trois parties qui précèdent permet de mieux saisir tous les enjeux rythmiques et formels des *Perses*. La cinquième partie est un commentaire du fragment 791, où l'auteur fait une distinction difficile à justifier entre la parole et le rythme. En effet, l'auteur commence par traiter des néologismes de Timothée et il ne paraît pas déraisonnable de faire attention au rythme de ces mots. Il n'en reste pas moins que l'auteur en livre un examen des plus pertinents. En somme, c'est là un petit ouvrage très utile, qui a le grand mérite de reposer des questions centrales sur la musique de ce tournant qu'a été la fin du V^e siècle avant notre ère. Nous sommes loin d'avoir tout compris au style de Timothée, et il reste encore des pistes à explorer. Ce livre ne peut en tous les cas que justifier le jugement émis depuis longtemps sur Timothée : si Mésomède de Crète a été le Lully d'Hadrien, Timothée de Milet a bien été le Stravinsky des Grecs.

Sylvain PERROT

Mary R. LEFKOWITZ, *The Lives of the Greek Poets* (second edition). Londres, Bristol Classical Press, 2012. 256 p. Prix : 24 €. ISBN 978-1780930893.

Enrichie de références à des études récentes ainsi que d'une analyse plus élargie, cette seconde édition de l'ouvrage de Mary R. Lefkowitz a pour but d'offrir une perspective des biographies des poètes grecs anciens les plus importants en montrant leur évolution et en soulignant certaines similitudes entre elles. Dans son introduction, l'auteure commence par signaler que les anciens biographes ne possédaient pas beaucoup d'autre matériel sur la vie des poètes que les œuvres de ces derniers ou les comédies. Ce ne sont donc pas, selon elle, des informations historiques qu'il faut rechercher dans ce genre littéraire mais des outils permettant de comprendre comment le processus narratif des biographies s'articulait ainsi que la façon dont la mythologie entourant la vie de ses protagonistes exerça une influence durable. Le premier poète traité est Hésiode. Après avoir analysé les éléments autobiographiques que le poète donne pour illustrer le thème de son œuvre ou asseoir son autorité, M. Lefkowitz poursuit par les affirmations qui en furent déduites et qui, d'un statut héroïque, lui auraient donné, à l'époque romaine, une place secondaire par rapport à Homère. Ce dernier fait ensuite l'objet de l'attention de l'auteure. Suivant un schéma semblable au premier chapitre, elle s'intéresse d'abord aux maigres informations que donnent l'*Iliade* et l'*Odyssée* avant d'enchaîner par les nombreuses versions de la vie du poète qui circulèrent depuis le V^e siècle av. J.-C. jusqu'au II^e siècle ap. J.-C., concluant par

selon les statuts d'individus de nécropoles romaines du I^{er} au III^e s. ap. J.-C. Ph. Charlier et A.-C. Gillis concluent ce chapitre en proposant une liste de marqueurs spécifiques observables sur les squelettes, en lien avec l'activité professionnelle des défunts et livrent ainsi quelques premiers éléments discriminants permettant d'identifier certaines activités spécifiques. En conclusion, W. Van Andringa souligne, avec raison, l'intérêt de la réunion qui fournit de nouvelles réflexions sur le travail dans l'Antiquité et l'apport de l'anthropologie biologique dans ce domaine spécifique. On regrettera seulement que certaines contributions ne répondent pas *stricto sensu* à la thématique de l'ouvrage dès lors qu'elles n'établissent pas de lien spécifique entre leurs sources propres et cette approche anthropologique. Nathalie DELHOPITAL

Michaela ZAVADIL, *Monumenta. Studien zu mittel-und späthelladischen Gräbern in Messenien*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2014. 1 vol., 698 p., 93 ill. (MYKENISCHE STUDIEN, 33) Prix : 147,70 €. ISBN 978-3-7001-7264-2.

Le livre de Michaela Zavadil fait partie de ces ouvrages essentiels récemment parus qui serviront de référence pour tout chercheur s'intéressant à la Messénie de l'Âge du Bronze. Cette région a été largement explorée pendant le XX^e siècle, mais c'est principalement sur la région de Pylos, en Messénie de l'Ouest, connue pour son palais mycénien, que s'est jusqu'ici concentrée l'attention. L'historique de la recherche proposé en début d'ouvrage met en évidence la multitude des opérations de terrain, dont les résultats n'ont été, pour la plupart, publiés que dans des rapports. Un recueil des rapports de fouille de S. Marinatos portant sur les années 1952 à 1966 vient ainsi d'être édité par la Société archéologique d'Athènes (*Ανασκαφαί Μεσσηνίας. 1952-1966*, Athènes, 2014). L'ouvrage de M. Zavadil se réfère en outre aux découvertes de G. Korres en Messénie, qui font suite à celles de S. Marinatos, ainsi qu'aux résultats de prospections publiés par la *Minnesota Messenia Expedition*, des découvertes qui n'ont pas été intégrées par O. Pelon dans son ouvrage fondamental *Tholoi, tumuli et cercles funéraires* publié à Athènes en 1976. Trois thèmes sont développés : la position géographique des tombes, leur architecture et leur mobilier. Dans son approche topographique, l'auteur démontre que les tombes à tholos n'ont pas toutes été édifiées en un lieu bénéficiant d'une vue imprenable sur les étendues environnantes, mais que certaines d'entre elles, au contraire, occupent un point qui n'offre qu'une vue limitée. Le critère de visibilité dans le paysage n'a donc vraisemblablement pas toujours joué un rôle décisif dans le choix de leur emplacement. L'auteur se penche aussi sur la position des tombes au sein des cimetières et leur rapport avec le tracé éventuel de routes, notamment dans la région d'Englianos. L'ouvrage de M. Zavadil comprend huit plans de cimetières ou de sites, dont deux réalisés par l'auteur et trois autres complétés par cette dernière, ainsi que deux cartes de répartition de *tholoi* sur deux régions messéniennes différentes, qui constituent de nouveaux documents. Les illustrations réparties sur 60 pages sont pour la plupart des reproductions de plans de tombes, mais une carte indique l'emplacement des 93 sites de l'Helladique Moyen et de l'Helladique Récent examinés par l'auteur jusqu'en 2011. La distribution régionale de ces sites aurait toutefois pu donner lieu à une étude

plus approfondie des marqueurs territoriaux. La concentration de tombes à tholos en différents lieux, comme à Koukounara et Englianos, est certes soulignée (p. 34), mais il faut se rapporter au catalogue des sites et des tombes, qui couvre 340 pages, c'est-à-dire près de la moitié du livre, pour constater que les sites funéraires étudiés se répartissent dans quatre éparchies et que les deux sites susmentionnés appartiennent respectivement aux deux éparchies où s'étendent les cimetières les plus grands, celles de Pylie et de Triphylie. C'est en Triphylie que se trouve le cimetière de tombes à chambre de Chora/Volimidia, éloigné seulement de 5 km d'Ano Englianos. C'est également dans le catalogue que l'on trouve la mention de tombes découvertes dans l'habitat, notamment à Vasiliko/Malthi (Ramovouni) en Triphylie, dont la datation s'échelonne de l'Helladique Ancien à l'HR I. La question territoriale est reprise dans le chapitre de conclusion, traduit en grec et en anglais. L'hypothèse de J. Bennet soutenant l'absorption de petits territoires par « l'empire » de Pylos au début de la période palatiale, à savoir l'HR III A2-B, est discutée par M. Zavadil, qui suggère également l'existence d'autres facteurs tels que l'abandon de certains sites en raison d'une concentration de pouvoir aux mains d'élites palatiales, comme le suggère S. Voutsaki pour l'Argolide. Une comparaison des sites funéraires et types de tombes en usage au cours des phases de l'HR III viendrait compléter l'idée que l'on peut se faire d'une évolution sociopolitique depuis l'HM, en regard des phases HM et HR I-II traitées par J. Bennet et I. Galanakis dans un article de 2005 cité par l'auteur. Cela serait d'autant plus intéressant que six des cimetières étudiés par M. Zavadil ont compris des aménagements funéraires ou des tombes de différents types (Antheia, Englianos, Karpophora, Koukounara, Myron/Peristeria et Chora/Volimidia, p. 35). Une étude détaillée des tombes à tholos et des tombes construites est ensuite proposée par M. Zavadil. L'auteur y distingue les tombes à tholos des tombes construites ressemblant à des *tholoi*, mais ces deux types, fréquents dans la région de Koukounara, sont réunis dans les tableaux du premier appendice indiquant le diamètre de leur chambre. Les plus grandes tombes, dont le diamètre de la chambre dépasse 7 m, ont été utilisées à différentes phases de l'Helladique Récent, mais celles dont l'architecture se distingue par un ouvrage de blocs taillés (groupe III) appartiennent toutes à la phase HR II. Selon l'auteur, cette phase représente la période d'apogée des tombes à tholos. En comparaison, les tombes construites constituent un phénomène mésohelladique et du début de la période mycénienne. Certaines tombes construites ressemblant à des *tholoi* ont été découvertes dans des tumuli, mais aucun de ces derniers ne semble érigé à la période mycénienne en Messénie. Enfin, les tombes à chambre, dont l'usage à Englianos remonte à l'HR II A et à l'HR I à Chora/Volimidia, sont répandues à l'HR III, notamment dans les environs d'Antheia. Leur forme, notamment leur façade, peut être élaborée comme l'illustre une des tombes d'Antheia/Ellinika (p. 102). Par ailleurs, les *dromoi* de tombes à tholos ont pu être clos par des murs, parfois difficiles à distinguer de périboles dressés autour des tombes, qui eux-mêmes peuvent se confondre avec des murs de terrassement. Si, pour G. Korres, le péribole permet de séparer les tombes de l'habitat et ainsi le monde des morts de celui des vivants, il sert, selon M. Zavadil, principalement à soutenir le matériel accumulé en son sein en l'empêchant de glisser vers l'espace habité. L'auteur n'exclut toutefois pas une signification « religieuse » de certains dépôts tels que figurines, charbons de bois et cendres découverts dans l'aire de la tholos 2 de

Myron/Peristeria (p. 52). Le mobilier des tombes de Messénie constitue le troisième thème examiné avec attention. Aucun assemblage n'est toutefois attribué à une inhumation précise. L'une des raisons évoquées par l'auteur dès le début du chapitre consacré au mobilier est le manque d'analyses anthropologiques menées sur les squelettes, qui empêche d'estimer le nombre d'inhumations par tombe. L'intérêt de M. Zavadil porte tout d'abord sur le mobilier en métal précieux. Plusieurs catégories d'objets sont examinées, tels que les vases, les ornements et les sceaux. Deux tableaux récapitulatifs signalent les catégories d'objets en métal précieux découvertes dans 39 tombes de Messénie, le premier en classant les tombes par ordre alphabétique des sites, le second par phase chronologique sur une période allant de l'HM I à l'HR III A2 (p. 144-151). Un tableau qui les regrouperait par régions plutôt que par ordre alphabétique permettrait de mettre en lumière d'éventuelles variations géographiques. Dans le domaine iconographique, l'auteur relève la présence de différents motifs végétaux et animaux. La découverte de mobilier funéraire en bronze est ensuite examinée. Les armes représentent une grande partie de ce mobilier. On soulignera l'absence d'armes dans des tombes de Messénie qui seraient utilisées à l'HR III C et la difficulté d'en attribuer clairement à la phase HR III B, ce qui correspond aux données rassemblées par B. Steinmann dans *Die Waffengräber der ägäischen Bronzezeit: Waffenbeigaben, soziale Selbstdarstellung und Adelsethos in der minoisch-mykenischen Kultur*, Wiesbaden, 2012. L'enquête de M. Zavadil s'étend à d'autres objets en bronze comme de la vaisselle, des couteaux, des ustensiles de toilette incluant des pincettes et des aiguilles, des miroirs et des plateaux de balance, des outils ou objets particuliers (poinçons, double hache, fourche, chaîne, ciseau et faucille). Notons encore la découverte d'une figurine en plomb ou de couteaux en fer. Le sommaire illustre bien la variété des matériaux et des catégories représentées dans le mobilier funéraire de Messénie. L'auteur a renoncé à analyser l'ensemble de la céramique provenant des tombes étudiées, notamment en raison de la pauvreté des contextes publiés (p. 193). Certes, la masse de données à traiter serait énorme mais un tel examen nous livrerait d'intéressantes observations sur les pratiques rituelles funéraires en Messénie. La présence ou absence de céramique est traitée, comme le montre le second appendice de l'ouvrage, et permet au lecteur d'établir en termes de richesse une hiérarchie des tombes, dont le faite est occupé par cinq tombes qui abritent du mobilier en métal précieux, de la céramique et un nombre significatif d'autres objets. L'auteur souligne également la découverte de vases qui se signalent par leur qualité d'exécution comme les amphores de style palatial ou par leur fonction comme les *rhyta*, qui ont pu servir dans le cadre de libations. Les restes fauniques de différentes espèces (nautil, tortue, escargot, triton, chèvre) mis au jour dans les tombes sont étudiés. Un nombre impressionnant de parallèles est proposé pour les catégories de mobilier et les motifs iconographiques. La quantité de données traitées dans cette étude est donc considérable. En définitive, le livre de M. Zavadil est un outil de recherche très efficace qui livre au lecteur un corpus de sites et de tombes exhaustif, et d'indispensables éléments de comparaison.

Laetitia PHIALON

parodoi, deux cages d'escalier et deux pièces connexes, « foyer » et latrines. Les circulations, adductions et évacuations sont traitées en détail. Dans le cours de cette riche description, E. Frézouls signale divers indices de transformation et de réaménagements mais le lecteur peine à en saisir la nature précise et la chronologie relative. Sa disparition soudaine nous prive hélas d'une étude approfondie du décor architectural, des données chronologiques et des *comparanda*, le théâtre étant daté sans véritable argumentaire de la seconde moitié du II^e s (p. 169-170). Suivent donc cinq contributions dans lesquelles les équipes de la mission libano-syrienne s'emploient à éclairer, compléter ou corriger les données présentées. Sophie Binnering présente une excellente analyse actualisée des vestiges de décor architectural du théâtre, sur base des archives d'E. Frézouls et de ses propres observations de terrain (p. 177-224). Ce travail, qui constitue un préalable à un projet d'anastylose, permet, en dépit du pillage intensif de la ruine, de restituer un front de scène à deux registres (sans exclure cependant la possibilité d'en restituer un troisième) et les ordres associés aux cinq exèdres de plan alternativement incurvé et quadrangulaire de la *scaenae frons*. La typo-chronologie des décors n'est pas abordée à ce stade du travail. Suit un volumineux et remarquable catalogue des blocs reprenant descriptif, photographies et relevés (p. 225-364). Ensuite, et à son habitude, J.-Cl. Bessac présente une étude technique fouillée des matériaux lithiques et de la mise en œuvre du chantier de construction (p. 365-403). S'ensuit une présentation détaillée de la taille et de la distribution des matériaux utilisés en fonction de leurs qualités propres, en lien avec les carrières supposées ou reconnues, situées à proximité du chantier. Le dossier se referme sur une utile description des pierres ornementales retrouvées, en dépit d'importants *spolia*, marbres cipolins d'Eubée, granites de Troade et d'Assouan. Frédéric Alpi publie pour sa part sept inscriptions attributives (dont la graphie oriente vers la seconde moitié du III^e siècle) et un graffiti grecs (p. 405-410). Enfin, Zeina Fani signe le catalogue commenté de trente fragments sculptés découverts dans le théâtre (p. 411-427). On le voit, l'ouvrage constitue donc la première livraison d'une documentation en cours d'analyse et qui appelle encore à être intégrée dans une réflexion élargie, à la fois à l'archéologie et à l'histoire du site, recherche à laquelle sera consacré un autre volume. Ajoutons que le livre s'ouvre sur une brève notice biographique et la bibliographie syrienne d'E. Frézouls ; il se referme sur une bibliographie, un glossaire des termes du théâtre (avec traduction arabe), et un important volet en arabe comprenant de longs résumés de ses principaux articles (p. 443-522). Un premier pas donc, encourageant et très prometteur.

Laurent THOLBECQ

Georges TATE, Maamoun ABDULKARIM, Gérard CHARPENTIER, Catherine DUVETTE & Claudine PIATON, avec la collaboration de Pierre BILDGEN, Olivier CALLOT, Pierre-Louis GATIER & Alice NACCACHE, *Sergilla. Village d'Apamène. Tome I : Une architecture de pierre*. Beyrouth, Presses de l'Institut français du Proche-Orient, 2013. 2 vol. ; vol. 1 (texte), 624 p., vol. 2 (planches) 248 ill., 29 dépliants réunis en coffret. (BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 203). Prix : 125 €. ISBN 978-2-35159-393-6.

de l'Église, l'enseignement de la théologie chrétienne, et la performance rituelle de la conversion. Il soutient que l'impact social, intellectuel et physique de la catéchèse s'élevait à quelque chose de proche de la *paideia* classique. Comme l'éducation gréco-romaine, qui socialisait des élites via une instruction complète de la grammaire et de la rhétorique, la catéchèse contribuait à modeler une culture chrétienne propre. Le seul défaut réel dans l'interprétation de Schwartz de la catéchèse concerne le titre du livre. L'usage du mot *Paideia* dans *Paideia and Cult* se réfère à la supposition de l'auteur selon laquelle Théodore a offert dans ses homélies une *paideia* chrétienne distincte. La formation de Théodore, sans aucun doute, a influencé ses sermons catéchétiques. Il a utilisé sa formation rhétorique à bon escient lorsque, par exemple, il a employé la technique de l'*ekphrasis* pour inculquer un sentiment de crainte chez ses élèves. Pourtant, Théodore n'avait aucune intention de former ses catéchumènes à employer le même dispositif rhétorique. L'*ekphrasis* était simplement un outil utilisé par Théodore pour transmettre mieux son message. Schwartz a raison d'affirmer que la *paideia* signifiait « culture » ainsi que « éducation ». Pour résumer, le livre offre une introduction claire et concise à l'initiation chrétienne dans son contexte classique (romain), mais aussi pour le fonctionnement d'une communauté chrétienne primitive, celle d'Antioche à la fin du IV^e siècle. Plus généralement, le livre fournit de nouvelles perspectives sur l'Église chrétienne tardo-antique, et une approche originale du processus de la christianisation et de la conversion de l'Empire romain à travers le prisme de la pédagogie, plutôt que celui des lois, des institutions ou de la démographie. Schwartz reconnaît correctement l'influence de la *paideia* sur les homélies de Théodore, et son livre est très utile pour comprendre la pédagogie catéchétique de Théodore ainsi que, de façon plus générale, l'importance de la catéchèse.

Spyros P. PANAGOPOULOS

Abrégé de la Grammaire de saint Augustin, texte établi, traduit et commenté par Guillaume Bonnet. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol., LII-94 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-01465-4.

L'école française de linguistique ancienne manifeste, depuis quelques années, un regain d'intérêt pour les traités grammaticaux que nous a laissés l'Antiquité tardive. On doit s'en réjouir, car, s'il faut reconnaître que leur valeur et leur originalité sont inégales, ces textes restent des sources fort précieuses pour appréhender une dimension souvent négligée de la culture scolaire de l'époque et, surtout, pour mettre en lumière la conception que Latins et Grecs avaient de leur propre langue et de son système. Au sein de ce corpus, l'*Abrégé de la Grammaire de saint Augustin* occupe une place à part, non tant pour son contenu – marqué par une grande banalité – que pour sa transmission exclusivement indirecte (la version longue étant perdue) et pour l'identité de son auteur présumé qui, pour une fois, n'est pas un maître d'école obscur, mais le prince des pères de l'Église latine. On pouvait donc regretter que cet opuscule ne fût accessible qu'à travers les éditions vieilles et parfois peu fiables de Mai (1852) et de Weber (1861), cette dernière étant la mieux diffusée puisqu'elle fut reprise par Keil (*GL*, 5, 1868, p. 494-496, 12). Cette lacune est désormais comblée grâce à l'édition procurée, dans la Collection des Universités de France, par notre collègue

Guillaume Bonnet, professeur à l'Université de Dijon, à la diligence de qui l'on devait déjà une édition traduite et commentée de la *Grammaire latine* de Dosithée (IV^e s.), publiée dans la même collection en 2005. L'introduction d'une cinquantaine de pages présente le texte avec la plus grande clarté. On trouvera là un bon état de l'art sur l'épineuse question de l'attribution du texte originel : on a longtemps douté qu'un esprit aussi pénétrant qu'Augustin ait pu produire une œuvre si peu originale. Bonnet conclut à son authenticité, suivant en cela la critique la plus récente, mais apporte, en faveur de cette attribution, un certain nombre d'arguments nouveaux, fondés sur une observation scrupuleuse du texte, sur sa comparaison avec d'autres œuvres d'Augustin et sur l'observation de traits idiolectaux (p. VII-XX). L'œuvre ayant circulé, dès l'époque carolingienne, sous sa forme abrégée, Bonnet emporte la conviction lorsqu'il date sa réduction du VII^e ou du VIII^e s. (p. XXI-XXII). L'essentiel du traité (§ 2-97) répond à une structure très classique (p. XXIII-XXXII) où les différentes catégories grammaticales se trouvent juxtaposées avec leurs « accidents » respectifs (nom, pronom, verbe, adverbe, participe, conjonction, préposition, interjection). En revanche, le premier chapitre (§ 1), qui contient une réflexion sur la *Latinitas*, et les derniers, consacrés au solécisme et au barbarisme (§ 98-102), constituent une véritable réflexion linguistique, qui contraste avec la finalité purement scolaire du reste de l'opuscule. Enfin, le dernier chapitre (§ 103) est un aide-mémoire relatif à l'emploi des cas (*idiomata casuum*), qui procède clairement d'un ajout de l'abréviateur. On savait, depuis l'édition de Weber, que l'abrégé était conservé dans trois témoins manuscrits principaux (p. XXXII-XXXVI). Tous trois remontent à l'époque carolingienne, et deux d'entre eux (P et B) dépendent du troisième (V) ; c'est à juste titre, nous semble-t-il, que Bonnet retouche légèrement le *stemma* habituellement proposé : s'il est nécessaire de supposer un intermédiaire perdu entre V et B pour expliquer certaines fautes présentes dans ce dernier, il est moins probable qu'il y en ait eu un entre V et P, comme on l'admettait généralement jusque-là. Les quelques pages suivantes (p. XXXVI-XLI), tout à fait bienvenues, sont consacrées à la fortune de ce petit traité depuis Godescalc d'Orbais jusqu'à l'*Ars lectoria* d'Aimeri, en passant par Ermenrich d'Ellwangen, Clément Scot et Abbon de Fleury. En d'autres termes, il connut le succès à l'époque carolingienne et jusqu'au XI^e s., avant de sombrer dans l'oubli. Après avoir donné un aperçu des éditions du texte et des quelques études qu'il a suscitées (p. XLI-XLVI), l'éditeur donne une liste des points de divergence qui l'opposent à Weber, auteur de la dernière édition critique en date. On en relève plus de soixante : la plupart s'appuient sur les travaux de Keil, Law et Martorelli ; mais seize, dûment mentionnés comme tels, représentent des interventions personnelles de Bonnet. Parmi elles, certaines sont des corrections évidentes qui avaient échappé aux précédents éditeurs (*quid* à corriger en *qui* au § 36). D'autres consistent à restaurer la leçon du manuscrit contre une mauvaise lecture qu'en avaient inconsciemment faite les précédents éditeurs (*uel ii* au § 30 ; *diduco* au § 93). L'une d'entre elle, particulièrement magistrale, montre toute la maîtrise qu'a Bonnet des langues anciennes : au § 102, Augustin évoque un cas de barbarisme consistant à employer le mot punique *bdellas* au lieu du latin *carica* (figure de Carie) : *ut si quis dicat in Latino sermone bdellas pro « carica », quod utique Punicum est*. Les deux termes avaient été corrompus par la tradition manuscrite (**dellas* et *carice* dans V et P ; **delecs* et *curie* dans B), ce qui avait entravé la compréhension de ce passage jusqu'à nos jours. L'habileté de Bonnet

a permis de retrouver un mot latin rare et – la performance mérite d’être saluée ! – le terme punique lui correspondant. S’il est permis à un non-spécialiste de faire ici une suggestion, le mot punique semble avoir reçu une déclinaison latine, ce qui ferait de *bdellas* un accusatif pluriel. Plutôt que l’ablatif singulier *carica*, on attendrait donc l’ablatif pluriel *caricis*, ce qui s’accorderait du reste un peu mieux que la forme *carica* avec la leçon majoritairement transmise *carice* (amuïssement de [s] final généralisé dans toute la Romania orientale et passage de [i] à [e] par suite du flottement induit entre ces deux phonèmes par le bouleversement vocalique du III^e s.). La traduction qui accompagne le texte latin nous a paru fiable et précise. À partir du § 18, toutes les formes latines relevant de l’autonymie et dûment maintenues en latin dans la traduction, sont systématiquement traduites entre crochets droits : ce parti-pris aurait mérité d’être suivi aussi dans les § 10-17. L’annotation est généralement judicieuse : quoiqu’on puisse, ici ou là, regretter que tel ou tel point n’ait pas semblé digne de commentaire (ainsi, au § 7, on aurait attendu une note expliquant que le complément du superlatif, loin d’être systématiquement exprimé au génitif comme le veut Augustin, peut s’exprimer à l’aide de la préposition *ex*), on y trouvera le matériel nécessaire à l’intelligence du texte, ainsi que de précieuses comparaisons avec les œuvres d’autres grammairiens de l’Antiquité, notamment Dosithée, Donat et Charisius. C’est à peine si l’on regrette que le référencement des notes soit parfois un peu désordonné : ainsi, la note 11.1 se trouve dans le commentaire sous l’entrée fautive « 10.1 » ; la note 13.1 semble, pour sa part, avoir disparu... La bibliographie (p. XLIX-L) ne semble rien omettre d’important, mais on y cherche en vain les références précises des éditions de Mai et de Weber, pourtant souvent mentionnées, qui n’apparaissent pas non plus dans le *conspectus siglorum* ni dans l’annotation infrapaginale. Une série d’index bien conçus et globalement complets facilite la circulation à l’intérieur de l’ouvrage. La présentation du volume est fort soignée et laisse apparaître fort peu de coquilles (à la p. XXXVII, on corrigera néanmoins **uocatium* en *uocatiuum*). Ce beau travail apporte une contribution de poids à la connaissance des grammairiens latins et de leur influence sur le Moyen Âge occidental ; il fournit aussi un éclairage intéressant sur la culture d’un auteur majeur de la latinité et mériterait, à ce titre, d’être diffusé en dehors du cercle restreint des spécialistes de linguistique latine.

François PLOTON-NICOLLET

Iaroslav LEBEDYNSKY, *Les Indo-Européens. Faits, débats, solutions*. 3^e édition revue et corrigée, Arles, Errance, 2014. 1 vol., 224 p., nombr. ill. (CIVILISATIONS ET CULTURES). Prix : 29 €. ISBN 978-2-87772-564-4.

Sur un sujet aussi spéculatif que celui des « Indo-Européens », en tant que locuteurs préhistoriques d’une hypothétique « proto-langue » dénommée l’« indo-européen », les vues sur l’identité de ce peuple postulé peuvent être radicalement inconciliables en fonction des scénarios élaborés. *Les Indo-Européens* d’I. Lebedynsky, dont il s’agit ici de la troisième édition (la première est parue en 2006, la seconde en 2009), présente sur ces matières une vision que l’on qualifiera d’académiquement traditionnelle et d’apparence consensuelle (elle satisfera la plupart des spécialistes de la grammaire comparée qui se méprennent sur la nature des objets

sur les commandes plus ou moins personnalisées. Il assortit sa réflexion, qui fait utilement appel à la documentation épigraphique, d'un schéma opératoire d'analyse (ill. 11). Pour terminer, dans « En somme, et sans vraiment conclure » (p. 259-271), R. Turcan met l'accent sur la « sociologie » évolutive des sarcophages en lien avec la diversification de la société romaine, avec les courants commerciaux, avec l'émergence de « faits de société » comme l'intérêt porté à l'enfant, ou avec l'influence du théâtre. Ce volume aurait mérité des illustrations de bien meilleure qualité et, toutes les contributions ouvrant des perspectives de nouvelles recherches, des résumés bienvenus, mais les objectifs des organisateurs ont été atteints. La démarche de Fr. Cumont était à la fois philologique et archéologique. Ce colloque rappelle combien il importe, non de vouloir à tout prix retrouver dans l'iconographie une « illustration » des textes mais de ne pas refuser systématiquement l'apport du texte pour décrypter l'image.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Stephan BERKE & Torsten MATTERN (Ed.), *Römische Gräber augusteischer und tiberischer Zeit im Westen des Imperiums*. Akten der Tagung vom 11. bis 14. November 2010 in Trier. Wiesbaden, Harrassowitz, 2013. 1 vol., v-228 p., nombr. ill. (PHILIPPIKA, 63). Prix : 72 €. ISBN 978-3-447-06994-6.

Pour les régions rhénanes, moyennes et inférieures, de Mayence aux estuaires, la période augustéenne est particulièrement lourde sur le plan historique et dense sur le plan archéologique : après la longue préparation sur le terrain, vers 16 av.n.è., par Auguste lui-même, de l'organisation civile du Nord de la Gaule et de la conquête militaire de la Germanie, Drusus lance en 12 ses offensives au départ de Xanten et de la Lippe, et de Mayence et du Main, vers la Weser et l'Elbe. Jusqu'à la fin du règne d'Auguste, peut-être jusqu'au début du règne de Tibère, avec les dernières opérations de Germanicus au-delà du Rhin, existe et fonctionne la province de la Grande Germanie, autour de Cologne comme capitale, avec des installations civiles et militaires importantes à l'est du Rhin. La période de la Grande Germanie est courte, dense, riche et les découvertes étonnantes en matière funéraire autour du camp de Haltern, sur la Lippe, réalisées ces dernières années, jusqu'en 2009, méritaient incontestablement un premier bilan et une première évaluation comparative, ce qui fut fait à Trèves en 2010. Quels sont les rites funéraires pratiqués dans ces régions sous Auguste ? Quels sont les signes reconnaissables de la romanité, en particulier à l'est du Rhin ? Quelle est la part des cultures et pratiques indigènes, et l'influence des cultures importées autour des sites militaires et civils romains ? Quelques contributions relatives à l'Italie sont destinées à mieux mesurer les parentés et différences, mais ne simplifient pas le questionnement dans la mesure où en Italie même des changements s'opèrent à la même période et qu'un objet, même typiquement romain, n'est pas nécessairement signe de romanité. La Gräberstrasse de Haltern, à proximité et le long de voies d'accès au Hauptlager et au Feldlager, présente une double configuration de tombes (68 et 40) avec ou sans construction structurée, sous petits *tumuli* ou en enclos carrés, plus ou moins riches, mais dans tous les cas, un mobilier primaire ou secondaire (urnes, lampes, balsamaires, clinés) renvoyant aux traditions romaines. Cette nécropole augustéenne qui doit correspondre à la phase de construction ferme

du Hauptlager, donc d'une durée d'utilisation d'environ quinze ans, est exceptionnelle dans le Nord de la Gaule. Quels que soient les grades et origines des militaires présents à Haltern, ils appartiennent clairement à l'« italisches Kulturkreis ». La présence de lits funéraires en os ouvragé est remarquable et renvoie directement aux exemples italiens, par exemple ceux qui sont ici présentés, issus d'*Aquinum*, somptueux avec leur recouvrement en feuilles d'or. En contraste avec Haltern, les nécropoles de Wederath-*Belginum*, agglomération de l'Hünserück entre Trèves et Mayence, proposent le scénario de la durée, de l'évolution lente et graduée entre La Tène moyenne et la fin du Principat dans la Trévirie rurale. À l'époque d'Auguste, c'est encore la tradition celte qui perdure, avec un mobilier qui se romanise peu à peu, sous forme d'objets importés, fibules, poterie, verrerie, traduisant des changements dans la culture alimentaire. Les pièces de char renvoient aux traditions les plus anciennes des élites gauloises et le *gladius*, peut-être au service dans les troupes auxiliaires. Le processus de romanisation y est plus lent que dans l'agglomération voisine de Goeblingen-Nospelt, ou encore au Titelberg, où, à la même époque, amphores, sigillées italiques ou italo-gauloises, gobelet d'Aco, verrerie, sont bien présents. Même en restant dans une relative unité géographique, presque chaque site funéraire convoqué est un cas de figure. Comme à Nimègue où les civils et vétérans de l'*Oppidum Batavorum* paraissent un peu coincés entre le camp druséen du Kops Plateau et celui de la *X Gemina* au Hunerberg, ou à Trèves, chef-lieu d'une *civitas* fondée institutionnellement en 12 av. n.è., où les tombes augustéennes ne sont pas faciles à trouver, recouvertes par deux mille ans de dense urbanisation, et parfois écrasées dès le principat par les nécropoles postérieures, mais où la monumentalisation et l'architecture funéraire de pierre sont attestées dès le premier quart du 1^{er} siècle. Karin Goethert, qui connaît chaque morceau de sculpture du Musée de Trèves, a pu définir des éléments sculptés qui proviennent de mausolées précoces du type Bartringen ou Poblicius. Quant à la Cologne d'Auguste, ses espaces et réalisations funéraires sont liés directement aux investissements consentis par la famille impériale pour faire de la ville la capitale d'une grande province. L'épigraphie funéraire des affranchis et négociants comme le contenu des tombes augusto-tibériennes offrent un faciès très romain. En 2005, un *lectus funebris* a été identifié à la Bonner Strasse sous la forme de 725 petits fragments. Et comme la loi des séries joue aussi en archéologie, l'équipe viennoise qui fouille un secteur de Bibracte, aux Barlots, en a découvert également un dans un dépôt fermé de tradition indigène avec matériel d'importation méditerranéenne, qui remonte aux années 50 à 20 av. n.è. C'est l'exemplaire le plus ancien connu dans le Nord. Après les grands colloques de Xanten en 1998 et Rome en 2001, voici un recueil où les originalités sont nombreuses et alimenteront immédiatement la recherche sur une thématique très active.

Georges RAEPSAET

Markus SCHOLZ, *Grabbauten in den nördlichen Grenzprovinzen des römischen Reiches zwischen Britannien und dem Schwarzen Meer, 1.-3. Jahrhundert n. Chr.* Mayence, RGZM, 2012. 2 vol. x-571 p., 422 fig. ; x-569 p., 22 cartes, nombr. ill. (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 103, 1-2). Prix : 140 €. ISBN 978-3-88467-199-3.

resteront sans localisation, emportés par les caprices du fleuve. La cartographie et le calage géo-topographique des vestiges repérés, leur photo-interprétation, l'insertion dans la trame cadastrale des fouilles anciennes sont réalisés avec une minutie exemplaire. Le résultat est impressionnant au niveau global de la topographie du site : réseau voyer primaire des concentrations d'habitat, organisation routière des accès majeurs à *Carnuntum* et ses relations avec les sites voisins (*Ala Nova*, *Aquinocinium*, *Gerulata*), distribution des espaces fonctionnels, approvisionnement hydraulique, localisation des monuments principaux, articulations entre les noyaux civiques, culturels, et funéraires. La « Gräberstrasse », longue de 2,4 km avec sa centaine de monuments des I^{er} et II^e siècles, apparaît comme une articulation majeure dans le paysage des *canabae*. L'éventuel prolongement des axes orthogonaux urbains vers une centuriation rurale est plus malaisé à percevoir. Un certain nombre de questions topographiques latentes sont donc clarifiées, à défaut d'être résolues. Mais les auteurs sont parfaitement conscients des limites de la méthode d'investigation. Une photographie aérienne n'est pas une fouille, mais la prépare et, en l'occurrence, permettra une optimisation des choix d'opération de terrain. En attendant, – la nouvelle apparaît en *addendum* des conclusions –, un vaste programme de prospections géophysiques vient d'être lancé sur les bases du repérage aérien. Georges RAEPSAET

Emmanuelle BOUBE, Alain BOUET et Fabien COLLÉONI (Éd.), *De Rome à Lugdunum des Convènes. Itinéraire d'un Pyrénéen par monts et par vaux. Hommages offerts à Robert Sablayrolles*. Bordeaux, Ausonius et Aquitania, 2014. 1 vol. 22 x 29 cm, 466 p., nombr. ill. (MÉMOIRES, 35 / SUPPLÉMENTS, 31). Prix : 60 €. ISBN 978-2-35613-085-3.

Quel point commun y a-t-il entre les cohortes de vigiles et l'archéologie de Saint-Bertrand-de-Comminges ? La réponse est facile : c'est Robert Sablayrolles. *Libertinus Miles*, sa thèse d'État, est parue en 1996 dans la collection de l'EFR et ses derniers travaux sur les édifices du quartier de Coupéré paraîtront prochainement dans la collection consacrée par Aquitania à la capitale des Convènes. Quarante années d'activités scientifiques, un don pédagogique qui a séduit des générations d'étudiants et une foule de collègues et d'amis qui ont eu plaisir à le rencontrer et à travailler avec lui. Ce qui explique à suffisance ces 500 pages serrées qui lui sont aujourd'hui offertes. La matière est dispersée, mais il y a beaucoup à glaner dans la corbeille, en particulier autour des antiquités du Comminges et de l'Aquitaine. Dans le chapitre premier sous le titre « Villes et agglomérations » sont réunies des contributions consacrées aux emplacements dans l'espace urbain des sanctuaires et agoras, aux sites d'Ambrussum, Chassenon, Dax, Saint-Girons, et bien sûr Saint-Bertrand-de-Comminges. Les réflexions de Jean-Marc Luce sur la définition des espaces urbains, entre mots, limites, définition et fonctionnement, est très intéressante et appelle des prolongements. De la *polis* archaïque à la *civitas*, ce jeu de dualités entre notion et matérialité spatiale, entre concept et désignation sur le sol, entre unité mentale et pratique civique ou institutionnelle, entre borne et définition, mesuré dans le sol des grands sites antiques par la stratigraphie des usages, doit interpeller tout qui s'intéresse à l'urbanisation antique. Il est question aussi dans ce volet, des préfets de

Caracalla, de numismatique, d'historiographie franco-anglaise et de la *groma* expérimentée ici pour implanter un théâtre. Le thème suivant, « Terroirs et territoires » n'est pas moins riche et les Pyrénées en constituent la toile de fond, comme à l'arrière de Saint-Bertrand, quand on regarde le site au départ de Valcabrière. Au fil des interventions, les Pyrénées perdent leur statut de barrière et se tissent de passages entre le Nord et le Sud. Les Pyrénées, ce sont aussi des carrières de pierres et de minerais, et un riche et large piémont qui s'inscrit dans les passages majeurs entre Méditerranée et Atlantique. D'un « versant à l'autre des Pyrénées » nous entraîne vers Segobriga et les carrières de *lapis specularis*, les routes de Catalogne, la question de la *terra terran-tonensis*, le Laurageais, Tolosa, les limites de la cité d'Auch et la vallée de Barèges. Homme d'ouverture, homme de culture, Robert Sablayrolles sera tout autant sensible au troisième rang de la *corona*, « Une autre façon d'écrire l'histoire » qui nous entraîne vers les portraits claudiens de l'Aquitaine méridionale, les estampilles animales sur Africaine D, l'iconographie des choés, les foulons de Castres... et la bataille de « Poitiers 732 » qui n'aurait jamais dû occulter dans nos livres d'histoire « Toulouse 721 ». La faute à Charlemagne. Et comme Robert Sablayrolles ne manque pas d'esprit gaulois, je ne dirai rien du dernier envoi de deux de nos collègues, qui rappellera à certains d'entre nous quelques bons moments de leur vie estudiantine.

Georges RAEPSAET

Volker Michael STROCKA, Simon HOFFMANN & Gerhard HIESEL, *Die Bibliothek von Nysa am Mäander*. Darmstadt-Mayence, Philipp von Zabern, 2012. 1 vol., vi-238 p., 120 pl., 65 fig., 1 dépliant (FORSCHUNGEN IN NYSA AM MÄANDER, 2). Prix : 89,90 €. ISBN 978-3-8053-4588-0.

La bibliographie consacrée aux bibliothèques privées et publiques du monde gréco-romain s'est récemment enrichie de plusieurs ouvrages généraux. Citons, outre le désormais classique *Antike Bibliotheken* de W. Hoepfner, Mayence, 2002, les ouvrages d'Y. Perrin *et al.*, *Neronia VIII. Bibliothèques, livres et culture écrite dans l'Empire romain de César à Hadrien*, Bruxelles, 2010, de J. König *et al.*, *Ancient Libraries*, Cambridge, 2013 et de G. Coqueugniot, *Archives et bibliothèques dans le monde grec. Édifices et organisation*, Oxford, 2013. Complètent également ce dossier quelques études régionales, *e.g.* pour la région concernée B. Yilmaz, *Anadolu Kütüphaneleri*, Ankara, 2013, et quelques édifices nouvellement fouillés. En réalité, l'étude des bibliothèques antiques présente encore de nombreuses zones d'ombre. La confrontation entre des informations textuelles abondantes et une documentation archéologique souvent lacunaire, de surcroît souvent focalisée sur la ville de Rome ou des édifices dits « canoniques » comme la bibliothèque de Celsus à Éphèse, pose une première difficulté. De leur côté, les problèmes de définition sont nombreux : qu'entend-on par bibliothèque, quelle est la nature de son contenu (collection ou archives), la distinction entre espace public et espace privé est-elle fondée ? Se pose aussi la question de ses utilisateurs, les modalités pratiques d'accès et d'utilisation de ces espaces, ainsi que leur traduction en termes d'organisation et d'infrastructure, autant d'aspects qui restent à éclaircir. L'agenda est donc plus qu'ambitieux, et implique un regard diachronique permettant de saisir les spécificités des bibliothèques

“un enclave”; a p. 257: Susuni anziché Susini), anche di contenuto (si veda ad es., a p. 256: “incidere un’iscrizione in caratteri bronzei”), nonché da un’eccessiva disinvoltura nell’uso della punteggiatura e nelle scelte lessicali, che a tratti rende faticosa la lettura del testo. L’intento di raccogliere e studiare una serie completa di documenti a tema comune ma in precedenza mai considerati nel loro insieme, benché siano evidentemente di importanza assoluta per la definizione delle competenze delle élites municipali italiane e del loro diretto coinvolgimento in quello che risulta essere stato un settore primario dell’edilizia pubblica, era, e resta, davvero meritorio, così come di estremo interesse appaiono gli esiti dell’esame complessivo della documentazione; è pertanto motivo di sincero rammarico il dover rilevare come uno studio maldestro degli stessi documenti rischi di compromettere la qualità potenzialmente notevole del lavoro.

Elvira MIGLIARIO

Gerda DE KLEIJN et Stéphane BENOIST (Ed.), *Integration in Rome and in the Roman World. Proceedings of the Tenth Workshop of the International Network Impact of Empire (Lille, June 23-25, 2011)*. Leyde, Brill, 2014. 1 vol., xv-302 p., 7 fig. (IMPACT OF EMPIRE, 17). Prix : 114 €. ISBN 978-90-04-25598-2.

Le 10^e workshop du groupe de recherches Impact s’est tenu à Lille sur le thème de l’« Integration » : plus particulièrement, les processus d’intégration et leur liens éventuels avec des dynamiques interactives plus larges au niveau de l’Empire, et une réflexion plus spécifique sur les aspects juridiques, sociaux, religieux et politiques par lesquels les particularismes et pouvoirs régionaux se sont inclus dans le contrôle centralisé de Rome. L’intégration est analysée comme « multifaceted processes taking place at various levels in society and at different places over a long period of time ». Le sujet n’est pas neutre et le concept, lourd de sens au point de susciter un débat quant à sa pertinence même. Le risque serait d’en faire un présupposé épistémologique mais, contrairement à ce que sous-entend Frederick Naerebout dans sa contribution un peu provocatrice, le thème n’est pas traité ici avec une directivité contraignante. C’est un fil conducteur que les intervenants abordent avec beaucoup de lucidité, à charge et à décharge. Clifford Ando situe d’emblée le débat au meilleur niveau par l’analyse juridique des mécanismes d’accès à la citoyenneté, clef du droit positif, dont le pouvoir intégrateur est fondamental, et de la manière dont s’opère la relation entre le droit positif de Rome et celui des communautés provinciales. Les collectivités indigènes peuvent gérer un certain nombre de questions selon des usages qui leur sont propres, mais cela génère des difficultés multiples. Comment dire le droit romain dans une cité pérégrine ? Comment protéger ou juger le citoyen romain de plein droit dans une structure qui dispose d’un certain degré d’autonomie dans l’application de « sa » norme locale. Cliff Ando montre la pression du droit romain, sa tendance à s’imposer dans ce relatif pluralisme institutionnel, le rôle aussi du gouverneur, instance de référence, ou les mécanismes de délégation de pouvoir, ou d’appel à l’empereur, juge suprême. La force du droit romain, sa technicité et sa cohérence, créent un appel à la codification « à la romaine » des pratiques communautaires locales et à l’usage d’un vocabulaire et de concept admis par toutes les parties. Hannah Cotton prolonge la question en y introduisant la notion de « droit privé inter-

national » et en appliquant celle-ci à l'analyse des recommandations personnelles de Cicéron à ses amis éloignés et tributaires de juridictions différentes. Une sorte de déconstruction à rebours pour comprendre le cadre juridique et jurisprudentiel dans lequel s'inscrit la recommandation. Le recours à la catégorie moderne « droit privé international » est intéressant dans la mesure où plusieurs éléments juridiques différents interviennent, issus ou impliquant des juridictions spécifiques, pour l'époque romaine en l'occurrence le droit positif central, et les juridictions locales. Au départ du *Pro Balbo* 28, Hannah Cotton montre aussi la distinction entre le lieu de justice et les juristes, entre les statuts et le droit. L'intégration des Gaulois au Sénat ne fut pas chose simple. Claude s'y employa par tous les moyens, instrumentalisant l'histoire la plus ancienne de Rome, et celle d'Ancus Marcius en particulier pour y parvenir, comme le montre Anne Daguet. Avec la pré-publication de fragments de la loi municipale de Troesmis datant des années 177-180, Werner Eck nous met l'eau à la bouche (voir également en français *RHD*, 2013, p. 199-214) et un avant-goût d'un document exceptionnel, à mettre en parallèle avec la *lex Irnitana* ou *Malacitana*. L'histoire de Troesmis est complexe et bousculée, à l'image de celle de la Mésie inférieure. D'abord siège de la *V Macedonica*, le site évolue vers une agglomération et un territoire auquel l'autorité impériale confèrera un statut municipal, dont la loi nous est désormais connue par quelques fragments où nous reconnaissons tous les ingrédients des lois espagnoles, de nombreux détails touchant à l'organisation des magistratures, conditions, âges requis, amendes pour fraude... L'intérêt est double, et Werner Eck le souligne à bon droit, les documents de ce type sont rares et, si l'on avait quelques doutes sur l'unité formelle des fondations de colonies et municipales, ils sont ici levés. Un formalisme aussi homogène – on pourrait presque dire bureaucratique – dans une loi municipale promulguée dans un endroit aussi difficile d'une région aussi peu sûre, à la fin du II^e siècle, c'est à la fois étonnant, et en même temps tout à fait typique du *modus operandi* romain dans une *civitas* de l'Empire, où qu'elle soit et quelle qu'elle soit. La recherche de Liebeschütz peut paraître excentrique, elle concerne les *leges Visigothorum*, mais en même temps elle montre que, même aux VI^e et VII^e siècles de notre ère, le modèle juridique romain reste toujours aussi intégrateur, à rebours pourrait-on dire dans la mesure où les Goths fédérés gardent leur identité ethnique, sont politiquement et militairement dominants – ils sont les maîtres et ont leur roi – mais rédigent leurs *codices* en s'inspirant directement du droit romain, par l'intermédiaire du *Liber Iudiciorum*. Le code visigoth ne distingue pas les deux communautés, il est en quelque sorte « intégrateur ». Le lien avec le code d'Euric en Gaule, plus ancien, vers 470, est souligné. L'acquisition de la citoyenneté est la clef de l'intégration. Être *civis Romanus* présente de nombreux avantages. C'est une sorte d'idéal, même si cela n'ouvre ni les portes de la fortune, ni celles du pouvoir. À cet égard, l'affranchissement doit être considéré comme une procédure remarquable d'intégration, d'autant qu'il s'inscrit dans un processus communément admis, dynamique, de passage d'un état de servilité à l'émancipation. Mais les lois augustéennes vont freiner la procédure normale de l'accès à la manumission complète par l'invention d'une sorte de « pré-affranchissement » non formel, sorte d'antichambre pour les *Latini Iuniani*. Les Juniens sont libres, mais pas vraiment désaliénés par rapport au pouvoir du maître qui garde de multiples prérogatives juridiques. Une sorte de « liberté conditionnelle », une « carotte » dans les mains du maître. On connaît mal ces Juniens et on

évalue mal leur nombre sous les Julio-Claudiens. Dans les épitaphes funéraires, c'est tout ou rien, *s(ervus)* ou *l(ibertus)*, peut-être parce qu'il s'agit d'une structure d'attente ? Tout autre méthodologie et thématique, mais le fil conducteur est toujours là avec la recherche de quartiers de Rome qui seraient « réservés » à des catégories particulières d'habitants, par leur provenance, leurs occupations, et leurs statuts, qui convergent dans la mégapole et auraient pu, comme cela se passe souvent dans les grandes villes, hier comme aujourd'hui, créer des espaces « non-intégrés ». Laurens Tacoma les a cherchés, sans les trouver, ce qui est plutôt surprenant, mais fort intéressant. Autre angle d'attaque pour une autre forme de discrimination ou de recherche d'intégration, les femmes dans la province : Emily Hemelrijk tente de vérifier, par la parure vestimentaire et par les honneurs publics, jusqu'à quel point les femmes sont intégrées dans la romanité, un sujet qu'elle a abordé à de multiples reprises et dont elle synthétise ici quelques résultats. Les femmes de la bonne société seraient « fully integrated » dans les grandes villes de la Méditerranée, assurant par leurs évergésies une présence forte dans les activités civiques de la ville, ce qui contrasterait avec les provinces nord-occidentales (Germanies, Belgique, Bretagne...) où l'épigraphie évergétique est rare. C'est vrai, mais les hommes n'y sont pas mieux représentés alors que les évergésies existent. Peut-on parler pour autant de faible niveau de romanisation et de prospérité, de marginalité de ces « women of the poorer, rural classes and region... » ? Pourtant Emily Hemelrijk doit reconnaître que côté vêtements, la parure des femmes dans l'iconographie funéraire de nos régions, est très romaine, même flanquée d'un mari en *cucullus*. Côté statut, les femmes se révèlent souvent dotées de la citoyenneté et, par ailleurs, nos régions ne sont pas « rurales » : elles recèlent des grandes villes dotées de statuts urbains et d'une parure monumentale réelle, mais méconnue. Je pense qu'en ces matières on compare des pommes et des poires. La question mériterait une longue analyse, trop longue pour l'aborder en deux lignes. Les jolies Trévires tout endimanchées ne sont pas nécessairement encore citoyennes, encore moins équestres ou sénatoriales, mais elles ne sont pas « pauvres » et rivalisent de coquetteries « à la romaine ». À chacun sa manière de dire sa romanité et à chacun, son mode d'intégration, et la pratique épigraphique n'est pas uniforme. Quand on parle de femmes équestres, on est plus à l'aise, et Anthony Alvarez Melero ne se prive pas de valoriser par de nombreux tableaux explicites les multiples activités économiques auxquelles elles se livrent, souvent en toute indépendance et avec succès. L'armée est-elle facteur d'intégration ou renforce-t-elle, au III^e siècle en tout cas, des incrustations régionales ? Le fait de recruter aux frontières des unités ethniques ne semble pas provoquer une dynamique centrifuge. Les légions comme les auxiliaires continuent à bouger sans cesse d'un côté à l'autre de l'Empire et les soldats à jouer un rôle décisif dans le phénomène d'acculturation à la romanité. L'insubordination des nomades est bien connue et l'on pourrait au moins sur ce point apporter une contradiction au pouvoir séducteur de la romanité. Wouter Vanacker analyse les rapports entre les nomades et les sédentaires en Afrique romaine pour conclure sur une sorte d'arrangement de fait qui lie les deux catégories, indépendantes mais liées par le marché. Au niveau économique en tout cas, il n'y a pas de rejet ni d'un côté ni de l'autre. Les formes que prend l'« Intégration » sont décidément multiples. En Asie Mineure, un culte particulier est dédié au Sénat romain, et intégré aux pratiques civiques : *theos synkletos*, *hiera synkletos*, *synkletos boulè* correspondent au *genius*

senatus avec une iconographie allégorique spécifique. La cité, surtout nouvelle, ou installée sur de nouvelles bases institutionnelles, peut authentifier son statut et ses prérogatives de diverses façons, par exemple par des marques de fabriques au nom de magistrats. C'est à cette catégorie très particulière d'inscriptions sur briques et tuiles que s'intéresse Monique Dondin-Payre : sceau de collectivité au nom de la *res publica*, duumvirs, quinquennaux, qui agissent en quelque sorte comme magistrats délégués ou mandatés, liés à l'émergence des entités civiques dans le contexte de la mainmise romaine sur l'Italie à la fin de la République. *In cauda venenum...* Comme nous l'avions d'emblée souligné, Frederick Naerebout porte la contradiction et met en cause la validité même du concept « intégration », contestant au passage ce qu'il appelle l'idée sous-jacente d'une *success story*, la vision simplificatrice de processus très complexes, la liaison implicite avec un autre concept tout aussi contestable, celui de romanisation, l'absence de *theoretical background...* pour valoriser un autre concept ethno-culturel celui-là, celui de l'acculturation, ce qui, me semble-t-il, n'est pas vraiment original. Dès les années soixante, Herkovits cassait la dialectique dominant / dominé au profit de l'acculturation. Depuis, on a fait mieux et l'interculturalité balise nos travaux depuis un demi-siècle, avec les dérapages que l'on sait, et qu'Herkovits n'avait pas prévu, l'instrumentalisation par des courants nationalistes contemporains en progression constante, de la résistance ethnique « identitaire » face à des cultures « dominantes » pas toujours très bien identifiées et considérées comme aliénantes. « The Key », pour Naerebout, c'est la « dynamic culture contact », et l'organisation par Rome de la diversité dans une « increased connectivity » pour aboutir à un « Empire as a big machine designed [...] to facilitate movement of people, and thus culture contact and acculturation ». Je ne sais pas si c'est vraiment ainsi qu'Auguste concevait la *Pax Romana*, mais l'idée de Naerebout est belle. J'ai aussi un souci avec les « local cultures integrated into the culture of the migrants », à savoir soldats, commerçants et officiels. Mais qui sont les « migrants » dominateurs dans les cités des Trévires, des Tongres ou des Nerviens, là où, comme ailleurs dans les *civitates* des provinces nord-occidentales, les magistratures sont exercées par les élites locales depuis Auguste ? Là encore, le problème est trop complexe pour être liquidé en quelques sentences qui se veulent provocantes. En fait, les dynamiques interculturelles prônées comme une « impératif catégorique » par Naerebout sont parfaitement mises en œuvre dans la plupart des exposés du volume. Fil conducteur, l'intégration y apparaît tantôt comme une contrainte liée à une conquête militaire et à un programme impérialiste conscient et très organisé, souvent aussi comme une adhésion recherchée, qui l'était parfois déjà avant la conquête, et qui l'est encore après. Le concept d'intégration, comme celui de romanisation, est un élément de mesure et, dans ce volume d'une grande richesse, un fil conducteur qui ouvre les horizons interprétatifs les plus larges.

Georges RAEPSAET

Monique DONDIN-PAYRE (dir.), *Les noms de personnes dans l'Empire romain*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2011. 1 vol., 379 p., 16 fig., 65 tab. (SCRIPTA ANTIQUA, 36). Prix : 30 €. ISBN 978-2-35613-051-8. ISSN : 1298-1990.

analyse, loin des débats relatifs à la vision positive ou négative de l'Antiquité tardive. Elle envisage donc aussi bien les événements destructifs comme les incendies, que d'autres aspects liés à ces transformations, comme la gestion des déchets (plus de mise au Bas-Empire), le rythme des chantiers de reconstruction, le recyclage des matériaux et leur origine publique ou non, qui rend la portée de ces activités encore plus significative. Enfin, l'analyse de plusieurs ensembles céramiques représentatifs de l'occupation en différents points cruciaux de la ville fournit de nouveaux repères chronologiques pour aborder cette période transitoire. Pour décortiquer en détail ces transformations, l'auteur s'appuie sur les fouilles menées sur les structures de deux *insulae* périphériques de la ville, situées *extra muros* et non contiguës. Elles ont été choisies pour la richesse des informations qu'elles livrent sur cette période transitoire. Les résultats sont assez novateurs et soulèvent de nouvelles questions sur la ville du Bas-Empire, comme le statut social des populations ou la surestimation des phénomènes démographiques. On regrettera seulement que les questions d'ordre démographique et économique soulevées par cette étude n'aient pas été plus largement approfondies dans le chapitre traitant des relations entre la colonie et son arrière-pays durant cette période de transformations profondes (p. 231). Catherine COQUELET

Michael DONEUS, Christian GUGL & Nives DONEUS, *Die Canabae von Carnuntum. Eine Modellstudie der Erforschung römischer Lagervorstädte. Von der Luftbildprospektion zur siedlungsarchäologischen Synthese*. Vienne, ÖAW Verlag, 2013. 1 vol. 21 x 30 cm, 261 p., 27 pl., 130 fig., 1 plan dépliant (DER RÖMISCHE LIMES IN ÖSTERREICH, 47). Prix : 98 €. ISBN 978-3-7001-7128-7.

Voilà un ouvrage un peu hors norme, et au titre ambigu. Deux cent cinquante pages consacrées aux *canabae* de *Carnuntum* sans archéologie au sol, c'est déjà étonnant, et créer une « Modellstudie der Erforschung » d'un habitat sur base de la seule prospection aérienne peut surprendre. Et pourtant ce volume fera date. Il fait faire un bond à la connaissance de l'implantation de ce vaste ensemble civil et militaire et balise efficacement la recherche à venir. Depuis plus d'un siècle, ce sont les camps légionnaire (siège de la *XV Apollinaris* et de la *XIV Gemina Martia Victrix*) et auxiliaire (notamment l'*Ala I Thracorum*) qui font l'objet de toutes les attentions et de fouilles publiées régulièrement, mais autour et à proximité de ceux-ci se développent d'impressionnantes concentrations d'habitats dont l'importance, la structuration spatiale, le réseau voyer, les connexions, les fonctionnements, la définition institutionnelle en relation ou non avec les *castra* demandaient une clarification. Le terrain étant libre, l'opportunité était belle de croiser systématiquement les prises de vue et de les traiter avec les technologies les plus modernes de restitution. Autour du camp légionnaire ce sont près de 130 hectares d'habitat dense, les *canabae* proprement dites, munies d'un équipement urbain complet, et à l'ouest, une agglomération civile, qui accède au statut municipal en 106 (*Municipium Aelium Carnuntum*), et à celui de colonie sous Septime Sévère (*Colonia Septimia Carnuntum*), qui couvre à elle seule 67 hectares avec enceinte, une parure architecturale et urbanistique remarquable, et gère un vaste territoire rural dont les composantes sont à peine esquissées. Seul les rives et quais antiques du Danube et les installations de la *Classis Flavia Pannonica*

resteront sans localisation, emportés par les caprices du fleuve. La cartographie et le calage géo-topographique des vestiges repérés, leur photo-interprétation, l'insertion dans la trame cadastrale des fouilles anciennes sont réalisés avec une minutie exemplaire. Le résultat est impressionnant au niveau global de la topographie du site : réseau voyer primaire des concentrations d'habitat, organisation routière des accès majeurs à *Carnuntum* et ses relations avec les sites voisins (*Ala Nova*, *Aquinoctium*, *Gerulata*), distribution des espaces fonctionnels, approvisionnement hydraulique, localisation des monuments principaux, articulations entre les noyaux civiques, culturels, et funéraires. La « Gräberstrasse », longue de 2,4 km avec sa centaine de monuments des I^{er} et II^e siècles, apparaît comme une articulation majeure dans le paysage des *canabae*. L'éventuel prolongement des axes orthogonaux urbains vers une centuriation rurale est plus malaisé à percevoir. Un certain nombre de questions topographiques latentes sont donc clarifiées, à défaut d'être résolues. Mais les auteurs sont parfaitement conscients des limites de la méthode d'investigation. Une photographie aérienne n'est pas une fouille, mais la prépare et, en l'occurrence, permettra une optimisation des choix d'opération de terrain. En attendant, – la nouvelle apparaît en *addendum* des conclusions –, un vaste programme de prospections géophysiques vient d'être lancé sur les bases du repérage aérien. Georges RAEPSAET

Emmanuelle BOUBE, Alain BOUET et Fabien COLLÉONI (Éd.), *De Rome à Lugdunum des Convènes. Itinéraire d'un Pyrénéen par monts et par vaux. Hommages offerts à Robert Sablayrolles*. Bordeaux, Ausonius et Aquitania, 2014. 1 vol. 22 x 29 cm, 466 p., nombr. ill. (MÉMOIRES, 35 / SUPPLÉMENTS, 31). Prix : 60 €. ISBN 978-2-35613-085-3.

Quel point commun y a-t-il entre les cohortes de vigiles et l'archéologie de Saint-Bertrand-de-Comminges ? La réponse est facile : c'est Robert Sablayrolles. *Libertinus Miles*, sa thèse d'État, est parue en 1996 dans la collection de l'EFR et ses derniers travaux sur les édifices du quartier de Coupéré paraîtront prochainement dans la collection consacrée par Aquitania à la capitale des Convènes. Quarante années d'activités scientifiques, un don pédagogique qui a séduit des générations d'étudiants et une foule de collègues et d'amis qui ont eu plaisir à le rencontrer et à travailler avec lui. Ce qui explique à suffisance ces 500 pages serrées qui lui sont aujourd'hui offertes. La matière est dispersée, mais il y a beaucoup à glaner dans la corbeille, en particulier autour des antiquités du Comminges et de l'Aquitaine. Dans le chapitre premier sous le titre « Villes et agglomérations » sont réunies des contributions consacrées aux emplacements dans l'espace urbain des sanctuaires et agoras, aux sites d'Ambrussum, Chassenon, Dax, Saint-Girons, et bien sûr Saint-Bertrand-de-Comminges. Les réflexions de Jean-Marc Luce sur la définition des espaces urbains, entre mots, limites, définition et fonctionnement, est très intéressante et appelle des prolongements. De la *polis* archaïque à la *civitas*, ce jeu de dualités entre notion et matérialité spatiale, entre concept et désignation sur le sol, entre unité mentale et pratique civique ou institutionnelle, entre borne et définition, mesuré dans le sol des grands sites antiques par la stratigraphie des usages, doit interpeller tout qui s'intéresse à l'urbanisation antique. Il est question aussi dans ce volet, des préfets de

(p. 102-123), les rampes et les substructures (p. 124-140) et traitent, dans un chapitre particulièrement nourri, des superstructures (p. 141-184) ; suivent deux études sur l'articulation topographique de l'arsenal et des quais (p. 185-209), sur les aspects défensifs et sa relation parfois privilégiée avec l'agora (p. 210-230) ; une dernière étude porte enfin sur la typologie des points d'appui à la navigation, installations plus modestes que les complexes portuaires majeurs (p. 231-253). En ressort un inventaire particulièrement saisissant de sites et de questions liées à la nature et à la taille de ces établissements, à leur distribution géographique et à leur architecture. Samos n'est ainsi plus l'unique base navale d'importance du VI^e s., et Athènes ne fait que suivre au début du siècle suivant un mouvement général, à la suite d'Abdère ou de Thasos par exemple. Pour l'époque hellénistique, l'archéologie complète les données littéraires et témoigne de manière spectaculaire du développement fulgurant des flottes de Rhodes et de Carthage. Elle révèle aussi quelques-uns des sites relais, modestes mais indispensables aux grandes puissances maritimes du temps, à titre d'exemple Oiniadai – l'un des ports de guerre les mieux conservés du monde antique – pour Athènes, ou Eulimna pour Rhodes. La seconde partie consiste en un impressionnant catalogue de sites, des plus grands, comptant plus de 200 navires (Athènes, Carthage, Syracuse et Corfou) aux plus modestes (comptant une ou deux embarcations), en passant par des infrastructures de taille moyenne (e.g. Aiginai, Cos, Kition), ce qui permet d'en saisir à la fois la variété et l'importance. Ce catalogue est distribué de manière originale entre vingt-quatre installations portuaires militaires assurées, sept probables, vingt possibles, dix-sept peu vraisemblables et une à rejeter. Ajoutons que la notice « Piraeus » tire largement parti des fouilles de l'Institut danois d'archéologie d'Athènes : Bjørn Lovén, *The Ancient Harbours of the Piraeus. Vol. 1.1. The Zea Shipheds and Slipways: Architecture and Topography* et de Bjørn Lovén & Mette Schaldemose, avec la collaboration de B. Klejn-Christensen & M.M. Nielsen, I.2., *The Ancient Harbours of the Piraeus. Vol. 1.2. The Zea Shipheds and Slipways: Finds, Area 1 Shiphed Roof Reconstructions and Feature Catalogue*, Aarhus, Institut danois d'Athènes, 2011 (2012), volumes pour lesquels on se référera à la notice 2013.142 de la *Bibliographie de l'architecture grecque* de M.-Ch. Hellmann et au compte rendu *AC* 83 (2014) p. 201. Le volume se clôture par un index (p. 587-597). On l'aura compris, l'ouvrage de D. Blackman et B. Rankov occupe, et occupera longtemps, une place majeure dans le domaine des installations maritimes grecques.

Laurent THOLBECQ

Dominique GARCIA, *La Celtique méditerranéenne. Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence. VIII^e-II^e siècles av. J.-C.* Arles, Errance, nouvelle édition revue et augmentée, 2014. 1 vol., 248 p., nombr. ill. (COLLECTION LES HESPÉRIDES). Prix : 32 €. ISBN 978-2-87772-562-0.

En 2004 paraissait chez le même éditeur la première édition de la *Celtique méditerranéenne*. Dix ans, c'est peu, mais mesuré à l'aune d'une activité archéologique bourdonnante, c'est plus qu'il n'en faut pour remesurer la dynamique des processus d'urbanisation dans la Provence protohistorique. La déconstruction des idées reçues reste d'actualité face aux prétentions identitaires de certains courants pan-celtiques

très actifs, la périodisation comme les modes opératoires de la structuration urbaine se sont affinés, de même que le rapport interactif monde méditerranée-monde indigène. Tout qui s'intéresse à l'homme et son habitat entre les Pyrénées et le bassin du Rhône, du Bronze final à l'époque romaine, doit lire le bilan critique de Dominique Garcia. Un bilan qui n'a rien de passif, avec des modélisations anthropologiques audacieuses, qu'on ne pourra en aucun cas esquiver. La table des matières elle-même est significative de la construction du raisonnement et de l'argument : partant de la fabrication terminologique autour du mot « Celte » qui remonte à l'Antiquité, et de l'historiographie qui en a créé les contenus et modifié la sémantique, analysées avec une probité critique exemplaire, Dominique Garcia fonde son bilan avant tout sur une profonde connaissance du terrain, des sites, de l'habitat, de la culture matérielle, au plus près des fouilles les plus récentes, et tente au départ de cette immense base de données archéologiques, croisées avec quelques maigres textes anciens, de comprendre comment les hommes se sont organisés, à partir du Bronze final, en habitats groupés de plus en plus permanents et de plus en plus complexes, mais sans progressivité linéaire globale, et avec des ruptures parfois surprenantes. Les approches classiques sont convoquées, géographie, écologie, économie rurale, pastoralisme, circulations, mais aussi l'archéologie des ensembles, l'archéologie environnementaliste et archéométrique, et l'ethnographie anthropologique qui produit des modèles intéressants sur la structure dynamique des sociétés tribales. Il existe déjà un habitat groupé du Bronze final, mais cette proto-sédentarisation n'est pas le point de départ d'une continuité. C'est vers 600 que les agglomérations indigènes se structurent de manière plus décisive et la concomitance avec l'installation de la colonie phocéenne de Marseille et de ses *emporia* n'est pas un hasard. Mais ce n'est pas la *polis* méditerranéenne qui génère l'agglomération indigène de l'Age du Fer qui a sa propre dynamique de construction et ses propres rythmes de développement : « Après 600, le développement de l'activité commerciale entraîne la mise en place de réseaux économiques dont les nœuds sont marqués par des habitats sédentaires regroupant des populations auparavant disséminées sur un territoire qui était alors plus perçu que dominé ». La relation qui s'établit entre les *poleis* et *emporia* helléniques et les agglomérations indigènes est dialectique. L'oppidum, aussi vaste et organisé soit-il, n'est pas « gallo-grec ». L'emprunt n'est pas direct et la typologie ne se superpose pas au modèle grec avec son centre public civique régulateur d'un urbanisme canonique. Autre rupture dans le temps, l'intégration dans une province romaine avec implantation coloniale et réseau routier primaire qui modifie les circulations traditionnelles. Rupture qui s'accompagne d'un « récupération » des élites tribales devenues des aristocraties dominantes. Dominique Garcia s'interroge longuement sur la formation des Great Man et Big Man au sein des sociétés protohistoriques provençales. Comment de petites unités familiales ou claniques relativement égalitaires et autosuffisantes du point de vue alimentaire aux IX^e-VIII^e siècles, se sont-elles transformées à l'Age du Fer en chefferies de plus en plus puissantes et inégalitaires, multipliant au sein d'espaces urbains nouveaux les signes et symboliques du pouvoir dominant ? Je n'ai pas de véritables critiques à formuler malgré mes réticences quant aux usages des modèles ethno-anthropologiques. Je rappelle à cet égard que récemment Peter Rose faisait appel lui aussi au Dark Age Big Man dans la formation de la cité grecque à l'époque archaïque (voir *AC*, 83 [2014], p. 193) ! Ce qui m'interpelle davantage, mais deman-

derait une longue analyse, c'est l'usage du modèle de la *polis* grecque ou méditerranéenne comme s'il était unitaire. Le Polis-Model est fondateur et, malgré ses détracteurs, on ne peut pas comprendre la « Cité antique » sans en comprendre la structure et la dynamique. Mais l'espace territorial qu'il génère et régule n'est pas homogène et les cultes poliades ne fonctionnent pas tous selon un même schéma. Roland Martin l'a montré de longue date, autant pour les villes auto-générées que pour les colonies et *emporia*. Moins clair aussi, le rapport de l'oppidum de plus en plus urbain et économiquement dynamique et la campagne environnante. Le pouvoir des nouvelles aristocraties urbaines est-il indépendant de la propriété du sol rural ? Sans doute que non. Dominique Garcia est passé maître dans l'art de poser les bonnes questions historiques au départ d'une connaissance très précise du terrain, bousculant les idées reçues, ouvrant de nouvelles perspectives qui baliseront... la prochaine édition.

Georges RAEPSAET

François MICHEL & Dominique PASQUALAGGI (Ed.), *La Corse, 2A-2B*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2014. 1 vol., 315 p., 600 fig. (CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA GAULE, 2 A-B). Prix : 31 €. ISBN 978-2-87754-315-6.

Quatre-vingts ans après la carte archéologique de la Corse publiée par Ambroise Ambrosi, ce volume offre un panorama, raisonné et actualisé, des connaissances relatives à l'archéologie de l'île. Il constitue aussi l'une des dernières pièces d'un véritable monument documentaire : la *Carte archéologique de la Gaule* ou *C.A.G.* Publiée sous l'égide de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, cette collection, qui avait vu le jour en 1933, a connu un rythme de parution soutenu depuis 1988, sous la direction de M. Provost. Elle a pour objet de dresser à l'échelle de chaque département français et dans l'ordre alphabétique des communes le catalogue des monuments et trouvailles couvrant la période allant de 800 av. J.-C. à 700 ap. J.-C. Ce cadre chronologique, qui débute avec l'Âge du Fer, amène ainsi à délaisser dans le cas de la Corse les manifestations locales de mégalithisme, attestées du Néolithique final à l'Âge du Bronze. Comme pour les autres livraisons de la *C.A.G.*, la rédaction de ce volume associe aux auteurs principaux, en l'occurrence F. Michel et D. Pasqualaggi, une dizaine d'autres spécialistes de terrain et l'économie générale de l'ouvrage s'apparente à celle d'un guide archéologique régional puisque plusieurs contributions de synthèse précèdent la carte archéologique proprement dite. La typographie est serrée mais les pages bénéficient d'une abondante illustration en couleur. Le volume comprend d'abord une ample bibliographie (p. 7-37). Viennent ensuite une série de chapitres introductifs (p. 38-81) concernant successivement la géographie de l'île (A. Gauthier), la recherche archéologique depuis le XVII^e s. (F. Michel et D. Pasqualaggi), l'Âge du Fer (M. Lechenault et K. Pêche-Quilichini), la présence grecque, étrusque et carthaginoise, et la Corse romaine (F. Michel), enfin l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge (D. Istria). La carte archéologique constitue évidemment la principale section du livre (p. 82-284). Découpée en deux parties, 2A correspondant à la Corse-du-Sud et 2B à la Haute-Corse, elle fournit une excellente présentation résumée de la documentation archéologique, avec subdivision en notices par commune et par lieu de découverte. Plusieurs index, également organisés sur base

ensembles céramologiques qui signent le premier niveau romain de la plupart des chefs-lieux de cités et agglomérations importantes du Nord de la Gaule. Il n'y a sans doute pas de rapport avec la résidence ultérieure, mais bien avec l'implantation du chef-lieu de la *civitas Treverorum*, et de sa grille urbaine de départ en liaison avec le pont sur la Moselle. Ce qui contredit certaines hypothèses fantaisistes récentes sur une romanisation « post-augustéenne » d'*Augusta Treverorum*. Édifice public important et imposant construit de manière cohérente autour du milieu du I^{er} siècle, oui, les meilleurs arguments vont dans ce sens. La résidence et les bureaux du fisc ? Peut-être. Dès Claude ? Pourquoi pas. Les atouts ne manquent pas : la centralité de Trèves par rapport aux provinces concernées, sa position stratégique dans la géographie de la circulation du Nord de la Gaule, son importance économique, son statut de colonie latine. À défaut de certitudes, ce gros rapport ne peut que générer des discussions intéressantes.

Georges RAEPSAET

Alexander HEISING (Ed.), *Neue Forschungen zu zivile Kleinsiedlungen (vici) in den römischen Nordwest-Provinzen*. Akten der Tagung Lahr 21.-23. 10. 2010. Bonn, Habelt, 2013. 1 vol. 21,5 x 30 cm, vi-380 p., nombr. ill. Prix : 89 €. ISBN 978-3-7749-3759-8.

Marcus REUTER & Cornelia EWIGLEBEN (Ed.), *Ein Traum von Rom. Stadtleben im römischen Deutschland*. Stuttgart, Landesmuseum Württemberg – Trèves, Rheinisches Landesmuseum, 2014. 1 vol. 24,5 x 28,5 cm, 372 p., nombr. ill. Prix : 29,95 €. ISBN 978-3-944371-01-6.

Le projet, au départ, était de réunir à Lahr-Dinglingen, sur le site d'une petite agglomération romaine du Bade-Württemberg, fouillée depuis quelques années, des spécialistes de la question pour faire le point et problématiser les découvertes. Mais l'Université de Fribourg, impliquée dans le projet, a amplifié le colloque réuni en 2010 pour en faire un bilan global sur la recherche archéologique en matière de « *vici* » dans les régions rhénanes, de la Germanie à la Rhétie, en passant par l'Helvétie. Un gros volume en est issu, développant particulièrement quelques thèmes : topographie et structure typologique des petites agglomérations, éléments architecturaux et urbanistiques significatifs et critères de définition, méthodologie de la recherche sur le terrain et de la prospection, muséologie et médiatisation culturelle et pédagogique des informations. Près d'une vingtaine de communications, de nature, de contenu et d'ampleur très variés, couvrent la question. Ce n'est pas une mauvaise idée de revenir sur les agglomérations secondaires, passées un peu à l'arrière-plan ces derniers temps par rapport au cultuel et au funéraire, car les opérations d'archéologie préventive couvrant parfois de grandes surfaces en fouilles extensives, associées à des performances technologiques en constante évolution en matière de prospection, photographie aérienne, résistivité électrique, magnétomètre, radar et bien d'autres approches géo-physiques, ont renouvelé la connaissance de sites connus, voire révélé des sites nouveaux importants. On se souvient des camps romains rhénans dont le plan était découvert ou complété par les technologies de prospection géo-physiques mises au point par Irwin Scollar dans les années soixante. Ce qui était alors une révé-

lation et un émerveillement est devenu d'une parfaite banalité aujourd'hui. C'est un robot commandé à distance qui sillonne le terrain et envoie les données numérisées vers le traitement cartographique. Grâce à ces prouesses technologiques, les agglomérations secondaires voient parfois doubler voire tripler leur surface habitée, avec localisation des monuments publics, nécropoles, trame viaire. On alterne ici les synthèses et les études de cas : un catalogue des habitats groupés routiers en Rhénanie, le sanctuaire de Nettersheim qui se double d'un village, la découverte d'un site quasi inédit, Mittelstrimmig, une belle synthèse sur *Ricciacus*-Dalheim « hochrangigen Vicus », moins connus les *vici* redécouverts à proximité de l'Obergermanisches Limesgebiet, le cas original de Neuenstadt, peut-être « *Civitas Hauptorte* », fondé vers 160, lié à un sanctuaire à Apollon Grannus, un bref bilan sur la *Civitas Helvetiorum*, les exemples particuliers d'Eschenz et de Kempraten dans le Nord-Ouest de la Suisse, et un énorme *status questionis* sur les *vici* de Rhétie. À propos d'Aachen, *Aquae Granni*, je reste convaincu que l'hypothèse d'un « grand sanctuaire » est meilleure que celle d'un *vicus* avec temple et balnéaire. Neuenstadt par contre apparaît comme une des découvertes les plus spectaculaires réalisées ces dernières années dans le Bade-Württemberg. Qui plus est, la chronologie est très fermée, à peine un siècle à partir des années 160, et l'architecture élaborée, d'allure très romaine. L'apport principal de cette très haute technologie appliquée aux agglomérations rhénanes est le repérage des sites, leur définition topographique globale, et leur implantation géographique régionale. Ce qui n'est pas peu de choses et balise les interventions de terrain ultérieures. Ce qui est inquiétant, c'est la confusion qui continue de régner à travers l'ouvrage dans la définition institutionnelle de toutes les bourgades, que l'on appelle dans la littérature francophone « agglomérations secondaires » plutôt que « *vici* », réservant l'usage de ce terme romain à valeur juridique aux *vici* explicitement avérés. Dans ce flou entretenu, on continue à établir des distinctions surprenantes entre les sites urbains considérés comme *vicus*, municipale, colonie, voire *civitas*, alors que dans tous les cas, il s'agit de droits collectifs qui encadrent, au départ d'une *lex* fondatrice, tous les habitants de la *civitas*, y compris bien évidemment les habitants du chef-lieu. Un « peregrines Unterzentrum auf dem Land mit und ohne Rechtsform » (p. 263), cela n'existe pas, et un titre de *colonia* conféré par l'empereur à « einzelnen Städten » pour honorer celles-ci, non plus ! Pourquoi cette obstination à nier ou à ignorer ce qui est établi par la recherche depuis bien longtemps, y compris dans la littérature germanophone, à commencer par les travaux de Vittinghoff ? Il y a un décalage inquiétant entre l'hypersophistication technologique dans l'attaque du terrain et la mise en œuvre historique, dépassée, qui se prive de modèles explicatifs simples et efficaces sur les fonctionnements des agglomérations à l'intérieur de la *civitas*. Côté média, les Länder ont consenti de gros efforts pour rendre attractifs les sites et musées. Le 3D et ses visites virtuelles séduisent apparemment plus les enfants et le public que nos dessins et aquarelles d'autrefois. Un prolongement immédiat de cette recherche rhénane : une Ausstellung intitulée « Ein Traum von Rom » actuellement au Rheinisches Landesmuseum Trier, prévue en 2015 au Landesmuseum Württemberg, accompagnée d'un « Offizieller Begleitband » : *Stadtleben im Römischen Deutschland*, le présent volume. Le contenu est, une fois n'est pas coutume, plus large et ambitieux que le titre. Les villes et espaces urbains rhéno-danubiens sont mesurés à l'aune de la ville antique et les sites d'Italie, d'Espagne ou d'Afrique du Nord apportent les modèles

d'urbanisation auxquels sont confrontés les sites occidentaux, en particulier Trèves – *Augusta Treverorum*, et sur un mode moins monumental mais non moins intéressants les agglomérations du Bade-Württemberg. Mêmes qualités et mêmes reproches, pourrait-on dire, que le colloque de Lahr, en dehors du fait qu'il s'agit ici d'un volume destiné à un public très large. C'est un magnifique recueil d'images, de plans, de reconstitutions graphiques, mais la ville et l'agglomération y sont traitées comme des entités modernes, ce qui enlève à l'approche toute la pertinence et l'intérêt du Polis-Model.

Georges RAEPSAET

Regula SCHATZMANN, *Die Spätzeit der Oberstadt von Augusta Raurica. Untersuchungen zur Stadtentwicklung im 3. Jahrhundert*. Augst, Augusta Raurica, 2013. 1 vol., 432 p. 158 fig., 34 pl. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 48). Prix : 92 €. ISBN 978-3-7151-0048-7.

Dans ce volume, R. Schatzmann se propose de réexaminer un dossier fondamental pour la compréhension de l'évolution de la colonie : celui du passage de la ville ouverte du Haut-Empire à la ville fermée du Bas-Empire. Deux aspects majeurs y sont analysés en détail. Le premier est la recherche des facteurs favorisant ces transformations urbaines et notamment l'hypothèse évoquée à maintes reprises, mais jamais argumentée de façon détaillée, d'un séisme survenu dans les années 250 après J.-C., Augst étant d'ailleurs la seule ville du Nord de la Gaule dont les bouleversements urbains ont été imputés à un événement naturel d'aussi grande ampleur. La seconde question aborde les effets de ce passage traditionnellement enregistré dans les villes du Nord de la Gaule, débouchant, dans le cas d'Augst, sur une situation tout à fait inhabituelle : la création de deux réduits fortifiés très différents, un retranchement en ville haute (Kastelen), un castrum en ville basse (Kaiseraugst). Il convient tout d'abord de signaler que la transformation de la ville dans la seconde moitié du III^e siècle est un thème auquel R. Schatzmann s'intéresse depuis plusieurs années déjà, puisqu'elle est à l'origine d'un colloque organisé en 2009 sur ce sujet : R. Schatzmann & S. Martin-Kilcher (Ed.), *L'Empire romain en mutation. Répercussions sur les villes dans la seconde moitié du III^e siècle. Actes du colloque international tenu à Bern/Augst (Suisse), du 3 au 5 décembre 2009*, Montagnac, 2011. À plusieurs égards, cette nouvelle publication centrée sur la ville haute d'Augst peut servir de référence pour qui veut aborder l'étude de cette période particulièrement ingrate à première vue en raison de la carence des témoignages matériels. L'étude proposée s'articule en deux parties : la première est un état de la question sur les théories anciennes concernant cette période. Elle y démontre que la série de critères définis en archéo-sismologie comme les signes visibles d'un tremblement de terre (voir en particulier la fig. 14, p. 32) ne se rencontrent pas dans les constructions d'Augst, ruinant enfin, grâce à une argumentation solide, l'hypothèse d'un séisme expliquant les multiples destructions observées dans la ville durant cette période. Dans la seconde partie de l'ouvrage, R. Schatzmann envisage alors de nouvelles perspectives de recherche. Le raisonnement se construit ici autour d'une vision des événements hiérarchisés selon une terminologie précise se fondant sur leur durée (fig. 154, p. 219). De cette façon, l'auteur donne l'impression de vouloir rester neutre dans son

plus restreint, plus modeste, plus tardif. Plus tardif, forcément, Trajan n'est pas contemporain de César, et encore moins de Domitius Ahénobarbus. Ce ne sont pas les mêmes cultures, ni conquérantes, ni soumises. Mais ce n'est pas seulement un problème de sériation chronologique des conquêtes et soumissions. Le rapport aux populations conquises n'est pas lié aux mêmes règles idéologiques du pouvoir ni aux mêmes modes d'occupation, ou de non-occupation, du sol. La littérature récente sur le sujet est immense et peu mise à profit en l'occurrence. La somptuosité funéraire, le lien du rang et de la fortune avec l'apparat funéraire, ne sont pas seulement une question de construction visible en dur. L'honneur funèbre peut être plus important sous la terre qu'au-dessus, ou le donner à lire plus important que le donner à voir. Le modeste tertre danubien peut receler de considérables ensevelissements avec tombes à char. Et la célébration funèbre à Lyon est avant tout épigraphique. Beaucoup de piliers gallo-romains sont bourgeois, et très peu aristocratiques. Reste que cet immense inventaire rendra service, grâce aux index détaillés, et que les chercheurs y trouveront des éléments comparatifs utiles. Mais l'instrument de mesure promis de la romanité n'est pas bien paramétré. Qui trop embrasse mal étireint...

Georges RAEPSAET

Yvon LEMOINE, *Recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule. Fréjus*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2013. 1 vol., LII-141 p., 127 pl. (NOUVEL ESPÉRANDIEU, 4). Prix : 60 €. ISBN 978-2-87754-292-0.

Le Nouvel Espérandieu avance lentement, mais sûrement. Les trois premiers volumes consacrés à Vienne, Lyon, Toul et les Leuques, sont déjà des classiques (cf. *AC* 77 [2008], p. 838-939 ; 82 [2013], p. 696-697). Et Fréjus, sous la plume d'Yvon Lemoine et de ses collaborateurs, confirme la richesse et la qualité documentaire de ses prédécesseurs. En 1907, Émile Espérandieu rassemblait 9 numéros auxquels Raymond Lantier ajoutait à peu près l'équivalent. Nous voici avec 253 notices, 169 pour le lapidaire de Fréjus même, 86 pour la cité des *Foroiulienses*. Les historiens de la sculpture discutent volontiers de l'opportunité ou non d'une illustration en couleur. Il faut bien reconnaître sous la caméra de Christine Durant, du Centre Camille Jullian, que la couleur apporte une palette de nuances dans les blancs qui fait vivre et vibrer le marbre. Dommage que l'on ne lui ait pas confié la couverture photographique de la Vénus de Fréjus (n° 024), devenue Génitrix ou Louvres-Naples, qui méritait mieux que les deux illustrations conventionnelles envoyées par le Louvre. La sculpture de l'agglomération romaine, issue de la base de la flotte, devait à l'origine être beaucoup plus riche encore, mais dès le XVI^e siècle le site est pillé et la prédation privée ou publique dispersera nombre d'œuvres un peu partout, jusque dans les jardins de Versailles. Yvon Lemoine consacre un long chapitre à l'histoire des collections, où l'on retrouve à l'œuvre une fois de plus Nicolas Fabri de Peiresc, infatigable découvreur de patrimoine sans doute, mais peu soucieux du maintien des objets dans leur site de provenance. L'activité archéologique récente, notamment à l'amphithéâtre, ou sur le site des Poiriers, montre la richesse de la sculpture dont l'inventaire actuel ne rend que partiellement compte. La moisson ne fait que commencer. Yvon Lemoine s'intéresse avec raison au territoire et établit un bilan très argumenté sur les limites de la colonie de *Forum Iulii*. L'histoire de l'art n'est pas pour autant négligée et l'analyse

plastique comparative montre le rôle des modèles classiques dans l'élaboration et l'usage de la sculpture et de l'iconographie locales. La facture y est bien peu « gallo-romaine », et très italianisante. Et c'est dans le répertoire gréco-romain traditionnel qu'il faut chercher les origines du magnifique Jupiter Capitolin (n° 001) retrouvé aux Thermes de la Porte d'Orée, ou la ronde-bosse de Minerve casquée (n° 186), ou de multiples personnages drapés malheureusement souvent mutilés. Treize bustes hermaïques ont été recensés sur le territoire de *Forum Iulii*. Une place à part doit être réservée au très bel hermès bicéphale de Bacchus et de Pan (n° 002) par sa grande taille et sa qualité de facture. On notera une forte concentration d'œuvres bacchiques au cœur de cet important terroir viticole. Le portrait de Tibère jeune (n° 045) suscite un commentaire approprié. L'œuvre a connu de nombreuses dégradations et restaurations avant d'être identifié comme un Tibère jeune par Jean Charbonneaux en 1955 au moment de sa restauration dans les ateliers du Louvre, identification aujourd'hui admise et précisée par Emmanuelle Rosso comme étant proche du type de l'adoption. Le portrait de Commode (n° 046) a dû être commandité vers 190, mais l'état est fortement dégradé. Au nombre des curiosités, une dalle avec deux pieds en sandales sculptés en méplat, plutôt ex-voto que panneau d'avertissement pour baigneur distrait. Intéressant aussi, le motif des mains entrecroisées sur stèle funéraire, symbolisant l'union du couple, là où dans l'imagerie gallo-romaine, l'on met plutôt en scène un couple en pied. La photographie originale est très bonne et généreuse quant aux nombres de plans proposés. Tant qu'à faire, pour les portraits, il aurait fallu ajouter une prise nadirale. Mais c'est bien peu de chose dans un volume attrayant, documenté, réfléchi, fait pour durer.

Georges RAEPSAET

Françoise DUTHOY, *Sculpteurs et commanditaires au I^{er} siècle après J.-C. : Rome et Tivoli*. Rome, École française de Rome, 2012. 1 vol., 198 p., 82 pl. n/b. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 465). Prix : 68 €. ISBN 978-2-7283-0928-3.

Traitant des sculptures exposées dans certaines villas impériales ainsi que des portraits funéraires provenant des régions mentionnées, l'auteur propose une approche tout à fait originale des œuvres qui s'inscrit dans la même veine que le colloque portant sur les ateliers de sculpture régionaux (V. Gaggadis-Robin, A. Hermary, M. Reddé & Cl. Sintès (Ed.), *Les ateliers de sculpture régionaux : techniques, styles et iconographie. Actes du X^e colloque international sur l'art provincial romain, Arles et Aix-en-Provence, 21-23 mai 2007*, Arles, 2009). L'œuvre sculptée y est traitée avant tout comme un produit artisanal issu d'un atelier particulier, mais aussi comme un bien commercial destiné à un public de consommateurs influant sur les types de productions proposés et sur la diffusion de modèles selon les lois du marché. Les œuvres étudiées sont toutes exécutées dans le même matériau – le marbre blanc, ce qui permet à l'auteur de retracer l'ensemble de la chaîne opératoire de cette production. Dans un très intéressant premier chapitre, elle dresse un état de la question sur l'usage des marbres et leur provenance, en estimant les possibilités d'approvisionnement en fonction de la localisation des carrières, les volumes d'extraction, le prix de la matière, le transport, le coût de la main-d'œuvre, mais aussi de la sélection des qualités en fonction de la nature des commandes (la plus belle qualité étant réservée

provenant d'Égypte et de Pannonie. Le quatrième chapitre, qui constitue le cœur de l'ouvrage, présente la typologie des amphores attestées dans les contextes étudiés. T. Bezczky y distingue 71 types rassemblant les productions locales et importées. La lecture est quelque peu compliquée par le fait que l'auteur a choisi de créer sa propre classification pour désigner les amphores importées (amphore rhodienne = Type 1 ; Kapitän 2 = Type 44 ; LRA1 = Type 52 etc.), alors que les planches illustrant les amphores par contextes archéologiques se réfèrent pour leur part à la nomenclature courante. Le catalogue reprend une synthèse de chaque type d'amphores, leur chronologie et les phases dans lesquelles celles-ci apparaissent à Éphèse ainsi que leur distribution en Orient et en Occident. L'auteur inclut également les références bibliographiques des amphores du même type, précédemment publiées à Éphèse. Chaque type d'amphore s'accompagne d'une description macroscopique de la pâte argileuse, assez succincte, mais complétée par une analyse pétrographique très claire et compréhensible proposant également, lorsque celle-ci peut être déterminée, une origine géologique argumentée sur base de la composition des minéraux ainsi qu'une hypothèse de provenance. Par ailleurs, en complément des planches typologiques, on trouvera 39 planches couleur de vue microscopique d'échantillons céramiques dont il faut souligner la qualité et la lisibilité. Ce catalogue complet augmenté d'une riche documentation macrophotographique constitue ainsi un outil très utile pour le lecteur. Le cinquième chapitre reprend les données quantitatives relatives aux différents types d'amphores par régions de production, dans chaque contexte examiné. L'auteur note ainsi que dans le secteur de l'agora tétragone, les amphores orientales (locales, égéennes ou palestiniennes) dominent à toutes les époques. Les amphores occidentales (italiennes et espagnoles) sont davantage représentées au début de l'époque impériale, alors que les amphores africaines, égyptiennes ou originaires de la Mer Noire sont attestées en nombre limité à chaque période. La question de l'évolution des réseaux d'approvisionnement est développée dans une discussion finale dont on peut peut-être regretter la brièveté et dans laquelle l'auteur prend également en compte le contexte archéologique, les données épigraphiques fournies par les timbres amphoriques ainsi que les analyses de pâtes. Le volume se termine par quelques pages consacrées aux analyses pétrographiques.

Agnès VOKAER

Günter MANSFELD, *Der Held auf dem Wagen. Archäologische Belege zur technischen Entwicklung des Wagens*. Ruppolding, Ph. Rutzen – Wiesbaden, Harrassowitz, 2013. 2 vol., Band I : xii-414 p., 103 fig. ; Band II : 54 cartes sous coffret. Prix : 128 €. ISBN 978-3-447-06902-1.

Quand apparaît dans le monde eurasiatique la voiture à deux ou quatre roues ? Et pour quelle raison ? La question fascine de longue date. J.C. Ginzrot tentait déjà d'y répondre en 1817 dans une synthèse qui garde son intérêt. Tarr, Piggott et bien d'autres depuis ont été tentés par la longue histoire de la locomotion et les ethnohistoriens autant que les historiens des techniques ont toujours été fascinés par le saut technologique décisif de la traction attelée. Quand et pourquoi ? Günter Mansfeld a consacré toute sa vie à traquer les origines de la voiture, cherchant images, objets et textes, du Rhin à l'Euphrate, avec une patience infinie, inventoriant les traces les plus

anciennes de roues, pleines ou à rais, de l'étendard d'Ur aux kourganes du Caucase. Cela nous donne un ouvrage monumental avec des centaines d'occurrences de sources primaires et secondaires et un atlas cartographique impressionnant des témoins par périodes, depuis le 4^e millénaire. C'est l'Âge du Bronze et le 3^e millénaire qui permettent de réunir des documents précis et suffisamment nombreux pour en cartographier la distribution. Une des surprises, c'est la richesse des kourganes du Caucase et des steppes, qui crée une continuité géographique des attelages au 3^e millénaire autour et de part et d'autre de la Mer Noire, entre Asie et Europe. Toute la littérature scientifique de ces régions, de l'Ukraine à l'Anatolie, peu accessible pour beaucoup d'entre nous, a été dépouillée et intégrée dans l'inventaire. Mansfeld nous rend là un service considérable. Mais la tradition des tombes à char n'est pas uniforme dans les sociétés du Chalcolithique et du Bronze et les densités peuvent être plus représentatives des traditions funéraires et culturelles que des usages quotidiens. Mansfeld défend des thèses fortes et qui ne seront pas partagées d'emblée malgré de solides arguments. Que le lieu de découverte d'un véhicule n'indique pas sa provenance, on en conviendra volontiers. Une voiture est faite pour se déplacer, encore que je ne sois pas sûr qu'un char d'apparat funéraire voyage beaucoup. La grande idée, c'est que la voiture naît du fleuve, ou plus précisément, de l'interfleuve, en quelque sorte une barque qu'on pose sur deux essieux et qui sert à transporter des charges entre deux bassins ou rivières. Si l'on parle de l'usage des « Lastwagen » à quatre roues, les voies d'interfleuves constituent en effet un classique de la géographie de la circulation dans les sociétés anciennes. Ce n'est pas tout à fait original. Une autre idée est que le voiturage à chariot est souvent à longue distance et sans fret de retour. Peut-être, mais là encore je ne suis pas convaincu que l'usage majeur du voiturage utilitaire ne soit pas lié aux nécessités agricoles et au transport local. Pour moi, l'attelage naît du timon d'araire et de la paire de bœufs sous le joug, et s'inscrit dans un réseau technologique généré par les sédentarisation ou semi-sédentarisation néolithiques. Dans cette optique, le travois monté sur un train de roues, ou le plateau de charge à double brancard monté sur deux essieux gardent leur potentiel explicatif, bien avant le 4^e millénaire. L'Âge du Bronze implique un développement majeur technologique et commercial mais, à mon sens, n'initie pas l'Urtyp de la voiture attelée, qu'elle soit à deux ou quatre roues, pleines ou à rais. Les « Helden » s'installent sur des voitures à deux ou quatre roues à toutes les périodes, les charges utilitaires aussi. Je ne suis pas toujours convaincu par les typo-chronologies technologiques sophistiquées des roues et chars proposés mais la formidable dynamique commerciale et les brassages culturels du 3^e millénaire dans le monde eurasiatique trouvent dans cet inventaire colossal un support paradigmatique.

Georges RAEPSAET

Eugenio LA ROCCA, Cécile GIROIRE, Annalisa LO MONACO, Claudio PARISI PRESICCE & Daniel ROGER (Ed.), *Auguste*. Paris, Réunion des Musées Nationaux, 2014. 1 vol., 320 p., nombr. ill. n/b et coul. Prix : 45 €. ISBN 978-2-7118-6173-6.

Ce volume constitue la traduction française du catalogue de l'exposition « Augusto » présentée durant l'hiver 2013/2014 aux Écuries du Quirinal de Rome et accueillie à Paris au printemps suivant. Le bimillénaire de la mort d'Auguste offrait

ture. Un accent particulier est mis sur l'analyse de la céramique germanique et de la faune animale. Plusieurs études de synthèse sont rassemblées dans le chapitre suivant, portant sur l'assemblage de formes céramiques romaines, l'évolution chronologique de la céramique germanique, l'analyse physico-chimique de la céramique, les restes archéo-botaniques, les vestiges de production métallurgique et l'étude des traces d'occupation romaines dans la région de la vallée de la Lahn. Une étude de la répartition des découvertes monétaires sur le *limes* et une réflexion sur la nature et l'intensité des contacts entre Romains et Germains complètent ce chapitre. La mise en perspective pluridisciplinaire des données archéologiques et environnementales a permis d'éclairer de manière significative et novatrice la nature des contacts entre les Germains et les Romains. Malgré la proximité de ces sites germains avec la frontière de l'Empire, les objets romains y sont relativement peu nombreux, ainsi que les imitations locales de céramique romaine. La tradition locale est prépondérante dans l'acquisition et le façonnage des céramiques communes. Outre des différences avec les pratiques agricoles de l'âge du Fer, les plantes cultivées restent également peu touchées par des influences romaines. Les études archéo-métallurgiques ont permis, par ailleurs, de mettre en évidence l'importance des activités liées au travail du fer, dont les Germains auraient pu faire commerce avec l'Empire. Ainsi, il semble que malgré des échanges répétés, les populations germaniques aient conservé un mode de vie traditionnel peu influencé par la culture romaine. L'ouvrage est une brillante démonstration alliant la qualité et le détail des données archéologiques avec l'intérêt des études de synthèse et de la mise en perspectives des résultats.

Fanny MARTIN

Wilhelm REUSCH †, Marcel LUTZ † & Hans-Peter KUHNEN, *Die Ausgrabungen im Westteil der Trierer Kaiserthermen 1960-1966. Der Stadtpalast des Finanzprocurators der Provinzen Belgica, Ober- und Niedergermanien*. Rahden, Marie Leidorf, 2012. 1 vol., XIV-365 p., 28 pl., 179 fig., 8 plans dépliant + 1 CD-Rom. (ARCHÄOLOGIE AUS RHEINLAND-PFALZ, 1). Prix : 69,80 €. ISBN 978-3-89646-651-2.

Le « Procuratorenpalast » de Trèves dégagé par Wilhelm Reusch dans les années soixante, partiellement sous les « Kaiserthermen », fait partie non seulement des monuments classiques de l'urbanisme de la capitale des Trévires, future capitale d'Empire à partir de la Tétrarchie, mais de la typologie de référence des édifices palatiaux de l'administration de l'Empire. À tort ou à raison. En tout cas, la surface de cet édifice, plus de 6 000 m², qui semble partir d'un projet unitaire dans la trame cadastrale fondatrice de la ville et garder durant plus de deux siècles un fonctionnement homogène dans un développement structuré, est considérable et son emplacement, remarquable, dans l'axe et à proximité du forum. Même avec un décalage dans le temps assez important, la publication du rapport de fouille et son analyse s'imposaient. La fouille de Reusch bénéficie déjà dans les années soixante d'une archéologie de terrain assez technique et analytique au niveau des relevés et de la définition des unités de fouille, ce qui permet aujourd'hui à Hans-Peter Kuhnén et à ses collaborateurs et infographistes de réaliser un phasage de l'évolution de l'édifice assez convaincant. Mais c'est aussi l'époque du règne de la sigillée comme élément datant privilégié. On parlait peu d'assemblages et de fonctionnalité ; la connaissance des

« gallo-belges », ou des culinaires, était balbutiante. La sigillée, même dans les mains du fin connaisseur des ateliers mosellans qu'était Marcel Lutz, était loin de pouvoir donner tout le potentiel historique qu'on attend d'elle aujourd'hui. Un demi-siècle a passé. Et les camps de la Lippe comme les ateliers lyonnais ont bouleversé notre connaissance des productions augustéennes. Ce n'est pas trop grave dans la mesure où le matériel est désormais publié, donc peut être actualisé, et l'est dans une certaine mesure par les éditeurs actuels, mais c'est un peu gênant dans la mesure où la mise en œuvre historique proposée est fortement tributaire des périodisations proposées à l'époque. En résumé, ce qui apparaît d'emblée comme une grande domus à péristyle, serait installée au milieu du I^{er} siècle (Phase Grün). La phase 3 Blau se situerait dans le courant du II^e et au début du III^e siècle ; entre Grün et Blau, la phase 2 Rot, quelque part entre le milieu du I^{er} et le milieu du II^e siècle ; la phase 4 Braun dans le courant du III^e siècle avant la démolition de l'ensemble vers 300 au profit des Kaiserthermen. Grande domus ou petit palais, le projet est imposant, avec trois ailes entourant une vaste cour à portiques, un ensemble balnéaire, une résidence et des communs. Au fil du temps, les aménagements amplifient le caractère palatial, les réceptions, l'apparat décoratif avec peintures murales et mosaïques. C'est au dernier état qu'appartient la célèbre mosaïque de Polydus, vainqueur de course de char. L'hydraulique de l'édifice est particulièrement sophistiquée, avec captation de sources et bassins qui confèrent à l'ensemble une autonomie de fonctionnement. Donc première phase construite au milieu du I^{er} siècle, avec un commanditaire important et ambitieux, dont l'autorité est suffisante pour imposer une emprise au sol qui structure tout le quartier à l'est du forum, dans l'axe de celui-ci. Famille aristocratique indigène ou décision du pouvoir impérial, les deux n'étant pas nécessairement contradictoires ? La question est longuement débattue pour conclure finalement à l'hypothèse traditionnelle du palais du *procurator provinciae Belgicae utriusque Germaniae*. Je suis moins convaincu par les comparaisons typologiques au départ des édifices des gouverneurs et des grandes procuratèles reconnus comme tels que par les tuiles légionnaires. Toutes les légions cantonnées à proximité, Mayence, Cologne, Xanten, les *I Adiutrix*, *XIV Gemina*, *XXI Rapax*, *XXII Primigenia*, ont fourni des tuiles pour la construction de l'édifice et de ses aménagements. La surface n'est pas non plus un argument décisif. Les grandes domus privées convoquées en faveur de l'hypothèse « privée », d'Italie ou de Narbonnaise, dépassent rarement les 3 000 ou 4 000 m², mais ce n'est pas rare dans les provinces orientales, à Éphèse ou Apamée par exemple. Si la procuratèle financière couvrant les Germanies et la Belgique s'installe à Trèves au moment de la création officielle des deux provinces de Germanies, entre 82 et 90 (sans doute en 85), ce qui serait assez logique, et suggéré par les auteurs, c'est un peu tard par rapport à la phase Grün initiale. Et il me paraît difficile de retarder le premier niveau construit jusqu'à cette date car les importations de sigillée de La Graufesenque montrent une activité importante dans cette zone entre Claude et le début des Flaviens. Ce qu'on pourrait alors éventuellement proposer, c'est que l'amplification et les réaménagements de la phase 2 Rot soient liées à l'installation de la procuratèle. La question reste ouverte. D'autant que la salle à abside 422 pourrait aussi convenir pour une *schola*. Autre problème, le niveau pré-construit. Il est mal défini archéologiquement, quelques pieux, fosses, mais le lot de sigillées italo-gauloises n'est pas négligeable et renvoie à une phase médio- et tardo-augustéenne. Le profil global correspond à Haltern et aux

ensembles céramologiques qui signent le premier niveau romain de la plupart des chefs-lieux de cités et agglomérations importantes du Nord de la Gaule. Il n'y a sans doute pas de rapport avec la résidence ultérieure, mais bien avec l'implantation du chef-lieu de la *civitas Treverorum*, et de sa grille urbaine de départ en liaison avec le pont sur la Moselle. Ce qui contredit certaines hypothèses fantaisistes récentes sur une romanisation « post-augustéenne » d'*Augusta Treverorum*. Édifice public important et imposant construit de manière cohérente autour du milieu du 1^{er} siècle, oui, les meilleurs arguments vont dans ce sens. La résidence et les bureaux du fisc ? Peut-être. Dès Claude ? Pourquoi pas. Les atouts ne manquent pas : la centralité de Trèves par rapport aux provinces concernées, sa position stratégique dans la géographie de la circulation du Nord de la Gaule, son importance économique, son statut de colonie latine. À défaut de certitudes, ce gros rapport ne peut que générer des discussions intéressantes.

Georges RAEPSAET

Alexander HEISING (Ed.), *Neue Forschungen zu zivile Kleinsiedlungen (vici) in den römischen Nordwest-Provinzen*. Akten der Tagung Lahr 21.-23. 10. 2010. Bonn, Habelt, 2013. 1 vol. 21,5 x 30 cm, vi-380 p., nombr. ill. Prix : 89 €. ISBN 978-3-7749-3759-8.

Marcus REUTER & Cornelia EWIGLEBEN (Ed.), *Ein Traum von Rom. Stadtleben im römischen Deutschland*. Stuttgart, Landesmuseum Württemberg – Trèves, Rheinisches Landesmuseum, 2014. 1 vol. 24,5 x 28,5 cm, 372 p., nombr. ill. Prix : 29,95 €. ISBN 978-3-944371-01-6.

Le projet, au départ, était de réunir à Lahr-Dinglingen, sur le site d'une petite agglomération romaine du Bade-Württemberg, fouillée depuis quelques années, des spécialistes de la question pour faire le point et problématiser les découvertes. Mais l'Université de Fribourg, impliquée dans le projet, a amplifié le colloque réuni en 2010 pour en faire un bilan global sur la recherche archéologique en matière de « *vici* » dans les régions rhénanes, de la Germanie à la Rhétie, en passant par l'Helvétie. Un gros volume en est issu, développant particulièrement quelques thèmes : topographie et structure typologique des petites agglomérations, éléments architecturaux et urbanistiques significatifs et critères de définition, méthodologie de la recherche sur le terrain et de la prospection, muséologie et médiatisation culturelle et pédagogique des informations. Près d'une vingtaine de communications, de nature, de contenu et d'ampleur très variés, couvrent la question. Ce n'est pas une mauvaise idée de revenir sur les agglomérations secondaires, passées un peu à l'arrière-plan ces derniers temps par rapport au cultuel et au funéraire, car les opérations d'archéologie préventive couvrant parfois de grandes surfaces en fouilles extensives, associées à des performances technologiques en constante évolution en matière de prospection, photographie aérienne, résistivité électrique, magnétomètre, radar et bien d'autres approches géo-physiques, ont renouvelé la connaissance de sites connus, voire révélé des sites nouveaux importants. On se souvient des camps romains rhénans dont le plan était découvert ou complété par les technologies de prospection géo-physiques mises au point par Irwin Scollar dans les années soixante. Ce qui était alors une révé-

du Hauptlager, donc d'une durée d'utilisation d'environ quinze ans, est exceptionnelle dans le Nord de la Gaule. Quels que soient les grades et origines des militaires présents à Haltern, ils appartiennent clairement à l'« italisches Kulturkreis ». La présence de lits funéraires en os ouvragé est remarquable et renvoie directement aux exemples italiens, par exemple ceux qui sont ici présentés, issus d'*Aquinum*, somptueux avec leur recouvrement en feuilles d'or. En contraste avec Haltern, les nécropoles de Wederath-*Belginum*, agglomération de l'Hünserück entre Trèves et Mayence, proposent le scénario de la durée, de l'évolution lente et graduée entre La Tène moyenne et la fin du Principat dans la Trévirie rurale. À l'époque d'Auguste, c'est encore la tradition celte qui perdure, avec un mobilier qui se romanise peu à peu, sous forme d'objets importés, fibules, poterie, verrerie, traduisant des changements dans la culture alimentaire. Les pièces de char renvoient aux traditions les plus anciennes des élites gauloises et le *gladius*, peut-être au service dans les troupes auxiliaires. Le processus de romanisation y est plus lent que dans l'agglomération voisine de Goeblingen-Nospelt, ou encore au Titelberg, où, à la même époque, amphores, sigillées italiques ou italo-gauloises, gobelet d'Aco, verrerie, sont bien présents. Même en restant dans une relative unité géographique, presque chaque site funéraire convoqué est un cas de figure. Comme à Nimègue où les civils et vétérans de l'*Oppidum Batavorum* paraissent un peu coincés entre le camp druséen du Kops Plateau et celui de la *X Gemina* au Hunerberg, ou à Trèves, chef-lieu d'une *civitas* fondée institutionnellement en 12 av. n.è., où les tombes augustéennes ne sont pas faciles à trouver, recouvertes par deux mille ans de dense urbanisation, et parfois écrasées dès le principat par les nécropoles postérieures, mais où la monumentalisation et l'architecture funéraire de pierre sont attestées dès le premier quart du 1^{er} siècle. Karin Goethert, qui connaît chaque morceau de sculpture du Musée de Trèves, a pu définir des éléments sculptés qui proviennent de mausolées précoces du type Bartringen ou Poblicius. Quant à la Cologne d'Auguste, ses espaces et réalisations funéraires sont liés directement aux investissements consentis par la famille impériale pour faire de la ville la capitale d'une grande province. L'épigraphie funéraire des affranchis et négociants comme le contenu des tombes augusto-tibériennes offrent un faciès très romain. En 2005, un *lectus funebris* a été identifié à la Bonner Strasse sous la forme de 725 petits fragments. Et comme la loi des séries joue aussi en archéologie, l'équipe viennoise qui fouille un secteur de Bibracte, aux Barlots, en a découvert également un dans un dépôt fermé de tradition indigène avec matériel d'importation méditerranéenne, qui remonte aux années 50 à 20 av. n.è. C'est l'exemplaire le plus ancien connu dans le Nord. Après les grands colloques de Xanten en 1998 et Rome en 2001, voici un recueil où les originalités sont nombreuses et alimenteront immédiatement la recherche sur une thématique très active.

Georges RAEPSAET

Markus SCHOLZ, *Grabbauten in den nördlichen Grenzprovinzen des römischen Reiches zwischen Britannien und dem Schwarzen Meer, 1.-3. Jahrhundert n. Chr.* Mayence, RGZM, 2012. 2 vol. x-571 p., 422 fig. ; x-569 p., 22 cartes, nombr. ill. (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 103, 1-2). Prix : 140 €. ISBN 978-3-88467-199-3.

Un programme de recherche initié par le Römisch-Germanisches Zentralmuseum Mainz porte sur la « Transformation » des sociétés indigènes sous l'Empire romain dans le cadre des provinces septentrionales, de la Bretagne insulaire à la Mer Noire. Les « Grabbauten », considérés comme un instrument de mesure efficace du processus de romanisation, font ici l'objet d'une étude approfondie. Le concept de « romanisation » n'en finit pas de produire son lot quotidien de contributions à charge et à décharge, de la soumission contrainte ou volontaire à l'impérialisme culturel méditerranéen à la résistance indigéniste qui conserve toute la pureté de ses valeurs fondatrices. La comparaison de l'adhésion des populations conquises à la culture romaine avec celle de nos pays à ce que Scholz appelle la « culture coca-cola » est amusante, mais pas pertinente. Et les questions posées en propos liminaires « datent » un peu : que peut bien représenter, au niveau de la culture funéraire, l'influence des « Repräsentanten der fremden römischen Macht » quand on sait que l'unité et la cohérence culturelle de référence pour les gens est « civique », c'est-à-dire liée au fonctionnement d'une *civitas*-polis dont le pouvoir délégué est indigène. Et la « Kopie der mediterranen Formen », indéniable dans certains cas, ne me paraît pas la meilleure approche de la transformation des rituels et appareils funéraires, et sûrement pas la seule. Mais quels que soient les concepts opérateurs dégagés, l'inventaire méthodique, systématique et typologique des monuments s'impose comme un préalable à toute mise en œuvre interprétative. Ce qui explique ces deux énormes volumes de répertoires couvrant non seulement les provinces nord-occidentales, Gaules, Bretagne, Germanies inférieure et supérieure, Rhétie, Norique, Pannonie, Dacie, Mésie, mais faisant appel constamment aux modèles méditerranéens, tombeaux lyciens compris. Les définitions architecturales de la typologie sont : Tumuli et bâtiments circulaires, mausolées et édicules, piliers, autels funéraires et apparentés, stèles, « Tempelförmige Grabbauten », constructions pyramidales, coffres et cistes cinéraires, enclos. Chaque rubrique fait l'objet d'une synthèse province par province dans le premier volume. Le second est composé de cartes et de tableaux, où chaque monument est présenté sous forme d'une notice avec lieu, dimensions, description sommaire, date, décor, inscription, et courte référence bibliographique. *A priori* l'idée de voir grand, et de parcourir l'immense espace, de la Tamise et l'Escaut au Danube inférieur, est bonne puisqu'il y a une relative unité de temps pour l'implantation de la romanité, la durée du Principat, de mécanisme institutionnel pour les mêmes raisons, et de substrat culturel indigène, considéré comme celte. À regarder de plus près, l'unité est illusoire, la parcellisation culturelle est totale, et il n'y a pas grand-chose de commun entre les germanités avérées dans les polygénèses de la Germanie inférieure et la dimension hellénique tout aussi avérée de la Thrace bien avant l'arrivée romaine. Le sous-classement par province est peut-être utile pour la Dacie ou la Bretagne, mais il ne l'est pas pour les Germanies ou la Belgique. Peut-on vraiment associer dans la même typologie funéraire de la *Gallia Belgica* les Ménapiens et les Trévires ? Et que reste-il aujourd'hui de la soi-disant unité celte, produit d'une historiographie ancienne et moderne partisane ? On ne peut mesurer un impact ou réceptivité de romanité qu'à l'aune de la cité. C'est à ce niveau-là que le pouvoir romain a fixé le premier niveau de vie en commun dans l'espace provincial, institutionnalisé autour des aristocraties dominant dès avant la conquête une ethnie plus ou moins homogène. Pour les « Tumuli et Rundbauten », par exemple, Markus Scholz inventorie en Germanie inférieure, douze sites. C'est

peu, surtout si l'on en retire deux, Zaventem et Antoing, nerviens donc en *Belgica*. La seule cité des Tongres, dans sa seule partie centrale (la Hesbaye), présente une densité de plus d'une centaine de tumuli, dont Claire Massart a analysé la variété typologique dans plusieurs publications récentes non mentionnées. Dans beaucoup de cas, le tumulus est arasé, reconnu par son caveau parfois, souvent par son seul matériel archéologique. Il existe une rubrique « unterirdischen Grabkammern », mais qui concerne essentiellement des caveaux de Cologne. Le problème de l'arasement des tertres et mottes au fil du temps est universel pour des raisons contingentes faciles à comprendre. Il vaut aussi pour les tombes à char de Pannonie. S'agit-il d'une « renaissance » linéaire sur base de modèles italiques ? Il y a surtout une volonté de visibilité et de démonstration, non pas des seules aristocraties favorables au pouvoir, mais des gens enrichis par les croissances économiques marquées du II^e siècle. Les nouvelles élites, ou simplement les commerçants et artisans, affichent leur réussite dans l'apparat funéraire. Dans la cité des Tongres, la concentration est maximale autour de la grande chaussée de Bavai à Cologne, visibilité oblige. Mais la stèle funéraire n'est pas rare, toutefois plus urbaine. Dans cette recherche de romanité à travers les modes funéraires, ce qui eût été intéressant, c'est de confronter les cités proches. La culture tumulaire est forte dans la cité des Tongres, y compris au sud de la Meuse, dans le *pagus Condrustis*. Au moins une cinquantaine sont dénombrés dans la littérature archéologique à défaut d'être visibles sur le terrain. La cité contiguë au sud est celle des Trévires, l'une des plus riches de toutes les provinces septentrionales, avec une monumentalisation funéraire exceptionnelle, et en total contraste avec les Tongres non seulement par la qualité des constructions, mais par leur décoration et variété iconographiques. Presque tout *Orolaunum*, chez les Trévires, est classé « Kleinpfiler » (1850-1868), ce qui est commode, mais à l'analyse regroupe des éléments disparates dont les définitions architecturales sont variées et ne recoupent pas la typologie de Scholz, d'autant que de nombreux « monuments » sont des fragments iconographiques ou architectoniques dont il est bien difficile de savoir s'ils proviennent d'un mausolée, d'une stèle, d'un pilier ou d'un édifice funéraire hors des typologies classiques. Un cas parmi les autres : Dans la liste 27 des Gallia-Mausolea, sous le n° 735 « Reiterkampf », il est question des « Relief- und Architekturblöcke von mind. 3 verschiedenen Mausolea » d'Arlon. Le caractère mutilé des reliefs n'autorise pas cette attribution à un ou des mausolée(s). Dans le premier cas, le n° 28 du Catalogue du Musée publié en 2009, la scène est mythologique, incertaine, mais ne relève pas d'un « Reiterkampf » ; la scène de combat de cavaliers romains n° 29 s'associerait mieux à un monument public qu'à un monument funéraire, de même que le n° 31. Quant au monument des Vervicii, on peut soupçonner une appartenance à un grand monument, peut-être en effet à un mausolée, mais sa reconstitution actuelle est de toute façon maladroite et n'entre dans aucune typologie reconnue. Cet immense inventaire typo-chronologique est destiné à évaluer le degré de romanisation funéraire, de province à province, les influences et les réceptivités. Mais le fait même de travailler par provinces, voire par groupes de provinces comme pour les Gaules, rend les conclusions très aléatoires. Les provinces rhénanes et danubiennes auraient leur cohérence propre, nettement différenciée : une acculturation forte et précoce côté Rhin avec imitation par les élites des modes italiques et narbonnaises, avec de grandes combinaisons architecturales, tandis que côté Danube, l'éventail typologique serait

plus restreint, plus modeste, plus tardif. Plus tardif, forcément, Trajan n'est pas contemporain de César, et encore moins de Domitius Ahénobarbus. Ce ne sont pas les mêmes cultures, ni conquérantes, ni soumises. Mais ce n'est pas seulement un problème de sériation chronologique des conquêtes et soumissions. Le rapport aux populations conquises n'est pas lié aux mêmes règles idéologiques du pouvoir ni aux mêmes modes d'occupation, ou de non-occupation, du sol. La littérature récente sur le sujet est immense et peu mise à profit en l'occurrence. La somptuosité funéraire, le lien du rang et de la fortune avec l'apparat funéraire, ne sont pas seulement une question de construction visible en dur. L'honneur funèbre peut être plus important sous la terre qu'au-dessus, ou le donner à lire plus important que le donner à voir. Le modeste tertre danubien peut receler de considérables ensevelissements avec tombes à char. Et la célébration funèbre à Lyon est avant tout épigraphique. Beaucoup de piliers gallo-romains sont bourgeois, et très peu aristocratiques. Reste que cet immense inventaire rendra service, grâce aux index détaillés, et que les chercheurs y trouveront des éléments comparatifs utiles. Mais l'instrument de mesure promis de la romanité n'est pas bien paramétré. Qui trop embrasse mal étireint...

Georges RAEPSAET

Yvon LEMOINE, *Recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule. Fréjus*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2013. 1 vol., LII-141 p., 127 pl. (NOUVEL ESPÉRANDIEU, 4). Prix : 60 €. ISBN 978-2-87754-292-0.

Le Nouvel Espérandieu avance lentement, mais sûrement. Les trois premiers volumes consacrés à Vienne, Lyon, Toul et les Leuques, sont déjà des classiques (cf. *AC* 77 [2008], p. 838-939 ; 82 [2013], p. 696-697). Et Fréjus, sous la plume d'Yvon Lemoine et de ses collaborateurs, confirme la richesse et la qualité documentaire de ses prédécesseurs. En 1907, Émile Espérandieu rassemblait 9 numéros auxquels Raymond Lantier ajoutait à peu près l'équivalent. Nous voici avec 253 notices, 169 pour le lapidaire de Fréjus même, 86 pour la cité des *Foroiulienses*. Les historiens de la sculpture discutent volontiers de l'opportunité ou non d'une illustration en couleur. Il faut bien reconnaître sous la caméra de Christine Durant, du Centre Camille Jullian, que la couleur apporte une palette de nuances dans les blancs qui fait vivre et vibrer le marbre. Dommage que l'on ne lui ait pas confié la couverture photographique de la Vénus de Fréjus (n° 024), devenue Génitrix ou Louvres-Naples, qui méritait mieux que les deux illustrations conventionnelles envoyées par le Louvre. La sculpture de l'agglomération romaine, issue de la base de la flotte, devait à l'origine être beaucoup plus riche encore, mais dès le XVI^e siècle le site est pillé et la prédation privée ou publique dispersera nombre d'œuvres un peu partout, jusque dans les jardins de Versailles. Yvon Lemoine consacre un long chapitre à l'histoire des collections, où l'on retrouve à l'œuvre une fois de plus Nicolas Fabri de Peiresc, infatigable découvreur de patrimoine sans doute, mais peu soucieux du maintien des objets dans leur site de provenance. L'activité archéologique récente, notamment à l'amphithéâtre, ou sur le site des Poiriers, montre la richesse de la sculpture dont l'inventaire actuel ne rend que partiellement compte. La moisson ne fait que commencer. Yvon Lemoine s'intéresse avec raison au territoire et établit un bilan très argumenté sur les limites de la colonie de *Forum Iulii*. L'histoire de l'art n'est pas pour autant négligée et l'analyse

intervenir un témoin oculaire qui assurerait avoir vu l'âme du défunt monter au ciel. Le volume s'achève par les résumés des communications, des index des noms, des notions fondamentales et des sources anciennes, et une table des illustrations.

Alaya PALAMIDIS

Pierre BONNECHÈRE & Renaud GAGNÉ (Ed.), *Sacrifices humains, perspectives croisées et représentations. Human Sacrifice, Cross-cultural Perspectives and Representations*. Liège, Presses universitaires de Liège, 2013. 1 vol., 266 pages, ill. (RELIGIONS, 2). Prix : 33 €. ISBN 978-2-87562-021-7.

Le sacrifice humain est un thème à la mode : à peine classé dans les rayons des bibliothèques, *The Strange World of Human Sacrifice*, édité par J. Bremmer (Louvain, 2007) fut suivi par les études réunies par S. Dubel et A. Montandon dans *Mythes sacrificiels et ragoûts d'enfants* (Clermont-Ferrand, 2012) et par les actes du colloque organisé par A. Nagy et F. Prescendi, *Sacrifices humains. Dossiers, discours, comparaisons* (Turnhout, 2013). Le livre recensé ici est issu d'une table ronde qui s'est tenue à Montréal en novembre 2008, suite à un regain d'intérêt pour, nous disent les éditeurs, « un phénomène au fil d'Ariane évanescant » projeté sur le devant de la scène scientifique et médiatique de notre époque. Historiens et anthropologues, notent-ils, se divisent sur le bien-fondé de la documentation, sur l'historicité du phénomène et sur l'expérience concrète de ce rite. Il arrive aussi que, pour justifier des aspirations actuelles, le bricolage des données remette en cause des définitions et des catégorisations déjà acquises. Le schéma de base reste en tout cas souvent évolutionniste, selon l'axiome du progrès cher à l'Antiquité classique et à l'Occident libéral du XIX^e siècle : la civilisation émergerait ainsi d'un environnement naturel primitif où abondent des divinités assoiffées de sang exigeant des sacrifices humains, d'une société où les rapports de force ne sont pas encore normalisés ; la civilisation tendrait à les abolir peu à peu. Pour sortir de cette logique, P. Bonnechère et R. Gagné se proposent de traiter la manière dont les cultures se représentent l'immolation d'une victime humaine, leur usage ou celui des autres, fut-il réel ou symbolique ; en d'autres termes, d'étudier les valeurs et perceptions de ce rite, dans les sociétés qui l'ont pratiqué, imaginé, évoqué. Ont répondu à leur appel six antiquisants, une anthropologue spécialiste des cultures mésoaméricaines et deux historiens de la Chine ancienne. P. Bonnechère analyse comment l'imaginaire grec définit la victime humaine. Selon les mythes, elle doit être parfaite de corps, de lignée, d'âme, d'âge et de statut social ; cette perfection au superlatif, soulignant l'importance de la perte, met en évidence l'immensité du don et la gravité de la crise qui nécessite cette offrande exceptionnelle (« Victime humaine et absolue perfection dans la mentalité grecque »). J. Mylonopoulos souligne la rareté des représentations du sacrifice humain dans l'iconographie grecque ; pour une société qui s'est acharnée à en parler autant, la cristallisation figurée de la mort héroïque de la victime sacrificielle ne paraît pas exactement corrélée aux sources littéraires ; ainsi, des personnages comme Iphigénie et Polyxène répondent aussi à d'autres exigences idéologiques liées, entre autres, aux rites de l'initiation et du mariage (« Gory Details ? The Iconography of Human Sacrifice in Greek Art »). J.N. Bremmer revient lui aussi sur le mythe d'Iphigénie, mais dans les tragé-

dies d'Euripide ; il démontre comment ce poète novateur manipule les thèmes traditionnels (la fille égorgée par son père ; le frère Oreste voué à l'immolation) et agence des réalités et des idéologies habituellement bien catégorisées, fondant l'abolition du sacrifice humain dans la réalité grecque (« Human Sacrifice in Euripides' *Iphigenia in Tauris* »). R. Gagné s'attache à cerner les articulations du tableau peint par Hérodote d'un rite de sacrifice humain accompli par des Grecs, et restitue le rôle joué par l'épisode dans l'ethnographie de l'historien (« Athamas and Zeus Laphystios : Herodotus 7.197 »). A. Henrichs traite également du sacrifice d'Iphigénie ; son texte, une traduction française légèrement amendée d'un article publié en 2007 en allemand, est consacré à la ritualisation de la mise à mort sur l'autel sacrificiel. L'auteur y suit les rapports complexes qui unissent les expressions tragiques et figurées du sacrifice animal aux représentations du sacrifice humain, et déroule son analyse suivant une position nuancée, en regard de la « cuisine du sacrifice » du modèle de J.-P. Vernant, et du « meurtre coupable » du modèle de W. Burkert (« Répandre le sang sur l'autel : ritualisation de la violence dans le sacrifice grec »). R.C.T. Parker cherche à déterminer la place de substitution prise par la victime dans l'imaginaire et la pratique sacrificiels grecs : son rôle, dit l'auteur, est limité, très clairement subordonné à d'autres significations, très loin de l'idée généralement acceptée d'une identification entre la victime et le sacrificateur (« Substitution in Greek Sacrifice »). Les deux contributions qui suivent offrent un éclairage important sur les très rares témoignages écrits relatifs au sacrifice humain en Chine ancienne. Dans la première, R.D.S. Yates s'intéresse au discours rituel d'une série de textes militaires qui décrivent la conduite de la guerre comme une forme de sacrifice et cherche ainsi de définir l'idéologie rituelle qui le sous-tend (« Human Sacrifice and the Rituals of War in Early China »). De son côté, G. Vankeerberghen analyse un poème et son contexte historique (les funérailles du Seigneur Mu de Qin), pour montrer comment les exégètes des différentes époques ont réinterprété le thème du sacrifice de membres de ce clan, en adaptant le texte aux filtres changeants de l'idéologie et de la mémoire culturelle (« "Yellow Bird" and the Discourse of Retainer Sacrifice in China »). On passe ensuite aux pratiques sacrificielles de la Mésoamérique et plus spécifiquement de l'État aztèque avec L.I. Paradis qui examine attentivement les problèmes des sources, l'ampleur du phénomène et les différentes représentations du sacrifice humain par les protagonistes et les chroniqueurs espagnols. Si les Aztèques considéraient positivement la mise à mort de victimes humaines dans le cadre de leur contexte politique, social, économique et religieux, les Espagnols l'avaient en horreur et ne le comprenaient que dans la sphère du religieux (« La représentation des sacrifices humains par les Aztèques et les Espagnols : une image vaut mille mots »). Enfin, B. Gladhill revient vers la Rome antique en traçant les formes et les résonances de l'*hostia humana* dans l'« Énéide » de Virgile. Par une série de lectures détaillées sur la mort de personnages comme Orontès, Palinure, Néoptolème et Turnus, il fait ressortir les spécificités de la culture romaine et de l'épopée virgilienne, face aux prototypes littéraires grecs, dans l'utilisation du rite comme modèle de la transgression absolue aux idées de *fides* et de *pietas* (« The Poetics of Human Sacrifice in Vergil's *Aeneid* »). Une riche bibliographie sélective et 17 planches en couleurs clôturent le volume. Les éditeurs ont bien évité de centrer la question sur l'historicité du sacrifice et de recourir à un comparatisme « de catalogue », tout en préférant comme terrain idéal le thème de

la représentation et de la perception du rite par les protagonistes eux-mêmes. Toutes les contributions suivent cette ligne et offrent le constat de l'impossibilité de dissocier réalité et représentation, histoire et idéologies, lorsque l'on discute de cette pratique en critiquant les sources de manière adéquate. Ces études démontrent aussi à quel point les pistes de réflexion restent nombreuses et le chemin à suivre s'agissant d'utiliser correctement les témoignages du passé pour comprendre les images, les discours, l'allégorie et les symboles entourant le sacrifice humain. Sergio RIBICHINI

Greta HAWES, *Rationalizing Myth in Antiquity*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol., 304 p. Prix : 60 £. ISBN 978-0-19-967277-6.

Cet ouvrage est issu de la thèse de doctorat de l'auteur, soutenue à l'Université de Bristol en janvier 2011 sous la direction de Richard Buxton. Dès l'Antiquité, les mythes ont été critiqués en raison de leur caractère fabuleux et de leurs incohérences logiques et chronologiques. Plusieurs auteurs grecs ont dès lors tenté de conformer les mythes à des standards de rationalité. G. Hawes propose ici une étude approfondie de l'une des approches critiques des Grecs envers leurs propres mythes, approche qui se fonde sur des principes historicistes et qu'elle nomme « interprétation rationalisante », ou simplement « rationalisation ». Son ouvrage aborde donc l'insatisfaction de certains auteurs grecs face à la vision du passé véhiculée par la mythologie ainsi que la stratégie qu'ils ont développée : le remaniement des mythes, considérés comme « des récits mal compris d'événements réels » (p. 2). En outre, il vise à mettre en évidence la diversité des réactions de ces auteurs envers les récits mythiques et à démontrer que la rationalisation, bien plus qu'un mode d'interprétation, doit être considérée comme une véritable forme de narration. Alors que les études précédentes ont porté sur la rationalisation menée par les premiers prosateurs et philosophes, G. Hawes choisit un corpus qui s'étend du IV^e siècle av. J.-C. à la Seconde Sophistique (I^{er} et II^e siècles ap. J.-C.) et même au-delà. Le *Peri Apiston* de Palaiphatos, un traité de la fin du IV^e siècle av. J.-C., constitue le point de départ de son analyse. Celle-ci intègre également deux autres « manuels de rationalisation » appelés *Peri Apiston* – l'un d'Héraclite le Paradoxographe et l'autre d'un auteur anonyme (*Excerpta Vaticana*) – et trois textes plus éclectiques : les *Diegeseis* de Conon, la *Vie de Thésée* de Plutarque, ainsi que la *Périégèse* de Pausanias. En effet, selon G. Hawes, ces textes plus récents ont pour avantage de démontrer plus précisément encore la relation qui s'établit entre les interprétations rationalisantes et leurs contextes de narration. Dans une introduction assez foisonnante, l'auteur retrace les origines de l'interprétation rationalisante, esquisse ses limites conceptuelles et s'intéresse à la relation qu'entretient la rationalisation avec l'allégorie et l'évhémérisme. Ensuite, l'exposé se divise en six chapitres consacrés chacun à l'un des auteurs mentionnés. En se plongeant dans l'univers de ces six auteurs, G. Hawes constate que les solutions apportées aux invraisemblances historiques du mythe s'avèrent aussi variables que la tradition mythique elle-même. En effet, si le *Peri Apiston* de Palaiphatos est structuré de manière bipartite – la première partie propose une version traditionnelle des mythes et soulève leurs incohérences alors que la seconde présente une version alternative rationalisée –, les auteurs des deux autres traités du même nom n'adoptent pas exactement la même atti-

Caracalla, de numismatique, d'historiographie franco-anglaise et de la *groma* expérimentée ici pour implanter un théâtre. Le thème suivant, « Terroirs et territoires » n'est pas moins riche et les Pyrénées en constituent la toile de fond, comme à l'arrière de Saint-Bertrand, quand on regarde le site au départ de Valcabrière. Au fil des interventions, les Pyrénées perdent leur statut de barrière et se tissent de passages entre le Nord et le Sud. Les Pyrénées, ce sont aussi des carrières de pierres et de minerais, et un riche et large piémont qui s'inscrit dans les passages majeurs entre Méditerranée et Atlantique. D'un « versant à l'autre des Pyrénées » nous entraîne vers Segobriga et les carrières de *lapis specularis*, les routes de Catalogne, la question de la *terra terran-tonensis*, le Laurageais, Tolosa, les limites de la cité d'Auch et la vallée de Barèges. Homme d'ouverture, homme de culture, Robert Sablayrolles sera tout autant sensible au troisième rang de la *corona*, « Une autre façon d'écrire l'histoire » qui nous entraîne vers les portraits claudiens de l'Aquitaine méridionale, les estampilles animales sur Africaine D, l'iconographie des choés, les foulons de Castres... et la bataille de « Poitiers 732 » qui n'aurait jamais dû occulter dans nos livres d'histoire « Toulouse 721 ». La faute à Charlemagne. Et comme Robert Sablayrolles ne manque pas d'esprit gaulois, je ne dirai rien du dernier envoi de deux de nos collègues, qui rappellera à certains d'entre nous quelques bons moments de leur vie estudiantine.

Georges RAEPSAET

Volker Michael STROCKA, Simon HOFFMANN & Gerhard HIESEL, *Die Bibliothek von Nysa am Mäander*. Darmstadt-Mayence, Philipp von Zabern, 2012. 1 vol., vi-238 p., 120 pl., 65 fig., 1 dépliant (FORSCHUNGEN IN NYSA AM MÄANDER, 2). Prix : 89,90 €. ISBN 978-3-8053-4588-0.

La bibliographie consacrée aux bibliothèques privées et publiques du monde gréco-romain s'est récemment enrichie de plusieurs ouvrages généraux. Citons, outre le désormais classique *Antike Bibliotheken* de W. Hoepfner, Mayence, 2002, les ouvrages d'Y. Perrin *et al.*, *Neronia VIII. Bibliothèques, livres et culture écrite dans l'Empire romain de César à Hadrien*, Bruxelles, 2010, de J. König *et al.*, *Ancient Libraries*, Cambridge, 2013 et de G. Coqueugniot, *Archives et bibliothèques dans le monde grec. Édifices et organisation*, Oxford, 2013. Complètent également ce dossier quelques études régionales, *e.g.* pour la région concernée B. Yilmaz, *Anadolu Kütüphaneleri*, Ankara, 2013, et quelques édifices nouvellement fouillés. En réalité, l'étude des bibliothèques antiques présente encore de nombreuses zones d'ombre. La confrontation entre des informations textuelles abondantes et une documentation archéologique souvent lacunaire, de surcroît souvent focalisée sur la ville de Rome ou des édifices dits « canoniques » comme la bibliothèque de Celsus à Éphèse, pose une première difficulté. De leur côté, les problèmes de définition sont nombreux : qu'entend-on par bibliothèque, quelle est la nature de son contenu (collection ou archives), la distinction entre espace public et espace privé est-elle fondée ? Se pose aussi la question de ses utilisateurs, les modalités pratiques d'accès et d'utilisation de ces espaces, ainsi que leur traduction en termes d'organisation et d'infrastructure, autant d'aspects qui restent à éclaircir. L'agenda est donc plus qu'ambitieux, et implique un regard diachronique permettant de saisir les spécificités des bibliothèques

grecques et romaines, et en particulier le mode d'apparition d'un type architectural public monumental spécifique au début de l'époque impériale. Située à la croisée des chemins, l'Asie Mineure offre un cadre idéal à cette réflexion. La publication détaillée de la bibliothèque de Nysa du Méandre, en Carie, un édifice nouvellement fouillé qui présente des ressemblances frappantes avec la bibliothèque de Celsus, contribue utilement au débat. Les vestiges de la bibliothèque de Nysa ont fait l'objet d'une première reconnaissance dès la fin des années 1960. La monographie, qui reprend les résultats de six campagnes de documentation, fouilles et restauration menées entre 2002 et 2008, présente deux parties. La première consiste en un rapport de fouilles circonstancié et exhaustif, incluant un historique des travaux, une description architecturale claire et détaillée qui recourt à une terminologie claire et exploite un riche dossier de photographies, plans et restitutions ; le texte présente un catalogue du matériel associé et une excellente mise en contexte de l'édifice, à la fois dans son environnement immédiat et dans l'évolution topographique et architecturale de l'ensemble de la cité. Suit une interprétation typologique d'après nous plus discutable, faisant la part belle aux exemples de bibliothèques se rapportant au type « *Stadt-römisch* », en évacuant parfois bien vite, nous y reviendrons, les formules architecturales différentes ou moins évidentes. L'établissement d'un lien entre typologie architecturale et les espaces fouillés suscite, on le verra, des interrogations légitimes sur la préconception architecturale qui sous-tend cette étude. Les vestiges, relativement bien préservés en élévation, ont fait l'objet de relevés systématiques, complétés par la fouille de sept tranchées ciblées dans et aux alentours de l'édifice. Construite dans une *insula* vraisemblablement destinée, depuis la période hellénistique, à de l'occupation privée, la bibliothèque (ca. 25 m x 14 m hors œuvre) présente de fortes similitudes architecturales avec celle d'Éphèse. L'intérieur s'organise autour d'une salle principale (ca. 13 m x 8,5 m) scandée de deux niveaux de niches latérales et prolongée d'une exèdre rectangulaire axiale. Les niches du niveau supérieur étaient accessibles par une galerie en bois. En façade, un portique d'ordre dorique précédait trois portes monumentales. Deux niveaux d'espaces latéraux complétaient le dispositif : à l'étage inférieur, six espaces voûtés s'ouvraient sur deux cours latérales flanquant l'édifice ; à l'étage supérieur, six salles ont été identifiées comme possibles espaces de stockage. Autre ressemblance avec Éphèse, la présence du sarcophage du ou des fondateur(s), enterré ici sous le sol de l'avant-cour du monument. Sur base de quelques minces éléments stylistiques et stratigraphiques, la construction de la bibliothèque de Nysa est située vers 130 ap. J.-C., soit peu après celle d'Éphèse. Quelques remaniements intérieurs et extérieurs mis à part, parmi lesquels l'abandon du portique de façade et son remplacement par une mosaïque vers 400, l'utilisation de l'édifice comme bibliothèque est assurée jusqu'aux V^e s. ou VI^e siècle. Suit une période d'abandon partiel du secteur, durant laquelle une partie de l'avant-cour et les espaces latéraux du côté est furent occupés par des structures légères, probablement dédiées à l'habitat et à l'artisanat. Au IX^e ou au X^e siècle, l'intérieur de la bibliothèque fut converti en église, ce qui implique la démolition de la galerie interne, l'aménagement d'une abside du côté est et d'un podium du côté opposé, ainsi que la condamnation de l'exèdre primitive. À ce moment, une série de douze tombes à fosse prirent place dans les parties sud et est de l'avant-cour. Ces tombes, ainsi que celle du fondateur de la bibliothèque, font l'objet d'un chapitre approfondi, incluant une analyse détaillée des

restes anthropiques et du mobilier associé. Ces dépositions tardives furent établies de manière progressive au milieu du IX^e et au X^e siècle. Les auteurs voient, sans doute avec raison, dans la bibliothèque ainsi transformée, une petite église funéraire, témoin de la ruralisation graduelle du secteur. Pillée puis abandonnée, elle finit par s'effondrer au XII^e ou XIII^e siècle. La description et la datation par phase des vestiges est malaisée à suivre : la volonté des auteurs de séparer les résultats de l'étude architecturale de l'édifice, des sondages réalisés aux alentours, rend malaisée la perception chronologique d'ensemble. À décharge des auteurs, la pauvreté du matériel archéologique, souvent retrouvé hors des contextes-clés, ne permet pas toujours de livrer autre chose qu'une chronologie relative. La partie dédiée à la description et à l'exploitation du matériel archéologique est moins utile. On notera toutefois une série de plaques de revêtement en marbre originellement inscrites et rendues illisibles par leur emploi en balustrade, une courte série de fragments de statuaire d'origine privée, dont un possible buste du fondateur, une vingtaine de monnaies hors contexte, un relief en ivoire représentant Thétis et un triton, ainsi que quelques artefacts chrétiens. La section consacrée à la céramique illustre les difficultés rencontrées par les fouilleurs : en dépit du soin apporté aux sondages, la médiocrité du matériel associé aux contextes-clés – ainsi des périodes précédant ou datant la construction de l'édifice, la fin du IV^e et le début du V^e siècle, l'époque de la reconversion du bâtiment en église – laisse planer beaucoup d'incertitude sur la chronologie absolue et la restitution précise de l'histoire du monument. La dernière partie de la monographie nous paraît plus discutable en ce qu'elle illustre le parti pris de l'auteur de baser son interprétation sur une approche typologique rigide. Le chapitre dédié aux bibliothèques du type « Stadtrömisch » prend étonnamment comme point de départ la bibliothèque de Celsus. On déplore qu'un édifice publié et restauré de manière exceptionnelle ait acquis une valeur de pivot dans une réflexion architecturale de type linéaire, alignant hors de leur contexte une série d'édifices considérés comme canoniques dont le point commun se limite aux caractéristiques architecturales. L'auteur énumère ainsi une série de bibliothèques sans lien chronologique et provenant de contextes aussi variés que la bibliothèque palatine d'Auguste, celle des thermes de Caracalla, avec des détours par Timgad, Philippi ou quelques bibliothèques privées de l'Italie républicaine connues par des sources littéraires. De surcroît, le manque d'illustrations rend les comparaisons difficiles à apprécier. Si leurs similitudes sont peu discutables – une salle centrale, des niches latérales isolées sur podium et contenant des armoires, une abside, une éventuelle galerie donnant accès à un second étage et se retrouvent dans plus d'une bibliothèque d'époque impériale –, elles sont considérées ici comme autant d'éléments discriminatoires essentiels à l'identification du type. Le chapitre suivant illustre paradoxalement le caractère rigide de cette approche : sont listés 37 édifices identifiés probablement ou erronément comme des bibliothèques par la littérature scientifique. Réfutés un à un, principalement en raison de l'absence d'un ou plusieurs des éléments canoniques cités ci-dessus, ces édifices devraient plutôt poser la question des limites de la définition typologique utilisée par l'auteur qui semble ainsi restreindre le champ des possibilités : qu'en est-il par exemple de possibles variantes régionales ? Et que dire des fonctions ? V.M. Strocka ne leur consacre ainsi que trois courtes pages, parsemées de généralités en théorie applicables à la bibliothèque de Nysa : servait-elle à garder les archives (dans les espaces du premier étage), à rendre

justice (dans l'exèdre), à consulter des œuvres littéraires (dans les niches de la salle principale) ou, les trois à la fois ? Qui pouvait consulter ces documents ? S'agit-il d'un édifice public, semi-public, privé ou semi-privé ? Et ainsi de suite, sans parvenir à trancher. La deuxième partie de la monographie nous paraît illustrer le danger qui consiste à enfermer son raisonnement dans une approche typologique exclusive, qui devrait rester un outil de compréhension flexible et non une classification rassurante parce que définitivement établie. Le propos d'une telle monographie – qui, pour ce qui est de l'étude architecturale de l'édifice, reste remarquable – n'est évidemment pas d'offrir une vaste étude typologique. Il convient néanmoins de ne pas enfermer le lecteur dans *une certaine idée* de la bibliothèque romaine provinciale d'époque impériale, caractérisée par un type fixe, en lien avec la métropole, mais de laisser aussi libre cours aux expressions architecturales régionales dont l'Asie Mineure regorge à la période romaine.

Julian RICHARD

Laurence CAVALIER, Raymond DESCAT & Jacques DES COURTILS (Ed.), *Basiliques et agoras de Grèce et d'Asie Mineure*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol., 307 p., nombr. ill. (MEMOIRES, 27). Prix : 50 €. ISBN 978-2-35613-064-8.

Ce volume réunit une quinzaine de communications présentées à l'occasion de deux journées d'études consacrées à l'architecture publique d'Asie Mineure, organisées à Bordeaux à propos des basiliques civiles (2007) et à l'IFEA d'Istanbul autour des agoras (2010). Il présente les travaux menés par diverses équipes sur des espaces et des bâtiments qui comptent pour certains parmi les plus emblématiques de leur catégorie (e.g. les basiliques d'Aphrodisias, de Hiérapolis de Phrygie et de Magnésie du Méandre). En cela, il constitue comme l'indique Pierre Gros, le prolongement de la réunion de Berlin (2003) *Die griechische Agora* publiée en 2006 par Wolfram Hoepfner et Lori Lehmann ; on lui ajoutera désormais les colloques d'Athènes (2009) : Véronique Chankowski & Pavlos Karvonis, *Tout vendre, tout acheter. Structures et équipements des marchés antiques*, Bordeaux, 2012 ; de Kos (2011) : Angeliki Giannikouri, *The Agora in the Mediterranean from Homeric to Roman Times*, Athènes, 2011 et, pour l'Occident grec, le volume dirigé par Carmine Ampolo, *Agora greca e agorai di Sicilia*, Pise, 2012. Dans son introduction à la première journée, P. Gros souligne d'emblée à la fois les spécificités de la basilique micrasiatique (comme son allongement marqué par rapport aux basiliques occidentales) et les interactions typologiques décelables entre les productions des deux régions (ainsi de l'introduction à l'une des extrémités du bâtiment d'une salle annexe destinée à abriter, à l'instar de la basilique de la « Staatsmarkt » d'Éphèse ou de la « salle du colosse » dans le portique occidental du forum d'Auguste, des effigies de l'empereur, de sa famille ou de son *genius*). Et de souligner une autre spécificité orientale d'époque impériale, la survivance récurrente d'activités gymnasiales à proximité du binôme basilique / agora. Les dossiers visent donc à élucider la ou les fonctions d'un certain nombre de bâtiments (e.g. à Philippes, Xanthos, Tlos), à restituer leur élévation sur base de données parfois ténues (Magnésie du Méandre, agora de Smyrne), de suggérer des modèles ou des filiations. P.D. Scotton établit ainsi, par une étude des rapports de proportion en plan de l'édifice, un lien formel entre la « basilique

cependant reportée beaucoup plus loin dans le temps, avec une première large diffusion liée au processus de néolithisation par dispersion graduelle des groupes d'agriculteurs parlant une forme d'indo-européen : pure hypothèse certes, dont on peut aussi se passer, mais qui a pour avantage (non explicite) de concevoir une vaste aire dialectale potentiellement (mais non exclusivement) indo-européenne suffisamment haute dans le temps (résultat concret d'un tel processus de diffusion), au sein de laquelle se seraient ensuite développées diverses cultures en contact mais distinctes : ce que l'on trouve de culturellement commun chez les différents peuples de langues indo-européennes (ou même d'autres groupes linguistiques) à leurs entrées respectives dans l'histoire résulterait ainsi de processus divers qui se sont produits sur une longue période et un vaste espace, traits communs « archaïques » d'une certaine façon mais qu'il est assurément vain de vouloir ramener à quelque protoculture unique primitive (surtout que les plus notables de ces traits renvoient clairement à des phénomènes – société à chefferies, nomadisme pastoral – relativement tardifs). Sur toutes ces questions, on ne peut ici que renvoyer au magistral ouvrage épistémologique critique de l'archéologue Jean-Paul Demoule, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Seuil, 2014. 1 vol., 739 p., 19 tableaux et cartes (La Librairie du XXI^e siècle). Prix : 27 €. ISBN 978-2-02-029691-5, lequel, peut-on l'espérer, permettra aux études indo-européennes, qui ont accumulé quantité de résultats notables à travers une comparaison rigoureuse des données linguistiques ou plus généralement culturelles, de repartir sur de nouvelles bases plus réalistes quant à l'interprétation et aux explications des correspondances constatées.

Christophe VIELLE

Pierre CARLIER, Charles DE LAMBERTERIE, Markus EGETMEYER, Nicole GUILLEUX, Françoise ROUGEMONT & Julien ZURBACH (Ed.), *Études mycéniennes 2010. Actes du XIII^e colloque international sur les textes égéens, Sèvres, Paris, Nanterre, 20-23 septembre 2010*. Pise-Rome, Fabrizio Serra Editore, 2012. 1 vol., XXVIII-611 p. nombr. fig. (BIBLIOTECA DI « PASIPHAE », 10). Prix : 280 €. ISBN 978-88-6227-472-2.

Le 13^e colloque international sur les textes égéens est le second à avoir eu lieu en France, après le colloque de Gif organisé à l'initiative de M. Lejeune au lendemain du déchiffrement du linéaire B. C'est pour s'inscrire dans la tradition inaugurée par M. Lejeune que les actes du treizième colloque s'intitulent *Études mycéniennes 2010*. Leur publication a été endeuillée par le décès de Pierre Carlier, survenu un an après le colloque qu'il a activement contribué à organiser. Les actes sont dédiés à sa mémoire. Les contributions réunies sont classées en trois sections, « nouveaux textes et instruments de travail », « épigraphie et histoire », et « langues et écritures ». Elles sont précédées de notices relatives à l'organisation du colloque et d'une liste des abréviations. Elles sont suivies d'une conclusion dans laquelle Fr. Bader rend hommage à M. Lejeune et à « l'esprit de Gif », du compte rendu de l'assemblée du CIPeM, et d'un index. La première section s'ouvre avec le *Rapport 2006-2010 sur les textes en écriture hiéroglyphique crétoise, en linéaire A, et en linéaire B* (M. Del Frio), qui s'inscrit dans la lignée des rapports publiés depuis 1986. Il est suivi du premier rapport sur les écritures chyro-syllabiques du premier et du second millénaire

(M. Egetmeyer, A. Karnava, M. Perna). Le rapport annonce notamment la parution prochaine du premier volume des *Inscriptiones Graecae* consacré aux inscriptions chypriotes du premier millénaire. Sont ensuite présentés les premiers documents en linéaire B de Laconie (V. Aravantinos, A. Vasilogamvrou), de Thessalie (E. Skafida, A. Karnava, J.-P. Olivier), et d'Iklaina en Messénie (C.W. Shelmerdine). Les documents thessaliens et laconiens prouvent que ces régions appartiennent bien à la *koinè* mycénienne. Le fragment d'Iklaina, contemporain des premiers textes en linéaire B de Pylos, témoignerait d'un état ancien de l'administration palatiale, mal documenté à Pylos même. L. Godart et J.-P. Olivier exposent les résultats du travail accompli pour rééditer les tablettes de Pylos : L. Godart montre que de nombreuses erreurs dans les éditions de référence et dans les raccords proposés par J. Melena ont pu être identifiées ; J.-P. Olivier démontre que l'étude paléographique des textes de Pylos est à reprendre presque entièrement. Ils précisent notamment que PY Tn 316 a été rédigée par deux scribes différents, et comporte l'idéogramme d'un métal qui n'avait jamais encore été identifié, et qui pourrait représenter l'argent. A. Sacconi présente le supplément à paraître destiné à compléter son *Corpus delle iscrizioni vascolari in Lineare B*, ainsi que les conclusions de son étude paléographique des inscriptions sur vase en linéaire B. Enfin, F. Aura Jorro expose les problèmes rencontrés pour mettre au point un index des références numériques du linéaire B. Les deux autres sections rassemblent diverses contributions, en majorité consacrées aux documents en linéaire B. A. Bernabé défend l'hypothèse selon laquelle *to-pa-po-ro-i* signifierait « aux porteurs de cordes », et TH Av 101 enregistrerait une distribution de céréales à des individus portant une corde au cours d'une cérémonie cultuelle. Prenant comme exemple l'étude des noms propres dans les séries L-, M. Civitillo signale que les textes de Cnossos ne permettent pas d'affirmer que les anthroponymes grecs sont réservés à l'élite, et les autres, aux couches inférieures de la société. R. Duev veut témoigner de l'ancienneté des cultes des déesses *di-wi-ja* et *e-ra* à travers l'examen des mentions religieuses dans les documents de la pièce aux tablettes de char de Cnossos. Y. Duhoux présente l'ensemble des textes rédigés par les scribes responsables des « mini-tablettes » de la pièce aux tablettes de char, et conclut qu'elles sont liées à la conscription militaire et à l'organisation de la cavalerie. R. Firth cherche à expliciter les mentions *pe-ko-to*, *mi-ja-ro*, *e*, et *pa* (KN Ln 1568), ainsi que les proportions entre les quantités de laine enregistrées. A. Franceschetti examine les idéogrammes du linéaire B censés représenter des vases de banquet, et émet des hypothèses quant aux matériaux utilisés pour les fabriquer. D. Nakassis montre, à partir des enregistrements de la série An de Pylos, que l'administration palatiale a pu recruter des soldats ou de la main-d'œuvre de manière indirecte, par l'intermédiaire d'un haut fonctionnaire. S. Nikoloudis suggère que les personnes associées aux propriétés enregistrées dans la série Ea de Pylos sont impliquées dans l'industrie locale du tannage du cuir. M.-L. Nosch fait le point sur les connaissances acquises concernant la fabrication des textiles dans le bassin égéen, et présente les logogrammes de textiles du linéaire B, comme des « idéogrammes archéologiques », avec variantes, occurrences, et commentaire épigraphique. T. G. Palaima réfléchit sur les conditions du maintien du pouvoir dans le royaume pylien. R. Palmer propose une synthèse générale sur les cervidés dans le bassin égéen à l'Âge du Bronze, et suggère notamment que le cerf n'était pas toujours abattu pour ses cornes, et que les cerfs des tablettes Cr de Pylos ont vraisem-

blement été livrés au palais vivants, peut-être pour être sacrifiés lors d'une cérémonie. C. Shelmerdine montre que l'étude de la provenance exacte des empreintes de sceaux de Pylos permet de mieux comprendre le fonctionnement de l'administration palatiale ; elle propose un catalogue détaillé des documents étudiés. Selon C. Varias García, le miel enregistré dans les tablettes Fs et Gg de Cnossos a été offert à des divinités, soit directement, soit à travers un intermédiaire. La section « langues et écritures » comporte deux études sur les syllabaires chypriotes ; deux auteurs analysent la fonction des sématogrammes du linéaire B ; les autres contributions sont consacrées aux formes verbales, à l'étymologie des noms, à la phonologie et à la sémantique du grec mycénien. D'après L. Dubois, le digamma non étymologique à l'initiale de certaines formes verbales attestées en IG V 2, 262 reflète le préverbe présent dans le mycénien *u-wo-qe-we*, et qui signifie « encore ». M. Egetmeyer suggère que le plurilinguisme est sans doute déjà présent à Chypre au deuxième millénaire. Selon J. L. García Ramon, *a-pi-e-qe* (TH Fq 254[+]255) serait l'aoriste sans augment d'une forme à deux préverbes, qui signifierait « raconter, mentionner » ; les aoristes sans augment mycéniens ne seraient pas des indicatifs, mais des injonctifs soulignant un constat ; le théonyme *di-ri-mi-jo* (PY Tn 316) pourrait se rattacher à *δορυμύς*, « piquant, perçant », ou peut-être au nom du bois, *δρυμός*, et *di-ri-mi-jo* aurait été assimilé à Apollon. Afin de comprendre l'expression « Hermès Areias » (PY Tn 316), N. Guilleux examine les caractéristiques d'Hermès et d'Arès, et commente le mythe où Hermès est venu en aide à Arès, enfermé dans un vase. Selon D. Kölligan, *po-no-qa-ta*, *a-no-ze-we*, et *da-i-pi-ta* sont des anthroponymes guerriers, et signifieraient respectivement « qui a souffert au combat », « qui pousse les hommes au combat » ou « qui a l'impulsion guerrière », et « qui a confiance au combat » ou « qui inspire la confiance au combat ». Ch. de Lamberterie rend hommage à P. Chantraine et rappelle que le mycénien et le grec alphabétique s'éclairent mutuellement : l'anthroponyme *ko-pe-re-u*, de la racine du verbe « couper », se serait, après l'élimination des labio-vélaires, confondu avec l'anthroponyme évoquant le nom de l'excrément ; *o-po-re-i*, attesté dans les nouvelles tablettes de Thèbes, signifierait « à celui du sommet de la montagne », et *me-to-re-i*, de la même racine, « à celui d'Entremonts » ; *me-to-re-ja-de* serait l'allatif du toponyme « Entremonts ». V. Petrakis étudie les monogrammes et suggère que les Mycéniens ont pu abandonner la graphie phonétique au profit d'un retour à une graphie idéographique. Selon P. M. Steele, il est possible que la célèbre inscription chypriote qui mentionnerait un certain Opheltas témoigne davantage de la diversité des syllabaires chypro-minoens que du développement d'une écriture servant à noter le grec. R.J.E. Thompson justifie la pertinence de l'emploi du terme « idéogramme » pour caractériser certains sématogrammes. A. Morpurgo-Davies rappelle l'intérêt et les limites des études de phonologie mycénienne, et revient sur les problèmes que posent le *z-*, les phonèmes notés par les signes *nwa*, *dwe* et *two*, et les consonnes palatalisées. F. Waanders établit un catalogue des formes verbales mycéniennes, classées par mode et par temps, avec leurs occurrences et des commentaires sur leur valeur aspectuelle ; il précise quels éléments pourraient faciliter l'identification des formes verbales mycéniennes. Les actes du 13^e colloque international sur les textes égéens consignent donc des avancées majeures, comportent des mises au point d'autant plus précieuses qu'elles sont accompagnées de catalogues complets et

détaillés, et ouvrent des perspectives nouvelles relatives à des problèmes anciens ou plus récents.

Karine RIVIÈRE

James Noel ADAMS, *Social Variation and the Latin Language*. Cambridge, Cambridge University Press, 2013. 1 vol., xxii-933 p., 3 ill. n/b. Prix : 110 £. ISBN 978-0-521-88614-7.

Après un ouvrage de plus de huit cents pages consacré à la diversification géographique du latin (cf. mon compte rendu dans *AC* 78 [2009], p. 368-372), J.N. Adams renouvelle son tour de force en publiant un livre de même dimension sur la variation sociale de la langue de Rome. Il s'agit donc du second volet d'un diptyque, ou plutôt du troisième panneau d'un triptyque, si l'on tient compte du maître-livre publié en 2003 *Bilingualism and the Latin Language* (cf. mon compte rendu dans *AC* 73 [2004], p. 378-381), d'ampleur équivalente (836 pages). Comme toutes les langues en général, le latin est l'objet de variations selon la classe sociale des locuteurs. Pétrone a donné une belle illustration littéraire de ce phénomène en mettant en scène des affranchis qui parlent un latin correspondant à leur statut social. Les langues romanes sont généralement considérées comme les héritières du latin dit « vulgaire ». Toutefois, des études le prouvent, les changements linguistiques ne viennent pas seulement du bas de la société. Certaines modifications ont pour origine le haut du spectre social. Cet ouvrage retrace l'histoire d'un nombre important de développements qu'a connus le latin durant le processus de transformation vers les langues romanes en insistant sur le niveau social dans lequel les changements sont intervenus. Il est en grande partie fondé sur les méthodes d'analyse de la sociolinguistique qui ont pris leur essor à partir des années 1960 et fait usage, en particulier, du modèle mis au point par W. Labov, qui a étudié la stratification sociale de l'anglais dans la ville de New York (1966). Divisée en huit parties, l'étude comporte une trentaine de chapitres spécialisés, consacrés chacun à un sujet spécifique relatif aux principaux développements phonologiques, syntaxiques, lexicaux et morphologiques qui apparaissent dans l'histoire de la langue latine. Conçu dans une perspective diachronique (depuis la fin du II^e s. av. J.-C., avec les fragments d'Ennius et les écrits de Plaute, jusqu'à l'époque du proto-roman, c'est-à-dire vers le début du VIII^e s. ap. J.-C.), l'ouvrage est une histoire sélective de la langue latine, spécialement du latin de l'époque tardive. – La première partie (*Introduction*) rassemble une série de notions, à commencer par l'appellation, très discutée, « latin vulgaire » (p. 7-27), à propos de laquelle Hilla Halla-aho (*What Does "Latin" Mean? A Terminological Pamphlet*, dans M. Leiwo-H. Halla-aho-M. Vierros (Eds), *Variation and Change in Greek and Latin*, Helsinki, 2012, p. 13-23) a naguère proposé une mise au point très nuancée. Les sources sont également présentées avec beaucoup de détails : (1) les grammairiens en général et des textes plus particuliers, comme l'*Ars de barbarismis et metaplasmis* de Consentius ; (2) certains Pères de l'Église qui, comme Césaire d'Arles (470-542), sont conscients de la nécessité de s'adresser au peuple *simplici sermone* ; (3) des textes ou des parties de textes dans lesquels un écrivain éduqué fait le portrait du latin des groupes sociaux inférieurs, comme c'est le cas des affranchis dans la *Cena Trimalchionis* de Pétrone ; (4) des textes non littéraires (inscriptions,

Jackie PIGEAUD, *Philostrate. De la Gymnastique, Santé, Beauté... la Guerre*. Présentation et notes par J. P., traduction de Charles Daremberg. Arles, Actes Sud/éditions Errance, 2014. 1 vol., 125 p. (BIBLIOTHECA). Prix : 28 €. ISBN 978-2-87772-511-8.

J. Pigeaud donne une présentation et un commentaire du *De la Gymnastique* de Philostrate dans l'édition et la traduction de Ch. Daremberg (1858, et non pas 1852, comme indiqué par erreur p. 9). La traduction, p. 57-95, précède le texte grec, p. 99-125, disponible sur Internet, comme l'auteur l'indique lui-même p. 99. On peut donc se poser la question de son utilité, d'autant plus qu'il n'est pas en regard de la traduction. Quant à la traduction, elle est pourvue de notes qui, tantôt indiquent qu'elle a été modifiée, tantôt sont censées fournir des éclaircissements. Assez souvent, leur aspect elliptique et synthétique n'éclairera pas un lecteur non helléniste. Par exemple, à la note 124, il faut lire « Africanus » et développer « Joh. Antioch. » ; à la note 127, il y a un renvoi au commentaire, en allemand, de Jüthner, publié en 1909, et donc difficilement disponible, malgré une réédition en 1969 ; la note 187, « futur du verbe », est appelée par le mot « prétendants » dans la phrase « passons aux prétendants lutteurs ». En revanche, comme le sous-titre donné par J. Pigeaud le signale, l'introduction, p. 13-51, offre des considérations intéressantes sur la beauté, telle que Philostrate la conçoit : ainsi, analysant les notions de *kairos* et *symmetria*, notamment à partir du § 25, J. Pigeaud recourt au *Canon* de Polyclète pour aboutir à l'idée que « le texte de Philostrate représente une nouvelle interprétation du *Canon*. Une *symmetria* qui n'est pas tant numérique qu'« esthétique » ; et les parties qui sont mises en rapport ne sont pas les mêmes [...] Il s'agit d'observer la *physis* de chacun et de considérer à quoi elle s'approprie » (p. 29, 34). En conclusion, ce livre, d'accès déroutant, ne touchera sans doute pas le public visé. Et les hellénistes s'irriteront de la négligence dans l'écriture du grec (cf. p. 35).

Patrick ROBANO

Geert ROSKAM, Maarten DE POURCQ & Luc VAN DER STOCKT (Ed.), *The Lash of Ambition: Plutarch, Imperial Greek Literature and the Dynamics of Philotimia*. Louvain-Namur-Paris-Walpole, Peeters / Société des Études Classiques, 2012. 1 vol., 324 p. (COLLECTION D'ÉTUDES CLASSIQUES, 25). Prix : 48 €. ISBN 978-90-429-2539-7.

Comme l'écrit V. Azoulay (*Xénophon et les grâces du pouvoir. De la charis au charisme*, Paris, 2004, p. 100, n. 39), « la bibliographie sur la *philotimia*, qualité tantôt positive – comme chez Xénophon –, tantôt négative – elle se rapproche alors de l'ambition personnelle – est immense ». Néanmoins, si ce concept a déjà fait l'objet d'études comme celles de D. Whitehead (« Competitive Outlay and Community Profit: φιλοτιμία in Democratic Athens », *C&M* 34 [1983], p. 55-74), de S. Ferrucci (« L'ambigua virtù. Philotimia nell'Atene degli oratori », *Parole in Movimento. Linguaggio politico e lessico storiografico nel mondo ellenistico*, AttConv Roma, 21-23 febbraio 2011, a cura di M. Mari e J. Thornton, *SE* 27 [2013], p. 123-135) ou de F. Frazier (« À propos de la « *philotimia* » dans les *Vies* : quelques jalons dans l'histoire d'une notion », *RPh*, 62 [1988], p. 109-127), celles-ci se sont surtout attachées à une époque particulière comme l'Athènes classique, ou à un auteur comme Plutarque.

l'historien (p. x : "Posidonios, un mythe germanique"). S'agissant des sources documentaires, s'il admet que, pour les faits anciens, le Sicilien a vraisemblablement pu consulter les bibliothèques publiques ou privées de Rome, ou, pour l'histoire récente, tirer profit des inscriptions, P. Goukowsky réfute comme anachronique, car trop moderne, la représentation devenue traditionnelle depuis K. S. Sacks d'un Diodore en quête de matériaux de recherche travaillant dans la Grande Bibliothèque d'Alexandrie ou compulsant des archives nationales. Selon lui, la plupart des documents cités sont empruntés à ses sources. – Les huit livres, que l'on ne peut présenter ici dans le détail, présentent un nombre inégal de fragments (de 4 à 40), les plus riches étant les livres XXXIII à XXXV et XXXVII. L'examen précédant chacun d'entre eux vise à proposer les réponses les plus sûres aux trois problématiques fragmentaires : délimitation de la période couverte, reconstitution du contenu global, sources. Définir le *spatium* temporel couvert participe, de fait, de la reconstruction de l'architecture chronologique primitive de la *B.H.* Le soin général apporté par Diodore à l'équilibre des proportions à tous les niveaux de son œuvre se vérifie là aussi puisque, à l'exception du livre XXXV couvrant six Olympiades (128-105 av. J.-C.), les autres couvrent globalement deux Olympiades. La restitution du contenu est d'autant plus difficile que les périodes envisagées sont denses et complexes sur le plan événementiel dans le monde méditerranéen. Le livre XXXIV, par exemple, devait relater les années 138-129 av. J.-C., riches en événements importants tant en Orient qu'en Occident (reconstitution p. 43-45), tandis que les fragments transmis ne concernent principalement que l'un d'entre eux, la première guerre servile de Sicile (139-132 av. J.-C.). Quant à la question des sources, sans revenir ici au « mythe posidonien » déjà évoqué, P. Goukowsky montre qu'elle n'est plus guère pertinente à partir du livre XXXIX (78-73 av. J.-C.) : en effet, l'historien, traitant alors d'une période contemporaine, peut fonder son récit sur son propre contact avec les événements, sans avoir recours à une source extérieure. – En conclusion, la nouvelle édition critique des fragments des livres XXXIII-XL de la *B.H.* réalisée par P. Goukowsky pour la CUF est un volume important à la fois pour notre connaissance de l'entreprise diodoréenne et pour notre compréhension de la période 301-60 av. J.-C. dans le monde méditerranéen. Assortie d'un vaste commentaire philologique et historique, cette somme stimulante traduit le texte des fragments au plus près, l'éclaire, et rediscute tout ce qu'elle juge être une idée reçue (par ex. p. IX n.12 et p. X, critiques contre K. S. Sacks et son ouvrage fondamental, *Diodorus Siculus and the First Century*, Princeton, 1990). Toutefois, compte tenu de la matière embrassée, il eût été utile d'ajouter au volume un index *Nominum* et une bibliographie générale récapitulative. Cette mince critique mise à part, cette nouvelle édition des fragments de Diodore constitue indéniablement un instrument scientifique complet et précieux.

Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA

Philostratus. Heroicus, Gymnasticus, Discourses 1 and 2. Edited and translated by Jeffrey RUSTEN & Jason KÖNIG. Cambridge (Ma)-Londres, Harvard University Press, 2014. 1 vol., 532 p. (THE LOEB CLASSICAL LIBRARY, 521). Prix : 26 \$. ISBN 978-0-674-99674-8.

Par ce gros volume, la collection Loeb achève magistralement l'édition du *corpus Philostrateum* et offre tous les éléments pour lire l'*Héroïque* comme le *Gymnastique* de façon aussi approfondie que renouvelée. En effet, outre un résumé précis, de substantielles introductions et des notes nombreuses et denses (respectivement 64 pages et 218 notes pour la première œuvre, 52 et 170 pour la seconde) accompagnent le texte. D'excellentes bibliographies, à jour et ne se limitant pas à l'anglais, permettent de s'orienter dans la recherche. Enfin, deux index, essentiellement des noms propres pour l'*Héroïque*, des noms propres et des notions pour le *Gymnastique* terminent le volume. Les *Discours*, édités et traduits par J. Rusten à partir de l'édition Kayser, sont traités plus succinctement (p. 502, n. 1, il faut corriger le titre du volume 458 de la LCL cité : *Philostratus. Apollonius of Tyana. Letters of Apollonius, Ancient Testimonia, Eusebius's Reply to Hierocles*). J. Rusten édite et traduit l'*Héroïque* en utilisant le texte établi par de Lannoy (1977), sauf sur certains points, non signalés, où il suit Grossardt, traducteur et commentateur de l'œuvre en allemand (2006). Dans sa présentation de l'*Héroïque*, c'est-à-dire *Sur les héros*, il insiste sur les liens qui unissent ce dialogue au *Gymnastique*, aux *Tableaux*, aux *Vies des sophistes* et à la *Vie d'Apollonius de Tyane*, très probablement écrits par le même Philostrate, Philostrate d'Athènes. Il présente aussi un dossier bien documenté sur le culte des héros, sans négliger l'approche littéraire : les chapitres « Voices of the dialogue », « Correcting Homer » et « Stories expurgated by Homer » examinent à la fois l'originalité de Philostrate et sa situation par rapport à une problématique, la réécriture d'Homère, qui remonte au moins à l'époque hellénistique. Quant au *Gymnastique*, autrement dit *L'entraînement des athlètes*, il est pris en charge par J. König, spécialiste de l'agonistique de l'époque impériale, qui l'édite et le traduit à partir de l'édition Jüthner (1909), restée inégale, avec quelques variantes et conjectures dûment signalées. J. König réhabilite l'opuscule en dégageant sa visée, à savoir qu'il s'agit pour Philostrate encore et toujours, d'explorer et d'illustrer les marqueurs de l'hellénisme. En ouvrant son traité par le mot *sophia* (« sagesse »), et en définissant l'entraînement des athlètes comme une sorte de sagesse (§ 1, 14), qui n'est pas inférieure aux autres formes de sagesse et techniques, l'auteur se place d'emblée dans le champ concurrentiel des ouvrages techniques de la prose impériale ; et lorsqu'il présente l'entraîneur comme un expert qui a favorisé l'émergence des concours olympiques et qui maîtrise la langue, pour encourager au mieux les athlètes, et la physiognomonie, pour les entraîner au mieux, il fait de lui, à l'instar des intellectuels intervenant à Olympie, « the figure of the Panhellenic intellectuals » (p. 364). Dans le chapitre 5 « Medicine and Physiognomy in *Gymnasticus* 25-58 », König souligne de façon subtile et innovante le parallèle que l'on peut établir entre l'entraîneur et le narrateur ; d'où la conclusion, p. 382 : « Philostratus in these passages lends his own authority to the trainer and appropriates some of the qualities of the ideal trainer in return, and in doing so reinforces the image of athletic training as a formidably perceptive and intellectually sophisticated body of expertise ». Bref, grâce à leur connaissance profonde de l'œuvre de Philostrate et de l'histoire de la vie culturelle sous l'Empire, Rusten et König font que l'*Héroïque* et le *Gymnastique* ne seront plus lus comme des documents, mais comme des œuvres à part entière. Il semble que la qualité de leur traduction favorisera cette nouvelle lecture.

Patrick ROBIANO

Pascal BURGUNDER (Ed.), *Études pontiques. Histoires, bibliographie et sites archéologiques du bassin de la mer Noire*. Lausanne, Université de Lausanne, 2012. 1 vol., 366 p., 40 pl., 52 fig. (ÉTUDES DE LETTRES, 290). Prix : 30 CHF. ISBN 978-2-940331-27-7.

Le volume édité par P. Burgunder réunit les textes de dix conférences prononcées à l'Université de Lausanne, durant l'automne de l'année 2009, par des historiens et des archéologues spécialistes de la Mer Noire. Il s'articule autour de trois thématiques : la première concerne l'histoire du royaume du Bosphore Cimmérien, la seconde porte sur l'écriture de l'histoire antique en Russie et en Asie centrale. Enfin, des archéologues livrent dans la dernière partie de l'ouvrage les résultats de leurs recherches menées sur les sites de Borysthène, d'Olbia, d'Istros ou de Panskoe I. Les trois sections du volume sont précédées par une introduction dans laquelle l'éditeur rappelle, entre autres, les relations établies entre l'Université de Lausanne et diverses institutions académiques de Russie et d'Ukraine. La première section est ouverte par l'article de P. Burgunder, qui fait le bilan des publications sur l'archéologie, l'épigraphie et l'histoire du royaume du Bosphore Cimmérien, à commencer par la contribution des trois scientifiques suisses du XIX^e s. (Fr. Dubois de Montperreux, F. Gille et L. Kolly) à la connaissance des antiquités de la Russie méridionale, continuant par les ouvrages écrits à l'époque soviétique, et finissant par des synthèses récentes. Cette enquête aurait pu aussi trouver sa place dans la seconde section du livre, qui est essentiellement à caractère historiographique. L'étude de J. A. Vinogradov fournit une synthèse sur la colonisation grecque du Bosphore Cimmérien, sujet qui a suscité une abondante littérature. S'appuyant sur des trouvailles archéologiques, l'auteur essaie de dégager les caractéristiques du processus de colonisation dans les régions du nord de la Mer Noire. Il note que l'appropriation du territoire par les Grecs ne s'y est pas déroulée progressivement, à partir du Bosphore Cimmérien : l'établissement de Taganrog (sur la rive de la mer d'Azov) fondé dans le troisième quart du VII^e s., précède d'une génération au moins la colonisation grecque du Bosphore, qui ne commence qu'entre la fin du VII^e s. et le début du VI^e s. Ce décalage chronologique serait dû aux migrations hivernales des Scythes à travers le détroit de Kertch, lesquelles conféraient à cette région un caractère inhospitalier. La pénétration grecque serait ainsi conditionnée dès le début par son rapport avec les barbares. Si l'on ne peut point nier aujourd'hui ce postulat, il faut néanmoins éviter de tomber dans le piège d'une opposition originelle grecque-barbare. En réalité, rien n'empêche que la fondation de l'établissement de Taganrog découle des arrangements établis entre les premiers *apoikoi* et divers chefs barbares, comme cela est attesté par la tradition littéraire pour Panticapée (Stéphane de Byzance, *s.v.* Παντικάπαιον) et ailleurs dans le monde colonial (voir les cas de Mégara en Sicile ou de Massalia). Autrement dit, les rapports avec les non-Grecs peuvent expliquer l'absence de colonisation, mais également les lieux choisis par les Grecs pour installer leurs *apoikiai*. Par ailleurs, l'auteur insiste sur le fait que les établissements du Bosphore devaient tous avoir été constitués à l'origine de cabanes semi-enterrées, un type d'habitation qui rapprochait les colonies grecques du monde indigène. À la deuxième ou troisième génération des colons, les cabanes sont remplacées par des maisons construites en dur et l'on constate que c'est depuis cette époque que les principales villes se dotent d'une véritable structure urba-

nistique. Il faut avouer que certaines opinions exprimées dans l'article restent difficiles à suivre : c'est par exemple le cas de la thèse qui fait de la céramique modelée un indice de la présence de femmes indigènes dans les colonies (p. 69). De même, l'hypothèse que les colons auraient exporté du blé dans la métropole ne trouve pas d'échos dans la documentation (p. 72), et elle illustre plutôt le succès de l'idée reçue selon laquelle le but primordial des colonies fut celui de participer au ravitaillement de la métropole (cf. P. Lévêque, « Les Grecs en Occident », dans *Les Grecs et l'Occident. Actes du colloque de la villa « Kérylos » [1991]*, Rome, 1995, p. 14). L'histoire du royaume du Bosphore Cimmérien (depuis le début du v^e s. av. J.-C. jusqu'à l'invasion des Huns au iv^e s. ap. J.-C.) est l'objet de l'étude d'A. V. Podosinov. L'auteur traite de l'extension du royaume sur les deux rives du détroit de Kertch et brosse un tableau des rapports des souverains du Bosphore avec les tribus barbares, la cité d'Athènes, Mithridate VI Eupator et Rome. On regrette le nombre réduit des références et des renvois aux sources littéraires et épigraphiques ; ceux-ci auraient pourtant permis de mieux asseoir les thèses défendues dans l'article. Dans la seconde section de l'ouvrage, I. L. Tikhonov fait état des traditions d'enseignement de l'archéologie classique à l'Université de Saint-Petersbourg et retrace l'histoire des premiers musées et fouilles archéologiques en Russie. Du reste, C. Meyer se propose de déceler le modèle qui est à l'origine des interprétations avancées par Rostovtseff pour expliquer l'art gréco-scythe et les phénomènes d'interaction culturelle dans le royaume du Bosphore. Il ressort de cette analyse que l'historien russe se distançait passablement des thèses de ses prédécesseurs par une approche novatrice : pour Rostovtseff, « la classe dirigeante du royaume du Bosphore n'était pas un simple amalgame hétérogène d'éléments indigènes et d'aristocratie coloniale grecque, mais une authentique fusion de mentalités et d'identités politiques dans laquelle l'élément prédominant, s'il y en avait un, était la composante indigène » (p. 157). Meyer souligne toutefois la faiblesse de la thèse concernant la prétendue influence iranienne sur le panthéon du Bosphore et montre combien cette thèse est ancrée dans le milieu intellectuel du début du xx^e s. S. Gorshenina se penche, quant à elle, sur l'archéologie russe en Asie centrale en « situation coloniale » afin de déceler les enjeux identitaires dans les démarches scientifiques menées à l'époque de la Russie tsariste. La recherche de l'origine aryenne des Russes justifie la conquête du Turkestan et la découverte des « ancêtres aryens » est assignée à l'archéologie. Les contributions de la troisième catégorie enrichissent la moisson des trouvailles émanant des quelques sites de la Mer Noire. Ainsi, D. E. Čistov traite dans son article de la Borysthène archaïque (sur l'île de Bérézan), en distinguant les différentes phases de développement du site depuis la fin du vii^e s. jusqu'au début du v^e s. av. J.-C. L'existence d'une importante production métallurgique dès la première moitié du vi^e s. semble appuyer l'hypothèse selon laquelle le but principal des Grecs arrivés sur l'île de Bérézan était d'exploiter les matières premières de la région. En outre, les nouvelles découvertes confirment la destruction par incendie de certains bâtiments dans le dernier quart du vi^e s., mais l'attribution de ce phénomène à des luttes internes ou à une attaque ennemie reste difficile à établir. Par ailleurs, V. V. Krapivina présente les fouilles effectuées de 2006 à 2010 dans différents secteurs d'Olbia. On peut mentionner, parmi les résultats, la trouvaille de plusieurs cabanes enterrées et semi-enterrées, de nombreuses fosses, dont certaines servaient à la conservation des grains,

de maisons hellénistiques et romaines, de fragments de statues dont un buste de Mithra et une tête attribuée à Aphrodite, de murs de fortification et de tombes. A. Avram et I. Bîrzescu font état des résultats des excavations récentes menées dans le téménos d'Istros. Les découvertes les plus spectaculaires sont la « fosse sacrée » aménagée à l'aide de deux murs parallèles construits en blocs de grès calcaire taillés, ainsi que le nouvel édifice cultuel érigé dans le troisième tiers du VI^e s. av. J.-C. et détruit quelques décennies après, à l'image des autres monuments de la « zone sacrée ». L'article de V. F. Stolba fait le bilan des recherches archéologiques menées à Panskoe I, établissement se trouvant aux IV^e-III^e s. av. J.-C. sous la dépendance de Chersonèse Taurique. On trouve une présentation des constructions, des pratiques funéraires et des objets (sculptures, céramiques, etc.) mis à jour par les fouilles, et l'auteur se penche aussi sur la place du site dans le cadre de l'économie de la *chôra* de Chersonèse. Les données confirment que la culture des céréales et l'élevage constituaient les principales activités économiques des habitants de Panskoe, dont une partie était sans doute issue des populations non grecques (scythes et taures) de la région. Il convient de noter ici la qualité des illustrations et le travail soigné de l'éditeur, tout comme le travail des traducteurs, qui ont su rendre dans un français accessible les textes des huit contributions écrites originellement en russe, anglais ou allemand. En réunissant des articles de vulgarisation et des recherches très poussées, ce volume ouvre le champ des études pontiques aux lecteurs francophones et offrent aux spécialistes de nouvelles données archéologiques sans lesquelles il serait impossible de reconstituer l'histoire des cités grecques de la Mer Noire.

Adrian ROBU

Iaroslav LEBEDYNSKY, *Les Sarmates. Amazones et lanciers cuirassés entre Oural et Danube. VII^e siècle av. J.-C. – VI^e siècle ap. J.-C.* Arles, Errance, 2014. 1 vol., 395 p., nombr. ill. Prix : 34 €. ISBN 978-2-87772-565-1.

Le chercheur français d'origine ukrainienne Iaroslav Lebedynsky passe à juste titre pour un des grands spécialistes des peuples nomades de la steppe du I^{er} millénaire avant et du I^{er} millénaire de notre ère. Il cherche, selon ses propres dires, entre autres, à combattre « un complexe d'infériorité des Ukrainiens qui, ignorant leur propre histoire ou ne voulant pas s'en contenter, échafaudent des mythes compensatoires ». Aujourd'hui, nous ne pouvons que l'en féliciter. Son ouvrage de 2014 consacré aux Sarmates, est une deuxième édition revue et corrigée de celle qui a paru en 2002, déjà aux Éditions Errance. Le monde sarmate paraît vaste, mal connu et mal documenté, du moins en Occident ; l'auteur par sa parfaite connaissance du russe et de l'ukrainien propose une véritable introduction au sujet. Nul doute que les Sarmates n'ont pas eu jusqu'à présent droit à l'intérêt porté à ces autres locuteurs d'une langue iranienne, les Scythes, qu'ils ont absorbés plutôt que supplantés à partir du IV^e siècle av. J.-C. Comme le note très justement I. Lebedynsky, les « influences grecques jugées valorisantes » n'ont touché que les Scythes, et non les Sarmates, ce qui explique en partie le désintérêt de la recherche à leur sujet, tout comme l'âge du Bronze reste le parent pauvre de l'âge du Fer en Occident, pour les mêmes raisons. Hélienocentrisme, quand tu nous tiens ! Faut-il rappeler que les données proprement historiques à propos des Sarmates sont biaisées, alors que les données archéologiques deviennent de plus en

détaillés, et ouvrent des perspectives nouvelles relatives à des problèmes anciens ou plus récents.

Karine RIVIÈRE

James Noel ADAMS, *Social Variation and the Latin Language*. Cambridge, Cambridge University Press, 2013. 1 vol., xxii-933 p., 3 ill. n/b. Prix : 110 £. ISBN 978-0-521-88614-7.

Après un ouvrage de plus de huit cents pages consacré à la diversification géographique du latin (cf. mon compte rendu dans *AC* 78 [2009], p. 368-372), J.N. Adams renouvelle son tour de force en publiant un livre de même dimension sur la variation sociale de la langue de Rome. Il s'agit donc du second volet d'un diptyque, ou plutôt du troisième panneau d'un triptyque, si l'on tient compte du maître-livre publié en 2003 *Bilingualism and the Latin Language* (cf. mon compte rendu dans *AC* 73 [2004], p. 378-381), d'ampleur équivalente (836 pages). Comme toutes les langues en général, le latin est l'objet de variations selon la classe sociale des locuteurs. Pétrone a donné une belle illustration littéraire de ce phénomène en mettant en scène des affranchis qui parlent un latin correspondant à leur statut social. Les langues romanes sont généralement considérées comme les héritières du latin dit « vulgaire ». Toutefois, des études le prouvent, les changements linguistiques ne viennent pas seulement du bas de la société. Certaines modifications ont pour origine le haut du spectre social. Cet ouvrage retrace l'histoire d'un nombre important de développements qu'a connus le latin durant le processus de transformation vers les langues romanes en insistant sur le niveau social dans lequel les changements sont intervenus. Il est en grande partie fondé sur les méthodes d'analyse de la sociolinguistique qui ont pris leur essor à partir des années 1960 et fait usage, en particulier, du modèle mis au point par W. Labov, qui a étudié la stratification sociale de l'anglais dans la ville de New York (1966). Divisée en huit parties, l'étude comporte une trentaine de chapitres spécialisés, consacrés chacun à un sujet spécifique relatif aux principaux développements phonologiques, syntaxiques, lexicaux et morphologiques qui apparaissent dans l'histoire de la langue latine. Conçu dans une perspective diachronique (depuis la fin du II^e s. av. J.-C., avec les fragments d'Ennius et les écrits de Plaute, jusqu'à l'époque du proto-roman, c'est-à-dire vers le début du VIII^e s. ap. J.-C.), l'ouvrage est une histoire sélective de la langue latine, spécialement du latin de l'époque tardive. – La première partie (*Introduction*) rassemble une série de notions, à commencer par l'appellation, très discutée, « latin vulgaire » (p. 7-27), à propos de laquelle Hilla Halla-aho (*What Does "Latin" Mean? A Terminological Pamphlet*, dans M. Leiwo-H. Halla-aho-M. Vierros (Eds), *Variation and Change in Greek and Latin*, Helsinki, 2012, p. 13-23) a naguère proposé une mise au point très nuancée. Les sources sont également présentées avec beaucoup de détails : (1) les grammairiens en général et des textes plus particuliers, comme l'*Ars de barbarismis et metaplasmis* de Consentius ; (2) certains Pères de l'Église qui, comme Césaire d'Arles (470-542), sont conscients de la nécessité de s'adresser au peuple *simplici sermone* ; (3) des textes ou des parties de textes dans lesquels un écrivain éduqué fait le portrait du latin des groupes sociaux inférieurs, comme c'est le cas des affranchis dans la *Cena Trimalchionis* de Pétrone ; (4) des textes non littéraires (inscriptions,

tablettes, ostraca, papyrus et *defixiones*), comme les graffiti de Pompéi ; (5) des textes d'époque tardive : des écrits médicaux ou des traités de médecine vétérinaire, telle la *Mulomedicina Chironis* (fin du IV^e s.), une des sources principales de Végèce (vers 400 ap. J.-C.), des ouvrages techniques, comme le traité de diététique *De observatione ciborum* d'Anthime, médecin à la cour du roi ostrogoth Théodoric le Grand, et les *Compositiones Lucences*, des recettes pour teindre les mosaïques, les peaux, etc., pour dorer le fer, écrire en lettres d'or, utiliser les matières minérales, connues par un manuscrit datant de l'époque de Charlemagne et conservé à la bibliothèque capitulaire de Lucques, les *Itineraria* comme la *Peregrinatio Egeriae* et l'*Itinerarium Antonini Placentini*, des chroniques comme l'*Anonymus Valesianus* II, relatant les événements allant de 474 à 526, date de la mort de Théodoric, des ouvrages apocryphes de la Bible comme les *Actus Petri cum Simone*, d'autres textes chrétiens telle la *Regula Benedicti* (vers 540), des documents légaux comme les tablettes Albertini, des archives d'un notaire africain de l'époque vandale (fin du V^e s.), la *Lex salica* (vers 507-511) et d'autres codes de lois barbares ; (6) des textes d'écrivains cultivés qui se servent occasionnellement de la langue populaire, comme Cicéron, qui dit s'adresser à Paetus *plebeio sermone* (*Ad Fam.* IX, 21, 1) ; (7) les langues romanes elles-mêmes qui peuvent être utilisées rétrospectivement pour éclairer le latin. Le but de l'enquête est de déterminer si les changements étudiés doivent être mis en relation avec des sociolectes particuliers. On affirme généralement que le latin vulgaire évolue dans le temps bien plus vite que le latin standard fossilisé et que les langues romanes sont le produit non du latin de Cicéron et de Virgile, mais de la langue parlée par les masses. Ce qui n'est pas clair toutefois, c'est dans quelle mesure la phonologie de ces variantes populaires a pu être différente de celle des variétés parlées par une petite élite représentée par exemple par un auteur comme Cicéron. La deuxième partie (*Phonology and Orthography*) porte sur la phonologie et l'orthographe. Huit phénomènes sont étudiés : le système vocalique, les diphtongues AE et AV, la syncope, l'hiatus, les aspirées, les consonnes finales -m, -s, -t/d, l'assimilation par contact, B et V. La troisième section (*Case and Prepositions*) envisage le nominatif et l'accusatif, les cas obliques et les expressions prépositionnelles, des usages spécifiques de l'accusatif comme l'accusatif de prix et le double accusatif, le locatif et les expressions marquant la direction ou la séparation, le datif réfléchi et les expressions avec *ab* et *de*. La quatrième partie (*Aspects of Nominal, Pronominal and Adverbial Morphology and Syntax*) porte sur la morphologie et la syntaxe nominale, pronominale et adverbiale : le genre, les pronoms démonstratifs, l'article défini et les pronoms démonstratifs, la suffixation (surtout les adjectifs), les adverbes et les prépositions composées. La cinquième partie (*Aspects of Verbal Morphology and Syntax*) aborde des questions de morphologie et de syntaxe verbale : *habeo* + PPP (*habeo scriptum*), le futur et le conditionnel périphrastiques et le présent pour le futur, les constructions réfléchies et le passif, l'ablatif du gérondif et le participe présent. La sixième partie (*Aspects of Subordination*), assez brève, est consacrée à deux aspects de la subordination : le discours rapporté et les questions indirectes. Pour finir, sont étudiés dans la septième section (*Aspects of the Lexicon and Word Order*) des aspects du lexique (les termes anatomiques et les substituts du verbe « aller ») et de l'ordre des mots (la position de l'infinitif avec des verbes auxiliaires). Une huitième partie (*Summing up*) propose des conclusions finales très étoffées. – Les changements linguistiques peuvent venir, du

point de vue social, soit du haut, soit du bas, avec des facteurs différents opérant dans chaque cas. Il est donc inexact de conclure que les faits constatés dans les langues romanes qui plongent leurs racines dans la période latine ont tous pour origine des changements qui viendraient d'en bas. L'alternative n'est pas unique, à savoir que certains changements proto-romans en latin viendraient du haut. Il existe aussi des développements qui affectent le latin en général, à travers tout le spectre social. Un certain nombre de constatations oblige à revoir l'idée selon laquelle le latin vulgaire est la source des langues romanes. Un exemple typique de développement affectant tous les niveaux de latin est la perte par l'ablatif du gérondif de sa fonction instrumentale pour devenir l'équivalent d'un participe présent (*moriar stando* pour *stans*). On trouve cet usage, généralement attribué au *sermo plebeius*, aussi bien chez Cicéron et Virgile que dans les lettres de Claudius Terentianus rédigées en latin sub-standard en Égypte. Un autre cas est l'usage anticausatif/passif des verbes réfléchis, une construction aussi ancienne que le latin lui-même. Certains érudits ont concentré leur attention sur des textes en latin sub-standard comme la *Mulomedicina Chironis* et ont mis au point un scénario selon lequel les usages proto-romans supposés du verbe réfléchi tireraient leur origine du latin vulgaire de la fin de l'Antiquité. Mais les mêmes usages se trouvent durant la période classique et même plus tôt. Il existe un parallélisme étroit entre la *Mulomedicina Chironis*, au IV^e s., et Celse, qui écrit, trois siècles plus tôt, en latin classique. Le datif réfléchi, pléonastique ou non, avec des verbes transitifs comme *uolo*, *sumo*, *habeo* est un usage bien établi dans la langue littéraire, comme le montrent des exemples tirés de César, Cornélius Népos, Tite-Live et Pline le Jeune. Le remplacement des formes « faibles », monosyllabiques, du verbe *ire* (*i*, *is*, *it*) par des formes du verbe *uado* (qui donnera le français *je vais*, *tu vas*, *il/elle va*) apparaît dans la langue littéraire républicaine à un certain moment entre Ténace et Cicéron. La construction inf. + *habeo* avec un sens futur peut être identifiée dans la langue cultivée de l'époque classique, entre le II^e et le IV^e s. L'indicatif présent se rapportant au futur apparaît non seulement chez Plaute, dans des textes en latin peu soigné et dans des documents non littéraires sur papyrus et ostraca, mais aussi dans un discours chez César (*Ciu.* III, 94, 5). Les adjectifs en *-osus*, loin d'être des caractéristiques du *sermo plebeius*, sont une ressource de la langue utilisée par les poètes. Une seule exception peut être identifiée : *bibosus* (« ivrogne »), qui apparaît chez Aulu-Gelle (III, 12, 1) citant Nigidius Figulus. La même constatation vaut pour une quantité de suffixes. Leur utilisation est une caractéristique générale de la langue et n'est pas due à un niveau social particulier, mais à leurs propriétés fonctionnelles. Les adverbes et prépositions composés, en particulier avec des préfixes indiquant la séparation, sont présents depuis longtemps dans la langue littéraire. Ce qui est neuf, c'est la prolifération de mots de cette nature dans le latin tardif. Certains puristes ont résisté à de telles formations, communes dans les textes émanant des classes inférieures. Toutefois, si nous lisons bien les textes grammaticaux, nous constatons que les grammairiens étaient bien conscients qu'ils étaient utilisés et même défendus également par les classes éduquées. Différents développements phonologiques sont caractéristiques de la langue en général, pas seulement des documents non littéraires, où ils sont le résultat d'une mauvaise orthographe, non de vulgarismes : l'omission du -m final, l'assimilation d'une nasale finale dans un monosyllabe ou un mot grammatical à une consonne qui suit, la perte du -t à la fin d'un mot ou d'une syllabe quand elle est suivie

par une consonne (*pos paucos*), l'assimilation de *ad* et *at* dans le discours, l'évolution du groupe consonantique NS > S, la prononciation qui se cache derrière la graphie B pour V ainsi que l'assibilation et la palatalisation dans des mots tels que *hodie* (prononcé *ozie*) et *diebus* (prononcé *zebus*). La syncope est à ce point répandue dans la langue en général que nous trouvons parfois des puristes lettrés condamnant la forme originale complète (ainsi *caldus* pour *calidus* et *audacter* pour *audaciter*). Bref, parmi les faits phonétiques examinés, aucun ne peut être attribué exclusivement à la langue populaire. Un phénomène comme la perte de la distinction de la quantité des voyelles est répandu dans toutes les couches de la société. Les efforts des grammairiens pour préserver les oppositions entre la quantité des voyelles ne signifient pas qu'au IV^e s. deux systèmes vocaliques étaient répandus, l'un parmi les classes éduquées, l'autre dans les couches inférieures. Nous pouvons conjecturer que les grammairiens ont tenté de maintenir artificiellement des distinctions de quantité surtout pour la lecture des vers classiques. Un autre domaine dans lequel les idéaux des grammairiens ont été irréalistes est la résistance à l'insertion d'un glide entre les voyelles en hiatus. L'élargissement des expressions prépositionnelles à la place des cas simples ne peut être situé simplement dans les sociolectes inférieurs. L'utilisation d'une préposition à la place d'un cas (p. ex. *ad* à la place du datif de l'objet indirect) peut avoir une nuance qui distingue cet usage du cas lui-même. L'emploi de *ad* avec *nuntiare* chez Plaute, interprété comme un équivalent du datif de l'objet indirect, a été traité comme un vulgarisme proto-roman se trouvant déjà dans le latin archaïque. En réalité, la préposition avec *nuntiare* implique un mouvement. On trouve des parallèles dans la langue littéraire, p. ex. chez Cicéron (*Att.* II, 1, 12 : *ad Octaviū dedi litteras* ne signifie pas « j'ai donné une lettre à Octavius, mais « j'ai fait remettre une lettre à Octavius »). Des auteurs attentifs au style comme Salluste ou Tacite sont coutumiers des prépositions qui se substituent aux cas seuls et sont probablement à l'origine de plus d'innovations dans ce domaine que les sociolectes du bas de la hiérarchie tels qu'ils sont représentés dans les documents en latin sub-standard. L'empiètement progressif de certaines prépositions sur l'emploi des cas (comme *de* avec sa valeur de séparation qui rivalise parfois avec le génitif, mais parfois s'en distingue) peut être observé à tous les niveaux de la langue. L'usage de *ab* pour marquer l'éloignement d'une ville (comme *ab Roma* avec des verbes de mouvement) est déjà la norme chez Tite-Live. Mais il faut se garder de généralisation. D'un côté, l'usage adnominal de *ad* pour exprimer la possession peut être assigné seulement à la langue des couches inférieures. D'un autre, l'usage instrumental de *ad* est plus fréquent chez Végèce, dont le style est classique, que dans le latin sub-standard de la *Mulomedicina Chironis*. Enfin, *ecce* (et la forme *eccum*) qui s'est développé dans certaines langues romanes avec certains démonstratifs est un mot utilisé en abondance dans toutes les variétés de la langue latine, y compris la littérature de haut niveau. Nous le voyons associé à des démonstratifs dans le latin populaire de la *Peregrinatio Egeriae* dans les discours directs, mais nous le trouvons à l'autre bout de l'échelle chez un grammairien et d'autres auteurs érudits. Reste l'ordre des mots prédominant aux. + inf. Il est vrai qu'il peut être une caractéristique du discours oral, distinct de l'écrit, mais il s'agit bien du discours au haut de l'échelle de l'éducation, pas seulement de celui des gens peu éduqués. Six faits linguistiques peuvent être répertoriés comme appartenant à la langue des classes inférieures et rejetés par les gens éduqués, soit entièrement soit

pour un temps. 1) L'usage du locatif pour indiquer une direction se trouve une fois dans la bouche d'un affranchi de Pétrone (*Capuae*) et, un peu plus tard, plusieurs fois dans le latin sub-standard des lettres privées de Claudius Terentianus en Égypte (*Alexandrie*). 2) L'utilisation de *in* + acc. pour indiquer le mouvement vers une ville, banni par Quintilien, est répandue dans les documents d'Égypte en latin sub-standard. On le trouve aussi chez Plaute, dont la langue comporte des éléments issus des sociolectes populaires considérés comme adaptés à des pièces représentées devant la plèbe. 3) Les nominatifs en *-as* de noms de lieux utilisés pour différents cas sont largement limités aux inscriptions et au latin bureaucratique de la *Notitia dignitatum* (V^e s. ?). 4) L'utilisation de l'accusatif comme sujet de verbes passifs, du verbe « être » ou de verbes intransitifs est un usage limité au latin tardif dans des textes du *sermo plebeius*. 5) Le nominatif de noms de personnes dépendant de prépositions apparaît seulement dans des textes en latin sub-standard, la plupart tardifs. 6) Le datif réfléchi avec des verbes intransitifs semble n'avoir droit de cité que dans les textes en latin sub-standard. De tels datifs ont été éliminés par Végèce, qui les trouvait dans sa source, et évités par Jérôme dans l'Ancien Testament. En revanche, plusieurs structures peuvent être considérées comme des changements venant du haut. La construction *dico quod* est absente des documents en latin populaire, dans lesquels le discours est souvent présenté sous la forme indirecte au moyen de l'acc. + inf. ou bien sous sa forme directe. On la voit toutefois apparaître dans la langue littéraire. Les affranchis de la *Cena Trimalchionis* préfèrent l'acc. + inf. On trouve dans tout le roman un seul cas de la construction avec *quod*. On relève deux exemples de *dico quia* dans les discours des affranchis, mais il n'est pas impossible qu'il faille donner à *quia* sa valeur causale dans l'un et l'autre cas. Dans le latin tardif, *dico* + *quod*, *quia* ou *quoniam* est bien implanté dans la langue littéraire. Il est impossible d'attribuer cette construction en premier lieu aux sociolectes peu élevés. La construction comparative avec *ab* est un équivalent prépositionnel de l'ablatif de comparaison, qui est une structure littéraire. Si l'on voit la construction avec *ab* comme un développement prépositionnel venant de l'ablatif, il est probable que cette évolution ait pris place à un haut degré de la langue. La combinaison *habeo* + PPP, qui a été très productive dans les langues romanes, où elle est à l'origine du passé composé, a droit de cité dans les manuels de latin vulgaire, mais sans véritable motif. Plusieurs constructions différentes sont à la base de cette structure, dépendant du sens de *habeo*, et elles appartiennent toutes à la prose littéraire ou juridique. *Vado* est le verbe qui peut remplacer le mieux *ire*. À l'époque classique, le verbe *uado* est un terme littéraire, présent en poésie et dans les textes de prose élevée, tandis qu'il est absent dans les textes en latin sub-standard. On constate, surtout chez Ovide, une perte de la spécificité sémantique du verbe, spécialement en ce qui concerne la forme *uade*, laquelle tend à se substituer à *i*. Étant donné le nombre important de verbes de mouvement dans les tablettes en latin sub-standard et l'absence parmi ceux-ci de *uado*, on peut suggérer que, à l'époque où il était un mot littéraire, il avait aussi une existence indépendante dans la langue du *vulgus*. Il semble bien qu'il s'agisse d'un verbe qui a commencé à être utilisé dans la langue élevée pour des formes marquées de mouvement, a subi ensuite, dans cette même langue élevée, un affaiblissement sémantique au point de remplacer parfois des formes monosyllabiques de *ire* et, pour finir, est descendu vers le bas de l'échelle dans le sens affaibli pour devenir un substitut du verbe *ire*. La restauration complète

du -s final dans la langue littéraire durant l'époque classique paraît être le résultat d'un mouvement de standardisation parmi les gens lettrés. Si nous pouvons conclure, d'après les documents non littéraires de l'époque impériale, que la restauration a aussi pris place dans le *sermo plebeius*, alors il est possible de supposer qu'une prononciation de prestige recommandée par les puristes lettrés s'est étendue jusqu'au bas de l'échelle sociale. Il faut toutefois reconnaître que l'identification des changements venant d'en haut peut être problématique. Salluste et Tacite utilisent occasionnellement *de* dans des contextes dans lesquels un génitif objectif aurait été attendu. Cet usage anticipe *de* comme substitut du génitif objectif dans des textes tardifs. Pourrions-nous dire que l'équivalent du génitif objectif est d'abord apparu dans le latin littéraire, puis s'est répandu à partir du haut ? Il est plus probable que les phrases isolées chez Salluste et Tacite soient des créations appropriées au contexte sans lien avec les extensions des fonctions de *de* à une date tardive et un niveau socio-éducatif différent. Pour conclure à un changement venant d'en haut, il faut une continuité de témoins sur une longue période suggérant la direction du changement. C'est le cas pour *uado* et pour un cas non traité dans ce livre, à savoir l'utilisation quasi adverbiale de *mente* avec des adjectifs. Cet emploi anticipe le rôle de *mente* dans les langues romanes comme suffixe adverbial. De telles phrases avec *mente* apparaissent dans le latin littéraire classique et s'étendent ensuite plus tard à différents types de textes. – Ce travail impressionnant, qui met en lumière des caractéristiques du latin considéré comme un moyen dynamique de communication utilisé par des locuteurs de tous les jours plutôt que comme document littéraire fossilisé, montre qu'un grand nombre de constructions considérées habituellement comme représentatives du latin parlé ont en réalité de profondes racines historiques et bien souvent ne sont pas aussi « vulgaires » qu'on pourrait le penser. Bruno ROCHETTE

Frédérique BIVILLE, Marie-Karine LHOMME & Daniel VALLAT (Ed.), *Latin vulgaire – latin tardif IX. Actes du IX^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif* (Lyon, 2-6 septembre 2009). Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2012. 1 vol., Prix : 86 €. ISBN 978-2-35668-030-3.

En septembre 2009 s'est tenu à Lyon le IX^e colloque « Latin vulgaire – latin tardif » au cours duquel quatre-vingts communications ont été présentées. Il fut l'occasion, pour des chercheurs de différents horizons et spécialités, de se rencontrer et de rendre compte de l'avancée de leurs travaux autour du thème de la latinité parlée et de différents domaines touchant l'état de la langue antérieure au roman et postérieur au latin classique. Les actes regroupent soixante-dix-sept contributions en anglais, en français, en allemand, en italien et en espagnol. Ils sont dédiés à J. André, ancien Directeur d'Études à l'École pratique des Hautes Études et responsable de la *Revue de Philologie*, que Fr. Biville présente en préface comme un précurseur dans le domaine du latin parlé tardif. Quatre pages sont consacrées à la présentation par P. Flobert de son apport au sujet concerné : outre ses nombreuses éditions de textes latins tardifs, J. André a consacré deux contributions à la typologie linguistique et a étudié le vocabulaire botanique et anatomique. Les premières communications sont celles de R. Wright et de M. Banniard. Le premier, s'appuyant sur des données phonétiques,

phases d'Œdipe dans l'art figuratif entre le XIX^e et le XX^e siècle (Néo-Classicisme, Impressionnisme, Pop Art, Éclectisme etc.), soulignant l'influence déterminante de la grille freudienne sur différentes œuvres qui donnent à voir des épisodes de la vie d'Œdipe (Chap. 12 : Gian Luca Tusini). Trois chapitres analysent le traitement du mythe d'Œdipe dans le cinéma : le lecteur dispose ainsi d'une étude consacrée à l'*Œdipe* de Pasolini (Chap. 15 : Marco Antonio Bazzocchi), d'une autre démontrant l'influence exercée par les deux tragédies de Sophocle sur le film *Les funérailles des roses* de Toshio Matsumoto, dont le personnage central est un jeune travesti qui tue sa mère et couche avec son père (Chap. 16 : Roberto Mario Danese) et d'une contribution plus générale qui porte sur la nécessaire distanciation du « faire voir et entendre », propre au cinéma, face à l'art de dire et d'écrire de la tragédie ancienne et de ses adaptations littéraires (Chap. 17 : Giacomo Manzoli). Le survol de la fortune d'Œdipe s'achève sur des remarques formulées peu avant sa mort par le poète Edoardo Sanguineti lors du colloque de Ravenne et de la table ronde qui avait été organisée à cette occasion (Chap. 19 : transcription de Federico Condello). L'ensemble de ces contributions atteste de la sorte l'abondance et la diversité des œuvres qui, à partir des textes fondateurs consacrés par Sophocle au mythe d'Œdipe et à partir de son relais latin, devenu lui aussi un classique, ont réécrit ou représenté le héros antique, ou des personnages qui présentent des points communs avec lui (destin, manière d'être ou expériences semblables). Tel qu'il est intitulé, l'ouvrage annonce une confrontation entre l'Œdipe « classique » et l'Œdipe contemporain ; en réalité, il englobe une période plus large, puisque trois de ses chapitres concernent la survie d'Œdipe entre le XVI^e et le XIX^e siècle. La diversité des œuvres abordées va de pair avec la diversité des interprétations du mythe, dont les complémentarités ne sont pas aisément discernables au fil des pages, même si l'introduction offre quelques pistes. On peut du reste se demander si la succession des chapitres est totalement adéquate : n'aurait-il pas été plus judicieux de regrouper en un même ensemble les contributions relatives aux arts figuratifs et au cinéma et de présenter l'article envisageant le cinéma en général avant ceux qui traitent de films particuliers, ceux de Pasolini et de Matsumoto ? Notons également que le volume, eu égard à l'ampleur de la matière et à la multiplicité des points de vue susceptibles de lui être associés, n'en fournit inévitablement que des échantillons, dont on aimerait savoir s'ils reflètent des tendances profondes de la fortune d'Œdipe. Nonobstant ces réserves, au demeurant mineures, on recommandera vivement la lecture de cet ouvrage foisonnant aux philologues classiques, qui mesureront davantage encore la richesse des tragédies sophocléennes et leur aptitude à susciter questions et réponses face aux enjeux actuels, et à tous ceux qu'intéressent l'émergence et l'évolution d'un mythe littéraire. Espérons que Francesco Citti et Alessandro Iannucci continueront à inspirer des études sur ces sujets en resserrant peut-être davantage le champ temporel ou thématique de celles-ci. L'intérêt de leur démarche en sera décuplé.

Monique MUND-DOPCHIE

Sylvie BALLESTRA-PUECH, *Templa serena. Lucrèce au miroir de Francis Ponge*. Genève, Droz, 2013. 1 vol., 274 p. (HISTOIRE DES IDÉES ET CRITIQUE LITTÉRAIRE, 470). Prix : 70 CHF. ISBN : 978-2-600-01748-0.

Cet ouvrage est consacré à l'étude des relations entre les écrits de Francis Ponge (1899-1988), qui, dès 1933, revendique Lucrèce pour modèle, et le *De rerum natura*. Le but est de « lire Lucrèce avec Ponge et réciproquement, pour tenter d'appréhender quelle "sorte de *De natura reum*" Ponge nous révèle » (p. 11). La première étape consiste à passer en revue les textes qui nous éclairent sur la relation entre la physique de Lucrèce et les vues sur le langage qui apparaissent chez Lucrèce et chez Ponge, explicitement ou à travers leur style. On perçoit la continuité entre le monde physique et le texte. Lucrèce a relevé le défi de transmettre en vers la pensée d'Épicure, qui se méfiait de la poésie. Ponge lit et relit Lucrèce, dont il prend progressivement conscience de l'originalité. Il fait preuve d'une clairvoyance étonnante, puisqu'il anticipe parfois de plusieurs décennies les découvertes des latinistes ou des philosophes. L'ouvrage se poursuit par l'étude de l'évolution de l'engagement de Ponge avec Lucrèce à travers l'influence de deux figures importantes. Tout d'abord, le philosophe et ami Bernard Groethuysen (1880-1946) suggère de corriger le titre de Lucrèce en substituant au *De rerum natura* un *de varietate rerum*, inspiré du titre du traité publié en 1559 par l'humaniste Jérôme Cardan (1501-1576), pour faire mieux correspondre Lucrèce au projet de l'auteur du *Parti pris des choses*. Cette suggestion permettra d'associer à Lucrèce un autre auteur latin, Ovide, dont la *varietas* est bien connue. Ponge placera dès lors son œuvre sous le double patronage de Lucrèce et d'Ovide – l'Ovide des *Métamorphoses*. L'autre influence extérieure viendra du docteur Benjamin-Joseph Logre, auteur d'un essai *L'Anxiété de Lucrèce* (1946), que Ponge lit en 1951. La lecture psychopathologique que donne Logre de Lucrèce provoque chez Ponge une crise. Ponge n'aura dès lors de cesse de répondre à Logre, qui réservait un sort égal à Lucrèce et à Pascal, auteur détesté de Ponge. La partie finale est une discussion de l'essai *Braque ou un méditatif à l'œuvre* (1971), qui est une véritable défense et illustration de la poétique épicurienne de Lucrèce. Dans cet essai profond, qui se termine par le *Suave mari magno*, Ponge « nous livre le résultat de sa longue pratique de Braque et de Lucrèce qu'il fait dialoguer à travers les siècles » (p. 14).

Bruno ROCHETTE

Hélène ERISTOV & Florence MONIER (Éd.), *L'héritage germanique dans l'approche du décor antique*. Actes de la table ronde organisée à l'École normale supérieure le 23 novembre 2012. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol., 160 p., nombr. ill. (COLLECTION DE L'AFPMA, PICTOR 2). Prix : 30 €. ISBN 978-2-35613-5.

On connaissait depuis longtemps le rôle majeur qu'avait joué la recherche allemande, dès le XIX^e siècle au moins, dans le développement des études classiques (philologie, histoire ou histoire de l'art). L'idée d'explicitier ce rôle dans le domaine plus particulier du décor (surtout peinture) en organisant une table ronde qui réunirait des chercheurs sur la peinture antique et des spécialistes de l'« héritage germanique » était donc excellente (voir l'avant-propos de Michel Espagne). Les actes qu'offrent ici de cette réunion H. Eristov et Fl. Monier constituent d'ailleurs un répertoire d'informations qui s'avérera vite indispensable. Dans le contexte helléno-centriste des théories de J.J. Winckelmann, où dominait la blancheur immaculée des marbres (primauté à la sculpture), peu d'espace restait à la peinture murale romaine, qui n'avait guère

Zumal Favorin unter Hadrian, einem Astrologie praktizierenden Kaiser schrieb, welchem nachweislich auch eine *genitura imperatoria* zugeschrieben worden ist.

Alfred SCHMID

Gregor DAMSCHEN & Andreas HEIL (Ed.), *Brill's Companion to Seneca Philosopher and Dramatist*. Leiden-Boston, Brill, 2014. 1 vol., XII-883 p. Prix : 162 €. ISBN 9789004154612.

Il existe déjà de nombreuses introductions consacrées à Sénèque. Toutefois, aucune n'envisage en même temps les deux grandes faces de la personnalité du stoïcien : le philosophe et le dramaturge. C'est donc pour la première fois qu'un ouvrage de synthèse relatif à Sénèque prend en compte à parité ces deux aspects. L'ouvrage est divisé en six parties. La première porte sur la vie et sur la réception de Sénèque. Th. Habinek esquisse la vie et la carrière du penseur stoïcien, C.W. Marshall passe en revue ses œuvres, en posant le problème complexe de leur datation, et R. Ferri retrace brièvement leur transmission. Deux contributions sont consacrées à l'image de Sénèque de l'Antiquité à aujourd'hui : *Seneca et Senecae*. M. Laarmann envisage le Sénèque philosophe, tandis que W. Schubert s'occupe du Sénèque dramaturge. La deuxième partie concerne les œuvres philosophiques. J. Sellars propose un aperçu relatif au contexte : les prédécesseurs et les contemporains de Sénèque dans le domaine de la philosophie. Chaque traité est ensuite analysé selon un plan constant (date, contenu, sujets abordés, style et langue, sources) : *De providentia* (R. Scott Smith), *De constantia sapientis* (R. Scott Smith), *De ira* (M. Monteleone), *Consolatio ad Marciam* (J. Sauer), *De vita beata* (F.-H. Mutschler), *De otio* (R. Scott Smith), *De tranquillitate animi* (F.-H. Mutschler), *De brevitae vitae* (R. Scott Smith), *Consolatio ad Polybium* (J. Sauer), *Consolatio ad Helviam* (J. Sauer), *De clementia* (E. Malaspina), *Naturales quaestiones* (G.D. Williams), *Epistulae morales* (A. Setaioli), *De beneficiis* (M. Lentano), ouvrages perdus ou conservés sous forme de fragments (A.M. Ferrero), *Epistulae Senecae ad Paulum et Pauli ad Senecam* (A. Fürst). Suivent neuf chapitres thématiques, un sur l'ontologie et l'épistémologie (M. Armisen-Marchetti), cinq sur l'éthique et trois sur la physique. Le premier exposé sur l'éthique porte sur la philosophie comme thérapie (A. Setaioli), le second a trait à l'action et à l'émotion (M.R. Graver), le troisième concerne le libre arbitre et l'autonomie (A. Setaioli), le quatrième traite de la sagesse et de la vertu (J. Wildberger) et le cinquième porte sur la mort et le temps (C. Edwards). La première contribution sur la physique a trait au corps et à l'âme (R. Scott Smith), la deuxième à la cosmologie et la philosophie de la nature (B.M. Gauly) et la troisième à la théologie (A. Setaioli). La troisième partie est consacrée à la tragédie. Une étude introductive concerne le contexte (W.-L. Liebermann). Chaque tragédie est ensuite étudiée selon un schéma analogue à celui adopté pour les traités (date, contenu, source, langue et style, réception) : *Hercules furens* (M. Billerbeck), *Troas* (W. Stroh), *Phoenissae* (M. Frank), *Medea* (W.-L. Liebermann), *Phaedra* (R. Mayer), *Œdipus* (K. Töchterle), *Agamemnon* (C. Kugelmeier), *Thyestes* (Ch. Torre) ainsi que les tragédies qui ne sont peut-être pas de Sénèque, à savoir *Hercules Œtaeus* (C.A.J. Littlewood) et *Octavia* (R. Ferri). Viennent ensuite huit contributions thématiques : l'espace et le temps dans le drame sénèqueen (E.A. Schmidt),

vision, son et silence dans le « drame du mot » (A. Heil), le chœur : Sénèque comme poète lyrique (G. Mazzoli), la rhétorique du rationnel et de l'irrationnel (G. Mader), les personnages et les thèmes (G.W.M. Harrison), les éléments grecs et latins dans le drame de Sénèque (S.M. Goldberg), tragédie philosophique ? (F.-R. Chaumartin). L'*Apocolocyntosis* (R. Roncalli) fait l'objet de la quatrième partie, tandis que les autres œuvres sont traitées dans la cinquième : les épigrammes (J. Dingel) et *De vita patris* (M. Winterbottom). Deux contributions générales terminent l'ouvrage : la langue et le style de Sénèque (M. von Albrecht) et, ce qui fait la spécificité de cet ouvrage, les liens systématiques entre les ouvrages philosophiques et les tragédies (S.E. Fischer). La bibliographie finale a été rassemblée par A. Balbo et E. Malaspina. Un appendice répertorie les éditions des œuvres de Sénèque depuis les *Opera omnia* de Haase (1853). L'ouvrage, qui constitue une somme de connaissances très importante, est pourvu d'un index général.

Bruno ROCHETTE

Mark THOMSON, *Studies in the Historia Augusta*. Bruxelles, Latomus, 2012. 1 vol., 155 p. (COLLECTION LATOMUS, 337). Prix : 27 €. ISBN 978-2-87031-2780.

Le titre générique de cet ouvrage ne rend qu'imparfaitement justice aux ambitions de l'auteur, qui se propose, en un nombre de pages somme toute limité, d'exposer l'état actuel de la recherche sur l'*Histoire Auguste* et de lancer de nouvelles pistes de réflexion. On s'en aperçoit dès l'introduction (*Structure, Sources and Theories*, p. 5-19) où, à partir d'une rapide récapitulation des théories contemporaines relatives à l'œuvre et à ses sources, il pose en principe et avec raison qu'aucune d'entre elles n'a encore été à ce jour complètement à même de rendre compte des motivations du mystificateur, et suggère de reprendre l'ensemble du dossier sur des bases strictement herméneutiques (p. 19). C'est ce qu'il fait dans les six chapitres du livre, tous consacrés à des points importants du débat relatif à l'*Histoire Auguste*. Le premier (*Authorship*, p. 20-36) examine le problème posé par les six noms auxquels sont attribuées les biographies du recueil : M. Thomson énumère les principaux arguments avancés par H. Dessau et par ses continuateurs jusqu'à nos jours pour souligner à quel point il est désormais devenu impossible de douter que l'œuvre a été rédigée par un unique mystificateur anonyme. Mais il tente ensuite un rapprochement avec les *Panegyrici latini* qui n'est guère convaincant : notant (p. 28) que les *Vies* de l'*Histoire Auguste* comblent une lacune temporelle entre les *Douze Césars* de Suétone et les *Panegyriques*, il émet l'hypothèse que ces derniers ont pu d'autant plus inspirer à l'Anonyme la forme de son œuvre que, selon lui, la frontière entre biographie et panégyrique avait tendance à s'estomper au IV^e siècle. On se permettra d'en douter. Certaines *Vies* comportent certes des dédicaces à des empereurs censés être contemporains du recueil, mais elles appartiennent à un genre, celui de la biographie impériale suétonienne, qui restait, même au Bas-Empire, bien distinct de celui du panégyrique. L'auteur énumère ensuite les explications possibles du choix des différents pseudonymes et en propose une nouvelle à Lampridius (p. 30-32), ingénieuse mais discutable, car il fait dériver le nom de ce biographe d'empereurs luxueux et amateurs de bonne chère de **lampreda* (lamproie), non attesté dans la littérature antique. Il conclut en réaffirmant la thèse désormais couramment admise que l'écrivain était un

permettant de mettre l'une ou l'autre plus en avant. On fait ensuite un bond de deux siècles avec deux articles consacrés à Ammien Marcellin. Le premier, par L. Van Abbema, analyse une digression satirique présente dans un passage de ses *Res gestae*. Le deuxième, de M. Vannesse, se concentre sur les détails donnés par l'auteur sur l'approvisionnement en nourriture lors de l'expédition de l'empereur Julien contre les Perses. A. Dupont fait le point sur la question de la datation et de la chronologie des *Sermones ad populum* d'Augustin. Enfin, l'ouvrage se termine par une étude de C. Deroux sur un supposé *hapax* dans la vie de Saint Éloi, *iot(t)icus*, un mot du latin vulgaire qui n'est en réalité qu'une variante d'*idioticus*. Jonathan BREUWER

Claudio FAUSTINELLI, *Dall'inganno di Ulisse all'arco di Apollo. Sul testo e l'interpretazione di Lucil. 836 M.* Turin, Accademia delle Scienze di Torino, 2014. 1 vol., 55 p. (MEMORIE DELL'ACCADEMIA DELLE SCIENZE DI TORINO, Serie V, volume 37, fasc. 1.) Prix : 8 €. ISBN 978-8-89086-691-3.

Ce mémoire est consacré à une question exégétique relative au fragment iambique de Lucilius 836 Marx, connu par Charisius (*GL*, I, 95, 15 Keil), qui l'attribue au livre XXIX. Le texte se présente comme suit : < ∪ – ∪ – ∪ > *Quis tu homo es ? – Nemo sum homo !* D'après la reconstitution de Charpin, ce vers appartiendrait à un ensemble de dix fragments racontant l'attaque d'une maison. À la suite de Marx, les érudits ont vu dans la phrase *Quis tu homo es ?*... une référence à l'épisode mythique dans lequel Ulysse trompe Polyphème, c'est-à-dire une allusion à la fois à *Odyssée* IX, 366-367 et à Aristophane, *Guêpes*, 184, qui avait déjà parodié le passage homérique. L'auteur étudie la structure grammaticale ainsi que l'explication donnée par Charisius et conclut que *nemo* ne peut être compris comme un nom propre, ce qui est une condition nécessaire pour voir dans le vers les allusions littéraires précitées. La solution réside dans l'explication fournie par Charisius, qui présente en réalité un texte plus long. La lacune qui, dans le codex *Neapolitanus* IV.A.8, vient directement après le fragment peut être comblée par une lecture (*arquitenens deus sum*) que l'on trouve dans un *codex deperditus olim Dousae* et que l'on peut lire aujourd'hui dans les *excerpta Cauchiana*. Bien qu'elle soit déjà mentionnée dans les *Addenda et corrigenda* de Keil et adoptée par Barwick dans son édition de Charisius, cette leçon n'a jamais été prise en considération par les éditeurs de Lucilius. Le texte du fragment peut donc s'établir de la sorte : < x – x – x – x – x > *quis tu homo es ? / Nemo sum homo, arquitenens deus sum* < x – ∪ – >. Il s'agit de deux sénaires iambiques incomplets le premier au début, le second à la fin. Lucilius crée un *lusus uerborum* jouant sur la double signification de l'expression *nemo homo*, qui semble avoir le même sens que *nemo* (l'expression qui précède *quis homo* est équivalente à *quis*). *Nemo homo* = *nemo et quis homo* = *quis* sont des tours idiomatiques appartenant au *sermo cottidianus*. Plus loin, l'expression *nemo homo* reprend sa signification habituelle, c'est-à-dire *nullus homo*, par contraste avec le *deus* qui suit. Ainsi établi et interprété, le texte a des conséquences non seulement sur le sens du fragment, mais aussi sur ses liens avec les autres fragments de ce livre de Lucilius. Bruno ROCHETTE

Apart from the *Greek Questions* and *Roman Questions*, we may think of Plutarch's *Platonic Questions*, his *Questions about natural phenomena*, or even works such as *On Isis and Osiris*. *On the Delphic E* should be understood from a similar perspective, which implies that we should consider all explanations (even the first problematic one proposed by Lamprias) as interesting attempts to cast at least some light at the truth, whereas none (not even Ammonius' one) can claim the whole truth. At the same time, the last answers are obviously more convincing than the first, although they, too, remain in the end at best plausible attempts to reveal important aspects of the truth, without laying bare the whole truth. *On the Delphic E*, then, is a fine example of Plutarch's sincere philosophical ζήτησις. It cannot be denied that humour and play (παιδιά) are important in this dialogue, but it is usually refined παιδιά coupled with erudite παιδεία. The argumentative problems which Obsieger detects in several speeches, can frequently be explained as instances of a virtuoso and creative reception of traditional culture and thinking, in a relaxed atmosphere which recalls the dialogic setting of the *Table Talks*. Such παιδιά is not opposed to, but actually part and parcel of Plutarch's sincere attempt to look after the truth. Obsieger's overall interpretation of the dialogue, then, is not without problem, but there can be no doubt that his rich commentary is a very valuable and useful starting point for future work on Plutarch's *On the Delphic E*.

Geert ROSKAM

G.O. HUTCHINSON, *Greek to Latin. Frameworks & Contexts for Intertextuality*. Oxford, Oxford University Press, 2013. 1 vol. 15 x 24 cm, 438 p. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-967070-3.

La tradition académique a réparti l'étude de la littérature classique en deux parts : la littérature grecque et la littérature latine. Bien que le lien entre ces deux domaines soit très important, peu nombreux sont les ouvrages qui étudient leur étroite parenté et les rapports qui les unissent. Les savants concentrent généralement leur attention sur une paire d'auteurs, par exemple Homère et Virgile, comme l'a fait G.N. Knauer dans son ouvrage *Die Aeneis und Homer. Studien zur poetischen Technik Vergils mit Listen der Homerzitate in der Aeneis* (Göttingen, 1964), ou sur des écrivains appartenant à un même genre littéraire. Rares sont les travaux qui ont envisagé l'intertextualité dans son ensemble pour mettre en évidence des ressemblances, mais aussi des différences dans l'utilisation faite par les Latins des modèles grecs (Virgile et Horace se servent de leurs prédécesseurs grecs de façon bien différente). Le but de cet ouvrage est ambitieux : étudier les liens entre les deux littératures dans une perspective d'ensemble en explorant les cadres intellectuels et les contextes concrets dans lesquels cette intertextualité s'est exprimée et s'est développée. Selon un plan chronologique, l'étude envisage essentiellement l'influence de la littérature grecque sur la littérature latine (la problématique inverse, plus difficile, est moins étudiée). Divisée en quatorze chapitres répartis en quatre parties, elle privilégie toutefois le 1^{er} siècle av. J.-C. et les deux premiers siècles ap. J.-C. La première partie (Chap. 1-2), *Time*, assez abstraite, envisage le cadre temporel dans lequel des intertextualités spécifiques sont établies par les auteurs romains. L'attention se porte également sur le sens du verbe *imitari*. La deuxième section (Chap. 3-5), *Space*, plus concrète, est consacrée à

l'espace. On part de Rome pour se diriger vers les villes du sud de l'Italie en passant par les villas dans lesquelles se rendaient les membres de l'élite romaine emmenant avec eux leur monde culturel. On poursuit vers la Sicile, Athènes, le reste de la Grèce continentale et Rhodes. Le voyage se prolonge vers l'Asie Mineure et vers deux villes situées en dehors de la Grèce et de l'Asie, Marseille, où la culture grecque était fort bien implantée (pensons à Favorinos d'Arles, qui écrit en grec), et Alexandrie, qui devint, après Actium, un centre économique de première importance où les Romains séjournèrent en grand nombre (pensons à Sénèque). La troisième partie (Chap. 6-9), *Words*, est consacrée aux mots. Il s'agit tout d'abord (Chap. 6) d'étudier la situation linguistique qui forme le fondement et la condition préalable pour l'interaction littéraire. Beaucoup d'auteurs romains ont écrit en grec, tant en prose qu'en poésie (on verra la liste établie par J.B. Torres Guerra, *Vtraque lingua. Autores romanos con obra en griego*, dans *Koinos Logos. Homenaje al profesor José García López*, Murcia, 2006, p. 997-1005). On peut citer L. Annaeus Cornutus, originaire de Leptis en Afrique, C. Musonius Rufus, qui vécut entre 30 et 100, Favorinos d'Arles, Marc-Aurèle, Apulée, Claudius Élien de Préneste, Tertullien de Carthage ainsi qu'une grande quantité d'orateurs, sans oublier les annalistes Q. Fabius Pictor, L. Cincius Alimentus, A. Postumius Albinus et C. Acilius. Atticus écrivit en grec un livre sur le consulat de Cicéron. Suétone se servit aussi du grec pour quelques écrits spécialisés. Les poètes romains écrivant en grec sont aussi nombreux : Pline le Jeune, qui, à l'âge de quatorze ans, composa une tragédie en grec (VII, 4, 2 = *TrGF* I 184), plusieurs amis de l'épistolier, Pomponius Macer, qui rédigea au moins une tragédie en grec, Germanicus, auteur de comédies en grec, sans parler des épigrammatistes. Les chapitres qui suivent (7-9) envisagent des cas spécifiques de transposition du grec en latin, en particulier les textes latins où l'on trouve du grec, comme les *Satires ménippées* de Varron ou les lettres de Cicéron. Dans le chapitre 7 sont étudiées des triades : du latin au grec et, ensuite, du latin au latin en passant par le grec. Le premier cas concerne le passage des Alpes par Hannibal chez Tite-Live, qui se fonde sur Polybe, puis chez Silius Italicus. Le deuxième exemple est un peu différent. Il s'agit de l'utilisation par un auteur latin d'un autre auteur latin comparé à l'usage que ce dernier fait d'un auteur grec, en l'occurrence Valerius Flaccus utilisant Virgile utilisant lui-même Apollonios de Rhodes. La triade suivante relie Théocrite, Virgile et Calpurnius Siculus. Les chapitres 8 et 9 étudient les cadres dans lesquels se situe la transposition du grec en latin. Un de ces cadres est le style. Les passages grecs sont adaptés à un style préexistant. On le voit à propos du roman de Chariton, dont certains passages peuvent être mis en rapport avec Sénèque le Rhéteur. Les tendances stylistiques de chaque période peuvent avoir influencé l'adaptation d'une même œuvre. Ainsi en est-il de la *Médée* d'Euripide, adaptée par Ennius (*Medea exul*, dont il ne reste que quelques fragments) et par Sénèque. La traduction du *Timée* de Platon, réalisée par Cicéron durant la période de sa vie où il se consacre de façon intensive à la rédaction d'ouvrages de philosophie, illustre également cet aspect. Le chapitre 9 contient une analyse de passages d'auteurs latins qui ont pour origine un même texte grec. Cette comparaison permet de mettre en évidence des ressemblances et des différences entre les auteurs latins. On commence par « les dents du cheval » (l'âge des bêtes de somme se reconnaît à leurs dents) : Aristote, *Histoire des animaux*, 6.576a 6-12, Varron, *RR*, 2.7.2-3, Columelle, *RR*, 6.29.5 et Pline l'Ancien, *HN*, 11.168. On

poursuit avec « les étoiles du ciel » : Aratos, 79-87, Cicéron, *ND*, 2.109 (= *Aratea* XV Soubiran), Germanicus, 79-84 et Manilius, 1.331-336. On termine avec « la peste d'Athènes », décrite par Thucydide (2.47-54) et adaptée en latin par Lucrèce comme épisode final de son poème sur la nature (6.1138-1286), par Ovide, à peu près au centre de ses *Métamorphoses* (7.501-660), et par Manilius, qui présente un bref récit presque à la fin du premier livre (884-891). La quatrième partie, *Genre*, est consacrée aux genres littéraires. Les chapitres 10 et 11, qui s'attachent à trois genres en prose, la philosophie, la rhétorique et l'histoire, contiennent des considérations générales plus que des remarques sur des passages spécifiques ou sur les relations entre des auteurs particuliers. Les trois chapitres suivants (12-14) étudient plus en profondeur un genre spécifique, la poésie hexamétrique, dans tous les genres littéraires où ce type de vers est en usage. Bibliographie finale, index des passages étudiés et index général.

Bruno ROCHETTE

Marília P. FUTRE PINHEIRO, Judith PERKINS & Richard PERVO (Ed.), *The Ancient Novel and Early Christian and Jewish Narrative: Fictional Intersections*. Groningen, Barkhuis, 2012. 1 vol., xx-230 p. (ANCIENT NARRATIVE SUPPL., 16). Prix : 74, 20 €. ISBN 978-9-491-43121-0.

The sixteenth volume of the *Ancient Narrative Supplementum* series brings together a selection of thirteen papers presented at the fourth International Conference on the Ancient Novel (ICAN IV), *Crossroads in the Ancient Novel: Spaces, Frontiers, Intersections*, held in Lisbon in July 2008. Marília P. Futre Pinheiro is editing a series of volumes, each devoted to another theme addressed at the conference. This volume, which she co-edited with Judith Perkins and Richard Pervo, discusses early Christian and Jewish narratives and focuses on their connections with the novelistic tradition. The lion's share of the contributions deals with non-canonical texts; in his introduction to the volume (p. XIII-XX), Pervo emphasizes the importance of including these texts in the study of ancient fiction. – The papers are organized into four sections. The first section groups five contributions that deal with the *Apocryphal Acts of the Apostles*. In *Why Thekla Does Not See Paul: Visual Perception and the Displacement of Erōs in the Acts of Paul and Thekla* (p. 3-19), Jennifer Eyl discusses the absence of the novelistic love at first sight motif in the *Acts of Paul and Thecla*. Since *erōs* enters the soul through the eyes, Eyl argues, the author replaced the love at first sight by love at first audition in order to excise *erōs* from the text and substitute it by the unerotic *storgē*. Robin Greene too deals with the *Acts of Paul and Thecla* in *(Un)Happily Ever After: Literary and Religious Tensions in the Endings of the Apocryphal Acts of Paul and Thecla* (p. 21-33). Greene compares the original ending of the *Acts* to an alternative fourth or fifth century ending which describes Thecla's martyrdom. Whereas the original ending was inspired by the ancient novel, Greene contends, the alternative ending presents Thecla as conforming better to the suffering martyr stereotype that was prevalent at that time. In *The Two Ephesian Matrons: Drusiana's Story in the Acts of John as a Possible Christian Response to Milesian Narrative* (p. 35-48), Paola Francesca Moretti argues that both Petronius' story of the Ephesian matron and Drusiana's story in the *Acts of John* draw on the Milesian

CNRS Éditions, 1994, p. 141-142), livre de règles et de conseils sur la façon dont chaque particulier devrait gérer ses propres affaires, dont il ne reste que quelques fragments en grec et des versions arabes et hébraïques. M. Trapp (Londres) analyse l'attitude ambiguë de Dion Chrysostome vis-à-vis de la poursuite des honneurs, tandis que P. Desideri (Florence) montre combien l'opinion de cet auteur au sujet de la *philotimia* a évolué suite aux vicissitudes qui l'accablèrent. Lucien de Samosate fait l'objet de deux contributions. H.-G. Nesselrath (Göttingen) souligne, à côté de la compétition effrénée des philosophes mis en scène par Lucien, la quasi-absence, étonnante, du terme *philotimia* dans son œuvre. De son côté, J. Mossman (Nottingham) soutient que, pour Lucien, l'amour des honneurs est constitutif de l'attitude grecque traditionnelle, que par ailleurs les rares emplois du mot *philotimia* par l'auteur de Samosate témoignent de son ironie face à cette attitude et sont souvent destinés à produire un effet comique. J. Lauwers et G. Roskam (Louvain) étudient comment Maxime de Tyr réinterprète les attributs traditionnels du philosophe et comment il représente les philosophes les plus célèbres, plus particulièrement Anaxagore de Clazomènes, finalement bien moins hostile à l'esprit de compétition et à la poursuite des *timai* que bon nombre de ses contemporains. K. Demoen (Gand) examine l'usage du terme *philotimia* et des mots apparentés chez Philostrate : décelant cinq significations différentes, positives ou négatives, il montre notamment comment, à travers la défense de Gorgias d'une part, et celle de Palamède d'autre part, Philostrate assure son autopromotion et exprime ses revendications à la gloire. Dans les œuvres d'Aelius Aristide, E.L. Bowie (Oxford) analyse le concept de *philotimia* et des mots apparentés, qui tendent à s'éloigner de l'idée de compétition, comme dans certaines inscriptions contemporaines du II^e siècle. Enfin, M. Korenjak (Innsbruck) s'intéresse à la personnalité d'Hermogène de Tarse et du même Aelius Aristide lesquels, après avoir perdu la possibilité de briller devant leurs contemporains, reportèrent leurs ambitions sur la postérité de leur œuvre littéraire, à la différence des sophistes de leur temps, uniquement intéressés par la gloire éphémère dont ils pouvaient profiter de leur vivant. L'ouvrage se distingue donc par la remarquable diversité de ses contributions qui intéresseront aussi bien les linguistes que les historiens, les spécialistes de Plutarque et ceux de la seconde sophistique. Contribuant sans nul doute à une meilleure compréhension de la culture grecque du début de l'époque impériale, l'ouvrage présente la *philotimia* comme fil rouge, entraînant dans plusieurs contributions, le lecteur à la découverte d'autres sujets. Ajoutons que M. Aloumpi (Oxford) prépare actuellement une thèse dont le titre – *The concept of philotimia in classical Athens* – montre que l'étude de la *philotimia* continue à soulever l'intérêt des chercheurs.

Tatiana BERG

Hendrik OBSIEGER, *Plutarch: De E apud Delphos. Über das Epsilon am Apollontempel in Delphi. Einführung, Ausgabe und Kommentar*. Stuttgart, Steiner, 2013. 1 vol., 417 p. (PALINGENESIA, 3). Prix 76 €. ISBN 978-3-515-10606-1.

Plutarch's dialogue *On the Delphic E* has always attracted much attention in scholarly research, since it is regarded as an important source about Plutarch's philosophical approach and about his metaphysical thinking of the god. With the present

study – a reworked and considerably extended version of the author's PhD dissertation – Obsieger now provides the reader with a new text and a thorough lemmatic commentary of the work. His text is the fruit of an in-depth study that is based on autopsy of the manuscripts, and in spite of the many critical editions of *On the Delphic E* that already exist, he still makes substantial progress in his discussion and assessment of the different manuscripts, which results in a stemma that significantly differs from that of Sieveking (p. 47-67). Briefly, he rejects the latter's Πx group as a second, independent tradition, but introduces another family, called I, as the source for $F^2X^2X^3$. As for the difficult problem of the orthography of the epsilon, he prefers $\epsilon\tilde{\iota}$ to $\tilde{\epsilon}$ as the original Plutarchan alternative (p. 67-71). The main part of Obsieger's work consists of the commentary (p. 93-382), which deals with the most different aspects of the dialogue. Much attention is given to problems of textual criticism, and next to that, all kinds of literary and philosophical topics are discussed, as well as *realia*, parallel passages from Plutarch and other authors, and matters of interpretation and translation. This is a real *Fundgrube* of relevant information, which often introduces new material and is of considerable help for our understanding of the work. In general, the commentary stands out as a commendable sample of *Deutsche Gründlichkeit*, even though now and then, the author has overlooked useful elements (which, of course, is unavoidable in lemmatic commentaries). The book is concluded by three short appendices (on Plutarch and the Academy, on the interpretation of a specific passage [388E], and on the new *Moralia*-edition of Bernardakis and Ingenkamp [Athens 2010] ; p. 383-391), a selective bibliography (p. 392-398 ; much more relevant literature is quoted in the commentary), and three indices (p. 399-417). Both in one of the sections of his introduction (p. 16-46) and throughout his commentary, Obsieger develops a new and very interesting interpretation of the dialogue as a whole. Whereas nearly all previous commentators and specialists regard the last part of the work, that is, Ammonius' elaborate metaphysical interpretation of the enigmatic epsilon, as Plutarch's own final view on this issue, Obsieger argues that no explanation, not even that of Ammonius, can be regarded as the ultimate answer. At the beginning of *On the Delphic E*, Plutarch in fact states that he often avoided to discuss the subject in his school, and that he once was more or less compelled to deal with it by some strangers. He then tells how he began to seek on that occasion for some answer and how he remembered an old discussion with Ammonius and others about this issue (385AB). Obsieger derives from this passage an interpretative key for the whole work and argues that Plutarch here suggests clearly enough that none of the following solutions should be understood as definitive. Obsieger's own alternative is to regard the whole discussion as a series of humorous, even burlesque speeches. This is a quite challenging interpretation. In my view, Obsieger is right in arguing that nobody, not even Ammonius, is meant to speak the last word about this topic, but he overstates his case by overemphasising the role of humour. In fact, Obsieger underestimates, in my view, the multifaceted dynamics of Plutarch's philosophical $\zeta\eta\tau\eta\sigma\iota\varsigma$. The *Corpus Plutarcheum* overflows with such intriguing questions, followed by a series of different answers – Obsieger most interestingly draws a parallel between *On the Delphic E* and the *Greek Questions* and *Roman Questions* (p. 5 and 45, note 65) – and in many cases, we can find a combination of a fundamental openness to all answers and an order of increasing plausibility, without any obvious trace of humour.

Apart from the *Greek Questions* and *Roman Questions*, we may think of Plutarch's *Platonic Questions*, his *Questions about natural phenomena*, or even works such as *On Isis and Osiris*. *On the Delphic E* should be understood from a similar perspective, which implies that we should consider all explanations (even the first problematic one proposed by Lamprias) as interesting attempts to cast at least some light at the truth, whereas none (not even Ammonius' one) can claim the whole truth. At the same time, the last answers are obviously more convincing than the first, although they, too, remain in the end at best plausible attempts to reveal important aspects of the truth, without laying bare the whole truth. *On the Delphic E*, then, is a fine example of Plutarch's sincere philosophical ζήτησις. It cannot be denied that humour and play (παιδιά) are important in this dialogue, but it is usually refined παιδιὰ coupled with erudite παιδεία. The argumentative problems which Obsieger detects in several speeches, can frequently be explained as instances of a virtuoso and creative reception of traditional culture and thinking, in a relaxed atmosphere which recalls the dialogic setting of the *Table Talks*. Such παιδιὰ is not opposed to, but actually part and parcel of Plutarch's sincere attempt to look after the truth. Obsieger's overall interpretation of the dialogue, then, is not without problem, but there can be no doubt that his rich commentary is a very valuable and useful starting point for future work on Plutarch's *On the Delphic E*.

Geert ROSKAM

G.O. HUTCHINSON, *Greek to Latin. Frameworks & Contexts for Intertextuality*. Oxford, Oxford University Press, 2013. 1 vol. 15 x 24 cm, 438 p. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-967070-3.

La tradition académique a réparti l'étude de la littérature classique en deux parts : la littérature grecque et la littérature latine. Bien que le lien entre ces deux domaines soit très important, peu nombreux sont les ouvrages qui étudient leur étroite parenté et les rapports qui les unissent. Les savants concentrent généralement leur attention sur une paire d'auteurs, par exemple Homère et Virgile, comme l'a fait G.N. Knauer dans son ouvrage *Die Aeneis und Homer. Studien zur poetischen Technik Vergils mit Listen der Homerzitate in der Aeneis* (Göttingen, 1964), ou sur des écrivains appartenant à un même genre littéraire. Rares sont les travaux qui ont envisagé l'intertextualité dans son ensemble pour mettre en évidence des ressemblances, mais aussi des différences dans l'utilisation faite par les Latins des modèles grecs (Virgile et Horace se servent de leurs prédécesseurs grecs de façon bien différente). Le but de cet ouvrage est ambitieux : étudier les liens entre les deux littératures dans une perspective d'ensemble en explorant les cadres intellectuels et les contextes concrets dans lesquels cette intertextualité s'est exprimée et s'est développée. Selon un plan chronologique, l'étude envisage essentiellement l'influence de la littérature grecque sur la littérature latine (la problématique inverse, plus difficile, est moins étudiée). Divisée en quatorze chapitres répartis en quatre parties, elle privilégie toutefois le 1^{er} siècle av. J.-C. et les deux premiers siècles ap. J.-C. La première partie (Chap. 1-2), *Time*, assez abstraite, envisage le cadre temporel dans lequel des intertextualités spécifiques sont établies par les auteurs romains. L'attention se porte également sur le sens du verbe *imitari*. La deuxième section (Chap. 3-5), *Space*, plus concrète, est consacrée à

restituer un certain nombre des gestes funéraires accomplis avant et pendant la crémation, partant du produit (la tombe), pour remonter au processus (les funérailles), une démarche particulièrement intéressante dans le cadre des recherches sur l'archéologie du rite, aujourd'hui en plein développement. L'ouvrage, divisé en quinze chapitres correspondant à chacune des étapes du raisonnement qui conduit de la description des plaquettes décorées à l'interprétation de cette pratique spécifique de la crémation, est clair et accessible. Le résumé en anglais proposé au chapitre 15 sera particulièrement apprécié des non-italophones, et les planches de photographies et de dessins, riches et travaillées, illustrent le propos de manière à la fois utile et agréable. La contribution à cet ouvrage de différents co-auteurs entraîne cependant quelques redites et de menues contradictions, tandis que le caractère fragmenté de la réflexion en chapitres très brefs (certains font à peine deux pages !) nuit parfois à la cohérence d'ensemble, d'autant que certains chapitres auraient peut-être gagné à être regroupés. On peut ainsi s'étonner de voir le chapitre 6, listant les occurrences de plaquettes d'argile dans d'autres nécropoles béotiennes, séparé du chapitre 8, listant les occurrences de ces mêmes plaquettes dans d'autres nécropoles grecques. Le chapitre 7, présentant les sources qui permettent de déterminer les caractéristiques du bûcher funéraire dans le monde grec antique, se trouve ainsi lui-même séparé du chapitre 9, où est étudiée la morphologie des *klinai* funéraires. On peut également regretter que l'auteur propose, à diverses reprises, d'identifier le sexe des défunts à partir du mobilier d'accompagnement, créant ainsi une confusion entre sexe et genre qui n'est nuancée à aucun moment. Malgré ces quelques réserves, l'ouvrage reste néanmoins efficace dans sa démonstration et on sort de sa lecture convaincu, tant par l'hypothèse de restitution graphique, très brillamment illustrée dans les planches, que par les conclusions générales que l'auteur tire de ces analyses pour l'interprétation archéologique, historique et symbolique de cette pratique spécifique de la crémation à Thèbes à l'époque classique.

Reine-Marie BÉRARD

Daniela MARCHIANDI, *I periboloi funerari nell'Attica classica. Lo specchio di una "borghesia"*. Athens-Paestum, Scuola Archeologica Italiana di Athene-Pandemos, 2011. 1 vol., 243 p., 30 pls. + 1 CD ROM (STUDI DI ARCHEOLOGIA E DI TOPOGRAFIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 3). Prix : 100 €. ISBN 978-88-87744-35-4.

Jan BREDER, *Attische Grabbezirke klassischer Zeit*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2013. 1 vol., 389 p., 107 pls. with 275 figs. (PHILIPPIKA. MARBURGER ALTERTUMSKUND- LICHE ABHANDLUNGEN, 60). Prix : 88 €. ISBN 978-3-447-06868-0.

Any reader skeptical about the necessity of two new monographs on Attic funerary *periboloi* of the Late Classical period should, in our view, readily overcome their reservations: first, because the number of the known precincts has increased considerably since the appearance of the two extensive studies by J. Bergemann (*Demos und Thanatos*, Munich, 1997) and W.E. Closterman (*The Self-Presentation of the Family*, Ann Arbor, 2004); and second and most important, because both D. Marchiandi and J. Breder, who completed their doctoral theses on the subject, focus on aspects that had not been previously addressed to their fullest potential: the

former scholar, on the prosopography of those buried within such structures and the latter, on the architecture of the precincts and the layout of the space they enclosed. Unlike the commemorative monuments they incorporated, Late Classical Attic funerary precincts have never had a complete and systematic typological study. Filling this gap, Breder examines meticulously the architectural and stratigraphic evidence provided by excavation publications and proposes a main classification of the *periboloi* forming two categories: those that were filled with earth, their walls functioning as *analemmata*, and those consisting of free-standing walls that surrounded a court-like space. Although the list of well preserved and published monuments is not as lengthy as one would wish, Breder's analysis leaves little doubt that the known *periboloi* of the first category were actually far from common; moreover, they occurred at sites where either natural processes or previous human activities had already produced a raised ground level. However, Breder's intent is not merely to refute the misconception that *periboloi* were always modeled as "Grabterrassen"; as he states (p. 33), the ultimate goal of his typological analysis is to elucidate the precincts as a "cultural phenomenon". This approach is predicated on the idea that the form of *periboloi* was dictated not only by the practical purpose they had to fulfill, but also by the ideological message they were meant to convey. Accordingly, the author suggests that the façades of the funerary precincts reproduced the visual form either of the retaining walls or of the enclosures of sanctuaries, with the aim of evoking cultic connotations. In fact, all structural and decorative elements of the precincts are understood by Breder either as allusions to cult practices (e.g. marble griffin cauldrons) or as signifiers of the compliance of the members of an *oikos* with their funerary obligations (e.g. marble lekythoi). Following Breder, these two tendencies (partial sacralization of the funerary space and monumentalization of the *nomizomena*), which were materialized through the precincts, would have been symptomatic of a reaction towards the plague outbreaks of the decade 430-420 B.C. and the ensuing neglect of the funerary rites. Such an interpretation might raise objections on two main levels. The first pertains to the assumption that specific forms of material culture, such as cauldrons or particular types of walls, would have carried inherent cultic associations, which they would have maintained even outside cultic contexts. The other complication in Breder's account is that it eschews completely one issue, which has caused much controversy over the past, that is, the social rank of those buried in such monuments. This choice made by the author appears to stem from a strongly critical stance towards any social analysis of mortuary contexts (surprisingly, the immense and multi-disciplinary related scholarship is hardly present in his bibliographical references), in favor of historical determinism. This stance becomes particularly apparent in his treatment of the offerings found in *peribolos* tombs, which, in his view, do not indicate anything about any aspect of the social identity of the tomb owners. If the major contribution of Breder's work is that it clarifies every possible detail about the form of *periboloi*, the great merit of Marchiandi's study is that it offers to date the most comprehensive discussion of their social function [having submitted his own manuscript in 2011, Breder does not cite this book; nonetheless, he omits references to earlier papers by Marchiandi, such as the one in the volume E. Greco – M. Lombardo (eds.), *Atene e l'Occidente. I grandi temi*, Athens, 2007, 481-514, on the *peribolos* of Philon in Piraeus]. Combining archaeological, epigraphic and literary

evidence, this monograph is marked by a praiseworthy breadth of scope and a deep knowledge not only of the mortuary practices, but also of the political, economic and social history of Late Classical Attica. Further elaborating on earlier research, Marchiandi demonstrates how the owners of the *periboloi* employed a variety of means (iconography, epigrams, spatial relationship among burials, grave goods) in order to promote an idealized image of the different gender and age family groups and their interrelations. Through this analysis and a very useful essay on the topography of the precincts, the author illustrates how these functioned as dynamic spaces, through which an *oikos* constructed its public image with a twofold aim: on one hand, to proclaim and legitimize the status and the rights of its members and on the other hand, to project its continuity and proper function as a guarantee for the prosperity of the *polis*. Stressing the opposition between the traditionalist ideology expressed through the precincts and the egalitarian funerary ideology imposed by the Periclean democracy, Marchiandi turns to the question of the *peribolos* owners. In spite of the absence of quantified data and the tentative character of some of the proposed associations, her prosopographic study reveals a group of individuals of a certainly high financial standing, but of much varied social backgrounds and with different income sources. Hardly restricted to the members of the liturgical class, this group (designated by the author as a “bourgeoisie”) appears to have been dominated by a heterogeneous class of “nouveaux riches”, which began to form before the Peloponnesian war, but whose status claims were not legitimized until the 4th c. B.C. As Marchiandi notes, the gradual emergence of this class in the 5th c. B.C. and its equally gradual decline after the Macedonian conquest may account for the introduction and abandonment of the precincts much better than the revocation or the enforcement of the sumptuary laws of the sources. Besides, the connection between the precincts and inner changes within the Athenian society also explain the distinctively Attic character of this type of monument [on this subject see the very enlightening collection of papers in K. Sporn *et al.* (ed.), *Griechische Grabbezirke klassischer Zeit. Normen und Regionalismen*, München, 2013]. Undoubtedly, any scholar interested in *periboloi* will need to consult both books, not least because their catalogues (Breder’s with 333 entries, Marchiandi’s with 365, several of which are multiple) are complementary, each one including monuments that are absent from the other. Unfortunately, the combined use of the two catalogues is hampered by the lack, in both cases, of tables showing the concordances with the pre-existing lists of *periboloi*. The complete absence of indices from Breder’s book makes his catalogue even harder to browse, whereas the electronic format of Marchiandi’s list is, in this respect, a great advantage. With regard to their illustration, the tables of the latter work are rather frugal, but serve adequately the text’s purposes. Conversely, Breder’s study is complemented with 275 figures, which are valuable for the understanding of the monuments’ formal analysis. However, apart from some typographical errors (e.g. p. 41, fig. 234 should be 224), we should note that sometimes the principle behind the order of the figures is hard to follow – for example, why are figs. 67, 77 and 176, showing the façade of the same precinct, not placed in consecutive order? Moreover, in some cases the reader is perplexed by the lack of correspondence between the indications used for monuments within the text and those that appear in their illustrations – the numbers designating the burials of the precinct A2 on p. 69-70, for instance, do

not appear on any of the provided figures. Of course, these inconsistencies are of secondary importance. In all, both monographs are welcome additions to the dense body of literature on Attic funerary precincts, as they both succeed in shedding new light on this well studied subject; the one by Breder on an art-historical level, the one by Marchiandi with regard to the social history of Late Classical Athens.

Vivi SARIPANIDI

Mathieu SCAPIN, Anne-Zahra CHEMSEDDOHA & Laura ANGOT (Ed.), *L'objet dans la tombe en Grèce et en Grande Grèce à l'âge du Fer*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2014. 1 vol., 198 p., ill. (PALLAS, REVUE D'ÉTUDES ANTIQUES, 94). Prix : 25 €. ISBN 978-2-8107-0301-2.

Ce livre rassemble les études présentées lors d'une journée intitulée « L'objet dans la tombe, acteur et témoin d'une mise en scène funéraire. Grèce-Italie (VIII^e-III^e s. av. J.-C.) », organisée le 11 octobre 2012 par l'équipe CRATA (Culture, Représentation, Archéologie et Théâtre Antiques) de l'Université Toulouse Jean Jaurès. Les textes, correctement illustrés, sont répartis en trois parties, selon l'aire géographique étudiée : la Grèce propre, les régions septentrionales et la Grande Grèce. Des résumés bilingues (français-anglais) de chaque contribution sont publiés à la fin du volume. Les neuf articles explorent les valeurs sémantiques et fonctionnelles des éléments déposés dans la tombe – le corps et les objets – qui constituent à la fois le reflet de certains aspects de la culture matérielle, mais également les témoins d'un discours et le résultat d'une mise en scène opérés par les vivants, responsables des funérailles. La première partie réunit deux articles centrés sur l'Attique. A. Alexandridou propose d'explorer la fonction, les usages et la symbolique des hydries déposées dans les tombes de différentes nécropoles attiques du Géométrique récent et de la production protoattique. La forme disparaît ensuite durant près d'un siècle pour réapparaître en figures noires. Il ressort de cette étude que l'hydrie possède une connotation nuptiale qui n'est pas forcément liée au sexe du défunt et que la tradition de dépôt funéraire de cette forme diffère à Athènes et dans son territoire. Dans la seconde contribution, C. Jubier-Galinier explore le développement et le changement des pratiques funéraires attiques grâce à l'étude du lécythe. Le vase, destiné à contenir des huiles parfumées, a été de plus en plus régulièrement associé à des usages funéraires. La multiplication des lécythes dans les tombes du V^e siècle ne renvoie pas à une caractérisation du défunt mais témoigne plutôt des derniers soins, des attentions et du respect qui lui sont rendus par les vivants. La deuxième partie du volume est consacrée à la Macédoine. Dans un très bel article, A.-Z. Chemsseddoha explore les données disponibles sur la nécropole de Vergina et propose une étude des usages et de la symbolique des différentes classes d'objets (armes, parures, céramiques) en fonction de leur répartition et de leur fréquence dans la nécropole, de leur position dans la sépulture, de leur rapport avec le niveau de richesse du défunt et de leur catégorie fonctionnelle. Elle montre notamment les écueils liés à l'interprétation du sexe du défunt à partir du mobilier funéraire ; le squelette ayant le plus souvent disparu à cause de la nature du sol de la nécropole. Le deuxième article, signé par D. Heilmann, est consacré à l'étude de quatre nécropoles de la basse vallée du Vardar (VIII^e-VI^e siècles av. J.-C.),

traités hellénistiques sur la royauté en tant qu'exemples d'un genre spécifique. Il analyse ce genre en fonction de cinq éléments constitutifs. L'auteur, qui n'est pas considéré comme un personnage réel, mais comme un membre d'un groupe social spécifique revêtu d'un rôle social caractéristique, le destinataire, envisagé de la même manière, la forme de ces traités, leur contenu réel. Enfin, il est essentiel de discuter le problème de l'audience concernée en appliquant les mêmes catégories que celles utilisées pour l'auteur et le destinataire. Cette démarche méthodologique est censée mieux mettre en lumière la fonction et le but des traités sur la royauté. U. Gotter considère, à juste titre me semble-t-il, que la journée d'Éleusis en l'an 168 av. n. è. marque la fin de la monarchie hellénistique telle qu'elle existait depuis Alexandre le Grand. Antiochos IV plie devant les Romains sans combattre. Après lui, il n'y a plus de roi victorieux. Comment des rois hellénistiques pouvaient-ils encore régner quand ils étaient privés d'un des éléments constitutifs de leur royauté, la victoire ? L'auteur envisage le problème pour les royaumes de Pergame, de Commagène et du Pont. De 167 à 76 av. n. è., les Hasmonéens sont des rois victorieux. Mais leur légitimité sera toujours contestée par la très grande majorité des Juifs qui préfèrent une théocratie à une royauté de type hellénistique. K. Trampedach montre les efforts, pas toujours couronnés d'un succès complet, faits par les Hasmonéens pour acquérir cette légitimité. Chaque contribution est accompagnée d'une bibliographie. Des index des noms et des sources terminent ce volume toujours très intéressant malgré la réédition de quatre sur neuf de ses articles.

Jean A. STRAUS

Bernard ECK, *La mort rouge. Homicide, guerre et souillure en Grèce ancienne*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol., 447 p. (ÉTUDES ANCIENNES, 145). PRIX : 35 €. ISBN 978-2251-32682-5.

Pascal PAYEN, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne. Histoire et historiographie*. Paris, Belin, 2012, 448 p. (L'ANTIQUITÉ AU PRÉSENT). Prix : 25 €. ISBN 978-2-7011-4701-7.

Deux historiens du monde grec ont récemment entrepris d'interroger chacun à sa manière la place qui fut assignée et continue d'être assignée à la violence, individuelle ou collective, dans la culture grecque. Une culture qui a véhiculé, comme toutes les autres, sa part d'ombre placée sous le signe de la haine, de la brutalité et du meurtre. C'est cette dimension que les deux chercheurs ont précisément choisi d'explorer, ou plus exactement de reconsidérer, en s'attachant à analyser la manière dont étaient pris en compte, voire gérés les brutalités et les meurtres qui traversaient les communautés civiques de la même manière qu'ils accompagnaient les conflits que les cités entretenaient les unes avec les autres. Depuis les combats héroïques et sanglants de l'épopée, en passant par les brutalités et les massacres qui accompagnaient les prises de villes, les représailles qui marquèrent les conflits civiques, jusqu'aux désirs individuels de vengeance tels que les évoque la tragédie, les occasions ne manquent pas qui mettent en scène d'une manière ou d'une autre le déchainement de la violence. Le choix de ces enquêtes n'est d'ailleurs pas dû au hasard. Elles se trouvent d'une certaine manière en résonance avec les échos que renvoie l'histoire contemporaine, avec le

cortège de haines intra- et inter-communautaires, les excès et les exactions de toute nature qui ont accompagné les conflits du XX^e siècle finissant. D'où le souci chez l'un comme chez l'autre historien de revisiter l'expérience grecque dans la perspective d'une réflexion élargie qui porte sur la nature et les modes d'action de la violence individuelle ou communautaire, aussi bien que sur les perceptions que peuvent en avoir les auteurs, les témoins, voire les victimes. À la recherche de la conscience d'une responsabilité personnelle, d'un sentiment de fatalité voire d'une valorisation de la force et/ou de la guerre et de ses effets. – L'étude très fouillée conduite par Bernard Eck balaie une longue durée de l'histoire grecque, d'Homère jusqu'à la fin du IV^e siècle et emprunte le biais d'un nouvel examen approfondi de deux notions qui furent il y a trente ans de cela, explorées par Robert Parker (*Miasma. Pollution and Purification in Early Greek Religion*, 1983), la notion de pollution et celle de purification. En l'occurrence l'enquête de B. Eck se concentre sur une catégorie bien spécifique de souillure, celle qui naît de l'homicide, qui s'attache d'une manière tenace au meurtrier et exige, pour s'effacer, que soient accomplis certains gestes de purification. Que l'homicide ait la forme d'un assassinat commis dans le cadre de la cité, ou d'un acte guerrier accompli sur le champ de bataille, il s'agit de percer à jour la nature exacte de la pollution qu'il génère, de déchiffrer aussi ce que dit cette pollution sur la manière dont le meurtrier lui-même est marqué par son acte, comme sur le type de réaction que cette violence suscite chez les autres, les hommes aussi bien que les dieux. Et une hypothèse émerge assez vite qui sert en quelque sorte de fil rouge au déroulement de la réflexion : la notion de pollution ne serait-elle pas une autre façon de dire la culpabilité que charrie l'homicide et la réprobation qui pèse sur lui ? Et le schéma : homicide-souillure-purification ne recouvrerait-il pas un schéma qui nous est beaucoup plus familier, celui que forme l'enchaînement des trois termes homicide-culpabilité-expiation ? Il y a sans aucun doute dans la démarche de Bernard Eck une dimension philosophique et morale qui est d'ailleurs clairement revendiquée. – Armé d'une érudition impeccable, l'auteur entreprend ainsi de pointer les divers visages que peut présenter la pollution qui s'attache au meurtrier en fonction du contexte qui a généré l'homicide. Qu'en est-il pour commencer des Érinyes ? Puissances négatives de par leur généalogie même, « elles garantissent l'ordre traditionnel du monde y compris l'ordre traditionnel des dieux » (p. 47), en s'assurant finalement que l'acte de tuer ne reste jamais sans conséquence. Ces divinités de la colère veillent à ce que s'accomplisse un processus qui relève de la réparation, dans un système de pensée qui prend en considération la rétribution et la vengeance qui sont dues à la victime, beaucoup plus que le châtement que mérite le coupable. Lequel a d'abord et avant tout une obligation à l'égard de sa victime ou de ses proches. Un aspect qui occupe dans l'univers tragique comme dans les procédures pénales une place dont les analyses rigoureuses menées par B. Eck, montrent l'importance, alors même qu'il a quelque mal à renoncer à rencontrer les manifestations d'une culpabilité qui appellerait le châtement. Une culpabilité qui peine d'ailleurs à se manifester clairement et que laisse à peine entrevoir une réflexion formulée par l'Oreste d'Euripide (*Oreste*, v. 516 sq.) confessant que le mal qui le ronge est dû à la conscience qu'il a, *sunesis*, *sunoida*, d'avoir commis « des actes terribles » (p. 215). – Qu'en est-il alors des tueries qui sont commises dans le cadre d'une guerre, telles que les examine le deuxième chapitre ? C'est un fait bien connu que la mort infligée à l'ennemi ne véhicule aucune souillure.

Et pourtant les sources mentionnent des pratiques « purificatoires » appliquées à l'armée, comme c'est le cas dans l'*Anabase* (5,7, 13 sq), à la suite du comportement de certains soldats qui ont commis des exactions sur les populations voisines. L'armée tout entière réunie en assemblée a alors considéré que ces actes relevaient de l'*anomia*, c'est-à-dire du désordre, de l'illégalité et que les responsables devaient être châtiés. Par ailleurs sur la proposition de Xénophon lui-même et conformément à l'avis des devins, elle décide de procéder à un *katharmos*, à une « purification ». B. Eck fait justement remarquer qu'il ne peut s'agir de purifier toute l'armée pour les meurtres et les brutalités perpétrés par un nombre limité de soldats indisciplinés. En fait, il ne s'agit pas d'expier collectivement les crimes commis par une minorité, mais de restaurer une communauté qui a été atteinte dans son « identité et son unité » (p. 63) comme le relevait justement Robert Parker. Ce que vise à restaurer le *katharmos*, c'est l'homogénéité de l'armée, sa cohésion, garantes du bon fonctionnement de la communauté que forment les soldats. Ce dont témoignent de la même manière les travaux récemment conduits sur la *lustratio* de l'armée romaine. Lesquels travaux montrent qu'il s'agit moins de délivrer l'armée d'une souillure inhérente à la faute liée au fait de donner la mort, que de restituer à l'armée une homogénéité, une cohérence que des événements perturbateurs sont venus mettre en danger. C'est ce qui transparaît dans le récit que fait Quinte-Curce de la cérémonie de purification qui se déroule à Babylone au printemps 323, après la mort d'Alexandre. Les tensions qui apparaissent à ce moment-là au sein de l'armée, la menace que fait peser la discorde qui se répand dans l'armée rendent nécessaire la mise en place d'une « purification ».

– La guerre civile, la *stasis*, qui a tant de fois bouleversé les cités grecques, et qu'évoquent Hérodote, Thucydide, Démosthène, Polybe ou Pausanias, est en revanche clairement porteuse d'une souillure. Une souillure que suscitent les meurtres perpétrés par les citoyens qui s'affrontent au sein des différentes factions, au mépris des lois de la cité et au risque d'anéantir jusqu'à l'existence même de la communauté. Dans cette situation, chaque citoyen est concerné par l'homicide, comme si, conclut très justement l'auteur (p. 87) « La *stasis*, dans sa forme la plus folle était une somme d'assassinats ». On est dans une logique qui n'est plus celle de la guerre. La purification répond-elle pour autant au sentiment d'avoir commis une faute, à un réflexe de culpabilité ? N'est-elle pas plutôt l'expression de la volonté commune de réparer les accrocs infligés au tissu politique, d'oublier les blessures que les citoyens se sont mutuellement infligés pour rendre possible un avenir commun ? – B. Eck poursuit en effectuant un balayage très attentif de l'*Iliade*, le poème par excellence des tueries et de la mort, à la recherche de mentions possibles d'une souillure dont Robert Parker avait vainement cherché la trace. De fait, si la mort que les guerriers grecs et troyens côtoient de toutes les manières possibles, charrie la souillure qui lui est propre, on cherche là encore en vain chez ces hommes donneurs de mort l'expression d'un sentiment de culpabilité, la conscience d'avoir accompli des actes interdits. Même si, comme le montre le long chapitre consacré au « guerrier tueur dans l'*Iliade* », l'épopée homérique insiste sur l'horreur que véhicule la guerre et sur le délire meurtrier qui peut s'emparer du guerrier qui, sur le champ de bataille, est emporté par la violence au point de n'être plus tout à fait lui-même. – Trois chapitres sont ensuite consacrés à l'examen de contextes très différents les uns des autres, mais dans lesquels la présence de l'homicide laisse penser qu'il y a souillure. Il s'agit d'abord de l'analyse du

rôle que les discours judiciaires d'Antiphon attribuent aux démons, ces puissances vengeresses, qui s'acharnent aussi bien sur le meurtrier lui-même que sur le juge qui ne le punit pas ou bien qui se trompe de coupable. Dans la même perspective, la notion de souillure intervient également dans un certain nombre de textes législatifs (loi sacrée de Sélinonte et de Cyrène), très soigneusement (et très utilement) analysés. Le deuxième volet concerne à la fois les textes athéniens qui définissent les différentes sortes d'homicide, avec les règlements concernant la souillure qui s'attachent aux meurtriers et les lois formulées par Platon. Le dernier volet enfin explore les meurtres expressément autorisés par les cités dans des circonstances bien précises, contre le risque de tyrannie notamment (la loi d'Eucratès à Athènes par exemple), dans le but de protéger la démocratie. Un volet qui montre bien qu'il existait sans doute possible « un usage politique du meurtre légitime ». – D'une manière générale, il ressort clairement de ce panorama que la souillure qui s'attache à l'homicide est dans tous les cas définie par les humains. Ce sont eux qui décident si le meurtrier a commis une agression qui menace la cohésion de la communauté et exige d'être réparée, ou si au contraire il n'a fait qu'accomplir un acte légitime, réparateur, voire nécessaire à la préservation de la communauté. Certes, la proximité de la mort est en elle-même porteuse de souillure, mais les divinités suivent finalement la manière de voir des humains et acceptent de voir effacée la souillure de celui dont la loi de la réparation et de la vengeance qui sous-tend l'ensemble du mécanisme, justifie l'acte. Bernard Eck semble parfois le regretter, mais il est vrai qu'on ne trouve guère de cas de meurtrier seul face à la conscience d'une faute commise. Ce n'est jamais en fonction d'une loi transcendante qui aurait posé l'interdiction de tuer, que le meurtrier considère son acte mais au regard des normes fixées par la communauté. Laquelle définit le niveau d'acceptabilité de l'homicide. Il y a sans doute là des attitudes, des manières de penser et de croire très différentes de nos codes moraux et dont l'auteur semble parfois avoir quelque réticence à admettre la validité. Si bien qu'on a parfois le sentiment paradoxal que la richesse de la documentation qu'il convoque et la rigueur de ses analyses conduisent le chercheur sur des chemins qui se révèlent riches d'enseignement pour le lecteur, mais qui ne sont pas ceux qu'il aurait personnellement souhaité emprunter. – C'est aussi la violence et plus précisément la violence inhérente aux conflits guerriers qu'a souhaité revisiter Pascal Payen, en prenant le contre-pied d'un certain nombre d'opinions qui ont fini par acquérir la force de l'évidence. Avec pour conséquence une tendance à contourner ou à écarter les violences, les atrocités et les souffrances qui accompagnèrent les guerres en Grèce ancienne comme partout ailleurs. Deux idées prévalent notamment. L'une selon laquelle les Anciens considéraient l'état de guerre comme un fait permanent. Ce qui ressort, il est vrai, de la place que la guerre occupe dans les récits des historiens. Les cités grecques, a-t-on répété, n'ont cessé de se combattre et, d'une certaine manière, ces luttes permanentes entre voisins participaient à la définition même de la cité et avaient valeur de pratiques fondatrices et intégratrices. De là découle l'autre évidence selon laquelle la guerre aurait été une sorte de routine, qui avait ses règles et ses codes, à laquelle les hommes, en particulier les citoyens, se savaient destinés à participer et qui était une étape obligée du parcours civique : un aspect du « métier de citoyen ». C'est à la recension et à la mise en question de ces approches que P. Payen consacre la première partie de son étude : « Sociétés guerrières ou sociétés en guerre ? », en faisant une

large place, dans son enquête, à une double dimension historiographique. Celle qui a été formulée par les Anciens Grecs eux-mêmes et celle que les chercheurs ont pendant longtemps choisi de formuler à travers leurs questionnements. Avant de pointer les terrains d'enquête qui mériteraient d'être revisités, P. Payen entreprend ainsi de reconsidérer un certain nombre de faits, regroupés dans une partie intitulée « Violences en guerre ». Des faits trop souvent sous-estimés, bien qu'ils soient clairement attestés aussi bien dans l'épopée, que chez les Tragiques et les historiens. La violence et la cruauté sans limite que génère la guerre, s'exercent non seulement à l'encontre des combattants mais tout aussi fréquemment sur les populations exposées à tous les aléas des combats comme aux multiples excès qui accompagnent la prise des villes. Si l'exemple de la sauvagerie qu'atteignent les combats dans l'*Iliade* et sur lesquels insiste le poète épique est bien connu, de même que les exactions en tout genre qui sont censées avoir accompagné la prise de Troie et que véhiculent les traditions littéraires aussi bien qu'iconographiques, les cas historiques sont tout aussi révélateurs. Les exemples sont multiples d'agressions que ne peut venir justifier aucun argument, sinon celui du droit du plus fort. Ainsi du cas de Mélos, longuement évoqué par Thucydide qui met en scène des Méliens tragiquement conscients de l'abus de force dont ils sont les victimes (p. 104-105). Ce qui conduit P. Payen à battre en brèche une autre idée, celle d'un supposé code de la guerre qui aurait notamment imposé le respect des sanctuaires et des fêtes religieuses. Là encore, de multiples exemples mentionnent des attaques précisément programmées un jour de fête, contre une population qui n'est pas sur ses gardes et se trouve de ce fait agressée par surprise, ou témoignent de violations répétées infligées aux sanctuaires. Parmi d'autres cas, celui de la guerre civile à Corcyre où Thucydide (III, 81, 3 et 5) évoque le cas de suppliants arrachés aux sanctuaires et tués sur place. Il y a également, à la même époque, le martyre subi par la petite cité béotienne de Mycalessos, livrée à une bande de mercenaires thraces qui perpétrèrent un carnage auquel personne ne survécut, précise Thucydide (VII, 29, 3-4) dont l'émotion est palpable. Des massacres à grande échelle accompagnés de viols et de pillage marquèrent également à la fin du IV^e siècle la prise de Thèbes aussi bien que celle de Tyr par Alexandre. – En fait, comme le montre P. Payen, les historiens grecs avaient eux-mêmes parfaitement conscience que ces transgressions avaient été le plus souvent voulues et étaient destinées à accroître l'efficacité de l'entreprise. « Plus le massacre est organisé et pensé comme un détournement rationnel des "lois" plus il est efficace au point de ne laisser personne en réchapper. Il se situe par conséquent à l'opposé d'une forme de barbarie primaire et spontanée » (p. 104-105). Cet « usage politique de la cruauté », pour reprendre l'expression de Véronique Nahoum-Grappe, qu'il s'agisse de tueries sauvages ou de viols systématiques, a été là encore largement analysé à la lumière des expériences les plus contemporaines. – Les brutalités et les violences ne se limitent d'ailleurs pas au temps du combat. Il y a ensuite les humiliations, les mutilations, les égorgements, ou les conditions de mort lente infligées aux vaincus, dont l'un des cas les plus célèbres, auquel Thucydide a été particulièrement attentif, reste celui des cavernes de Syracuse dans lesquelles furent enfermés les prisonniers athéniens après l'échec de l'expédition de Sicile. Il y a enfin l'asservissement qui attend les prisonniers que ne vient racheter aucune rançon et qui reste de toute façon le lot des femmes devenues captives de guerre. – La valorisation même du sacrifice héroïque du combattant qui tombe pour la défense de sa cité coexiste enfin

avec la conscience très prégnante, et là encore particulièrement bien exprimée par Thucydide, des souffrances du deuil qui sont le lot des familles. – D'où l'hypothèse développée dans une troisième partie autour de « Cités sur la défensive ». L'idée de départ étant qu'à y regarder de près, la guerre hoplitique est menée, jusqu'au milieu du IV^e siècle, dans une perspective essentiellement « défensive » avec le souci de limiter les nuisances qu'elle véhicule. En témoigne d'abord le fait que l'entrée en guerre était discutée par l'assemblée des citoyens, la tactique hoplitique elle-même ensuite, au sein de laquelle le bouclier, l'*hōplon*, détient un rôle fondamental, celui de s'assurer la défense des hommes et donc du territoire, les valeurs elles-mêmes enfin de solidarité qui prévalent au sein de la phalange. Autant d'éléments qui viennent conforter l'hypothèse initialement formulée, celle d'une prédominance du souci défensif, même si l'activisme déployé par Athènes au V^e siècle, oblige malgré tout à nuancer le tableau. Par ailleurs dans cet univers civique fortement genré, le rôle dévolu aux femmes, exclues de la sphère de la guerre comme elles le sont de la sphère de la citoyenneté, est très clairement balisé. L'iconographie les représente volontiers en train de saluer le combattant sur le point de quitter l'univers domestique pour rejoindre sa phalange. Il leur revient de marquer le deuil des disparus et elles sont destinées être, en cas de défaite, la proie du vainqueur. Pourtant, les lignes ne sont pas nécessairement aussi figées. C'est ainsi que jusqu'aux travaux récemment menés par Violaine Sébillotte, le cas d'une femme tyran et chef de guerre, capable d'affronter la brutalité du commandement et du combat, comme le fut Artémise d'Halicarnasse dont la figure est évoquée par Hérodote, n'avait jamais été réellement prise en compte. Elle est certes une exception mais l'ombre dans laquelle elle a longtemps été laissée est révélatrice du regard que la recherche contemporaine a porté sur les femmes dans la cité. Dans la même perspective, si les femmes sont effectivement absentes de la phalange, on les trouve néanmoins au côté des hommes lorsqu'il s'agit de défendre la cité, en élevant à la hâte des remparts, comme le firent les Athéniennes en 478 ou en intervenant dans des opérations de guérilla urbaine comme celle que menèrent les Platéens lorsque leur ville se trouva attaquée par les Thébains. Un troisième aspect devait être également reconsidéré, il s'agit de la place que la communauté civique accorde à la guerre. Un aspect qui est abordé en partant des remarques formulées par Aristote dans la *Politique* concernant la légitimité des conflits armés. Lesquelles remarques s'intègrent dans le cadre des réflexions conduites par le philosophe sur le thème de la meilleure constitution. Il apparaît que si les guerres de conquête sont une donnée évidemment incontournable des relations internationales, qui justifie l'existence des institutions militaires, le conflit n'est pas pour autant le mode de relation qui domine entre les cités. Le souci premier des communautés civiques semble avoir été de chercher à se prémunir plutôt que d'organiser des attaques. Ce qui va dans le sens de l'idée première qui soutient l'argumentation de P. Payen. Mis à part le cas de Sparte, que critique d'ailleurs Aristote, la guerre ne peut être considérée comme le principe directeur de la vie des cités. Dans la culture civique grecque, la guerre n'a jamais été une fin en soi et la vision qui ressort de l'ensemble des sources est tout compte fait assez négative. « Le point de vue développé par Aristote, conclut Payen (p. 245) s'accorde sur le fond avec les différentes traditions qui présentent une dévaluation de l'activité guerrière ». – Une quatrième partie, « La guerre à l'âge historiographique », procède à un balayage des écrits de la tradition historique grecque à

partir des premiers auteurs du V^e siècle, Hérodote puis Thucydide, jusqu'au traité que compose Lucien au II^e siècle de notre ère, *Comment il faut écrire l'histoire*, avec le projet de cerner la manière dont ces prosateurs ont compris l'acte d'*historein*, « d'enquêter » auxquels ils se livrent et plus précisément la manière dont ils ont appréhendé la guerre. P. Payen repère trois traits qui lui semblent caractéristiques : l'interrogation sur le bien-fondé que suscitent de manière répétée les entreprises de conquête, le souci de susciter chez le lecteur, une émotion, une empathie avec les drames liés aux conflits, l'attention systématiquement portée aux formes de violence. Autant d'éléments qui justifient le titre de l'un des chapitres de cette dernière partie : « Réprouver la guerre ». – P. Payen a sans aucun doute fait œuvre utile, et a peut-être dans un certain sens agi en moraliste, en faisant ainsi émerger une forme d'anthropologie de la guerre qui n'avait pas jusqu'alors reçu l'attention globale qu'elle requérait et qui s'appuie sur une connaissance approfondie des textes et une attention extrême portée aux formulations. Le résultat est de forcer l'attention à s'arrêter sur un certain nombre d'aspects inhérents aux conflits et qu'on a eu trop fréquemment tendance à sous-estimer. La dénonciation de la violence, avec les souffrances et les dévastations qu'elle véhicule se trouve ainsi de manière évidente au cœur des deux ouvrages dont il a été question, comme un renvoi aux préoccupations les plus contemporaines. De ce point de vue il n'est peut-être pas totalement saugrenu de rapprocher de ces deux livres, l'ouvrage de Bryan Ward-Perkins : *La chute de Rome. Fin d'une civilisation*, paru en 2005 et que le public francophone découvre dans la traduction de 2014 (Alma éditeur). De manière très révélatrice, l'intention de l'ouvrage est de réévaluer les brutalités et les dégâts qui ont accompagné les invasions barbares dont une historiographie récente a peut-être trop complaisamment minimisé l'impact qu'elles ont pu avoir sur les hommes et sur les choses.

Évelyne SCHEID-TISSINIER

Paul SCHUBERT, Pierre DUCREY & Pascale DERRON (Ed.), *Les Grecs héritiers des Romains : huit exposés suivis de discussions*. Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique, Vandœuvres-Genève, 2013. 1 vol., VIII-380 p. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 59). Prix : 78 CHF. ISBN 978-2-600-00759-7.

Contrairement à la démarche habituelle, qui consiste à s'intéresser à l'apport de la culture grecque à Rome, les organisateurs de cette cinquante-neuvième rencontre des *Entretiens Hardt* ont proposé de s'interroger sur la dette des Grecs envers la langue, la littérature ou l'architecture latines. Au-delà de la nécessité de cette recherche qui vient renouveler le champ des études sur l'Orient grec, cette approche s'inscrit inévitablement dans l'air du temps, où la rencontre entre cultures prévaut sur l'influence ou la domination d'une culture sur l'autre, où les contacts mènent à la naissance de produits culturels qui sont tout aussi tributaires d'une culture que de l'autre. Paradoxalement, après avoir réfuté la logique de la domination politique de conquérants romains, on a longtemps exalté la supériorité de la culture grecque. Il était temps de sortir de cette contradiction en réexaminant les relations entre Rome et les Grecs des cités, à travers précisément des réalités politiques qu'on a consciemment mises de côté pour se concentrer sur les faits culturels. Ces derniers, s'ils sont constitutifs de la création

tracé la voie au néoplatonisme dans sa manière d'interpréter la politique platonicienne. Ce volume a le grand mérite de compléter par son approche la liste des études consacrées exclusivement à l'ontologie ou à la théologie médioplatoniciennes et de mettre en lumière les implications pratiques découlant du théocentrisme du platonisme de l'époque impériale. Il constitue une pièce importante dans le dossier de l'éthique platonicienne dans l'Antiquité, tant par la qualité de ses articles que par la variété de ses approches et la longue période historique qu'il couvre.

Alexandra MICHALEWSKI

Marina BERZINS MCCOY, *Wounded Heroes. Vulnerability as a Virtue in Ancient Greek Literature and Philosophy*. Oxford, Oxford University Press, 2013. 1 vol., 256 p. Prix : 50 £. ISBN 978-0-19-967278-3.

This monograph presents a philosophical analysis of “vulnerability” in ancient Greek literature. Marina Berzins McCoy defines this concept in the broad sense of the word, as both “the capacity to be wounded” and the victim’s ensuing self-awareness of that fact, both individually and on the level of the community. In various case studies taken from Homer, Sophocles, Plato and Aristotle, several kinds of vulnerability are identified and interpreted in relation to personal and political virtue. In this, the crucial role of the narrative medium is recurrently stressed. – Chapter 1, *Woundedness, Narrative, and Community in the Iliad*, focusses on the physical vulnerability of heroes and gods and the understanding of their (im)mortality. The passage about Menelaus’ wounding and his brother’s subsequent reaction in *Iliad* 6 is opposed to the unconvincing complaints of the injured Aphrodite and Ares in book 5. McCoy’s main argument is that death gives meaning to the life of human warriors: how heroes endure their own wounds is an indication of their virtue on the battlefield. Following Nagy, McCoy then turns to the case of Achilles and analyses how he must come to terms with his own vulnerability to eventually fulfill his fate. Chapter 2, *Œdipus and Theseus at the Crossroads*, deals with the Sophoclean tragedies about Œdipus. McCoy argues that both plays present a different view on ignorance and exile, Œdipus’ crucial forms of vulnerability. In *Œdipus Rex*, Œdipus’ harshly polar belief in the just and the unjust fails to understand the imperfections of human life. In *Œdipus Coloneus*, a suffering Œdipus is opposed to the compassionate and hospitable Theseus. His charitable acceptance of the weak exile eventually results in mutual protection for the victim and the city of Athens. The next chapter, *Pity as a Civic Virtue in Sophocles’ Philoctetes*, analyzes the vulnerable position of Philoctetes on the edge of society. His physical wound represents a deeper social trauma he has to overcome before his return to community. Moreover, his only strength, the bow, is of political importance for Odysseus and Neoptolemus. Both heroes react differently to the challenge of obtaining it. Whereas Odysseus excludes all compassion, Neoptolemus struggles to combine pity and piety and eventually develops a real bond of friendship with Philoctetes. This turns out to be a suiting answer to both the political and the personal challenge Philoctetes’ situation poses. After the analysis of three epic and tragic narratives, McCoy turns to philosophical literature. In chapter 4, *Wounding and Wisdom in Plato’s Gorgias*, she broaches the subject of our limited self-knowledge.

In the *Gorgias*, Socrates points out that a soul can only be judged after death, as the living are still unknowing of their just or unjust condition. On the other hand, Socrates is warned that his devotion to virtue during life makes him politically vulnerable. Nonetheless, the philosopher insists on his epistemological vulnerability as an instrument to refute others and attain absolute wisdom. In the *Symposium*, which is the subject of chapter 5, *Eros, Woundedness, and Creativity in Plato's Symposium*, the focus shifts to the vulnerability of Eros. Diotima's opinion that love is a creative evolution towards the ideal "Beauty" is followed by Socrates. He also stresses the importance of relationships to obtain broader self-knowledge through the eyes of the other. This is refuted by a passionate Alcibiades, who realizes his weakness, but refuses to accept it. The topic of knowledge of the other in relationships is further developed in chapter 6, *Friendship and Moral Failure in Aristotle's Ethics*. According to Aristotle, the bond of friendship is crucial to increasing one's self-knowledge. The strong interdependency of friends is both a help to moral development and a vulnerable spot, for the loss of a friend can cause genuine pain. To assist individuals in their ponderous quest, also the community has a role to play in the moral development of its citizens. One of the political institutions to this aim is described in the final chapter, *Tragedy, Katharsis, and Community in Aristotle's Poetics*. As proven above, myth and narrative "mimesis" make individuals responsive to their own vulnerability and that of others. Tragedy, as performed in the heart of political society, can have such an effect on the entire community. McCoy reinterprets Aristotle's concept of *katharsis*, not as a mere purgation of emotions, but as a moral rebalancing of the audience. The experience of pity and fear causes them to be aware of their own weaknesses, which is crucial to the wellbeing of both the individual and the community: a city that does not acknowledge its vulnerability, is doomed, as seems to be the final conclusion of this last chapter. – The monograph shows occasional flaws in spelling (especially of Greek words, such as twice *μῦθος* instead of *μῦθος*, page VIII, and *ἀλεθεία* instead of *ἀλήθεια*, page 101) and grammar, probably due to an inaccurate redaction. The broad definition of vulnerability McCoy proposes results in a similarly general research question. The variety of approaches she uses surely indicates the richness of the concept in ancient literature, but is at the cost of the book's coherence, which subsequently lacks a straightforward conclusion. However, her philosophical perspective presents a refreshing look on some well-known ancient texts. McCoy convincingly indicates the logic of Heracles' appearance in the final of the *Philoctetes* and stresses the importance of his bow, not only as a political object, but also, and mainly, as a symbol of the multifaceted vulnerability of the characters in the play. In the chapter on *Œdipus*, McCoy's understanding of the characters of Creon and Theseus as opposed to two different selves of *Œdipus* is meritorious. On the other hand, her analysis of Achilles' mental process throughout the *Iliad* lacks depth and sometimes seems to overlook the psychological complexity of his character. As the argumentation shifts to the genre of philosophical writing, the second half of the monograph addresses very different questions. The analyses of Plato and Aristotle reveal some new insights, such as the re-interpretation of public *katharsis* in tragedy, but McCoy's reading of the *Gorgias* seems less renewing. From a philological point of view, there is room for more frequent and varied references to secondary sources and longer citations, both in Greek and in translation. This would

help to extend the argumentation that is after all primarily based on the ancient texts. Without a doubt, McCoy has proven that vulnerability is present and often prominent in ancient Greek literature. Her monograph invites a new reading of well-known literary texts, which could be extended beyond the case studies addressed in this book. Also, the reader cannot help but feel personally addressed by a more universal appeal that resounds throughout this book: just as is the case with these wounded heroes, we should be aware of our own vulnerability. In translating this ancient wisdom into a new text interpretation, McCoy places the ancient writings in a modern perspective, which in itself is a creditable aim.

Tine SCHEIJNEN

Claudia HORST, *Marc Aurel, Philosophie und politische Macht zur Zeit der Zweiten Sophistik*. Stuttgart, Franz Steiner, 2013. 1 vol., 232 p., (HISTORIA – EINZELSCHRIFTEN, 225). Prix : 56 €. ISBN 978-3515102803.

La monographie de Claudia Horst propose une nouvelle analyse de l'intégration de la philosophie à la politique au sein de la cour impériale de Marc Aurèle. Partant du modèle dyarchique de Mommsen révisé par Winterling, elle interprète la relation entre l'empereur et l'aristocratie comme une tension réciproque qui consiste en une double ambition : celle de l'empereur souhaitant être accepté par la cour et celle de l'aristocratie visant à accroître son influence et à participer au pouvoir. Aux yeux de l'auteur, le rôle de la philosophie dans cette interaction est crucial, bien que sous-estimé dans les études précédentes, qui sont généralement limitées à une analyse soit de la politique de force, soit de l'histoire des idées. L'étude de Horst conçoit la philosophie stoïcienne comme un moyen d'intégration politique dans le contexte de la seconde sophistique, époque hybride où se rencontrent l'empire romain et la tradition grecque. – L'exposé est composé de six chapitres, dont le premier est une introduction détaillée qui décrit la problématique et la méthodologie mise en œuvre. Le but explicite de cette monographie est d'examiner la signification politique de l'histoire de la culture sous le règne de Marc Aurèle. Dans le deuxième chapitre, intitulé *Forschung*, le rapport de forces à la cour impériale de Marc Aurèle est examiné suivant le modèle de Winterling. Un excursus concernant les rituels d'acceptation qui se déroulaient entre l'empereur et le sénat, par exemple la *recusatio imperii*, mène à la conclusion que la vision bipolaire qui sépare de manière trop rigide la politique de la philosophie doit être nuancée. Ainsi, selon Horst la signification politique de la culture est considérable dans la seconde sophistique. Le troisième chapitre, *Das "Eigene" und das "Fremde" – Lebenskunst und politische Macht* débute par une analyse générale de la vision politique de la philosophie stoïcienne et démontre que cette dernière ne cherche pas toujours à s'en distancier. Loin d'être étranger au monde, le philosophe cherche à s'y intégrer suivant le principe de l'*oikeiosis*, objectif auquel la politique se révèle souvent utile. La métaphore de la philosophie comme médicament pour l'esprit, développée dans la correspondance entre Marc Aurèle et Fronton, illustre bien cette vision. Une analyse profonde de ses *Pensées pour moi-même* prouve que l'*oikeiosis* est la base de la philosophie pragmatique de Marc Aurèle : il cherche à adopter la théorie philosophique de ses maîtres, pour l'appliquer ensuite à sa politique impériale. Ainsi, les *Pensées* sont une œuvre philosophique axée sur la pratique d'un bon mode de vie.

help to extend the argumentation that is after all primarily based on the ancient texts. Without a doubt, McCoy has proven that vulnerability is present and often prominent in ancient Greek literature. Her monograph invites a new reading of well-known literary texts, which could be extended beyond the case studies addressed in this book. Also, the reader cannot help but feel personally addressed by a more universal appeal that resounds throughout this book: just as is the case with these wounded heroes, we should be aware of our own vulnerability. In translating this ancient wisdom into a new text interpretation, McCoy places the ancient writings in a modern perspective, which in itself is a creditable aim.

Tine SCHEIJNEN

Claudia HORST, *Marc Aurel, Philosophie und politische Macht zur Zeit der Zweiten Sophistik*. Stuttgart, Franz Steiner, 2013. 1 vol., 232 p., (HISTORIA – EINZELSCHRIFTEN, 225). Prix : 56 €. ISBN 978-3515102803.

La monographie de Claudia Horst propose une nouvelle analyse de l'intégration de la philosophie à la politique au sein de la cour impériale de Marc Aurèle. Partant du modèle dyarchique de Mommsen révisé par Winterling, elle interprète la relation entre l'empereur et l'aristocratie comme une tension réciproque qui consiste en une double ambition : celle de l'empereur souhaitant être accepté par la cour et celle de l'aristocratie visant à accroître son influence et à participer au pouvoir. Aux yeux de l'auteur, le rôle de la philosophie dans cette interaction est crucial, bien que sous-estimé dans les études précédentes, qui sont généralement limitées à une analyse soit de la politique de force, soit de l'histoire des idées. L'étude de Horst conçoit la philosophie stoïcienne comme un moyen d'intégration politique dans le contexte de la seconde sophistique, époque hybride où se rencontrent l'empire romain et la tradition grecque. – L'exposé est composé de six chapitres, dont le premier est une introduction détaillée qui décrit la problématique et la méthodologie mise en œuvre. Le but explicite de cette monographie est d'examiner la signification politique de l'histoire de la culture sous le règne de Marc Aurèle. Dans le deuxième chapitre, intitulé *Forschung*, le rapport de forces à la cour impériale de Marc Aurèle est examiné suivant le modèle de Winterling. Un excursus concernant les rituels d'acceptation qui se déroulaient entre l'empereur et le sénat, par exemple la *recusatio imperii*, mène à la conclusion que la vision bipolaire qui sépare de manière trop rigide la politique de la philosophie doit être nuancée. Ainsi, selon Horst la signification politique de la culture est considérable dans la seconde sophistique. Le troisième chapitre, *Das "Eigene" und das "Fremde" – Lebenskunst und politische Macht* débute par une analyse générale de la vision politique de la philosophie stoïcienne et démontre que cette dernière ne cherche pas toujours à s'en distancier. Loin d'être étranger au monde, le philosophe cherche à s'y intégrer suivant le principe de l'*oikeiosis*, objectif auquel la politique se révèle souvent utile. La métaphore de la philosophie comme médicament pour l'esprit, développée dans la correspondance entre Marc Aurèle et Fronton, illustre bien cette vision. Une analyse profonde de ses *Pensées pour moi-même* prouve que l'*oikeiosis* est la base de la philosophie pragmatique de Marc Aurèle : il cherche à adopter la théorie philosophique de ses maîtres, pour l'appliquer ensuite à sa politique impériale. Ainsi, les *Pensées* sont une œuvre philosophique axée sur la pratique d'un bon mode de vie.

Suite à cette importance politique attribuée à la philosophie, le chapitre suivant analyse la fonction sociale et politique de la *paideia* comme critère de distinction à la cour. L'érudition dont l'élite faisait preuve dans les discours publics et lors des banquets aristocratiques était un moyen de gagner de l'influence et de se rapprocher de l'empereur. Que la seconde sophistique, décrite par Horst comme un espace hybride où les intérêts grecs et romains s'influençaient mutuellement, fournissait un contexte idéal pour le pouvoir politique de la *paideia* est démontré dans le cinquième chapitre *Politische Theorie der Zweiten Sophistik*. Horst traite l'exemple du discours rhétorique décrivant le tyran. Souvent écrits par des aristocrates de la périphérie romaine, ces textes fictifs confrontent l'empereur à l'image du souverain idéal et comportent évidemment une signification politique directe. Dans les œuvres de Dion Chrysostome, de Plutarque, d'Aelius Aristide et de Philostrate se manifeste ainsi le désir d'une souveraineté réciproque, dans laquelle les conseillers de l'empereur jouent un rôle significatif, moyen pour l'élite périphérique de s'intégrer à la cour. Finalement, dans *Marc Aurel und die gesellschaftliche Wirklichkeit der Zweiten Sophistik*, Horst examine comment le règne de Marc Aurèle reflète cette influence de la philosophie sur la situation sociopolitique contemporaine. Dans les *Pensées*, il exprime le souhait de se faire accepter par l'aristocratie et suite à cela il adopte l'image d'un empereur démocratique, comme l'illustrent sa position anti-tyrannique durant le procès contre Hérode Atticus, la clémence qu'il pratique après la révolte de Avidius Cassius et sa politique en faveur du sénat en général. La philosophie stoïcienne, à cette époque solidement intégrée à la cour, l'inspire profondément, ce qui se manifeste également dans les nombreux projets culturels qu'il établit à Athènes comme ailleurs. Ainsi, l'attitude politique de Marc Aurèle favorise le pouvoir réciproque souhaité par l'aristocratie, d'où sa réputation de bon empereur, de souverain philosophe, comme il est résumé dans la conclusion. – La monographie, écrite dans un style accessible, est bien structurée en six chapitres qui se succèdent de manière logique. Grâce à la riche image que l'auteur présente de la relation complexe entre l'empereur et l'aristocratie sous le règne de Marc Aurèle, elle nuance l'attitude d'aliénation politique souvent attribuée aux stoïciens et elle prouve que le contexte de la seconde sophistique permet à l'empereur comme à l'élite de gagner de l'influence grâce à la culture. En tout cela, le pouvoir politique de la philosophie est présenté d'une façon convaincante. Horst propose une vision cohérente et nuancée d'une époque complexe où la politique et la culture se battent continuellement pour avoir le dessus, pour aboutir à une réconciliation fructueuse dans la personne de Marc Aurèle. Dans ce discours, l'expression « empereur philosophe » ne semble plus paradoxale. Néanmoins, il reste de la place pour élaborer son argumentation. En effet, les sources utilisées se limitent étroitement à l'œuvre de Marc Aurèle, de ses maîtres philosophes et de quelques auteurs autrement liés à cette époque culturelle. Autrement dit, les sources culturelles servent à analyser la politique de Marc Aurèle, plutôt que l'inverse. La *paideia* de l'élite et particulièrement l'influence de la philosophie stoïcienne sont présentées comme un mode de vie qui mène à un discours politique spécifique et qui influence profondément le monde environnant dit « étranger ». Pour le rendre plus équilibré, ce diptyque pourrait être élaboré par une analyse plus détaillée de l'encadrement politique de l'époque, comme par exemple du rôle du sénat et de sa position concrète par rapport à cette attitude philosophique. Pour ce faire, il

serait nécessaire de recourir à un éventail de sources plus variées. Si le domaine de l'histoire se joint ici à celui de la philosophie littéraire, la perspective de la philosophie stoïcienne, que Horst expose avec conviction, est elle-même mise en perspective.

Tine SCHEIJNEN

Joseph GEIGER, *Hellenism in the East. Studies on Greek Intellectuals in Palestine*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol., 177 p. (HISTORIA-EINZELSCHRIFTEN, 229). Prix : 49 €. ISBN 978-3-515-10617-7.

La question de l'hellénisme dans l'Orient hellénistique et romain a été abordée dans des synthèses générales – citons F. Millar, *The Roman Near-East 31 BC-AD 337* (1993) ou M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie, Histoire du Levant antique, IV^e siècle av. J.-C. – III^e siècle ap. J.-C.* (2001) – et dans une abondante bibliographie portant sur des centres intellectuels majeurs comme Antioche et Alexandrie. Le très riche ouvrage de Joseph Geiger, en partie fondé sur ses publications antérieures, entend étudier la question en Palestine gréco-romaine, en recensant les intellectuels hellénophones attestés dans cette région. L'auteur entend donc étudier la présence d'intellectuels grecs dans les centres secondaires et, partant, cherche à savoir si l'hellénisme en Palestine présente des caractéristiques propres, qui s'expliqueraient notamment par le contexte juif, ou s'il s'apparente à la culture grecque telle qu'elle s'illustre dans les autres parties de l'Orient gréco-romain. J. Geiger donne d'emblée sa réponse en affirmant, dans la préface, que les auteurs grecs venant de Palestine (ou actifs dans cette région) ne se distinguent guère des auteurs grecs du reste du monde grec. En réalité, il s'agit là d'un postulat qui appelle une discussion approfondie. L'ouvrage est constitué de trois parties. La première consiste dans une prosopographie des intellectuels grecs de Palestine (parmi lesquels se distinguent le philosophe Antiochus d'Ascalon et l'orateur Choricus de Gaza). La deuxième est centrée sur Ascalon, une ville qui offre une riche documentation sur la vie culturelle grecque. La troisième est consacrée à la place de la latinité en Palestine. La prosopographie donne la liste alphabétique de tous les intellectuels connus originaires de la Palestine (à l'ouest du Jourdain donc, mais l'auteur élargit son corpus à Gadara, en raison de l'importance des personnalités concernées, par exemple les rhéteurs Théodore et Apsinès). Sont ainsi répertoriés des auteurs et des rhéteurs, mais aussi des *pepaideumenoï* au sens large. Les informations disponibles sont rassemblées sous chaque entrée, mais pour les personnages bien connus et étudiés par ailleurs (et marqués d'un astérisque), J. Geiger renvoie aux publications qui leur sont consacrées (c'est le cas, par exemple, pour Méléagre ou Philodème). S'agissant des auteurs chrétiens, n'ont été retenus que ceux dont l'œuvre ne traite pas que de sujets chrétiens. De même, les auteurs de la tradition judéo-hellénique ont été *a priori* exclus. Ces choix paraissent étranges, dans la mesure où chrétiens, juifs et païens fréquentent les mêmes écoles, vivent dans les mêmes cités, et partagent un monde commun. Le corpus rassemble des rhéteurs, des sophistes, des grammairiens, des juristes, des philosophes, un acteur, des historiens, des poètes et des médecins. Cette prosopographie est assortie de cinq appendices. Le premier (A) dresse la liste des visiteurs ayant fait un court séjour dans la région : on y trouve ainsi, et à titre d'exemple, Hérodote ou Strabon (qui, en réalité, comme le signale J. Geiger,

était considéré, dans la société romaine, comme une activité féminine, Y. Nurtantio estime que pour les Grecs, « offrir un *textum*, c'est agir à la manière d'une femme [...]». Aussi le cheval de Troie est-il un subterfuge indigne » (p. 106). Il est néanmoins une question sur laquelle l'auteur du livre et le recenseur que nous sommes ne partageons pas le même point de vue : dans son introduction, Y. Nurtantio envisage le problème de la distance culturelle qui nous sépare de l'œuvre de Virgile. À juste titre, elle affirme qu'il s'agit d'un problème important ; elle mentionne ensuite les travaux de l'anthropologue culturel américain Edward T. Hall, qui « fait la distinction entre la culture explicite, telle qu'exprimée dans nos lois, par exemple, et la culture implicite, qui se manifeste par exemple dans nos réactions vis-à-vis d'un succès, et qui se rapporte à ce que nous considérons comme inné, naturel (p. 81). La problématique du silence s'inscrit dans la seconde de ces catégories » (p. 13, note 4 ; voir aussi E. T. Hall, *Le langage silencieux*, Paris, 1984, p. 211-215). Personnellement, nous ne pensons pas que toutes les émotions et tous les comportements généralement perçus comme « innés » soient, en réalité, déterminés par une « culture implicite ». Certes, les normes culturelles ont un impact non négligeable sur la manière dont nous réagissons dans certaines situations ; mais des émotions telles que la peur ou la colère, le bonheur ou la tristesse sont communes à tous les êtres humains qui vivent sur la Terre, quelle que soit leur culture. Il n'est donc pas déraisonnable d'envisager que lesdites émotions relèvent de ce que l'on appelle généralement la « nature humaine » (voir à ce sujet l'avis de R.M. Nesse, « Evolutionary Explanations of Emotions », *Human Nature* 1 [1990], p. 268 : « The emotions are specialized modes of operation shaped by natural selection to adjust the physiological, psychological, and behavioral parameters of the organism in ways that increase its capacity and tendency to respond adaptively to the threats and opportunities characteristic of specific kinds of situations »). Ces quelques remarques ne doivent pas faire oublier les multiples facettes du livre d'Y. Nurtantio. Doté d'une bibliographie abondante et hétéroclite, cet ouvrage est riche en suggestions avisées et en interprétations personnelles qui, sans nul doute, susciteront à la fois l'intérêt et la curiosité du lecteur.

Julien DELHEZ

Steven J. GREEN, *Disclosure and Discretion in Roman Astrology. Manilius and his Augustan Contemporaries*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 225 p. Prix: 50 £. ISBN 978-0-964680-7.

Steven J. Green möchte ausgehend von Manilius einer gewissen Ambivalenz in der literarischen Behandlung astrologischer Thematik in augusteischer Zeit nachgehen. Er interpretiert Manilius in didaktischer Hinsicht und konstatiert dabei ein Scheitern in der Beziehung des Lehrers zum Schüler/Leser des Werks. Neben einer prinzipiellen „tension between teaching and determinism“ (25 zu *Manil.* 2, 149) wird vor allem der Widerspruch zwischen dem Anspruch auf Klarheit und Rationalität und gleichzeitiger Betonung der Obskürtheit und Schwierigkeit des Gegenstands hervorgehoben. Der Schüler tappe auch am Schluss noch im Dunkeln (S. 42) und die Lektion bleibe unvollständig – vor allem fehlen die in der Astrologie zentralen Planeten (S. 52ff.). Diese Unstimmigkeiten des Texts will Green politisch deuten: Manilius spiegele den Widerspruch zwischen erhöhter Akzeptanz von Astrologie und

der Gefahr, die im Betreten eines politischen Terrains bestand, das durch rechtliche Restriktionen von Seiten des Princeps bestimmt war (insbesondere dem Verbot von Konsultationen ohne Zeugen und Todesprognosen von 11. v. Chr.). Die Zwiespältigkeit zwischen Akzeptanz und Zurückhaltung sieht Green als symptomatische Bedingung für den literarischen Umgang mit Astrologie in augusteischer Zeit überhaupt an; er untersucht dies der Reihe nach an Cicero, Vitruv, Horaz, Vergil, Hygin, Ovid, Germanicus und Properz. Dabei wird der Komet des Jahres 44 v. Chr. (das *sidus Iulium*) zu einem Wendepunkt im Prozess einer zunehmenden Relevanz astrologischer Thematik für zeitgenössische Literaten – während Cicero in *De divinatione* noch ganz kritisch über Astrologie urteile. Green gelingt im ersten Teil des Buchs eine originelle Annäherung an den Text des Manilius. Schwierigkeiten macht aber generell sein Versuch eines „historical and socio-political reading“ (S. 186) augusteischer Texte, denn dies impliziert ein Interpretieren der sozialen und politischen Relevanz von Astrologie. Konsequenter versucht der Autor, Poesie als historische Quelle zu lesen, und dabei vergisst er, dass etwa Properz oder Manilius gewisse Details astrologischer Realien ganz einfach deshalb weglassen können, weil sie nicht poetisch sind: Es geht nicht an, den Astrologen Horos (in *Prop.* 4,1) als Charlatan zu überführen, weil er für seine angeblich geglückten Todesprognosen keine astrologische Begründungen liefere, wie Vettius Valens das tut – als ob die Elegie ein astrologisches Handbuch hergeben müsse! Und es ist auch ganz unwahrscheinlich, dass die „Obskürität“ des Manilius – die im Widerspruch steht zu seinem Pathos der Rationalität – auf eine Art Selbstzensur augusteischer Literaten zurückgehe, die es dann Manilius, Ovid und sogar Germanicus nicht mehr erlaube, die Planeten zu behandeln, weil diese für (jetzt verbotene) Horoskopprognosen zentral sind. – Es ist nämlich eine unbegründete Annahme Greens, dass „Genethliologie“ Todesprognosen automatisch impliziere (S. 164). Solche Prognosen waren zwar Paradestücke und auch Astrologen in Kaisernähe wie Thrasyllus und Balbillus darin anerkannte Spezialisten, sie scheinen sich aber keineswegs gescheut zu haben, darüber wie Manilius detailliert zu publizieren. Es ist auch nicht wahrscheinlich, dass z. B. der Astrologe Theogenes dem jungen Octavian (nach Suet., *Aug.* 94, 12) eine Todesprognose gestellt hat. Dass der Staat (bzw. der Kaiser) hier ein juristisches Instrument der Kontrolle für nützlich erachtete, entspricht der Tradition der römischen Nobilität, die den divinatorischen Sektor immer überwacht hat. Zudem sind Todesprognosen tendenziell negativ, damit eine mögliche Waffe gerade dort, wo Astrologie einen grossen Stellenwert hatte. (So haben noch im zweiten Weltkrieg die Engländer die gefälschte Ausgabe einer deutschen astrologischen Zeitschrift mit einem sehr negativen Horoskop Hitlers über den von Deutschland besetzten Gebieten abwerfen lassen, u.a. in der irrigen Meinung, dass Hitler sich viel aus Astrologie gemacht habe, nach E. Howe, *Astrology and the Third Reich*, 1984). Zum paradox anmutenden Widerspruch zwischen kaiserlicher Neugier und Restriktion in Bezug auf Astrologie ist nun vorab M. Th. Fögen [*Die Enteignung der Wahrsager*, 1997] grundlegend. Aber dieses für seine Thematik zentrale Buch ist dem Autor unbekannt geblieben, wie offenbar die deutschsprachige Literatur zur antiken Astrologie fast *in toto*. So hätte er auch, bei dem Gewicht, das er der Interpretation des *sidus Iulium* beimisst, die gründliche Behandlung bei Chr. Bechtold [*Gott und Gestirn als Präsenzformen des toten Kaisers. Apotheose und Katasterismos* (etc.), 2011, S. 161-225] kennen sollen – und das ist noch nicht alles,

was den wissenschaftlichen Wert seiner Arbeit schmälert. Generell scheint der Autor wenig direkte Kenntnisse zur antiken Astrologie zu besitzen; das zeigt sich unter anderem an seiner ungenügenden Behandlung des vielbesprochenen Capricorn-Motivs bei Augustus. Die plausibelste Antwort auf diese Frage (dass es sich um die sogenannte *pars fortunae* im Horoskop des Augustus handelte) hat einst ein Astrologe schon zu Beginn des 17. Jhdts. gefunden. Im Jahre 1926 hat Wilhelm Gundel – damals einer der besten Kenner antiker Astrologie – darin schlicht die Lösung des Problems gesehen (*Philologus* 81 N.F. 35, S. 317). Das kann nun ein Autor, der wohl kaum imstande wäre, mit modernen Hilfsmitteln selber ein Horoskop zu erstellen, vielleicht nicht beurteilen. Leider aber steht es mit diesbezüglichen Kenntnissen der vorwiegend angelsächsischen Literatur, welche Green dazu zitiert, auch nicht viel besser. Man hat das Gefühl, dass das Ignorieren des besseren Arguments hier deshalb umso leichter fällt, weil die ganze Debatte durch grundlegende Ignoranz *in astrologiis* bei gleichzeitig vorhandener Kompetenz *in philologicis* geschützt und dadurch beliebig wird. – Antike Astrologie ist ganz offenbar ein geduldiges Thema. Man könnte weitere Ungereimtheiten, Oberflächlichkeiten oder generell die Art des „Historisierens“ literarischer Quellen in Greens Werk kritisieren. Ich möchte stattdessen abschliessend zwei verbreitete Missverständnisse bezüglich der historischen Interpretation von Astrologie in der Antike herausheben. Erstens sollte man zwischen Astrologie und Stern- oder Kosmosfrömmigkeit unterscheiden. Beides ist nicht deckungsgleich, aber die letztere war ein wichtiges Element hellenistischer Bildung und hilft, die Akzeptanz der ersteren gerade bei Intellektuellen zu erklären. Beide haben eine religiöse Dimension, die sich bei der Astrologie auch in einer elitär „hermetischen“ Geheimniskrämerei bemerkbar macht: das Betonen der Exklusivität und Schwierigkeit des eigenen Wissens findet sich schon in den ältesten Texten, die sich ja gern als empfangene Offenbarung geben. Damit war eine gesetzliche Restriktion der Ausübung, die dann nur die Uneingeweihten oder Unwürdigen betreffen würde, nicht einmal ganz inkompatibel, zumindest für die kaisernahen Koryphäen des Fachs. Und zweitens sollte man nicht vergessen, dass die Antike keine Institutionen kannte (wie unsere Universitäten), die Paradigmata des Rationalen zur verbindlichen Norm hätten erklären können – keine akademische Instanz konnte den Glauben des Pausanias an die Existenz von Tritonen (9, 20f.) zur Absurdität erklären. Daher war auch in Rom weder die Astrologie (als Deutungsangebot) noch die Kritik an ihr jemals institutionell geschützt. Niemand musste an Astrologie glauben, weil der Princeps sein Horoskop publizierte. Das Verbindliche in dem in augusteischer Zeit auffälligen Hinweisen auf die Macht der Sterne lag erstens in der damals breit akzeptierten Kosmosfrömmigkeit (wie Franz Cumont und Franz Boll gezeigt haben: bis ins Neue Testament ausstrahlend) und zweitens daran, dass diese Frömmigkeit als „Ordnungsfrömmigkeit“ für die Bedürfnisse der neuen Monarchie nach sakraler Legitimation von Bedeutung war. Astrologie war heikel, weil man in ihr ein Terrain betrat, das zur ikonographischen Explikation einer Monarchie gehörte, die sich in ihrer republikanischen Tradition nur ungenügend oder negativ ausdrücken konnte. – Dabei spielte es aber nie eine Rolle, welche Teile von Astrologie man auf welche Weise literarisch behandelte. Und auch der Umstand, dass wir nach Cicero erst wieder bei Favorinus eine dezidierte Kritik an Astrologie vernehmen (wie Green abschliessend festhält) dürfte vor allem dem Zufall der Überlieferung geschuldet sein.

Zumal Favorin unter Hadrian, einem Astrologie praktizierenden Kaiser schrieb, welchem nachweislich auch eine *genitura imperatoria* zugeschrieben worden ist.

Alfred SCHMID

Gregor DAMSCHEN & Andreas HEIL (Ed.), *Brill's Companion to Seneca Philosopher and Dramatist*. Leiden-Boston, Brill, 2014. 1 vol., XII-883 p. Prix : 162 €. ISBN 9789004154612.

Il existe déjà de nombreuses introductions consacrées à Sénèque. Toutefois, aucune n'envisage en même temps les deux grandes faces de la personnalité du stoïcien : le philosophe et le dramaturge. C'est donc pour la première fois qu'un ouvrage de synthèse relatif à Sénèque prend en compte à parité ces deux aspects. L'ouvrage est divisé en six parties. La première porte sur la vie et sur la réception de Sénèque. Th. Habinek esquisse la vie et la carrière du penseur stoïcien, C.W. Marshall passe en revue ses œuvres, en posant le problème complexe de leur datation, et R. Ferri retrace brièvement leur transmission. Deux contributions sont consacrées à l'image de Sénèque de l'Antiquité à aujourd'hui : *Seneca et Senecae*. M. Laarmann envisage le Sénèque philosophe, tandis que W. Schubert s'occupe du Sénèque dramaturge. La deuxième partie concerne les œuvres philosophiques. J. Sellars propose un aperçu relatif au contexte : les prédécesseurs et les contemporains de Sénèque dans le domaine de la philosophie. Chaque traité est ensuite analysé selon un plan constant (date, contenu, sujets abordés, style et langue, sources) : *De providentia* (R. Scott Smith), *De constantia sapientis* (R. Scott Smith), *De ira* (M. Monteleone), *Consolatio ad Marciam* (J. Sauer), *De vita beata* (F.-H. Mutschler), *De otio* (R. Scott Smith), *De tranquillitate animi* (F.-H. Mutschler), *De brevitae vitae* (R. Scott Smith), *Consolatio ad Polybium* (J. Sauer), *Consolatio ad Helviam* (J. Sauer), *De clementia* (E. Malaspina), *Naturales quaestiones* (G.D. Williams), *Epistulae morales* (A. Setaioli), *De beneficiis* (M. Lentano), ouvrages perdus ou conservés sous forme de fragments (A.M. Ferrero), *Epistulae Senecae ad Paulum et Pauli ad Senecam* (A. Fürst). Suivent neuf chapitres thématiques, un sur l'ontologie et l'épistémologie (M. Armisen-Marchetti), cinq sur l'éthique et trois sur la physique. Le premier exposé sur l'éthique porte sur la philosophie comme thérapie (A. Setaioli), le second a trait à l'action et à l'émotion (M.R. Graver), le troisième concerne le libre arbitre et l'autonomie (A. Setaioli), le quatrième traite de la sagesse et de la vertu (J. Wildberger) et le cinquième porte sur la mort et le temps (C. Edwards). La première contribution sur la physique a trait au corps et à l'âme (R. Scott Smith), la deuxième à la cosmologie et la philosophie de la nature (B.M. Gaully) et la troisième à la théologie (A. Setaioli). La troisième partie est consacrée à la tragédie. Une étude introductive concerne le contexte (W.-L. Liebermann). Chaque tragédie est ensuite étudiée selon un schéma analogue à celui adopté pour les traités (date, contenu, source, langue et style, réception) : *Hercules furens* (M. Billerbeck), *Troas* (W. Stroh), *Phoenissae* (M. Frank), *Medea* (W.-L. Liebermann), *Phaedra* (R. Mayer), *Œdipus* (K. Töchterle), *Agamemnon* (C. Kugelmeier), *Thyestes* (Ch. Torre) ainsi que les tragédies qui ne sont peut-être pas de Sénèque, à savoir *Hercules Œtaeus* (C.A.J. Littlewood) et *Octavia* (R. Ferri). Viennent ensuite huit contributions thématiques : l'espace et le temps dans le drame sénèqueen (E.A. Schmidt),

l'armée romaine recevra avec bienveillance cette synthèse, car elle lui permettra de renvoyer ses propres travaux vers des cadres juridiques plus clairs. David COLLING

Ari Z. BRYEN, *Violence in Roman Egypt. A Study in Legal Interpretation*. Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2013. 1 vol., 363 p., 5 pl. Prix : 59 £. ISBN 978-0-8122-4508-0.

La violence sous ses diverses formes est un phénomène abondamment commenté dans les médias contemporains. Les historiens n'ont pas manqué de se demander ce qu'il en était dans le passé. Les publications, livres mais surtout articles, qui traitent le sujet ne sont pas rares. Pour l'Antiquité, citons seulement les ouvrages collectifs de J.-M. Bertrand, *La violence dans les mondes grec et romain : actes du colloque international (Paris, 2-4 mai 2002)*, Paris, 2005 ; H.A. Drake (Ed.), *Violence in Late Antiquity: Perceptions and Practices*, Aldershot, 2006 et J. Styka (Ed.), *Violence and Aggression in the Ancient World*, Cracovie, 2006. Grâce à sa riche documentation papyrologique, l'Égypte gréco-romaine permet d'aborder diverses facettes du phénomène « violence ». Ainsi, dans un livre récent, B. Kelly a étudié les *Petitions, Litigation, and Social Control in Roman Egypt* (Oxford, 2011). A. Z. Bryen nous donne un essai fondé sur l'étude des pétitions relatives à la violence et adressées à l'administration de l'Égypte romaine et byzantine (cet élément de la chronologie est absent du titre). Il s'intéresse essentiellement aux violences entre personnes. Il montre comment les faits de violence sont rapportés dans les pétitions, comment la loi et ses représentants prennent en compte les revendications des pétitionnaires, qui sont ces derniers, qui sont les fonctionnaires et magistrats auxquels il est fait appel, quels résultats les demandeurs et défenseurs peuvent-ils espérer obtenir. Avant cela, A. Z. Bryen avait étudié le concept de violence, « Modern and Ancient », et le vocabulaire grec et latin désignant la violence (surtout *hybris* et *bia* en grec, *iniuria* et *contumelia* en latin). L'auteur procède volontiers par études de cas, mais ne manque pas d'intégrer celles-ci dans des conclusions plus générales. Il donne très souvent la totalité du texte qu'il utilise soit en texte et traduction, soit en traduction seule. Un appendice regroupe 135 textes en traduction. Cette manière de citer les sources est particulièrement louable. En revanche, l'attention du lecteur doit être attirée sur le fait qu'A. Z. Bryen utilise uniquement les pétitions. Or, des faits de violences sont rapportés aussi dans des lettres privées, des comptes rendus d'audience devant des magistrats, des rapports de médecins publics établis à la suite de violences ayant entraînés des blessures ou même la mort. Ceci n'empêche que l'ouvrage d'A. Z. Bryen donne une vue très équilibrée de la violence et de son traitement par les autorités dans l'Égypte romaine et byzantine. Je termine cette recension par deux remarques dont une bibliographique. On ajoutera à la bibliographie deux contributions personnelles : *Esclaves malfaiteurs dans l'Égypte romaine*, dans G. Tallet et Chr. Zivie-Coche (éd.), *Le Myrte et la rose. Mélanges offerts à Françoise Dunand par ses élèves, collègues et amis*, Montpellier, 2014, p. 23-31 et *Esclaves maltraités ou punis dans l'Égypte romaine*, à paraître dans *Chronique d'Égypte* 90 (2015). À la page 93 du livre, je pense que, dans le *P. Kellis I* 23, l'auteur a raison de considérer le *παῖς* Thimothéos comme l'esclave de l'accusé.

S'il s'agissait de son fils, le rédacteur de la pétition aurait sans doute utilisé le mot *υἱός* plutôt que *παῖς*.
Jean A. STRAUS

Henri VAN EFFENTERRE, *Minos et les Grecs. La cité revisitée. Choix d'articles (1937-2005)*. Études rassemblées par Françoise Ruzé. Paris, Publications de la Sorbonne, 2013. 1 vol., 1047 p. (LES CLASSIQUES DE LA SORBONNE, 7). Prix : 19 €. ISBN 978-2-85944-765-6.

Henri van Effenterre (1912-2007) fut à la fois historien et archéologue de la Grèce antique. Il se plaisait aussi bien dans les fouilles minoennes que dans l'édition d'inscriptions alphabétiques crétoises, l'étude des textes juridiques et législatifs archaïques, l'histoire de la Grèce... H. van Effenterre était, en un sens, un touche-à-tout – le premier de sa vingtaine de livres fut une *Histoire du scoutisme*, parue dans la collection *Que sais-je ?* en 1947. Mais ce touche-à-tout avait du talent, de l'érudition, des convictions, de l'humour, de l'inspiration et une grande capacité de travail. Les 74 articles réunis dans ce volume en donnent une belle illustration. Je relève quelques titres représentatifs : *Écrire sur les murs*; *De l'éteoocrétois à la selle d'agneau*; *Un mort parle toujours*; *Homère, la danseuse et le conscrit crétois*; *Éros et sécurité sociale dans la Crète ancienne*, mais aussi *Droit et prédroit en Grèce depuis le déchiffrement du linéaire B*; *Ambiguïté du vocabulaire de la sociabilité*... Françoise Ruzé était bien placée pour sélectionner ces textes, elle qui a cosigné avec Henri van Effenterre les deux volumes de *Nomima. Recueil d'inscriptions politiques et juridiques de l'archaïsme grec*, Rome, 1994-1995. Qu'elle en soit remerciée.

Yves DUHOUX

Wolf-Dietrich NIEMEIER, Oliver PILZ & Ivonne KAISER (Ed.), *Kreta in der geometrischen und archaischen Zeit*. Munich, Hirmer Verlag, 2013. 1 vol., 488 p., 337 fig., (ATHENAIA 2). Prix : 85 €. ISBN 978- 3-7774-4241-9.

L'objectif de ce colloque organisé à l'Institut Archéologique allemand d'Athènes en 2006 était à la fois de rendre compte des recherches récentes sur la Crète des débuts de l'âge du Fer et de donner la parole à de jeunes chercheurs ; les chercheurs confirmés et les grands noms de l'archéologie crétoise ne sont pas absents d'un volume qui rassemble trente-deux contributions. Si la problématique générale traite de l'évolution des structures sociopolitiques de l'âge du Bronze à la société de la *polis* grecque, il n'y avait pas de thématique privilégiée pour les interventions que les éditeurs ont classées en neuf thèmes. Dans l'introduction, A. Chaniotis se met en quête des individus de cette Crète post-minoenne « désincarnée » et propose un voyage imaginaire, à travers les sources littéraires, dans la Crète archaïque. Deux contributions traitent du passé minoen : E. Federico dégage les différentes traditions mythologiques de la Crète fidèles à ce passé ou se rattachant au panhellénisme, et leur succès divers aux époques archaïque et classique ; les Crétois ne se sont pas pensés comme une unité ethnique, malgré leur confrontation avec le reste du monde grec. N. Cucuzza s'interroge sur la place des ruines minoennes en Crète archaïque et sur l'« archéologie

p. 333-349. Il faudrait ajouter à cette liste un cinquième titre, car I. Kottsieper, *Aramäische Archive aus achämenidischer Zeit und ihre Funktion*, p. 175-200, traite en particulier d'ensembles archivistiques découverts sur l'île d'Éléphantine. Si l'Égypte est bonne pourvoyeuse en documents d'archives, ses sites archéologiques ne sont guère éclairants en la matière : je ne sache pas que l'on y ait identifié avec assurance, à ce jour, un dépôt d'archives ou γραφείον. On aimerait pourtant pouvoir se représenter l'organisation de locaux de ce genre. Je signale que l'hypothèse d'un grand ensemble officiel, incluant donc à peu près nécessairement un dépôt d'archives, a été lancée à propos de l'« edificio I », du I^{er} siècle de notre ère, dégagé en 1967 à Narmouthis (Médi-net Madi) : cf. E. Bresciani, *Missione di scavo a Medinet Madi (Fayum-Egitto). Rapporto preliminare delle campagne di scavo 1966 e 1967* (Milan-Varese, 1968), p. 37-47 (en part., p. 47, avec la n. 17, qui renvoie à des parallèles possibles à Théadelphie et à Soknopaiou Nèsos), avec plan et illustrations de qualité. Toujours dans le Fayoum, S. Bucking, « On the Training of Documentary Scribes in Roman, Byzantine, and Early Islamic Egypt: A Contextualized Assessment of the Greek Evidence », *ZPE* 159 (2007), p. 229-247, en part. p. 230-231, s'est interrogé plus récemment sur la destination d'un édifice de Karanis (« structure 5002 », en part. « room G ») où a été découvert un petit ensemble archivistique sur tessons : maison privée ou bureau public ?

Alain MARTIN

Bernard LEGRAS & Gerhard THÜR (Ed.), *Symposion 2011. Études d'histoire du droit grec et hellénistique* (Paris, 7-10 septembre 2011). *Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte* (Paris, 7.-10. September 2011). Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2012. 1 vol., x-434 p. (AKTEN DER GESELLSCHAFT FÜR GRIECHISCHE UND HELLENISTISCHE RECHTSGESCHICHTE, 23). Prix : 58 €. ISBN 978-3-7001-7370-0.

Le dix-huitième symposion de la Société d'histoire du droit grec et hellénistique a réuni à Paris trente-trois participants – juristes et historiens – venus de neuf pays. Conformément aux usages de la Société aucun thème général ne leur était imposé. Les auteurs des quinze conférences, chacune suivie d'une réponse, ont donc débattu de sujets très divers relatifs à leur discipline. Le problème insoluble de la grande *rhètra* spartiate d'abord au sujet duquel Françoise Ruzé écrit : « Certaines sources antiques posent des problèmes qui semblent insolubles, mais elles sont assez perverses pour nous obliger à revenir sans cesse vers elles dans l'espoir d'aboutir enfin à une solution qui, à défaut d'être absolument évidente, serait largement acceptée. En vain » (p. 5). En vain, oui. Car, dans sa réponse, M. Gagarin n'est que partiellement convaincu par les propositions avancées par la savante française. A. Maffi étudie l'origine et l'application du principe de majorité dans la Grèce ancienne. Il cerne deux questions fondamentales pour l'histoire de la cité grecque : « Quel est le rapport entre la conception "unanimiste" et le principe majoritaire dans la décision collective ? Comment la volonté de la majorité des citoyens peut-elle devenir la volonté de tous, c'est-à-dire la volonté étatique ? » (p. 30). S. C. Todd apporte des précisions sur le sujet en analysant la publication du résultat des votes au moyen des données contenues dans les inscriptions. A. Banfi démontre combien le contrôle de la légitimité

constitutionnelle est une préoccupation permanente des Athéniens. J.-Ch. Couvenhes aborde un point précis de cette préoccupation : la fonction des nomophylakes dans ce contrôle sous Démétrios de Phalère. A. Lanni analyse, dans l'Athènes classique, les sanctions sociales c'est-à-dire les sanctions qui sont imposées de manière unilatérale par des tiers sans implication des institutions étatiques. Mais E. Cantarella réaffirme le fait que « the existence of public coercive apparatus was far from being irrelevant » dans le maintien de l'ordre à Athènes (p. 111). R. W. Wallace dans son exposé et P. Ismard dans sa réponse passent en revue les cas où les Athéniens, dans des circonstances exceptionnelles ou ordinaires, n'ont pas appliqué leurs lois. D. F. Leão et A. C. Scafuro se livrent à une approche légale de l'*Ion* d'Euripide. M. Faraguna et K. Harter-Uibopuu s'attaquent à certains points légaux relatifs aux tombeaux dans l'Athènes classique pour l'un, à Athènes et en Asie Mineure pour l'autre. Étudiant l'intégration de cultes extérieurs dans l'Athènes classique, F. de Polignac reprend l'examen de la manière dont les statuts des différents sanctuaires et célébrations d'Asclépios ont évolué afin de voir « si la chronologie, la répartition spatiale et les modalités de l'intervention civique dans les différents sanctuaires du dieu peuvent nous donner des aperçus sur le contexte et les raisons de l'évolution de leur positionnement à la fois institutionnel et religieux » (p. 200-201). C. Mossé illustre le propos de F. de Polignac par un exemple épigraphique : le décret proposé par Lycurgue qui accorde aux *emporoi* de Kition (Chypre) le droit d'acquérir un terrain sur lequel ils pourront établir un sanctuaire dédié à l'Aphrodite chypriote. E. E. Cohen et A. Dimopoulou s'intéressent au rôle joué par les esclaves dans l'économie athénienne. Ch. Pébarthe analyse la politique monétaire mise en place par les Athéniens pour assurer le bon fonctionnement du marché après la guerre du Péloponnèse. La réponse de G. Pfeifer concerne cette politique au Proche-Orient antique. Un point de terminologie relative à la vente grecque, le mot *périègèta*, est discuté par J. Vélissaropoulos-Karakostas et M. Dreher. G. Thür et M. S. Youni donnent leur avis sur un *pséphisma* de Messène (*SEG* LVII 370) relatif au règlement d'une dispute à propos d'un territoire (182 av. n. è.). L. Rubinstein enquête sur les peines collectives infligées aux conseils de magistrats pour différents types de fautes qu'ils avaient commises en cours de mandat (fin de l'époque classique – début de la période hellénistique). J. Fournier illustre le propos par l'étude des modalités de contrôle des magistrats de Thasos aux époques classique et hellénistique. Les sûretés dans les papyrus font l'objet de la réflexion d'U. Yiftach-Firenko et de H.-A. Rupprecht tandis qu'A. Helmig et A. Jördens réfléchissent sur la problématique de la fiction dans le droit de l'Égypte hellénistique. Une belle bibliographie accompagne chaque contribution. Un index des différentes sources clôture l'ouvrage. Celui-ci commençait par un mot de B. Legras, cheville ouvrière de cette réunion parisienne très intéressante.

Jean A. STRAUS

Christoph SCHMETTERER, *Die rechtliche Stellung römischer Soldaten im Prinzipat*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2012, 1 vol., XI-130 p. (PHILIPPIKA, MARBURGER ALTERTUMSKUNDLICHE ABHANDLUNGEN, 54). Prix : 38,80 €. ISBN 978-3-447-06727-0.

Nino LURAGHI (Ed.), *The Splendors and Miseries of Ruling Alone. Encounters with Monarchy from Archaic Greece to the Hellenistic Mediterranean*. Stuttgart, Franz Steiner, 2013. 1 vol., 284 p., 4 ill. (STUDIES IN ANCIENT MONARCHIES, 1). Prix : 50,40 €. ISBN 978-3-515-10259-9.

Si l'idée d'étudier de manière approfondie la notion de monarchie dans le monde grec antique s'est développée à Constance, Princeton et Heidelberg, villes dans lesquelles travaillent les éditeurs de la collection *Studies in Ancient Monarchies*, U. Gotter, N. Luraghi et K. Trampedach, c'est au Séminaire d'histoire ancienne de l'Université de Fribourg qu'elle a pris naissance, sous l'inspiration de Hans-Joachim Gehrke auquel le volume recensé est dédié. Quatre des neuf contributions publiées dans ce volume sont déjà parues dans des langues autres que l'anglais. Il s'agit de celles de N. Luraghi (*To Die like a Tyrant*), H.-J. Gehrke et M. Haake. N. Luraghi introduit le sujet. Qu'ont de comparable les tyrans grecs de l'époque archaïque, les *basileis* spartiates et les rois hellénistiques ? Ces régimes politiques ont tellement peu en commun qu'aucune recherche comparative ne peut donner des résultats tangibles. C'est du moins une idée assez répandue dans le monde scientifique, idée qui provient directement de vues avancées par les auteurs anciens, surtout grecs. Le présent livre veut s'inscrire en faux contre elle. Mais d'abord une précaution dans l'usage du vocabulaire. En effet, l'utilisation du mot « monarchie » en histoire l'a rendu sémantiquement inséparable du champ des termes « roi » et « royauté » avec toutes sortes de connotations qui seraient anachroniques ou trompeuses quand on les applique à la Grèce ancienne. On utilisera donc dans ce livre des périphrases du genre *sole rulership* ou *ruling alone* (voir le titre) afin d'éviter le danger de confusion. Le résultat escompté de la recherche engagée par les différents auteurs de l'ouvrage est qu'« une approche comparative des diverses formes de *sole rulership* telle que pratiquée, subie ou imaginée par les Grecs, met en lumière une notion unitaire essentielle qui traverse toute la trajectoire de la culture grecque, certainement pas sans changement ni dynamisme, mais avec un degré surprenant de cohérence tout au long du temps. Le fondement de cette notion était l'absence inhérente de légitimité de la *sole rulership* aux yeux des Grecs » (p. 11). Chaque auteur illustre peu ou prou cette notion. C. Mann étudie la manière dont Hiéron I^{er} a investi ses ressources dans la présentation de ses succès équestres : sept épinicies de Pindare et Bacchylide lui sont adressées qui permettent au tyran de stabiliser son pouvoir. La victoire et le charisme qui s'y attache sont des ingrédients du pouvoir solitaire. Dans sa contribution *To Die like a Tyrant*, N. Luraghi étudie comment les sources anciennes décrivent la mise à mort des tyrans grecs des périodes archaïque, classique et hellénistique dans l'espoir de pouvoir trouver des éléments pour définir la tyrannie. On sait combien la victoire sur un champ de bataille est un élément constitutif de la royauté hellénistique. H.-J. Gehrke s'intéresse donc au roi victorieux pour alimenter sa réflexion sur la monarchie hellénistique. La stabilité du pouvoir solitaire est souvent problématique. Il est donc intéressant de voir comment la succession se règle quand elle existe. M. Haake s'attache au cas des *basileis* siciliens Agathocès et d'Hiéron II qui échouent dans leur projet d'établir un successeur sur leur trône et celui de fonder une dynastie. D. A. Walthall étudie le passage de la dyarchie royale spartiate à la monarchie *de facto* au début de la période hellénistique. M. Haake se livre à une étude des

traités hellénistiques sur la royauté en tant qu'exemples d'un genre spécifique. Il analyse ce genre en fonction de cinq éléments constitutifs. L'auteur, qui n'est pas considéré comme un personnage réel, mais comme un membre d'un groupe social spécifique revêtu d'un rôle social caractéristique, le destinataire, envisagé de la même manière, la forme de ces traités, leur contenu réel. Enfin, il est essentiel de discuter le problème de l'audience concernée en appliquant les mêmes catégories que celles utilisées pour l'auteur et le destinataire. Cette démarche méthodologique est censée mieux mettre en lumière la fonction et le but des traités sur la royauté. U. Gotter considère, à juste titre me semble-t-il, que la journée d'Éleusis en l'an 168 av. n. è. marque la fin de la monarchie hellénistique telle qu'elle existait depuis Alexandre le Grand. Antiochos IV plie devant les Romains sans combattre. Après lui, il n'y a plus de roi victorieux. Comment des rois hellénistiques pouvaient-ils encore régner quand ils étaient privés d'un des éléments constitutifs de leur royauté, la victoire ? L'auteur envisage le problème pour les royaumes de Pergame, de Commagène et du Pont. De 167 à 76 av. n. è., les Hasmonéens sont des rois victorieux. Mais leur légitimité sera toujours contestée par la très grande majorité des Juifs qui préfèrent une théocratie à une royauté de type hellénistique. K. Trampedach montre les efforts, pas toujours couronnés d'un succès complet, faits par les Hasmonéens pour acquérir cette légitimité. Chaque contribution est accompagnée d'une bibliographie. Des index des noms et des sources terminent ce volume toujours très intéressant malgré la réédition de quatre sur neuf de ses articles.

Jean A. STRAUS

Bernard ECK, *La mort rouge. Homicide, guerre et souillure en Grèce ancienne*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol., 447 p. (ÉTUDES ANCIENNES, 145). PRIX : 35 €. ISBN 978-2251-32682-5.

Pascal PAYEN, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne. Histoire et historiographie*. Paris, Belin, 2012, 448 p. (L'ANTIQUITÉ AU PRÉSENT). Prix : 25 €. ISBN 978-2-7011-4701-7.

Deux historiens du monde grec ont récemment entrepris d'interroger chacun à sa manière la place qui fut assignée et continue d'être assignée à la violence, individuelle ou collective, dans la culture grecque. Une culture qui a véhiculé, comme toutes les autres, sa part d'ombre placée sous le signe de la haine, de la brutalité et du meurtre. C'est cette dimension que les deux chercheurs ont précisément choisi d'explorer, ou plus exactement de reconsidérer, en s'attachant à analyser la manière dont étaient pris en compte, voire gérés les brutalités et les meurtres qui traversaient les communautés civiques de la même manière qu'ils accompagnaient les conflits que les cités entretenaient les unes avec les autres. Depuis les combats héroïques et sanglants de l'épopée, en passant par les brutalités et les massacres qui accompagnaient les prises de villes, les représailles qui marquèrent les conflits civiques, jusqu'aux désirs individuels de vengeance tels que les évoque la tragédie, les occasions ne manquent pas qui mettent en scène d'une manière ou d'une autre le déchainement de la violence. Le choix de ces enquêtes n'est d'ailleurs pas dû au hasard. Elles se trouvent d'une certaine manière en résonance avec les échos que renvoie l'histoire contemporaine, avec le

au jour entre 1998 et 2000 dans la seule tranchée 3 du Musée de Gaziantep ?), du verre, des monnaies, des objets métalliques (cuivre, bronze, fer, or), des os et ivoires travaillés (parmi les trop rares ouvrages consacrés à la tabletterie antique, on n'oubliera pas les catalogues des musées de Lyon et de Nîmes édités par J.-Cl. Béal, 1983 et 1984 respectivement), du matériel relatif à la meunerie et au tissage, des fragments textiles, des armes et autres objets militaires, des restes de faune et de végétaux, et du charbon de bois. D'excellents dessins complètent très utilement les photographies de tous ces objets, catalogués avec le plus grand soin et replacés dans un très large contexte (pour les grilles de fenêtre IR 269-303, tome III, p. 239-244, les parallèles les plus proches topographiquement se trouvent à Apamée : *Colloque Apamée de Syrie*, I, 1969, fig. 2 p. 108 ; *Guide d'Apamée*, Bruxelles, 1981, fig. 216 p. 197 ; *Colloque Apamée de Syrie*, III, 1984, fig. 4 p. 159) ; mosaïques et peintures, examinées avec beaucoup d'attention également et présentées dans une très juste perspective historique, sont toutes reproduites en couleurs. Un chapitre est consacré aussi à la restauration, *in situ* et en atelier, de ces deux types de documents. L'étude environnementale n'est pas oubliée non plus. Une description des différentes unités stratigraphiques rencontrées complète le tome I (p. 251-279). L'équipe suisse de M. Hartmann et M.A. Speidel, intéressée par les vestiges de l'installation de la *IV Scythica*, s'adjoignit, en 2000, aux fouilleurs sous la bannière du Packard Humanities Institute et poursuivit ses recherches de 2001 à 2003 ; elle dresse ici le bilan de ses travaux (tome III, p. 381-392) et publie une nouvelle inscription funéraire de soldat, appartenant cependant, cette fois-ci, à la *II Adiutrix* qui prit part à plusieurs opérations militaires en Orient aux II^e et III^e siècles et dut rejoindre Zeugma à ce moment. La fondation américaine aura bien mérité de l'archéologie proche-orientale ; mais on n'oubliera pas dans nos remerciements l'impressionnant travail de chantier d'« Oxford Archaeology » qui réalisa la fouille, sous la direction de R. Early, avec un remarquable professionnalisme.

Jean Ch. BALTU

Janine ABDUL MASSIH (Ed.), avec les contributions de Frédéric ALPI, Jean-Claude BESSAC, Sophie BININGER, Zeina FANI & Assaad YOUSSEF, *Le théâtre de Cyrrhus d'après les archives d'Edmond Frézouls*. Beyrouth, Institut français du Proche-Orient, 2012. 1 vol. relié, 522 p., 500 ill. n/b et coul., deux dépliants (BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 196 ; CYRRHUS 1). Prix : 70 € (relié). ISBN 978-2-35159-195-6.

Cet ouvrage, qui inaugure une nouvelle collection consacrée aux fouilles de Cyrrhus (Nébi Hourî), traite du théâtre de cette ville de Syrie du Nord, située à 90 km au nord-est d'Antioche. Il constitue un hommage aux travaux de l'archéologue Edmond Frézouls (1925-1995), qui déploya dès 1952, date de son arrivée à l'Institut français d'Archéologie de Beyrouth, tant d'énergie à l'étude du site et de son théâtre, l'un des plus imposants du Proche-Orient romain. On doit sa mise en œuvre à Janine Abdul Massih et à l'équipe libano-syrienne qu'elle codirige et qui a repris, entre 2006 et 2011, des travaux de fouille et de documentation sur le site. Comme l'indique son titre, l'ouvrage ne prétend pas livrer une publication complète et définitive du monument mais constitue plutôt une mise à jour de la documentation rassemblée par

E. Frézouls. Le volume réunit donc une longue préface dans laquelle J. Abdul Massih présente l'historique de la mission archéologique française de Cyrrhus, deux longs chapitres rédigés par E. Frézouls en vue d'une monographie qui ne vit jamais le jour, et cinq études complémentaires signées par les membres de l'équipe libano-syrienne. La préface (p. 11-74) constitue une chronique particulièrement vivante des fouilles archéologiques dirigées par Frézouls ; elle reproduit de nombreux documents d'archives (dont des courriers d'H. Seyrig, S. Abdul Hak et D. Schlumberger) et restitue le contexte et l'histoire de la mission, campagne après campagne (1952-55, 1964-66, 1969-73, 1975-76, 1990, 1993), en nous révélant, une fois n'est pas coutume, les coulisses de l'entreprise : aléas des nominations, obtention des autorisations de fouilles, difficultés de financement, arrêts des travaux en raison de l'instabilité politique, incertitudes, difficultés logistiques, pillage du site et gardiennage, toutes réalités auxquelles l'archéologue qui œuvre au Proche-Orient est encore confronté aujourd'hui. Suit une histoire de Cyrrhus, des origines au XII^e siècle, rédigée par E. Frézouls (p. 79-101) et qui prolonge son article fondateur publié en 1977 (*ANRW*, II, 8, p. 164-197). Possible fondation macédonienne, établie dans un espace tampon entre l'Amanus, la Commagène, le cours supérieur de l'Euphrate et la Chalcidique, la ville se caractérise, tout au long de son histoire, par sa vocation militaire : dans les guerres livrées par les Séleucides, dans le conflit romano-parthe après le désastre de Carrhae, comme lieu de garnison de la *Legio X Fretensis* – E. Frézouls suggère d'associer sa présence à l'annexion romaine de la Commagène en 17 –, comme lieu de rassemblement de troupes dans la guerre d'Arménie menée par Trajan (114, cf. l'inscription latine qui honore Marcius Turbo, *AE* 1955, 225), ce caractère militaire se traduisant comme à Apamée de Syrie dans une riche épigraphie funéraire d'époque impériale. La situation stratégique de Cyrrhus, entre Séleucie-de-Piérie, port d'Antioche et Zeugma, lieu de franchissement de l'Euphrate et partant, la Commagène et l'Arménie, décline, comme l'avait déjà noté Fr. Cumont, au tournant des II^e / III^e s., Cyrrhus perdant définitivement son rôle central après les invasions perses de la Syrie du Nord, au profit de Hiérapolis (Mambij). Les V^e et VI^e siècles sont essentiellement éclairés par l'épigraphie et les témoignages de Théodoret et de Procope d'après qui Cyrrhus doit à Justinien de s'être relevée ; cette renaissance de courte durée ne permet cependant pas d'enrayer ce que E. Frézouls présente très classiquement comme un déclin, au VII^e s., sous les poussées perses puis arabes. On regrettera que la synthèse, essentiellement fondée sur les sources littéraires, épigraphiques et numismatiques, ne s'articule guère sur les travaux archéologiques de l'auteur. Les éditeurs ont pris soin de signaler les compléments bibliographiques les plus indispensables. Ajoutons encore, pour les monnayages de Cyrrhus d'époque impériale, Kevin Butcher, *Coinage in Roman Syria, Northern Syria, 64 BC – AD 253*, Londres, 2004, p. 441-444 et Pl. 26. E. Frézouls signe ensuite une longue et dense description architecturale du théâtre (p. 105-173). L'édifice, articulé sur un axe majeur nord-sud, est semi-adossé à une pente naturelle ; il a conservé son *maenianum* inférieur mais les substructures de ses gradins supérieurs – dont un ambulacre probablement voûté – ont disparu. L'*orchestra* présente un diamètre de 25 m, celui de la *cavea* approchant les 115 m, la capacité de l'édifice étant évaluée à près de 20 000 spectateurs. Le bâtiment de scène qui s'étend sur toute la largeur de l'édifice intègre symétriquement de part et d'autre de la scène des escaliers d'accès en L vers les

parodoi, deux cages d'escalier et deux pièces connexes, « foyer » et latrines. Les circulations, adductions et évacuations sont traitées en détail. Dans le cours de cette riche description, E. Frézouls signale divers indices de transformation et de réaménagements mais le lecteur peine à en saisir la nature précise et la chronologie relative. Sa disparition soudaine nous prive hélas d'une étude approfondie du décor architectural, des données chronologiques et des *comparanda*, le théâtre étant daté sans véritable argumentaire de la seconde moitié du II^e s (p. 169-170). Suivent donc cinq contributions dans lesquelles les équipes de la mission libano-syrienne s'emploient à éclairer, compléter ou corriger les données présentées. Sophie Binnering présente une excellente analyse actualisée des vestiges de décor architectural du théâtre, sur base des archives d'E. Frézouls et de ses propres observations de terrain (p. 177-224). Ce travail, qui constitue un préalable à un projet d'anastylose, permet, en dépit du pillage intensif de la ruine, de restituer un front de scène à deux registres (sans exclure cependant la possibilité d'en restituer un troisième) et les ordres associés aux cinq exèdres de plan alternativement incurvé et quadrangulaire de la *scaenae frons*. La typo-chronologie des décors n'est pas abordée à ce stade du travail. Suit un volumineux et remarquable catalogue des blocs reprenant descriptif, photographies et relevés (p. 225-364). Ensuite, et à son habitude, J.-Cl. Bessac présente une étude technique fouillée des matériaux lithiques et de la mise en œuvre du chantier de construction (p. 365-403). S'ensuit une présentation détaillée de la taille et de la distribution des matériaux utilisés en fonction de leurs qualités propres, en lien avec les carrières supposées ou reconnues, situées à proximité du chantier. Le dossier se referme sur une utile description des pierres ornementales retrouvées, en dépit d'importants *spolia*, marbres cipolins d'Eubée, granites de Troade et d'Assouan. Frédéric Alpi publie pour sa part sept inscriptions attributives (dont la graphie oriente vers la seconde moitié du III^e siècle) et un graffiti grecs (p. 405-410). Enfin, Zeina Fani signe le catalogue commenté de trente fragments sculptés découverts dans le théâtre (p. 411-427). On le voit, l'ouvrage constitue donc la première livraison d'une documentation en cours d'analyse et qui appelle encore à être intégrée dans une réflexion élargie, à la fois à l'archéologie et à l'histoire du site, recherche à laquelle sera consacré un autre volume. Ajoutons que le livre s'ouvre sur une brève notice biographique et la bibliographie syrienne d'E. Frézouls ; il se referme sur une bibliographie, un glossaire des termes du théâtre (avec traduction arabe), et un important volet en arabe comprenant de longs résumés de ses principaux articles (p. 443-522). Un premier pas donc, encourageant et très prometteur.

Laurent THOLBECQ

Georges TATE, Maamoun ABDULKARIM, Gérard CHARPENTIER, Catherine DUVETTE & Claudine PIATON, avec la collaboration de Pierre BILDGEN, Olivier CALLOT, Pierre-Louis GATIER & Alice NACCACHE, *Sergilla. Village d'Apamène. Tome I : Une architecture de pierre*. Beyrouth, Presses de l'Institut français du Proche-Orient, 2013. 2 vol. ; vol. 1 (texte), 624 p., vol. 2 (planches) 248 ill., 29 dépliants réunis en coffret. (BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 203). Prix : 125 €. ISBN 978-2-35159-393-6.

est également intéressant au plan de la restauration : la description minutieuse des différents traitements apportés à la mosaïque se lit aisément à la lumière des illustrations qui l'accompagnent. Les photographies sont de bonne qualité, tant celles qui remontent à 1910 que les plus récentes, faites *in situ*. Au total, même si l'étude iconographique – trop superficielle, pour les animaux des *venationes*, par exemple – déçoit un peu, le livre garde toute sa valeur comme témoignage d'un sauvetage réussi.

Janine BALTJ

Janine BALTJ, *Les mosaïques des maisons de Palmyre*. Beyrouth, Institut français du Proche-Orient, 2014. 1 vol., 70 p., 45 fig. n/b et 8 pl. couleur (BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 206 ; INVENTAIRE DES MOSAÏQUES ANTIQUES DE SYRIE, 2). Prix : 38 €. ISBN 978-2-35159-702-6.

En 2003 la mission polonaise mettait au jour, à mi-parcours de la grande colonnade, dans un îlot largement remanié à l'époque byzantine, un exceptionnel pavement mosaïqué représentant, selon l'interprétation convaincante de M. Gawlikowski, le triomphe d'Odeinath et de son fils Hairan / Hérodien sur les Perses (260-267). Jusqu'à cette date, le corpus des mosaïques de Palmyre se limitait à quelques tapis géométriques et figurés, découverts lors de travaux de dégagement réalisés par Raymond Duru, entre 1939 et 1941, à une cinquantaine de mètres à l'est du temple de Bél. Deux maisons, peut-être réunies à un moment de leur histoire, dont le plan reste incomplet et qui suivent une orientation différente de celle du temple, présentaient en effet quelques tapis mosaïqués ; ils figurent, d'une part, une version locale du concours de beauté opposant Cassiopée aux Néréides et, d'autre part, l'épisode de la ruse d'Ulysse arrachant au son du cor Achille travesti à la cour de Lycomède. La découverte de la « mosaïque d'Odeinath » et l'apparition de nouveaux parallèles à Nea Paphos et à Zeugma en particulier permettent à Janine Balty d'améliorer les descriptions et les interprétations avancées en 1977 par Henri Stern dans *Les mosaïques des maisons d'Achille et de Cassiopée à Palmyre*, Paris (BAH 107) ; la recherche relaye ainsi la contribution fondamentale de J. Ch. Balty « Une version orientale méconnue du mythe de Cassiopée », publiée en 1981 dans L. Khahil et Ch. Augé, *Mythologie gréco-romaine, mythologies périphériques, études d'iconographie*, Paris, p. 95-106, et complète utilement une première réévaluation du dossier présentée en avril 1992 lors du colloque *Palmyra and the Silk Road* (1996). À l'heure où les mosaïques de Syrie subissent la convoitise des pilleurs, des receleurs et des collectionneurs, ce travail permet de rendre vie au projet d'*Inventaire des mosaïques antiques de Syrie*, engagé en 1990 par l'Institut français d'archéologie du Proche-Orient et dont cet ouvrage constitue le deuxième fascicule prometteur. Les panneaux publiés ici ont été très détériorés par l'incendie qui détruisit en 273 les bâtiments dans lesquels ils furent découverts ; partiellement dénaturés par des restaurations maladroites, ils sont répartis entre les musées de Palmyre et de Damas et pour certains perdus ; le fascicule reproduit donc une documentation réunie en son temps par Henri Stern. On regrettera seulement que les mosaïques recomposées graphiquement sur la base de ces documents n'aient pas été intégrées dans le plan général de la villa (fig. 2) et que le panneau figurant l'épisode d'*Achille à Skyros* n'ait pas été reproduit au trait, ce qui en aurait

facilité la lecture. Le *Jugement des Néréides* prend place dans un tapis circulaire inscrit dans un carré qui constitue la projection au sol d'une coupole. Cette disposition et la présence dans les écoinçons des *Tropai* saisonnières (solstices et équinoxes) orientent l'étude iconographique vers une interprétation cosmologique : Poséidon qui domine la scène du jugement, symbolise, dans cette version orientale du mythe de Cassiopée, le triomphe du cosmos sur le monde agité des Néréides. L'apparition de nouveaux parallèles iconographiques permet de la même manière d'améliorer la lecture de l'épisode d'Achille à la cour de Lycomède. L'étude stylistique suggère de rapprocher les tapis de ces deux maisons de celui découvert par l'équipe polonaise au centre-ville, de dater en conséquence cette production mosaïquée palmyrénienne des années 260-270, et d'en attribuer la paternité à des ateliers antiochéens plutôt qu'éméséniens, en raison de la mainmise politique de Palmyre sur Antioche à cette date précise. L'intérêt du dossier réside enfin dans la lecture néo-platonicienne des représentations figurées, la victoire de la Beauté (de Cassiopée) et l'épisode d'Achille se dé faisant de ses vêtements féminins symbolisant l'une et l'autre la libération de l'âme de son enveloppe charnelle. J. Balty conclut cette belle démonstration par un tableau particulièrement évocateur du contexte artistique et intellectuel prévalant à cette époque en Syrie, autour des figures d'Amélius Gentilianus, disciple de Plotin installé à Apamée en 269 et de celle de Longin, établi à Palmyre, vers 267/268, à l'appel de la reine Zénobie. On attend avec impatience le troisième fascicule annoncé, consacré au catalogue raisonné des mosaïques de Maarat al-Numan.

Laurent THOLBECQ

Cécile BATIGNE VALLET (Ed.), *Les céramiques communes dans leur contexte régional : faciès de consommation et mode d'approvisionnement*. Actes de la table ronde organisée à Lyon les 2 et 3 février 2009 à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2012. 1 vol., 330 p., 150 ill. n/b, 8 ill. couleur. (TRAVAUX DE LA MAISON DE L'ORIENT, 60) Prix : 38 €. ISBN 978-2-35668-024-2.

Ce livre résulte d'une table ronde tenue en 2009. Outre une préface (p. 9-10), une introduction présentant les objectifs de la rencontre (p. 11-17), et une conclusion de C. Raynaud (p. 321-323), il est riche de seize textes, portant principalement sur la Gaule ; les communications traitent d'un sujet longtemps négligé mais qui est désormais au centre de toutes les attentions, la céramique de cuisine, évidemment moins attrayante que la sigillée, les vases ornés ou inscrits. Pourtant, par son caractère indispensable et universel, elle a de tout temps constitué l'essentiel de l'équipement céramique domestique de chaque maison, qu'elle soit riche ou pauvre. À ce titre, ces objets ouvrent des perspectives nombreuses, non seulement classificatoires et typologiques, mais aussi sur des aspects technologiques, notamment l'étude de la résistance du mobilier aux chocs thermiques lors de leur utilisation culinaire, sur l'évolution des coutumes alimentaires, sur le commerce à courte ou longue distance, sur les questions du stockage des denrées et de leur usage quotidien, sur les transmissions culturelles et alimentaires d'une région et d'une période à une autre, sur les usages différenciés en

Karin BARTL & Michel AL-MAQDISSI (Ed.), *New Prospecting in the Orontes Region, First Results of Archaeological Fieldwork*. Rahden, Marie Leidorf, 2014. 1 vol., 161 p., ill. n/b et coul. (ORIENT-ARCHAEOLOGIE, 30). Prix : 54,80 €. ISBN 978-3-89646-660-0.

Le segment syrien de la vallée de l'Oronte a fait l'objet d'un programme de prospections intensives, mis en œuvre ces dix dernières années par diverses équipes syro-internationales, sous l'égide de la Direction générale des Antiquités et des Musées. Ce recueil d'articles, rédigés en français et en anglais, avec de courts résumés en arabe, vise à en faire état. D'emblée, M. al-Maqdissi, principal instigateur du projet, et E. Ishaq, cadrent le propos dans une utile chronique des travaux de terrain menés depuis la fin du XIX^e siècle dans la haute-vallée de l'Oronte, entre la côte (plaine du 'Akkar, trouée de Homs) et la steppe orientale. Cinq articles synthétisent les résultats obtenus sur les différents segments prospectés ; ils sont dus à une équipe syro-libano-espagnole dans la trouée de Homs, syro-anglaise pour le secteur Homs – Rastan, syrienne pour la steppe orientale, syro-allemande pour la région de Hama et syro-canadienne pour le segment apaméen ; ces prospections couvrent toutes les périodes d'occupation humaine (du Paléolithique à l'époque islamique) et leur présentation est généralement accompagnée d'éléments de cartographie synthétique ou analytique. L'image qui en découle pour l'époque classique se caractérise par une explosion du nombre de sites à partir de l'époque hellénistique, l'occupation ne se limitant plus aux tells, même nombreux, mais s'étendant à l'ensemble du territoire, autour de nouveaux centres urbanisés égrenés le long de la vallée (Laodicée du Liban/Tell Nebi Mend, Émèse/Homs, Aréthuse/Rastan, Epiphania/Hama, Larissa/Shayzar et Apamée/Qala'at al-Madiq) ; ils témoignent d'un effort intense et généralisé de mise en valeur et d'exploitation des ressources agricoles et halieutiques. Plusieurs études ponctuelles complètent le propos. Pour le monde classique, M. Abdulkarim tente de caractériser l'occupation de la vallée moyenne de l'Oronte à l'époque romaine, articulant essentiellement son discours sur l'analyse géomorphologique de J. Weulersse (1940) et sur le témoignage de Strabon ; pour cette source, on renverra aux récents commentaires de Stefan Radt, *Strabons Geographika*, 8, 2009, et, plus largement pour l'Apamène, aux articles fondamentaux de J. et J.-Ch. Balty, commodément réunis en un recueil publié en 2014 à Bruxelles *Apamée et l'Apamène antique. Scripta varia historica* (avec *addenda* et *corrigenda*). M. Gschwind revient sur une prospection réalisée entre 2005 et 2007 autour du camp de Raphanée, siège de la *legio III Gallica* et lieu de la proclamation d'Elagabal. Deux noyaux urbains ont été identifiés, couvrant pas moins de 75 ha ; l'absence quasi totale de céramique d'époque hellénistique et l'apparition soudaine et massive de matériel du I^{er} siècle témoignent de l'implantation *ex nihilo* de la forteresse légionnaire, sur un nœud routier stratégique, en bordure du territoire éméésien. Des prospections géophysiques ont révélé la localisation de ce camp, une partie de son plan ainsi que la limite occidentale de la ville romano-byzantine qui s'est développée à sa suite. M. Grawehr présente de son côté le projet très prometteur mais malheureusement avorté d'étude archéologique de la ville basse de Larissa, au pied de la citadelle de Shayzar : les travaux se limitent pour l'heure à un test très localisé de prospection géomagnétique (2007) et à un sondage (2010) dont le détail n'est pas présenté. La brève évocation de l'histoire du site, basée sur les sources littéraires,

est cependant utile. Le volume se referme par une brève présentation du palais du gouverneur ottoman de Hama, As'ad Basha al-'Azem de Hama (1740), dans le cadre d'un projet d'inventaire des monuments architecturaux de la vieille ville ; le recours aux documents de l'époque mandataire restera fondamental dès lors que la ville a connu plusieurs phases de destructions radicales durant ces trente-cinq dernières années. Compte tenu des circonstances, ce petit volume rend un émouvant hommage à une région meurtrie, au patrimoine et au potentiel archéologique exceptionnels. C'est dire l'impatience avec laquelle on attend la publication des actes du colloque « *La géographie historique de la Moyenne vallée de l'Oronte de l'époque d'Ébla à l'époque médiévale* », organisé en décembre 2012 à Paris par D. Parayre.

Laurent THOLBECQ

Adolf HOFFMANN & Claudia BÜHRIG (Ed.), *Forschungen in Gadara/Umm Qays von 1987 bis 2000*. Rahden, Marie Leidorf, 2013. 1 vol., 173 p., nombr. ill., 1 plan dépliant. (ORIENT-ARCHÄOLOGIE, 28, GADARA, 2). Prix : 54,80 €. ISBN 978-3-89646-658-7.

Le nom de Gadara est attaché à plusieurs poètes, philosophes ou rhéteurs grecs de renom, en particulier au premier siècle avant notre ère : Méléagre, auteur d'épigrammes, Philodème qui doit sa célébrité aux fameux papyrus d'Herculanum ou, toujours à titre d'exemple, Théodore, précepteur de Tibère à Rhodes, si l'on en croit Suétone (cf. les recensions dans ce volume *AC* 84 [2015] de J. Geiger, *Hellenism in the East. Studies on Greek Intellectuals in Palestine*, p. 367-369 et de F. Woerther, *Apolodote de Pergame. Théodore de Gadara. Fragments et témoignages*, p. 310-312). Mais que connaît-on de la cité qui a, un temps, abrité ce foyer intellectuel de premier ordre ? Située à l'extrémité nord-ouest de l'actuelle Jordanie, elle occupait un promontoire stratégique dominant à la fois le fleuve Yarmouk (le *Hieromix* de Plinie, V, 16, 1) et le lac de Tibériade. Cette position clef explique qu'elle ait été l'objet de convoitises et l'enjeu de nombreux conflits armés mettant aux prises les pouvoirs qui ont tenté de dominer la région à l'époque hellénistique. Les fouilles effectuées par nos collègues allemands ont permis d'éclairer plusieurs de ces événements traumatiques, d'établir la nature de l'établissement et les étapes de son développement (siège de garnison, acropole et sanctuaire hellénistiques, ville impériale puis chrétienne) et, par les études de matériel, d'intégrer Gadara aux réseaux économiques – et partant culturels – régionaux et de longue distance. L'ouvrage d'Adolf Hoffmann et Claudia Bürig, dont la publication a été longuement différée, réunit cinq contributions, suivies de résumés en anglais et en arabe, et une bibliographie très complète qui constituent un excellent état de la question. Dans un article particulièrement riche, A. Hoffmann brosse l'histoire du site en s'appuyant sur les principaux résultats de la fouille (p. 2-33) : sont évoqués l'établissement ptolémaïque non retrouvé mais dont témoigne un important dépotoir de la fin du III^e s., la forteresse séleucide dont les remparts remontent au premier quart du II^e s. av. n.è., des destructions, reconstructions et extensions intervenues sur les murailles, un des épisodes correspondant à la prise de la ville par l'hasmonéen Alexandre Jannée en 82 dont la politique de judaïsation forcée explique sans doute l'émigration de la génération d'intellectuels grecs évoqués plus haut. La fouille

and Lingones in Gaul, catalogued and commented by Y. Le Bohec; in the second, it is pointed out with remarkable intuition by M. Coltelloni-Trannoy, who discusses the percolation of the Greek language into Latin in a variety of contexts, as is particularly clear in inscriptions on mosaics from Roman Africa. One may hope that other academic circles that had contact with the figure and legacy of A. Laronde in Cyrenaica, Tripolitania and other regions of the ancient world will also honour the memory of this eminent scholar in an equally worthy manner.

Jerzy ŻELAZOWSKI

David BLACKMAN, Boris RANKOV, Kalliopi BAIKA, Henrik GERDING & Jari PAKKANEN, *Shipsheds of the Ancient Mediterranean*. Cambridge, Cambridge University Press, 2013. 1 vol., XXII-597 p., nombr. ill. Prix : 110 £. ISBN 9781107001336.

Jusqu'à la publication par M.-Ch. Hellmann d'un excellent chapitre consacré aux arsenaux (*L'architecture grecque. 3. Habitat, urbanisme et fortifications*, Paris, Picard, 2010, p. 360-374 ; *AC* 81 [2012], p. 557), les infrastructures portuaires militaires passaient à juste titre pour le parent pauvre de l'architecture grecque. Et pour cause : la compréhension des ports, ensablés ou sous eaux et dont les vestiges étaient le plus souvent limités à leurs éléments rupestres, échappait largement. Le développement de l'archéologie sous-marine et de programmes de recherche spécifiques menés par de nombreuses équipes permet aujourd'hui une première réflexion d'ensemble. On la doit à plusieurs spécialistes, David Blackman qui compte à son actif une quarantaine d'années de recherches de terrain dans le domaine, Boris Rankov, impliqué dans la construction de la trière « Olympias » et Kalliopi Baika, auteur d'une importante thèse sur le port de Corfou ; aidés de deux collègues scandinaves, ils produisent ici un volume important qui constitue une synthèse fondamentale sur le sujet. Si l'on s'en tient à son titre, l'ouvrage traite des « Shipsheds » de la Méditerranée, c'est-à-dire des loges ou hangars à bateau, les « Schiffshäuser », *néôria* grecs ou *navalia* romains. Le focus sur ces structures souvent évanescents (loges et cales de halage), généralement séparées par des rangées de colonnes supportant la toiture, permet d'engager une série de discussions sur l'intégration topographique des ports de guerre dans les fortifications et les grilles urbaines, la restitution des élévations des hangars, le coût de la construction de l'arsenal, la chronologie des infrastructures, les tailles et types de bateaux ainsi protégés... En dépit du titre générique, les infrastructures romaines – largement méconnues il est vrai – ne sont guère traitées ; on renverra pour celles-ci aux publications parues dans la foulée des travaux menés sur et autour du *portus* de Rome (S.J. Keay, *Portus and its Hinterland. Recent Archaeological Research*, Londres, 2011 ; *Rome, Portus and the Mediterranean*, Londres, 2012 ; *AC* 83 [2014], p. 202). L'ouvrage est divisé en deux parties ; la première compte treize études synthétiques (p. 1-259), la seconde propose un important catalogue de sites (p. 230-586). Les études portent sur l'historique de la recherche (p. 4-15), l'apport des sources littéraires et épigraphiques d'époque classique et hellénistique (p. 16-29), l'arsenal romain dans les sources textuelles, numismatiques, iconographiques et archéologiques (p. 30-54), une estimation des coûts de construction (p. 55-75), une tentative de rapprochement typologique du navire de guerre et de son abri (p. 76-101), les infrastructures et techniques de mises à l'eau et en cale sèche

(p. 102-123), les rampes et les substructures (p. 124-140) et traitent, dans un chapitre particulièrement nourri, des superstructures (p. 141-184) ; suivent deux études sur l'articulation topographique de l'arsenal et des quais (p. 185-209), sur les aspects défensifs et sa relation parfois privilégiée avec l'agora (p. 210-230) ; une dernière étude porte enfin sur la typologie des points d'appui à la navigation, installations plus modestes que les complexes portuaires majeurs (p. 231-253). En ressort un inventaire particulièrement saisissant de sites et de questions liées à la nature et à la taille de ces établissements, à leur distribution géographique et à leur architecture. Samos n'est ainsi plus l'unique base navale d'importance du VI^e s., et Athènes ne fait que suivre au début du siècle suivant un mouvement général, à la suite d'Abdère ou de Thasos par exemple. Pour l'époque hellénistique, l'archéologie complète les données littéraires et témoigne de manière spectaculaire du développement fulgurant des flottes de Rhodes et de Carthage. Elle révèle aussi quelques-uns des sites relais, modestes mais indispensables aux grandes puissances maritimes du temps, à titre d'exemple Oiniadai – l'un des ports de guerre les mieux conservés du monde antique – pour Athènes, ou Eulimna pour Rhodes. La seconde partie consiste en un impressionnant catalogue de sites, des plus grands, comptant plus de 200 navires (Athènes, Carthage, Syracuse et Corfou) aux plus modestes (comptant une ou deux embarcations), en passant par des infrastructures de taille moyenne (e.g. Aiginai, Cos, Kition), ce qui permet d'en saisir à la fois la variété et l'importance. Ce catalogue est distribué de manière originale entre vingt-quatre installations portuaires militaires assurées, sept probables, vingt possibles, dix-sept peu vraisemblables et une à rejeter. Ajoutons que la notice « Piraeus » tire largement parti des fouilles de l'Institut danois d'archéologie d'Athènes : Bjørn Lovén, *The Ancient Harbours of the Piraeus. Vol. 1.1. The Zea Shipheds and Slipways: Architecture and Topography* et de Bjørn Lovén & Mette Schaldemose, avec la collaboration de B. Klejn-Christensen & M.M. Nielsen, I.2., *The Ancient Harbours of the Piraeus. Vol. 1.2. The Zea Shipheds and Slipways: Finds, Area 1 Shiphed Roof Reconstructions and Feature Catalogue*, Aarhus, Institut danois d'Athènes, 2011 (2012), volumes pour lesquels on se référera à la notice 2013.142 de la *Bibliographie de l'architecture grecque* de M.-Ch. Hellmann et au compte rendu *AC* 83 (2014) p. 201. Le volume se clôture par un index (p. 587-597). On l'aura compris, l'ouvrage de D. Blackman et B. Rankov occupe, et occupera longtemps, une place majeure dans le domaine des installations maritimes grecques.

Laurent THOLBECQ

Dominique GARCIA, *La Celtique méditerranéenne. Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence. VIII^e-II^e siècles av. J.-C.* Arles, Errance, nouvelle édition revue et augmentée, 2014. 1 vol., 248 p., nombr. ill. (COLLECTION LES HESPÉRIDES). Prix : 32 €. ISBN 978-2-87772-562-0.

En 2004 paraissait chez le même éditeur la première édition de la *Celtique méditerranéenne*. Dix ans, c'est peu, mais mesuré à l'aune d'une activité archéologique bourdonnante, c'est plus qu'il n'en faut pour remesurer la dynamique des processus d'urbanisation dans la Provence protohistorique. La déconstruction des idées reçues reste d'actualité face aux prétentions identitaires de certains courants pan-celtiques

justice (dans l'exèdre), à consulter des œuvres littéraires (dans les niches de la salle principale) ou, les trois à la fois ? Qui pouvait consulter ces documents ? S'agit-il d'un édifice public, semi-public, privé ou semi-privé ? Et ainsi de suite, sans parvenir à trancher. La deuxième partie de la monographie nous paraît illustrer le danger qui consiste à enfermer son raisonnement dans une approche typologique exclusive, qui devrait rester un outil de compréhension flexible et non une classification rassurante parce que définitivement établie. Le propos d'une telle monographie – qui, pour ce qui est de l'étude architecturale de l'édifice, reste remarquable – n'est évidemment pas d'offrir une vaste étude typologique. Il convient néanmoins de ne pas enfermer le lecteur dans *une certaine idée* de la bibliothèque romaine provinciale d'époque impériale, caractérisée par un type fixe, en lien avec la métropole, mais de laisser aussi libre cours aux expressions architecturales régionales dont l'Asie Mineure regorge à la période romaine.

Julian RICHARD

Laurence CAVALIER, Raymond DESCAT & Jacques DES COURTILS (Ed.), *Basiliques et agoras de Grèce et d'Asie Mineure*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol., 307 p., nombr. ill. (MEMOIRES, 27). Prix : 50 €. ISBN 978-2-35613-064-8.

Ce volume réunit une quinzaine de communications présentées à l'occasion de deux journées d'études consacrées à l'architecture publique d'Asie Mineure, organisées à Bordeaux à propos des basiliques civiles (2007) et à l'IFEA d'Istanbul autour des agoras (2010). Il présente les travaux menés par diverses équipes sur des espaces et des bâtiments qui comptent pour certains parmi les plus emblématiques de leur catégorie (e.g. les basiliques d'Aphrodisias, de Hiérapolis de Phrygie et de Magnésie du Méandre). En cela, il constitue comme l'indique Pierre Gros, le prolongement de la réunion de Berlin (2003) *Die griechische Agora* publiée en 2006 par Wolfram Hoepfner et Lori Lehmann ; on lui ajoutera désormais les colloques d'Athènes (2009) : Véronique Chankowski & Pavlos Karvonis, *Tout vendre, tout acheter. Structures et équipements des marchés antiques*, Bordeaux, 2012 ; de Kos (2011) : Angeliki Giannikouri, *The Agora in the Mediterranean from Homeric to Roman Times*, Athènes, 2011 et, pour l'Occident grec, le volume dirigé par Carmine Ampolo, *Agora greca e agorai di Sicilia*, Pise, 2012. Dans son introduction à la première journée, P. Gros souligne d'emblée à la fois les spécificités de la basilique micrasiatique (comme son allongement marqué par rapport aux basiliques occidentales) et les interactions typologiques décelables entre les productions des deux régions (ainsi de l'introduction à l'une des extrémités du bâtiment d'une salle annexe destinée à abriter, à l'instar de la basilique de la « Staatsmarkt » d'Éphèse ou de la « salle du colosse » dans le portique occidental du forum d'Auguste, des effigies de l'empereur, de sa famille ou de son *genius*). Et de souligner une autre spécificité orientale d'époque impériale, la survivance récurrente d'activités gymnasiales à proximité du binôme basilique / agora. Les dossiers visent donc à élucider la ou les fonctions d'un certain nombre de bâtiments (e.g. à Philippes, Xanthos, Tlos), à restituer leur élévation sur base de données parfois ténues (Magnésie du Méandre, agora de Smyrne), de suggérer des modèles ou des filiations. P.D. Scotton établit ainsi, par une étude des rapports de proportion en plan de l'édifice, un lien formel entre la « basilique

julienne » de Corinthe et le schéma vitruvien mis en œuvre dans la basilique de Fano ; il s'appuie en cela sur un long listing (54 pages !) de mesures de basiliques du type occidental, hélas invérifiables dès lors que la bibliographie fait défaut et qui aurait, me semble-t-il, avantageusement trouvé place en annexes (CD ou en ligne). M. Sève et P. Weber éclairent l'état antonin du forum de Philippes et reconnaissent la difficulté à saisir son état du Haut-Empire. Ph. Stinson présente dans le détail l'architecture et le programme décoratif de l'exceptionnelle basilique d'Aphrodisias (146 m x 29 m) et son intégration aux programmes urbanistiques successifs qui jalonnent les cinq siècles de son histoire (de 100 à 600 de n.è.), parmi lesquels l'impressionnante recomposition de sa façade nord au début du IV^e siècle. F. d'Andria et M. Pia Rossignani reviennent sur la non moins exceptionnelle *stoa-basilikè* bordant l'agora nord de Hiérapolis de Phrygie (280 m x 18 m), du début du II^e s. à sa destruction dans la seconde moitié du IV^e siècle. Dans un article que des illustrations complémentaires du contexte n'auraient pas desservi (voir l'illustration p. 249, fig. 13), L. Cavalier traite diverses séries de chapiteaux de l'agora d'Izmir, certaines étant attribuables à une basilique des II^e et III^e siècles. Elle complète ainsi, à la suite de nouvelles fouilles, la série discutée par R. Naumann et S. Kantar, *Die Agora von Smyrna*, dans *Kleinasien und Byzanz*, Berlin 1950, p. 69-114. L. Cavalier présente par ailleurs les résultats de fouilles effectuées sur l'agora supérieure de Xanthos et une première restitution d'un *porticus triplex* de la seconde moitié du II^e siècle (*ca.* 75 m x 18 m), dépourvu de mur de fond, et flanqué d'une pièce axée de 10 m x 18 m (dans l'esprit du *chalcidicum* ?) communiquant par une triple arcade avec la « basilique » (mais en est-ce une ? voir les remarques de P. Gros p. 201 et le repentir de L. Cavalier p. 251). S. Hakan Öztaner livre une belle présentation de la basilique civile de Magnésie du Méandre (78 m x 30 m, seconde moitié du II^e s.), accessible depuis l'agora par son petit côté nord, dans une articulation topographique comparable à celle d'Aphrodisias. La seconde partie du volume est consacrée aux agoras. P. Marchetti analyse les monuments romains républicains et augustéens de l'agora d'Athènes dans la continuité fonctionnelle des monuments financés par les Attalides et les Ptolémées à l'époque hellénistique ; pour ce faire, il réhabilite l'hypothèse ancienne de H.A. Thompson et R. Wycherley (*The Athenian Agora*, XVI, 1972) pour qui la « Middle Stoa », « la South Stoa II » et le « Square Building » relèvent de la typologie du gymnase et sont à identifier au *Ptolémaion* (Pausanias, I.17.2), proposition qui ne manquera pas de relancer les débats. Dans une importante contribution sur la genèse du *macellum*, Jean-Yves Marc présente dans le détail les états hellénistique et haut-empire d'un *macellum* situé en bordure méridionale de l'agora de Thasos ; il souligne combien son articulation topographique sur le grand autel hellénistique et l'*hestiatorion* de l'agora renvoie aux dispositifs canoniques de la « cuisine du sacrifice » mis en évidence en Occident par W. Van Andringa ; la précocité de cet exemple thasien nourrit par conséquent un important débat sur l'antériorité possible du modèle grec sur le modèle romain. J.-Y. Marc revient ainsi sur la présence assurée à Priène, et possible à Milet, d'un *macellum* dès le troisième siècle av. n.è. et sur la création dans ces cités côtières de places commerciales distinctes de l'agora civile et politique ; il souligne enfin le rôle essentiel joué par la Macédoine, tant dans la définition fonctionnelle et spatiale du *macellum* que dans sa diffusion vers l'Occident. L. Cavalier traite ensuite de structures qu'elle qualifie de « portiques à sous-sols adossés » – des portiques reposant sur

des cryptoportiques hors sol (le *Marktbau*) –, bordant certaines agoras micrasiatiques aux époques hellénistique et impériale. Elle complète ainsi les séries établies par R. Martin (1951) et H. Lauter (1970 et 1986), par les exemples hellénistiques de Lyrbè-Séleucie, Selgé et Pednelissos (Pisidie). À Izmir, l'existence d'un portique hellénistique, servant de substructure au complexe romain actuellement visible, est avancée sur base de sondages, suivant un développement identifié à Aspendos. La persistance du modèle à l'époque impériale est explorée, les « portiques à sous-sols adossés » étant ici surmontés de dispositifs à trois nefs (Xanthos, Tlos). Il est enfin suggéré que ces dernières substructures ont pu, comme à Aspendos, servir d'entrepôts à céréales destinées au ravitaillement public local. M. Mathys revient sur les agoras de Pergame ; elle récuse la distinction traditionnelle établie entre « agora d'État » (l'agora haute) et agora commerciale (agora basse) induite par la situation topographique des deux espaces, le premier, intégrant le sanctuaire de Zeus fondé par Attale I^{er} à proximité des *basileia*, le second situé en ville basse, aux abords de la principale porte de la ville et accessible aux charrois. Elle rappelle que du strict point de vue de l'épigraphie, la distribution spatiale des dédicaces civiles (par ex. des agoronomes) ne permet pas de distinguer les deux agoras, pas plus qu'elle ne les distingue d'autres espaces de représentation politique, qu'il s'agisse du sanctuaire d'Athéna ou des gymnases de la ville. Dans un article qui aurait mérité plus de soin éditorial, N. Arslan et K. Eren présentent les résultats de fouilles menées sur l'agora d'Assos qui ont mis au jour un état de portique remontant au IV^e siècle av. n.è., antérieure donc à l'influence prêtée à l'architecture attalide sur les productions de Troade. Dans un bel article de synthèse, J. des Courtils propose une réflexion élargie sur les « lieux de rassemblement public » en Lycie, et l'apparition concomitante des institutions et des espaces publics de type grec dans une région longtemps restée à l'écart de leur influence. Il souligne la modestie des espaces de rassemblement, établis sous les régimes dynastiques à proximité de piliers funéraires et de la résidence de l'autorité locale, de nature plus religieuse et/ou funéraire que politique. Il observe l'absence généralisée d'espaces monumentaux publics sous les dominations lagide et rhodienne, les espaces politiques au sens grec n'apparaissant qu'après la libération romaine de la Lycie (166) ; ils prennent la forme de théâtres, confédéral et prestigieux au Létôn, ou en matériaux légers (*ikria* sur soubassement de pierres) pour le premier théâtre de Xanthos ; ce dernier est érigé à proximité d'une agora dont l'état hellénistique est peu tangible mais qui connaîtra d'importants développements monumentaux à l'époque impériale. L'analyse est élargie à d'autres sites lyciens (Kadyanda, Termessos, Andriakè) et carien (Loryma). R. Descat clôture cette seconde partie par quelques conclusions de synthèse. Au final, l'ouvrage constitue un recueil de dossiers, parfois importants, qui appelleront, on s'en doute, de nombreux développements. Pour le détail, on regrettera un certain caractère disparate dans l'organisation du volume et quelques contradictions internes, auxquelles il était cependant possible de remédier ; rien n'interdisait par ailleurs de présenter ces travaux en ordre inverse de la tenue des colloques : un volume « Agoras et basiliques civiles de Grèce et d'Asie Mineure » aurait parfaitement fait sens et respecté la chronologie des dossiers exposés.

Laurent THOLBECQ

traite des honneurs divins rendus à Auguste après son décès (A. Lo Monaco). Seul minime regret, que les masques du théâtre de Marcellus et la douzaine de reliefs historiques distribués entre Budapest et Cordoue et représentant la bataille d'Actium, deux ensembles méconnus que l'exposition contribue précisément à sortir de l'ombre, soient si mal illustrés. Sous les modestes atours d'un catalogue d'exposition, un état de la question, excellent et d'une grande richesse. Laurent THOLBECQ

Marie DEMELENNE & Gilles DOCQUIER, *Trésor ? / Trésor ! Archéologie au cœur de l'Europe*. Bruxelles, Éditions Safran, 2014. 1 vol., 316 p., nombr. ill. Prix : 24 €. ISBN 978-2-87457-073-5.

Ce joli volume a été édité à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la création des services régionaux wallons de l'archéologie, en marge d'une exposition homonyme présentée en 2014 au Musée royal de Mariemont (Morlanwez). Il rassemble une vingtaine de contributions, présentant les résultats de travaux archéologiques menés « au cœur de l'Europe », de part et d'autre de la frontière franco-belge, en l'occurrence dans le Hainaut historique et sur ses territoires adjacents, entre Meuse, Lys, Escaut et Somme. Il témoigne à la fois de la vitalité des recherches archéologiques menées en ces régions et de la richesse de leur patrimoine, des impressionnants bifaces du Paléolithique moyen aux émouvants témoignages de la Grande Guerre. Cet ouvrage grand public fait la part belle à l'artefact, témoin privilégié et médiateur involontaire d'époques révolues, en regard duquel sont exposées diverses méthodes mises en œuvre par l'archéologue et l'historien, et quelques-unes des problématiques que ces sites et objets permettent de rencontrer. Nous limitant ici aux périodes qui intéressent le lecteur de *L'Antiquité Classique*, pointons les contributions de G. Raepsaet et M.-Th. Raepsaet-Charlier (La vie municipale et religieuse dans les cités du Nord de la Gaule), d'A. Thiébaux, I. Jadin et E. Goemaere (Des haches néolithiques à l'époque romaine), et enfin de F. Vilvolder, E. Weinkauff et F. Pigière (Des ZAC, des ZAI et des ZAP dans l'Antiquité, les artisanats de l'agglomération gallo-romaine de Liberchies). Un excellent petit livre qui intéressera l'étudiant comme l'honnête homme ; il fait honneur à la philosophie de Raoul Warocqué (1870-1917), fondateur du Musée de Mariemont, profondément attaché au rapprochement par le savoir des trésors de la terre hennuyère et de ses habitants. Laurent THOLBECQ

Marcell RESTLE & Johannes KODER, *Architekturdenkmäler der spätantiken und frühbyzantinischen Zeit im Hauran 1: Azra'a (Zora)*. Vienne, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2012. 1 CD-ROM. (VERÖFFENTLICHUNGEN ZUR BYZANZFORSCHUNG, 31). Prix : 50 €. ISBN 978-3-7001-7334-2.

Cet ouvrage, présenté sous forme de CD-ROM, constitue la publication de travaux anciennement menés par une équipe autrichienne sur quelques monuments d'Ezra', un village situé à la pointe sud-ouest du Lédja (Syrie du Sud). Comme l'indique son titre, il constitue le premier dossier d'une série à venir consacrée à l'architecture hauranaise, de l'Antiquité tardive et du début de la période byzantine. En introduction

est cependant utile. Le volume se referme par une brève présentation du palais du gouverneur ottoman de Hama, As'ad Basha al-'Azem de Hama (1740), dans le cadre d'un projet d'inventaire des monuments architecturaux de la vieille ville ; le recours aux documents de l'époque mandataire restera fondamental dès lors que la ville a connu plusieurs phases de destructions radicales durant ces trente-cinq dernières années. Compte tenu des circonstances, ce petit volume rend un émouvant hommage à une région meurtrie, au patrimoine et au potentiel archéologique exceptionnels. C'est dire l'impatience avec laquelle on attend la publication des actes du colloque « *La géographie historique de la Moyenne vallée de l'Oronte de l'époque d'Ébla à l'époque médiévale* », organisé en décembre 2012 à Paris par D. Parayre.

Laurent THOLBECQ

Adolf HOFFMANN & Claudia BÜHRIG (Ed.), *Forschungen in Gadara/Umm Qays von 1987 bis 2000*. Rahden, Marie Leidorf, 2013. 1 vol., 173 p., nombr. ill., 1 plan dépliant. (ORIENT-ARCHÄOLOGIE, 28, GADARA, 2). Prix : 54,80 €. ISBN 978-3-89646-658-7.

Le nom de Gadara est attaché à plusieurs poètes, philosophes ou rhéteurs grecs de renom, en particulier au premier siècle avant notre ère : Méléagre, auteur d'épigrammes, Philodème qui doit sa célébrité aux fameux papyrus d'Herculanum ou, toujours à titre d'exemple, Théodore, précepteur de Tibère à Rhodes, si l'on en croit Suétone (cf. les recensions dans ce volume *AC* 84 [2015] de J. Geiger, *Hellenism in the East. Studies on Greek Intellectuals in Palestine*, p. 367-369 et de F. Woerther, *Apolodote de Pergame. Théodore de Gadara. Fragments et témoignages*, p. 310-312). Mais que connaît-on de la cité qui a, un temps, abrité ce foyer intellectuel de premier ordre ? Située à l'extrémité nord-ouest de l'actuelle Jordanie, elle occupait un promontoire stratégique dominant à la fois le fleuve Yarmouk (le *Hieromix* de Plin., V, 16, 1) et le lac de Tibériade. Cette position clef explique qu'elle ait été l'objet de convoitises et l'enjeu de nombreux conflits armés mettant aux prises les pouvoirs qui ont tenté de dominer la région à l'époque hellénistique. Les fouilles effectuées par nos collègues allemands ont permis d'éclairer plusieurs de ces événements traumatiques, d'établir la nature de l'établissement et les étapes de son développement (siège de garnison, acropole et sanctuaire hellénistiques, ville impériale puis chrétienne) et, par les études de matériel, d'intégrer Gadara aux réseaux économiques – et partant culturels – régionaux et de longue distance. L'ouvrage d'Adolf Hoffmann et Claudia Bürig, dont la publication a été longuement différée, réunit cinq contributions, suivies de résumés en anglais et en arabe, et une bibliographie très complète qui constituent un excellent état de la question. Dans un article particulièrement riche, A. Hoffmann brosse l'histoire du site en s'appuyant sur les principaux résultats de la fouille (p. 2-33) : sont évoqués l'établissement ptolémaïque non retrouvé mais dont témoigne un important dépotoir de la fin du III^e s., la forteresse séleucide dont les remparts remontent au premier quart du II^e s. av. n.è., des destructions, reconstructions et extensions intervenues sur les murailles, un des épisodes correspondant à la prise de la ville par l'hasmonéen Alexandre Jannée en 82 dont la politique de judaïsation forcée explique sans doute l'émigration de la génération d'intellectuels grecs évoqués plus haut. La fouille

se distingue également par les travaux décisifs effectués sur le principal sanctuaire de la ville ; il succède dans le troisième quart du II^e s. av. n.è. à un « haut-lieu » contigu, et est implanté au pied de l'acropole et du noyau urbain, sur les vestiges d'une nécropole d'époque hellénistique ; il comprend un temple de Zeus d'ordre dorique de 20 m x 12 m environ, centré sur un impressionnant téménos de 100 x 110 m et des propylées ; donnée déterminante, le sanctuaire est détruit, tout comme l'enceinte, lors de la première révolte juive (66 de notre ère). L'archéologie ne témoigne guère des transformations intervenues dans la seconde moitié du I^{er} siècle av. n.è., après 64, seule l'adoption d'une nouvelle ère sur les frappes locales signalant l'intégration de la cité à la Décapole pompéienne, espace tampon hellénisé constitué entre la province de Syrie et les mondes juif et arabe. La ville connaît un premier développement significatif à l'époque impériale, la cité se dotant de rues à colonnades et des infrastructures classiques, parmi lesquelles un théâtre installé contre le flanc nord de l'acropole, axé sur le temple de Zeus et son temenos ; elle bénéficiera ensuite d'un second accroissement aux époques antonine et sévérienne (nouvelle porte de ville, hippodrome, odéon, nymphée, et thermes), la ville chrétienne se maintenant jusqu'aux VII^e/VIII^e siècles, date de sa destruction radicale à la suite de séismes. Les fouilles livrent donc une séquence particulièrement intéressante qui, couplées aux informations de Josèphe (*B.J.* II, 18, 1-5), permettent d'éclairer des destructions et reconstructions contemporaines intervenues dans les villes voisines de la Décapole (on pense ainsi à Gêrasa et à son sanctuaire de Zeus qui présentent une séquence significativement proche de celle de Gadara : J. Seigne, « De la grotte au périptère : le sanctuaire de Zeus à Jérash », *Topoi*, 7/2 [1997], p. 993-1004). Claudia Bührig exploite ensuite les documents cartographiques établis avant l'oblitération de certaines structures par le réinvestissement de l'acropole au début du XX^e siècle et suite à la guerre de 1967 (p. 35-52). Gerhard Jöhrens signe une stimulante étude de 134 timbres amphoriques retrouvés entre 1989 et 1997. Le matériel est à plus de 90 % rhodien, les autres amphores provenant de Cnide, Cos, Chios et Sinope. Les timbres les plus anciens, retrouvés dans un dépotoir déjà mentionné, remontent aux années 260 et 240 (période 1c), la majorité des exemplaires datant du début du II^e s. av. notre ère (période 3). Aucun timbre postérieur à la fin du même siècle (période 6) n'est attesté. Michaela Konrad étudie de son côté la céramique fine provenant de sondages stratifiés ouverts contre le rempart sud (tour 3) et dans le sanctuaire (cour et propylées) ; constituée de productions méditerranéennes et de leurs imitations locales, elle permet d'établir les séquences d'occupation du site, de l'époque séleucide à l'époque de Vespasien. Enfin, Hans-Christoph Noeske traite les 1 441 monnaies de fouille exhumées entre 1974 et 1996. Elles couvrent deux millénaires d'occupation, de l'époque hellénistique à l'époque islamique, deux tiers du lot datant de l'époque tardo-antique (Bas-Empire et époque byzantine). Les monnaies les plus anciennes sont ptolémaïques (Alexandrie), les séleucides étant elles majoritairement frappées à Damas et à Antioche, les cités côtières étant à cette époque moins représentées. Ensuite, et sans surprise, les monnaies témoignent du lien privilégié tissé entre la ville et les mondes hasmonéen puis hérodién. Pour l'époque impériale, la position de Gadara entre la côte et le camp légionnaire de Bosra, capitale de la province d'Arabie après 106, se traduit dans la circulation monétaire : bien sûr, les émissions locales dominent, immédiatement suivies en nombre par celles de Tyr, ville dont l'arrière-pays s'étend profondément en Galilée voisine, puis par celles de Bosra.

Au final, ces cinq articles livrent une moisson très instructive et nourrissent le débat de façon substantielle, y compris pour les cités voisines. Soulignons enfin le grand soin avec lequel l'éditeur rend justice à la qualité des relevés, plans et cartes, qui sont remarquables.

Laurent THOLBECQ

Silvia ROZENBERG & David MEVORAH (Ed.), *Herod the Great. The King's Final Journey*. Jérusalem, The Israel Museum, 2013. 1 vol., 300 p., nombr. ill. n/b et coul. Prix : 90 \$. ISBN 978-965-278-414-8.

Jean-Michel RODDAZ & Jean-Claude GOLVIN, *Hérode, le roi architecte*. Arles – Paris, Actes Sud – Errance, 2014. 1 vol., 165 p., nombr. ill. coul. Prix : 39 €. ISBN 978-2-87772-566-8.

Quelques mois seulement séparent la publication de ces deux ouvrages traitant des réalisations architecturales d'Hérode et constituant l'un comme l'autre un hommage appuyé à l'œuvre de l'architecte et archéologue israélien Ehud Netzer (1934-2010). Le premier est le catalogue d'une exposition conçue par E. Netzer mais que sa mort accidentelle sur le site de l'Hérodion l'empêcha de connaître ; le second est un ouvrage grand public rédigé par J.-M. Roddaz, agrémenté des exceptionnelles restitutions aquarellées auxquelles J.-Cl. Golvin nous a désormais habitué. Le catalogue de l'exposition « Herod the Great, the King's Final Journey », présentée en 2013 à Jérusalem, nous livre un état de question sur Herodium / Herodion, forteresse située en Palestine aujourd'hui occupée, à 15 km au sud de Jérusalem et fouillée par E. Netzer entre 1972 et 2010. Il y découvrait en 2007 un mausolée, aussitôt attribué – et peut-être à tort, on le verra – à Hérode le Grand ; la découverte fit grand bruit et justifia d'emblée le projet d'organiser cette exposition. Les premières contributions de l'ouvrage brossent le cadre historique : dans la foulée de la rencontre homonyme de 2005 (Leyde, 2009), J. Curran revient dans « Herod and Augustus » sur les relations d'intérêt et de confiance réciproques qui lient le roi et le Prince. Dans « Herod the Great: a matter of perspective », D.R. Schwarz traite des sources littéraires et de la dette du récit hérodien à l'égard de Flavius Josèphe. S. Mason et J.J. Price évoquent la fin du règne, ses querelles familiales, la difficile succession et l'héritage hérodien (respectivement dans « Herod's final curtain: what to do for an encore ? » et « The Herodian house after Herod »). Le volet archéologique débute par un passionnant article signé par A. Ecker « Dining with Herod » restituant la table hérodiennne en exploitant les extraordinaires *dipinti* d'amphores retrouvés à Massada, le matériel archéologique et le vaisselier de luxe contemporains. Faisant écho à son livre désormais fondamental *The Architecture of Herod, the Great Builder* (Tübingen, 2007), E. Netzer présente ensuite l'œuvre architecturale d'Hérode (« Herod, master builder »). Ses collègues R. Porat, Y. Kalman et R. Chachy livrent dans « Herodium » une présentation préliminaire des travaux effectués sur le site, autour de son étonnant palais-forteresse, des structures du « Lower Herodium » et de celles, funéraires, situées à mi-pente. S. Rozenberg signe une remarquable synthèse traitant des décors peints, stuqués, mosaïqués et d'*opus sectile* en contexte hérodien (« Interior decoration in Herod's Palaces ») ; sont entre autres ainsi présentés les exceptionnels décors

dépeints nus (F. Lissarrague). La troisième partie regroupe des articles sur le « Vêtement en contexte », avec une emphase particulière sur l'absence de vêtements. D. Cairns explore l'utilisation des métaphores liées à l'habillement dans les concepts émotionnels en Grèce ancienne. M. Galinier s'intéresse à l'habillement romain normatif et à la représentation des vertus civiques romaines masculines et féminines. M.-Chr. Villanueva-Puig part des représentations de ménades nues dans la céramique attique pour envisager celles d'autres figures féminines dénudées. A. Stähli s'interroge sur l'existence d'une nudité idéale dans l'art grec, sur base des représentations dénudées d'Héraklès dans la céramique attique, et conclut que le nu n'est pas idéalisant mais est une convention iconographique qui permet de distinguer les attributs corporels essentiels dans la réalisation d'actions requérant une aptitude physique. C. Vout se donne pour but de mieux comprendre les conventions artistiques liées à la nudité dans les mondes grec et romain, aussi bien pour la femme que pour l'homme, en étudiant notamment le concept de la « femme athlète » tandis qu'O. van Nijf traite en diachronie la question de la nudité athlétique en Grèce et à Rome. Un article de S. Benoist sur les représentations dénudées d'hommes politiques et d'empereurs romains et leurs diverses exploitations politiques, ainsi qu'une conclusion générale de L. Llewellyn-Jone clôturent l'ouvrage. Le volume est, malgré quelques coquilles, très bien édité et comprend de nombreuses illustrations en couleur de très bonne qualité. Comme le précisent les directrices de la publication, le sujet est loin d'être épuisé, mais la sortie de ce volume offre aux lecteurs de nombreuses pistes de recherche passionnantes et nouvelles sur les thèmes du vêtement et de la nudité.

Isabelle ALGRAIN

Claudia LAMBRUGO, Chiarra TORRE (Ed.), *Il gioco e i giochi nel mondo antico tra cultura materiale e immateriale*. Bari, Edipuglia, 2013. 1 vol., 198 p., nombr. ill. (DOCUMENTI E STUDI, 55). Prix : 40 €. ISBN 978-88-7228-700-2.

Mise en vente à Paris en mai 1911, la « collection théâtrale » du marchand d'art et numismate Jules Sambon échappa à la convoitise du Musée Carnavalet pour prendre la direction de Milan et y constituer dès 1913 le noyau de la collection du *Museo Teatrale alla Scala*. Mise à l'honneur dans l'exposition *L'infanzia e il gioco nel mondo antico* présentée à l'Antiquarium en 2012, cette collection est à l'origine d'un projet de recherche porté par Ch. Torre de l'*Università degli Studi* de Milan. Ce projet résolument « *Altertumswissenschaft* » porte sur le jeu et les jeux dans le monde gréco-romain, sous les angles de la littérature, de la philologie, de la linguistique, de l'iconographie et de l'archéologie. L'initiative rencontre des études fondatrices sur le jeu dans les sociétés humaines (*Homo Ludens* de J. Huizinga, R. Caillois, ...), et un intérêt plus particulier exprimé récemment pour les statuts et les objets de l'enfance, que l'approche soit iconographique (J. Neils & J.H. Oakley, *Coming of Age in Ancient Greece. Images of Childhood from the Classical Past*, Yale, 2003) ou archéologique et anthropologique (*L'Enfant et la mort dans l'Antiquité*, trois volumes parus à Paris, Alexandrie et Arles entre 2010 et 2012). Textes et images antiques témoignent en effet d'innombrables activités ludiques : jeux d'adresse, balles, cerceau, toupie, yo-yo, jeu de noix (*orca*) ou jeu de port (*ephedrismos*) ; jeux de hasard, dés (*kuboi*), osselets

(*astragaloï*) ... et jeux de table (*diagrammismos, pente grammai, ...*) ; jeux de lettres, tel le jeu dit des douze caractères (*Ludus duodecim scriptorum – XII Scripta*), sans parler des hochets, figurines, poupées et marionnettes, autant d'objets ou de références ludiques appelant parfois des interprétations symboliques ou métaphoriques. Que l'on songe à la célèbre représentation d'Achille et Ajax, penchés sur leurs dés et sur leur infortune ... C'est donc à une exploration plurielle que nous convient les éditrices de ce volume, fruit d'une journée d'étude organisée en février 2011, en phase exploratoire du programme de recherche à venir. Les contributions évoquent diverses facettes du jeu dans les sources littéraires : le sens caché des vers 861-864 de la *Théogonie* d'Hésiode (D. Kölligan), les hymnes homériques à Hermès (C. Nobili), les *ludi* chez Sénèque (S. Costa) et le *De aleatoribus* du pseudo-Cyprien (P.F. Moretti) ; les sens seconds de la référence aux jeux de dés dans la littérature grecque (G. Carbone), les racines indo-européennes de la notion de jeu (A. Nuti), la survivance de jeux de mots d'Aristophane à l'époque byzantine (A. Capra), les aspects ludiques de la création d'automates acoustiques (F. Berlinzani), la polysémie des objets retrouvés dans les tombes d'enfants (D. Elia ; B. Carè & C. Scilabra), la présence de marionnettes et d'osselets en contexte funéraire (C. Lambrugo) ; pour l'époque byzantine, l'iconographie du tirage au sort de la tunique du Christ du VI^e au XV^e siècle (B. Daskas) et enfin, une réflexion sur les structures linguistiques du jeu de mots (A. Scala). Le contenu de ce petit recueil est donc très éclectique, à l'image d'un sujet qui n'a rien d'anodin et appelle de multiples perspectives de recherche.

Laurent THOLBECQ

Karl-Wilhelm WEEBER, *Lernen und Leiden, Schule im alten Rom*. Stuttgart, Theiss, 2014. 143 p., 15 fig. n/b. Prix : 19,95 €. ISBN 978-3-8062-2895-3.

L'ouvrage rédigé par K. W. Weeber se présente comme une synthèse sur l'éducation à Rome. Cette contribution s'articule en six chapitres, énumérés dans le sommaire, qui proposent une progression, depuis une vision générale (« Die römische Schule im Überblick ») jusqu'à une étude centrée plus spécialement sur le programme éducatif de Quintilien (« Quintilians Reformpädagogik »). Encadrés par ces deux extrêmes, on pourra découvrir au fil de la lecture les quatre autres chapitres qui égrènent les thématiques suivantes : l'organisation de l'école et des cours (ch. 2 : « Schulorganisation und Unterrichtsbedingungen »), la pratique des cours (ch. 3 : « Die Praxis des Unterrichts »), le métier d'enseignant (ch. 4 : « des Beruf des Lehrers »), et la question de l'éducation des filles (ch. 5 : « Frauen im römischen Bildungswesen »), chaque chapitre étant lui-même subdivisé en plusieurs sous-chapitres qui permettent une lecture confortable. Cependant, le titre général de l'ouvrage qui évoque les souffrances générées par l'éducation antique donne une idée légèrement faussée du contenu, dans la mesure où cette thématique, certes, est largement présente au fil du texte, mais est dispersée dans certaines parties (plus spécialement ch. 3, en particulier p. 52-54, 63-68, et dernier chapitre) sans former à proprement parler la trame essentielle du livre, des parties entières n'en faisant quasiment pas état (par ex. le ch. 4 consacré au métier d'enseignant). Mis à part cette réserve, l'étude donne une vision la plus complète possible de ce qu'on connaît du système

anciennes de roues, pleines ou à rais, de l'étendard d'Ur aux kourganes du Caucase. Cela nous donne un ouvrage monumental avec des centaines d'occurrences de sources primaires et secondaires et un atlas cartographique impressionnant des témoins par périodes, depuis le 4^e millénaire. C'est l'Âge du Bronze et le 3^e millénaire qui permettent de réunir des documents précis et suffisamment nombreux pour en cartographier la distribution. Une des surprises, c'est la richesse des kourganes du Caucase et des steppes, qui crée une continuité géographique des attelages au 3^e millénaire autour et de part et d'autre de la Mer Noire, entre Asie et Europe. Toute la littérature scientifique de ces régions, de l'Ukraine à l'Anatolie, peu accessible pour beaucoup d'entre nous, a été dépouillée et intégrée dans l'inventaire. Mansfeld nous rend là un service considérable. Mais la tradition des tombes à char n'est pas uniforme dans les sociétés du Chalcolithique et du Bronze et les densités peuvent être plus représentatives des traditions funéraires et culturelles que des usages quotidiens. Mansfeld défend des thèses fortes et qui ne seront pas partagées d'emblée malgré de solides arguments. Que le lieu de découverte d'un véhicule n'indique pas sa provenance, on en conviendra volontiers. Une voiture est faite pour se déplacer, encore que je ne sois pas sûr qu'un char d'apparat funéraire voyage beaucoup. La grande idée, c'est que la voiture naît du fleuve, ou plus précisément, de l'interfleuve, en quelque sorte une barque qu'on pose sur deux essieux et qui sert à transporter des charges entre deux bassins ou rivières. Si l'on parle de l'usage des « Lastwagen » à quatre roues, les voies d'interfleuves constituent en effet un classique de la géographie de la circulation dans les sociétés anciennes. Ce n'est pas tout à fait original. Une autre idée est que le voiturage à chariot est souvent à longue distance et sans fret de retour. Peut-être, mais là encore je ne suis pas convaincu que l'usage majeur du voiturage utilitaire ne soit pas lié aux nécessités agricoles et au transport local. Pour moi, l'attelage naît du timon d'araire et de la paire de bœufs sous le joug, et s'inscrit dans un réseau technologique généré par les sédentarisation ou semi-sédentarisation néolithiques. Dans cette optique, le travois monté sur un train de roues, ou le plateau de charge à double brancard monté sur deux essieux gardent leur potentiel explicatif, bien avant le 4^e millénaire. L'Âge du Bronze implique un développement majeur technologique et commercial mais, à mon sens, n'initie pas l'Urtyp de la voiture attelée, qu'elle soit à deux ou quatre roues, pleines ou à rais. Les « Helden » s'installent sur des voitures à deux ou quatre roues à toutes les périodes, les charges utilitaires aussi. Je ne suis pas toujours convaincu par les typo-chronologies technologiques sophistiquées des roues et chars proposés mais la formidable dynamique commerciale et les brassages culturels du 3^e millénaire dans le monde eurasiatique trouvent dans cet inventaire colossal un support paradigmatique.

Georges RAEPSAET

Eugenio LA ROCCA, Cécile GIROIRE, Annalisa LO MONACO, Claudio PARISI PRESICCE & Daniel ROGER (Ed.), *Auguste*. Paris, Réunion des Musées Nationaux, 2014. 1 vol., 320 p., nombr. ill. n/b et coul. Prix : 45 €. ISBN 978-2-7118-6173-6.

Ce volume constitue la traduction française du catalogue de l'exposition « Augusto » présentée durant l'hiver 2013/2014 aux Écuries du Quirinal de Rome et accueillie à Paris au printemps suivant. Le bimillénaire de la mort d'Auguste offrait

l'occasion de réunions exceptionnelles sous les verrières du Grand Palais, les grandes institutions muséales se montrant particulièrement généreuses (à l'exception peut-être des musées allemands, étrangement absents du mouvement général) ; que l'on en juge : l'Auguste de Prima Porta en regard du Doryphore de Naples, le portrait de la Via Labicana, le bronze équestre d'Athènes et le buste de Méroé, les Niobides de Rome et de Copenhague, rejoignent le temps de l'exposition des chefs-d'œuvre augustéens dont le Louvre ne manque pas (on pense entre autres à l'Agrippa Borghèse, au « Marcellus » de Cléoménès, à la Vénus d'Arles et au Trésor du Boscoreale...). Tour de force muséal donc qui exigeait de ne pas décevoir le lecteur soucieux, non plus de voir, mais de comprendre. Le catalogue, qui sollicite les meilleures plumes et les plus grands savants, est à la hauteur de l'événement : l'ouvrage alterne, sans trop de redites, de brèves synthèses thématiques reflétant des discussions parfois complexes et de belles notices qui, sauf exception, intègrent sans lourdeur les analyses les plus récentes et offrent à l'occasion une lecture inédite. Richement illustré, il s'organise suivant de grandes subdivisions finalement assez artificielles, qui ne parviennent pas à réconcilier pleinement une volonté de respecter la chronologie du plus long règne que Rome ait connu et la présentation d'un tableau général des productions artistiques de l'époque, tant dans l'Vrbs que dans l'Empire. Mais là n'est pas l'essentiel : les contributions sont riches et constituent autant de stimulantes introductions à divers aspects de l'œuvre augustéenne que complètent des orientations bibliographiques thématiques. Limitons-nous ici à quelques exemples : le volume s'ouvre sur un admirable article d'A. Giardina qui présente les enjeux de cet anniversaire, en écho à la récupération par Mussolini du jubilé de la naissance d'Auguste célébré en 1937 ; Fr. Chausson éclaire l'écheveau des ascendances familiales et des politiques patrimoniales du Prince ; A. Wallace-Hadrill revient sur l'ambivalence du personnage et les débuts du règne d'Octavien ; D. Roger analyse avec nuance les enjeux politiques des années 44-27 et la progressive mise en place de l'institution impériale. Dans un même esprit, M. Papini, A. Suspène et M. Amandry – pour les notices – explorent les ressorts de la restauration religieuse augustéenne et l'imagerie monétaire du principat. Plusieurs contributions évoquent l'art du portrait : P. Zanker entre en dialogue avec B. Boschung autour des portraits d'Auguste, J. Pollini, M. Cadario et J. Ch. Balty traitant des représentations des membres de la famille impériale, à Rome et dans les provinces (ce qui nous vaut un instructif détour du côté des gemmes et des intailles). L'urbanisme et l'architecture ne sont pas en reste, avec un article lumineux d'E. La Rocca qui décrit la transformation radicale qu'a connue la Capitale sous le règne d'Auguste, nouveau Romulus, et le détournement des projets de développement césariens du Champ de Mars ; A. Viscogliosi se penche de son côté sur les contours de l'élaboration d'un nouveau vocabulaire architectural. G. Sauron synthétise la promotion du nouvel âge d'or dans la littérature et les arts, relayé par un article d'E. La Rocca sur la définition d'un classicisme augustéen. L'extension du propos au domaine privé et au luxe domestique qui ne s'imposait peut-être pas, permet de présenter les décors peints et les objets du quotidien (S. Tortorella). L'ouvrage se termine sur une ouverture aux provinces (C. Giroire), avec une mention spéciale pour la statuaire du Forum de Mérida (E. Castillo), la Narbonnaise bénéficiant d'un traitement particulier (P. Gros), et offrant l'occasion d'une présentation rafraîchie du trophée de La Turbie et de la « fontaine triomphale » de Glanum. Un ultime chapitre

traite des honneurs divins rendus à Auguste après son décès (A. Lo Monaco). Seul minime regret, que les masques du théâtre de Marcellus et la douzaine de reliefs historiques distribués entre Budapest et Cordoue et représentant la bataille d'Actium, deux ensembles méconnus que l'exposition contribue précisément à sortir de l'ombre, soient si mal illustrés. Sous les modestes atours d'un catalogue d'exposition, un état de la question, excellent et d'une grande richesse. Laurent THOLBECQ

Marie DEMELENNE & Gilles DOCQUIER, *Trésor ? / Trésor ! Archéologie au cœur de l'Europe*. Bruxelles, Éditions Safran, 2014. 1 vol., 316 p., nombr. ill. Prix : 24 €. ISBN 978-2-87457-073-5.

Ce joli volume a été édité à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la création des services régionaux wallons de l'archéologie, en marge d'une exposition homonyme présentée en 2014 au Musée royal de Mariemont (Morlanwez). Il rassemble une vingtaine de contributions, présentant les résultats de travaux archéologiques menés « au cœur de l'Europe », de part et d'autre de la frontière franco-belge, en l'occurrence dans le Hainaut historique et sur ses territoires adjacents, entre Meuse, Lys, Escaut et Somme. Il témoigne à la fois de la vitalité des recherches archéologiques menées en ces régions et de la richesse de leur patrimoine, des impressionnants bifaces du Paléolithique moyen aux émouvants témoignages de la Grande Guerre. Cet ouvrage grand public fait la part belle à l'artefact, témoin privilégié et médiateur involontaire d'époques révolues, en regard duquel sont exposées diverses méthodes mises en œuvre par l'archéologue et l'historien, et quelques-unes des problématiques que ces sites et objets permettent de rencontrer. Nous limitant ici aux périodes qui intéressent le lecteur de *L'Antiquité Classique*, pointons les contributions de G. Raepsaet et M.-Th. Raepsaet-Charlier (La vie municipale et religieuse dans les cités du Nord de la Gaule), d'A. Thiébaux, I. Jadin et E. Goemaere (Des haches néolithiques à l'époque romaine), et enfin de F. Vilvolder, E. Weinkauff et F. Pigière (Des ZAC, des ZAI et des ZAP dans l'Antiquité, les artisanats de l'agglomération gallo-romaine de Liberchies). Un excellent petit livre qui intéressera l'étudiant comme l'honnête homme ; il fait honneur à la philosophie de Raoul Warocqué (1870-1917), fondateur du Musée de Mariemont, profondément attaché au rapprochement par le savoir des trésors de la terre hennuyère et de ses habitants. Laurent THOLBECQ

Marcell RESTLE & Johannes KODER, *Architekturdenkmäler der spätantiken und frühbyzantinischen Zeit im Hauran 1: Azra'a (Zora)*. Vienne, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2012. 1 CD-ROM. (VERÖFFENTLICHUNGEN ZUR BYZANZ-FORSCHUNG, 31). Prix : 50 €. ISBN 978-3-7001-7334-2.

Cet ouvrage, présenté sous forme de CD-ROM, constitue la publication de travaux anciennement menés par une équipe autrichienne sur quelques monuments d'Ezra', un village situé à la pointe sud-ouest du Lédja (Syrie du Sud). Comme l'indique son titre, il constitue le premier dossier d'une série à venir consacrée à l'architecture hauranaise, de l'Antiquité tardive et du début de la période byzantine. En introduction

Filippo MASINO, Paolo MIGHETTO & Giorgio SOBRA (Ed.), *Restoration and Management of Ancient Theatres in Turkey, Methods, Research, Results. Proceedings of the Hierapolis International Symposium Karahayıt-Pamukkale (Denizli), Lycus River Hotel, 7th-8th of September 2007*. Galatina, Congedo Editore, 2012. 1 vol., 264 p., nombr. ill. n/b et coul. (ARCHEOLOGIA E STORIA, 11). Prix : 40 €. ISBN 978-8-8676-6026-1.

L'exigence de préservation, de restauration et de mise en valeur des vestiges constitue l'un des volets les plus redoutables de l'entreprise archéologique contemporaine. Quel archéologue classique n'est pas confronté à l'insoluble équation qui vise à concilier les intérêts de la recherche, ceux de la préservation et les demandes pressantes des autorités publiques désireuses de réinvestir au plus vite des monuments bimillénaires et fragilisés ? Tel était l'objet d'une rencontre organisée en 2007 à Denizli, à l'occasion du 50^e anniversaire de l'ouverture des fouilles italiennes de Hiérapolis de Phrygie. Le site présente deux théâtres majeurs et, partant, un espace de réflexion et de mise en œuvre de savoir-faire exceptionnels ; la réflexion n'est pas neuve et a conduit à plusieurs recommandations, parmi lesquelles la « Déclaration de Ségeste » (1995) et, dans le cas qui nous occupe, la définition de règles à observer à l'occasion de spectacles et d'événements culturels organisés dans le théâtre *intra muros* de Hiérapolis (textes publiés en annexe). L'ouvrage constitue donc tout à la fois l'occasion de faire état des lourds travaux engagés par de nombreuses équipes archéologiques en Turquie et un cri d'alarme devant la surdité de certains exploitants, peu soucieux de respecter des édifices séculaires, soumis sans distinction aux assauts des grandes foules, des feux d'artifices et des décibels. Ce joli volume qui traite donc de la conservation et de la mise en valeur de théâtres d'Asie Mineure, réunit quatorze contributions de collègues turcs (pour Magnésie, Nysa, Laodicée, Rhodiapolis, Pergé et Sidé), italiens (Hiérapolis) et autrichiens (Éphèse). Les délais de la publication ont défraîchi un certain nombre de données, parfois développées dans des ouvrages publiés entre la tenue de la table ronde et la publication de ses actes. Ainsi de la comparaison des *scaenae frontes* des théâtres d'Éphèse et de Pergé, dont l'étude de détail a été présentée dans A. Öztürk, *Die Architektur der Scaenae frons des Theaters in Perge*, Berlin, 2009. De son côté, l'article de O. Bingöl est un résumé de sa monographie *Theatron. Magnesia on the Meander* parue à Istanbul en 2005. V. Idil évoque pour sa part les restaurations mises en œuvre sur le théâtre de Nysa, en marge de son *Die scaenae frons des Theaters von Nysa am Mäander*, publié à Mayence en 2006. Trois articles de F. Krinzing, M. Hofbauer et G. Styhler présentent le phasage du bâtiment de scène et de l'orchestra du théâtre d'Éphèse, une étude des restaurations de la cavea, et des projets d'aménagement des circulations et des flux touristiques. U. Izmirilgil publie de rares informations en anglais relatives aux travaux récemment menés sur le théâtre de Sidé, dans une bibliographie essentiellement de langue turque. La présentation des deux théâtres de Laodicée du Lykos est succincte (C. Şimşek et A. Sezgin) mais permet d'annoncer un dossier épigraphique exceptionnel, placé entre les mains de Fr. Guizzi et qui contribuera à améliorer notre connaissance du théâtre comme lieu d'assemblées politiques. N. Çevik livre une bonne description du théâtre de Rhodiapolis après deux campagnes menées en 2006 et 2007 ; dans son état antonin, il forme un ensemble ramassé associant au théâtre un portique à deux étages et le

mausolée du fameux évergète Opramoas. Six contributions traitent des restaurations, des projets de mise en valeur et de l'histoire, y compris médiévale, du théâtre *intra muros* de Hiéropolis, dont le détail est publié dans D. De Bernardi Ferrero *et al.*, *Il teatro di Hierapolis di Frigia. Restauro, architettura ed epigrafia*, Gênes, 2007 et dans F. D'Andria *et al.*, *Hierapolis du Frigia V. Le attività delle campagne di scavo e restauro 2004-2006*, Istanbul, 2012. G. Scardozzi présente de son côté les résultats de prospections menées sur le grand « théâtre nord » et d'une étude de ses remplois dans les murailles byzantines ; ces travaux ont permis de dater le monument de l'époque antonine (sinon flavienne ?), à la suite de la construction du nouveau quartier, au nord de la ville, suite au séisme de 60 de n.è. Ce volume, soigneusement édité, nourrira les réflexions de tous les intervenants impliqués dans la restauration de monuments antiques, en particulier de théâtres que les autorités destinent à être utilisés lors de manifestations publiques.

Laurent THOLBECQ

William AYLWARD (Ed.), *Excavations at Zeugma*. Los Altos California, The Packard Humanities Institute, 2013. 3 vol., XII-279 p., 169 pl., 2 plans en portefeuille, VI-258 p., 109 pl., VI -449 p., nombr. ill. Prix : non communiqué. ISBN 978-1-938325-29-8.

Évoquant, il y a plus de quarante ans maintenant, la publication de l'îlot de la Maison des Comédiens à Délos – publication qui ne saurait cependant être entièrement comparée à celle-ci –, L. Robert (*CRAI*, 1971, p. 525) se demandait s'il n'y avait pas « quelque excès dans la masse des détails livrés au lecteur, soit par la description, soit plus encore par le dessin » et s'il n'y aurait pas eu lieu de « procéder à quelque choix, élimination et, en tout cas, compression », « l'archéologie présentée de cette façon » risquant, en effet, de s'écrouler « sous sa masse même et au point de vue intellectuel et au point de vue financier ». Cette dernière raison l'a assurément emporté depuis lors, qui a généralement conduit à renoncer à tout publier, surtout depuis que l'on dispose de la possibilité d'annexer au livre proprement dit un CD-Rom comportant le catalogue exhaustif des documents mis au jour. Dans le cas présent, le choix de tout étudier dans le détail et de tout reproduire dans ces trois gros volumes tient au fait que le matériel recueilli à Zeugma correspond à celui provenant de la couche de destruction de la ville au moment du raid sassanide de 252-253 et que nombre de ces objets n'auraient pas été datables en eux-mêmes s'ils ne s'étaient précisément trouvés dans un niveau aussi bien daté. C'est, de la sorte, un aperçu très complet de ce que l'on voyait, de ce qui se faisait ou que l'on utilisait à l'époque – et dans bien des domaines – qui nous est ainsi livré et servira à son tour de repère dans d'autres fouilles. Mais il fallait aussi l'intérêt et l'effort financier du Packard Humanities Institute pour que l'étude et la publication de cet abondant matériel puissent être menées à bien de cette façon ; l'exemple restera donc exceptionnel. Il n'en est assurément que plus précieux. C'est de la mi-juin à la fin septembre 2000, alors que le barrage de Birecik venait d'être mis en service et que l'eau montait, prête à recouvrir le flanc nord de la colline sur laquelle se dressait la ville antique, que date la fouille conduite par la firme sous contrat « Oxford Archaeology » et dont il est rendu compte ici, soit treize des dix-neuf tranchées réalisées à ce moment pour tenter

Au final, ces cinq articles livrent une moisson très instructive et nourrissent le débat de façon substantielle, y compris pour les cités voisines. Soulignons enfin le grand soin avec lequel l'éditeur rend justice à la qualité des relevés, plans et cartes, qui sont remarquables.

Laurent THOLBECQ

Silvia ROZENBERG & David MEVORAH (Ed.), *Herod the Great. The King's Final Journey*. Jérusalem, The Israel Museum, 2013. 1 vol., 300 p., nombr. ill. n/b et coul. Prix : 90 \$. ISBN 978-965-278-414-8.

Jean-Michel RODDAZ & Jean-Claude GOLVIN, *Hérode, le roi architecte*. Arles – Paris, Actes Sud – Errance, 2014. 1 vol., 165 p., nombr. ill. coul. Prix : 39 €. ISBN 978-2-87772-566-8.

Quelques mois seulement séparent la publication de ces deux ouvrages traitant des réalisations architecturales d'Hérode et constituant l'un comme l'autre un hommage appuyé à l'œuvre de l'architecte et archéologue israélien Ehud Netzer (1934-2010). Le premier est le catalogue d'une exposition conçue par E. Netzer mais que sa mort accidentelle sur le site de l'Hérodition l'empêcha de connaître ; le second est un ouvrage grand public rédigé par J.-M. Roddaz, agrémenté des exceptionnelles restitutions aquarellées auxquelles J.-Cl. Golvin nous a désormais habitué. Le catalogue de l'exposition « Herod the Great, the King's Final Journey », présentée en 2013 à Jérusalem, nous livre un état de question sur Herodium / Herodion, forteresse située en Palestine aujourd'hui occupée, à 15 km au sud de Jérusalem et fouillée par E. Netzer entre 1972 et 2010. Il y découvrait en 2007 un mausolée, aussitôt attribué – et peut-être à tort, on le verra – à Hérode le Grand ; la découverte fit grand bruit et justifia d'emblée le projet d'organiser cette exposition. Les premières contributions de l'ouvrage brossent le cadre historique : dans la foulée de la rencontre homonyme de 2005 (Leyde, 2009), J. Curran revient dans « Herod and Augustus » sur les relations d'intérêt et de confiance réciproques qui lient le roi et le Prince. Dans « Herod the Great: a matter of perspective », D.R. Schwarz traite des sources littéraires et de la dette du récit hérodien à l'égard de Flavius Josèphe. S. Mason et J.J. Price évoquent la fin du règne, ses querelles familiales, la difficile succession et l'héritage hérodien (respectivement dans « Herod's final curtain: what to do for an encore ? » et « The Herodian house after Herod »). Le volet archéologique débute par un passionnant article signé par A. Ecker « Dining with Herod » restituant la table hérodiennne en exploitant les extraordinaires *dipinti* d'amphores retrouvés à Massada, le matériel archéologique et le vaisselier de luxe contemporains. Faisant écho à son livre désormais fondamental *The Architecture of Herod, the Great Builder* (Tübingen, 2007), E. Netzer présente ensuite l'œuvre architecturale d'Hérode (« Herod, master builder »). Ses collègues R. Porat, Y. Kalman et R. Chachy livrent dans « Herodium » une présentation préliminaire des travaux effectués sur le site, autour de son étonnant palais-forteresse, des structures du « Lower Herodium » et de celles, funéraires, situées à mi-pente. S. Rozenberg signe une remarquable synthèse traitant des décors peints, stuqués, mosaïqués et d'*opus sectile* en contexte hérodien (« Interior decoration in Herod's Palaces ») ; sont entre autres ainsi présentés les exceptionnels décors

peints de la « Royal Room », restaurés pour l'occasion, ainsi qu'une étude de pigments retrouvés dans leur contenant dans le Palais III de Jéricho. Dans « Building for mass entertainment in Herod's Kingdom », Z. Weiss évoque les édifices de spectacles hérodiens, sujet pour lequel le lecteur se référera désormais à sa synthèse *Public Spectacles in Roman and Late Antique Palestine*, Cambridge, Mass. – Londres, 2014. Le livre se poursuit par la présentation par E. Netzer du complexe funéraire et de son imposante salle de banquet (« The tomb complex at Herodium »). G. Foerster clôtüre le volume par une étude des fragments de sarcophages retrouvés en 2007 et restaurés pour l'exposition (« The sarcophagi from the Mausoleum unearthed at Herodium »). Signalons enfin plusieurs encarts importants : l'étude architecturale du mausolée (R. Chachy « The reconstruction of the Mausoleum ») et celles du décor architectural (O. Peleg-Barkat (« The architectural decoration of Herod's building projects » et « The architectural decoration of Herod's tomb »). Ce catalogue constitue donc l'une des dernières pierres apportées par E. Netzer à notre connaissance de l'architecture hérodiennne. On regrettera toutefois que, tout à la mémoire de son inventeur, l'ouvrage n'évoque pas plus ouvertement les réserves émises depuis, par exemple par J. Patrich, pour qui le monument somme toute modeste découvert au pied du tumulus artificiel d'Herodium appartient à un des membres de la famille d'Hérode et non au roi lui-même, plus vraisemblablement inhumé sous le tumulus même. Le volume s'achève par une liste des crédits photographiques, signalant fort utilement les dimensions des objets illustrés, une bibliographie très complète, des cartes, une généalogie et une chronologie. – De son côté, l'ouvrage de Jean-Michel Roddaz et Jean-Claude Golvin est divisé en trois parties : après une rapide présentation de l'histoire de la Judée à l'époque hellénistique, J.-M. Roddaz dépeint un tableau vivant et bien informé de la vie et du règne d'Hérode (« Une vie, un règne, Hérode le Grand »). Le texte est interrompu par de nombreux encarts traitant quelques questions spécifiques (grandes figures contemporaines, tableaux chronologiques et généalogiques, extraits des *Antiquités Judaïques* ou de la *Guerre des Juifs*). On lui reprochera seulement de coller trop étroitement au témoignage de Josèphe voire, par endroits, de sacrifier au sensationnel. Ainsi, et à titre d'exemple, du récit du siège romain de Massada (p. 69 « Deux femmes et cinq enfants survécurent au massacre »), où une mise en perspective du texte s'imposait. P. Vidal-Naquet a de longue date démontré qu'il s'agissait là d'un procédé littéraire permettant à de prétendus rescapés de témoigner des discours prêtés par Josèphe (dans l'esprit des discours d'un Thucydide ou d'un Denis d'Halicarnasse) à Eléazar Ben Yair, chef des résistants, et de faire état du prétendu suicide collectif qui s'ensuivit : P. Vidal-Naquet, « Flavius Josèphe et Massada », *Les Juifs, la mémoire et le présent*, I, 1981, (2^e éd. 1991), p. 43-72, en part. p. 50-53. Le texte livre cependant une image claire et nuancée du personnage, ayant entretenu des relations complexes à la fois avec Rome, sa famille et les populations de la Judée. Le second chapitre est l'occasion d'une présentation succincte des grandes réalisations architecturales du règne : forteresses (Cypros, Machéronte, Massada), palais (*Antonia* de Jérusalem, Jéricho, Césarée, Hérodion) et complexes religieux (Samarie-Sébastè, Jérusalem, Césarée). L'ouvrage se referme sur une présentation synthétique de la place d'Hérode en Méditerranée orientale romaine (« Modèles et influences : une *koinè* méditerranéenne sous le regard de Rome ») ; l'auteur y traite brièvement du rôle moteur joué par Hérode dans la diffusion des édifices de spectacles ou du culte

impérial, avant d'intégrer le roi de Judée dans la mosaïque des royaumes et principautés contemporaines et dépendant de Rome. On l'a dit, l'ouvrage est agrémenté de nombreuses nouvelles aquarelles de J.-Cl. Golvin pour certaines basées sur les travaux de E. Netzer : vues obliques embrassant des villes antiques d'un seul regard (Babylone, Antioche, Jérusalem, Césarée au II^e s.), focales resserrées sur des ensembles architecturaux distincts (forum de Béryte, palais de Césarée, palais de Jéricho, temple d'Auguste à Sébastè et à Césarée) ou monuments (temple de Jérusalem, *Augusteum* de Panias) offrent autant de vues à la fois spectaculaires et dûment réfléchies. Seul regret, la publication, sans doute inévitable, de certaines planches en double page. Suit une bibliographie limitée à une dizaine de titres.

Laurent THOLBECQ

Martin GALINIER & François BARATTE (Ed.), *Iconographie funéraire romaine et société. Corpus antique, approches nouvelles ?* Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2013. 1 vol., 271 p., nombr. ill. (HISTOIRE DE L'ART 3). Prix : 28 €. ISBN 978-2-35412-175-4.

La collection « Histoire de l'art », forte d'une originalité transfrontalière puisqu'elle est portée par les Universités de Gérone et de Perpignan Via Domitia, accueille les Actes d'un colloque international tenu à Perpignan en 2010 et consacré à l'iconographie des sarcophages romains. Depuis plus de soixante ans, *Les Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains* de Franz Cumont ont suscité les débats entre tenants d'une signification symbolique et tenants d'une signification réaliste des décors de sarcophages tant païens que chrétiens. En soixante ans, le corpus disponible est passé de 1 500 à 6 000 pièces ; les temps étaient venus de présenter un nouvel état de la question. C'était là l'objectif fixé par les organisateurs, et ils y ont parfaitement réussi. Le volume est structuré en deux parties. La première, *Contextes archéologique et iconographique*, regroupe sept textes qui reviennent sur un thème (Phèdre, la vie quotidienne) ou qui s'interrogent sur l'autoreprésentation funéraire ou sur la polysémie de l'image mythologique (*Achille à Skyros*). Dans la deuxième partie, *Contextes provinciaux et christianisme*, sont plus particulièrement étudiés les cuves de l'Afrique romaine et de la Gaule narbonnaise, et quelques thèmes des sarcophages chrétiens (représentation des défunts, analyse comparée des images des catacombes, assez traditionnelles alors que celles des sarcophages attestent une réelle capacité créatrice, images de Pierre, de l'orante). Faute de pouvoir tout citer, retenons plus particulièrement trois contributions d'un grand intérêt méthodologique. En ouverture, J. Ch. Balty dans « Franz Cumont et l'interprétation symbolique des sarcophages romains, à près de soixante ans des Recherches » (p. 7-28), repart du texte même de Fr. Cumont pour souligner avec beaucoup de rigueur combien certaines formulations ont été sur- ou mal interprétées. Mais il souligne bien aussi que le savant belge a exagéré l'importance du mysticisme astral dans la société romaine. M. Galinier se préoccupe à juste titre dans « À vendre. Les sarcophages romains dans les ateliers, suggestions méthodologiques » (p. 85-115) des conditions de production des cuves, conformément aux rituels, aux comportements et aux valeurs attachées à la *memoria*, sachant que les achats dans le stock pré-sculpté du marbrier l'emportaient largement

détails très utiles et d'excellente qualité. Celles-ci sont en couleur, à l'instar de plusieurs volumes récents du *Corpus Vasorum Antiquorum* allemand, et permettent de mieux apprécier la polychromie de certains décors ou les graffiti présents sous les pieds des vases. Par ailleurs, les planches 46-47 présentent l'ensemble des pélikés déjà étudiées sous forme de petites photographies qui permettent d'appréhender l'évolution morphologique et chronologique de la forme. Des profils de tous les exemplaires complets ou quasi complets ont également été réalisés. Dans le corps du texte, 25 autres figures, pour la plupart des dessins, mettent l'accent sur certains éléments des décors figurés, en particulier les inscriptions. Le volume comporte également de nombreux index établissant une concordance des planches et des figures, les lieux de découverte connus des pièces, leur provenance (anciennes collections privées ou ventes), une série de mesures incluant notamment leur capacité, leurs caractéristiques techniques, une liste de leurs sujets décoratifs, leurs inscriptions et leurs ateliers de production. Il s'agit encore une fois d'une publication exemplaire du *Corpus Vasorum Antiquorum* allemand, extrêmement utile car présentant entre autres des formes rituelles liées aux cérémonies du mariage et au monde funéraire. Isabelle ALGRAIN

Laura AMBROSINI & Vincent JOLIVET (Ed.), *Les potiers d'Étrurie et leur monde. Contacts, échanges, transferts. Hommages à Mario A. Del Chiaro*. Paris, Armand Colin, 2014. 1 vol., 504 p., nombr. ill. Prix : 40 €. ISBN 978-2-200-28769-6.

Ce volume, publié par Laura Ambrosini et Vincent Jolivet, constitue un hommage à la carrière de Mario Del Chiaro, pionnier des études de céramique étrusque. L'ouvrage rassemble trente-deux articles concernant la céramique étrusque ou étrangère en contextes étrusques, sous l'angle particulier des contacts et des problématiques de réception avec d'autres groupes ethniques, entre l'époque orientalisante et la fin de la période hellénistique (fin du VIII^e siècle – ca. 90 av. J.-C.). Le livre se présente comme un bon manuel reprenant soit des études anciennes et récentes, mises à jour et résumées, soit de nouvelles réflexions sur du matériel de fouille ou de musée apparu récemment. L'ensemble donne une bonne idée des multiples approches utilisées par les céramologues pour étudier les contacts interculturels existant entre différentes populations du bassin méditerranéen. Un index géographique et un index des noms d'artisans et d'ateliers facilitent les recherches. Il ne faut pas négliger la bibliographie proposée en fin de chaque article, qui offre une bonne base d'étude au lecteur désireux d'approfondir les différents thèmes abordés. L'ouvrage est divisé en quatre parties, selon les périodes chronologiques et les thèmes qui leur sont propres. La première partie rassemble onze articles traitant des problématiques du banquet chez les Étrusques et leurs voisins proches et lointains à l'époque orientalisante. Ainsi, les articles de M. Harari, de G. Bartoloni *et al.* et de G. Camporeale rappellent les phénomènes d'adoption d'éléments du symposium grec et leur intégration au banquet étrusque, ainsi que les pratiques propres à certaines régions du monde étrusque. Ces textes, ainsi que ceux de M. Micozzi et de J. Gran-Aymerich constituent d'excellents résumés et mises à jour de recherches déjà publiées. On retiendra en particulier les intéressantes réflexions de G. Camporeale sur le canthare, qui soulignent les liens d'échanges morphologiques et iconographiques réciproques entre le domaine de la

poterie et celui de la métallurgie. L'auteur met également en avant les problématiques d'interprétation de la fonction des formes de vases. J. Gran-Aymerich propose une excellente synthèse de ses recherches sur le bucchero en contextes étrusques funéraire et d'habitat, ainsi que sur son hypothèse de fondouks étrusques à Carthage et à Marseille. Les quatre dernières contributions (T. Rasmussen, V. Bellelli, G. Zuchtriegel et A. Coen) proposent des réflexions assez neuves et originales. T. Rasmussen attire l'attention sur l'existence d'un motif typiquement étrusque qu'il nomme *Leg-in-mouth* et suggère d'identifier un artisan spécialiste du motif, probablement installé à Capène. L'article de V. Bellelli identifie une classe rare d'amphores étrusco-corinthiennes, née en Étrurie méridionale mais dont le développement typologique à Chiusi imite la péliké attique. G. Zuchtriegel nous mène sur les traces des liens unissant l'Étrurie et le Latium, puis démontre le revirement du Latium, durant le VI^e siècle, caractérisé par la production et l'usage de formes de banquet beaucoup plus humbles et éloignées de l'ostentation et du luxe étrusques. Enfin, on signalera au lecteur deux articles, de R. De Puma et A. Blair Brownlee, ainsi que d'A. Coen, plus portés vers l'histoire des collections et la reconstitution de mobiliers funéraires provenant d'anciennes fouilles. Les neuf articles de la seconde partie (période archaïque), de qualité variable, offrent surtout des études de différentes productions de vases étrusques et de leurs réseaux de diffusion. L. Donati et L. Pieraccini abordent l'*impasto* à décor estampé de Caere. L. Donati développe en particulier la question dans la perspective des échanges interculturels, en proposant des réflexions sur les liens unissant Caere à la Grèce orientale, surtout Milet. D'autres articles (Ch. Scheffer, M. Martelli, et G. Paolucci) ciblent plutôt les productions de figures noires étrusques et leur diffusion en Étrurie. En particulier, M. Martelli démontre comment un réexamen complet de la production du Peintre de Micali permet de renverser les interprétations de N. Spivey (*The Micali Painter and his Followers*, Oxford, 1987), selon lesquelles cette production céramique est limitée à Vulci et au monde funéraire. Soulignons également le très bel article de J. MacIntosh Turfa qui propose quelques réflexions, à partir du matériel étrusco-corinthien du musée de Penn University, sur les liens unissant Chypre et l'Étrurie, sur les voyages de la céramique étrusque en Méditerranée et sur la mobilité des Étrusques eux-mêmes. L'auteure termine très agréablement sur la séduisante hypothèse de l'existence d'une femme d'affaire étrusque. Toujours dans les questions de réseaux économiques, l'article d'A. Maggiani propose certaines hypothèses, à partir de l'étude de *trademarks* présentes sur des vases attiques du Groupe Léagros, concernant la redistribution des vases attiques en Étrurie sous forme de lots divisés en colis. I. Edlund-Berry aborde la question de la réception des mythes grecs et de leur iconographie en Étrurie. Elle montre comment ces éléments étrangers sont adoptés puis mélangés à des traditions, des croyances et des systèmes iconographiques locaux. La troisième partie, plus courte (quatre articles), traite des artisans et des commanditaires de différentes classes céramiques de l'époque classique. Cette partie s'attache particulièrement à la question des contacts entre Grecs et Étrusques. M. Scarrone propose une nouvelle interprétation des inscriptions du Groupe de Praxias. Dans l'article de M. Cygielman, les pratiques des banquets funéraires vétuloniaises sont abordées par le biais d'une production particulière d'amphores stamnoïdes. F. Gilotta étudie aussi la réception d'éléments culturels grecs, surtout attiques (religieux, stylistiques et iconogra-

phiques), reflétée dans certaines productions de figures rouges étrusques. S. Rafanelli revient sur Vetulonia, avec l'examen d'une tombe particulière contenant trois vases en céramique étrusque à décor surpeint, production rarissime dans les contextes de la cité. Enfin, la quatrième partie rassemble huit articles très intéressants sous l'intitulé *L'époque hellénistique : vers la production en série*. Il s'agit également de la partie proposant le plus de références et de mises en lumières sur les travaux d'A. Del Chiaro, particulièrement centrés sur les productions de figures rouges étrusques (Fr.-H. Massa-Pairault, V. Jolivet, M. Torelli et L. Ambrosini). Ces différentes recherches explorent de manière très convaincante la complexité des échanges et des influences entre différents ateliers de l'Étrurie et la zone falisque (B. Adembri, Fr.-H. Massa-Pairault), le Latium (Fr.-H. Massa-Pairault, D. Briquel) ou les productions apuliennes (V. Jolivet, M. Torelli, L. Ambrosini). L'article de J. Leone montre comment certaines formes de céramique étrusco-méridionale à paroi fine pourraient s'inspirer de formes en verre, en métal et en céramique provenant de Pergame, suite à l'annexion du royaume à la fin de l'époque républicaine. Au sujet de l'influence provenant d'autres formes d'artisanat, M. Torelli évoque la possibilité de certains transferts iconographiques entre les monnaies et les plats du Groupe de Genucilia ; ces transferts seraient ainsi justifiés par la fonction que ces deux types d'objets empruntaient dans des contextes cultuels / funéraires d'Étrurie et du Latium : les monnaies servaient de plus en plus d'offrandes et les plats étaient utilisés comme réceptacles à offrandes. L'ouvrage s'achève par une conclusion de V. Jolivet qui reprend de manière éclairante, et sans prétention d'exhaustivité, les problématiques multiples abordées dans les différentes contributions. Il insiste particulièrement sur l'extrême complexité des échanges culturels, commerciaux et artisanaux qui furent entrepris sur des échelles inter-étrusques, inter-régionales (italiques et italiotes) et méditerranéennes, durant les sept siècles couverts par les recherches proposées dans l'ouvrage. On regrettera la qualité extrêmement médiocre des illustrations en noir et blanc placées en fin de chaque article, ainsi que du cahier couleur situé au milieu du volume. Ce problème s'avère particulièrement gênant pour les nombreux articles proposant de nouvelles attributions de vases à des mains de peintres. Delphine TONGLET

Mary Ann EAVERLY, *Tale Men / Pale Women. Color and Gender in Archaic Greece and Egypt, A Comparative Approach*. Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2013. 1 vol., 192 p., 25 ill. n/b. Prix : 65 \$. ISBN 978-0-472-11911-0.

Toute personne familière de la figure noire attique de l'époque archaïque a noté l'emploi de couleurs différentes pour représenter les chairs des hommes et celles des femmes. La peau masculine est simplement rendue par le vernis noir alors que celle des femmes est généralement rehaussée de blanc. Les exemples connus de peintures murales archaïques ou de sculptures polychromes confirment cette pratique consistant à peindre la peau masculine dans des tons foncés. L'explication usuelle est que les femmes sont confinées à l'intérieur de la maison alors que les hommes travaillent à l'extérieur et ont naturellement la peau plus bronzée ; cette lecture semble généralement acceptée et est relayée comme telle dans les études sur l'iconographie grecque (par ex. M. Robertson, *A History of Greek Art*, Cambridge, 1975, p. 125).

not appear on any of the provided figures. Of course, these inconsistencies are of secondary importance. In all, both monographs are welcome additions to the dense body of literature on Attic funerary precincts, as they both succeed in shedding new light on this well studied subject; the one by Breder on an art-historical level, the one by Marchiandi with regard to the social history of Late Classical Athens.

Vivi SARIPANIDI

Mathieu SCAPIN, Anne-Zahra CHEMSEDDOHA & Laura ANGOT (Ed.), *L'objet dans la tombe en Grèce et en Grande Grèce à l'âge du Fer*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2014. 1 vol., 198 p., ill. (PALLAS, REVUE D'ÉTUDES ANTIQUES, 94). Prix : 25 €. ISBN 978-2-8107-0301-2.

Ce livre rassemble les études présentées lors d'une journée intitulée « L'objet dans la tombe, acteur et témoin d'une mise en scène funéraire. Grèce-Italie (VIII^e-III^e s. av. J.-C.) », organisée le 11 octobre 2012 par l'équipe CRATA (Culture, Représentation, Archéologie et Théâtre Antiques) de l'Université Toulouse Jean Jaurès. Les textes, correctement illustrés, sont répartis en trois parties, selon l'aire géographique étudiée : la Grèce propre, les régions septentrionales et la Grande Grèce. Des résumés bilingues (français-anglais) de chaque contribution sont publiés à la fin du volume. Les neuf articles explorent les valeurs sémantiques et fonctionnelles des éléments déposés dans la tombe – le corps et les objets – qui constituent à la fois le reflet de certains aspects de la culture matérielle, mais également les témoins d'un discours et le résultat d'une mise en scène opérés par les vivants, responsables des funérailles. La première partie réunit deux articles centrés sur l'Attique. A. Alexandridou propose d'explorer la fonction, les usages et la symbolique des hydries déposées dans les tombes de différentes nécropoles attiques du Géométrique récent et de la production protoattique. La forme disparaît ensuite durant près d'un siècle pour réapparaître en figures noires. Il ressort de cette étude que l'hydrie possède une connotation nuptiale qui n'est pas forcément liée au sexe du défunt et que la tradition de dépôt funéraire de cette forme diffère à Athènes et dans son territoire. Dans la seconde contribution, C. Jubier-Galinier explore le développement et le changement des pratiques funéraires attiques grâce à l'étude du lécythe. Le vase, destiné à contenir des huiles parfumées, a été de plus en plus régulièrement associé à des usages funéraires. La multiplication des lécythes dans les tombes du V^e siècle ne renvoie pas à une caractérisation du défunt mais témoigne plutôt des derniers soins, des attentions et du respect qui lui sont rendus par les vivants. La deuxième partie du volume est consacrée à la Macédoine. Dans un très bel article, A.-Z. Chemsseddoha explore les données disponibles sur la nécropole de Vergina et propose une étude des usages et de la symbolique des différentes classes d'objets (armes, parures, céramiques) en fonction de leur répartition et de leur fréquence dans la nécropole, de leur position dans la sépulture, de leur rapport avec le niveau de richesse du défunt et de leur catégorie fonctionnelle. Elle montre notamment les écueils liés à l'interprétation du sexe du défunt à partir du mobilier funéraire ; le squelette ayant le plus souvent disparu à cause de la nature du sol de la nécropole. Le deuxième article, signé par D. Heilmann, est consacré à l'étude de quatre nécropoles de la basse vallée du Vardar (VIII^e-VI^e siècles av. J.-C.),

dont le rite funéraire, très standardisé, diffère totalement de celui du reste de la région. Le profane ne perçoit malheureusement ni en quoi cette région se distingue du reste de la Macédoine, ni pourquoi. L'auteur met en évidence des catégories de tombes sur la base des combinaisons de diverses formes de vases de banquet déposées et s'interroge sur les liens unissant ces tombes au sexe, à l'âge et au statut du défunt. La troisième partie du volume, la plus imposante, comprend quatre contributions relatives à la Grande Grèce et un article plus isolé. Cette partie s'ouvre sur l'excellente contribution de R.-M. Bérard qui rappelle et développe de manière claire certaines questions méthodologiques fondamentales concernant l'étude des contextes funéraires et la notion de dépôt. L'auteur rappelle la difficulté de faire la part entre différentes catégories d'objets tels que les offrandes elles-mêmes, les objets fonctionnels portés par le mort et les objets fonctionnels/résiduels utilisés par les vivants lors des funérailles ou de rites de commémoration. Le propos est illustré par l'étude des nécropoles de Megara Hyblaea, dont les tombes ont été utilisées de manière répétée, la mise en scène funéraire de chaque enterrement étant fortement perturbée par chaque nouvelle inhumation dans la même sépulture. L'article de M. Scapin illustre également les problématiques décrites par R.-M. Bérard, en s'interrogeant sur la manière d'interpréter la signification des dépôts de vases italiotes à figures rouges retrouvés dans des sortes d'annexes, à proximité de tombes non coloniales d'Italie méridionale. Faut-il considérer ces assemblages comme du mobilier d'accompagnement ou comme une forme de dépotoir du banquet funéraire ? M. Scapin étudie également le statut des vases proto-lucanien et proto-apulien déposés dans les tombes. Par ce biais, il démontre que les deux productions, outre le fait d'attester la réception des pratiques de banquet grec par les populations indigènes, étaient perçues et utilisées différemment : la céramique proto-lucanienne étant plus générique et usuelle, les productions proto-apuliennes se présentant comme le résultat de commandes beaucoup plus spécifiques, probablement destinées à remplacer les importations de céramique attique. De son côté, R. Pace montre de manière très convaincante comment certaines sépultures de défunt(e)s importantes de la nécropole de Macchiabate en Calabre (VIII^e s. av. J.-C.) se distinguent des modes standards de dépositions funéraires, par l'ajout de certains éléments rares ou étrangers, ou par la disposition inhabituelle des objets dans la tombe. L'auteur propose pour cela l'analyse d'une tombe à inhumation de type standard, de deux autres sépultures qui sont caractérisées par quelques variantes opérées sur la tradition et enfin de la « tombe Strada », qui n'entre pas dans les schémas habituels d'autoreprésentation. Les deux derniers articles sont des analyses iconographiques. L. Angot nous plonge dans l'univers des peintures pariétales des tombes de Paestum du IV^e s. av. J.-C., moment de rayonnement culturel de la cité durant lequel cohabitent Grecs et Lucaniens. Certaines de ces représentations ne comportent que des objets peints : armures, vases de symposion, grappes de raisins et volatiles. Comparant ces images aux peintures figurées réalisées dans ces tombes, au mobilier funéraire déposé et au genre du défunt, l'auteur tente une analyse fonctionnelle de ces objets. Il en ressort que ces objets peints, ainsi détachés de toute scène figurée, ne sont pas de simples accessoires mais symbolisent des éléments importants de la vie socio-culturelle des défunts. Leur discours complète celui du mobilier funéraire et apportent un éclairage précieux sur le défunt et son monde. Enfin, dans une contribution quelque peu désordonnée, J. Kerner évoque un thème rarement abordé, la symbolique

des crapauds et des grenouilles, réellement déposés ou représentés sous diverses formes, en contextes funéraires, ou associés à des rituels liés à la mort. La présence des batraciens dans ces contextes est, somme toute, assez rare et l'inventaire proposé concerne un vaste spectre chronologique et géographique. En définitive, la symbolique complexe de l'animal, lié à la mort, à la renaissance, à des aspects chtoniens, paraît assez universelle. Le recueil ici présenté offre un panorama instructif qui nous plonge au cœur de la recherche actuelle, menée, pour la plupart des contributions, par de jeunes chercheurs.

Delphine TONGLET

Gunnel EKROTH & Jenny WALLENSTEN (Ed.), *Bones, Behaviour and Belief. The Zooarchaeological Evidence as a Source for Ritual Practice in Ancient Greece and Beyond*. Stockholm, Svenska Institutet i Athen, 2013. 1 vol., 272 p., 145 fig., 6 cartes (ACTA INSTITUTI ATHENIENSIS REGNI SUECIAE. Ser. in 4°, 55). Prix : 530 cour. suéd. ISBN 978-91-7916-062-3.

Les articles réunis dans ce volume ont été présentés, pour la plupart d'entre eux, lors d'un colloque qui s'est tenu en septembre 2009 à l'Institut suédois d'Athènes. Il s'agissait d'insister, dans l'étude des pratiques rituelles anciennes, sur l'importance de la prise en compte du matériel archéozoologique, négligé jusqu'il y a peu, en fournissant des exemples concrets des apports et des limites de cette approche. Les différentes contributions, qui rassemblent des cas issus principalement du monde grec, mais aussi de la Scandinavie, de l'empire hittite, de la France méridionale ou du Nord de l'Espagne préromains, sont présentées dans l'introduction des éditrices. Des cartes localisant les sites étudiés, des index des sources littéraires, des inscriptions et des sources iconographiques, ainsi qu'un index général, referment le volume. La méthodologie est au centre de plusieurs articles du recueil. À l'aide d'exemples grecs allant du Néolithique à l'époque romaine, Katerina Trantalidou retrace les différentes étapes de l'étude du matériel archéozoologique : l'étude stratigraphique et la prise en compte d'éventuelles intrusions ou altérations postérieures ; la reconnaissance de la fonction culturelle, domestique ou encore artisanale à l'aide du contexte archéologique ; la récolte systématique des ossements ; la détermination de l'espèce, du sexe, de l'âge ou encore des parties du corps des individus étudiés ; la reconstitution des gestes humains comme les modalités de mise à mort et de cuisson éventuelle. C'est sur la question de l'interprétation du matériel archéozoologique que revient Armelle Gardeisen, qui rappelle que de telles informations ne peuvent pas toujours être déterminées et qui montre à travers des exemples provenant majoritairement du Sud de la France la difficulté d'associer un caractère culturel aux assemblages osseux. Maria Vretemark établit elle aussi une liste de critères pour répondre à ce dernier problème dans le cas de la Scandinavie de l'Âge du Fer. Une telle identification s'avère particulièrement délicate dans le cas des rituels domestiques du fait de la présence prédominante d'animaux utilisés dans la vie quotidienne mais aussi parce que les textes mentionnant des sacrifices décrivent uniquement des rituels « officiels » dans lesquels l'aristocratie occupe une place importante. Ola Magnell et Peter Popkin montrent tous deux, le premier pour le haut Moyen Âge Viking, le second pour l'empire hittite, que des variations régionales permettent également d'expliquer les différences entre les

conservé de traces de la fameuse « grande peinture » de la Grèce antique (synthèse brossée par A. Allroger-Bedel, p. 19-30) et même les « encyclopédies » des sciences de l'Antiquité, publiées en Allemagne entre 1750 et 1880, ne réservaient que peu de place au décor antique, considéré alors comme le « parent pauvre », relevant de l'histoire de l'art et non des « antiquités » proprement dites (S. Maufroy, p. 31-41). Deux figures cependant se démarquent complètement de ces tendances : l'architecte Gottfried Semper, pour qui la polychromie est primordiale dans l'architecture antique, fondant le marquage même de l'espace (I. Kalinowski, p. 43-53) et l'archéologue August Mau, esprit original lui aussi, seul à reconnaître comme une création autonome la peinture pompéienne, pour laquelle il propose d'ailleurs une classification en quatre types, qui demeure aujourd'hui encore fondamentale (I. Bragantini, p. 9-18). Deux communications seulement sont relatives à la période antérieure à A. Mau, témoignant chacune à sa manière de l'intérêt, déjà soutenu à l'époque, pour la peinture antique (anecdote sur l'activité des faussaires : D. Burlot, p. 87-96 ; récit du débat autour des restitutions proposées pour les peintures de la *Leschè* des Cnidiens à Delphes : E. Decultot, p. 71-85). Tous les autres articles concernent la poursuite, au cours du ^{xx}e siècle, des études sur le décor peint dans la ligne d'A. Mau : la formation, certes russe (Kiev et Saint-Petersbourg) mais souvent en contexte scientifique allemand, de M.I. Rostovtzeff, devenu à Rome et à Pompéi un fervent admirateur de Mau, même s'il n'a pu appliquer le principe des quatre styles à sa propre étude des peintures des tombeaux du Bosphore (I.V. Tunkina, p. 97-114) ; le développement de l'archéologie bulgare dès la fin du ^{xix}e siècle, sous l'influence de la science allemande (J. Valeva, p. 115-130) ; l'importante suite donnée à l'œuvre de Mau sur la peinture campanienne par l'« École hollandaise » (E.M. Moormann, p. 131-137) et les problèmes, plus locaux, relatifs aux peintures (et mosaïques) romaines de Suisse, d'Allemagne et d'Autriche (M.E. Fuchs, p. 139-153). Enfin, les recueils d'images ne sont pas oubliés : N. Blanc et Fr. Gury, naguère collaboratrices au *LIMC* et sensibles à l'iconographie, soulignent le rôle majeur de la photothèque romaine du DAI dans la conservation des archives (p. 55-67). Ce livre, riche et varié, est bien illustré ; il fait honneur à la collection *Pictor* de l'AFPMA à laquelle on souhaite succès et longue vie.

Janine BALTY

Stefan SCHMIDT & Matthias STEINHART (Eds.), *Sammeln und Erforschen, griechische Vasen in neuzeitlichen Sammlungen*. Munich, C.H. Beck, 2014. 1 vol., 174 p., nombr. ill. n/b (BEIHEFTE ZUM CORPUS VASORUM ANTIQUORUM DEUTSCHLAND, 6). Prix : 59,90 €. ISBN 978-3-406-66400-7.

Ce sixième supplément du *CVA* allemand, coordonné par Stefan Schmidt et Matthias Steinhart, rassemble des contributions présentées lors d'un colloque organisé en 2012 à l'Académie bavaroise des sciences de Munich et intitulé « Sammeln – Ordnen – Publizieren. Die Geschichte des Sammelns und der Erforschung griechischer Vasen ». Cette rencontre s'inscrit dans un courant de recherche né il y a quelques décennies et dédié à l'histoire des collections d'objets antiques. Il s'agissait en particulier d'appréhender la naissance des collections de vases grecs et, dans ce cadre, de mieux comprendre l'émergence et le développement de la recherche scienti-

fique dans le domaine de la céramologie. Les quinze articles réunis, accompagnés d'illustrations en noir et blanc d'excellente qualité, sont rédigés en allemand et en anglais. Comme le rappelle S. Schmidt dans sa contribution introductive qui reprend brièvement toutes les problématiques abordées dans le volume, les « vases grecs » collectionnés entre le ^{xv}^e et le début du ^{xx}^e siècle ne constituent qu'une partie des productions de poterie antique, puisqu'il ne s'agit que des vases décorés et figurés. L'auteur retrace tout d'abord le développement du statut du vase grec, du ^{xv}^e au ^{xvii}^e siècle, collecté comme objet de curiosité dans les cabinets de la Renaissance, utilisé comme illustration du contenu des bibliothèques dédiées aux auteurs classiques, étudié comme témoin de l'art antique. La seconde partie de l'article fait ensuite apparaître le changement de la perception des collections de vases antiques qui deviennent, dans le courant du ^{xviii}^e siècle mais surtout à partir du ^{xix}^e siècle, de véritables documents permettant de reconstituer le passé. Chercheurs et érudits élaborent des approches de plus en plus rigoureuses, s'intéressant davantage à la chronologie, aux contextes de production et de déposition des objets. Enfin, l'augmentation quantitative d'images figurées, décuplées par les fouilles de Vulci, a ouvert la voie à l'étude des ateliers de production et des peintres, orientant la recherche vers les problématiques de style. À cette introduction fait écho l'article de clôture du recueil, signé par A. Schnapp, et plus spécifiquement centré sur les rapports entre art et collections de vases antiques. Il y rappelle que les premiers collectionneurs de vases grecs furent les Romains (sac de Corinthe, pillage des nécropoles et revente de ces vases à Rome) et souligne les comportements ambigus du Moyen Âge, entre fascination et dégoût, face aux découvertes de vases antiques. Il reprend ensuite l'histoire du collectionnisme à partir du ^{xvi}^e siècle et le développement d'une approche analytique de ces documents. Enfin et surtout, il montre comment, à partir du ^{xix}^e siècle, les vases de ces collections d'antiques servent à la fois de moyen d'autoreprésentation des classes sociales privilégiées européennes – le matériel archéologique étant représenté à côté des portraits ou dans les natures mortes – et de modèle pour les Beaux-Arts, jusqu'au début du ^{xx}^e s. (G. Klimt). Les autres contributions, qui constituent le cœur du volume, traitent à l'aide de cas d'étude, d'un point chronologique et géographique particulier du panorama tracé par S. Schmidt et A. Schnapp. Les véritables débuts de collections de vases antiques sont décrits par M. Burioni, grâce à l'analyse de trois passages de l'œuvre de G. Vasari dans lesquels il est question de vases antiques. Ces textes sont abordés à travers trois thèmes de recherche actuelle : le repérage des vases grecs dans ces collections anciennes, l'étude de ces objets par les antiquaires et autres amateurs, leur influence (adaptations et imitations) sur l'art du ^{xvi}^e siècle. M.E. Masci reprend de manière détaillée l'histoire de la recherche entre les ^{xvii}^e et ^{xix}^e siècles. Analysant des archives de collectionneurs, d'antiquaires et d'érudits, elle distingue trois générations de collections. La première se caractérise par une approche littéraire / philologique du vase grec placé dans les bibliothèques ; la deuxième est fortement influencée par des méthodes dérivées des sciences dures : c'est l'époque de J.J. Winckelmann et du baron d'Hancarville (seconde moitié du ^{xviii}^e siècle), durant laquelle on s'interroge sur les lieux de production, les producteurs et la chronologie des vases. Enfin, la dernière génération de collections, née au début du ^{xix}^e siècle, est marquée par le développement de l'archéologie classique. Le vase grec est alors traité comme du matériel de fouilles : la production est distribuée entre classes que l'on

tente d'organiser chronologiquement. Les autres articles présentent différents types de collection (nous ne les citons pas dans l'ordre) : S. Sarti démontre l'influence tentaculaire de la fameuse collection Campana à Rome. Elle souligne notamment l'idéologie nationaliste du marquis, qui refusait d'admettre l'origine grecque, et non étrusque, des nombreux vases antiques retrouvés en Italie centrale ; les articles de R. Splitter et de B. Bundgaard Rasmussen retracent l'histoire de collections principales, respectivement à Kassel et à Copenhague. L'ouvrage présente également diverses figures de collectionneurs-érudits ou de collectionneurs extrêmement liés et favorables aux chercheurs. C'est le cas de l'article d'U. Kästner qui montre l'influence importante d'E. Gerhards et de R. Zahns sur la collection de l'Antikensammlung de Berlin. Ces deux personnages ont acquis les vases pour ce musée en se servant de leurs recherches, de leurs propres fouilles et de leurs réseaux de connaissances ; ils ont fourni une importante documentation d'archive, toujours utile aujourd'hui. A. Tsingarida montre comment l'intérêt personnel pour les inscriptions sur vases des collectionneurs belges A. van Branteghem et A. Bourguignon a favorisé les recherches sur les peintres de vases grecs en tant qu'individus. D'autres articles présentent des collectionneurs-artistes. Par exemple, L. Bardou nous dépeint la curieuse figure du Comte de Paroy, militaire, collectionneur, diplomate, dessinateur et homme d'affaire placé à la tête d'une fabrique de vases inspirés par les poteries « étrusques ». Dans la même veine, H. Lezzi-Hafter présente le capitaine suisse G.F. Heilmann, artiste et passionné d'art antique, dont les quelques années passées à Nola à la tête du 4^e régiment de Berne, lui ont permis de rassembler une collection de vases antiques (et même de mener des fouilles). Son objectif était la création d'un *Musée Nolanensis* destiné à instruire les citoyens bernois. R. Halbertsma présente la naissance des collections de vases grecs dans les grands musées nationaux hollandais ; il démontre en particulier l'influence déterminante des institutions académiques et muséales françaises sur les premiers conservateurs du musée national de Leyde. Enfin, une série d'article aborde la naissance des collections universitaires, ainsi que leur usage dans un but pédagogique. D. Graepler et N. Esbach décrivent la collection de l'université de Göttingen. Comme A. Tsingarida, ils soulignent l'importance grandissante des collections de fragments : ceux-ci voyagent dans toute l'Europe, dès lors que les chercheurs tentent de compléter des vases fragmentaires ou de réunir des tessons jointifs. Ce phénomène prépare le terrain des études stylistiques développées au XX^e siècle par J.D. Beazley. H. Schörner propose une comparaison historique et pédagogique des collections universitaires de Vienne et de Jena, en abordant leur naissance et le développement des approches scientifiques au sein de ces institutions. Enfin, toujours dans le domaine de l'enseignement et de la diffusion des connaissances, M. Steinhart rappelle les démarches d'A. Furtwängler et de K. Reichnold dans l'élaboration de leur superbe publication *Griechische Vasenmalerei* (1904-1932), véritable musée de papier rassemblant des vases conservés dans l'Europe entière. Leur objectif, fortement soutenu par l'état, était de créer un véritable manuel, aussi bien illustré et documenté que possible, à destination des enseignants du collège. En définitive, le recueil fournit des articles extrêmement bien documentés et dévoile de nombreux documents d'archives ou d'anciens catalogues méconnus. Il ne réussit malheureusement pas à éviter une certaine redondance, sans doute liée aux limites du sujet.

Delphine TONGLET

consideration of Persian-Anatolian cultural and social relations. Baughan argues that the interaction that ensued between these two cultures resulted in a unique Persian-Anatolian expression of identity in the funerary sphere among the elite. The conclusions in Chapter 5 aptly consider the legacy of the *kline*-tomb, first exploring the relationship between Anatolian and Macedonian funerary *klinai*. According to Baughan, Macedonian tombs were inspired by Anatolian ones, but also comprised their own distinct traditions that developed locally. Discussion of the Macedonian funerary *klinai* is rightly included here since, as Baughan emphasises, the Macedonian tomb tradition was important in the spread of this type of burial installation across the Mediterranean. However, at this point it would have been fruitful to consider the funerary *klinai* of the Hellenistic and Roman worlds, particularly the well-known examples in Alexandria and Jerusalem. A more detailed discussion of these later tombs would have enhanced what is already a comprehensive and impressive study. Instead the chapter finishes with a brief look at modern parallels to couches and funerary couches – in Victorian furnishings and papal funerary sculpture of the Renaissance. The chronological order of these sections is somewhat puzzling, as the most modern examples are considered first and the section concludes with discussion of the dying Buddha in Gandharan art and funerary couches from 6th and 7th century AD China. Yet they are useful for enhancing understanding of the ancient couches. The book at times still has the feel of the dissertation upon which it was based – such as the lengthy footnotes and detailed catalogues (“Anatolian Tombs with Funerary Beds or Couches” and “List of Vases Cited in the Text”) provided at the end of the volume. The reader may also find the numerous sections and sub-sections within chapters excessive and somewhat distracting to the flow of the argument, while the logic of their ordering is not altogether clear. But overall Baughan should be praised for her comprehensive treatment of the subject and for dealing with a broad range of material and issues. The themes explored are thought provoking and this work provides new angles for future research on Anatolian funerary architecture, *klinae*, banqueting and Anatolian-Persian cultural identity.

Lucy WADESON

Anne COULIÉ, *La céramique grecque aux époques géométrique et orientalisante (XI^e-VI^e siècle av. J.-C.)*. *La céramique grecque, I*. Paris, A. et J. Picard, 2013, 304 p., 39 pl. couleurs, 279 figs. (COLLECTION MANUELS D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE ANTIQUES). Prix : 88 €. ISBN 978-2-7084-0926-2.

Depuis la seconde édition de l'œuvre magistrale de N. Coldstream, *Greek Geometric Pottery: A Survey of Ten Local Styles* (2008), on ne possédait pas de volume en langue française consacré à cette période importante de l'art grec ni d'une étude approfondie de la céramique orientalisante. L'ouvrage publié par Anne Coulié vient combler cette lacune. Organisé en six chapitres, le volume présente les différentes productions céramiques du monde grec du XI^e au début du VI^e siècle av. J.-C. par ordre chronologique et régional. L'auteur offre un traitement global qui prend en compte les formes, les techniques et les décors mais aussi les contextes archéologiques et les questions de diffusion et de clientèle. Les deux premiers chapitres s'ouvrent respectivement sur « La céramique de l'Âge du Fer en Grèce. XI^e-VIII^e siècle

av. J.-C. » et sur « Le VIII^e siècle : La naissance des styles et des images au Géométrique Récent ». Après une définition de la notion d'Âge du Fer, le chapitre I propose un survol très utile de l'ensemble des productions régionales, avec un accent plus particulier sur la production attique compte tenu de l'importance croissante qu'elle acquiert durant cette période. On doit relever la présence d'une courte section consacrée aux échanges avec l'Orient, qui met en évidence le contraste entre le caractère local et géométrique de la céramique et les objets, souvent des bijoux ou des ivoires, importés dès cette époque. Le chapitre II traite du développement des styles et des images accompagnant la mise en place de la cité, qui constitue la cellule de base de la société grecque des époques archaïque et classique. Ici aussi, et pour des raisons évidentes, l'auteur s'arrête plus particulièrement sur la production attique et nous livre, notamment, une analyse précise de l'Atelier du Dipylon (p. 61-82). Grâce à une étude fine des objets et une mise en contexte de nombreuses pièces, elle nuance « les paternités douteuses » telles que l'introduction du vase *séma* ou les nouvelles iconographies, souvent attribuées à la figure centrale de l'atelier, le Peintre du Dipylon. Il est à noter que l'auteur ne s'arrête pas seulement à l'analyse stylistique du décor figuré mais intègre dans sa compréhension de l'organisation des ateliers géométriques le travail du potier. À deux reprises, elle utilise la méthode des enveloppes, qui consiste à superposer les profils de vases pour mettre en évidence la parenté des formes et à attribuer plusieurs vases à un même atelier, voire à un même potier (p. 71, fig. 41 & p. 78, fig. 49). Vient ensuite le chapitre III, consacré au phénomène orientalisant, étudié à travers la production corinthienne, qui constitue son vecteur initial et principal dans le domaine céramique. En introduction, l'auteur aborde la question complexe de la définition et de l'interprétation de « l'Orientalisant ». Malgré une riche bibliographique, on regrettera l'absence de l'étude de Th. Brisart, *Un art citoyen* (2010) qui propose une lecture récente et novatrice du phénomène d'autant plus que l'ouvrage est cité dans les pages suivantes au sujet du contenu des vases à parfum (p. 108, note 40). Dans ce chapitre, A. Coulié offre une synthèse complète et nuancée de la céramique corinthienne. Consciente des écueils rencontrés dans l'établissement d'une chronologie absolue, l'auteur choisit de suivre les dates traditionnellement admises mais offre au lecteur un résumé de la problématique. Son traitement de la céramique corinthienne va même au-delà des limites chronologiques du volume, puisqu'elle aborde également les productions du Corinthien Ancien (620-580) et Moyen (590-570) à travers d'œuvres célèbres telles que le cratère d'Eurythios. Le quatrième chapitre présente les céramiques de Grèce de l'Est suivant des groupes régionaux telles que ceux d'Ionie du Sud, d'Ionie du Nord, de Chios, de l'Éolide ou de la Doride. Cet agencement suit les résultats récents de la recherche sur la question difficile de la chronologie et des centres de production. Dans ce chapitre, l'auteur explique clairement les problèmes encore liés à l'étude et à l'identification de styles régionaux dans cette partie de la Méditerranée et enrichit ses propos d'un tableau comparatif des différentes chronologies proposées (p. 150, fig. 138). Compte tenu de l'importance de l'Ionie du Sud dans le développement d'un style caractéristique de l'Est, notamment dans la genèse du Style des Chèvres Sauvages ou encore de la Fikellura, un accent tout particulier est mis sur la céramique associée à cette région. Le cinquième chapitre s'intéresse aux innovations et aux traditions de l'Attique, de la Grèce centrale (Béotie, Argos) et de l'Eubée durant le VII^e siècle. A. Coulié procède à

une présentation très complète et nuancée de la céramique protoattique. Son analyse tient compte des contextes d'utilisation, des provenances, des ateliers et des techniques impliqués et offre au lecteur une mise au point jusqu'ici inexistante en langue française pour cette production. Le chapitre se clôture par un aperçu assez bref des autres régions. Dans ce cadre, il faut relever la mention de cruches à haut col à l'iconographie spécifique, déjà attribuées à un seul atelier par Boardman. Ces pièces, dont seulement une quarantaine nous est connue, ont été retrouvées en Béotie et au sanctuaire d'Apollon à Érétrie et pourraient attester d'une communauté culturelle entre ces deux régions. Le dernier chapitre rassemble les styles très divers du monde insulaire : les Cyclades, Thasos, la Crète, Skyros. L'auteur réussit à faire le point sur des questions difficiles liées au matériel des Cyclades et à l'identification des centres de production. En tenant compte de la longue historiographie sur le sujet, elle propose une très belle synthèse sur la céramique dite mélienne, qui est en réalité parienne, et adopte une approche très nuancée des apports de l'archéométrie dans la discussion sur la céramique cycladique. Parmi le matériel illustré, on notera les figurines votives du sanctuaire de Kastro à Siphnos et de Despotiko, qui complètent notre vision des ateliers de Paros et de Naxos au VII^e siècle, à la fois producteurs de terre-cuite et de vases. Enfin, une section importante est consacrée à la céramique de Thasos dont A. Coulié est une spécialiste reconnue. On relèvera *in fine* le nombre important et la qualité des illustrations qui accompagnent le texte. Cette richesse documentaire est complétée de plusieurs tableaux d'évolution de formes (p. 36-37, fig. 2 ; p. 109, fig. 83a-f ; p. 170, fig. 161) et de centres de production (p. 49, fig. 15 ; p. 150, fig. 138), extrêmement utiles non seulement aux étudiants et aux céramologues mais aussi aux archéologues de terrain et à tout lecteur intéressé par une vision globale des productions céramiques. Anne Coulié réussit une très belle synthèse sur un sujet difficile. L'auteur propose une analyse structurée et claire d'une longue bibliographie et fait le point sur l'ensemble des productions céramiques du monde grec aux époques géométrique et orientalisante. Il ne fait aucun doute que ce volume deviendra une œuvre de référence.

Athéna TSINGARIDA

Heide MOMMSEN, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland, Band 94. Berlin, Antikensammlung, Band 14. Attisch Schwarzfigurige Amphoren*. Munich, C. H. Beck, 2013. 1 vol., 138 p., 27 p. de fig., 56 pl. n/b, 4 pl. couleur, (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-65335-3.

Ce nouveau volume consacré à la collection de l'Antikensammlung de Berlin a une ambition quasiment monographique puisqu'il traite exclusivement d'amphores attiques archaïques à figures noires ayant appartenu à l'ancienne collection du Pergamonmuseum de Berlin-Est; le reste de ce matériel, notamment des amphores panathénaïques ou de petite taille, est annoncé pour un prochain volume. En vue de leur publication, les vases ont été nettoyés et restaurés ; une série de figures documentent l'état des pièces avant ces traitements. Les deux formes les plus courantes d'amphores – amphores à col et amphores à panse – sont étudiées conjointement. Une

recherche d'espace (comme pour les gymnases), d'emplacements stratégiques pour la vente (à proximité des grands axes ou des nécropoles) ou d'accès aux matières premières. De fait, ce sont essentiellement les potiers qui migrent vers la périphérie, un mouvement surtout observé à partir de l'époque hellénistique. Enfin Maia Pomadère évoque les zones funéraires de manière diachronique entre le début du Bronze Récent et le Premier Âge du Fer. Elle met en garde contre la pertinence de l'utilisation de termes comme *intra muros* ou *extra muros* pour ces périodes. Cependant la même question peut être posée pour des périodes plus récentes : « périurbain » n'est pas synonyme de *intra muros*, par exemple. On pourra regretter l'absence de mise au point à propos de ces termes français, dont l'usage est souvent sujet à interprétation. Comme la plupart des autres contributeurs de ce volume, M. Pomadère insiste sur l'aspect précoce de ses recherches et sur la nécessité de fouiller et publier davantage. En attendant une synthèse, le monde hellénique bénéficie désormais, pour ce thème particulier, d'une publication spécifique. Celle-ci constitue une invitation à poursuivre la recherche et à prendre davantage en compte ces limites « fragiles et changeantes » entre urbain et périurbain.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Eric CSAPO, Hans Rupprecht GOETTE, J. Richard GREEN & Peter WILSON (Ed.), *Greek Theatre in the Fourth Century B.C.* Berlin-Boston, De Gruyter, 2014. 1 vol., XII-578 p., 168 fig., 16 pl. coul. Prix : 139,95 €. ISBN 978-3-11-033756-3.

Le théâtre grec du IV^e siècle a longtemps été négligé : ses contemporains le jugeaient déjà à l'aune des trois grands poètes tragiques, Eschyle, Sophocle et Euripide, les écrits d'Aristophane et d'Aristote, mais aussi le petit nombre de pièces entièrement conservées (une seule tragédie pour le IV^e siècle) étant ensuite tenus pour preuve d'un déclin généralisé. En réalité, les documents archéologiques, architecturaux et épigraphiques contredisent de manière unanime ce stéréotype. C'est ce dont témoigne cet ouvrage, issu d'un colloque organisé en juillet 2011 à l'Université de Sydney. Il est divisé en quatre sections : « Theatre Sites », « Tragedy and Comedy », « Performance outside Athens » et « Finance and Records in Athens ». Suivent 16 planches en couleurs qui complètent utilement les images en noir et blanc rencontrées dans le corps du texte, la bibliographie et trois index (musées, lieux et index général). Toutes les contributions sont en anglais. La première section aborde des questions d'architecture et de paysage. Christina Papastamati-von Moock révisé certaines datations liées au théâtre de Dionysos Eleuthereus, à la faveur de nouvelles tranchées qui ont permis de découvrir les traces de deux structures en bois (des portes et une machine de levage). Hans Rupprecht Goette, quant à lui, fait le bilan, d'un point de vue archéologique, sur les Dionysies « rurales » en Attique, et propose un catalogue fort utile pour la recherche ultérieure dans ce domaine. Il souligne que l'absence de théâtre en pierre dans un dème n'empêche pas que celui-ci ait organisé des spectacles. Le nombre de théâtres en dur au V^e siècle ne reflète d'ailleurs pas la production artistique de l'époque, selon Jean-Charles Moretti. Celui-ci étudie les évolutions architecturales du théâtre au IV^e siècle et distingue trois grands berceaux de changements : Athènes, le Péloponnèse (en particulier l'Argolide) et la Macédoine. L'art dramatique lui-même est l'objet de la deuxième section. Si, au IV^e siècle, on rejoue beaucoup les

classiques, en particulier Euripide, comme le montre Sebastiana Nervegna, place est cependant faite pour l'originalité. S'il est vrai que les poètes tragiques devaient composer avec l'autorité des trois grands auteurs du V^e siècle, alors déjà élevés au rang d'icônes, les indices de créativité et de vitalité existent bel et bien. Johanna Hanink en veut pour preuve les honneurs donnés par la cité d'Athènes à Astydamas. Oliver Taplin réévalue d'ailleurs la position de ce dernier, en termes d'originalité artistique, par rapport aux poètes du siècle précédent. Les poètes comiques eurent la tâche plus facile car leur genre était, par définition, davantage tourné vers la nouveauté. Ainsi Andrew Hartig montre que loin d'être une période de déclin, la Comédie moyenne a posé les bases de la Comédie nouvelle et a donné au genre une dimension panhellénique. C'est précisément cet aspect qu'aborde la section suivante en examinant les développements du théâtre au IV^e siècle en dehors de l'Attique. Les études ont souvent privilégié Athènes au détriment des autres cités, qui présentaient chacune leurs particularités. Certaines d'entre elles s'avèrent même être des foyers de création, comme le Royaume de Macédoine, d'abord avec Archélaos et Philippe, puis avec Alexandre le Grand et sa cour itinérante (les contributions d'Eoghan Moloney et de Brigitte Le Guen). Sous leurs règnes se développe le lien entre monarchie et théâtre. Alexandre, en particulier, innove en introduisant notamment des représentations théâtrales dans des contextes qui en étaient jusqu'alors dépourvus. Le succès du théâtre en Macédoine était tel que *Rhésos*, pièce attribuée autrefois à Euripide, fut sans doute composée au IV^e siècle par un acteur professionnel pour un public macédonien, hypothèse défendue par Vayos Liapis. Le théâtre rencontra aussi le succès en Apulie, que ce soit au travers des scènes chorégiques connues par les vases (Zachary Biles et Jed Thorn) ou en tant que tel (Edward G. D. Robinson). Néanmoins, l'appropriation par les Apuliens de la culture théâtrale grecque ne se fit pas sans certains aménagements. Ainsi, les vases à iconographie chorégique étaient le plus souvent destinés aux tombes et le théâtre s'inscrivait probablement dans un contexte plus privé que civique. Se pose également la question du degré d'appréciation du théâtre grec par les non-Grecs, en dehors de l'élite hellénophone. David Braund et Edith Halle ont des interrogations similaires en ce qui concerne les côtes de la Mer Noire : comment les autochtones, voisins des colons grecs, percevaient-ils ces représentations ? Et à quel point la région était-elle isolée par rapport au monde égéen et aux centres de production ? J. Richard Green aborde le sujet du rayonnement athénien dans les régions qui le recevaient, et en particulier par le biais de leurs productions de figurines en céramique. Il dresse un tableau nuancé : alors que Chypre tend à affirmer une identité grecque, la Béotie semble résister à l'influence athénienne ; Corinthe n'y échappe pas mais joue néanmoins un rôle de premier plan, notamment comme relais vers l'Occident. Les deux dernières contributions tirent essentiellement parti des inscriptions pour étudier le théâtre athénien sous des angles financier et institutionnel. Eric Csapo et Peter Wilson montrent l'importance qu'il acquiert à partir de la moitié du siècle. Eubule et Lycurgue, qui avaient compris l'énorme potentiel économique du théâtre pour les finances de la cité, le renforcèrent d'un point de vue institutionnel autant que symbolique, et lui donnèrent l'importance qu'il garderait durant les siècles suivants. Enfin, Benjamin W. Millis reprend les trois inscriptions bien connues que sont les *Fasti*, les *Didascaliae* et les Listes de vainqueurs, et qui ont été, d'après lui, trop souvent exploitées ensemble bien qu'elles aient été érigées à des endroits et des

époques différentes dans des buts distincts. Tout en montrant ce que chacune a de spécifique, l'auteur explique en quoi elles sont toutes représentatives de la volonté d'Athènes de s'affirmer comme capitale culturelle. *Greek Theatre in the Fourth Century B.C.* est le résultat d'un effort pluridisciplinaire pour réhabiliter le théâtre du IV^e siècle. Excellent état de la question, il constitue une lecture indispensable pour quiconque s'intéresse à ce sujet, quel que soit son angle d'approche.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Michel SÈVE & Patrick WEBER, *Guide du forum de Philippes*. Athènes, École française d'Athènes, 2012. 1 vol. 91 p. (SITES ET MONUMENTS, 18). Prix : 19 €. ISBN 978-2-86958-241-5.

La publication de ce guide consacré au forum de Philippes réjouira bon nombre de visiteurs de ce très beau site, souvent en difficulté pour interpréter par eux-mêmes un enchevêtrement de ruines d'époques différentes. Les auteurs ont travaillé à partir de 1977, durant les trente dernières années sur ce site et ont rédigé un guide précis et fort utile pour comprendre l'organisation du forum. La ville porte le nom de Philippe II qui l'a fondée en 356 à l'emplacement d'un établissement créé par des Thasiens en 360 et appelé Krénides. Bien placée pour assurer le contrôle de la région du Pangée, riche en mines, et sur la route qui reliait la Macédoine à la Thrace égéenne, la ville a été traversée par la *via Egnatia* construite au troisième quart du II^e s. av. J.-C., qui correspond au *decumanus maximus*. Sous ses murs en 42 av. J.-C., Antoine et Octavien sont vainqueurs des armées de Brutus et Cassius et la ville devient colonie romaine, renforcée par Octave en 31 av. J.-C., après la bataille d'Actium. Le passage de l'apôtre Paul, en 49, aboutit à la fondation d'une communauté chrétienne à Philippes. De grandes églises sont édifiées à partir du IV^e s. ; la ville résiste aux Goths en 473, mais le site est progressivement abandonné à partir du début du VII^e siècle. Le forum est traversé par la *via Egnatia*, dont le tracé est suivi par l'ancienne route nationale reliant Cavalla à Drama : il comprend, au Nord, la terrasse haute occupée aujourd'hui par la basilique A et au Sud, la terrasse basse qui a gardé son aspect de place publique et qui est limitée par la *via Egnatia* et par la rue du Commerce qui lui est parallèle. Cet ensemble de 2 hectares constituait le centre de la *Colonia Julia Augusta Philippiensium*. Le premier état monumental du forum est du règne de Claude (41-54), dont ne subsistent que des fondations. Le deuxième état monumental, celui que le visiteur peut le mieux découvrir, a été construit dans le troisième quart du II^e siècle : la dédicace de la curie montre que les travaux ont été prévus sous Antonin le Pieux et terminés sous Marc Aurèle (entre 161 et 175). La place basse mesure 112 m dans le sens Est-Ouest et 62 m dans le sens Nord-Sud : au-dessous de la *via Egnatia*, sont aménagées deux fontaines entre les rampes d'accès de la rue au forum. Sur les trois autres côtés, les bâtiments qui la bordent sont réunis par un portique en pi à deux nefs. Au fond du portique, à l'Est sont disposées quatre grandes pièces, au Sud 21 boutiques qui ouvraient sur la rue du Commerce, à l'Ouest, une basilique entre le *tabularium* (archives) et la curie. Sur la terrasse haute, un ensemble de temples était construit sur les pentes de l'acropole, au Nord de la *via Egnatia*, mais ils ont été démontés vers 500 ap. J.-C. pour laisser place à la basilique A. À la fin du V^e ou début

plus nombreuses, et complexes... à l'image des découvertes récentes de l'INRAP à Obernai, en Alsace. I. Lebedynsky exprime par ailleurs, à juste titre, de sérieuses réserves concernant la paléogénétique, alors qu'il semble en fin d'ouvrage (annexe 4) tenté par une toponymie française fort piègeuse. L'archéologue prêterait sans doute tout particulièrement attention aux réflexions livrées dans le chapitre 14, réflexions sur l'identification des « vestiges concrets de la présence, dans l'Occident romain, des groupes sarmato-alains ». I. Lebedynsky souligne dans ce chapitre que « les élites guerrières sarmato-alaines, hunniques et germaniques se sont mutuellement emprunté beaucoup de traditions et ont élaboré une sorte de culture aristocratique commune ». Un appel à la prudence ! La tentation est grande pour attribuer les tombes avec des individus au crâne déformé, telles celles de Strasbourg *Weistorturm* ou d'Obernai (Bas-Rhin), à des Sarmato-Alains, mais d'aucuns parlent de Burgondes, ou encore de Wisigoths. Par ailleurs le matériel archéologique de tombes comme la n° 4607 de Krefeld-Gellep (Rhénanie-Westphalie), ou encore de Reims *Fosse Jean-Fat* (Marne) ou de Troyes *Quartier Saint-Jacques* (Aube) avec leurs (petits) « miroirs », parfois ornés des typiques *tamgas*, ou leurs fibules ansées, aux affinités évidentes avec du matériel trouvé en Ukraine, ne laissent aucun doute quant à la présence de Sarmates, ou d'Alains, avec leur famille, dans certaines parties de l'Europe. La *Notitia dignitatum* ne laisse, bien évidemment, aucun doute quant à leur présence dans les Îles britanniques, entre autres autour de *Bremetennacum* (Ribchester, Lancashire), qui a livré des stèles émanant d'un *numerus* de cavalerie sarmate. La mobilité des Sarmates, la structure très lâche de leur société, mais surtout la rareté des pièces qui peuvent leur être attribuées, ne permettent de toute façon pas de préciser l'origine géographique de leurs porteurs, alors que l'on sait que les *Gentiles* sarmates de Gaule et d'Italie étaient probablement danubiens. Nous ne pouvons que conseiller à ceux qui cherchent un ouvrage sur les Sarmates d'acquiescer celui d'I. Lebedynsky, qui ne se laisse que très rarement tenter par autre chose que ce qui est raisonnable et vérifiable, comme à propos de la lecture « sarmate » des légendes arthuriennes. À ce propos, entre le *King Arthur* d'Antoine Fuqua de 2004, dérivé à son tour des écrits de C. Scott Littleton, ou le *Kaamelot* d'Alexandre Astier des années 2005-2009, notre choix est fait en faveur du dernier. Les « cuillères », toutefois, comme le savent nos étudiants, renvoient aux Burgondes ...

Eugène WARMENBOL

Pascal DARCQUE, Roland ÉTIENNE & Anne-Marie GUIMIER-SORBETS (Ed.), *PROASTEION. Recherches sur le périurbain dans le monde grec*. Paris, De Boccard, 2013. 1 vol. 265 p., nombr. ill., cartes, plans. (TRAVAUX DE LA MAISON DE L'ARCHÉOLOGIE ET DE L'ETHNOLOGIE, RENÉ-GINOUVÈS, 17). Prix : 36 €. ISBN 978-2-7018-0351-7.

Cet ouvrage est issu d'une série de rencontres sur le thème du périurbain organisées de 2006 à 2009 par l'UMR 7041 du CNRS, Archéologies et Sciences de l'Antiquité (ArScAn). Pour la publication, le sujet a été volontairement limité au monde grec, un resserrement d'autant plus louable que l'étude du périurbain en Grèce accuse un retard certain par rapport à ce qui a déjà été réalisé dans le domaine romain. La structure du livre reprend cependant celle des rencontres, avec une division en

quatre parties : « polymorphisme des implantations périurbaines », « périurbain et sanctuaires », « périurbain et artisanat » et « périurbain et nécropoles ». Outre une introduction de Roland Étienne, les onze contributions sont réparties selon ces différents thèmes ; toutes sont en français à l'exception de celle de M. Ch. Monaco, en italien. R. Étienne commence par présenter différents aspects de la notion de *proasteion* en grec ancien, de la plus ancienne attestation du mot, chez Archiloque, à la description de Daphné, faubourg d'Antioche, par Libanios, au IV^e siècle ap. J.-C. Il dresse également un inventaire des divinités dites « devant la ville » et explique leur emplacement par leur fonction de protection de la ville. Il souligne par ailleurs deux éléments qui déterminent le *proasteion* dès ses origines : la présence d'un sanctuaire et de murailles. Quelques idées reçues se voient déjà ainsi battues en brèche, notamment celle selon laquelle les faubourgs seraient le résultat d'un simple « débordement » démographique de la ville à l'extérieur de ses murs. Or, comme le rappellent Katerina Chryssanthaki-Nagle et Madeleine Jost, les sanctuaires périurbains préexistaient souvent à l'enceinte de la ville voisine (à Dion, p. 131-132 ; à Mantinée, p. 139 ; à Tégée, p. 140-141). R. Étienne définit donc le *proasteion* comme une « zone de la *chôra* proche regroupée autour d'un sanctuaire » (p. 24). Pour autant, les sanctuaires seuls ne définissaient pas les *proasteia*. C'est ce que montrent les contributions de M. Ch. Monaco, Fr. Salviat et J. des Courtils, respectivement pour Athènes, Amphipolis et Xanthos. À Athènes, les faubourgs étaient ainsi caractérisés, entre autres, par les grands gymnases, qu'on ne trouvait pas à l'intérieur des murs (p. 54). Les nécropoles, situées habituellement en dehors des enceintes en Grèce, contribuaient aussi à donner un caractère propre aux faubourgs, qui n'étaient pas une simple reproduction de la vie « urbaine ». À Xanthos, les installations périurbaines étaient diverses, avec des fortifications militaires, des petits groupes d'habitations ou des piliers funéraires. Les limites des faubourgs sont rarement immuables : le mur de Thémistocle à Athènes et celui de la fin du V^e s à Amphipolis ont englobé des régions qui faisaient partie, jusqu'alors, du *proasteion*. Yvette Morizot, K. Chryssanthaki-Nagle et M. Jost abordent la question de l'identité et du rôle des divinités dont les sanctuaires sont périurbains. Une localisation *extra muros* convenait bien à Artémis, divinité « des marges », en particulier lorsqu'elle jouait un rôle d'asile et que son culte dépassait le cadre local (p. 116). Il arrive d'ailleurs qu'un sanctuaire périurbain soit aussi « le plus important pour la définition de la cité » (p. 143) ; c'est le cas d'Athéna Aléa près de Tégée et de Poséidon Hippios à Mantinée, deux sanctuaires gardés volontairement à l'extérieur des murs, sans doute pour affirmer les liens avec la *chôra* aussi bien qu'avec la ville, dont la proximité « facilitait les manifestations quotidiennes de la piété » (p. 150). L'artisanat est encore un autre visage des faubourgs qui, bien qu'étudié à part entière seulement depuis peu (p. 157) soulève une série de questions, au premier rang desquelles celle des nuisances, préoccupation commune à Marie-Christine Hellmann, G.M. Sanidas, P. Dupont et Arianna Esposito. À ce sujet, leurs contributions viennent nuancer un autre préjugé bien ancré selon lequel les activités polluantes étaient systématiquement rejetées en périphérie des villes. C'est qu'entre les régulations, pourtant anciennes, et la réalité, il y avait souvent une différence de taille. Qui plus est, souligne G.M. Sanidas, aucune loi qui nous est parvenue n'interdit spécifiquement une activité dans l'enceinte d'une ville. Les raisons de cet éloignement sont donc probablement moins liées à la pollution qu'à la

recherche d'espace (comme pour les gymnases), d'emplacements stratégiques pour la vente (à proximité des grands axes ou des nécropoles) ou d'accès aux matières premières. De fait, ce sont essentiellement les potiers qui migrent vers la périphérie, un mouvement surtout observé à partir de l'époque hellénistique. Enfin Maia Pomadère évoque les zones funéraires de manière diachronique entre le début du Bronze Récent et le Premier Âge du Fer. Elle met en garde contre la pertinence de l'utilisation de termes comme *intra muros* ou *extra muros* pour ces périodes. Cependant la même question peut être posée pour des périodes plus récentes : « périurbain » n'est pas synonyme de *intra muros*, par exemple. On pourra regretter l'absence de mise au point à propos de ces termes français, dont l'usage est souvent sujet à interprétation. Comme la plupart des autres contributeurs de ce volume, M. Pomadère insiste sur l'aspect précoce de ses recherches et sur la nécessité de fouiller et publier davantage. En attendant une synthèse, le monde hellénique bénéficie désormais, pour ce thème particulier, d'une publication spécifique. Celle-ci constitue une invitation à poursuivre la recherche et à prendre davantage en compte ces limites « fragiles et changeantes » entre urbain et périurbain.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Eric CSAPO, Hans Rupprecht GOETTE, J. Richard GREEN & Peter WILSON (Ed.), *Greek Theatre in the Fourth Century B.C.* Berlin-Boston, De Gruyter, 2014. 1 vol., XII-578 p., 168 fig., 16 pl. coul. Prix : 139,95 €. ISBN 978-3-11-033756-3.

Le théâtre grec du IV^e siècle a longtemps été négligé : ses contemporains le jugeaient déjà à l'aune des trois grands poètes tragiques, Eschyle, Sophocle et Euripide, les écrits d'Aristophane et d'Aristote, mais aussi le petit nombre de pièces entièrement conservées (une seule tragédie pour le IV^e siècle) étant ensuite tenus pour preuve d'un déclin généralisé. En réalité, les documents archéologiques, architecturaux et épigraphiques contredisent de manière unanime ce stéréotype. C'est ce dont témoigne cet ouvrage, issu d'un colloque organisé en juillet 2011 à l'Université de Sydney. Il est divisé en quatre sections : « Theatre Sites », « Tragedy and Comedy », « Performance outside Athens » et « Finance and Records in Athens ». Suivent 16 planches en couleurs qui complètent utilement les images en noir et blanc rencontrées dans le corps du texte, la bibliographie et trois index (musées, lieux et index général). Toutes les contributions sont en anglais. La première section aborde des questions d'architecture et de paysage. Christina Papastamati-von Moock révisé certaines datations liées au théâtre de Dionysos Eleuthereus, à la faveur de nouvelles tranchées qui ont permis de découvrir les traces de deux structures en bois (des portes et une machine de levage). Hans Rupprecht Goette, quant à lui, fait le bilan, d'un point de vue archéologique, sur les Dionysies « rurales » en Attique, et propose un catalogue fort utile pour la recherche ultérieure dans ce domaine. Il souligne que l'absence de théâtre en pierre dans un dème n'empêche pas que celui-ci ait organisé des spectacles. Le nombre de théâtres en dur au V^e siècle ne reflète d'ailleurs pas la production artistique de l'époque, selon Jean-Charles Moretti. Celui-ci étudie les évolutions architecturales du théâtre au IV^e siècle et distingue trois grands berceaux de changements : Athènes, le Péloponnèse (en particulier l'Argolide) et la Macédoine. L'art dramatique lui-même est l'objet de la deuxième section. Si, au IV^e siècle, on rejoue beaucoup les

documents : citons à titre d'exemple, l'épigraphie latine qui atteste l'importance du latin et dont la présence a été raffermissée par l'établissement de colonies, le rôle du droit et de ses nécessaires écoles de traducteurs (l'école de Beyrouth), les papyrus de Nessana qui comportent des morceaux de l'*Énéide* avec un glossaire, l'afflux de pèlerins chrétiens qui a joué un rôle certain dans la diffusion du latin, saint Jérôme établi à Bethléhem... ; tous ces témoignages prouvent que le latin s'est assez largement diffusé en Palestine et que cette diffusion a partie liée avec la culture hellénique de l'Orient. Dans l'ensemble, le plan de l'ouvrage et l'absence de conclusions partielles ou générale surprennent. Les études rassemblées dans cet ouvrage sont toutefois utiles pour qui s'intéresse à la Palestine antique ou à l'Orient romain, mais aussi à la *paideia* gréco-latine, voire à la seconde et à la troisième sophistiques.

Johann GOEKEN

Claude-Emmanuelle CENTLIVRES CHALLET, *Like Man, Like Woman: Roman Women, Gender Qualities and Conjugal Relationships at the Turn of the First Century*. Oxford, Peter Lang, 2013. 1 vol., 201 p. Prix : 54,80 €. ISBN 978-3-03911-912-7.

Consacré aux rapports de genres dans la Rome du I^{er} siècle ap. J.-C., l'ouvrage de C.-E. Centlivres Challet, publié en 2013, offre aux chercheurs ainsi qu'à un public plus large une importante synthèse sur ce sujet complexe. Depuis le début du xx^e siècle, la question des relations hommes-femmes à l'époque romaine a déjà fait l'objet de plusieurs études fondamentales apportant chacune un nouvel éclairage sur cette problématique complexe. Malgré les nombreux travaux antérieurs (voir : A.-M. Vérilhac, C. Vial et L. Darmezil, *La femme dans le monde méditerranéen, II : La femme grecque et romaine : bibliographie*, Paris, de Boccard, 1990), C.-E. Centlivres Challet a réussi à proposer une approche originale fondée sur une réflexion théorique solide. Après un *status quaestionis* très éclairant sur l'évolution des études – dites de genre – elle introduit la recherche (p. 1-19) en définissant son champ d'exploration, ses concepts méthodologiques et les lignes directrices qui régissent la suite de son exposé. Notons plus particulièrement la mise en place de sa principale grille d'analyse des sources réunies dans le volume. Pour l'historienne, les textes latins du I^{er} siècle présenteraient deux discours parallèles (« *dual discourse* », p. 3-4) sur la femme à la fois différents, mais complémentaires : l'un, vecteur de la conception traditionnelle et idéalisée de la société romaine et l'autre, indicateur des réalités vécues et ressenties plus personnellement par les auteurs latins. Dans le parcours introductif, elle insiste également, à juste titre et de manière assez novatrice par rapport à ses prédécesseurs, sur l'importance de ne pas se concentrer uniquement sur les différences entre les mondes masculins et féminins mais aussi de mettre en évidence leurs points de contact : *same and other*. C'est donc sur la base de ce fondement interprétatif que s'ouvre le premier chapitre, « *Within the Family* » (p. 21-42), dédié à la place et aux interactions des hommes et des femmes au sein de la famille romaine. À travers un examen des relations intrafamiliales (père, mère, père-fils, fille-père, fils-mère...), on découvre que les rôles ne sont pas clairement répartis selon le sexe des acteurs examinés comme le discours « officiel » le présente le plus souvent

camps, qui étaient initialement construits dans la périphérie de la Ville, se sont, petit à petit admirablement bien intégrés dans l'architecture urbaine. Le troisième chapitre (p. 111-158) présente une enquête plus spécifique sur les nécropoles et monuments funéraires. L'intérêt de cette approche est multiple. Il permet notamment de dresser une aire de répartition des lieux de découvertes de différentes unités de la garnison de Rome. Il rend également possible l'élaboration d'un début de typologie des inscriptions funéraires de ces catégories sociales particulières que sont les soldats urbains ; en effet, l'auteur constate une répétition manifeste et généralisée des formulaires funéraires simples, aux thèmes iconographiques militaires standardisés. Ces constatations permettent à l'auteur de conclure par une réflexion sur la thématique « Uniformität oder Individualität? ». L'étude est suivie de deux résumés, l'un en allemand (p. 159-162), l'autre en italien (p. 163-166), d'un plan des *castra praetoria* (p. 167), de plusieurs tableaux de données statistiques (p. 168-172) relatives aux troupes, aux cimetières, et aux types des monuments funéraires. Des *indices* (p. 173-175) des noms de personnes, de concepts et de noms de lieux, ainsi qu'un répertoire des sources (p. 176-183) et des illustrations (p. 184) concluent l'ouvrage. L'intérêt de cet ouvrage réside surtout dans l'étude archéologique de l'emplacement et de la composition des différents camps de la Ville, ainsi que de monuments funéraires qui y sont associés. Cet état de la question permet d'établir des comparaisons avec les données disponibles dans les provinces. On regrettera peut-être que l'analyse ne sorte presque pas du cadre strictement militaire ; le lecteur aurait peut-être attendu un lien plus évident entre sphères militaire et civile, d'autant plus que l'introduction annonce une présentation de l'insertion de ces soldats dans l'espace urbain. Une étude étendue à d'autres types de sources aurait peut-être permis de mettre en lumière le rôle de la présence militaire à Rome sur le commerce, les rapports sociaux ou l'artisanat. Étant donné la qualité remarquable de l'enquête de l'auteur sur les camps, il ne fait aucun doute que cette étude pourra servir de base pour des recherches futures sur ces questions.

David COLLING

Mats CULLHED & Karen SLET (Ed.), *The Temple of Castor and Pollux. II. The Finds and Trenches*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2009. 2 vol., 374 + 318 p., nombr. ill. (OCCASIONAL PAPERS OF THE NORDIC INSTITUTES IN ROME, 5). Prix : 375 €. ISBN 978-88-8265-498-6.

Jan ZAHLE (Ed.), *The Temple of Castor and Pollux. III. The Augustan Temple*. Rome, L'Erma di Bretschneider, 2009. 1 vol., 285 p., 12 pl., nombr. ill. (OCCASIONAL PAPERS OF THE NORDIC INSTITUTES IN ROME, 4). Prix : 200 €. ISBN 978-88-8265-497-9.

Ces trois volumes sont consacrés au temple de Castor et Pollux du Forum romain. Le premier tome (en deux volumes, l'un de texte, l'autre de planches) poursuit et achève la publication du matériel et des rapports de fouilles des tranchées, sous la houlette des Instituts scandinaves de Rome. Le matériel est soigneusement présenté

Sur la base de cette déconstruction critique, l'hypothèse d'une dichotomie entre l'extispicine étrusque et romaine ne lui semble pas plausible. L'auteur analyse ensuite soigneusement les sources relatives à ce rite, en privilégiant tant une méthode historico-critique qu'une approche issue de la théorie narrative. Elle se concentre sur les présentations poétiques d'auteurs classiques qu'elle examine sous un nouvel angle (Virgile, Ovide, Lucain, Sénèque et Silius Italicus). Françoise VAN HAEPEREN

Vera SAUER, *Religiöses in der politischen Argumentation der späten römischen Republik. Ciceros Erste Catilinarische Rede – eine Fallstudie*. Stuttgart, Franz Steiner, 2013. 1 vol., 299 p. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 42). Prix : 58 €. ISBN 978-3-515-10302-2.

Dans cet ouvrage issu d'une dissertation doctorale soutenue en 2011 à l'université de Potsdam, V. Sauer souhaite éclairer quelles fonctions la religion remplit, fût-ce de manière occasionnelle, dans la rhétorique durant la République tardive. Partant du constat que la religion est présente dans différents contextes – social, politique, économique ou culturel –, il s'agit plus particulièrement d'examiner la place qu'occupent la terminologie et les thématiques religieuses dans la première Catilinaire de Cicéron. Après avoir rappelé le contexte historique et présenté ce discours, l'auteur se consacre à une analyse minutieuse des termes et périphrases à connotation religieuse qui l'émaillent. Leur lien avec la religion apparaît de manière plus ou moins évidente, puisque V. Sauer a choisi d'inclure des termes dont l'acception religieuse ne saute pas aux yeux mais qui peuvent éclairer de manière plus large sa problématique. Ces termes et expressions sont présentés dans leur ordre d'apparition dans le discours. Ce commentaire analytique, qui pourrait parfois apparaître comme quelque peu décousu, est suivi d'un dernier chapitre offrant une synthèse des résultats. – Soulignons la présence de plusieurs index (personnes ; généralités ; sources littéraires ; inscriptions).

Françoise VAN HAEPEREN

Beate DIGNAS & R.R.R. SMITH (Ed.), *Historical & Religious Memory in the Ancient World*. Oxford, Oxford University Press, 2012. 1 vol., 338 p. Prix : 78 £. ISBN 978-0-19-957206-9.

Ce livre, consacré à la question de la mémoire historique et religieuse dans le monde ancien, est issu d'une journée d'hommage à Simon Price, dont le parcours et les publications sont rappelés en début de volume. Les éditeurs précisent en introduction qu'il s'agit d'examiner « comment la mémoire s'entrelace avec et forme des traditions religieuses et des identités culturelles ». Le volume comporte trois parties, qui visent à éclairer sous différents angles l'impact de la mémoire religieuse et culturelle. La première est consacrée à la commémoration de traditions religieuses. Elle s'ouvre par un article de S. Price sur les relations entre mémoire et histoire en Grèce ancienne, avec une attention particulière pour les contextes dans lesquels la mémoire est construite (autour d'objets et de représentations ; de lieux ; de comportements rituels associés à des mythes ; de récits). Suivent des contributions de J. North (qui propose

une nouvelle interprétation des scènes représentées dans la basilique souterraine de Porta Maggiore), de M. Goodman (sur l'usage que le judaïsme et le christianisme font de la mémoire, autour de la figure d'Abraham, durant le Haut-Empire), de W. Van Andringa (sur les statues des temples de Pompéi, révélant des combinaisons divines et, ce faisant, une définition locale des cultes autour d'une mémoire civique). La deuxième partie porte sur l'élaboration d'identités religieuses : comment des civilisations qui se considèrent comme homogènes entrent-elles en dialogue avec leur passé, tout en opérant des sélections et des choix ? B. Dignas s'intéresse à la construction d'une identité dans la politique des Attalides ; R. Gordon, aux questions de « mémoire et d'autorité dans les papyrus magiques » ; L. Nixon, à la construction d'une mémoire par le biais de structures formant un paysage religieux à Sphakia ; J. Scheid propose une nouvelle lecture d'une inscription se rapportant au vœu d'un légionnaire de Sulmo (*AE* 1981, 283). La troisième partie explore la commémoration et l'oblitération du passé. D. Levene présente des exemples d'oubli délibéré du passé, tels qu'ils sont mis en scène par les historiens romains. A. Busine étudie la question de la découverte d'inscriptions, prétendues authentiques, pour légitimer l'établissement de nouveaux cultes, à Cyzique et Athènes notamment. P. Thonemann se penche sur le processus de christianisation de l'Asie Mineure, tel qu'il est présenté par Abercius de Hiérapolis. R.R.R. Smith examine le martelage de visages de statues divines à Aphrodisias. – Index.

Françoise VAN HAEPEREN

Anne JACQUEMIN, Dominique MULLIEZ & Georges ROUGEMONT, *Choix d'inscriptions de Delphes, traduites et commentées*. Athènes, École française d'Athènes, 2012. 1 vol., 563 p., 7 pl. (ÉTUDES ÉPIGRAPHIQUES, 5). Prix : 50 €. ISBN 978-2-86958-248-4.

L'épigraphie de Delphes est un océan. On compterait plus de trois mille inscriptions en provenance du site. En l'absence des *IG VIII* (un sigle mort-né, victime collatérale des événements de 1914-1918), un bon nombre d'entre elles ont trouvé place dans le tome III des *FD* (ou *Fouilles de Delphes*, 1909-1985) et/ou dans le *CID* (*Corpus des inscriptions de Delphes*, 1977-). Un échantillon représentatif de ce matériel – environ trois cents textes – nous est ici proposé, dans une mise en page irréprochable (si ce n'est la taille des caractères : la loupe s'impose notamment dans les informations bibliographiques). Les inscriptions, toutes traduites, sont généralement pourvues d'un commentaire et de notes d'appoint, le tout sans excès ni bavardage. Pour de nombreux textes (plus de deux tiers du total, si je compte bien), qui ne figurent pas encore dans le *CID* et ne sont donc connus le plus souvent que dans la présentation brute des *FD*, le présent *Choix* offre une véritable édition, qu'il serait désormais dommageable d'ignorer. Considéré dans son ensemble, le volume constitue une excellente introduction à l'épigraphie. Toutes les classes d'inscriptions sont représentées ; les auteurs ont veillé à inclure dans leur sélection quelques séries, de manière à permettre aux lecteurs de mettre à l'épreuve l'une des règles d'or de l'épigraphie : « Une inscription isolée ne livre qu'une partie de son enseignement ; elle ne prend son vrai sens qu'au sein d'une série » (L. Robert). Les dimensions des blocs sont précisément notées, ainsi que la hauteur des lettres et même des interlignes. On reconnaîtra dans ce souci de la mesure exacte la femme et les hommes de terrain que sont les

Sparte à la fin de la guerre du Péloponnèse : elle réinvestit le sanctuaire de Poséidon *Samios* de Samikon, qui se trouvait dans le territoire de la petite cité de Makiston. Quant à l'Arcadie, la situation est encore plus complexe : le culte qui semble fédérer la ligue, celui de Zeus *Lykaïos* honoré sur le Mont Lykaion, est en réalité un culte important pour l'identité arcadienne bien avant la constitution de la confédération, récupéré et investi par la Ligue arcadienne d'un rôle religieux central. On voit clairement que ce n'est donc pas la ligue qui a mené à la construction de l'identité, mais que cette identité déjà affirmée représente la base idéologique de la ligue. D'autre part, indique l'auteur, les assemblées de la ligue n'avaient pas lieu sur le Mont Lykaion, tout comme le site ne servait pas pour l'affichage des décisions fédérales selon le modèle achéen ou étolien. Cela n'empêche que le sanctuaire reste important avant et après les années 360 av. J.-C., exploité aussi bien par Tégée et Mantinée, les deux cités concurrentes. Peut-on toutefois lui accorder le statut de « sanctuaire fédéral » ? Cela dépend de l'acception qu'on accorde à ce terme, mais en tout cas pas au même titre que l'Homarion ou Thermos. Pour conclure, on est en présence de contributions originales et érudites, malgré quelques répétitions dues à l'intérêt de longue date des auteurs pour le sujet, qui mettent en avant une véritable problématique. Par le biais de la religion, elles proposent des réflexions concernant l'organisation des États fédéraux, ou bien les rapports entre les *koina* et les cités, tout en s'interrogeant sur les identités locales et régionales. On s'aperçoit ainsi, en reliant ce volume à ceux qui l'ont précédé ou succédé dans le cadre du projet de Münster, que le fédéralisme n'est plus perçu comme un échec – il n'a pas servi aux Grecs pour vaincre la Macédoine –, mais volontairement analysé à des échelles diverses dont celle religieuse. L'attention est dirigée vers les sanctuaires comme espaces structurants du politique, mais aussi vers la naissance d'identités autour des divinités communes, chargées symboliquement. Le mérite principal de cette nouvelle approche, partagée par d'autres études consacrées actuellement à cette question, est de disloquer le modèle de la « pensée unique » fédérale, à la fois des Anciens et des Modernes, pour montrer la diversité des modalités d'action et des stratégies identitaires des cités-membres et des États fédéraux.

Madalina DANA

Christoph LUNDGREEN, *Regelkonflikte in der römischen Republik. Geltung und Gewichtung von Normen in politischen Entscheidungsprozessen*. Stuttgart, Franz Steiner, 2011. 1 vol., 375 p. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 221). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-09901-1.

Dans cet ouvrage issu d'une dissertation doctorale soutenue en cotutelle à Dresden (Fakultät der Technischen Universität) et à Paris (EPHE-Sorbonne), Chr. Lundgreen analyse la question de la validité et de l'évaluation des normes dans les processus de prise de décisions politiques, durant la République romaine. La première partie constitue une approche théorique des normes, basée sur un arsenal conceptuel issu de diverses disciplines, notamment la sociologie. L'auteur en déduit qu'à Rome, « les normes ne peuvent pas être considérées comme des règles fixes » ou rigides mais bien plutôt comme « des principes flexibles ». – Dans la deuxième partie, Chr. Lundgreen propose ensuite une lecture renouvelée de la « constitution » romaine, autour de la

question du « conflit de règles » : que se passe-t-il quand des normes entrent en contradiction ? Quatre types de conflits de règle servent de socle à sa deuxième partie : les normes entrant en contradiction lors des élections, lors de l'attribution de leur province aux magistrats, dans le droit sacré, et enfin, lors de l'attribution du triomphe. Remarquons en passant que la partie sur les conflits en matière de droit sacré comporte l'une ou l'autre imprécisions ou erreurs qui auraient pu être évitées. Ainsi, par ex., à la p. 162, le conflit qui aurait opposé le grand pontife Metellus à un augure en 63 n'a sans doute jamais existé : il est le fruit d'une reconstitution d'un passage de Festus (p. 462-4L) par Mommsen (que le lecteur me permette de renvoyer pour le détail de l'argumentation à mon ouvrage, non cité par l'auteur, *Le collège pontifical*, Bruxelles-Rome, 2002, p. 305-306). On ne peut dès lors plus utiliser ce passage problématique pour affirmer qu'il témoigne de l'appel au peuple fait par un augure contre l'amende que lui avait infligée le grand pontife (p. 164). D'autre part, le lecteur ne comprend pas pourquoi les épisodes mentionnant le refus, en 176, du préteur P. Licinius Crassus de partir pour sa province en alléguant une obligation religieuse et l'obligation qui lui est ensuite imposée de prêter serment sont mentionnés dans un paragraphe sur le rôle des pontifes en matière de conflits (p. 160-161) : ceux-ci ne semblent pas y avoir joué un rôle ; par contre, le peuple (*contio*) assiste à cette prestation de serment et cet aspect aurait pu être creusé davantage (par ex. en s'appuyant sur les p. 299-301 de mon livre). – Dans la dernière partie, l'auteur s'interroge sur l'évolution des normes et de leur validité à Rome. Des principes qui font régulièrement l'objet d'une évaluation permettent d'expliquer la flexibilité observée dans la formulation des normes romaines, en évitant de recourir à des notions d'arbitraire politique ou de déviance. Le Sénat a, selon lui, tenu un rôle de médiation important, jusqu'au début du II^e s. av. n.è. La formation d'une nouvelle élite au lendemain de la bataille de Cannes entraîne, d'après l'auteur, une « Verregelung der Normen », une « juridisation » des normes et un durcissement de celles-ci. Si cette évolution contribue à une certaine stabilité politique et à l'expansion romaine, le Sénat n'en perd pas moins progressivement une bonne part de sa capacité d'arbitrage en cas de conflits. – Un tableau utile compile les différents conflits étudiés dans l'ouvrage. – Index des sources, des noms et général.

Françoise VAN HAEPEREN

Christiane NASSE, *Erdichtete Rituale. Die Eingeweideschau in der lateinischen Epik und Tragödie*. Stuttgart, Franz Steiner, 2012. 1 vol., 408 p. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 38). Prix : 66 €. ISBN 978-3-515-10133-2.

Cet ouvrage, issu d'une dissertation doctorale soutenue à la faculté de philosophie de l'université d'Erfurt en 2008, est consacré aux « Rituels inventés. L'examen des entrailles dans la poésie épique et la tragédie latines ». L'auteur y examine d'abord ce qu'elle présente comme un préjugé prégnant de l'histoire des religions antiques : la distinction entre les rites d'extispicine étrusque d'une part, romain d'autre part, qu'ils soient accomplis dans le cadre d'un sacrifice sanglant ou à des fins divinatoires. Chr. Nasse démontre que cette conception moderne repose sur une interprétation erronée des sources principales, véhiculée par une tradition de recherche centenaire.

question du « conflit de règles » : que se passe-t-il quand des normes entrent en contradiction ? Quatre types de conflits de règle servent de socle à sa deuxième partie : les normes entrant en contradiction lors des élections, lors de l'attribution de leur province aux magistrats, dans le droit sacré, et enfin, lors de l'attribution du triomphe. Remarquons en passant que la partie sur les conflits en matière de droit sacré comporte l'une ou l'autre imprécisions ou erreurs qui auraient pu être évitées. Ainsi, par ex., à la p. 162, le conflit qui aurait opposé le grand pontife Metellus à un augure en 63 n'a sans doute jamais existé : il est le fruit d'une reconstitution d'un passage de Festus (p. 462-4L) par Mommsen (que le lecteur me permette de renvoyer pour le détail de l'argumentation à mon ouvrage, non cité par l'auteur, *Le collège pontifical*, Bruxelles-Rome, 2002, p. 305-306). On ne peut dès lors plus utiliser ce passage problématique pour affirmer qu'il témoigne de l'appel au peuple fait par un augure contre l'amende que lui avait infligée le grand pontife (p. 164). D'autre part, le lecteur ne comprend pas pourquoi les épisodes mentionnant le refus, en 176, du préteur P. Licinius Crassus de partir pour sa province en alléguant une obligation religieuse et l'obligation qui lui est ensuite imposée de prêter serment sont mentionnés dans un paragraphe sur le rôle des pontifes en matière de conflits (p. 160-161) : ceux-ci ne semblent pas y avoir joué un rôle ; par contre, le peuple (*contio*) assiste à cette prestation de serment et cet aspect aurait pu être creusé davantage (par ex. en s'appuyant sur les p. 299-301 de mon livre). – Dans la dernière partie, l'auteur s'interroge sur l'évolution des normes et de leur validité à Rome. Des principes qui font régulièrement l'objet d'une évaluation permettent d'expliquer la flexibilité observée dans la formulation des normes romaines, en évitant de recourir à des notions d'arbitraire politique ou de déviance. Le Sénat a, selon lui, tenu un rôle de médiation important, jusqu'au début du II^e s. av. n.è. La formation d'une nouvelle élite au lendemain de la bataille de Cannes entraîne, d'après l'auteur, une « Verregelung der Normen », une « juridisation » des normes et un durcissement de celles-ci. Si cette évolution contribue à une certaine stabilité politique et à l'expansion romaine, le Sénat n'en perd pas moins progressivement une bonne part de sa capacité d'arbitrage en cas de conflits. – Un tableau utile compile les différents conflits étudiés dans l'ouvrage. – Index des sources, des noms et général.

Françoise VAN HAEPEREN

Christiane NASSE, *Erdichtete Rituale. Die Eingeweideschau in der lateinischen Epik und Tragödie*. Stuttgart, Franz Steiner, 2012. 1 vol., 408 p. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 38). Prix : 66 €. ISBN 978-3-515-10133-2.

Cet ouvrage, issu d'une dissertation doctorale soutenue à la faculté de philosophie de l'université d'Erfurt en 2008, est consacré aux « Rituels inventés. L'examen des entrailles dans la poésie épique et la tragédie latines ». L'auteur y examine d'abord ce qu'elle présente comme un préjugé prégnant de l'histoire des religions antiques : la distinction entre les rites d'extispicine étrusque d'une part, romain d'autre part, qu'ils soient accomplis dans le cadre d'un sacrifice sanglant ou à des fins divinatoires. Chr. Nasse démontre que cette conception moderne repose sur une interprétation erronée des sources principales, véhiculée par une tradition de recherche centenaire.

Sur la base de cette déconstruction critique, l'hypothèse d'une dichotomie entre l'extispicine étrusque et romaine ne lui semble pas plausible. L'auteur analyse ensuite soigneusement les sources relatives à ce rite, en privilégiant tant une méthode historico-critique qu'une approche issue de la théorie narrative. Elle se concentre sur les présentations poétiques d'auteurs classiques qu'elle examine sous un nouvel angle (Virgile, Ovide, Lucain, Sénèque et Silius Italicus). Françoise VAN HAEPEREN

Vera SAUER, *Religiöses in der politischen Argumentation der späten römischen Republik. Ciceros Erste Catilinarische Rede – eine Fallstudie*. Stuttgart, Franz Steiner, 2013. 1 vol., 299 p. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 42). Prix : 58 €. ISBN 978-3-515-10302-2.

Dans cet ouvrage issu d'une dissertation doctorale soutenue en 2011 à l'université de Potsdam, V. Sauer souhaite éclairer quelles fonctions la religion remplit, fût-ce de manière occasionnelle, dans la rhétorique durant la République tardive. Partant du constat que la religion est présente dans différents contextes – social, politique, économique ou culturel –, il s'agit plus particulièrement d'examiner la place qu'occupent la terminologie et les thématiques religieuses dans la première Catilinaire de Cicéron. Après avoir rappelé le contexte historique et présenté ce discours, l'auteur se consacre à une analyse minutieuse des termes et périphrases à connotation religieuse qui l'émaillent. Leur lien avec la religion apparaît de manière plus ou moins évidente, puisque V. Sauer a choisi d'inclure des termes dont l'acception religieuse ne saute pas aux yeux mais qui peuvent éclairer de manière plus large sa problématique. Ces termes et expressions sont présentés dans leur ordre d'apparition dans le discours. Ce commentaire analytique, qui pourrait parfois apparaître comme quelque peu décousu, est suivi d'un dernier chapitre offrant une synthèse des résultats. – Soulignons la présence de plusieurs index (personnes ; généralités ; sources littéraires ; inscriptions).

Françoise VAN HAEPEREN

Beate DIGNAS & R.R.R. SMITH (Ed.), *Historical & Religious Memory in the Ancient World*. Oxford, Oxford University Press, 2012. 1 vol., 338 p. Prix : 78 £. ISBN 978-0-19-957206-9.

Ce livre, consacré à la question de la mémoire historique et religieuse dans le monde ancien, est issu d'une journée d'hommage à Simon Price, dont le parcours et les publications sont rappelés en début de volume. Les éditeurs précisent en introduction qu'il s'agit d'examiner « comment la mémoire s'entrelace avec et forme des traditions religieuses et des identités culturelles ». Le volume comporte trois parties, qui visent à éclairer sous différents angles l'impact de la mémoire religieuse et culturelle. La première est consacrée à la commémoration de traditions religieuses. Elle s'ouvre par un article de S. Price sur les relations entre mémoire et histoire en Grèce ancienne, avec une attention particulière pour les contextes dans lesquels la mémoire est construite (autour d'objets et de représentations ; de lieux ; de comportements rituels associés à des mythes ; de récits). Suivent des contributions de J. North (qui propose

sième dépliant, correspondant à la fig. 28 dans le texte (p. 36) et présentant le plan des phases de cette bande bâtie avec l'identification des constructions, en somme un document de synthèse essentiel et indispensable pour une lecture suivie. La deuxième partie de ce *Tricarico II* est dédiée au catalogue de deux importants ensembles de matériel : les terres cuites de la « maison aux moules » (S. Féret et M. Dewailly, p. 123-194) et la céramique extraite du puits cité plus haut (A.M. Cavarelli, p. 195-212). En appendice, M. H. Crawford identifie les monnaies trouvées sur le site. Les terres cuites représentent des outils d'une production locale et intermittente, à usage funéraire. Mises au rebut avant la fin du III^e s., elles se composent de bijoux (9 moules et 64 positifs) et de statuettes (61 fragments de moules, renvoyant à des types courants en Italie du Sud, divinités, femmes drapées, acteurs, enfants, animaux...). Il s'agit d'une production nettement distincte de celle des deux fours de céramique domestique et de tuiles découverts par ailleurs sur le plateau. Des conclusions au volume, signées encore par O. de Cazanove, proposent une synthèse des acquis et problèmes touchant l'habitat et l'artisanat sur le site, et entrouvrent déjà le contenu de *Tricarico III*. Au total, un fort beau volume, bien mûri, qui fait attendre le suivant. Paul FONTAINE

Maurizio CANNATÀ, *La Colonia Latina di Vibo Valentia*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2013. 1 vol., XXVI-236 p., 34 fig., 31 pl. (ARCHAEOLOGICA, 171). Prix : 145,00 €. ISBN 978-88-7689-281-3.

Afin de compenser quelque peu la pénurie des sources écrites, M. Cannatà entame son étude de la colonie latine de *Vibo Valentia* – fondée en 192 av. J.-C. à l'endroit de la colonie locrienne *Hipponion* – par un recensement du matériel archéologique attribuable à l'époque de la déduction coloniale. Divers contextes archéologiques sont pris en considération. Tout d'abord, une nécropole explorée en 1977-1978 et en 1986-1987 à l'ouest de l'habitat, au lieu-dit Piercastello, en usage de la fin du IV^e siècle av. J.-C. jusqu'au I^{er} siècle ap. J.-C., et qui comptait principalement des tombes des III^e et II^e siècles. Ensuite quelques riches dépôts votifs de deux sanctuaires urbains de *Hipponion*, dont les débuts remontent à l'époque archaïque ; du réexamen du matériel de ces dépôts votifs, il semble que, contrairement à l'opinion généralement admise, la fréquentation de ces lieux de culte ne s'est pas brusquement arrêtée suite à la disparition d'*Hipponion*, mais s'est poursuivie aux III^e et II^e siècles av. J.-C. Par ailleurs, l'analyse stratigraphique des fouilles menées en 1987 d'un quartier urbain de *Vibo Valentia*, révèle différentes phases d'occupation, allant du IV^e siècle av. J.-C. aux II^e et III^e siècles ap. J.-C. La seconde partie de l'ouvrage consiste en un catalogue des différentes classes de matériel archéologique provenant de ces divers contextes, datables des III^e et II^e siècles av. J.-C., époque de fondation de *Vibo Valentia* : céramique à vernis noir, lampes, *unguentaria*, *alabastra*, céramique à parois fines, amphores, céramique commune, coroplastie, verres et métaux. Une importance particulière est accordée aux productions locales et aux importations de céramique à vernis noir. La troisième partie du livre, intitulée « la storia archeologica », retrace l'histoire mouvementée du sud de la péninsule italienne de la fin du IV^e au début du II^e s. av. J.-C. Pour l'histoire d'*Hipponion* / *Vibo Valentia*, la documentation archéologique jette une nouvelle lumière sur certains épisodes décisifs. Ainsi, et à titre d'exemple, une

chambre funéraire de la nécropole de Piercastello et les activités de construction datées de la seconde moitié du III^e siècle av. J.-C. semblent corroborer une notice de Velleius Paterculus, souvent mise en doute, relative à l'implantation dès 237 d'une première colonie romaine à Hipponion. De même, la similarité des coutumes funéraires et des pratiques religieuses avant et après la fondation de Vibo Valentia paraît induire que la population ne fut pas radicalement renouvelée. Une surprenante continuité est également notée dans l'occupation du territoire avant, pendant et après la déduction de la colonie latine. Ceci laisse supposer une fidélité d'Hipponion à la cause romaine après la bataille de Cannes (216). En définitive, cette lecture des faits à la lumière des données archéologiques entraîne un renouvellement des perspectives sur la politique coloniale de Rome en Grande Grèce après la seconde Guerre Punique.

Frank VAN WONTERGHEM

Alexandra W. BUSCH, *Militär in Rom, militärische und paramilitärische Einheiten im kaizerzeitlichen Stadtbild*. Wiesbaden, Reichert, 2012. 1 vol., 184 p., 90 fig. n/b, (Collection PALILIA, 20). Prix : 29,90 €. ISBN 978-3-89500-706-4.

Rome était considérée comme une zone démilitarisée durant la période républicaine ; cette pratique bascula à l'avènement d'Auguste, dès le moment où des troupes sont casernées à demeure dans l'Urbs. Les milliers de soldats affectés à différents services de la capitale s'insérèrent donc dans l'espace urbain, et jouèrent un rôle de plus en plus important dans les affaires civiles. Cet ouvrage propose précisément une synthèse sur la place occupée par l'armée dans la Ville de Rome, entre 27 av. J.-C. et 312 ap. J.-C. Il a été rédigé à partir des résultats des recherches de thèse défendue par l'auteur à l'Université de Cologne en 2004. Les objectifs du livre sont ambitieux, tant la quantité de documents à rassembler semble impressionnante. Car pour bien comprendre la perception que les civils pouvaient avoir de la présence militaire en Ville, les sources à disposition sont très nombreuses : témoignages littéraires, épigraphiques, mais aussi iconographiques, et plus globalement archéologiques sont légion. Dans l'introduction générale (p. 13-16), l'auteur mène une enquête sur l'intégration des bâtiments militaires au sein de l'architecture urbaine de la capitale. Une attention particulière est accordée à la caserne de la garde prétorienne, ainsi qu'à celle des *equites singulares Augusti*. S'ensuit un premier chapitre sous forme d'introduction historique (p. 17-28) dans laquelle sont présentés l'état actuel de la recherche sur le sujet, l'évolution de la présence militaire au sein de la ville de Rome, ainsi que les différents rôles tenus par les soldats au sein d'une cité, étant bien entendu que ces rôles étaient loin d'être tous strictement militaires. Le deuxième chapitre (p. 29-109) est consacré à l'organisation du camp, et plus particulièrement à son rôle d'hébergement pour les militaires. C'est ainsi que sont successivement passés en revue les camps des prétoriens et de la cohorte urbaine, l'ancien et le nouveau camp des *equites singulares Augusti*, et enfin ceux des pérégrins et des vigiles. Viennent ensuite les quelques casernes qui ne sont connues que par les sources épigraphiques ou littéraires, c'est-à-dire celles des *Germani corporis custodes*, des flottes de Misène et de Ravenne, ainsi qu'une possible caserne aurélienne de la cohorte urbaine. Au terme de l'exposé des différentes situations géographiques, l'auteur montre comment les

technique comparative pour des enquêtes futures. Enfin, une note d'Ö. Wikander revient sur la typologie des tuiles. Une synthèse bienvenue qui complète utilement notre image du site et sa compréhension générale. Jean-Christophe CAESTECKER

Laurence MERCURI, *La necropoli occidentale di Castiglione di Ragusa (Sicilia). Scavi 1969-1971*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol., 325 p., 49 fig., 73 pl. (ACCADEMIA NAZIONALE DEI LINCEI, MONUMENTI ANTICHI, serie miscellanea 15 = serie generale 69). Prix : 240,00 €. ISBN 978-88-7689-273-8.

Les fouilles publiées dans cet ouvrage ont été effectuées entre 1969 et 1971, par la Surintendance aux Antiquités de la Sicile Orientale, dans une des nécropoles de l'habitat indigène sicule – jusqu'à présent anonyme, sur la colline de Castiglione di Ragusa, près de Comiso (prov. Ragusa), dans l'arrière-pays de *Camarina*. Furent alors fouillées 122 tombes, 86 tombes « a fossa » creusées dans la roche calcaire dans les parties planes aux abords de l'habitat et 37 tombes « a grotticella » creusées dans le flanc de la montagne, la plupart d'entre elles remontant déjà à l'Âge du Bronze ancien et ayant été réutilisées à l'époque archaïque. Le catalogue descriptif de ces tombes consiste essentiellement en un inventaire des mobiliers funéraires, actuellement conservés au musée archéologique de Ragusa et au dépôt archéologique de Camarina, complété de données sur l'emplacement et la structure des tombes et sur les aspects anthropologiques. Pour la rédaction de ces notices, l'auteur disposait principalement de relevés topographiques, d'une documentation photographique (apparemment assez sommaire) ainsi que des carnets de fouilles des fonctionnaires en charge de ces travaux. L'absence de documentation graphique des tombes est très frappante, mis à part quelques dessins approximatifs provenant des carnets de fouilles. Comme les fouilleurs étaient principalement intéressés dans la récupération du mobilier funéraire, l'étude de ces objets occupe une place importante dans la publication. La composition des mobiliers est semblable dans les deux types de tombes. À côté d'un assortiment de base de céramique indigène à décor géométrique, sont présentes plusieurs catégories de céramique grecque ou de type grec (corinthienne, ionienne, laconienne et attique) ainsi que des productions hybrides, dont une catégorie particulièrement bien représentée d'oinochoès à décor géométrique aux aspects à la fois indigène et grecque, qualifiée à juste titre de « céramique coloniale ». Ces céramiques, en particulier la céramique grecque, permettent de dater les tombes entre la fin du VII^e et le début du V^e siècle av. J.-C. Quelque vingt-cinq coupes, principalement ioniennes ou de type ionien, sont munies de graffiti, une, deux ou trois lettres, dont l'interprétation n'est pas immédiate. Exceptionnellement, sur deux coupes de la grotticella G 111 apparaît un mot entier, Νεῦδας, apparemment un anthroponyme sicule grécisé, qui a déjà été commenté à maintes reprises depuis la découverte de cette tombe en 1970. Les données fournies par les tombes de Castiglione et leurs mobiliers permettent tout d'abord d'étudier les pratiques funéraires et l'architecture funéraire qui sont ensuite comparées à d'autres nécropoles, à commencer la nécropole orientale du même site découverte en 1999. Elles offrent aussi une occasion de placer Castiglione di Ragusa dans le contexte élargi de la Sicile sud-orientale. Bien que situé dans l'arrière-pays de Camarine, le site de Castiglione semble également avoir été

placé sous l'influence de Géla. Toutefois, c'est avec Syracuse et Camarine que se sont développés les rapports les plus étroits. Ainsi, le début de l'habitat historique de Castiglione semble coïncider avec celui de l'implantation syracusaine à Camarine. L'intérêt particulier du site de Castiglione di Ragusa réside dans le fait qu'il s'agit d'un des rares établissements indigènes de la région dont les nécropoles et l'habitat sont connus. Une mise à jour, par Giovanni Di Stefano, des phases de construction dans différentes parties de cet habitat, réalisée à la suite de recherches menées à plusieurs reprises entre 1977 et 2000, complète cet ouvrage qui constitue un bel exemple de récupération et de publication de données provenant de fouilles anciennes.

Frank VAN WONTERGHEM

Olivier DE CAZANOVE, Sophie FÉRET, Anna Maria CAVARELLI, avec la collaboration de Stéphane BOURDIN, Michael H. CRAWFORD & Martine DEWAILLY, *Civita di Tricarico II. Habitat et artisanat au centre du plateau*. Rome, École française de Rome, 2014. 1 vol., 262 p., nombr. ill. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 483). Prix : 50 €. ISBN 978-2-7283-1044-9.

Située au cœur de l'ancienne Lucanie, l'agglomération italique de Civita Tricarico (prov. de Matera) a été fouillée de 1988 à 2005 par l'équipe de Olivier de Cazanove, sous les auspices du Centre Jean Bérard de Naples, puis de l'École française de Rome. Objet de comptes rendus réguliers, l'exploration archéologique du site a débouché sur un premier rapport de synthèse paru en 2008. Cette publication – *Civita di Tricarico I* – qui réservait une large place aux fortifications et à deux maisons, dites D et E, avait déjà défini les lignes directrices de la topographie et de l'occupation : trois lignes défensives, l'acropole, une enceinte externe délimitant un plateau de 47 ha et un rempart « intermédiaire » réduisant l'espace à 29 ha ; quatre phases d'occupation, s'échelonnant du milieu du IV^e s. au début du I^{er} s. av. J.-C. La phase III, vers les années 220, coïncide avec l'édification de l'enceinte intermédiaire et amorce le déclin de l'établissement. Le présent volume s'attache plus particulièrement à un groupe de trois habitations, Q, M et I, fouillées à l'intérieur du rempart intermédiaire, de 1996 à 2002. Le bâtiment I, le plus récent, a reçu le nom de « maison aux moules », suite à la découverte d'un exceptionnel lot de terres cuites, en réalité un fonds d'atelier de coroplaste, constitué de moules et, en plus petite part, de tirages semi-finis. L'édition et l'analyse de ces découvertes prennent place dans un ensemble de chapitres qui, au total, permettent de croiser bien des problématiques liées à ce site et de suivre la réflexion des archéologues au rythme de leur progression sur le terrain. Données de fait, questions, interprétations, parallèles, discussions et synthèses progressives s'enchaînent avec une grande clarté au fil des exposés. Nous y avons trouvé une forme de pédagogie, rarement rencontrée dans des rapports de fouilles et témoignant d'une volonté de creuser les problèmes sans occulter ni les difficultés, ni les limites de toute interprétation. Le texte est assorti d'une illustration de premier ordre, en couleur pour l'essentiel, et l'ensemble est servi par une impeccable mise en page. Après une introduction replaçant l'exploration des trois bâtiments dans l'historique des fouilles (p. 1-6), O. de Cazanove revient sur la question du nom et du statut du site antique (p. 7-28). Sollicitant la toponymie, la cartographie ancienne et moderne ainsi que

provençales. Ces recherches s'appuient non seulement sur des fouilles et des typologies locales ou régionales, mais aussi sur des analyses physico-chimiques (par exemple p. 22 et 310, avec, dans ce cas, des illustrations en couleur très explicites, p. 327sq). Cela permet aux auteurs de mettre en évidence le choix soigneux d'argiles plastiques réfractaires spécifiques, comme l'argile kaolinitique, en fonction de la géologie des lieux de production. – Quelques remarques : je contesterais tout d'abord l'emploi du mot *colonisation* pris au sens contemporain à la place de « romanisation » (p. 55, 78, etc.). En effet la colonisation romaine désigne la fondation de *colonies* romaines ; donc des cités qui sont de petites Rome en terre non romaine, dans les provinces, avec l'installation pérenne de citoyens romains d'origine, quand elles sont déduites, si bien que ce sont elles les premiers moteurs de la romanisation : ainsi pour Narbonne, purement romaine depuis 118, puis 45 av. J.-C. par apport de population venue de Rome et d'Italie, civile puis militaire ; du reste, on ne peut à mon sens parler de *romanisation avancée* à propos d'une évolution technique de la céramique et de la présence de certaines formes purement méditerranéennes (p. 177). Enfin l'implantation d'un atelier ou l'emprise géographique de la diffusion d'une catégorie de vaisselle commune, surtout culinaire, me semble relever seulement des conditions d'accès à l'argile, à l'eau et au combustible, résulter de la topographie régionale ou locale, des voies de communication et des conditions de transport, des besoins locaux et du goût, mais pas du tout des limites administratives ou de l'intervention des autorités d'une cité, aux capacités trop faibles et accaparées par d'autres tâches plus importantes : le rôle éventuel de l'administration locale a été soulevé il y a quelques années dans une rencontre de céramologues (cf. SFECAG, Actes du Congrès de Chelles, 26, 2010, cité *supra*, qui portait sur « L'apport de la céramique à la connaissance des dynamiques culturelles et économiques, et des *limites administratives* de la Gaule ») et on en trouve un écho ici (par exemple p. 68). S'il y a une coïncidence entre la diffusion d'une série de vaisselle et certaines limites administratives, le plus souvent ce ne peut être que fortuit ou plutôt lié à la géographie, importante d'ailleurs pour le découpage du territoire provincial en cités et le tracé de leurs limites. En fait la réponse à cette question posée par des allusions dans plusieurs communications avait déjà trouvé une réponse négative, que je soutiens, au début de la p. 16 et cela apparaît très nettement sur les cartes des p. 51-52. Dernier détail, si l'édition est très soignée, certaines légendes de très petite taille et sur fond sombre, sont malheureusement peu lisibles (cartes p. 22, 25, 214...).

Ariane BOURGEOIS

Xavier DERU, Ricardo GONZÁLEZ VILLAESCUSA (éd.), *Consommer dans les campagnes de la Gaule romaine. Actes du X^e congrès de l'Association AGER*. Villeneuve-d'Ascq, Université Charles-de-Gaule – Lille 3, 2014. 1 vol., 373 p. (REVUE DU NORD. HORS-SÉRIE. COLLECTION ART ET ARCHÉOLOGIE, 21). Prix : 50 €. ISBN 979-10-93095-00-4.

Cet ouvrage réunit une vingtaine de communications présentées lors du X^e congrès de l'Association d'étude du monde rural gallo-romain (AGER), organisé à Lille les 4, 5 et 6 avril 2012. Son objet, « consommer dans les campagnes de la Gaule romaine », s'inscrit dans la continuité du VI^e congrès, tenu à Compiègne dix ans plus

tôt, traitant de la production et de la diffusion de biens de consommation (S. Lepetz et V. Matherne [Ed.], *Cultivateurs, éleveurs et artisans dans les campagnes de Gaule romaine, matières premières et produits transformés. Actes du VI^e Colloque de l'association AGER [Compiègne, Oise, 5-7 juin 2002]*, Revue archéologique de Picardie, 1-2, Amiens, 2003). L'ouvrage est articulé sur quatre thèmes : « se nourrir » (p. 23-224), « se loger » (p. 227-264), « échanger » (p. 267-320) et « consommer à l'échelle du site et de la région » (p. 323-363). Le premier thème est le plus développé et rassemble quatorze contributions. Le premier article porte sur l'essor des blés nus dans le Nord de la France et la/les relation(s) qui existe(nt) entre les régions productrices de blés nus, celles qui produisent d'autres types de céréales et les villes (V. Zech-Matterne, J. Wiethold, B. Pradat). Suivent trois contributions consacrées à la mouture : la première aborde la caractérisation de la consommation des meules dans le Nord de la Gaule, adaptée à la fois aux moyens financiers des consommateurs et au rendement désiré par ces derniers (P. Picavet), les deux suivantes sont des études de meules, de leur consommation et de leur provenance à l'échelle d'un site (Le Griffon, cité des Rèmes) (A. Audebert, V. Le Quellec) et à l'échelle d'une cité, celle des Carnutes (B. Robin). Suivent deux études concernant les produits de la mer : la première pose les questions de l'acquisition, du transport et de la consommation des poissons en contextes rural et urbain dans le Nord de la Gaule (B. Clavel, S. Lepetz) ; la seconde, celle de l'exploitation des coquillages marins en contexte rural et urbain (A. Bardot-Cambot). Les articles suivants traitent : de la consommation animale et végétale à l'échelle d'une région, le Nord-Pas-Calais, l'Oise et l'Aisne (T. Oueslati), de la consommation de viande à l'échelle d'un site, Vitry-en-Artois (S. Lefebvre, E. Bonnaire, S. Lacroix, O. Reverter-Gil). Un troisième article propose une approche méthodologique originale, l'analyse de morphométrie géométrique, permettant d'étudier les mécanismes de gestion de l'élevage porcin et la commercialisation du porc (T. Oueslati, C. Cronier). Les cinq dernières contributions approchent la problématique sur base d'études céramologiques. Il s'agit d'une étude des échanges entre Tongres et la campagne environnante et de l'identification des réseaux d'échange par l'étude des céramiques culinaires (F. Pigière et A. Lepot) ; d'une étude comparative des restes céramiques et fauniques, visant à caractériser et interpréter les modes de consommation sur le site de Lazernay (cité des Bituriges) (D. Germinet, E. Marot, M. Salin) ; d'une analyse comparative de la consommation de vaisselle à Reims, dans le Nord de la cité des Rèmes et à Soissons, analyse axée sur les problématiques de provenance, de catégorie céramique et de fonctions (A. Corsiez) ; d'une analyse fonctionnelle et comparative des répertoires céramiques entre la Marne et la Suippe (A. Delor-Ahü, P. Mathelart) et enfin, d'une étude portant sur les interactions entre le territoire de la cité des Tongres et le monde méditerranéen à travers l'étude des amphores (N. Nicolas). La thématique « se loger » est illustrée par deux articles : premièrement, une étude des terres cuites architecturales du sud-est de l'Entre-Sambre-et-Meuse et de leurs estampilles, proposant une première chronologie de ces productions dans cette région (L. Luppens, P. Cattelain) et, deuxièmement, une analyse de la diffusion dans la région d'Orchies, confrontée aux tuileries identifiées en prospection (G. Lebrun, G. Fronteau). Le thème « échanger » offre trois contributions. La première propose un examen de la monétarisation des sites ruraux de type *villae* dans le Nord de la Gaule sous quatre approches : quantitative, qualitative, chronolo-

gique et fonctionnelle (J.-M. Doyen). La deuxième contribution constitue un bilan de la circulation monétaire dans le Languedoc (M.-L. Berdeaux-Le Brazidec). Le troisième exposé présente une comparaison entre faciès céramiques urbain et rural et une grille de lecture axée sur l'insertion des sites dans les réseaux d'échange (G. Varennes *et al.*). Enfin, le volume se clôture par deux études de cas : la première porte sur la consommation dans son acception la plus large – consommation de denrées, de biens et de services – sur le site de la *villa* de Goiffieux, Rhône (M. Poux), la seconde étudie les phénomènes de consommation et de productions dans la *Vulkaneifel* (P. Henrich). Le X^e congrès de l'association AGER a donc tenté, par ces diverses contributions, de cerner la consommation en tant que phénomène économique, de la classer et de la hiérarchiser. Loin d'épuiser ce large sujet et de répondre à l'ensemble des questions posées initialement, cet ouvrage ouvre de nombreuses perspectives de recherches. Par l'étude de la consommation sous une perspective locale, micro-régionale ou régionale, cet ouvrage souligne également l'intérêt des études à échelle réduite, qui, couplées à une approche pluridisciplinaire, permettent de mieux cerner des problématiques complexes la consommation, et de mettre en évidence les divers facteurs – économique, social, culturel – qui l'influencent. Nelly VENANT

Tamás BEZECZKY, avec la collaboration de Roman SAUER et Peter SCHERRER, *The Amphorae of Roman Ephesus*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2013. 1 vol., 269 p., 101 pl. (FORSCHUNGEN IN EPHEOS, 15.1). Prix : 110 €. ISBN 978-3-7001-7062-4.

On ne peut que se réjouir de voir paraître une nouvelle monographie consacrée à la céramique au sein de l'importante collection des *Forschungen in Ephesos*. Ce nouveau volume est en effet le troisième consacré à la céramique dans la série des publications d'Éphèse. L'étude de Tamás Bezeczy porte sur un corpus de 621 amphores provenant de différents secteurs et bâtiments de la ville, datant de la fin de la période hellénistique au VII^e siècle ap. J.-C. : l'agora tétragone, la Maison 2 de la Terrasse (*Hanghaus* 2), le « Sérapeion », l'agora civique (la basilique, le prytanée et le puits), ainsi que de deux prospections (la zone près de la Porte de Magnésie et Arap-Dere). L'ouvrage s'organise en sept courts chapitres dont le quatrième portant sur la typologie constitue la part la plus importante (152 p.). Suivent ensuite deux annexes, la première concernant Gaius Curtius Postumus identifié à Éphèse par des timbres amphoriques et la seconde sur Caius Laecanius Bassus Caecina Paetus, connu par une inscription éphésienne. Après avoir évoqué l'histoire de la ville et fourni une description des secteurs étudiés dans les deux premiers chapitres, l'auteur aborde brièvement au troisième chapitre l'économie de la vallée du Caystre. Les sources anciennes et les recherches archéologiques nous indiquent que la région était productrice d'huile et de vin. L'auteur se penche également sur la question des amphores produites localement. Il y recense les amphores du groupe de Nikandros, les Local Aegean Types 1 et 2, les amphores mono-ansées, les Late Roman Amphorae 3 et le Type Éphèse 56. La question d'une origine locale se pose pour la Kapitän 2 sans qu'une réponse définitive puisse être apportée. En effet, les exemplaires trouvés à Éphèse ne correspondent pas aux pâtes micacées locales, contrairement aux analyses de fragments de Kapitän 2

a permis de retrouver un mot latin rare et – la performance mérite d'être saluée ! – le terme punique lui correspondant. S'il est permis à un non-spécialiste de faire ici une suggestion, le mot punique semble avoir reçu une déclinaison latine, ce qui ferait de *bdellas* un accusatif pluriel. Plutôt que l'ablatif singulier *carica*, on attendrait donc l'ablatif pluriel *caricis*, ce qui s'accorderait du reste un peu mieux que la forme *carica* avec la leçon majoritairement transmise *carice* (amuïssement de [s] final généralisé dans toute la Romania orientale et passage de [i] à [e] par suite du flottement induit entre ces deux phonèmes par le bouleversement vocalique du III^e s.). La traduction qui accompagne le texte latin nous a paru fiable et précise. À partir du § 18, toutes les formes latines relevant de l'autonymie et dûment maintenues en latin dans la traduction, sont systématiquement traduites entre crochets droits : ce parti-pris aurait mérité d'être suivi aussi dans les § 10-17. L'annotation est généralement judicieuse : quoiqu'on puisse, ici ou là, regretter que tel ou tel point n'ait pas semblé digne de commentaire (ainsi, au § 7, on aurait attendu une note expliquant que le complément du superlatif, loin d'être systématiquement exprimé au génitif comme le veut Augustin, peut s'exprimer à l'aide de la préposition *ex*), on y trouvera le matériel nécessaire à l'intelligence du texte, ainsi que de précieuses comparaisons avec les œuvres d'autres grammairiens de l'Antiquité, notamment Dosithée, Donat et Charisius. C'est à peine si l'on regrette que le référencement des notes soit parfois un peu désordonné : ainsi, la note 11.1 se trouve dans le commentaire sous l'entrée fautive « 10.1 » ; la note 13.1 semble, pour sa part, avoir disparu... La bibliographie (p. XLIX-L) ne semble rien omettre d'important, mais on y cherche en vain les références précises des éditions de Mai et de Weber, pourtant souvent mentionnées, qui n'apparaissent pas non plus dans le *conspectus siglorum* ni dans l'annotation infra-paginale. Une série d'index bien conçus et globalement complets facilite la circulation à l'intérieur de l'ouvrage. La présentation du volume est fort soignée et laisse apparaître fort peu de coquilles (à la p. XXXVII, on corrigera néanmoins **uocatium* en *uocatiuum*). Ce beau travail apporte une contribution de poids à la connaissance des grammairiens latins et de leur influence sur le Moyen Âge occidental ; il fournit aussi un éclairage intéressant sur la culture d'un auteur majeur de la latinité et mériterait, à ce titre, d'être diffusé en dehors du cercle restreint des spécialistes de linguistique latine.

François PLOTON-NICOLLET

Iaroslav LEBEDYNSKY, *Les Indo-Européens. Faits, débats, solutions*. 3^e édition revue et corrigée, Arles, Errance, 2014. 1 vol., 224 p., nombr. ill. (CIVILISATIONS ET CULTURES). Prix : 29 €. ISBN 978-2-87772-564-4.

Sur un sujet aussi spéculatif que celui des « Indo-Européens », en tant que locuteurs préhistoriques d'une hypothétique « proto-langue » dénommée l'« indo-européen », les vues sur l'identité de ce peuple postulé peuvent être radicalement inconciliables en fonction des scénarios élaborés. *Les Indo-Européens* d'I. Lebedynsky, dont il s'agit ici de la troisième édition (la première est parue en 2006, la seconde en 2009), présente sur ces matières une vision que l'on qualifiera d'académiquement traditionnelle et d'apparence consensuelle (elle satisfera la plupart des spécialistes de la grammaire comparée qui se méprennent sur la nature des objets

qu'ils bâtissent). C'est un ouvrage de vulgarisation par un historien bien informé mais qui n'est à proprement parler ni un linguiste ni un archéologue. Inégalement illustré et gonflé d'un « atlas » de 37 cartes (trop peu détaillées et qui auraient pu pertinemment se réduire à moins de 10), il est dépourvu de notes ou de références (même pour les citations d'auteurs) susceptibles d'étayer son propos, ne livrant en annexe qu'une brève bibliographie commentée. Il prétend en sous-titre présenter « (les) faits, (les) débats, (les) solutions ». Il n'en est que peu. La soi-disant évidence de départ, mais qui n'est en réalité qu'une hypothèse, est que l'existence d'une famille de langues, structurellement et historiquement apparentées, implique nécessairement l'existence d'une protolange et donc d'un proto-peuple de locuteurs. Cette hypothèse généalogique arborescente de l'unité originelle pour expliquer une diversité observable aussi loin que l'on remonte dans les temps antiques, est en effet la plus simple et celle qui a fait office de modèle dominant pour les études comparatives indo-européennes depuis plus de deux siècles. Cette hypothèse présentée comme « l'explication la plus logique » est à la base-même du « dossier linguistique » formant la première partie, qui ébauche sommairement une histoire de l'idée indo-européenne en prenant soin d'évacuer les avis dissonants d'un linguiste comme Troubetzkoy sur le problème de l'idée même d'une langue-mère unique, en les déformant grossièrement (p. 14). La présentation des différentes langues indo-européennes qui suit est semblablement biaisée : la réalité dialectale est toujours présentée comme secondaire par rapport à la protolange postulée pour chaque sous-famille (ex. pour l'anatolien p. 20, puis les titres : « le celtique », « l'italique », « le grec » etc.) ; des langues auraient été parlées ailleurs (où elles ne sont pas attestées) « avant de se diffuser vers l'Ouest » (ex. le celtique, p. 21) ; des langues supposées pures seraient devenues « très abâtardies » (ex. l'albanais, p. 24) ; mais en réalité c'est toute la complexité d'une aire linguistique, faite d'un grand nombre de dialectes occupant un vaste continuum géographique, qui transparaît à travers les sources historiques les plus anciennes relatives aux divers parlers (la majorité faut-il insister) qui n'ont pas accédé au rang de langue véhiculaire ou de civilisation, pour un temps fixée, ou alors seulement sporadiquement ; quant à la question des « superfamilles » généalogiques, il est paradoxal d'en déclarer difficile une appréhension protohistorique (p. 41) quand par ailleurs on postule une protolange indo-européenne que l'on n'hésite pas à localiser de façon très précise quelques milliers d'années avant notre ère. Enfin le chapitre sur « la reconstruction de l'indo-européen » se gausse de quelques vues anciennes (à peine plus caricaturales que celles présentées), mais omet de s'interroger sur la nature même desdites reconstructions et sur le fait qu'elles ne soient, comme le concevait A. Meillet lui-même, que de simples formules résumant les correspondances observées ; plutôt que de les rapporter à une illusoire langue-mère, les résultats de la comparaison en termes de « stades » (p. 44-5, 50, 83) pourraient tout aussi bien – et de façon sans doute beaucoup plus féconde – être interprétés en termes d'histoire globale d'une *famille* de langues, qu'il y aurait d'ailleurs un intérêt à continuer de tracer jusqu'à l'époque contemporaine. Le « dossier ethnoculturel » formant la seconde partie de l'ouvrage est semblablement vicié (dans l'interprétation des données) par l'« hypothèse indispensable » du proto-peuple, celui des « vrais Indo-Européens, au seul sens scientifiquement admissible de ce terme » et dont l'histoire « s'arrête évidemment avec leur disparition en tant que communauté et la formation de nouvelles

entités celtique, germanique, iranienne, etc. » (p. 55). « La » culture supposée homogène de ces hypothétiques Indo-Européens originels est ensuite abordée au travers d'une présentation de la théorie trifonctionnelle de Dumézil – on notera à nouveau que les faits comparables mis en évidence par ce savant sont susceptibles d'autres explications que celles avancées par le postulat d'une proto-idéologie ancestrale plus ou moins fidèlement conservée en héritage chez les différents peuples de langues indo-européennes au travers des plus anciens témoignages les concernant –, puis est « reconstituée » par une paléontologie linguistique sélective, prétendue méthode dont les flagrantes apories sont restées les mêmes depuis le XIX^e siècle. En marge de toute scientificité, il est aussi affirmé à propos de ce peuple imaginaire que physiquement (mais non racialement – noter la nuance) « on peut [lui] attribuer avec certitude un aspect europôide » (p. 58) : pour ce que l'auteur entend par là, on se reportera aux « reconstitutions » et « reconstructions » faciales et physiques qui parsèment l'ouvrage (p. 96, 118-119, 129, 134, 137, 158, 161, 165), ou à la photographie d'un Ouïghour (turcophone donc) du Xinjiang « ayant conservé le type purement europôide des anciens habitants du bassin du Tarim » (p. 95) ; le paragraphe sur l'anthropologie physique (p. 93-97) parle néanmoins aussi « chez les groupes ethnolinguistiques issus de la communauté indo-européenne » de l'existence assurée « d'un élément à pigmentation claire, parfois nombreux » (hélas pour les nuances, les illustrations de l'ouvrage ne sont pas en couleur). La troisième partie formant le « dossier archéologique » présente d'abord les différentes hypothèses en présence relatives au foyer originel du proto-peuple postulé, variables dans le temps (du paléolithique au chalcolithique) et dans l'espace (de l'Arctique à l'Inde). En concordance avec certains résultats d'une controversée glottochronologie (technique qui appréhende de façon quantitative et mécanique la divergence des langues au sein de familles linguistiques envisagées sous le seul modèle de l'arbre généalogique – à noter ici les résultats absolument incompatibles obtenus p. 80-82 versus p. 84), l'auteur situe la période de l'unité linguistique (l'époque de la protolange) entre 4500 et le début du III^e millénaire av. J.-C. (p. 80-83), et reprend avec quelques nuances la « théorie des Kourganés » de M. Gimbutas (affinée par J. Mallory), c'est-à-dire celle d'une vaste expansion par migration des locuteurs eux-mêmes à partir d'un foyer géographique au départ restreint situé en bordure septentrionale de la mer Noire (p. 113-172). La présentation des différentes cultures archéologiques n'est en soi pas inintéressante, mais leurs identifications linguistiques restant objectivement à jamais sans réponse, les qualifier d'« indo-européennes » sur fond de « kourganisation », vue comme une « indo-européanisation » linguistico-culturelle, ne tient pas la route. Sur le plan archéologique, l'apparition et la disparition des différentes cultures matérielles préhistoriques se succédant dans l'Eurasie sont des phénomènes complexes qui n'impliquent en rien nécessairement une succession de cultures ethno- ou idéo-linguistiquement homogènes, et toute interprétation en termes d'expansion, destruction, fusion, etc. d'une culture par rapport à une autre, ou en termes de migration ou invasion de populations, ne peut se déduire uniquement d'un modèle ethnolinguistique lui-même spéculatif, comme cela a été trop longtemps le cas. C'est ce qu'avait déjà dénoncé il y a quelques années l'archéologue Colin Renfrew (*Archaeology and Language: The Puzzle of Indo-European Origins*, Londres, Cape, 1987), lequel était néanmoins resté attaché à l'idée même d'une protolange, l'existence de celle-ci étant

cependant reportée beaucoup plus loin dans le temps, avec une première large diffusion liée au processus de néolithisation par dispersion graduelle des groupes d'agriculteurs parlant une forme d'indo-européen : pure hypothèse certes, dont on peut aussi se passer, mais qui a pour avantage (non explicite) de concevoir une vaste aire dialectale potentiellement (mais non exclusivement) indo-européenne suffisamment haute dans le temps (résultat concret d'un tel processus de diffusion), au sein de laquelle se seraient ensuite développées diverses cultures en contact mais distinctes : ce que l'on trouve de culturellement commun chez les différents peuples de langues indo-européennes (ou même d'autres groupes linguistiques) à leurs entrées respectives dans l'histoire résulterait ainsi de processus divers qui se sont produits sur une longue période et un vaste espace, traits communs « archaïques » d'une certaine façon mais qu'il est assurément vain de vouloir ramener à quelque protoculture unique primitive (surtout que les plus notables de ces traits renvoient clairement à des phénomènes – société à chefferies, nomadisme pastoral – relativement tardifs). Sur toutes ces questions, on ne peut ici que renvoyer au magistral ouvrage épistémologique critique de l'archéologue Jean-Paul Demoule, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Seuil, 2014. 1 vol., 739 p., 19 tableaux et cartes (La Librairie du XXI^e siècle). Prix : 27 €. ISBN 978-2-02-029691-5, lequel, peut-on l'espérer, permettra aux études indo-européennes, qui ont accumulé quantité de résultats notables à travers une comparaison rigoureuse des données linguistiques ou plus généralement culturelles, de repartir sur de nouvelles bases plus réalistes quant à l'interprétation et aux explications des correspondances constatées.

Christophe VIELLE

Pierre CARLIER, Charles DE LAMBERTERIE, Markus EGETMEYER, Nicole GUILLEUX, Françoise ROUGEMONT & Julien ZURBACH (Ed.), *Études mycéniennes 2010. Actes du XIII^e colloque international sur les textes égéens, Sèvres, Paris, Nanterre, 20-23 septembre 2010*. Pise-Rome, Fabrizio Serra Editore, 2012. 1 vol., XXVIII-611 p. nombr. fig. (BIBLIOTECA DI « PASIPHAE », 10). Prix : 280 €. ISBN 978-88-6227-472-2.

Le 13^e colloque international sur les textes égéens est le second à avoir eu lieu en France, après le colloque de Gif organisé à l'initiative de M. Lejeune au lendemain du déchiffrement du linéaire B. C'est pour s'inscrire dans la tradition inaugurée par M. Lejeune que les actes du treizième colloque s'intitulent *Études mycéniennes 2010*. Leur publication a été endeuillée par le décès de Pierre Carlier, survenu un an après le colloque qu'il a activement contribué à organiser. Les actes sont dédiés à sa mémoire. Les contributions réunies sont classées en trois sections, « nouveaux textes et instruments de travail », « épigraphie et histoire », et « langues et écritures ». Elles sont précédées de notices relatives à l'organisation du colloque et d'une liste des abréviations. Elles sont suivies d'une conclusion dans laquelle Fr. Bader rend hommage à M. Lejeune et à « l'esprit de Gif », du compte rendu de l'assemblée du CIPeM, et d'un index. La première section s'ouvre avec le *Rapport 2006-2010 sur les textes en écriture hiéroglyphique crétoise, en linéaire A, et en linéaire B* (M. Del Frio), qui s'inscrit dans la lignée des rapports publiés depuis 1986. Il est suivi du premier rapport sur les écritures chyro-syllabiques du premier et du second millénaire

(*astragaloï*) ... et jeux de table (*diagrammismos, pente grammai, ...*) ; jeux de lettres, tel le jeu dit des douze caractères (*Ludus duodecim scriptorum – XII Scripta*), sans parler des hochets, figurines, poupées et marionnettes, autant d'objets ou de références ludiques appelant parfois des interprétations symboliques ou métaphoriques. Que l'on songe à la célèbre représentation d'Achille et Ajax, penchés sur leurs dés et sur leur infortune ... C'est donc à une exploration plurielle que nous convient les éditrices de ce volume, fruit d'une journée d'étude organisée en février 2011, en phase exploratoire du programme de recherche à venir. Les contributions évoquent diverses facettes du jeu dans les sources littéraires : le sens caché des vers 861-864 de la *Théogonie* d'Hésiode (D. Kölligan), les hymnes homériques à Hermès (C. Nobili), les *ludi* chez Sénèque (S. Costa) et le *De aleatoribus* du pseudo-Cyprien (P.F. Moretti) ; les sens seconds de la référence aux jeux de dés dans la littérature grecque (G. Carbone), les racines indo-européennes de la notion de jeu (A. Nuti), la survivance de jeux de mots d'Aristophane à l'époque byzantine (A. Capra), les aspects ludiques de la création d'automates acoustiques (F. Berlinzani), la polysémie des objets retrouvés dans les tombes d'enfants (D. Elia ; B. Carè & C. Scilabra), la présence de marionnettes et d'osselets en contexte funéraire (C. Lambrugo) ; pour l'époque byzantine, l'iconographie du tirage au sort de la tunique du Christ du VI^e au XV^e siècle (B. Daskas) et enfin, une réflexion sur les structures linguistiques du jeu de mots (A. Scala). Le contenu de ce petit recueil est donc très éclectique, à l'image d'un sujet qui n'a rien d'anodin et appelle de multiples perspectives de recherche.

Laurent THOLBECQ

Karl-Wilhelm WEEBER, *Lernen und Leiden, Schule im alten Rom*. Stuttgart, Theiss, 2014. 143 p., 15 fig. n/b. Prix : 19,95 €. ISBN 978-3-8062-2895-3.

L'ouvrage rédigé par K. W. Weeber se présente comme une synthèse sur l'éducation à Rome. Cette contribution s'articule en six chapitres, énumérés dans le sommaire, qui proposent une progression, depuis une vision générale (« Die römische Schule im Überblick ») jusqu'à une étude centrée plus spécialement sur le programme éducatif de Quintilien (« Quintilians Reformpädagogik »). Encadrés par ces deux extrêmes, on pourra découvrir au fil de la lecture les quatre autres chapitres qui égrènent les thématiques suivantes : l'organisation de l'école et des cours (ch. 2 : « Schulorganisation und Unterrichtsbedingungen »), la pratique des cours (ch. 3 : « Die Praxis des Unterrichts »), le métier d'enseignant (ch. 4 : « des Beruf des Lehrers »), et la question de l'éducation des filles (ch. 5 : « Frauen im römischen Bildungswesen »), chaque chapitre étant lui-même subdivisé en plusieurs sous-chapitres qui permettent une lecture confortable. Cependant, le titre général de l'ouvrage qui évoque les souffrances générées par l'éducation antique donne une idée légèrement faussée du contenu, dans la mesure où cette thématique, certes, est largement présente au fil du texte, mais est dispersée dans certaines parties (plus spécialement ch. 3, en particulier p. 52-54, 63-68, et dernier chapitre) sans former à proprement parler la trame essentielle du livre, des parties entières n'en faisant quasiment pas état (par ex. le ch. 4 consacré au métier d'enseignant). Mis à part cette réserve, l'étude donne une vision la plus complète possible de ce qu'on connaît du système

scolaire dans la Rome antique, de façon claire, avec des illustrations en noir et blanc qui viennent compléter heureusement le texte (parfois cependant sans indiquer la provenance des illustrations, par ex. p. 103 la *puella docta*, célèbre fresque représentant une jeune fille avec un stylet et des tablettes, dont rien n'indique qu'elle se trouve au Musée de Naples), et des petits extraits de textes latins avec leur traduction en allemand qui procurent un complément d'informations dans chaque sous-partie. La bibliographie (p. 139-143) est donnée à titre indicatif, car les ouvrages qui y apparaissent ne sont, à de rares exceptions près, pas cités dans les notes de fin (p. 128-137) : elle constitue donc un outil pour le lecteur désireux d'entrer plus avant dans l'approche de l'éducation dans l'Antiquité, même si on peut regretter la pauvreté d'ouvrages en italien et en français. Comme l'indiquent les notes de fin, le travail s'appuie essentiellement sur les auteurs latins, parfois grecs, surtout Libanios, montrant que l'auteur a toujours cherché à travailler sur les sources littéraires à sa disposition, excluant, à quelques exemples près, d'autres documents, comme les papyri ou l'épigraphie. La courte introduction (p. 7-10) met en place diverses informations générales qui seront reprises par la suite, comme l'absence d'école publique au sens moderne du terme, l'importance de l'écriture dans la civilisation romaine, la souffrance à l'école... Les premières pages de l'étude (p. 12-13) semblent dérouler une vision chronologique, puisqu'elles donnent l'exemple de Caton comme premier modèle d'éducateur. Cependant, telle n'est pas la démarche générale de l'ouvrage qui, après les premières sous-parties, propose généralement une vision thématique qui traverse les siècles, passant par exemple de saint Augustin (p. 49-50) à Ausone et Libanios (p. 50-52), puis au Mime Héronidas du III^e s. av. J.-C. (p. 52-54), tout en proposant un extrait de Sénèque (p. 54). Mais on trouve aussi quelques mentions bienvenues sur les évolutions que l'enseignement a pu connaître, comme l'évocation du code Théodosien au IV^e s. ap. J.-C. à propos des jours fériés (p. 43-45). Le large éventail des thèmes abordés constitue le grand intérêt de l'étude. En effet, l'auteur, de façon heureuse, n'hésite pas à évoquer des sujets souvent peu traités liés aux *realia* de la vie quotidienne des élèves et des enseignants. Ainsi, à côté de thématiques plus conventionnelles et indispensables (par ex. les différents niveaux scolaires, de l'école élémentaire jusqu'au rhéteur, p. 18-31), on trouvera des passages traitant de l'utilisation ou non de manuels scolaires, de l'absence de formation des maîtres, des congés scolaires, des rythmes de la journée de classe, de l'ambiance des cours en plein air au milieu du bruit et de l'agitation de la cité, du nombre d'élèves par classe... Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir ainsi fixé son travail dans la réalité la plus directe et la plus concrète de la vie quotidienne à Rome, ce qui procure une profondeur certaine aux perspectives tracées. L'utilisation répétée d'une source aussi importante, mais peu souvent utilisée, que les *Hermeneumata Pseudodositheana*, méthode d'étude du latin destinée à des Grecs de l'Empire romain, datée vraisemblablement du III^e s. ap. J.-C., est symptomatique de cette volonté. De même, les mises en garde récurrentes contre la tentation, toujours grande dans ce genre d'études, d'anachronismes, et les multiples différenciations opérées entre nos systèmes modernes d'enseignement et celui que pratiquaient les Anciens, sont à remarquer et à louer. Par exemple l'auteur a grand soin d'indiquer que les cours chez le *grammaticus* ne préparaient en rien à la vie pratique (p. 26), ce qui rend toute comparaison avec l'éducation contemporaine vaine et inutile. On peut être étonné parfois par certains choix, par exemple le peu de pages

consacrées au rhéteur (essentiellement p. 95-99), pourtant un des pivots de l'éducation supérieure dans le monde gréco-latin, alors que la documentation ne manque pas en ce domaine : l'auteur a volontairement opté pour une focalisation sur le grammairien auquel, à l'inverse, de nombreuses pages sont consacrées. Le dernier chapitre, centré sur les recommandations pédagogiques de Quintilien, clôt de façon fort heureuse cet ouvrage, en replaçant le théoricien latin dans son rôle d'enseignant, et en montrant aussi bien son ancrage dans la société de son temps, que ses idées novatrices. Sur ce dernier point, cependant, il conviendrait peut-être de nuancer par rapport à son originalité, d'autres auteurs des premiers siècles de notre ère s'étant également dressés contre la violence à l'école en préconisant des pratiques pédagogiques plus douces, Plutarque, que l'auteur cite, mais aussi Aelius Théon (72, 4-9), auteur de *progymnasmata*, exercices préparatoires en usage à l'école du rhéteur, ou Libanios parmi bien d'autres. Quintilien reflète en ce sens, un mouvement qui, bien que largement minoritaire, dessine une sorte de maître idéal, bien éloigné des pratiques quotidiennes de son époque et il conviendrait de faire la somme de ces témoignages, étude qui, bien entendu, ne pouvait être concevable dans le cadre de l'ouvrage présent. Il faut saluer la parution de ce livre, excellente synthèse, sérieuse, bien documentée et embrassant de nombreux points sur l'éducation dans le monde romain ancien. À ce titre, l'ouvrage de K.W. Weeber est une réussite et donnera la possibilité à des lecteurs germanophones d'avoir une idée relativement complète de nos connaissances à l'heure actuelle dans ce domaine.

Jean-Luc VIX

Roger S. BAGNALL, *Eine Wüstenstadt. Leben und Kultur in einer ägyptischen Oase im 4. Jahrhundert n.Chr.* Stuttgart, Franz Steiner, 2013. 1 vol., 96 p., 14 pl. n./b. et coul. (SPIELRÄUME DER ANTIKE, 2). Prix : 29 €. ISBN 978-3-515-10373-2.

R.S. Bagnall est un pèlerin infatigable de la papyrologie. Il y a quelques années, un petit livre érudit nous avait restitué les conférences prononcées en français par notre collègue à l'École pratique des hautes Études en mai 2006 : *Livres chrétiens antiques d'Égypte* (Genève, 2009) – A. Delattre en a rendu compte ici ; cf. *AC* 80 (2011), p. 336-337 ; le travail a paru conjointement en version anglaise : *Early Christian Books in Egypt* (Princeton-Oxford, 2009). Ce sont cette fois trois exposés présentés en allemand à Heidelberg en 2010, dans le cadre des « Margarete Häcker-Vorlesungen », qui sont mis à notre disposition. Le propos est peut-être un peu moins érudit que dans le travail précédent (moins polémique aussi à certains égards), mais il captive autant le lecteur, car il offre une synthèse sur les fouilles que les archéologues américains ont menées depuis 2001, sous la direction de l'auteur et de P. Davoli, à Amheida, l'antique Trimithis, dans l'oasis de Dakhleh ; cf. < www.amheida.org >. Le site est passé en revue sous trois angles, de manière traditionnelle, mais efficace : les dieux ; les aspects économiques et sociaux ; la culture. Dans le dernier volet, R.S. Bagnall fait bien sûr une place particulière (p. 53-60) à la belle demeure du IV^e siècle, voisine d'une salle de cours, dont les murs sont décorés de vers inédits. Cette découverte extraordinaire – une école antique, prête à recevoir ses étudiants – a déjà fait l'objet de plusieurs publications : cf. notamment, R. Cribiore *et al.*, « A Teacher's Dipinto from Trimithis (Dakhleh Oasis) », *JRA* 21 (2008), p. 170-191 (cf.

gique et fonctionnelle (J.-M. Doyen). La deuxième contribution constitue un bilan de la circulation monétaire dans le Languedoc (M.-L. Berdeaux-Le Brazidec). Le troisième exposé présente une comparaison entre faciès céramiques urbain et rural et une grille de lecture axée sur l'insertion des sites dans les réseaux d'échange (G. Varennes *et al.*). Enfin, le volume se clôture par deux études de cas : la première porte sur la consommation dans son acception la plus large – consommation de denrées, de biens et de services – sur le site de la *villa* de Goiffieux, Rhône (M. Poux), la seconde étudie les phénomènes de consommation et de productions dans la *Vulkaneifel* (P. Henrich). Le X^e congrès de l'association AGER a donc tenté, par ces diverses contributions, de cerner la consommation en tant que phénomène économique, de la classer et de la hiérarchiser. Loin d'épuiser ce large sujet et de répondre à l'ensemble des questions posées initialement, cet ouvrage ouvre de nombreuses perspectives de recherches. Par l'étude de la consommation sous une perspective locale, micro-régionale ou régionale, cet ouvrage souligne également l'intérêt des études à échelle réduite, qui, couplées à une approche pluridisciplinaire, permettent de mieux cerner des problématiques complexes la consommation, et de mettre en évidence les divers facteurs – économique, social, culturel – qui l'influencent. Nelly VENANT

Tamás BEZECZKY, avec la collaboration de Roman SAUER et Peter SCHERRER, *The Amphorae of Roman Ephesus*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2013. 1 vol., 269 p., 101 pl. (FORSCHUNGEN IN EPHEOS, 15.1). Prix : 110 €. ISBN 978-3-7001-7062-4.

On ne peut que se réjouir de voir paraître une nouvelle monographie consacrée à la céramique au sein de l'importante collection des *Forschungen in Ephesos*. Ce nouveau volume est en effet le troisième consacré à la céramique dans la série des publications d'Éphèse. L'étude de Tamás Bezeczy porte sur un corpus de 621 amphores provenant de différents secteurs et bâtiments de la ville, datant de la fin de la période hellénistique au VII^e siècle ap. J.-C. : l'agora tétragone, la Maison 2 de la Terrasse (*Hanghaus* 2), le « Sérapeion », l'agora civique (la basilique, le prytanée et le puits), ainsi que de deux prospections (la zone près de la Porte de Magnésie et Arap-Dere). L'ouvrage s'organise en sept courts chapitres dont le quatrième portant sur la typologie constitue la part la plus importante (152 p.). Suivent ensuite deux annexes, la première concernant Gaius Curtius Postumus identifié à Éphèse par des timbres amphoriques et la seconde sur Caius Laecanius Bassus Caecina Paetus, connu par une inscription éphésienne. Après avoir évoqué l'histoire de la ville et fourni une description des secteurs étudiés dans les deux premiers chapitres, l'auteur aborde brièvement au troisième chapitre l'économie de la vallée du Caystre. Les sources anciennes et les recherches archéologiques nous indiquent que la région était productrice d'huile et de vin. L'auteur se penche également sur la question des amphores produites localement. Il y recense les amphores du groupe de Nikandros, les Local Aegean Types 1 et 2, les amphores mono-ansées, les Late Roman Amphorae 3 et le Type Éphèse 56. La question d'une origine locale se pose pour la Kapitän 2 sans qu'une réponse définitive puisse être apportée. En effet, les exemplaires trouvés à Éphèse ne correspondent pas aux pâtes micacées locales, contrairement aux analyses de fragments de Kapitän 2

provenant d'Égypte et de Pannonie. Le quatrième chapitre, qui constitue le cœur de l'ouvrage, présente la typologie des amphores attestées dans les contextes étudiés. T. Bezczky y distingue 71 types rassemblant les productions locales et importées. La lecture est quelque peu compliquée par le fait que l'auteur a choisi de créer sa propre classification pour désigner les amphores importées (amphore rhodienne = Type 1 ; Kapitän 2 = Type 44 ; LRA1 = Type 52 etc.), alors que les planches illustrant les amphores par contextes archéologiques se réfèrent pour leur part à la nomenclature courante. Le catalogue reprend une synthèse de chaque type d'amphores, leur chronologie et les phases dans lesquelles celles-ci apparaissent à Éphèse ainsi que leur distribution en Orient et en Occident. L'auteur inclut également les références bibliographiques des amphores du même type, précédemment publiées à Éphèse. Chaque type d'amphore s'accompagne d'une description macroscopique de la pâte argileuse, assez succincte, mais complétée par une analyse pétrographique très claire et compréhensible proposant également, lorsque celle-ci peut être déterminée, une origine géologique argumentée sur base de la composition des minéraux ainsi qu'une hypothèse de provenance. Par ailleurs, en complément des planches typologiques, on trouvera 39 planches couleur de vue microscopique d'échantillons céramiques dont il faut souligner la qualité et la lisibilité. Ce catalogue complet augmenté d'une riche documentation macrophotographique constitue ainsi un outil très utile pour le lecteur. Le cinquième chapitre reprend les données quantitatives relatives aux différents types d'amphores par régions de production, dans chaque contexte examiné. L'auteur note ainsi que dans le secteur de l'agora tétragone, les amphores orientales (locales, égéennes ou palestiniennes) dominent à toutes les époques. Les amphores occidentales (italiennes et espagnoles) sont davantage représentées au début de l'époque impériale, alors que les amphores africaines, égyptiennes ou originaires de la Mer Noire sont attestées en nombre limité à chaque période. La question de l'évolution des réseaux d'approvisionnement est développée dans une discussion finale dont on peut peut-être regretter la brièveté et dans laquelle l'auteur prend également en compte le contexte archéologique, les données épigraphiques fournies par les timbres amphoriques ainsi que les analyses de pâtes. Le volume se termine par quelques pages consacrées aux analyses pétrographiques.

Agnès VOKAER

Günter MANSFELD, *Der Held auf dem Wagen. Archäologische Belege zur technischen Entwicklung des Wagens*. Ruppolding, Ph. Rutzen – Wiesbaden, Harrassowitz, 2013. 2 vol., Band I : xii-414 p., 103 fig. ; Band II : 54 cartes sous coffret. Prix : 128 €. ISBN 978-3-447-06902-1.

Quand apparaît dans le monde eurasiatique la voiture à deux ou quatre roues ? Et pour quelle raison ? La question fascine de longue date. J.C. Ginzrot tentait déjà d'y répondre en 1817 dans une synthèse qui garde son intérêt. Tarr, Piggott et bien d'autres depuis ont été tentés par la longue histoire de la locomotion et les ethnohistoriens autant que les historiens des techniques ont toujours été fascinés par le saut technologique décisif de la traction attelée. Quand et pourquoi ? Günter Mansfeld a consacré toute sa vie à traquer les origines de la voiture, cherchant images, objets et textes, du Rhin à l'Euphrate, avec une patience infinie, inventoriant les traces les plus

rente, à la façon dont l'archéozoologie peut enrichir notre connaissance du sacrifice grec, et notamment à la question du caractère nécessairement sacré ou non de la viande dans la Grèce antique : les témoignages de la consommation, dans des sanctuaires, d'animaux qui ne sont généralement pas considérés comme propres à être sacrifiés, comme le chien, invitent par exemple à accorder une plus grande importance au matériel archéozoologique dans les recherches sur les notions de sacré et de profane. En guise de conclusion, Stella Georgoudi, Véronique Mehl et Francis Prost rappellent que l'archéozoologie nous offre une vision différente des autres sources, qui taisent certaines pratiques rituelles, et que cette discipline est par là même la seule susceptible d'apporter des contributions nouvelles à notre connaissance du sacrifice grec, à condition qu'une telle étude se fasse d'une manière pluridisciplinaire. On ne peut qu'espérer que l'appel collectif que constitue ce volume sera entendu et que l'archéozoologie trouvera la place qu'elle mérite au sein de l'étude des cultures antiques.

Alaya PALAMIDIS

Elizabeth P. BAUGHAN, *Couched in Death: Klinai and Identity in Anatolia and Beyond*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2013. 1 vol., xvii-487 p., 11 pl. coul., 168 fig. n/b, (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 65 \$ (relié). ISBN 978-0-299-29180-8.

A stone or rock-cut couch for burial is a common installation of monumental tombs in the ancient Mediterranean world throughout antiquity. The design and arrangement of such couches often recall the actual luxurious wooden couches (*klinai*) used by the living for banqueting and/or sleeping, two activities that feature prominently in ancient conceptions of death and the rituals surrounding it. In this book, Elizabeth Baughan explores why, when and how *klinai* came to be used in tombs and what meaning they held, based on her systematic study – the first of its kind – of the earliest occurring *kline*-tombs in sixth- and fifth-century BC Anatolia. Since this burial type was so popular during the period of Achaemenid rule in Anatolia, and commonly assumed to have been introduced to the region by the Persians, study of the funerary *klinai* naturally leads Baughan into investigating what they can reveal about the cultural identity of the tomb owners and Persian-Anatolian social and cultural interaction. Furthermore, the study necessarily requires an examination of actual *klinai* used in non-funerary contexts (e.g. feasting, sleeping, etc.), in which Baughan employs and masters a wide range of iconographical, archaeological and literary evidence. For this reason, the volume is useful to a scholarly audience with wide-ranging interests, whether they be ancient furniture, banqueting, funerary art and architecture or Anatolian-Persian cultural relations. The book is divided into five chapters, preceded by a substantial introduction that outlines the aims of the study, sets the geographical and cultural contexts, synthesises previous scholarship and explains the theoretical approaches. Baughan highlights the novelty of her interpretative approach, in which spatial and visual representations are associated and the funerary context of the couches brought to the fore. Chapter 1 provides a comprehensive introduction to Archaic and Classical Greek *klinai*, determining their many functions and tracing their stylistic development through archaeological remains and

their representation in Greek vase painting. Baughan argues for an East Greek origin for the two principal *kline* types ("Type A" and "Type B") around the turn of the sixth century B.C., emphasising the important role Ionia played in the development of the symposion. At the end of the chapter, reference is made to Plato's use of the *kline* as an exemplum in his treatise on ideal forms and *mimesis* in the *Republic*, mostly likely because of its variety in both use and representation. This enriches the reader's understanding of the multifunctionality of this piece of furniture and the subsequent difficulties involved in its interpretation in visual representations and ultimately in the tomb chambers. In Chapter 2, a new synthesis of sixth- and fifth-century BC Anatolian *kline*-tombs is offered, based on new and unpublished material. The form and arrangement of the funerary *klinai* are examined in order to determine any stylistic development – a challenging task given the lack of absolute dating material from the oft-looted tombs. The patterns that emerge are summarised in a useful chart (p. 163, Fig. 114) that attempts to order the *klinai* in a timeline based on datable material, despite the existence of much variation. In this chapter, Baughan considers the possible meanings that stone and rock-cut funerary couches carried, under the premise that they should be considered as representational– i.e. imitating the original wooden *klinai*. This, she believes, gives them a symbolic quality that may outweigh their function. While the function of burial installations in tombs is perhaps downplayed too much in favour of symbolism, Baughan's conclusions that the funerary *kline* at once symbolised the luxurious banquets enjoyed in life and the eternal feast possibly enjoyed in the afterlife (as well as alluding to the actual funeral feasts), together with the concept of eternal rest and *prothesis*, are significant. As she correctly states, the very multifunctionality of this furniture made it appropriate for use in the funerary context. We should also consider the possibly intentional ambiguity intended. The origins of the *kline*-tomb are explored in Chapter 3. Baughan refutes the theory that this tomb type emerged after the Persian conquest of Anatolia (c. 545 BC), arguing instead that funerary *klinai*, which appear in the region prior to the conquest, have western Anatolian origins. She convincingly argues that the concepts that coalesce in the *kline*-tomb, such as bed-burials and funerary banqueting, pre-existed in the area and evolved from earlier traditions. These ideas corresponded with the new trend of the reclining banquet that seems to have emerged in Syro-Phoenicia in the 9th or 8th century BC and was transmitted to the Greek world via Lydia. While it is clear that reclining while dining came to be a custom of the elite, and carried connotations of luxury, Baughan's arguments that this practice evolved from a context of luxury rather than a nomadic lifestyle, as previously argued by J.-M. Dentzer, are not so convincing. She maintains that eating while reclining is not a natural or practical posture, so must have been a fashion adopted by the elite, who had the time to relax and enjoy long feasts. However, such a viewpoint is subjective and does not take into account modern parallels of reclining on mattresses in a dining context in contemporary Near Eastern cultures, where the posture is considered comfortable and where it is a normal daily activity. While the chapter is the most comprehensive of the book, it could have been enhanced by a discussion of Persian funerary traditions which may have further strengthened her arguments for Anatolian origins. Chapter 4 then proceeds to question why *kline*-tombs and the image of the reclining banqueteer were so popular in Anatolia during the period of Persian control through a

consideration of Persian-Anatolian cultural and social relations. Baughan argues that the interaction that ensued between these two cultures resulted in a unique Persian-Anatolian expression of identity in the funerary sphere among the elite. The conclusions in Chapter 5 aptly consider the legacy of the *kline*-tomb, first exploring the relationship between Anatolian and Macedonian funerary *klinai*. According to Baughan, Macedonian tombs were inspired by Anatolian ones, but also comprised their own distinct traditions that developed locally. Discussion of the Macedonian funerary *klinai* is rightly included here since, as Baughan emphasises, the Macedonian tomb tradition was important in the spread of this type of burial installation across the Mediterranean. However, at this point it would have been fruitful to consider the funerary *klinai* of the Hellenistic and Roman worlds, particularly the well-known examples in Alexandria and Jerusalem. A more detailed discussion of these later tombs would have enhanced what is already a comprehensive and impressive study. Instead the chapter finishes with a brief look at modern parallels to couches and funerary couches – in Victorian furnishings and papal funerary sculpture of the Renaissance. The chronological order of these sections is somewhat puzzling, as the most modern examples are considered first and the section concludes with discussion of the dying Buddha in Gandharan art and funerary couches from 6th and 7th century AD China. Yet they are useful for enhancing understanding of the ancient couches. The book at times still has the feel of the dissertation upon which it was based – such as the lengthy footnotes and detailed catalogues (“Anatolian Tombs with Funerary Beds or Couches” and “List of Vases Cited in the Text”) provided at the end of the volume. The reader may also find the numerous sections and sub-sections within chapters excessive and somewhat distracting to the flow of the argument, while the logic of their ordering is not altogether clear. But overall Baughan should be praised for her comprehensive treatment of the subject and for dealing with a broad range of material and issues. The themes explored are thought provoking and this work provides new angles for future research on Anatolian funerary architecture, *klinae*, banqueting and Anatolian-Persian cultural identity.

Lucy WADESON

Anne COULIÉ, *La céramique grecque aux époques géométrique et orientalisante (XI^e-VI^e siècle av. J.-C.)*. *La céramique grecque, I*. Paris, A. et J. Picard, 2013, 304 p., 39 pl. couleurs, 279 figs. (COLLECTION MANUELS D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE ANTIQUES). Prix : 88 €. ISBN 978-2-7084-0926-2.

Depuis la seconde édition de l'œuvre magistrale de N. Coldstream, *Greek Geometric Pottery: A Survey of Ten Local Styles* (2008), on ne possédait pas de volume en langue française consacré à cette période importante de l'art grec ni d'une étude approfondie de la céramique orientalisante. L'ouvrage publié par Anne Coulié vient combler cette lacune. Organisé en six chapitres, le volume présente les différentes productions céramiques du monde grec du XI^e au début du VI^e siècle av. J.-C. par ordre chronologique et régional. L'auteur offre un traitement global qui prend en compte les formes, les techniques et les décors mais aussi les contextes archéologiques et les questions de diffusion et de clientèle. Les deux premiers chapitres s'ouvrent respectivement sur « La céramique de l'Âge du Fer en Grèce. XI^e-VIII^e siècle

de maisons hellénistiques et romaines, de fragments de statues dont un buste de Mithra et une tête attribuée à Aphrodite, de murs de fortification et de tombes. A. Avram et I. Bîrzescu font état des résultats des excavations récentes menées dans le téménos d'Istros. Les découvertes les plus spectaculaires sont la « fosse sacrée » aménagée à l'aide de deux murs parallèles construits en blocs de grès calcaire taillés, ainsi que le nouvel édifice cultuel érigé dans le troisième tiers du VI^e s. av. J.-C. et détruit quelques décennies après, à l'image des autres monuments de la « zone sacrée ». L'article de V. F. Stolba fait le bilan des recherches archéologiques menées à Panskoe I, établissement se trouvant aux IV^e-III^e s. av. J.-C. sous la dépendance de Chersonèse Taurique. On trouve une présentation des constructions, des pratiques funéraires et des objets (sculptures, céramiques, etc.) mis à jour par les fouilles, et l'auteur se penche aussi sur la place du site dans le cadre de l'économie de la *chôra* de Chersonèse. Les données confirment que la culture des céréales et l'élevage constituaient les principales activités économiques des habitants de Panskoe, dont une partie était sans doute issue des populations non grecques (scythes et taures) de la région. Il convient de noter ici la qualité des illustrations et le travail soigné de l'éditeur, tout comme le travail des traducteurs, qui ont su rendre dans un français accessible les textes des huit contributions écrites originellement en russe, anglais ou allemand. En réunissant des articles de vulgarisation et des recherches très poussées, ce volume ouvre le champ des études pontiques aux lecteurs francophones et offrent aux spécialistes de nouvelles données archéologiques sans lesquelles il serait impossible de reconstituer l'histoire des cités grecques de la Mer Noire.

Adrian ROBU

Iaroslav LEBEDYNSKY, *Les Sarmates. Amazones et lanciers cuirassés entre Oural et Danube. VII^e siècle av. J.-C. – VI^e siècle ap. J.-C.* Arles, Errance, 2014. 1 vol., 395 p., nombr. ill. Prix : 34 €. ISBN 978-2-87772-565-1.

Le chercheur français d'origine ukrainienne Iaroslav Lebedynsky passe à juste titre pour un des grands spécialistes des peuples nomades de la steppe du I^{er} millénaire avant et du I^{er} millénaire de notre ère. Il cherche, selon ses propres dires, entre autres, à combattre « un complexe d'infériorité des Ukrainiens qui, ignorant leur propre histoire ou ne voulant pas s'en contenter, échafaudent des mythes compensatoires ». Aujourd'hui, nous ne pouvons que l'en féliciter. Son ouvrage de 2014 consacré aux Sarmates, est une deuxième édition revue et corrigée de celle qui a paru en 2002, déjà aux Éditions Errance. Le monde sarmate paraît vaste, mal connu et mal documenté, du moins en Occident ; l'auteur par sa parfaite connaissance du russe et de l'ukrainien propose une véritable introduction au sujet. Nul doute que les Sarmates n'ont pas eu jusqu'à présent droit à l'intérêt porté à ces autres locuteurs d'une langue iranienne, les Scythes, qu'ils ont absorbés plutôt que supplantés à partir du IV^e siècle av. J.-C. Comme le note très justement I. Lebedynsky, les « influences grecques jugées valorisantes » n'ont touché que les Scythes, et non les Sarmates, ce qui explique en partie le désintérêt de la recherche à leur sujet, tout comme l'âge du Bronze reste le parent pauvre de l'âge du Fer en Occident, pour les mêmes raisons. Hélienocentrisme, quand tu nous tiens ! Faut-il rappeler que les données proprement historiques à propos des Sarmates sont biaisées, alors que les données archéologiques deviennent de plus en

plus nombreuses, et complexes... à l'image des découvertes récentes de l'INRAP à Obernai, en Alsace. I. Lebedynsky exprime par ailleurs, à juste titre, de sérieuses réserves concernant la paléogénétique, alors qu'il semble en fin d'ouvrage (annexe 4) tenté par une toponymie française fort piègeuse. L'archéologue prêterait sans doute tout particulièrement attention aux réflexions livrées dans le chapitre 14, réflexions sur l'identification des « vestiges concrets de la présence, dans l'Occident romain, des groupes sarmato-alains ». I. Lebedynsky souligne dans ce chapitre que « les élites guerrières sarmato-alaines, hunniques et germaniques se sont mutuellement emprunté beaucoup de traditions et ont élaboré une sorte de culture aristocratique commune ». Un appel à la prudence ! La tentation est grande pour attribuer les tombes avec des individus au crâne déformé, telles celles de Strasbourg *Weistorturm* ou d'Obernai (Bas-Rhin), à des Sarmato-Alains, mais d'aucuns parlent de Burgondes, ou encore de Wisigoths. Par ailleurs le matériel archéologique de tombes comme la n° 4607 de Krefeld-Gellep (Rhénanie-Westphalie), ou encore de Reims *Fosse Jean-Fat* (Marne) ou de Troyes *Quartier Saint-Jacques* (Aube) avec leurs (petits) « miroirs », parfois ornés des typiques *tamgas*, ou leurs fibules ansées, aux affinités évidentes avec du matériel trouvé en Ukraine, ne laissent aucun doute quant à la présence de Sarmates, ou d'Alains, avec leur famille, dans certaines parties de l'Europe. La *Notitia dignitatum* ne laisse, bien évidemment, aucun doute quant à leur présence dans les Îles britanniques, entre autres autour de *Bremetennacum* (Ribchester, Lancashire), qui a livré des stèles émanant d'un *numerus* de cavalerie sarmate. La mobilité des Sarmates, la structure très lâche de leur société, mais surtout la rareté des pièces qui peuvent leur être attribuées, ne permettent de toute façon pas de préciser l'origine géographique de leurs porteurs, alors que l'on sait que les *Gentiles* sarmates de Gaule et d'Italie étaient probablement danubiens. Nous ne pouvons que conseiller à ceux qui cherchent un ouvrage sur les Sarmates d'acquiescer celui d'I. Lebedynsky, qui ne se laisse que très rarement tenter par autre chose que ce qui est raisonnable et vérifiable, comme à propos de la lecture « sarmate » des légendes arthuriennes. À ce propos, entre le *King Arthur* d'Antoine Fuqua de 2004, dérivé à son tour des écrits de C. Scott Littleton, ou le *Kaamelot* d'Alexandre Astier des années 2005-2009, notre choix est fait en faveur du dernier. Les « cuillères », toutefois, comme le savent nos étudiants, renvoient aux Burgondes ...

Eugène WARMENBOL

Pascal DARCQUE, Roland ÉTIENNE & Anne-Marie GUIMIER-SORBETS (Ed.), *PROASTEION. Recherches sur le périurbain dans le monde grec*. Paris, De Boccard, 2013. 1 vol. 265 p., nombr. ill., cartes, plans. (TRAVAUX DE LA MAISON DE L'ARCHÉOLOGIE ET DE L'ETHNOLOGIE, RENÉ-GINOUVÈS, 17). Prix : 36 €. ISBN 978-2-7018-0351-7.

Cet ouvrage est issu d'une série de rencontres sur le thème du périurbain organisées de 2006 à 2009 par l'UMR 7041 du CNRS, Archéologies et Sciences de l'Antiquité (ArScAn). Pour la publication, le sujet a été volontairement limité au monde grec, un resserrement d'autant plus louable que l'étude du périurbain en Grèce accuse un retard certain par rapport à ce qui a déjà été réalisé dans le domaine romain. La structure du livre reprend cependant celle des rencontres, avec une division en

qui précipitèrent la fin de la République romaine. En fin de compte, les analyses d'A. Allély nous permettent d'entrevoir ce qu'était vraiment la déclaration d'*hostis* : une procédure d'exception archaïsante, contraire aux institutions républicaines romaines et symptomatique du climat délétère que connaissait Rome au premier siècle av. J.-C. À ce titre, l'on pourrait même se poser la question suivante : en refusant d'utiliser ladite procédure à l'encontre de ses adversaires du parti sénatorial/républicain, Jules César n'était-il pas plus « républicain » que les républicains eux-mêmes ?

Julien DELHEZ

Joëlle NAPOLI, *Évolution de la poliorcétique romaine sous la République jusqu'au milieu du II^e siècle avant J.-C.* Bruxelles, Latomus, 2013. 1 vol., 239 p., 40 fig., 8 cartes. (COLLECTION LATOMUS, 340). Prix : 45 €. ISBN 978-2-87031-287-3.

Ainsi que le fait remarquer J. Napoli dans son introduction, il n'y a aucune étude récente concernant la poliorcétique romaine dans son ensemble. Or la poliorcétique est un des instruments de la conquête romaine, et son livre vient donc combler une lacune. L'étude est divisée en cinq chapitres. Les deux premiers sont consacrés aux pratiques de siège avant les guerres puniques à travers l'œuvre de Tite-Live, de 509/508 à 390 tout d'abord, puis de 389 à 293. Durant cette période, les machines de siège ne sont pas utilisées, malgré quelques progrès au IV^e siècle, et le sort d'une ville assiégée se joue lors d'une bataille rangée qui a lieu devant la ville ou lors de l'assaut qui suit une bataille rangée. Le chapitre III est consacré à l'initiation des Romains à la mécanique de siège pendant la première guerre punique. Les Romains connaissent alors de nombreux échecs, mais ils apprennent à se servir de machines et s'initient aux techniques d'investissement. Le chapitre IV présente la poliorcétique romaine pendant la deuxième guerre punique. Les progrès des Romains sont importants, mais ils préfèrent toujours la méthode traditionnelle de l'assaut de vive force. Le dernier chapitre étudie la poliorcétique romaine pendant les guerres de Macédoine et la guerre contre Antiochos. Les pratiques romaines ne connaissent pas beaucoup de modifications : le recours au blocus n'est pas fréquent, ce sont toujours les assauts qui ont la préférence des Romains, même s'ils ont assimilé les techniques de la poliorcétique. Des tableaux concernant les pratiques et les techniques de siège ainsi que les défenses des assiégés et le résultat des sièges complètent chaque fois les chapitres et offrent une synthèse claire. Les chapitres sont construits sur le même modèle : J. Napoli analyse d'abord les moyens techniques à la disposition des assiégeants, le matériel de siège et les travaux de terrassement, puis les choix stratégiques et tactiques des assiégeants, *oppugnatio* (assaut de vive force) et *obsidio* (blocus), et des assiégés et enfin les fortifications urbaines de l'époque étudiée pour voir quel est l'impact de ces fortifications sur les pratiques de siège et vérifier si les témoignages des auteurs anciens sont dignes de foi. Quatre index complètent le livre. Les cartes qui figurent à la fin pourraient être plus lisibles : les villes assiégées ne sont pas suffisamment mises en valeur. On peut regretter également des lacunes dans la bibliographie, par exemple l'article de D. Briquel, « La guerre à Rome au IV^e siècle : une histoire revue et corrigée, remarques sur le livre 9 de Tite-Live », dans E. Caire & S. Pittia (Ed.), *Guerre et diplomatie romaines IV^e-III^e s. av. J.-C. Pour un réexamen des sources*, Aix-en-

Provence, 2006, p. 27-40, dans lequel l'auteur présente le siège de Luceria de 320 comme imaginaire. Ou encore le livre de R. Sáez Abad, *Artilleria y poliorcética en el mundo grecorromano*, Madrid, 2005. Il aurait aussi fallu parfois développer et approfondir certains passages, comme celui concernant le siège de Tarente (p. 115) : la version qui est présentée n'est qu'une des versions de l'épisode, et il conviendrait de la discuter. Il n'en reste pas moins que J. Napoli offre ici un livre utile, qui ne peut que susciter des débats stimulants, notamment autour de l'importance qu'elle accorde à l'assaut de vive force.

Catherine WOLFF

Catherine WOLFF, *L'armée romaine. Une armée modèle ?* Paris, CNRS Éditions, 2012. 1 vol., 224 p. (BIBLIS, 31). Prix : 7,90 €. ISBN 978-2-271-07550-5.

En parfait accord avec les objectifs poursuivis par la collection Biblis, l'ouvrage de Catherine Wolff est un essai à destination d'un large public, très accessible, proposant une approche originale d'une institution bien connue, dans l'optique d'en briser quelques clichés. Tout accessible qu'il soit, ce livre n'en demeure pas moins construit sur base de recherches sérieuses, menées par une spécialiste reconnue sur le sujet. Le titre, dont la forme interrogative peut paraître quelque peu provocante, amène le lecteur à s'interroger sur le fait que l'armée romaine n'était peut-être pas aussi parfaite que ce que la propagande impériale nous l'a souvent laissé transparaître à travers les sources. C'est d'ailleurs pour bien comprendre de quelle armée il est question, que le premier chapitre (p. 15-27) retrace les principales balises chronologiques de l'institution militaire, en évoquant les grandes évolutions à travers le temps. La période couverte par l'étude s'étend de l'époque républicaine au règne de Commode. À la lecture de la question formulée dans le titre, il paraît immédiatement évident que la réponse de l'auteur est négative. Pour justifier son point de vue, elle développe trois exemples : les désertions, les passages à l'ennemi et les mutineries. Le deuxième chapitre (p. 29-73) est consacré aux désertions et aux passages à l'ennemi. Il passe en revue les circonstances qui étaient les plus favorables à ces passages à l'acte, tente de définir ce qui motivait les déserteurs et transfuges, et qui ils étaient. L'auteur différencie deux cas de figure : les guerres classiques, opposant les Romains aux Barbares, et les guerres civiles. Les raisons des désertions pouvaient être multiples : peur, problèmes matériels, espoir de meilleures perspectives, problèmes de commandement, ou motifs politiques. Les sources font état de désertions plus manifeste de la part de citoyens romains dans le cadre de guerres civiles, alors que les auxiliaires se retourneraient plus facilement lors des guerres contre les Barbares. Le troisième chapitre (p. 75-115) présente les différentes formes de mutineries et désobéissances constatées dans l'armée romaine, ainsi que les raisons pour lesquelles elles pouvaient survenir. La désobéissance pouvait se manifester dans des cas de figures très différents, mais on repère assez vite des sujets récurrents : des désaccords sur les soldes et butins, ou la dureté des conditions de service. Catherine Wolff termine son essai sur une réflexion dans laquelle elle cherche à expliquer pourquoi, malgré tous ces problèmes constatés au sein de l'armée romaine – mais en réalité inhérents à toute armée, particulièrement en temps de guerre –, celle-ci a connu le succès que l'on sait au fil des siècles. Cette réflexion est l'objet du quatrième chapitre (p. 117-188),

et de mieux inscrire encore le phénomène dans la continuité de l'histoire pour ces villes et sanctuaires. Sur la base d'exemples d'Athènes, de Priène et d'Oropos, J. Ma insiste de son côté sur la nécessité d'une vision plus différenciée que celle que l'on a parfois donnée de la disposition de ces statues privées dans l'espace public (p. 87-97) : il ne s'agit pas là de la seule auto-célébration d'une classe aristocratique dans les endroits les plus en vue de la ville et l'on ne saurait y voir non plus un fait exclusivement tardif (d'autres auteurs l'ont également remarqué dans leur analyse des différents sites). On notera aussi avec lui que l'érection de statues privées dans l'espace public est en même temps un moyen d'expression collective d'une famille ou d'une communauté exaltant ses valeurs civiques, un aspect dont témoigne aussi, d'une certaine manière, l'« irruption » de cette même statuaire honorifique dans les maisons déliennes alors ouvertes à la réception d'hôtes de marque et aux banquets, et qui prennent à cet égard le relais de l'espace public ; ce phénomène, certes tardif, est bien mis en évidence par J. Griebach dans sa propre communication au colloque (p. 99-116). K. Sporn se penche sur le cas particulier des portraits privés érigés dans les temples depuis l'époque archaïque (p. 117-129), I. Laube sur celui des portraits de stratèges, qui sont, de par leur nature même, « außerhalb der Poliswelt » (p. 131-139). M. Galli étend la problématique à la Grande Grèce hellénistique et romaine en revenant avec bonheur sur la fameuse « scuola dei medici » de Velia (p. 155-169), encore que je ne pense pas que l'ensemble de statues julio-claudiennes mette spécialement l'accent, comme il le suggère, sur C. et L. César (le groupe, qui comporte aussi un portrait plus tardif de Drusus le Jeune, ne se distingue en rien d'autres séries dynastiques qui se sont étoffées au fil des années, voire des règnes, et n'avaient d'autre but que d'honorer toute la *domus Augusta*). D'une communication à l'autre, plusieurs problèmes de détail ont été débattus entre les chercheurs présents (on en trouve la trace jusque dans certaines notes) : celui des déplacements de statues et de leur regroupement en un autre endroit que leur lieu d'installation initial, celui de la récupération d'anciennes statues pour un hommage à de nouveaux dédicataires (hauts fonctionnaires romains notamment), celui encore de la relation à établir éventuellement entre les deux principaux matériaux utilisés pour ces hommages (bronze / marbre) et la signification même qui en résulterait pour la statue (ἄγαλμα / ἀνδριάνς). Un colloque, on le voit, très ciblé et très réussi ; désormais, un riche et bien intéressant volume.

Jean Ch. BALTY

Jean-Christophe COUVENHES (Ed.), *L'Hellénisme, d'une rive à l'autre de la Méditerranée, Mélanges offerts à André Laronde*. Paris, De Boccard, 2012. 1 vol., 570 p., nombr. ill. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE). Prix : 49 €. ISBN 978-2-7018-0334-0.

The volume is a collection of twenty-seven papers presented in honour of André Laronde on the occasion of his seventieth birthday, celebrated with a conference held on 16 October 2010 at the Paris-Sorbonne University. Due to his sudden death on 1st February 2011, the publication became a tribute paid to the memory of this eminent scholar by French academia, friends, colleagues and students. The title and contents accurately reflect A. Laronde's broad research interests; the papers are preceded by personal appreciations by F. Lefèvre and J.-M. Mouton, as well as a

bibliography compiled by C. Dobias-Lalou and J.-J. Maffre. A. Laronde was above all a historian operating on various categories of ancient sources and in this sense he was also an epigraphist, numismatist and archaeologist, for whom the history of archaeological research was an important issue. For this reason, the volume of studies begins with four articles of a historiographical nature, grouped together in a section entitled “Archéologies”. Ch. Chandezon presents the figure of Ernest Beulé (1826-1874), like A. Laronde, a member of the Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, known primarily for his research on the Athenian Acropolis (1852-1853), above all the Propylaea, although he also launched excavations in Carthage (1859). Nonetheless, his academic and political activity was much more complex in the historical context of the France of Napoleon III and the Third Republic. In turn, D. Knoepfler and Th. Chatelain recount hitherto unknown circumstances of the archaeological expedition of Captain W.H. Smith to Lepcis Magna and the shipping of antiquities to England (1816-1817). These circumstances were connected with the activity of Charles-Philippe de Bosset (1773-1845), a French major from Neuchâtel in the employ of the British army known for his archaeological activity and publications concerning Cephallenia and the neighbouring Ionian islands. Further on, G. Nadalini presents the history of the city of Marsa Susa in Cyrenaica in the first decades of the 20th century, when it was transformed from a small Arab settlement in the vicinity of the ruins of ancient Apollonia into an Italian colony. It was the focus of archaeological research of A. Laronde (since 1981 the Director of the French Archaeological Mission to Libya), whose passion for collecting historic postcards supplied an important iconographic source also for the history of Susa, although the city’s inhabitants still have surprisingly many memories of the colonial period. Apollonia is also the subject of the next contribution by J.-S. Caillou, which bears the symptomatic title “Quand Apollonia s’appelait Bon André” but in fact offers an overview of the stock of knowledge on Cyrenaica in Europe in the period from the 16th to the 18th century along with valuable editions of the new documents, supplemented with a summary history of the appearance of the first antiquities from Cyrenaica in Europe. The paper constitutes a natural introduction to the second section of the volume, entitled “Cyrénaïque” which contains eight contributions. J.-J. Maffre has collected sherds of Attic black-figured pottery rarely found in Apollonia – fragments of craters, one lekythos, and skyphoi from the late 6th century BC, as well as three known Panathenaic amphorae and a pseudo-Panathenaic one dated to the second quarter of the 4th century BC – all of which testify to trade contacts between the port of Cyrene and Athens. F. Queyrel provides arguments in favour of identifying the well-known statue of the philosopher from the Palazzo Spada in Rome as a representation of Aristippus of Cyrene, the father of Hedonism, primarily on the grounds of an inscription partly preserved on the statue base. J.-Ch. Couvenhes, taking as a point of departure the bronze issues of Thibron struck for his soldiers possibly in Euhesperides, offers a detailed presentation of the disputed matter of whether this condottiere fighting in Cyrenaica (324-321 BC) should be considered a king. J. Desanges, in turn, draws attention to inconsistencies in Strabo’s description of Ptolemaic Cyrenaica. These irregularities, which arise from discrepancies in this author’s main sources, concern the border with the territory of Carthage, the presence of lakes and a river near Berenice, the location of Cyrene as seen from the sea “in a

trapezium-shaped plain”, and the situation of Cape Boreion on the eastern end of the Gulf of Sidra. Further on, C. Dobias-Lalou publishes two fragments of a Greek metric inscription discovered on the hill of Kallikrateia in the port of Apollonia. Its votive nature attests to the local cult of Asklepios, who may have been referred to in his role as protector during a safe journey. S. Grosjean-Agnès provides new arguments in favour of identifying deities called Telessai, mentioned in a well-known sacred law from Cyrene from the 2nd century BC, as Demeter and Kore. K. El Haddar presents a general description of several necropoleis of the city of Taucheira in Western Cyrenaica, as well as a typology of tombs and their furnishings mainly dating from the Roman period. V. Michel, in turn, offers a new perspective on the process of Christianisation of Cyrenaica by analysing the urban layout of individual cities, with special focus on the location of churches within the cityscape. The third part of the volume, consisting of 15 contributions and entitled “D’une rive à l’autre de la Méditerranée”, is a clear indication that the scholarly interests of A. Laronde transcended the boundaries of Cyrenaica. T. Haziza analyses the relations between Cyrene and Egypt in the 6th century BC in the light of Herodotus’ account concerning the queens Ladike and Pheretima. É. Perrin-Saminadayer presents a different woman, Euthydike, a descendant of Miltiades who, being a wife of Ophellas, serves as a testimony of contacts between Cyrene and Athens in the late 4th century BC. Ph. Rodriguez, in turn, discusses the formation of the royal oath in Ptolemaic Egypt citing papyrological evidence, which indicates that it constituted a combination of Greek and Egyptian practices. Further on, the contribution by A. Queyrel Bottineau concerns the complicated fate of the sons of those convicted for treason in Athens in the 5th-4th century BC. K. Karila-Cohen presents the family of Dionysios, son of Athenobios of Euphyridai from the 2nd-1st century BC within the cadre of Athenian prosopographic studies. P. Sineux argues, on the basis of late Hellenistic inscriptions from the sanctuary of Asklepios in Lebena (Crete), that healings achieved thanks to treatments that relied on contemporary medical knowledge do not disparage the divine nature of Asklepios’ orders. A. Avram offers a preliminary analysis of stamps on Rhodian amphorae found in Istros (Histria) on the western coast of the Black Sea, together with a list of eponyms. N. Deshours provides new arguments in support of the traditional dating of the sacred law of Andania (Messene) to 91/90 BC according to the Achaean era, rather than 24 AD according to the Actium era, as recently proposed. P. Fröhlich republishes and extensively comments on a decree from Messene, which grants honours *post mortem*. In turn, M. Stankovska-Tzamali details the history of the Paionians in the central Balkans at the Macedonian border. W. Pillot discusses the Greek perception of the Carthaginians in the time of the Punic wars, when from barbarian adversaries they came to be considered part of the Greek world united against the barbarian Romans. D. Aubriet analyses the honorific titles of euergetai from the city of Stratonikeia in Caria, especially the titles of Son and Daughter of the City, remarkably well attested in this particular city in numerous inscriptions from the Roman Imperial period. The neighbouring Carian city of Mylasa is the subject of the paper by F. Delrieux, who puts forward new hypotheses concerning the interpretation of the images of Zeus Labraundos on the reverses of three new local bronze issues from the time of M. Aurelius. The last two texts in the collection concern the process of Hellenization. In the first one, it is evidenced by Greek names used by the Aedui

and Lingones in Gaul, catalogued and commented by Y. Le Bohec; in the second, it is pointed out with remarkable intuition by M. Coltelloni-Trannoy, who discusses the percolation of the Greek language into Latin in a variety of contexts, as is particularly clear in inscriptions on mosaics from Roman Africa. One may hope that other academic circles that had contact with the figure and legacy of A. Laronde in Cyrenaica, Tripolitania and other regions of the ancient world will also honour the memory of this eminent scholar in an equally worthy manner.

Jerzy ŻELAZOWSKI

David BLACKMAN, Boris RANKOV, Kalliopi BAIKA, Henrik GERDING & Jari PAKKANEN, *Shipsleds of the Ancient Mediterranean*. Cambridge, Cambridge University Press, 2013. 1 vol., xxii-597 p., nombr. ill. Prix : 110 £. ISBN 9781107001336.

Jusqu'à la publication par M.-Ch. Hellmann d'un excellent chapitre consacré aux arsenaux (*L'architecture grecque. 3. Habitat, urbanisme et fortifications*, Paris, Picard, 2010, p. 360-374 ; AC 81 [2012], p. 557), les infrastructures portuaires militaires passaient à juste titre pour le parent pauvre de l'architecture grecque. Et pour cause : la compréhension des ports, ensablés ou sous eaux et dont les vestiges étaient le plus souvent limités à leurs éléments rupestres, échappait largement. Le développement de l'archéologie sous-marine et de programmes de recherche spécifiques menés par de nombreuses équipes permet aujourd'hui une première réflexion d'ensemble. On la doit à plusieurs spécialistes, David Blackman qui compte à son actif une quarantaine d'années de recherches de terrain dans le domaine, Boris Rankov, impliqué dans la construction de la trière « Olympias » et Kalliopi Baika, auteur d'une importante thèse sur le port de Corfou ; aidés de deux collègues scandinaves, ils produisent ici un volume important qui constitue une synthèse fondamentale sur le sujet. Si l'on s'en tient à son titre, l'ouvrage traite des « Shipsleds » de la Méditerranée, c'est-à-dire des loges ou hangars à bateau, les « Schiffshäuser », *néôria* grecs ou *navalia* romains. Le focus sur ces structures souvent évanescences (loges et cales de halage), généralement séparées par des rangées de colonnes supportant la toiture, permet d'engager une série de discussions sur l'intégration topographique des ports de guerre dans les fortifications et les grilles urbaines, la restitution des élévations des hangars, le coût de la construction de l'arsenal, la chronologie des infrastructures, les tailles et types de bateaux ainsi protégés... En dépit du titre générique, les infrastructures romaines – largement méconnues il est vrai – ne sont guère traitées ; on renverra pour celles-ci aux publications parues dans la foulée des travaux menés sur et autour du *portus* de Rome (S.J. Keay, *Portus and its Hinterland. Recent Archaeological Research*, Londres, 2011 ; *Rome, Portus and the Mediterranean*, Londres, 2012 ; AC 83 [2014], p. 202). L'ouvrage est divisé en deux parties ; la première compte treize études synthétiques (p. 1-259), la seconde propose un important catalogue de sites (p. 230-586). Les études portent sur l'historique de la recherche (p. 4-15), l'apport des sources littéraires et épigraphiques d'époque classique et hellénistique (p. 16-29), l'arsenal romain dans les sources textuelles, numismatiques, iconographiques et archéologiques (p. 30-54), une estimation des coûts de construction (p. 55-75), une tentative de rapprochement typologique du navire de guerre et de son abri (p. 76-101), les infrastructures et techniques de mises à l'eau et en cale sèche